Claude Tresmontant

PROBLEMES DE NOTRE TEMPS

Chroniques

Philosophie des sciences - Métaphysique - Exégèse
Théologie - L'Univers - L'Évolution cosmique
Évolution et Création - La théorie de l'information
L'entropie - L'apparition de l'homme
L'âme et le corps - Le cerveau et la pensée - La mort
La normative - Les valeurs - Le problème du mal
Le peuple hébreu - Israël et l'Église
Christianisme et politique
Le christianisme et la guerre

Table des matières

PLAT RECTO ..... ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

PLAT VERSO ..... ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

DU MÊME AUTEUR ..... ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

EN GUISE D'AVANT-PROPOS **5**

1977 ..... **6**

ENTRETIEN DE ROBERT DÉCOUT AVEC CLAUDE TRESMONTANT 7
L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE 14
LES NOUVEAUX PHILOSOPHES 21
LA PEINE DE MORT 23
ATHÈNES ET JÉRUSALEM 25
DEUX CONCEPTIONS DU CHRISTIANISME 27
L'ŒCUMÉNISME 29
LES SCIENCES ET LA THÉOLOGIE 31
L'ÉVOLUTION BIOLOGIQUE ET L'IDÉE DE CRÉATION 33
LA CRITIQUE BIBLIQUE ET LA THÉOLOGIE 35
LE CHRISTIANISME ET LA RAISON 37
CHRISTIANISME ET POLITIQUE 39
CHRISTIANISME ET MARXISME 41
INTÉGRISME, PROGRESSISME ET MODERNISME 44
LA CRISE MODERNISTE 46
LA THÉORIE DE L'INFORMATION 48
L'ORIGINE DE L'INFORMATION 52
LA MORT 54
ISRAËL ET L'ÉGLISE 56
L'ÂME ET LE CORPS 58
LA CATÉCHÈSE 60
LE PROBLÈME DE L'ÉTHIQUE 63
NOËL 66
L'ANIMAL ET L'HOMME 69
L'HOMME ET LA FEMME 71

1978 ..... **73**

DÉFENSE DE LA PSYCHIATRIE 74
LES TROIS PREMIÈRES MINUTES DE L'UNIVERS 77
LA GNOSE 85
LES ORIGINES DE L'HOMME 91
L'ACTION 96
L'HISTOIRE ET SON INTERPRÉTATION 101
UNE THÉORIE GÉNÉRALE DU RÉEL 105
ÉGLISE 107
A PROPOS DU SYNODE 111

1979 ..... **115**

LES MÉTAPHYSIQUES PRINCIPALES 116
QUELQUES REMARQUES CONCERNANT L'ANTIJUDAÏSME 131

LES LANGUES DE LA NATURE 134
LE PROBLÈME DU MAL 140
CENTENAIRE DE L'ENCYCLIQUE *" AETERNI PATRIS "* 144
L'EXISTENCE A-T-ELLE UN SENS ? 147

1980 149

A PROPOS D'UN TEXTE DU PROFESSEUR HAMBURGER 150
LE MANICHÉISME 155
LA RÉSURRECTION 158
JEAN-PAUL SARTRE 160
L'UNITÉ DE LA PENSÉE BIBLIQUE 163
L'AMOUR HUMAIN ET LA THÉORIE DE L'INFORMATION 166
MARIAM 169
CHRISTIANISME ET POLITIQUE 172
UN CONGRÈS INTERNATIONAL CONSACRÉ À L'ATHÉISME 175
SIMPLES REMARQUES DE VOCABULAIRE CONCERNANT LE RACISME, L'ANTISÉMITISME ET L'ANTIJUDAÏSME 177
JUDAÏSME ET CHRISTIANISME 180
BIOLOGIE ET POLITIQUE 182
NOËL 185

1981 188

SCIENCE ET PHILOSOPHIE 189
LA CRISE DE L'ÉGLISE 191
A PROPOS DE L'IDÉOLOGIE 195
L'UNIVERS 197
LES ORIGINES THÉOSOPHIQUES DU NAZISME 200
LES ANNIVERSAIRES DES CONCILES D'ÉPHÈSE ET DE CHALCÉDOINE 204
LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DU PÈRE TEILHARD DE CHARDIN 210
LA CELLULE 214
LA PEINE DE MORT 218
ÉVOLUTION ET CRÉATION 221
LE CERVEAU ET LA CONSCIENCE 224
L'ÉVOLUTION COSMIQUE 231
LE CONCORDISME 235
LE SUAIRE DE TURIN 239

1982 242

LE SIGNE DE JONAS 243
LE PROPHÉTISME HÉBREU 245
L'HOMME ET L'UNIVERS 249
LA DATATION DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT 251
SAMUEL HAHNEMANN L'INVENTEUR DE L'HOMÉOPATHIE 255
L'HISTOIRE DE LA CRÉATION 259
LA TRADUCTION DE LA BIBLE 264
A PROPOS DE LA LAÏCITÉ : RENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE 269

1983 272

LA CATÉCHÈSE 273
LA RÉSURRECTION 277
LE 5E CENTENAIRE DE MARTIN LUTHER 283

1984 286

LE CHRISTIANISME ET LA GUERRE 287
A PROPOS DE L'ÉCOLE LIBRE 293

1986 300

LA FORMATION DES ÉVANGILES 301
LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS 310
L'UNIVERS 315
LA CELLULE 318
COSMOLOGIE ET THÉOLOGIE 322
LE PREMIER CHAPITRE DE LA GENÈSE ET LA COSMOLOGIE MODERNE 325

1987 328

COSMOLOGIE ET PHILOSOPHIE 329
LE PROBLÈME DU MAL 331
LE HASARD 333
L'APPARITION DE L'HOMME 336
LES MOLÉCULES DE LA VIE 339
ET L'ÂME ? DEMANDE BRIGITTE 342
LA QUESTION DE L'HOMME 345

1988 349

HEIDEGGER ET LE NAZISME 350
LE CERVEAU ET LA PENSÉE 355
A PROPOS DE LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT 363
ET LES VALEURS ? DEMANDE BRIGITTE 366
POLITIQUE ET PHILOSOPHIE 369
A PROPOS DE L'APOCALYPSE 372
LA MORT 375
L'ESPACE ET LE TEMPS 380
L'ÊTRE ET LA NORME 382
DE LA DISCUSSION 385

1989 390

LE LINCEUL DE TURIN ET LA DATATION AU CARBONE 14 391
LE SECOND PRINCIPE DE LA THERMODYNAMIQUE 394
LE PRINCIPE ANTHROPIQUE 399
LA FIN DE L'UNIVERS 401
LA FORMATION DE LA BIBLE HÉBRAÏQUE 404
L'ÉGLISE AU MILIEU DES NATIONS 408

1990 412

CERTITUDE, TOLÉRANCE ET INTÉGRISME 413
LA QUESTION DE LA VÉRITÉ 415
INTÉGRISME, PROGRESSISME, MODERNISME 417
LE SYSTÈME NERVEUX DE L'HOMME 420
RACISME, ANTISÉMITISME ET ANTIJUDAÏSME 424
CHRISTIANISME ET POLITIQUE 427
LA THÉOLOGIE ET LA THÉORIE DE L'INFORMATION 429
LE YIDDISH 431
NOËL 433
L'ESSENCE DU PAGANISME 435
HEIDEGGER ET LE NAZISME 438

En guise d'avant-propos

Monsieur Robert Décout, Rédacteur en Chef de *La Voix du Nord,* m'a demandé en 1977 si j'accepterais d'écrire des chroniques régulières pour *La Voix du Nord,* sur des sujets de mon choix. J'ai accepté bien volontiers de tenter l'expérience. Elle se poursuit aujourd'hui encore, en 1991.

Je dois tout d'abord rendre hommage à l'audace de Monsieur Robert Décout, qui a osé, qui a pris le risque de publier des chroniques portant sur des questions de métaphysique, de théologie, d'exégèse et de philosophie des sciences. Ce n'est pas ordinaire.

Je dois rendre aussi hommage à *La Voix du Nord* et la remercier pour sa patience, sa tolérance et son hospitalité. Je ne risque pas trop de me tromper en avançant qu'aucun autre journal de France, ni du matin ni du soir, n'aurait accepté de publier régulièrement de pareilles chroniques.

Je remercie enfin Monsieur Roger Quesnoy qui, après Monsieur Robert Décout, a bien voulu lire et publier ces chroniques sans jamais me demander de changer un seul mot.

Je me suis efforcé de prendre modèle sur le Maître évidemment inégalé dans l'art de la langue française : Voltaire, qui a écrit un fort beau *Traité de Métaphysique,* des *Lettres philosophiques* et un *Dictionnaire philosophique.* Je me suis appliqué à traiter les problèmes les plus difficiles de la métaphysique, de la théologie et de la philosophie des sciences, dans la langue la plus simple et la plus claire possible. Ce fut un excellent exercice. J'ai constamment pensé, en rédigeant ces chroniques, aux petites filles très intelligentes du Nord de la France, — et bien entendu aussi aux petits garçons. J'ai voulu tout d'abord être compris par eux. Platon était clair. Saint Thomas d'Aquin est limpide. Bergson écrit une langue parfaite. On ne voit pas pourquoi nous écririons en galimatias.

Au cours de ces treize années écoulées, il y a eu plusieurs fêtes des morts, plusieurs fêtes de Noël, plusieurs fêtes de Pâques. Nous avons donc à plusieurs reprises abordé les problèmes posés par la mort, et par les grandes fêtes. Des livres sont parus, qui traitaient de cosmologie, de physique, de biologie, de neurophysiologie. A propos de chacun de ces livres nouveaux, nous avons exposé les éléments qui sont indispensables pour que l'on puisse comprendre l'état des questions et des problèmes. Nous ne pouvions pas supposer, en écrivant une chronique nouvelle, que les nouveaux lecteurs avaient lu les chroniques antérieures. C'est l'inconvénient inévitable d'un recueil de chroniques écrites pendant plusieurs années. Les chroniqueurs scientifiques me comprendront. Cet inconvénient présente cependant un avantage : c'est de voir le progrès de la recherche et, peut-être, le progrès de l'analyse chez le chroniqueur.

Paris le 24 mars 1991 en la fête des Rameaux

1977

Entretien de Robert Décout avec Claude Tresmontant [1]

Question. — *N'avez-vous pas l'impression d'aller à contre-courant de la pensée contemporaine ? Est-elle encore actuelle, cette philosophie chrétienne dont vous êtes l'un des serviteurs les plus inlassables ?*

Réponse. — Je vais en effet consciemment et délibérément à contre-courant des tendances dominantes et majoritaires de la pensée philosophique contemporaine. D'abord parce que je pense que l'analyse philosophique doit avoir une base scientifique, expérimentale. L'analyse philosophique doit partir de la réalité objective, expérimentale, que les sciences ont explorée. L'analyse philosophique doit traiter les problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine à partir de la réalité objective — l'Univers, la nature, l'homme —, ces problèmes que les sciences expérimentales, en tant que telles, ne sont pas en mesure de traiter, par exemple le problème de l'origine radicale, ou celui de la finalité ultime de l'évolution cosmique, physique et biologique.

Je suis donc à contre-courant à cause de ce point de départ que j'assigne à l'analyse philosophique, mais aussi parce que je pense que l'analyse philosophique est possible. L'intelligence humaine, si elle s'y prend bien, peut répondre aux questions qu'elle se pose. La grande majorité de mes collègues en philosophie pense que la philosophie est morte et enterrée. Il ne reste plus que l'histoire passée de la philosophie d'autrefois. Tout le monde, ou presque, désespère de l'analyse philosophique, c'est-à-dire de la capacité de la raison humaine de répondre aux questions qui s'imposent à elle. L'influence du kantisme, du positivisme, du néopositivisme, reste à cet égard dominante. Pour ma part, je professe un rationalisme intégral, c'est-à-dire que l'intelligence humaine est capable d'aller finalement jusqu'au bout de ses propres désirs, jusques et y compris l'ordre de l'analyse métaphysique.

Il faut distinguer soigneusement deux choses : la mode, c'est-à-dire ce qui domine à un moment donné dans l'opinion comme dans les goûts ; — et l'actualité réelle, c'est-à-dire ce qui a un avenir. Le rationalisme expérimental, l'analyse métaphysique à base expérimentale, telle que la pratiquaient Aristote ou, vingt-cinq siècles plus tard, le grand Bergson, n'est certes pas à la mode, elle n'est pas majoritaire aujourd'hui. Mais c'est cette méthode qui est la bonne et c'est elle qui possède l'avenir. Il suffit, pour s'en assurer, de constater les mutations profondes qui s'effectuent, en ce moment même, chez de nombreux savants, du point de vue philosophique. Travaillant sur le donné cosmologique, physique, biologique, neurophysiologique, ils sont en train d'élaborer un ensemble d'analyses philosophiques qui n'ont certes rien de commun avec ce qui s'enseigne présentement dans les Universités, en France du moins, à savoir les commentaires perpétuels de Kant, de Marx, de Nietzsche, de Freud et de Heidegger.

Question. — *La philosophie médiévale tient une place très importante dans votre enseignement. Quel intérêt trouvez-vous à étudier et à enseigner la philosophie médiévale ? Quel intérêt peut-elle présenter pour nos contemporains ? Les maîtres de la philosophie médiévale sont-ils des maîtres du passé seulement, ou bien aussi du présent et de l'avenir ?*

Réponse. — Le cas de la philosophie médiévale est caractéristique de la situation de l'enseignement de la philosophie en France. Je suis l'un des rares à l'enseigner encore dans une

[1] *La Voix du Nord,* 15 mai 1977.

Université française. Le plus souvent, on saute à pieds joints, avec les étudiants et les élèves, de Platon à Descartes : vingt siècles ! Les maîtres de la philosophie médiévale, Albert le Grand, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot, étaient des hommes qui savaient raisonner. Ils avaient une très forte formation logique. Ils avaient le sens de l'honneur en ce qui concerne la pensée logique, et ils se seraient sentis déshonorés s'ils avaient avancé une thèse, une assertion, sans l'avoir fondée en raison et par l'analyse logique. De plus, ils avaient adopté en philosophie la méthode aristotélicienne, à savoir la méthode expérimentale en philosophie : l'analyse rationnelle doit partir de la réalité objective, expérimentale. C'est en ce sens et pour cette raison qu'ils sont modernes, plus modernes que nos contemporains, car ils devancent les exigences de la pensée moderne de plus en plus formée par les sciences expérimentales. La méthode de l'analyse philosophique, telle que la comprennent les maîtres de la pensée médiévale, c'est celle qui nous convient le mieux aujourd'hui et qui nous conviendra seule demain.

De plus, comme chacun sait, ces maîtres étaient non seulement des métaphysiciens, mais aussi et surtout des théologiens. A cet égard encore ils sont en avance, ils sont en avant de nous,et ils nous attendent au XXIe siècle. La raison en est simple. La pensée humaine est de plus en plus formée par les sciences expérimentales et elle apprend ainsi à raisonner de mieux en mieux, à se libérer de plus en plus des modes de pensée mythologique. Pour que le christianisme franchisse la barre du XXIe siècle, il faut qu'il soit présenté aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui et de demain comme une doctrine intelligible, comme une science, ce qu'il est, car il est une science de la création en train de se faire, une science de la création de l'homme nouveau que l'humanité doit s'incorporer afin de réaliser ce à quoi elle est destinée. De plus, le christianisme, pour passer la barre du XXIe siècle, doit être en mesure de laisser visiter ses fondements, ses bases, autrement dit de se laisser vérifier. La pensée moderne, la pensée de demain, n'acceptera pas une doctrine dont les fondements ne se laissent pas vérifier.

Or, c'est justement cela qu'ont fait les grands maîtres de la pensée médiévale. Ils ont proposé, ils ont enseigné la doctrine chrétienne comme une science, une science bien faite, qui a un fondement solide, qui est bâtie sur le roc, et qui est bien construite. Les bases de la théologie chrétienne sont vérifiables par la raison humaine qui peut ainsi s'assurer de leur consistance et de leur solidité. Le christianisme doit s'enseigner, comme une science qu'il est, une science de la vie.

On le voit par cet exemple : c'est tout juste le contraire de ce qui se dit, de ce qui s'écrit, de ce qui se répète aujourd'hui dans la presse, dans les livres, sur les ondes. La tendance dominante, aujourd'hui, du côté chrétien, c'est l'irrationalisme, l'anti-intellectualisme, la destruction de la pensée rationnelle, le mépris de la métaphysique et de la théologie. Telle est la mode, telle est la majorité. Mais, — qui ne le voit —, les exigences de la pensée humaine moderne, formée de plus en plus par les sciences expérimentales, vont exactement à contre-courant, en sens inverse : la pensée humaine d'aujourd'hui et de demain a de plus en plus besoin d'une doctrine chrétienne intelligible, pensée et pensable, fondée solidement, saine épistémologiquement. Or c'est justement ce qu'ont entrepris les grands maîtres de la philosophie médiévale. C'est pourquoi, même s'ils ne sont pas lus aujourd'hui, même s'ils sont peu étudiés et peu enseignés, ce sont eux qui représentent l'avenir car leur méthode est la bonne, en théologie comme en métaphysique. L'irrationalisme contemporain est condamné irrémédiablement et périmé avant d'être sorti de l'œuf. Il est mort-né. Il est inviable. Il est incohérent et impossible.

Question. — *Vous nous dites que l'analyse philosophique doit avoir une base expérimentale. Je voudrais rapprocher cette position d'un problème concret, qui est celui de la liberté. Il y a quelque temps, nous avons rencontré le professeur Laborit. Pour lui, l'homme n'est pas libre ; il est*

entièrement conditionné par ses déterminismes. Pour affirmer cela, il s'appuie comme beaucoup de savants sur ses observations scientifiques. J'ai été impressionné par les conclusions d'un homme qui a l'avantage de savoir. Puis-je vous demander quelle est votre attitude en face de ce courant qui tend déplus en plus à réduire l'homme à un déterminisme animal ou végétal ?

Réponse. — Le problème de la liberté constitue un exemple typique de ce que je vous disais tout à l'heure. Tous les problèmes philosophiques doivent être repris, à la base, et repensés, sur la base des données expérimentales nouvelles qui ont été découvertes. La plupart des philosophes, en France du moins, se désintéressent de ces données expérimentales qui sont découvertes : ils ne peuvent donc pas traiter les nouveaux problèmes qui s'imposent à nous. Les scientifiques qui n'ont pas la pratique de l'analyse philosophique risquent, comme l'avait montré Bergson en son temps, de retomber purement et simplement dans l'ornière des analyses philosophiques anciennes, antérieures aux découvertes nouvelles : c'est précisément ce que font des savants comme Laborit et Monod.

Prenons donc l'exemple de la liberté. Les découvertes de la génétique, de la neurophysiologie, de la psychologie animale, ont montré que dans le vieux cerveau de l'homme, dans son paléo cortex, sont inscrites des programmations, transmises génétiquement, qui ont été formées bien avant l'apparition de l'homme, il y a plusieurs centaines de millions d'années. Autrement dit, le premier inconscient de l'homme, l'inconscient originel, est un inconscient phylogénétique, qu'il a hérité de l'histoire naturelle des espèces antérieures. Il existe un vieux fond animal en l'homme : c'est l'ensemble de ces programmations qui portent sur la défense du territoire, la cueillette, la procréation, la vie en communauté, etc.

Ce sont là certainement des déterminismes, au sens où Claude Bernard entendait ce terme, c'est-à-dire des causalités qui pèsent sur l'homme et sur son comportement. Lorsque l'homme se met à adorer un chef militaire ou politique prestigieux, par exemple Napoléon ou Mussolini, ou Hitler ou un autre, il ne se doute pas qu'il obéit à de très anciennes programmations que l'on retrouve dans des sociétés animales très archaïques. Le système des castes, des clans, les divers rituels de soumission et de domination, tout cela est programmé depuis plusieurs millions d'années. Les comportements politiques tout particulièrement obéissent à de très vieilles programmations, et les apprentis dictateurs savent très bien, intuitivement, quelles sont les cordes qu'il faut faire jouer pour posséder les foules et pour les dominer. Ce sont ces techniques de possession qu'Hitler utilisait savamment. Les comportements agressifs sont programmés, et rien n'est plus efficace, pour prendre possession d'un peuple, que de faire jouer ces très antiques pulsions agressives, par exemple contre une minorité.

Le problème est donc posé : comment la liberté humaine est-elle possible, s'il est vrai que l'homme est ainsi programmé et si ces programmations sont inscrites dans son paléo cortex et transmises génétiquement ? C'est le problème qu'il nous incombe de traiter aujourd'hui, en tenant compte de ces données nouvelles fournies par la génétique, la neurophysiologie, la psychologie animale, etc. Mais répondre, comme le fait Laborit, — qui est d'ailleurs quelqu'un d'éminent —, qu'à cause de ces programmations l'homme n'est pas libre, c'est abandonner le problème, renoncer à l'analyser et reprendre une très vieille philosophie, antérieure à ces découvertes, le bon vieux déterminisme du XIXe siècle. En réalité, dès lors que l'humanité va prendre conscience de ces déterminismes qu'elle a hérités d'espèces animales antérieures, elle va pouvoir aussi les maîtriser et les dominer. La liberté humaine reprend sa place et sa fonction dans l'acte par lequel nous prenons conscience de ces très antiques programmations, par lequel aussi nous les maîtrisons. La liberté, comme le dit mon illustre ami le docteur Paul Chauchard, c'est la maîtrise du comportement. Notons ici à ce propos que le fondateur du christianisme a proposé un certain nombre de nouvelles programmations qui s'opposent aux anciennes. Les vieilles programmations de la vieille humanité portaient sur la défense du territoire : le fondateur du christianisme n'avait aucun territoire, il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Les vieilles programmations portaient sur la propriété, l'avoir,

l'accumulation des richesses : il a enseigné une nouvelle programmation, renoncer librement à toute propriété et choisir librement la pauvreté intégrale. Les vieilles programmations enseignaient à répondre à l'agression par l'agression. Il a enseigné, lui, à ne pas répondre à l'agression par l'agression, mais à répondre à l'agression par la Création, car Dieu est créateur d'être, et ceux qui désirent devenir enfants de Dieu ne peuvent être que créateurs d'être, ou co-créateurs, avec Dieu l'unique créateur, et jamais destructeurs. Et c'est pourquoi pendant des générations les premiers chrétiens refusaient absolument de tuer. On voit par cet exemple que le christianisme est la science de la liberté. Si l'on s'en tient, comme Henri Laborit, au fait qu'il existe de très vieilles programmations inscrites dans notre paléo cortex, on peut nier la liberté humaine. Mais si l'on découvre que l'homme peut prendre conscience de ces très vieilles programmations et en choisir librement des nouvelles — c'est cela la mutation évangélique —, alors on aperçoit où se situe la possibilité de la liberté humaine. L'anthropologie d'Henri Laborit est trop courte. Ses bases sont trop étroites. Laborit ignore qu'il n'y a pas que le neurophysiologique dans l'homme et que l'anthropogenèse n'est pas achevée. Laborit fait et pense comme si l'homme avait été achevé lorsqu'il est apparu il y a quelques centaines de milliers d'années. Il semble ignorer que la genèse de l'Homme se continue. Le christianisme est précisément ce par quoi l'Homme est en train de naître et Laborit, qui a pourtant réfléchi à la théorie de l'information, a oublié, dans son analyse, cette nouvelle Information, communiquée par Dieu lui même.

Question. — *Quelle est à votre avis la situation de la pensée chrétienne aujourd'hui ?*

Réponse. — Comme je vous le disais tout à l'heure, ce qui me paraît très grave dans l'état de la pensée chrétienne aujourd'hui, c'est l'irrationalisme, plus ou moins frénétique, plus ou moins hystérique, le refus de la pensée rationnelle, le refus de l'analyse métaphysique, le mépris infantile pour la théologie, le retour à un vague sentimentalisme, la régression à l'infractionnelle, l'anti-intellectualisme, qui est un héritage typique de la Crise moderniste. Ce dont l'humanité a besoin, c'est un christianisme pensé et pensable, dont les richesses intelligibles soient dégagées et présentées. Il faut faire l'unité entre ce que nous enseignent les sciences de l'Univers, de la nature et de l'homme, et ce que nous enseigne la Révélation. Il faut réaliser que la Révélation, en fait c'est la création continuée, c'est ce par quoi la création, en l'homme, peut se continuer et s'achever. Il faut découvrir et faire découvrir à nos contemporains quelle est la fonction du Christ dans l'histoire de la Création et qu'en réalité la Création ne peut s'achever que par lui.

Question. — *Quelle est à votre avis l'importance de l'œuvre du Père Teilhard de Chardin ? Présente-t-elle encore un intérêt actuel ?*

Réponse. — L'œuvre du Père Teilhard, après avoir connu un très grand succès, est maintenant reléguée dans l'ombre. Mais ni le succès et la mode, ni l'ombre et l'oubli ne constituent des critères d'importance. L'importance de l'œuvre du Père Teilhard, c'est qu'il a vu, dès le début de ce siècle, où se trouve le problème fondamental du christianisme pour la durée qui vient : comment concilier, comment intégrer dans une unique vision du monde, ce que nous enseignent les sciences de l'Univers et ce que nous enseigne la Révélation ? Quelle est la place du Christ dans la Création ? Le Père Teilhard a très bien vu que c'est là le problème de fond. A quelles conditions le christianisme peut-il présenter un intérêt pour des hommes formés aux sciences de l'Univers et de la nature ? A la condition qu'ils aperçoivent quelle est la fonction du christianisme dans cette histoire de la création inachevée de l'homme en train de se former. Il faut montrer, de nouveau, que le christianisme est la

science de la Création en train de se faire, la science de la Création qui n'aura pas de fin. Teilhard a très bien vu que le plus important, bien évidemment, c'est la christologie, la place et la fonction du Christ dans l'Univers ou plutôt dans la Cosmogénèse. En cela Teilhard reprenait la tradition des docteurs grecs et des docteurs du Moyen Age, tels que Jean Duns Scot. Le Christ est celui par qui seul la Création peut s'achever, il est la finalité ultime de la Création, puisqu'il réalise en lui ce qui est visé depuis le commencement : l'union de l'homme créé et de Dieu incréé.

Question. *— Vous donnez cette année à la Sorbonne un cours public consacré à la Crise moderniste. Quel est donc l'intérêt actuel de ce sujet qui pourrait, à première vue, paraître périmé ?*

Réponse. — L'Église a connu, au début de ce siècle, une crise redoutable que les historiens ont appelée la Crise moderniste. En fait, ce fut une crise de croissance provoquée par la rencontre inévitable entre le christianisme, d'une part, et les sciences de la nature, les sciences de l'histoire, les sciences de l'homme, les philosophies modernes. Par exemple, lorsqu'on a découvert au XIXe siècle le fait de l'évolution biologique, il a fallu intégrer ce fait dans l'organisme de la pensée chrétienne, ce qui n'a pas été sans mal. Certains ne parvenaient pas à concevoir comment concilier les deux notions, l'une scientifique d'évolution, et l'autre métaphysique de création. Certains, dans les milieux chrétiens, n'y parviennent toujours pas aujourd'hui même. C'est pourtant extrêmement simple : l'évolution cosmique, physique et biologique, la cosmogénèse, la biogenèse et l'anthropogenèse, c'est la Création en train de se faire, depuis des milliards d'années, et inachevée, car elle se continue dans l'homme. L'anthropogenèse n'est pas achevée. La difficulté provenait pour nos grands-parents de ce qu'ils avaient de la Création une représentation quasi instantanée : une Création d'un seul coup ou en une semaine. Nous, nous savons que la Création s'effectue progressivement, par étapes, par paliers, et qu'elle n'a pas été instantanée. Il n'y a donc aucun conflit, il n'y a aucune opposition entre Création et évolution. Simplement il faut reconnaître que la Création s'effectue d'une manière progressive, évolutive, et non d'un seul coup. La théorie de l'évolution ne se substitue pas à la doctrine métaphysique de la création. La théorie de l'évolution n'est pas un principe d'explication : l'évolution de l'Univers, de la matière et de la vie, c'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

Le second champ de bataille de la grande crise doctrinale que l'on a appelée la Crise moderniste, ce fut la Critique biblique. Là encore, ce sont des faux problèmes qui ont suscité des difficultés apparemment insolubles. La Critique biblique, qu'est-ce que c'est ? C'est tout simplement l'analyse scientifique des Livres de l'Ancienne Alliance (que les chrétiens appellent Ancien Testament) et de la Nouvelle Alliance. Qu'a découvert la Critique biblique ? Elle a découvert, en plus d'un siècle de travail acharné, que la Révélation s'est effectuée progressivement, par transformation progressive des mentalités dans une portion germinale de l'humanité qui est le Peuple hébreu. On était habitué à une conception fixiste de la Révélation : Moïse donnant d'un seul coup la Torah sur le mont Sinaï. Il faut se rendre à l'évidence : la Révélation, tout comme la Création, s'effectue progressivement, et il ne peut pas en être autrement.

Un autre champ de bataille a été constitué par la rencontre entre la théologie chrétienne et les philosophies modernes, principalement les philosophies allemandes, celles de Hegel et de Kant. Ce qui a ravagé la pensée chrétienne au début de ce siècle, c'est, déjà, la tendance anti-intellectualiste et antirationnelle qui aujourd'hui s'est encore aggravée. Ce que les théologiens reprochaient amèrement à des philosophes comme Bergson, comme Maurice Blondel, comme le Père Laberthonnière, comme Édouard Le Roy, c'était de ne pas être suffisamment rationalistes, de ne pas avoir une théorie de la raison, une théorie de la connaissance, suffisamment forte pour maintenir et préserver ce que l'Église a toujours pensé et ce qu'elle a défini au premier Concile du Vatican, en 1870, à savoir que, par exemple, l'existence de Dieu n'est pas une question de foi ou de croyance, comme tout le monde

le répète aujourd'hui, — mais une question de connaissance, et de connaissance rationnelle, certaine.

Église pense, et elle a toujours pensé, que l'existence de Dieu peut être connue d'une manière certaine, par l'analyse rationnelle, et donc l'analyse métaphysique, à partir de la réalité objective, à savoir le monde, l'Univers, et tout ce qu'il contient.

Que diraient-ils aujourd'hui, ces théologiens, s'ils voyaient l'état présent de la pensée chrétienne, si l'on peut encore parler de pensée...

Aujourd'hui on parle à tort et à travers de modernisme, et le terme est devenu une injure que l'on se lance à la figure. Si l'on cherche objectivement, scientifiquement, ce qu'il peut y avoir de "moderniste" aujourd'hui dans l'Église, c'est cet irrationalisme, cette condamnation de la métaphysique et de la théologie comme science qui en constitue le principal. Les rédacteurs de l'Encyclique *Pascendi* avaient mis le doigt sur ce point principal. La maladie s'est aggravée depuis, comme on le voit aujourd'hui.

Question. — *En quoi l'étude et la connaissance de cette grande Crise moderniste peut-elle nous aider à comprendre la crise présente dans l'Église ?*

Réponse. — D'abord en ce que les problèmes soulevés et traités au début de ce siècle restent nos problèmes d'aujourd'hui et de demain : comment intégrer le christianisme dans une vision du monde unifiée où les sciences positives et la Révélation soient intégrées, sans confusion des ordres, mais sans séparation non plus. Les problèmes de fond ne se laissent pas refouler. Ce n'est pas par des condamnations que l'on résout les problèmes posés à l'intelligence humaine.

Il faut noter à ce propos que pendant cette grande crise doctrinale, ceux qui ont le plus fait effort, ceux qui ont le plus travaillé, ceux qui ont le plus souffert pour résoudre ces problèmes difficiles et nouveaux qui s'imposaient à la pensée chrétienne, je pense au Père Lagrange qui s'est efforcé d'introduire la Critique biblique, au Père Teilhard, au Père Pouget, au bon Père Laberthonnière, à Maurice Blondel et à tant d'autres — tous ceux-là, qui se sont efforcés de faire avancer la pensée chrétienne, de la faire croître, de lui faire assimiler ce qui était découvert par les sciences, tous ceux-là, et beaucoup d'autres, ont été constamment et inlassablement dénoncés, persécutés. Le Père Lagrange a été retiré de l'École biblique de Jérusalem, sur dénonciations. Le Père Guillaume Pouget a été retiré de l'enseignement. Le bon Père Laberthonnière a vu la plus grande partie de son œuvre mise à l'Index. On lui a interdit d'écrire. Il a été, comme l'écrivait Maurice Blondel, muré vivant. Maurice Blondel lui-même, l'un des plus grands métaphysiciens chrétiens de tous les temps, a été incessamment harcelé par les dénonciations qui allaient à Rome s'accumuler. Le Père Teilhard s'est vu interdire de publier aucun livre de son vivant. Tous ceux qui s'efforçaient de résoudre les problèmes qui se posaient dans tous les domaines ont été dénoncés, soupçonnés, harcelés, condamnés ou interdits d'enseigner.

Ainsi la pensée chrétienne, dans son effort de croissance, a été refoulée au début de ce siècle.

Et par qui tous ces héros, tous ces combattants des premières lignes de la pensée chrétienne, ont-ils été dénoncés, persécutés ? Qui les a fait condamner, retirer de l'enseignement ? Qui est responsable des retards de la pensée chrétienne à résoudre les problèmes qui s'imposent à elle ?

— Ceux-là mêmes qui aujourd'hui font schisme. Ce sont les mêmes, c'est le même groupe, la même équipe, qui n'admettaient pas la théorie de l'évolution, parce qu'ils ne savaient pas comment intégrer la théorie de l'évolution et la doctrine de la Création. Ils ont persécuté le Père Teilhard comme en d'autres temps on a persécuté Galilée. Ils n'admettaient pas la Critique biblique, parce qu'ils ne savaient pas comment intégrer les découvertes de la Critique biblique avec les exigences de la théologie. Alors ils ont dénoncé et persécuté des savants comme le Père Lagrange qui s'efforçaient

de traiter et de résoudre ces problèmes. Et ainsi de suite. Bergson, celui qui a délivré, comme l'écrivait Péguy dès 1905, la pensée moderne du matérialisme et du déterminisme, Bergson a été mis à l'Index.

En ce temps-là, ceux qui dénonçaient constamment et faisaient condamner inlassablement, n'avaient qu'un seul mot à la bouche : obéissance au Pape !

Ce sont les mêmes, c'est le même groupe aujourd'hui, qui fait schisme et qui rejette un Concile oecuménique réuni dans l'Esprit saint...

Avouez que le paradoxe est fort...

Mais il n'y a pas lieu de s'étonner. L'un des adversaires de ce groupe si vigilant, ce fut le grand cardinal Newman qui a montré, dans un livre admirable publié au milieu du XIXe siècle, en quoi consiste le développement du dogme. L'Église est un Organisme spirituel vivant qui se développe, qui grandit, qui prend conscience progressivement et au fur et à mesure des besoins, des richesses contenues dans son trésor, la Révélation. La pensée de l'Église progresse et lorsque l'Église se réunit dans un Concile œcuménique, elle dit sa pensée, qui est la pensée de Dieu qui la travaille du dedans.

Ceux qui ont dénoncé avec acharnement le Père Teilhard, Bergson, Blondel, et tous les autres, n'admettent pas le développement, ils n'admettent pas la croissance de la Création. Ce sont essentiellement, et dans tous les domaines, des fixistes, qui valorisent toujours le passé au dépens de l'avenir. Ils n'ont pas pu intégrer l'idée d'évolution parce qu'au fond l'idée d'évolution signifie et nous enseigne que la Création se continue. Ils n'ont pas pu assimiler les découvertes de la Critique biblique, parce que celles-ci nous enseignent que la Révélation s'est effectuée progressivement. Ils rejettent le second Concile œcuménique du Vatican parce que celui-ci, à certains égards, représente un développement. Il s'est toujours trouvé, lors de chaque Concile œcuménique, depuis celui de Nicée en 325, des théologiens pour repousser une formule nouvelle, une pensée nouvelle, une vue nouvelle, parce qu'elle ne se trouvait pas dans les précédentes définitions. Ce qui se passe aujourd'hui n'a donc même pas le mérite d'être nouveau. Fixistes en biologie, réactionnaires en politique, ils sont intégristes en théologie. Leur cas relève de la psychologie.

Quant à ceux qui ont souffert et qui sont tombés au champ de bataille, le Père Laberthonnière, le Père Lagrange, Maurice Blondel, le Père Pouget, le Père Teilhard, ce sont eux qui représentent l'avenir de la pensée chrétienne et qui permettront à l'Église de franchir aussi jeune qu'au premier jour le seuil du XXIe siècle.

L'enseignement de la philosophie en France [2]

La France est l'un des rares pays du monde, peut-être le seul, dans lequel on enseigne, aux garçons et aux filles qui terminent leurs études secondaires, un peu de philosophie. C'est un luxe que nous nous offrons. C'est une vieille tradition qui remonte très haut dans les siècles passés. Il faut maintenir à tout prix cet enseignement. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous ne sommes pas des veaux et que notre destinée n'est pas seulement de naître, de brouter et de mourir dans quelque abattoir. Et si même l'homme n'avait pas d'autre raison d'être que de manger, de se reproduire et de mourir, il resterait à comprendre que cet animal vertical se pose des questions métaphysiques, portant sur son origine, sur sa destinée, sur la signification de son existence dans le monde. Il faudrait encore aborder ces problèmes et donc s'initier à la philosophie. Mais en fait la question est ouverte, grande ouverte, et c'est la raison pour laquelle il importe qu'à la fin de leurs études secondaires les garçons et les filles de ce vieux pays soient introduits à l'analyse des problèmes philosophiques. C'est une question d'honneur, de dignité.

Mais la question est de savoir comment il faut le faire. C'est ici que les difficultés commencent.

On peut distinguer, dans l'enseignement de la philosophie tel qu'il devrait être communiqué (et non pas tel qu'il l'est en fait aujourd'hui) deux grandes parties : 1. L'histoire de la pensée humaine, ou encore l'histoire de la philosophie comprise au sens large du terme ; 2. L'analyse des problèmes philosophiques considérés en eux-mêmes, ou du moins un effort d'analyse.

C'est ici que les choses se gâtent. Prenons d'abord l'enseignement de l'histoire de la philosophie en France, et considérons cet enseignement dans les universités, puisque c'est dans les universités que se préparent les professeurs qui vont enseigner dans les lycées et collèges de France. Que se passe-t-il ? C'est extravagant. Tout esprit normalement constitué serait porté à penser que c'est très simple : il existe une histoire de la pensée humaine, qui est de mieux en mieux connue. C'est une très belle aventure. On connaît maintenant assez bien l'histoire de la pensée philosophique en Chine, depuis les origines jusqu'à nos jours. On étudie, en Europe, depuis le XIXe siècle surtout, l'histoire de la pensée philosophique en Inde. On connaît de mieux en mieux l'histoire de la formation de la pensée hébraïque, de la pensée arabe, et ainsi de suite. C'est très simple, dira-t-on, il suffit d'initier nos garçons et nos filles à l'histoire de la pensée humaine, depuis ses origines connues, et sous ses formes principales, pour qu'ils découvrent comment la pensée humaine, depuis toujours, s'est efforcée de traiter et d'analyser les problèmes philosophiques principaux qui s'imposent à elle.

Que se passe-t-il en réalité ? On ose à peine l'avouer, tellement c'est burlesque et inepte, mais il le faut bien. Dans les universités de France, en règle générale, et sauf de très rares exceptions, les professeurs qui sont chargés d'enseigner l'histoire de la philosophie, commencent par supposer ou à faire comme si la pensée chinoise n'existait pas et n'avait jamais existé ; la pensée de l'Inde, de même, n'existe pas ; la pensée hébraïque n'existe pas ; la pensée arabe n'existe pas. N'existe que la pensée grecque et latine, à partir du Ve siècle environ avant notre ère, et la pensée européenne qui s'ensuit, à la condition de couper soigneusement l'histoire de la pensée qui va en gros du premier siècle de notre ère à l'aube du XVIIe : toute la philosophie médiévale, juive, arabe et chrétienne. Quinze ou seize siècles d'histoire de la pensée humaine, qu'est-ce que cela ? Bagatelles.

Parti d'un si bon pied, on ne s'en tient pas là. Tout esprit normalement constitué supposera que, si l'on estime que la pensée humaine se réduit à la pensée grecque et latine et puis européenne, pour étudier correctement cette histoire, encore faut-il commencer par le commencement et suivre les développements de cette histoire, étape par étape, comme c'est le cas pour toute histoire étudiée

[2] *La Voix du Nord,* 20, 26, 27 et 28 juillet 1977.

scientifiquement, pour comprendre ce qui se passe. Eh bien, pas du tout ! Vous n'y êtes pas. Comment procède-t-on ? On choisit, au hasard de la fourchette, quelque auteur que l'on tient en particulière estime, en commençant aussi bien par la fin. Par exemple, maints professeurs de philosophie commencent par Heidegger, un philosophe allemand du XXe siècle, qui vient de mourir. Et puis après, on étudiera quelque livre de Platon, qui vivait au Ve siècle avant notre ère. De là on passera volontiers à Descartes, qui vivait au XVIIe siècle de notre ère, à moins que ce ne soit au philosophe allemand Emmanuel Kant, qui vivait au XVIIIe, ou encore à un autre philosophe allemand, Nietzsche, qui vivait à la fin du XIXe. Le principal, c'est qu'on ne suive pas l'ordre de l'histoire, et surtout, n'oublions pas de sauter à pieds joints de Platon ou d'Aristote à Descartes : vingt siècles de saut périlleux.

C'est ainsi que sont formés en France, en ce qui concerne l'histoire de la philosophie, les étudiants qui se destinent à devenir professeurs de philosophie. Les résultats sont dignes de la méthode employée. Selon les hasards des programmes, ces étudiants qui vont devenir professeurs, connaîtront tel philosophe mais non pas tel autre. Par exemple, un philosophe français illustre, qui s'appelle Jean-Paul Sartre, se vante de ne jamais avoir étudié Aristote, parce que celui-ci, par suite de ces mêmes hasards, ne s'est jamais trouvé au programme.

En ce moment en France, dans les universités, et en ce qui concerne l'enseignement de l'histoire de la philosophie, c'est un mélange *sui generis* d'anarchie et de despotisme. Anarchie, puisque l'étude de l'histoire de la pensée humaine est abordée n'importe comment, par n'importe quel bout ; et despotisme puisque dans chaque université, c'est le professeur régnant qui va imposer le philosophe qui lui paraît important : ici ce sera Marx, Freud, Nietzsche et Heidegger. Là ce sera Heidegger, Nietzsche, Freud et Marx. A moins que ce ne soit Freud, Marx, Heidegger et Nietzsche. Il y a encore d'autres combinaisons possibles. Nos étudiants en philosophie jouissent donc d'un large choix et leur liberté va résider dans ce choix. Mais l'histoire de la pensée philosophique en Chine, en Inde, chez les Hébreux, chez les Arabes, toute l'histoire de la philosophie médiévale, il n'en est pas question. Que dirait-on d'un étudiant chinois qui viendrait chez nous, en Europe, et qui n'aurait jamais entendu parler ni de Platon, ni d'Aristote, ni de Descartes, ni de Kant, ni de ses successeurs ? Nos étudiants en philosophie sont justement dans cette situation, par rapport à la pensée philosophique en Chine.

* * *

Dans la chronique précédente, nous avions indiqué qu'en somme l'enseignement de la philosophie pourrait et devrait se répartir en deux grandes sections : 1. L'histoire de la pensée humaine, sous ses formes principales ; 2. L'analyse des problèmes philosophiques, ou du moins une tentative d'analyse : c'est la philosophie proprement dite. De même que les mathématiques ne se réduisent pas à l'histoire des mathématiques, de même la philosophie ne se réduit pas à son histoire. Elle est un effort d'analyse des problèmes considérés en eux-mêmes. Nous avons dit quelques mots de la manière dont on enseigne l'histoire de la philosophie en France. Nous avons pris les choses au niveau de l'enseignement dit supérieur, puisque c'est là que se forment les étudiants qui vont enseigner dans les lycées et collèges. Quelques lecteurs auront peut-être pensé que nous exagérions. Mais non. Pour s'en convaincre, il suffit de demander à feuilleter dans quelque librairie une prétendue *Histoire de la philosophie* en huit tomes. Nous n'en disons pas plus, parce que nous respectons notre plume et que nous lui interdisons les mauvaises fréquentations. Dans cette soi-disant *Histoire de la philosophie,* prenez le tome consacré au XVIIe siècle. D'abord vous vous frottez les yeux, et vous vous dites : Décidément, il faut que je m'achète des lunettes. Et puis vous pensez : C'est un exemplaire défectueux. Il doit y manquer quelques chapitres. Après vérification, il faut vous rendre à l'évidence : dans le tome consacré au XVIIe siècle de cette prétendue *Histoire de la philosophie,* qui

est en vente dans toute la France et distribuée entre les mains des élèves, Pascal a été rayé, supprimé, éliminé. Son nom n'apparaît même pas dans la table des matières ni à l'index des noms cités. De même, si vous feuilletez le tome consacré au XXe siècle, vous y trouverez tous les copains et les copains des copains de celui qui a dirigé l'entreprise. Mais il n'y est pas question d'un des plus grands métaphysiciens de tous les temps et assurément du XXe siècle, Maurice Blondel. Ni de Jacques Maritain, ni d'Etienne Gilson : eux aussi, ils sont rayés des cadres, interdits de séjour. Ils n'ont plus droit à l'existence dans l'enseignement de l'histoire de la philosophie tel qu'on le comprend aujourd'hui.

Mais passons maintenant à la deuxième partie, la principale, de l'enseignement de la philosophie : l'analyse des problèmes. L'homme se pose un certain nombre de problèmes philosophiques depuis qu'il existe. C'est même peut-être par là que l'homme se définit : un animal métaphysicien. Ce sont ces problèmes qu'il faut aborder un jour de front, franchement, courageusement, et après avoir examiné comment les hommes du passé y ont répondu, il faut examiner comment nous pouvons les traiter aujourd'hui.

A cet égard, l'enseignement de la philosophie en France est pire que l'enseignement de l'histoire de la pensée humaine. Et pourquoi donc ? Pour plusieurs raisons, dont les unes tiennent précisément à la manière dont on enseigne l'histoire de la philosophie : on supprime les auteurs qui ne plaisent pas, des périodes entières de l'histoire de la pensée humaine qui ne plaisent pas. Cela simplifie évidemment beaucoup l'enseignement de l'histoire de la pensée, mais cela fausse aussi la position même des problèmes dans la tête des étudiants, car ils s'imaginent, après cela, que la seule manière de poser les problèmes philosophiques, c'est celle de Kant, ou de Marx, ou de Freud, ou de Nietzsche, ou de Heidegger. Or il n'en est rien : c'est ce que montre précisément l'histoire de la pensée humaine, si seulement on l'étudiait dans son intégralité.

Mais il y a autre chose. Le fond du drame et la cause de toutes les catastrophes, c'est que l'enseignement de la philosophie, à tous les niveaux, est confié à des littéraires. Dans le vieux système de l'enseignement en France, on distinguait plusieurs facultés : la Faculté des Lettres, la Faculté des Sciences, la Faculté de Droit, la Faculté de Médecine, etc. La philosophie s'enseigne à la Faculté des Lettres. Il en résulte que les étudiants qui à leur tour vont enseigner la philosophie dans les lycées n'ont aucune formation scientifique. Ils ne savent même pas dans quel Univers ils vivent. Ils ne connaissent rien de la grande aventure de la cosmologie au XXe siècle, de l'aventure de la physique, de ce qui s'est découvert en biologie et en biochimie depuis le début de ce siècle. Ils ne connaissent rien à la zoologie, à la paléontologie, à la neurophysiologie. En réalité, ils ne connaissent rien à rien du réel objectif, c'est-à-dire le monde, la nature et tout ce qui s'y trouve. Leur seule spécialité, c'est l'histoire de la philosophie.

Mais nous avons vu comment on étudie l'histoire de la philosophie en France : d'un point de vue scientifique, c'est dérisoire. Aussi nos étudiants en philosophie sont-ils finalement les spécialistes de quelques auteurs, toujours les mêmes, ou à peu près. L'enseignement de la philosophie en France se réduit finalement à l'explication de textes de quelques auteurs, toujours les mêmes. Nos étudiants en philosophie ne connaissent rien de l'Univers ni de la nature, ce sont des commentateurs de textes. Et comme ces textes sont empruntés de préférence à des philosophes qui méprisent les sciences de la nature, par exemple Nietzsche ou Heidegger, on voit où cela nous mène. La pensée humaine, au XXe siècle, est parvenue à un certain résultat, j'entends la pensée scientifique bien entendu : c'est que la méthode normale de la pensée, c'est la méthode expérimentale. Tous les savants du monde sont d'accord sur ce point qu'ils soient chinois, soviétiques, américains ou français. La politique n'a rien à voir ici. La méthode de la connaissance, c'est la méthode expérimentale, c'est-à-dire que la réalité objective commande. C'est elle qui nous instruit. L'information vient du réel objectif, de l'Univers, de la nature et de tous les êtres de la nature. Lorsque Watson, en 1953, découvre la structure des

molécules géantes qui portent l'information génétique, il sait que ces structures existaient avant lui, et avant l'homme. L'information est dans la nature avant d'être reçue dans la tête du savant.

Eh bien, nos gentils étudiants en philosophie sont formés exactement dans une perspective inverse, à cause des maîtres en philosophie qu'on leur impose. Foin de la méthode expérimentale ! Horreur de l'objectivité. Mépris du réel. Dégoût pour les sciences expérimentales. Ignorance totale de l'Univers réel. La philosophie, pour eux comme pour leurs maîtres, ne saurait partir de la réalité objective, que les sciences expérimentales nous font découvrir. Elle ne peut partir que de quelques textes, toujours les mêmes, de philosophes qui méprisent les sciences expérimentales. Telle est la cause première de tous les maux, pour ce qui est de l'enseignement de la philosophie en France, en cette fin du XXe siècle.

* *

Que faut-il donc faire pour que l'enseignement de la philosophie réponde aux besoins réels des jeunes hommes et des jeunes femmes qui vont entrer dans la vie active ? Il faut réformer l'enseignement de la philosophie dans les universités, là où sont formés les professeurs de philosophie. D'abord, il faut leur enseigner l'histoire de la pensée humaine d'une manière complète, en commençant par le commencement, et si possible sans sauter vingt siècles à pieds joints. L'histoire de la pensée humaine doit être enseignée d'une manière scientifique, objective, comme tout autre histoire.

C'est une première condition. Mais ce n'est pas la principale. Il faut que les étudiants en philosophie qui se destinent à l'enseignement reçoivent une formation scientifique. Il faut qu'ils soient initiés à ce qu'on sait, en cette fin du XXe siècle, de l'Univers dans lequel nous vivons, de l'histoire de la vie, de la biologie fondamentale. Les étudiants en philosophie doivent acquérir un minimum de culture scientifique générale. On ne leur demande pas de passer des années dans un laboratoire à badigeonner l'oreille d'un petit lapin avec un hydrocarbure cancérigène pour voir comment se provoque un cancer. On leur demande de ne pas être complètement ignares en astrophysique, en physique, en biochimie, en biologie, en neurophysiologie. Car la première des sciences de l'homme, comme le remarque justement le docteur Paul Chauchard, c'est la biologie humaine. Ces éléments de formation scientifique doivent être donnés aux étudiants en philosophie par des professeurs de sciences.

Mais ce n'est pas tout. L'analyse des problèmes philosophiques fondamentaux est aujourd'hui ouverte. Elle n'est pas close, elle n'est pas terminée, et l'accord n'est pas fait entre savants compétents sur ces problèmes. Il faut donc que les professeurs de philosophie qui vont enseigner dans les lycées soient respectueux et de la difficulté de ces problèmes et des personnes à qui ils sont chargés d'enseigner l'analyse des problèmes philosophiques. C'est là le point le plus difficile. Dans une société comme la nôtre, qui comprend des hommes et des femmes appartenant à une pluralité de familles spirituelles, il n'est pas question d'enseigner une philosophie d'État. Il n'est pas question d'enseigner de force le matérialisme, ni le spiritualisme, ni l'idéalisme, ni la philosophie de Confucius, ni celle du président Mao. C'est là que se situe la difficulté principale, car on ne peut pas demander non plus aux professeurs de philosophie de n'avoir pas de conviction personnelle. Bien au contraire ; normalement, ils doivent en avoir une, et ils sont libres absolument à cet égard. Mais, en même temps, ils doivent enseigner et l'histoire de la philosophie et l'analyse des problèmes philosophiques d'une manière telle qu'ils n'imposent pas leurs vues à leurs élèves et que l'enseignement de la philosophie ne se transforme pas en guerre de conquêtes coloniales. L'histoire de la pensée humaine est une réalité objective qui peut s'enseigner d'une manière scientifique, quelles que soient par ailleurs les convictions personnelles de celui qui enseigne. L'analyse rationnelle des problèmes philosophiques est, en principe, aussi une démarche objective, qui se doit de respecter la réalité objective, à savoir le monde et la nature. En principe, on peut donc entreprendre cette analyse

avec des élèves, quelles que soient les convictions propres de celui qui enseigne, si l'on se soumet au critère de l'objectivité et de l'analyse rationnelle, mais aussi seulement si l'on reconnaît la valeur de cette méthode qui est la méthode de toutes les sciences.

C'est ici qu'apparaît le désaccord fondamental. Un physicien d'extrême droite, appartenant par exemple à l'Action française, et un physicien d'extrême gauche peuvent être parfaitement d'accord sur ce qu'est la physique, son point de départ, sa méthode et son objet. Or ceux qui, en France, sont chargés d'enseigner la philosophie, dans les lycées et dans les universités, ne sont d'accord entre eux ni sur le point de départ de la philosophie, ni sur sa méthode, ni sur son objet. Le désaccord est total. Le point de départ qui nous paraît normal, à savoir la réalité objective telle qu'elle est connue par les sciences expérimentales, est rejeté par la plupart de ceux qui enseignent en France. L'analyse rationnelle n'est pas acceptée par les disciples de Nietzsche et de Heidegger. Le principe d'objectivité, de respect du réel, est récusé. Le respect des personnes à qui on est chargé d'enseigner passe auprès de plusieurs pour une notion désuète. Dans ces conditions, on se demande en effet comment continuer à enseigner la philosophie dans les classes terminales des lycées. Car aucun d'entre nous n'a envie de voir ses propres enfants soumis à un pilonnage intensif par lequel on leur enfoncerait dans la tête des idées qui nous paraissent absurdes.

Autrement dit, l'enseignement de la philosophie, dans une société laïque qui respecte la pluralité des familles spirituelles d'un pays, n'est possible que si ceux qui l'enseignent, respectent eux-mêmes le principe d'objectivité scientifique et la méthode d'analyse rationnelle qui est celle de toutes les autres sciences. Si l'on n'accepte pas cette méthode, il ne reste que la subjectivité plus ou moins effrénée, le despotisme et l'anarchie conjugués, comme nous l'avons vu déjà pour l'enseignement de l'histoire de la philosophie. En dehors de la seule méthode rationnelle et scientifique, il ne reste que l'arbitraire. Mais justement, nous disent en chœur un grand nombre de nos collègues, la philosophie n'est pas une science. C'est ce qu'ils disent, en effet, mais la question est de savoir s'il est vrai que l'analyse philosophique ne peut pas accéder à une objectivité comparable à celle des sciences, si toutefois elle accepte le critère de l'expérience. C'est justement ce que la plupart refusent. On voit donc que tout le problème de l'enseignement de la philosophie en France revient à la question de savoir si l'analyse philosophique va comporter ou non un rapport avec la réalité objective.

Si l'on répond que oui, alors nous pouvons envisager un enseignement de la philosophie en France, à la condition d'exiger un minimum de tolérance et de respect des enfants. Si l'on répond que non, alors c'est le règne de la subjectivité et donc de l'arbitraire et des tyrannies locales. Autrement dit encore, la philosophie ne peut s'enseigner que si l'on pense qu'elle est une science, et, comme le disait Aristote, une science de la vérité. Si l'on pense que la philosophie est morte, et qu'il n'y a pas de vérité (c'est ce que beaucoup proclament), alors il n'y a plus rien à enseigner. C'est ce que plusieurs maîtres régnants professent expressément. Dans cette hypothèse, il ne resterait à enseigner que l'histoire de la philosophie du passé, et c'est bien la raison pour laquelle ceux qui pensent ainsi se réfugient dans l'explication de textes comme dans leur dernier recours. La crise de l'enseignement de la philosophie en France, c'est la crise de la philosophie française.

La plupart de ceux qui enseignent la philosophie en France sont convaincus que la raison humaine est incapable de répondre finalement aux questions qu'elle se pose ; autrement dit, que l'analyse philosophique est nécessairement vouée à l'échec ; autrement dit encore, que la philosophie n'est pas et ne saurait être une connaissance. Pourquoi le pensent-ils ? Parce qu'un philosophe allemand du XVIIIe siècle, Emmanuel Kant, a prétendu le démontrer et que sa démonstration leur paraît décisive. Ensuite est venu le philosophe français Auguste Comte qui a encore réduit le pouvoir de la raison humaine dans l'ordre philosophique. A ses yeux, il ne reste plus de valables que les sciences expérimentales, qu'il appelle les sciences positives. Ces sciences

positives, nous avons vu que nos étudiants, à cause de leur formation, les ignorent. Si d'autre part la philosophie n'a pas d'objet, si elle ne peut atteindre à aucune connaissance certaine, on voit qu'il ne reste pas grand-chose.

L'enseignement de la philosophie en France est comparable à des petits moules de pâtissier. Dans ces petits moules, on fait des petits gâteaux. Les moules, c'est l'enseignement universitaire. Les petits gâteaux, ce sont les étudiants qui vont enseigner dans toutes les villes de France. Ils sont pratiquement formés dans le même moule, avec les mêmes convictions initiales, puisque leurs professeurs les ont formés ainsi, et si leurs professeurs les ont ainsi formés, c'est qu'ils avaient été eux-mêmes moulés de cette façon. Cela pourra continuer longtemps. Or, parmi les convictions initiales que presque personne ne remet en question, il y a celle qui nous vient finalement du philosophe allemand Emmanuel Kant : la raison humaine est impuissante à répondre aux questions qu'elle se pose, et à résoudre légitimement les problèmes philosophiques qui s'imposent à elle. Qu'ils soient par la suite marxistes, ou chrétiens, ou n'importe quoi d'autre, cette conviction initiale subsiste jusqu'à la retraite et ultérieurement encore. Cela donne des résultats curieux, car les pères du marxisme, Marx, Engels, Lénine, n'étaient pas du tout de cet avis. Ils pensaient que la raison humaine peut répondre positivement à certaines questions fondamentales, et ils n'y manquaient pas pour leur part. Ainsi ils professent avec assurance que l'Univers est incréé, éternel, infini dans le temps et dans l'espace, et qu'il est le seul être : c'est la définition même du matérialisme athée. Nos marxistes français oscillent entre Kant et Marx, et entre ces deux chaises ils ne savent pas sur laquelle s'asseoir. Lorsqu'ils sont catholiques, le résultat est encore plus bizarre, car ils professent conformément à la tradition universitaire française, que la raison ne peut rien dire de certains problèmes philosophiques les plus importants. Or un concile œcuménique, réuni comme tous les conciles œcuméniques dans l'Esprit saint, enseigne tout juste le contraire. Le premier Concile du Vatican, tenu en 1870, enseigne formellement que la raison humaine est capable à partir de l'expérience de répondre d'une manière certaine à des questions métaphysiques de première taille, par exemple l'existence de Dieu. Tout comme leurs compagnons marxistes, nos philosophes catholiques sont assis entre deux chaises.

Bien entendu, si l'intelligence humaine ne peut pas répondre aux questions philosophiques qui s'imposent à elle, on ne voit plus très bien en quoi pourrait bien consister l'enseignement de la philosophie. Si la philosophie est morte, comme on nous le répète de toutes parts, alors il n'y a plus qu'à l'enterrer, mais non à l'enseigner.

Mais tout cela est absolument arbitraire et tient, de nouveau, à la manière dont on a enseigné l'histoire de la philosophie. Car le problème de la connaissance est aussi un problème philosophique et pour l'étudier correctement, il est préférable d'en connaître la longue histoire. Ce n'est pas en partant d'un ou deux philosophes pris au hasard qu'on peut le traiter. Si donc l'enseignement de la philosophie en France consiste à reproduire indéfiniment le même moule, la même matrice, cela tient à la manière dont on enseigne l'histoire de la pensée.

Nous ne nous faisons aucune illusion : tout ce que nous avons dit à ce sujet ne servira très exactement à rien. On ne réforme pas un corps si solidement ancré dans ses habitudes intellectuelles malgré lui. Ce que nous en disons, c'est pour ceux du dehors, ceux qui ne sont pas de la profession, pour qu'ils sachent et comprennent ce qui se passe. Quant au reste, nous continuerons longtemps encore à voir des étudiants puis des philosophes matérialistes qui ne savent pas ce que les physiciens d'aujourd'hui entendent par matière, des étudiants et des philosophes catholiques qui ignorent tout de la théologie catholique.

Pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui même, à propos de la toute dernière vague, celle que dans les journaux on appelle "les nouveaux philosophes", les quelques indications que nous avons données pourront être utiles. Ces tout derniers nouveaux philosophes sont partis du marxisme.

Ils l'ont quitté. Ils sont désenchantés. Ils reprochent au marxisme ce qui de fait est survenu dans les pays où l'on prétend l'avoir appliqué. Mais les présupposés de base subsistent, ceux dans lesquels ils ont été formés. Aucun d'entre eux ne les met en doute : à savoir que l'intelligence humaine ne peut pas répondre aux questions philosophiques qui s'imposent à elle, à savoir aussi le mépris candide et spontané (hérité du philosophe allemand Heidegger) pour les sciences expérimentales, et l'irrationalisme profond, hérité de Nietzsche. Certains d'entre eux virent du côté du spiritualisme. Mais ce sera encore un spiritualisme irrationaliste. Ils ont entrepris la critique de Marx. Mais ils n'ont pas encore osé toucher au maître de leurs maîtres, celui qui commande toute la pensée européenne depuis bientôt deux siècles : le philosophe allemand Emmanuel Kant. Ce parricide-là ne leur est même pas venu à l'idée. Or c'est là que se situe le moule originel dans lequel sont formés presque tous les étudiants, tous les maîtres, tous les philosophes aujourd'hui régnants. L'analyse critique de Kant a été faite, depuis le début de ce siècle, par des savants éminents. Je ne citerai ici que l'œuvre magistrale du père Joseph Maréchal, mais c'est une œuvre que l'on ne lit pas dans l'Université en France. Elle n'a pas le droit à l'existence dans l'enseignement de l'histoire de la philosophie, comme Maritain, comme Gilson, et pour les mêmes raisons : elle n'entre pas dans le moule. Elle le met en question.

De toutes manières, si l'on désire s'initier à la philosophie médiévale, il n'y a pas lieu de désespérer. On peut très bien l'étudier, dans d'excellentes conditions, en Pologne, derrière le Rideau de Fer.

Les nouveaux philosophes [3]

C'est tout à fait comme au cinéma. Nous avons connu les nouvelles vagues, qui se sont succédées. Eh bien, voici la dernière, en philosophie. Notons au passage l'extraordinaire régime intellectuel auquel sont soumis, s'ils y consentent, nos contemporains, c'est-à-dire le régime des petits copains qui font l'opinion, un moment donné, l'espace d'un matin, parce qu'ils tiennent la presse, la télévision, la radio. Cela monte comme une mayonnaise, mieux, comme une crème Chantilly. Mais laissons cet aspect extérieur du phénomène, et venons au fait. Je ne vous les présenterai pas : vous les connaissez tous, vous les avez vus à la télévision, vous les avez entendus à la radio, vous avez vu leurs frimousses dans les hebdomadaires. Ce sont des garçons et quelques filles, qui sont, pour la plupart, mais non pas tous, partis du marxisme, et même de l'extrême gauche du marxisme. Il faut se représenter ces années, ces vingt dernières années, au cours desquelles ils ont été formés. La philosophie en France était constituée, et elle l'est toujours, par Marx, Freud, Nietzsche, Heidegger, et les épigones, les commentateurs, sans oublier les commentateurs des commentateurs.

L'inévitable est arrivé : ces petits ont attrapé une indigestion et ils vomissent. Ils ne vomissent d'ailleurs pas tout également. Ils vomissent principalement le père Marx et son école, beaucoup moins Freud et Nietzsche. Ils ont lu Soljenitsyne. Ce fut le coup de foudre. Ils ont découvert par l'illustre romancier russe les camps de déportation soviétiques. Depuis Trotsky, depuis la Révolution trahie, nous savions que Staline était responsable de massacres, de camps et de faux procès. Cela fait bientôt quarante ans que de toutes parts des documents accablants ont éclairé ceux qui voulaient l'être. Ces gentils petits ont attendu de lire Soljenitsyne pour découvrir tout cela. Passons. Ils ne s'en prennent pas seulement à Staline, comme le faisait Trotsky. Ils s'en prennent au marxisme lui-même, ils s'en prennent à Marx. Ils posent l'équation suivante : au commencement, au principe, Marx et sa doctrine. Au bout de la route, les camps de déportation. Donc Marx et le marxisme sont responsables des camps de déportation. Il est possible que cette inférence soit correcte, et fondée en réalité, mais il faudrait l'établir, et, à ma connaissance, dans leurs livres, comme dans ceux de leur parrain, Maurice Clavel, le bien-fondé, la légitimité de cette inférence, ou de cette déduction, n'ont pas été établis. C'est-à-dire qu'il manque l'analyse : entre Marx et le marxisme d'une part, les camps de concentration soviétiques d'autre part, comment et pourquoi existe-t-il une relation de cause à effet et une relation nécessaire, comme ils le prétendent ? C'est ce qu'il faudrait établir et c'est ce qui, me semble-t-il, ne l'a pas été. Nous restons dans l'ordre de l'affirmation, pathétique, émouvante ou scandaleuse, selon les points de vue, mais il manque l'analyse de fond. Car en utilisant cette méthode, si l'on peut appeler ainsi des suites d'affirmation, on pourrait aussi poser : Au commencement, au principe, les Évangiles ; au XIIe, au XIIIe siècle, des procès, des tortures, des hommes et des femmes brûlés vifs. Par conséquent le christianisme des Évangiles est responsable des horreurs de l'Inquisition. Ou encore : au commencement, au principe, le socialisme, celui de Guy Mollet par exemple. Au bout, la pratique de la torture pendant la guerre d'Algérie, et sous le gouvernement de Guy Mollet. Donc le socialisme est responsable de la pratique avouée et reconnue de la torture pendant la guerre d'Algérie.

Je dis que là il faut faire attention. Car une doctrine peut être trahie, et de fait toutes les doctrines ont été trahies dans l'histoire. De ce que des hommes, qui prétendent se référer à une doctrine, commettent des crimes qui sont en contradiction avec l'esprit et la lettre de cette doctrine, on ne peut déduire, on ne peut inférer que la doctrine trahie en soit responsable. Une doctrine n'est pas responsable des crimes qui sont commis en son nom, si elle est directement contraire à ces crimes,

[3] Article inédit (1977)

c'est-à-dire si elle est vraiment trahie.

A propos du marxisme, la question se pose donc de savoir si c'est la doctrine de Marx et de son ami Engels qui est responsable, ou si ce sont des trahisons de cette doctrine. Par ailleurs, nos nouveaux philosophes sont en général beaucoup moins sévères pour Nietzsche, qui garde leur tendresse. Or, entre certaines pages de Nietzsche et les camps de concentration d'Auschwitz, de Buchenwald et de Dachau, la relation logique est beaucoup plus lisible, beaucoup plus nette. Au surplus, il existe des degrés dans l'horreur. D'après ce que nous en dit Soljenitsyne, il n'y avait pas de chambres à gaz dans les camps soviétiques, ni de fours crématoires, et on n'y pratique pas la vivisection. On a tout à fait raison de dire qu'il faut regarder l'horreur en face, mais il faut faire attention, si l'on s'engage dans cette voie, à faire une analyse complète, faute de quoi on déséquilibre les conclusions. Or de notre côté, en Occident, cela ne va guère mieux. Les nations de l'Occident préparent avec ferveur le massacre général de l'humanité par elle-même. On vend des armes aux pays que nous appelons sous-développés pour gagner des dollars. Hier, pendant les dernières guerres coloniales, c'était la torture à l'électricité ou encore au chalumeau à souder. Aujourd'hui nos belles dames extraient leurs enfants vivants de leurs ventres pour les jeter dans des poubelles en plastique ; et dans certaines cliniques de certains pays très civilisés, et horrifiés par les camps soviétiques, on livre ces enfants vivants à des médecins qui font des expériences.

Du point de vue philosophique enfin, nos révoltés ne le sont pas tellement. C'est une révolte de canaris dans une cage, ou, mieux, de poissons rouges dans un aquarium. Ils sont révoltés contre leurs maîtres en philosophie, mais ils ne se rendent pas compte qu'ils restent prisonniers des présupposés inaperçus, et donc transparents, qu'on leur a inoculés. La philosophie pour eux se réduit pratiquement à la philosophie politique, et lorsqu'ils prononcent le terme de métaphysique, cela ne signifie pas du tout qu'ils pensent que la métaphysique soit possible. Il n'y a en réalité aucune métaphysique chez eux. Ils sont restés enfermés dans le cadre de la philosophie universitaire française ; la raison humaine ne peut pas répondre aux questions ultimes qu'elle se pose. Ils sont foncièrement kantiens. Cela n'est pas mis en question. Ils commencent à soupçonner les plus illustres philosophes allemands, Fichte, Hegel et même Nietzsche, d'être des théoriciens de l'État divinisé, ce qui était l'évidence même pour tous ceux qui les avaient lus. Ils n'ont pas encore découvert que la philosophie allemande est essentiellement antichrétienne, depuis Kant au moins. Et c'est peut-être la raison pour laquelle elle conduit, à droite comme à gauche, à des crimes contre l'homme. Elle est aussi essentiellement antijuive.

L'antijudaïsme de Kant, de Fichte, de Hegel, de Marx, et celui de Nietzsche, bien entendu, a porté ses fruits dans les camps de mort du national-socialisme, qui semblent un peu estompés dans la mémoire de nos nouveaux philosophes. Le même antijudaïsme porte ses fruits aussi de l'autre côté, dans le camp sous influence marxiste. Or, l'antichristianisme et l'antijudaïsme, lorsqu'on fait l'analyse au fond, on découvre que c'est la même chose, c'est foncièrement la détestation du prophétisme hébreu. Que cette détestation vienne de droite, de Nietzsche et de Maurras, ou de gauche, de Marx, de Proudhon ou de Bakounine, toujours est-il que c'est l'humanisme hébreu et chrétien qui est l'ennemi principal. Peut-être est-ce là que nous trouverions, en creusant, la réponse à la question posée par nos nouveaux philosophes. Mais ils ne sont pas allés jusque-là.

La peine de mort [4]

Il est bien évident qu'une société civilisée, une société sortie de la barbarie, une société humaine et humaniste, lorsqu'elle existera, abolira la peine de mort comme on a déjà tenté dans le passé d'abolir la peine de torture. La torture est réapparue, au XXe siècle, comme un cancer généralisé sur la face de toutes les nations dites civilisées, que l'on croyait civilisées, qui se prétendaient civilisées, mais en principe les législations, en France du moins, l'avaient abolie. Il en sera de même de la peine de mort lorsque la France sortira de la barbarie. Car enfin, les enfants qui poussent en ce moment et qui deviennent adolescents, comment voulez-vous qu'ils respectent l'homme vivant, la vie humaine, la personne humaine, puisqu'ils savent que maman a déjà envoyé dans la poubelle en plastique plusieurs petits frères, soit entiers, soit en morceaux (méthode Karman) ; que les belles dames de ce pays jettent dans des poubelles en plastique environ 400 000 petits enfants par an, ce qui nous fait donc cinq millions de cadavres de bébés d'hommes en dix ans, pour un seul pays, la France. Autant, ou plus, pour l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, etc.

Les garçons et les filles qui se développent en ce moment et qui vont atteindre l'âge adulte savent que notre pays prépare activement des armes épouvantables pour annihiler en un instant dix, vingt ou trente millions d'enfants russes, avec leurs mères et leurs pères, le cas échéant. Nos gouvernants nous répètent, ceux qui sont en exercice et ceux qui désireraient les remplacer, qu'ils sont prêts à expédier ces bombes sur les villes russes, le cas échéant, et ils nous assurent, avec un joli mouvement de menton, qu'il ne faut pas douter de leur détermination à ce sujet. Comment voulez-vous que, dans ces conditions, nos adolescents respectent la vie humaine ?

Nos enfants savent, ou bien ils vont savoir, que la France gagne beaucoup d'argent en vendant des armes, lesquelles armes n'ont qu'une seule finalité : tuer des hommes. Nous vendons des armes à des peuples afin que ceux-ci puissent se massacrer plus aisément.

Mais ce n'est pas tout. Tous les chercheurs savent que l'alimentation moderne, l'alimentation industrielle, est bourrée de substances diverses, colorants, conservateurs, parfums, qui sont des substances cancérigènes. Pour obtenir un bon cancer du tube digestif, il faut dix ou quinze ans. Ce n'est donc pas un assassinat instantané, comme avec un revolver, mais c'est un assassinat quand même, qui porte sur des dizaines de milliers de victimes atteintes de cette maladie.

État lui-même vend des millions et des dizaines de millions de cigarettes chaque année, pour gagner de l'argent. Tout le monde sait que quatre-vingt-dix pour cent des cancers du poumon résultent de la cigarette. Pour obtenir un bon cancer du poumon, il faut aussi dix ou vingt ans de tabagie. Mais lorsqu'on l'a obtenu, c'est irréversible, irréparable. État gagne donc de l'argent, une fortune, en vendant quelque chose qui aboutit au cancer du poumon. On dira : Mais personne n'est obligé de fumer ! En effet, mais on ne donne pas aux enfants des rasoirs effilés pour jouer en cour de récréation ; l'humanité est aussi peu adulte, dans son ensemble, que les enfants, et État le sait bien, puisqu'il interdit l'achat des armes, à l'intérieur de la France, pour les citoyens français. Mais il gagne de l'argent sur l'alcool et sur le tabac, sachant très bien à quels résultats cela aboutit.

Lorsque la société française sera devenue civilisée, humaniste, et respectueuse de l'homme, si elle le devient un jour, avant la grande destruction mutuelle et réciproque que préparent les nations dites civilisées, alors elle pourra se pencher sur ces cas : ses malheureux enfants qui deviennent cependant des assassins. Elle pourra rechercher les causes de cette aberration et le moyen d'y remédier. Aujourd'hui, il n'y a pas lieu de rechercher les causes, puisqu'elles sont trop évidentes : nous vivons dans une société qui ne respecte pas l'homme. La France a inscrit dans ses Lois, la liberté de tuer les

[4] Article inédit (1977).

enfants des hommes en deçà d'une certaine taille, qui n'est d'ailleurs pas précisée, en deçà d'un certain poids. Comment voulez-vous que nos enfants, ceux qui ont survécu au massacre, comprennent que l'on peut légitimement tuer les enfants s'ils sont tout petits, mais qu'il ne faut pas tuer les enfants s'ils sont plus grands ?

Si l'on veut que les assassins ne sortent pas du ventre de la société française, il faut que la société française se réforme d'abord elle-même, et qu'elle donne, la première, l'exemple.

Il faut qu'il soit bien entendu qu'en France, pays civilisé, pays humaniste, on ne tue personne, ni les petits enfants dans le ventre de leur mère, ni ceux qui sont dans leur berceau, ni les grands, ni les vieux. Il faut qu'il soit bien entendu que la France ne prépare la destruction de personne et qu'elle se refuse pour sa part à envisager la destruction de dizaines de millions d'enfants, de femmes et d'hommes de Russie. Il faut qu'il soit bien entendu que la France ne vend pas d'armes de mort et qu'elle interdit sur son territoire tout ce qui peut causer la maladie et la mort, de quelque manière que ce soit.

Quant aux assassins qui subsisteront malgré ces réformes — car il y en aura toujours, beaucoup moins, mais il y en aura —, il faudra apprendre à les traiter non pas en leur coupant la tête, mais comme on traite les grands malades. Bien évidemment, une société a le droit et le devoir de se protéger contre les individus dangereux. Mais pour ce faire elle a d'abord le devoir d'examiner ce qui, en elle, permet de comprendre la genèse de ces assassins qui sortent de son propre ventre, parce qu'elle n'a pas su leur enseigner le respect de l'homme, parce qu'elle-même ne respecte pas l'homme. A la conduite sauvage et archaïque qui consiste à couper les têtes des assassins, la société, après sa propre réforme, devra substituer une conduite thérapeutique et pédagogique. Elle doit s'efforcer de prévenir et de guérir, et non pas guillotiner ses propres enfants parce que ceux-ci font d'une manière artisanale, à la pièce, ce qu'elle-même fait en grand, d'une manière industrielle.

Il est certain que le sang appelle le sang, l'agression appelle l'agression, le meurtre appelle le meurtre. Une société qui aurait décidé de supprimer le meurtre, de toutes les manières, et qui se refuserait à en faire usage même à rencontre des assassins, il est certain qu'une telle société verrait le nombre de ses assassins diminuer. L'assassinat deviendrait une exception, une anomalie, un cas pathologique, comme l'est aujourd'hui l'anthropophagie. Lorsqu'un explorateur ou un ethnologue découvre aujourd'hui une tribu archaïque dans laquelle on pratique encore l'anthropophagie, il n'a pas l'idée de proposer de répondre à l'anthropophagie par l'anthropophagie et de punir les anthropophages en les mangeant. Il en va de même pour l'assassinat. Une société qui sera civilisée, si un jour l'humanité est capable d'en produire une, ne répondra pas à l'assassinat par l'assassinat. Elle s'efforcera de trouver autre chose, de moins primitif, pour résoudre le problème du crime et de la criminalité qui, en toute hypothèse, ne peut pas être traité à part et indépendamment de l'ensemble, c'est-à-dire de l'état d'une société donnée.

Athènes et Jérusalem [5]

La culture européenne, depuis bientôt vingt siècles, est tissée de deux fils au moins : l'un qui nous vient de la Grèce antique et de Rome, l'autre des Hébreux nomades installés au pays de Canaan depuis environ le XIXe siècle avant notre ère. Les beaux-arts, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, les belles-lettres, la philosophie, tout cela, depuis la rencontre entre ces deux courants, est inintelligible si l'on ne connaît pas les deux sources originelles. C'est pourquoi les défenseurs des antiquités grecques et latines font bien de tenter de sauver ces trésors.

Mais l'autre source, la source hébraïque, biblique ? Dans chaque université allemande, il existe au moins deux chaires consacrées à l'enseignement de la littérature hébraïque biblique, l'une tenue par un savant protestant, l'autre par un catholique. De même pour l'étude scientifique du Nouveau Testament, et aussi pour les origines chrétiennes, l'histoire de l'Église, l'histoire des dogmes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les études bibliques sont, en Allemagne, depuis plus d'un siècle, à l'avant-garde de la recherche. Renan et Loisy ont beaucoup recopié, ou plus exactement traduit, les Allemands.

Or, si en France on parcourt les universités, on découvre avec stupeur que ces recherches et cet enseignement portant sur ce qui constitue au moins la moitié de nos origines et de notre tradition, ne sont au programme nulle part. Une seule exception, à notre connaissance : l'université de Strasbourg, à cause du Concordat. Aucune chaire consacrée à l'Ancien Testament, aucune pour le Nouveau Testament, même dans les universités de Paris, et ce n'est pas l'université de Vincennes qui va en réclamer une. Il y avait autrefois, il y a très longtemps, avant la réforme de 1968, une chaire consacrée à l'Ancien Testament à la Sorbonne, et une autre consacrée au Nouveau Testament. Elles sont disparues sans laisser d'adresse. Si telle est la situation dans les universités où se forment les professeurs de Lettres, d'Histoire, de Philosophie, on imagine ce qui se passe dans les lycées et dans les écoles communales.

Notre culture française porte un bandeau noir sur l'un de ses deux yeux. Elle est borgne. Comment s'explique cet état de fait ? Mais tout simplement par de vieilles habitudes, de vieux réflexes, qui tous ensemble constituent l'esprit primaire. Ainsi les enfants de France ne peuvent réellement comprendre ni Jean Racine, ni Biaise Pascal, ni les primitifs flamands, ni les cathédrales, ni Jean-Sébastien Bach.

Que nous ont donc apporté ces Hébreux nomades ? D'abord une vision du monde. Tous les peuples de l'Ancien Orient adoraient le soleil, la lune, les étoiles, les forces naturelles et leur roi, considérés comme des divinités, et les Grecs en faisaient autant. Le minuscule peuple hébreu, le premier à notre connaissance, a osé penser et dire que le soleil n'est pas une divinité, ni la lune, ni les étoiles : ce sont simplement des lampadaires. C'est chez les Hébreux pour la première fois que l'Univers a été dédivinisé, désacralisé, c'est-à-dire que les anciens Hébreux du XVe siècle avant notre ère sont les premiers à avoir considéré l'Univers et la nature comme nous le faisons, d'une manière objective, rationnelle. La révolution hébraïque a été à l'origine du rationalisme moderne. Et ce n'était pas seulement spéculatif, car aux divinités solaires, lunaires et stellaires, aux forces naturelles divinisées, dans l'Ancien Orient comme en Grèce, on sacrifiait les enfants des hommes. La pratique des sacrifices humains est presque universellement répandue dans les religions antiques. Ce sont les prophètes hébreux qui, les premiers, ont combattu ces religions sacrificielles.

D'autre part, nous devons à ce peuple hébreu une certaine idée de l'homme, et à vrai dire le meilleur de notre humanisme, ou du moins ce qui nous en reste. Car ce sont encore les anciens

[5] *La Voix du Nord,* août 1977.

prophètes hébreux des VIIIe et VIIe siècles avant notre ère, Amos, Osée, Isaïe, Jérémie, et d'autres à leur suite, qui ont les premiers exprimé une certaine exigence de respect due à l'homme, à tout homme, aux pauvres, aux exploités, aux opprimés, aux esclaves, aux étrangers. Songez à ce qui se passait pendant ces mêmes siècles dans l'Inde des brahmanes : le système des castes avait imposé sa loi de fer. Chez les Hébreux, ce qui est apparu, c'est l'idée de justice, *tsedek* et *tsedaka.* Bien après Amos, le grand Aristote enseignait encore que l'esclavage est fondé en nature, et quand vous étudiez la doctrine politique de Platon, vous pouvez constater que c'est encore le système des castes qui prévaut.

Les Hébreux nous ont légué aussi une philosophie de l'histoire. Ils sont le premier peuple, à notre connaissance, qui ait eu l'idée que l'Univers est un processus historique, et que l'histoire est irréversible. En Inde, en Chaldée, en Grèce, c'était le mythe de l'éternel retour qui dominait la pensée. Les Hébreux du Xe siècle avant notre ère ont pensé que l'Univers avait commencé, qu'il n'est pas inusable, qu'il est fragile et qu'il vieillit, comme la fleur des champs. Nous avons découvert cela, nous-mêmes, en Occident, au XXe siècle, hier. Les Hébreux ne disposaient pas des télescopes géants du Mont Wilson et du Mont Palomar. Comment ont-ils découvert ce que nous venons à peine de vérifier ? Les Hébreux nous ont laissé l'idée que l'histoire humaine est une création qui se continue avec la coopération de l'homme, et qu'elle a un but, une finalité. Le pape Pie XI disait des chrétiens : Nous sommes spirituellement des sémites. Cela est vrai, plus largement, pour une grande part de la pensée humaine moderne.

Comment a-t-on pu en venir à supprimer l'enseignement de cette tradition, qui est l'une de nos racines ? Du point de vue simplement littéraire, les textes de la Genèse, de l'Exode, du Deutéronome, des prophètes hébreux, sont au sommet de la beauté. Écrits, certains d'entre eux, voici trente siècles, ils n'ont pas vieilli d'une ride. Il est dommage pour les enfants des lycées qu'ils ne découvrent pas les splendeurs des prophètes hébreux en même temps que les merveilles des tragiques grecs. Car il n'est pas davantage nécessaire d'être monothéiste pour étudier les prophètes hébreux que polythéiste pour étudier Euripide, Sophocle ou Eschyle.

Mais la suppression progressive et déjà bien avancée de l'enseignement de la langue grecque va bientôt rétablir l'équilibre, par le vide. Remarquez que l'Homme de Cro-Magnon ne lisait ni le grec, ni le latin, ni l'hébreu, ni le sanscrit. Cela ne l'a pas empêché de peindre de fort belles fresques sur les parois de ses grottes. Espérons que nous saurons en faire autant.

Deux conceptions du christianisme [6]

Sous la crise actuelle, à la racine du schisme qui se prépare, si l'on creuse jusqu'au fond, on trouve que s'opposent, secrètement, deux conceptions, deux représentations du christianisme, deux manières de le penser, deux visions du monde. L'une est fortement influencée par le platonisme et par le néo-platonisme et même, nous allons le voir, par des thèmes gnostiques. L'idée initiale, c'est que la perfection, la plénitude étaient au commencement. Au commencement, la création du monde et de l'homme, une création réalisée d'un seul coup, ou, si l'on veut, en une semaine. Puis la chute. Et plus tard, la réparation, la restauration de l'ordre originel qui a été troublé ou brisé. Dans cette représentation, le Christ a une fonction principalement, pour ne pas dire exclusivement, réparatrice, rédemptrice.

L'autre conception nous vient des prophètes hébreux. Une création continuée à travers l'histoire humaine. L'histoire humaine, c'est la Création qui se continue avec la coopération active de l'homme. Dans la perspective du prophétisme hébreu, la plénitude, la perfection, ne sont pas au commencement. La plénitude de l'œuvre de Dieu, son achèvement, sont au terme, à la fin, non pas dans le passé, aux origines, mais dans l'avenir, devant nous. Jamais les prophètes hébreux ne parlent du retour au jardin d'Éden. Leur perspective n'est pas rétrospective, mais prospective.

Jésus de Nazareth continue dans la lignée du prophétisme hébreu. Jamais, lui non plus, ne nous a parlé de retourner au jardin d'Éden. Toujours son regard se porte dans la direction de l'achèvement de l'œuvre de la Création, lorsque la moisson sera mûre, lorsque l'heure de l'enfantement sera venue. Et Paul, son disciple, enseigne constamment la création de l'humanité nouvelle, la nouvelle création. Contre les gnostiques de son temps, il enseigne expressément que la plénitude n'est pas au commencement, mais au terme de l'œuvre de Dieu, que la première humanité a été créée animale, et que l'humanité ultime, celle que Dieu vise depuis le commencement, n'est constituée qu'à la fin.

Les Pères de langue grecque, et tout d'abord saint Irénée, évêque de Lyon, ont développé la perspective génétique ouverte par les Évangiles et par Paul. Irénée, dans sa lutte contre les gnostiques, enseigne que le premier homme n'a pas été créé achevé, mais au contraire inachevé, afin de pouvoir coopérer librement à l'œuvre de sa propre création. C'est en effet une doctrine fondamentale du christianisme orthodoxe, comme du judaïsme, que l'homme doit consentir et coopérer activement à sa propre création et à la destinée qui lui est proposée. Les Évangiles enseignent constamment que l'homme doit porter fruit, qu'il doit être fécond et que la pire des fautes est de refuser de faire fructifier cette semence qui nous a été confiée.

Il est vrai que dans l'Église latine, sous l'influence de Tertullien et du grand Augustin, le christianisme a souvent été pensé en termes juridiques de réparation, de restauration. Il faut dire qu'Augustin avait été fortement marqué par le néo-platonisme et par son passage à travers le manichéisme. Il est vrai que Thomas d'Aquin, au XIIIe siècle, pense le christianisme davantage en termes de restauration, comme il le dit lui-même. Il écrit que la raison d'être principale de l'Incarnation, c'est la réparation.

Mais du côté des Pères de langue grecque, c'est la perspective génétique qui est développée davantage, et accentuée. La finalité de la Création, c'est Dieu qui s'unit l'Homme lorsque l'Homme en est devenu capable, et l'Incarnation est pensée en fonction de cette finalité ultime qu'elle réalise. Cette perspective génétique est celle qui est reprise par un très grand docteur, à la fin du XIIIe siècle et dans les toutes premières années du XIVe : Jean Duns Scot, le docteur franciscain. Il critique

[6] *La Voix du Nord,* 4 août 1977.

librement maître Thomas à propos de la finalité de l'Incarnation. L'Incarnation, dit-il, n'a pas été décidée par Dieu à cause du péché originel, mais elle est voulue par le Créateur de toute manière depuis le commencement, car c'est par l'Incarnation que se réalise le dessein de Dieu : l'union de l'Homme créé à Dieu incréé. Le Christ n'a pas seulement une fonction rédemptrice, réparatrice. Comme il le dit lui-même dans une parole qui nous a été conservée par le Quatrième Évangile : Mon Père est à l'œuvre jusqu'à maintenant, et moi aussi je suis à l'œuvre. Comme l'écrit Paul dans les lettres de la fin de sa vie, le Christ est celui en qui toute la Création tend à s'achever. Il est l'Alpha et l'Oméga de la Création.

Selon que l'on adopte l'une ou l'autre perspective, l'une ou l'autre représentation, les attitudes et les comportements pratiques seront très différents. Dans la première, celle qui est sous influence platonicienne et même quelque peu gnostique, on aura tendance à accentuer les conséquences de la chute originelle. C'est ce que feront Luther, Calvin, Jansénius. On sera porté à adopter une conception pessimiste de la nature humaine et de l'histoire. On sera tenté de penser l'histoire humaine comme une dégradation continue, et le christianisme aura pour but de nous faire revenir aux origines, de rétablir ou de restaurer l'ordre initial. Si l'on adopte au contraire la perspective des prophètes hébreux qui est celle de Jésus de Nazareth, de Paul, d'Irénée de Lyon, des Pères grecs dans leur ensemble, de Jean Duns Scot, on sera porté à accentuer la fonction créatrice et Verbe incarné, et à insister sur le fait que l'homme doit être, comme l'écrit Paul, coopérateur de Dieu. Cette doctrine de la coopération a été définie par le Concile de Trente, contre Luther qui la rejetait. On sera enclin à comprendre la Création comme continuée à travers l'histoire humaine, et donc comme éminemment positive malgré les douleurs de l'enfantement, les crimes de l'humanité. On regardera constamment en avant, du côté de la Parousie, et non en arrière, du côté du jardin d'Éden perdu.

Il n'est pas étonnant que ceux qui, au XIXe et au XXe siècle, ont préféré la théologie qui est sous influence augustinienne, aient repoussé avec horreur la découverte de l'évolution, car celle-ci signifie justement que la Création est en cours, depuis des milliards d'années, et qu'elle constitue un processus constant d'enrichissement, de progrès objectif : c'est exactement l'inverse du schéma néo-platonicien. Il n'est pas étonnant non plus que les mêmes repoussent le plus possible l'idée d'un développement dogmatique, lequel signifie que la pensée de l'Église croît et s'enrichit au cours du temps, en prenant conscience des trésors contenus dans la Révélation. Constamment nous trouvons une opposition, un conflit, entre ceux qui valorisent le passé, les origines, et ceux qui pensent, avec toute la révélation hébraïque et chrétienne, que la plénitude et la perfection de l'œuvre de Dieu sont pour l'avenir et que nous devons y coopérer activement.

L'œcuménisme [7]

Le terme *d'œcuménisme* provient d'un vieux mot grec, *hè oikoumenè* qui signifie : la terre habitée. L'ambition de la jeune Église, depuis sa conception, a été de recouvrir toute la terre habitée, c'est-à-dire de communiquer à l'humanité entière l'Information créatrice dont elle est chargée, dont elle est grosse, depuis le premier jour. Cette ambition n'est pas encore réalisée d'une manière complète.

On appelle *concile œcuménique,* un concile qui réunit, qui rassemble les représentants de toutes les églises locales de toute la terre habitée. L'Église pense, depuis le commencement, que lorsqu'un concile œcuménique est réuni, c'est l'Esprit saint lui-même qui enseigne à travers elle, en elle.

Depuis le début de son histoire, l'Église a connu des hérésies et des schismes. Paul a même été jusqu'à écrire qu'il faut qu'il y ait des hérésies. En effet, l'histoire des dogmes montre que les hérésies ont permis à l'Église de prendre conscience d'une manière plus explicite et de formuler d'une manière plus ferme ce qu'elle a toujours pensé. Les hérésies jouent donc un rôle dialectique dans le développement dogmatique.

Mais depuis le début aussi, l'Église a toujours eu le souci de réunir en un seul corps ces membres séparés. Car l'Église est un corps, un organisme spirituel, et comme tout organisme vivant elle est constituée par une Information qui est sa Norme. On sait aujourd'hui en biologie que lorsqu'une cellule ou un tissu n'obéissent plus à la norme constitutive de l'organisme, ou lorsque le message génétique est abîmé, pour une raison ou pour une autre, on a affaire à des maladies qui sont le cancer ou des maladies génétiques.

On appelle *œcuménisme* l'effort que font les églises séparées par des schismes pour retrouver leur unité. Car cette séparation des églises est anormale, et elles le savent. Mais la réunion des églises ne peut pas s'effectuer n'importe comment. Il ne suffit pas de se dire : Nous sommes tous des braves gens, serrons-nous la main, et oublions nos querelles passées. Car les choses sont plus compliquées. Il existe un problème de vérité qui est en jeu, et en principe l'Église est au service de la vérité. Elle ne saurait faire l'économie de la vérité, ou mettre la vérité à la porte, lorsqu'elle tente de redevenir une.

Aujourd'hui, tant du côté catholique que du côté protestant, mais beaucoup moins, heureusement, du côté orthodoxe, on affecte généralement un certain mépris pour la théologie savante et technique, et on pense que la bonne volonté suffirait à réunir les églises séparées. Au besoin, il suffirait de mettre les théologiens à la porte, ou de leur imposer le silence. Le biologiste sait que pour retrouver l'unité de l'organisme atteint par un cancer, c'est-à-dire l'anarchie des cellules, il ne suffit pas de bonne volonté. Il faut que les cellules qui font bande à part réintègrent l'unité de l'Information génétique. Il en va de même en théologie. Les églises sont séparées pour des raisons dogmatiques. Il faut avant tout résoudre les problèmes dogmatiques pour retrouver l'unité, car l'unité de l'Église est d'abord une unité de la pensée, et il n'est pas possible de refaire l'unité dans la confusion ou l'absence de pensée. Donc, et finalement, ce seront les théologiens de métier, les savants, qui referont l'unité de l'Église lorsqu'ils auront résolu leurs différends.

Car au niveau populaire, l'unité est quasi réalisée, puisque pratiquement, et sur des points fondamentaux, les catholiques en France sont luthériens. Quels sont ces points fondamentaux ? La différence première, initiale, originelle, entre la théologie luthérienne et la théologie catholique porte sur la doctrine du péché originel. Martin Luther pensait que le péché originel est une corruption intégrale de la nature humaine. L'enfant qui vient de naître est une nature intégralement corrompue et c'est la raison pour laquelle, selon Luther, la liberté humaine est morte avec le péché originel, et

[7] *La Voix du Nord,* 10 août 1977.

l'homme ne peut pas coopérer librement à la grâce de Dieu qui le sanctifie. De même, la raison humaine est pourrie, elle est, selon la forte expression de Luther, la putain du Diable. C'est le début de l'irrationalisme chrétien. Il en résulte que bien entendu la raison humaine ne peut pas connaître avec certitude l'existence de Dieu en réfléchissant sur le monde, sur la Création. La métaphysique est impossible : c'est la doctrine d'un luthérien célèbre qui s'appelait Emmanuel Kant.

C'est la doctrine de la plupart des catholiques aujourd'hui. C'est bien ce que je vous disais : à la base, l'œcuménisme est tout réalisé. Il suffit maintenant de convaincre les théologiens. Mais on ne peut pas convaincre les rares théologiens qui survivent, car ils savent que justement sur ces points que nous venons de toucher, l'Église a défini sa pensée, et elle pense justement le contraire de ce qu'a enseigné Martin Luther. Elle pense que le péché originel n'est pas une corruption radicale et intégrale de la nature humaine ; elle pense, conformément aux Évangiles, que l'enfant qui vient de naître sort des mains du Créateur, et qu'il n'est donc pas une nature corrompue. Elle pense que l'homme peut et doit coopérer activement à la grâce qui le sanctifie : elle l'a défini au Concile de Trente, tenu précisément contre Luther. Et elle pense que la raison humaine peut, en réfléchissant sur l'Univers et tout ce qu'il contient, établir avec certitude l'existence de Dieu : elle l'a défini au premier Concile du Vatican en 1870, contre Kant et contre ses disciples.

Si donc l'œcuménisme est réalisé à la base, dans la confusion, il ne l'est pas au sommet. L'Église ne peut pas se dispenser de penser.

Quelle est la méthode pour surmonter nos divergences et nos désaccords ? Elle est très simple. Pour qu'une discussion soit possible entre deux hommes, il faut qu'ils acceptent un terrain commun et une méthode commune. Par exemple, entre deux savants la discussion est possible s'ils acceptent l'un et l'autre le verdict de la méthode expérimentale et l'analyse rationnelle. Entre un théologien luthérien et un théologien catholique, la discussion est possible, puisqu'ils acceptent l'un et l'autre l'autorité suprême de la Révélation. Il faut donc examiner, dans les livres qui contiennent la Révélation, s'il est vrai qu'il y est enseigné que le péché originel est une corruption intégrale de la nature humaine, en sorte que la liberté humaine est morte et la raison humaine fichue.

Le problème du cancer ne sera pas résolu par des expédients empiriques, mais par la recherche fondamentale en biologie. De même, le problème de la séparation des églises sera résolu par la recherche fondamentale en théologie. C'est la méthode rationnelle, ici encore, la méthode scientifique, qui conduiront à l'unité. Déjà, de par le monde, grâce à la méthode expérimentale et à la méthode scientifique, des hommes appartenant par leur naissance à des peuples et à des cultures tout à fait différents, parviennent à s'entendre et à se mettre d'accord. Il en sera de même en théologie, lorsque tout le monde aura admis la méthode scientifique comme unique méthode de pensée.

Les sciences et la théologie [8]

C'est un vieux conflit, dont il est beaucoup question dans les écoles, mais qui n'existe en réalité que dans les manuels d'instruction antireligieuse répandus derrière le Rideau de Fer, et dans les publications de l'Union rationaliste. C'est un conflit fictif, qui repose toujours sur une absence d'analyse ou une analyse insuffisante. Prenons l'exemple célèbre entre tous de l'affaire Galilée. Copernic et Galilée établissent que la Terre tourne autour du Soleil. Que voulez-vous que cela fasse au monothéisme juif et chrétien ? Rien du tout. Que la Terre tourne autour du Soleil ou que le Soleil tourne autour de la Terre, cela est absolument indifférent au monothéisme. C'est une question libre, qui relève exclusivement des sciences expérimentales. C'est une question de fait. Vous me direz : Mais il y a eu des théologiens qui ont trouvé une incompatibilité entre le dogme et la découverte de Copernic et de Galilée ! Parfaitement, et c'est ici que réside l'insuffisance de l'analyse.

Certains théologiens, mais non pas tous, au temps de Galilée, ont pensé, à tort, que le monothéisme chrétien était concerné par cette découverte, tout simplement parce qu'ils confondaient le Dogme et certaines représentations ; ils identifiaient certaines représentations cosmologiques, les leurs, celles auxquelles ils étaient habitués ; ils identifiaient une certaine vision du monde avec le dogme. C'était là l'erreur. En réalité le dogme, c'est-à-dire la pensée de l'Église, pensée qui est d'ailleurs en développement, n'avait rien à faire dans cette histoire.

L'astrophysique étudie la genèse, la formation, la structure de notre système solaire, de notre Galaxie, des étoiles qui la constituent, de l'ensemble des Galaxies, et finalement de l'Univers entier. Tel est l'objet de l'astrophysique : nous faire connaître ce qu'est l'Univers, et quelle est son histoire, car l'Univers, comme toute chose, a une histoire. La théologie monothéiste enseigne que cet Univers, que l'astrophysique nous découvre progressivement, est créé, c'est-à-dire qu'il n'est pas seul, qu'il n'est pas la totalité de l'être, qu'il n'est pas l'être premier. Et si la théologie enseigne cela, c'est qu'elle a des raisons de le penser, des raisons qui sont communicables, des raisons philosophiques. L'astrophysique, en tant que telle, ne répond ni par oui ni par non à la question de savoir si l'Univers est créé ou incréé. Elle nous dit, elle nous fait savoir ce qu'est l'Univers, depuis qu'il existe. Mais elle n'a pas compétence, en tant que telle, pour nous dire si l'Univers est seul ou non. Cela n'est pas de son ressort, cela ne relève pas de sa compétence. Un astrophysicien peut parfaitement avoir une opinion sur cette question, et beaucoup d'astrophysiciens ont des idées là-dessus, mais alors, lorsqu'ils s'engagent sur ce terrain, ils font de la philosophie, ce qui est parfaitement leur droit. Ils ne sont plus physiciens, mais métaphysiciens, et leurs titres en physique, aussi prestigieux soient-ils, ne leur confèrent aucune autorité particulière pour traiter un problème technique qui relève de l'analyse métaphysique : l'Univers est-il le seul être, la totalité de l'être, ou non ?

Mais, me direz-vous, si l'astrophysique établissait d'une manière certaine et définitive que l'Univers est éternel, est-ce qu'il n'y aurait pas alors conflit entre la science et le dogme, entre la science et la théologie ? La question s'est posée depuis longtemps, depuis les tout premiers siècles de l'ère chrétienne, puisque les philosophes grecs, Platon et Aristote, professaient l'éternité de l'Univers. Et les penseurs chrétiens ont répondu à cette question : Non, ce ne serait pas décisif, car si même l'Univers est éternel, il n'en résulte pas pour autant qu'il soit incréé, car il pourrait être éternel et créé, c'est-à-dire créé éternellement, et il n'y a aucun inconvénient à cela, du point de vue théologique. S'il était établi que l'Univers est éternel, cela n'entraînerait nullement la destruction du monothéisme. Les difficultés, à cet égard, ne viennent pas du côté de la théologie, mais du côté de la physique, car, depuis le début de ce siècle, nous savons que notre Soleil est une étoile qui transforme

[8] La Voix du Nord, 17 août 1977.

progressivement et d'une manière irréversible son stock d'hydrogène en hélium, en sorte que, si le Soleil était éternel, il aurait transformé son stock d'hydrogène en hélium depuis une éternité, et depuis une éternité il n'y aurait plus de Soleil ! C'est dire que, physiquement parlant, ou pour des raisons physiques, parler de l'éternité du Soleil est une proposition dépourvue de sens. Le même raisonnement s'applique aux cent milliards d'étoiles qui constituent notre Galaxie : si notre Galaxie était éternelle, elle aurait transformé, depuis une éternité, son stock d'hydrogène en hélium et depuis une éternité il n'y aurait plus de galaxie. Parler d'une galaxie éternelle a aussi peu de sens que de parler d'une rose éternelle : les galaxies, comme les roses, s'usent et se fanent. Et le même raisonnement s'applique à l'ensemble des galaxies, c'est-à-dire à l'Univers lui-même. On ne peut parvenir aujourd'hui à penser l'éternité de l'Univers que si l'on admet, comme l'avaient proposé il y a quelque vingt-cinq ans trois théoriciens anglais, Hoyle, Gold et Bondy, une création continuée de matière nouvelle ou d'énergie fraîche. On ne peut penser l'éternité de l'Univers que si l'on admet une création continuée : la théologie monothéiste ne voit aucun inconvénient à cette hypothèse, au contraire.

Les sciences expérimentales, en général, étudient et nous font connaître ce que sont les choses et les êtres. La théologie nous dit quelle est leur origine première et leur finalité ultime, leur destination dernière. Il n'y a pas, et il ne saurait y avoir, aucun conflit entre les sciences expérimentales et la théologie. Les conflits ne sont possibles que dans des têtes qui ont brouillé les problèmes et fait des nœuds là où il ne fallait pas.

Les théologiens, dans leur domaine, sont presque aussi dangereux que les médecins, lorsqu'ils sortent de leur compétence...

Il n'existe pas de conflit, d'antinomies réelles entre les sciences expérimentales et la théologie, mais il existe des conflits entre les théologiens qui n'ont pas assez étudié les sciences expérimentales et les savants qui ne connaissent pas la théologie. Les conflits ou pseudo conflits surgissent à la frontière entre les deux ordres, lorsque l'analyse philosophique n'a pas été suffisamment poussée.

Dans l'histoire des sciences, il a existé d'autres conflits célèbres, par exemple lorsqu'on a commencé à découvrir, au XIXe siècle, l'ancienneté de la vie sur la terre et le fait de l'évolution biologique, c'est-à-dire les processus de transformation progressive qui ont conduit la vie depuis les organisme les plus simples jusqu'à l'Homme, ou encore lorsqu'on a commencé à appliquer à l'Ancien Testament comme au Nouveau Testament les méthodes d'analyse critique et scientifique, utilisées déjà pour les autres littératures. Pour l'essentiel et pour le fond, parmi les chercheurs en ces domaines, la difficulté est maintenant résolue et dépassée. Mais dans le grand public il existe encore des doutes à cet égard, et certaines difficultés subsistent. C'est la raison pour laquelle nous consacrerons nos prochaines chroniques à ces deux questions.

L'évolution biologique et l'idée de Création [9]

Au XVIIIe siècle, puis surtout au début du XIXe, on a commencé à découvrir que la Nature était beaucoup plus vieille qu'on ne le pensait, à cause de la découverte des premiers fossiles. Puis on a découvert que la création des espèces vivantes n'était pas discontinue, comme on se l'imaginait jusqu'alors, mais qu'il existait, entre les grands groupes zoologiques, des liens, des parentés morphologiques, qui impliquaient des transformations progressives. Petit à petit, on a découvert que les principaux groupes zoologiques étaient apparus historiquement dans un certain ordre, qui va du plus simple au plus complexe, du micro-organisme monocellulaire à l'homme, et que les groupes zoologiques bien loin d'avoir été produits d'une manière discontinue, c'est-à-dire à partir de la matière brute, étaient en réalité rattachés les uns aux autres par des liens physiques, ou plus exactement génétiques.

Prenons un exemple simple, dans le domaine linguistique. Tout le monde sait que l'espagnol, le portugais, l'italien, le français, et bien d'autres langues, dites romanes, dérivent d'une souche commune, qui est le latin. Par une suite de transformations, des populations qui parlaient le latin du bas Empire ont fait évoluer leur langue jusqu'à aboutir aux résultats que nous connaissons aujourd'hui. Supposons qu'il ne reste aucune trace du latin, aucun document, aucune inscription. Un linguiste fixiste pourrait ricaner et s'écrier : Votre hypothèse d'une transformation progressive des langues à partir d'une souche commune est un mythe sans fondement. Or c'est justement le cas des langues dites indoeuropéennes, par rapport à la souche originelle que l'on suppose car on ne peut pas faire autrement : des analogies, des communautés entre le sanscrit, le grec, le latin, etc., ont amené les linguistes à admettre l'existence d'une langue originelle, qu'ils appellent l'indo-européen. Cette langue originelle ne nous est pas connue directement, elle est reconstituée, hypothétiquement, à partir des langues qui en dérivent, et nous ne pouvons pas faire autrement que de postuler son existence, car sans cette hypothèse les parentés entre les langues dites indo-européennes ne s'expliquent pas. La raison pour laquelle on admet cette hypothèse comme certaine, c'est qu'on ne peut pas faire autrement, car sans cette hypothèse, la réalité linguistique, l'histoire des langues, est inintelligible.

Il en va d'ailleurs de même pour la théorie atomique, que certains physiciens illustres, par exemple Duhem, au début de ce siècle, rejetaient encore.

Eh bien, il en va exactement de même pour la théorie de l'évolution. La raison pour laquelle les savants du monde entier l'admettent, c'est que, sans elle, on ne comprend plus rien à l'histoire naturelle des espèces, on ne comprend plus les affinités biochimiques, anatomiques, physiologiques et autres, entre les espèces vivantes.

L'espagnol actuel ne descend pas du français actuel, ni de l'italien actuel : cela est absurde. Mais l'espagnol, l'italien, le français actuels dérivent d'une souche commune. De même, l'Homme actuel ne descend pas du Singe actuel : cela est non moins absurde. Au XIXe siècle, lorsque les idées évolutionnistes ont commencé à se répandre, les bonnes gens ont cru comprendre que cela signifiait : mon ancêtre était un gorille. Non, cela signifie que les Singes anthropoïdes actuels descendent ou dérivent d'une souche originelle dont dérive aussi le processus d'hominisation qui a conduit, par étapes, par vagues, à l'Homme actuel.

Mais où se trouvait donc le conflit apparent entre la théorie de l'évolution biologique et la théologie ? Qu'est-ce qui a donc bouleversé nos grand-mères ? C'est qu'elles ont pensé, parce que leurs curés, leurs pasteurs ou leurs rabbins le leur ont dit, que si l'on admet la théorie de l'évolution biologique, alors il faut rejeter le dogme de la Création. Et les évêques, rabbins, pasteurs et curés

[9] *La Voix du Nord,* 19 août 1977.

n'étaient pas les seuls à le penser : Leurs adversaires savants pensaient justement la même chose : si l'on admet la théorie de l'évolution, alors il faut abandonner l'idée biblique de Création. Il faut choisir, c'est l'un ou l'autre.

Le voilà donc le conflit entre la science et la théologie dans toute sa splendeur. Mais, tout comme les précédents, il reposait sur une erreur d'analyse, ou plus exactement sur une absence d'analyse. Car la théorie de l'évolution, en tant que telle, en tant que théorie scientifique, nous dit que les espèces vivantes sont apparues dans un certain ordre, du simple au complexe, et qu'elles se rattachent les unes aux autres par certains liens génétiques, qu'il existe entre elles des liens de parenté, tout comme pour les langues du monde. Mais la théorie de l'évolution ne nous dit pas du tout que la genèse de nouveaux groupes zoologiques ou de nouvelles espèces vivantes s'effectue sans création. Bien au contraire, la biologie la plus moderne nous dit que toute création d'une espèce nouvelle est une création de nouveaux gènes, ou encore création d'une nouvelle information génétique. Les espèces antérieures dans le temps, les groupes zoologiques antérieurs, étaient bien incapables de fournir ou de produire cette nouvelle information génétique car ils ne la possédaient pas. Il faut donc bien reconnaître qu'il existe objectivement une création de gènes ou encore une création d'information dans l'histoire naturelle des espèces, et c'est cette création continuée de nouveaux gènes qui est l'évolution biologique elle-même !

Autrement dit, bien loin de s'opposer, l'idée d'évolution biologique et l'idée de Création signifient la même chose, chacune dans son langage, chacune dans son domaine. La connaissance que nous prenons par la zoologie, la paléontologie et toutes les sciences annexes de l'histoire naturelle des espèces nous découvre comment de fait la Création s'est réalisée : progressivement, par étapes, et non d'un seul coup, ni dans le cadre d'une semaine. L'évolution, c'est la Création en train de se faire, depuis des milliards d'années. Car nous savons maintenant ce que ni Lamarck ni Darwin ni même Bergson ne savaient : à savoir que l'Univers aussi est en régime d'évolution, c'est-à-dire de création continuée.

Les curés, les rabbins et les pasteurs qui, au siècle dernier, rejetaient l'évolution au nom de la Création, et les savants comme Haeckel qui rejetaient la Création au nom de l'évolution partaient d'un même présupposé commun qui était faux, et ils commettaient ensemble la même erreur d'analyse, car ils croyaient, à tort, qu'il faut choisir entre ces deux notions. En réalité, elles ne s'opposent pas, elles sont complémentaires, et elles s'appellent l'une l'autre, elles s'impliquent.

Voilà donc encore un pseudo conflit entre science et théologie qui disparaît, volatilisé, d'un coup de bistouri, par une simple analyse logique.

La prochaine fois, nous planterons notre scalpel dans un autre abcès : la critique biblique et la théologie.

La critique biblique et la théologie [10]

La critique biblique est tout simplement l'étude scientifique, rationnelle, objective, de cet ensemble de livres qui constituent la Bible hébraïque, et de cette autre bibliothèque qui rassemble les livres en langue grecque de la Nouvelle Alliance, en décalque du latin : Nouveau Testament.

Cette étude scientifique et critique des Saintes Écritures a commencé pratiquement avec l'illustre oratorien Richard Simon, au XVIIe siècle. Elle s'est poursuivie et développée surtout au XIXe siècle. Elle a provoqué une crise dans l'Église catholique à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Maintenant on peut dire que pour l'essentiel la crise est passée, les principaux obstacles sont franchis.

Qu'est-ce qui a provoqué la crise ? La critique biblique étudie la formation, la genèse, la composition de cette vaste littérature en langue hébraïque dont il nous reste ce que les Judéens appellent la Bible, purement et simplement, et les chrétiens, l'Ancien Testament. Vers le premier siècle avant notre ère, on pensait généralement, dans les synagogues, que Moïse avait écrit le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible. Les chrétiens ont adopté cette manière de voir, qui s'est transmise pendant des siècles jusqu'à nous. La critique biblique a établi que Moïse n'avait pas écrit la Genèse, ni les autres livres du Pentateuque, mais que ces ouvrages résultaient d'une lente composition, complexe, à partir de traditions orales, de légendes, de documents écrits appartenant à des époques différentes, le tout finalement réuni, rassemblé, sans doute vers le Ve siècle avant notre ère.

Autre exemple : dans le rouleau du prophète Isaïe, pour des raisons que nous ne connaissons pas, les scribes hébreux avaient, à la suite des oracles du prophète Isaïe qui vivait au VIIIe siècle avant notre ère, transcrit des oracles appartenant à des prophètes inconnus d'époques ultérieures et en particulier les oracles d'un prophète qui avait pris part à la captivité des Hébreux à Babylone, au VIe siècle avant notre ère. Ce prophète inconnu, l'un des plus grands théologiens hébreux de toute la Bible, annonçait le retour des Hébreux déportés dans leur patrie, et il désignait par son nom celui qui allait ordonner ce retour : Cyrus. Il est bien évident que le prophète Isaïe du VIIIe siècle avant notre ère n'allait pas annoncer aux Hébreux vivant paisiblement à Jérusalem, en pleine prospérité, leur retour à Jérusalem et la reconstruction de la ville, puisqu'ils n'étaient pas partis et que la ville n'était pas détruite !

Troisième exemple : on avait pris l'habitude, à travers les siècles de considérer le livre de Daniel comme un livre historique composé pendant la captivité à Babylone, sous le règne de Nabuchodonosor. La critique biblique a établi avec certitude que c'est un ouvrage composé sous le règne d'Antiochus Épiphane au IIe siècle avant notre ère. L'auteur connaît très mal ce qui se passait à Babylone au temps de Nabuchodonosor, mais très bien ce qui se passe au temps d'Antiochus Épiphane. Ces découvertes, et bien d'autres, ont provoqué une crise, parce qu'elles dérangeaient des habitudes séculaires, des manières de se représenter les choses. Mais pour le fond, elles ne portaient aucunement atteinte à ce qui est essentiel en théologie, le principal, à savoir l'inspiration des Saintes Écritures Que le livre de la Genèse ait été écrit par Moïse ou par un autre, ou par plusieurs autres, que les chapitres 40 et suivants du livre d'Isaïe soient d'un autre prophète inconnu, cela ne change strictement rien à l'inspiration de ces livres, à leur valeur, à leur enseignement théologique, à leur intérêt et à leur importance pour nous. Autrement dit, la question de l'auteur d'un livre contenu dans la Bible, et la question de l'inspiration sont distinctes, et de fait la question de l'auteur n'a quasi aucune importance du point de vue théologique.

---

[10] *La Voix du Nord,* 20 août 1977.

Or, la critique biblique étudie justement ces questions d'auteur, de dates, de composition, de milieu historique. C'est une science comme une autre, une science historique, avec ses controverses, ses erreurs, ses hésitations et finalement ses progrès et ses certitudes. Mais elle ne répond ni par oui ni par non à la question de savoir si ces livres sont inspirés ou non : cela ne relève pas de sa compétence, cela est hors de son domaine propre. Un exégète peut bien avoir son opinion sur ce point, mais ce n'est pas la critique biblique en tant que telle qui peut fonder cette opinion. C'est une analyse ultérieure.

La théologie n'a donc rien à craindre de la critique. Bien au contraire, elle a tout à gagner et beaucoup à apprendre. Car ce que la critique biblique nous a appris, entre autres choses par son long et patient travail, c'est que la Révélation ne s'est pas effectuée d'un seul coup, mais progressivement, par étapes, en modifiant progressivement l'humanité dans cette portion ou cette zone germinale qui est le Peuple hébreu. Et d'ailleurs, elle ne pouvait pas faire autrement, car il était impossible de dire à l'Homme des cavernes ce qu'enseigne le Quatrième Évangile : il n'y aurait rien compris. Il était même impossible d'enseigner à l'humanité du temps d'Abraham une théologie aussi épurée que celle des grands prophètes du VIIIe siècle avant notre ère. Il a fallu transformer progressivement et du dedans cette humanité qui recevait l'enseignement du Dieu créateur, et la critique biblique nous découvre les étapes de cette manifestation progressive du dessein de Dieu sur l'homme. Autrement dit, la critique biblique a effectué dans son domaine ce que la paléontologie et la zoologie ont réalisé dans le leur : la découverte des étapes et des moments de la Création.

La critique biblique a aussi mis en relief le fait que la Révélation et l'Inspiration ne sont pas une intrusion violente de Dieu dans une humanité toute passive, mais bien au contraire un lent travail de Dieu créateur auquel l'homme a coopéré. Ceux qui ont coopéré avec leur pensée, leur intelligence, leur courage, à cette œuvre de manifestation progressive, ce sont précisément les prophètes hébreux. La situation et la place du christianisme par rapport au judaïsme s'éclairent dans cette perspective d'un développement de la Révélation, et c'est bien ainsi que le fondateur du christianisme a compris les choses.

Il n'est pas possible, en cette fin du XXe siècle, de lire l'Écriture sainte autrement que dans cette perspective génétique que nous a ouverte la critique biblique, de même que nous ne pouvons plus comprendre la Création autrement que dans la perspective génétique que nous ont découverte les sciences de l'Univers et de la nature. Finalement, nous avons appris, au XIXe siècle, la nature historique du réel donné dans notre expérience, sous toutes ses formes. Nous sommes passés d'un Univers achevé d'un seul coup à un Univers en train de se former. Il en va de même pour la Révélation. Et. les mêmes résistances à cette découverte de la dimension génétique du réel dans la nature, se sont aussi manifestées à rencontre de la découverte du développement de la Révélation.

Le christianisme et la raison [11]

Un raz de marée d'irrationalisme et d'obscurantisme, plus ou moins • frénétique, plus ou moins hystérique, envahit l'Église de France. C'est une maladie qui dure depuis plusieurs générations déjà, mais qui en ce moment prend une forme aiguë. Nous voudrions, à l'intention de nos compagnons d'existence athées et rationalistes, essayer de dissiper un énorme malentendu, un quiproquo. Le christianisme irrationaliste qui tient aujourd'hui le haut du pavé, c'est une forme de christianisme, qui a eu des représentants éminents à travers les siècles, principalement depuis Martin Luther. Mais ce n'est pas le christianisme, et ce n'est surtout pas le christianisme orthodoxe, c'est-à-dire celui qui se définit lui-même par Écriture sainte, l'accord des Pères et des grands Docteurs du Moyen Age, les définitions des Conciles.

Selon le christianisme orthodoxe, depuis ses origines, l'existence de Dieu n'est pas une question de foi, au sens moderne qu'a pris ce terme, ou de croyance, mais une question de connaissance, une question d'intelligence. Et en cela, le christianisme orthodoxe prenait la suite et la succession de toute la tradition hébraïque. Car dans la tradition biblique, l'existence de Dieu est connue par la Création. L'intelligence humaine connaît le Compositeur par sa composition. Le verbe hébreu utilisé est *iada,* connaître. Et c'est pourquoi, dans le judaïsme orthodoxe, jusqu'aujourd'hui, l'existence de Dieu est connue à partir de la Création. Il s'agit bien de connaissance, et non de croyance. Il existe une lettre de l'apôtre Paul aux chrétiens de Rome, dans laquelle il expose cette doctrine : Dieu est connaissable et connu, indépendamment de la Révélation, par les peuples païens, à partir de la Création. C'est la doctrine de tous les Pères de langue grecque, et de ceux de langue latine, en Orient comme en Occident. C'est la doctrine des Docteurs du XIIIe et du XIVe siècle : Albert le Grand, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot. Et cette doctrine a été définie solennellement par un concile œcuménique, en 1870, le premier Concile du Vatican, qui affirme, contre ceux qui le niaient au XIXe siècle, que l'existence de Dieu peut être connue d'une manière certaine par la raison humaine, qui analyse la réalité objective, à savoir l'Univers et tout ce qu'il contient. L'Église catholique a donc pris position, à la fin du XIXe siècle, contre toute théorie de la raison qui déprécie celle-ci, et ne lui reconnaît pas la puissance de répondre aux questions ultimes qu'elle se pose. L'Église catholique professe à cet égard un rationalisme intégral, puisqu'elle pense que la métaphysique peut être une science, si l'on s'y prend bien.

Voilà donc un premier point sur lequel la doctrine de l'Église universelle, c'est-à-dire du christianisme orthodoxe, est en opposition directe avec ceux qui nous répètent d'une manière incessante que l'existence de Dieu est une question de foi, au sens où ils entendent ce terme, et non de connaissance rationnelle. L'Église pense très exactement le contraire.

Mais la Révélation elle-même, et le fait de la Révélation, ne sont pas, dans la pensée du christianisme orthodoxe, objet d'assentiment aveugle, mais c'est, au contraire, la raison, l'intelligence humaine, qui doivent établir ce fait de la Révélation. Ce n'est pas moi qui le dis, je ne me permettrais pas ; c'est un pape, Pie IX, dans son Encyclique du 9 novembre 1846. Il ne fait d'ailleurs qu'exprimer la pensée de la théologie catholique la plus classique. Nous avons des raisons de penser que Dieu le Créateur s'est manifesté à l'intérieur de ce peuple germinal qui est le peuple hébreu, et que dans cette zone embryonnaire de l'humanité en genèse, il a communiqué une science, une Information créatrice. Et c'est parce que nous avons de bonnes raisons de le penser que nous le pensons et le professons. Il ne s'agit donc pas du tout d'un acte de foi aveugle et irrationnel, comme le laissent entendre aujourd'hui les tenants de l'irrationnel.

---

[11] *La Voix du Nord,* 25 août 1977.

Et le fait de l'Incarnation, le fait que Dieu le Créateur s'est uni l'Homme dans l'unité d'une personne, sans confusion des natures, la divine et l'humaine, ce fait lui-même ne doit pas être reçu par une foi aveugle, les yeux fermés, mais par une intelligence ouverte, qui considère le donné que l'histoire nous livre, et qui l'analyse critiquement. Cet assentiment de l'intelligence à la vérité reconnue, c'est cela que la théologie orthodoxe, classique, appelle la foi, et non pas du tout une conviction dissociée de l'intelligence et dans laquelle la connaissance rationnelle n'a pas de part.

Le malentendu principal porte donc sur la notion même de foi. Nos modernes obscurantistes entendent par là une conviction surnaturelle dissociée de l'intelligence et de la connaissance rationnelle, c'est-à-dire une conviction qui est un pur don de Dieu, mais dans laquelle l'homme, avec ses activités intellectuelles naturelles, n'a pas de part et auquel il ne coopère pas activement. L'orthodoxie au contraire appelle *foi* un acte de l'intelligence, l'acte le plus haut de l'intelligence. Cette intelligence en définitive est en effet donnée par Dieu, comme tout ce qui existe : l'être et la vie. Mais c'est une intelligence humaine, et la pensée rationnelle humaine y exerce un rôle actif. Ce qu'on appelle en théologie la foi, est une connaissance par l'intelligence.

La pensée humaine est de plus en plus formée par les sciences expérimentales, et c'est un bien. L'humanité apprend ainsi à raisonner correctement et elle rejettera de plus en plus avec dégoût les mythes et les fantasmes qui n'ont pas de fondement ni de justification dans l'expérience objective. C'est le moment que choisissent certains pour proclamer à tous les vents un christianisme irrationnel, inintelligible, sans fondement aux yeux de l'intelligence humaine. Le christianisme orthodoxe, la pensée authentique de l'Église, sont ainsi déshonorés et ridiculisés aux yeux des meilleurs parmi nos compagnons rationalistes et athées, qui pensent ajuste titre que la raison humaine, la méthode rationnelle, est notre seule boussole dans la nuit de notre Univers, et qu'il ne faut surtout pas la briser.

Qu'ils le sachent, nos compagnons embarqués dans la même aventure que nous : c'est justement ce que pense et ce qu'a toujours pensé l'Église Elle a tenu à protéger et à sauver l'éminente dignité de l'existence physique, biologique, corporelle, contre ceux qui la méprisaient : les gnostiques, les manichéens, les cathares. Elle s'efforce, par tous ses Docteurs et toute sa tradition, de préserver l'éminente dignité de la raison humaine et sa capacité à connaître le vrai, c'est-à-dire ce qui est, contre tous ceux qui la méprisent ou la maltraitent. Vous êtes rationalistes ? Vous faites bien. Soyez-le jusqu'au bout, en considérant la totalité du Réel, et surtout, surtout, ne vous arrêtez pas en route. Comme disait Maurice Blondel : Là où la raison me conduira, j'irai.

Christianisme et politique [12]

Le sujet a été surabondamment traité depuis trente ans, et on peut légitimement en être fatigué. Mais il reste manifestement des malentendus et des points qui ne semblent pas clairs. Il faut donc y revenir. Le christianisme est une doctrine, parmi d'autres. Cette doctrine enseigne que j l'Univers est une création, que cette création a un auteur personnel, et j qu'elle comporte une finalité. La finalité de la Création, selon le christianisme orthodoxe, c'est que les êtres créés qui en sont capables et qui y ; consentent, prennent part à la vie même de Dieu l'Incréé. On peut accepter ou ne pas recevoir cette doctrine. Ce n'est pas le heu ici d'en débattre, ni des raisons qu'elle propose à l'assentiment des hommes. Mais ce qui est bien évident, c'est que cette doctrine, qui se définit elle-même par les livres hébreux que les chrétiens appellent "l'Ancien Testament", par les livres grecs de la Nouvelle Alliance, et par un long développement dogmatique qui s'est précisé progressivement à travers les siècles, — il est évident que cette doctrine comporte des implications politiques ou des j. exigences politiques.

En d'autres termes, n'importe quoi en politique n'est pas compatible avec le christianisme. Il en va du problème de la politique chrétienne comme du problème de la philosophie chrétienne. Nous n'allons pas ici ennuyer nos lecteurs avec ce problème disputé de la philosophie chrétienne. Mais il est bien évident pour tout le monde que n'importe quoi en philosophie n'est pas compatible avec le christianisme. On appelle, en première approximation, philosophie chrétienne, celle qui est compatible avec le christianisme, celle que le christianisme peut s'approprier. Eh bien, il en va de même en politique ! Il existe des politiques qui sont compatibles avec le christianisme, et d'autres, non. Pour déterminer si une politique est compatible avec le christianisme, c'est très simple. Il suffit de se demander si elle est compatible avec la doctrine hébraïque et chrétienne de la Création, de l'excellence de la Création, de la finalité de la Création.

Ainsi, prenons à titre d'exemple le problème de la guerre. L'Église chrétienne a toujours eu horreur de la guerre, même si, parmi ses membres, plusieurs ont été des massacreurs. Une théologie de la guerre s'est développée à travers les siècles. Si elle vous intéresse, vous la trouverez exposée dans le *Dictionnaire de Théologie catholique,* à l'article "guerre". Vous verrez que l'Église, malgré l'enseignement évangélique à ce sujet, n'a pas voulu ôter aux peuples le droit naturel à la légitime défense. Si la petite Pologne est attaquée par l'Allemagne nazie, la théologie catholique ne s'estime pas en droit de refuser à la Pologne de se défendre. Mais si vous étudiez la théologie la plus classique de la guerre au sein de l'Église, vous verrez que les théologiens se sont efforcés de limiter, de resserrer, de restreindre le plus possible le droit à la guerre et son usage. N'est strictement tolérable que la légitime défense. Et la légitime défense, sous sa forme la plus précise, la plus restreinte. Sont donc éliminées et condamnées toutes les guerres de conquête. Ainsi, du point de vue de l'Église, il est tout à fait impensable et absolument inadmissible d'envisager seulement de bombarder les villes russes avec des bombes atomiques, et de massacrer par millions des hommes, des femmes et des enfants. C'est abominable à ses yeux. Car ces hommes, ces femmes et ces enfants des villes russes ne sont pas des assaillants. Il est donc totalement condamnable, à ses yeux, de préparer de tels massacres, qui sont absolument exclus, du point de vue chrétien. Les papes et le dernier Concile œcuménique se sont exprimés sur ce point avec la dernière fermeté. Vous me direz que des monarques chrétiens et même catholiques, hier et aujourd'hui, n'en tiennent aucun compte et font la sourde oreille. Cela est certain, mais cela ne change rien au fond du problème.

Deuxième exemple. Certaines nations, qui se disent civilisées, gagnent des dollars et autres

[12] *La Voix du Nord,* 4 septembre 1977.

devises en vendant des armes à des populations africaines ou du Proche-Orient par exemple, afin que ces populations puissent se massacrer plus aisément les unes les autres. Il est évident que ce trafic est absolument incompatible avec la doctrine chrétienne.

Troisième exemple. Le meurtre des enfants dans le ventre de leur mère. Là encore, c'est incompatible avec le christianisme parce que cela va contre la Création, et sa finalité. Un enfant tué dans le ventre de sa mère ne pourra pas se développer. On lui vole sa vie entière. Toute politique qui aboutit à détruire l'être humain, à l'avilir, à le dégrader, à empêcher son développement, à l'empêcher d'atteindre sa fin, est incompatible avec le christianisme. Tout ce qui va contre la Création et sa finalité, est considéré par le christianisme comme un crime et une abomination.

Bien entendu le développement intellectuel, spirituel, entre en ligne de compte autant que le développement physique. Tout ce qui abêtit l'homme, tout ce qui le crétinise, va à rencontre du sens de la Création. Une politique compatible avec le christianisme doit être une politique qui favorise la création de l'homme, son développement, son achèvement. Il n'est pas du tout nécessaire d'être chrétien et de professer la doctrine chrétienne pour être partisan d'une politique qui favorise la création et le développement de l'homme. Et c'est pourquoi la théologie catholique la plus classique pense que l'ordre politique, comme l'ordre éthique, sont fondés dans la réalité objective et relèvent de l'analyse rationnelle de l'expérience. Il n'est pas nécessaire d'être judéen ni chrétien pour comprendre que si demain l'humanité se massacre elle-même, il n'y aura plus d'humanité, et que le développement de l'homme vaut mieux que son avilissement. Il existe donc bien des exigences du christianisme en matière de politique, mais il n'en reste pas moins que l'ordre politique relève de la raison et de l'expérience. On peut déduire du christianisme ce qui est compatible et ce qui est incompatible avec lui en politique, mais nos frères athées peuvent retrouver les mêmes exigences d'humanisme simplement en raisonnant correctement. La question est très simple : il s'agit de savoir ce qui est bon pour l'homme, pour son développement total, et ce qui est mauvais pour lui.

Lors des prochaines élections, les chrétiens qui voudront être cohérents et tenir compte réellement des exigences du christianisme en politique, seront bien embarrassés, car justement sur les points les plus graves, aux yeux du christianisme, ceux où la vie même de l'homme, depuis sa conception, est en jeu, les hommes de la Gauche et les hommes du Régime actuel sont d'accord. Ce sont mêmes les seuls points où ils soient d'accord : ce en quoi ils s'opposent directement aux exigences du christianisme en matière politique.

Christianisme et marxisme [13]

Ce sujet-là, lui aussi, tout comme *Christianisme et politique,* que nous avons abordé dans la chronique précédente, a été longuement et souvent traité depuis trente ans. Les évêques de France viennent d'en reprendre l'analyse. Essayons, pour notre part, de dégager brièvement les données du problème. Le marxisme est une doctrine. Le christianisme aussi est une doctrine. Ces deux doctrines ont chacune un contenu qu'il est parfaitement possible d'analyser et d'exposer. Le marxisme se définit, disons par les œuvres de Marx, de son ami Engels, de Lénine. Ensuite, il existe différents développements, tout comme dans le cas du christianisme d'ailleurs. Le christianisme se définit lui-même par les livres de l'Ancienne Alliance, qui lui sont communs avec le judaïsme, les livres grecs de la Nouvelle Alliance, qui lui sont propres, et un développement dogmatique par lequel le christianisme orthodoxe a pris conscience petit à petit de son propre contenu. Le contenu dogmatique du christianisme a été défini par une vingtaine de conciles œcuméniques.

Le marxisme orthodoxe, celui de Marx, de Engels et de Lénine, comporte d'abord une cosmologie, c'est-à-dire une doctrine du monde ou de l'Univers. Selon les pères du marxisme, l'Univers physique est le seul Être, il est l'Être absolu. Il est donc incréé, éternel, impérissable, inusable, infini dans l'espace et dans le temps. Sur ce point précis et fondamental, il existe bien évidemment une opposition irréductible entre le christianisme et le marxisme, puisque le christianisme, tout comme le judaïsme et l'islam, pense que l'Univers est bien réel — le christianisme n'est pas un idéalisme — mais qu'il n'est pas le seul être et encore moins l'Être absolu. Le christianisme, comme le judaïsme, professe que l'Être absolu est autre que le monde. Le monde a commencé, il n'est pas inusable, il finira.

Le marxisme comporte en second lieu une anthropologie, c'est-à-dire une doctrine de l'Homme. Selon le marxisme, l'Homme est un être produit par la Nature, par l'Univers, dans son évolution, par la Matière éternelle et incréée. Lorsque dans notre système solaire, la vie et la pensée ne seront plus possibles — Engels savait déjà cela en 1875 lorsqu'il composait la Dialectique de la nature — eh bien, la vie cessera dans notre système solaire ! Mais la Matière éternelle et incréée produira ailleurs, dans d'autres systèmes solaires, des êtres vivants et pensants. Pour ce qui nous concerne, sur notre minuscule planète, nous allons tout droit vers le néant absolu, nous individus, et l'espèce tout entière.

Comme chacun sait, le christianisme a une autre idée sur la question. Le christianisme pense que l'Homme a un avenir, et qu'en somme l'Univers physique est analogue à une matrice dans laquelle se forme l'Homme qui a une destinée : prendre part à la vie personnelle de Dieu, l'unique Incréé.

Voilà donc un deuxième point sur lequel l'opposition est également irréductible.

Le marxisme comporte aussi une philosophie de l'histoire, qui est d'ailleurs mal appariée à sa cosmologie. Cette philosophie de l'histoire, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, Marx en a emprunté des éléments à la tradition hébraïque biblique. Une idée fondamentale inhérente au marxisme, c'est que l'histoire humaine va vers un terme, vers une ère, dans laquelle l'homme n'opprimera plus l'homme. On pense irrésistiblement aux oracles des vieux prophètes hébreux du VIIIe siècle avant notre ère, qui décrivaient cette ère de paix et de justice. Marx doit d'autre part à la tradition hébraïque et juive son sens du travail manuel, son amour du travail manuel, son estime pour le travailleur manuel.

On sait que les philosophes grecs tenaient le travail manuel en piètre estime. La *République* de Platon présente un système de castes dans lequel les travailleurs manuels sont au bas de la

[13] *La Voix du Nord,* 20 septembre 1977.

hiérarchie. Ce sont, comme dans l'Inde, les parias, les hors caste. Du côté hébreu et judéen, au contraire, les rabbins ont tellement estimé la dignité du travail manuel que même les théologiens se devaient d'avoir un métier manuel. Dans le marxisme, c'est la classe des travailleurs manuels qui a la fonction prophétique. Moïse a fait sortir les Hébreux captifs en Égypte. Marx a tenté de délivrer les travailleurs de leur captivité. Mais le messianisme marxiste est athée. Et le règne de la justice attendu sera sur cette terre. Dans le jargon des théologiens, on dit que ce messianisme est millénariste, puisqu'il attend ce que les chrétiens appellent le règne de Dieu sur notre terre.

Du point de vue théologique, le marxisme est une hérésie millénariste. Nous disions que la philosophie de l'histoire du marxisme, qui est inspirée de la philosophie biblique et hébraïque de l'histoire, est mal appariée à la cosmologie marxiste, parce que cette philosophie de l'histoire nous propose une vue génétique et irréversible de l'histoire humaine, orientée vers un terme, tandis que la cosmologie marxiste est cyclique. Elle est inspirée de la philosophie grecque.

Marx a emprunté à Hegel un thème que celui-ci avait emprunté aux systèmes gnostiques des premiers siècles de notre ère : le thème de l'aliénation. Marx l'a transposé sur le registre matérialiste. Il a aussi emprunté à Hegel un thème que celui-ci avait emprunté à la vieille théosophie germanique : l'Histoire ne peut se réaliser que dans la tragédie. La Guerre est nécessaire à la genèse de l'Absolu. Or, pour Marx, l'Absolu, c'est la Nature et l'Homme en est l'expression ultime.

Ces vieux thèmes gnostiques et théosophiques sont aussi fondamentalement opposés à l'esprit même du christianisme. Marx et son ami Engels auraient pu avoir une brillante carrière et une vie tranquille. Marx aurait pu devenir un professeur, dans une université allemande, et jouir de la considération de ses concitoyens, comme on dit. Il aurait pu nous laisser des travaux savants, comme savaient en faire les professeurs allemands du XIXe siècle. Engels, fils d'industriel, et industriel lui-même, aurait pu faire fructifier ses affaires. Ils ont préféré aller s'occuper des hommes, des femmes et des enfants qui vivaient comme des esclaves dans cette nouvelle Égypte qu'étaient au XIXe siècle les fabriques, les filatures, les usines. Les enfants de sept ans y travaillaient dix heures par jour, et les femmes jusqu'à quinze heures, dans des conditions horrifiantes. Marx a connu la misère noire dans les hôtels de Londres, avec sa femme, et il y a perdu deux enfants. Or il faut reconnaître que ce ne sont pas les évêques d'Angleterre, de Belgique et de France, ni les pasteurs ni les curés, à notre connaissance, qui sont venus au secours des opprimés, des exploités, des humiliés, ni les beaux messieurs ni les belles dames, qui allaient à l'église anglicane ou à l'église catholique. Ils étaient propriétaires des fabriques, des filatures et des usines dans lesquelles les enfants des hommes étaient réduits en servitude. C'est un jeune philosophe judéen et athée qui s'est soucié de ce peuple captif. Peut-être que le Dieu d'Abraham a ainsi voulu donner une leçon aux bien-pensants ?

Aujourd'hui, des jeunes gens de bonnes familles qui passent pour avoir été des disciples de Marx, par l'intermédiaire des commentateurs de l'École normale, bien entendu, ou des universités, nous assurent que Karl Marx est responsable des camps de concentration soviétiques du XXe siècle. Comme disait une chanson au siècle dernier : "C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau." Nous avons relevé, dans une chronique antérieure, que l'analyse n'était pas faite, qui permettait de conclure à la responsabilité posthume de Marx et de sa doctrine. En ce domaine, il ne suffit pas d'affirmer. Il faudrait proposer des raisons. Si l'on entreprenait de traiter ce problème, il pourrait se poser en ces termes : S'il est vrai que l'Homme est un être appelé à une destinée proprement surnaturelle, à savoir la participation à la vie personnelle de Dieu, est-ce que toute philosophie athée n'aboutit pas finalement à dénaturer l'Homme et à le faire régresser en deçà de la bestialité ? Car, comme chacun sait, et au XXe siècle nous sommes bien placés pour nous en rendre compte : l'Homme est l'animal le plus féroce et le plus impitoyable parmi toutes les espèces vivantes. Car le lion et le tigre ne torturent pas. La question se pose aussi bien pour les disciples de Nietzsche, qui sont responsables des camps de concentration allemands, que pour les disciples de Marx. Le paganisme

que les prophètes d'Israël ont combattu depuis le Xe siècle avant notre ère, c'était avant tout la pratique des sacrifices humains. Cela reste vrai du paganisme du XXe siècle. Nos nouveaux philosophes, qui sont pour la plupart athées, ne semblent pas avoir creusé le problème jusque-là.

Intégrisme, progressisme et modernisme [14]

Ce sont des injures que les chrétiens s'envoient réciproquement à la figure et il n'est guère possible d'espérer y trouver un sens précis. Ce sont des nébuleuses, quelque chose comme ces tartes à la crème que les acteurs comiques du début de ce siècle aimaient à se jeter à la tête pour amuser le petit peuple. Mais il doit cependant exister quelques grains de substance dans ce vague. L'intégriste est en général un homme de droite, un conservateur, mais ce n'est pas toujours le cas et ce n'est pas absolument nécessaire, car il existe des gens de droite en politique qui sont modernistes en théologie. Il existe des gens de gauche en politique qui sont très conservateurs en théologie.

L'intégriste est un homme qui veut, qui prétend conserver intégralement le contenu de la foi chrétienne et en cela il a bien raison. L'ennui, c'est que, trop souvent, il n'aperçoit pas bien que la tradition chrétienne, ce n'est pas seulement le passé de la pensée de l'Église, c'est aussi son avenir. Autrement dit, la tradition vivante de l'Église n'est pas achevée, elle se poursuit, elle se continue. Autrement dit encore, l'Église n'a pas fini, elle n'a pas terminé de prendre conscience explicitement du contenu de son trésor qu'elle garde fidèlement, la Révélation qui lui est confiée. Elle tire de son trésor, chaque jour, des choses nouvelles, elle les met en lumière, et c'est cela que depuis le grand cardinal Newman on appelle le développement dogmatique. L'intégriste a tendance à ne pas comprendre le développement dogmatique. Il s'en méfie et il a tort, car c'est la pensée vivante de l'Église qui croît en science et en sagesse. L'intégriste a le plus souvent tendance à penser que la perfection est au commencement, et non à la fin. Or l'Église, elle, pense que sa perfection, sa plénitude, son achèvement sont devant elle, dans l'avenir, lors de la Parousie, et non pas dans son passé. De plus l'intégriste, très souvent, n'aperçoit pas que dans ce développement progressif de sa propre pensée, l'Église laisse tomber, au cours des siècles, comme des écorces mortes, des représentations qui sont désormais caduques.

Exemple : le grand Augustin, à la fin du IVe siècle, pensait qu'un individu singulier appelé Adam a introduit la mort physique dans un monde qui, aux yeux d'Augustin, n'avait que quelques milliers d'années. En sorte qu'avant cet Adam, il n'y avait pas de mort physique dans la nature. Nous, nous savons aujourd'hui que la mort physique, ou plus exactement physiologique, est inhérente aux organismes composés, pluricellulaires, depuis qu'ils existent dans la nature, c'est-à-dire au moins un milliard d'années. Et les vivants monocellulaires qui se reproduisent par scissiparité sont mortels aussi, s'ils sont écrasés, depuis trois milliards d'années au moins. Ce n'est pas une punition, ce n'est pas un châtiment tardif, c'est une nécessité inhérente à leur nature et l'homme n'y est pour rien puisqu'il vient d'apparaître dans l'histoire naturelle des espèces. L'homme moderne, l'Homo sapiens, a quelques dizaines de milliers d'années. Qu'est-ce que cela auprès des durées géologiques ? De plus, nous savons par la philologie hébraïque qu'en hébreu *adam* n'est pas un nom propre désignant un individu singulier, mais un nom commun, qui signifie tout simplement : l'Homme. Voilà donc une représentation, familière à saint Augustin, qu'il nous a fallu repenser.

Augustin pensait que l'enfant que l'on conduit au baptême et qui meurt en route est damné. Nos théologiens d'aujourd'hui ne le pensent plus.

Ainsi certaines représentations tombent, comme des écorces mortes. Nos intégristes ont une fâcheuse tendance à s'accrocher à des représentations du passé, à s'y cramponner et à confondre les écorces mortes avec la sève vivante de l'arbre en train de croître. Il faut faire attention, car il arrive que les écorces mortes empêchent la croissance de l'arbre. Les vieilles représentations pourraient bien étouffer le jeune arbre qui est l'Église dans son développement.

---

[14] *La Voix du Nord, 2* octobre 1977.

Du côté progressiste, en général, on ne rencontre pas ces difficultés car depuis quelques générations déjà on a tendance à se désintéresser de plus en plus de la théologie, c'est-à-dire du contenu de la pensée de l'Église On est fasciné par la politique, on ramène, on réduit tout à la politique, comme si la finalité ultime du christianisme était politique. On manifeste une certaine propension à identifier le royaume de Dieu et la société idéale dont on rêve, ce qui est une hérésie presque aussi vieille que l'Église, l'hérésie millénariste. On ignore de plus en plus la dimension mystique du christianisme. Les Français qui ont une automobile connaissent quelques rudiments de mécanique. Nos chrétiens progressistes, le plus souvent, ne connaissent plus rien à la doctrine qu'ils sont censés professer et ils vont même répétant qu'il n'y a pas de doctrine, pas de contenu. Notons en passant, pour être exacts, qu'il n'est pas du tout nécessaire d'avoir subi l'influence marxiste pour penser ainsi. C'est une tendance générale dans l'humanité actuelle.

Il faut rendre justice aux intégristes : il s'en trouve parfois parmi eux qui ont une bonne formation théologique, classique, et en général ils respectent la théologie. Il faut rendre justice à nos chrétiens progressistes : souvent, ils ont le sens évangélique, le sens du pauvre, de l'opprimé, de la justice, et ils vivent profondément l'esprit des Évangiles, même s'ils ne connaissent plus la théologie. Du côté intégriste, on discerne parfois la tendance inverse : respecter la théologie mais oublier l'esprit évangélique. Cette tendance s'exprime cyniquement chez l'un des maîtres à penser de la droite catholique, Charles Maurras, qui osait féliciter l'Église romaine de ce qu'elle avait mis en latin certains textes évangéliques afin, disait Maurras, d'en atténuer le venin. Maurras pensait par exemple au chant de Marie qui se réjouit parce que Dieu a déposé les puissants et relevé les humbles. Sur ce point, Nietzsche et Maurras étaient d'accord : le christianisme évangélique est subversif, il contient en lui-même un levain révolutionnaire. C'est cela que Maurras et Nietzsche ne pardonnaient pas au christianisme.

Il y aurait donc une solution : c'est que nos catholiques intégristes donnent quelques leçons de théologie à leurs frères les chrétiens progressistes, par exemple des cours du soir. En échange, les chrétiens progressistes pourraient faire relire aux catholiques de droite certaines pages du Nouveau Testament qui sont un peu négligées.

Mais le modernisme ? L'épithète de moderniste est utilisée aujourd'hui à temps et à contretemps par les partisans de Mgr Lefèvre par exemple, à l'adresse bien entendu de leurs adversaires. Pour savoir ce que signifie exactement cette épithète, il faut se référer à la grande crise doctrinale qui a eu lieu dans l'Église à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Ce fut une superbe crise de croissance. Des hommes éminents par la science et le courage ont été engagés dans cette bataille de géants. Les sciences, la philosophie et la politique se sont trouvées confrontées avec la théologie chrétienne. Les quelques personnes qui savent de quoi elles parlent lorsqu'elles emploient l'épithète de "moderniste", savent que, dans cette grande crise, les problèmes fondamentaux de la théologie ont été repensés. Pour écrire l'histoire de cette crise, il faudrait, comme le fit Sainte-Beuve pour Port-Royal, plusieurs gros volumes. Nous en dirons quelques mots la fois prochaine.

La crise moderniste [15]

Église catholique a subi plusieurs grandes crises doctrinales depuis qu'elle existe. En réalité, elle a toujours été en crise de croissance et les grandes étapes de sa croissance ne se sont jamais effectuées sans crise. Dans les tout premiers siècles, elle a rencontré les philosophies païennes, celles des Grecs, et puis les systèmes gnostiques, puis la grande hérésie manichéenne. La formation du dogme christologique, la formation du dogme trinitaire, la doctrine de la grâce, tout cela a pris corps dans des controverses qui ont souvent été terribles. Au XIIIe siècle, l'aristotélisme est déversé par l'intermédiaire des philosophes arabes sur la pensée chrétienne, et il en résulte une crise doctrinale qui a eu l'université de Paris pour foyer principal. Puis, au XVIe siècle, les crises issues de la Réforme, au XVIIe siècle le jansénisme, les controverses sur la liberté humaine et la grâce. A la fin du XIXe siècle, la pensée chrétienne rencontre des disciplines scientifiques nouvelles, la critique biblique, dont nous avons parlé dans une précédente chronique (cf. 20 août 1977, p. 52), les sciences de la nature, la théorie de l'évolution et les philosophies allemandes qui fascinent les esprits comme le néo-platonisme fascinait les intellectuels au temps d'Origène d'Alexandrie et comme l'aristotélisme fascine les professeurs de philosophie au XIIIe siècle. La crise moderniste a donc comporté plusieurs champs de bataille, bien distincts, encore qu'il y ait eu des communications entre eux.

Premier champ de bataille : la découverte par les catholiques de cette critique biblique que leurs frères protestants pratiquaient depuis un siècle au moins. La secousse fut dure, nous avons dit pourquoi. Il a fallu se déshabituer de certaines représentations concernant Écriture sainte et parvenir à comprendre que la question de l'auteur d'un livre et la question de l'Inspiration sont des questions totalement distinctes. Il a fallu réaliser ce que Richard Simon avait fort bien vu au XVIIe siècle : Écriture sainte qui est entièrement inspirée est aussi entièrement une œuvre humaine. Pleinement divine, pleinement humaine, Écriture sainte n'est pas un aérolithe tombé du ciel, mais une composition faite de mains d'hommes inspirés. Il a fallu se départir d'une conception monophysite de l'Écriture sainte : l'hérésie monophysite, qui a sévi lors de la formation du dogme christologique, consistait à ne pas reconnaître la plénitude, l'intégralité de la nature humaine du Verbe incarné, et son efficace propre.

Les philosophies allemandes qui ont exercé une influence puissante en France et ailleurs depuis le milieu du XIXe siècle ont attaqué la théologie chrétienne sur deux points principaux. Les thèses issues de Schelling et de Hegel mettaient en question l'idée de Dieu qui est celle du monothéisme hébreu, juif et chrétien. A la place du Dieu d'Abraham, les théosophes allemands proposaient une divinité en genèse, et en genèse tragique. C'est une idée qui remonte au moins au cordonnier théosophe Jacob Bôhme. Il en est résulté chez quelques chrétiens une poussée de panthéisme et l'expansion de ce thème que l'on trouve déjà chez Renan : le divin se forme progressivement dans l'histoire, il n'est rien d'autre que l'idéal humain. C'est la nature qui produit, comme sa fleur ultime, l'idée de la divinité. L'influence de la philosophie kantienne a porté contre la doctrine constante de l'Église depuis le commencement, à savoir que l'intelligence humaine peut, à partir du monde créé, connaître avec certitude l'existence de Dieu. Nous en avons dit un mot dans une chronique antérieure (cf. 25 août 1977,. p. 55). De tout cela est issu un ensemble de thèmes qui ont été fort à la mode au début de ce siècle : une conception évanescente de Dieu et une opposition souvent violent, à ce qu'on a appelé alors l'intellectualisme, les prétentions de l'intelligence humaine à faire de la métaphysique et de la théologie comprise comme une science. Ce sont ces tendances-là qui subsistent jusqu'aujourd'hui ; ce sont les reliques ou les séquelles de la crise moderniste.

---

[15] *La Voix du Nord,* 11 octobre 1977.

Ceux que leurs adversaires ont appelés les modernistes avaient en commun le désir de dépouiller le christianisme de revêtements désuets et de lui faire franchir le seuil du nouveau siècle, et donc de le rendre moderne. La difficulté était de discerner dans l'apport de la pensée moderne, et en particulier de la pensée scientifique, ce qui était valable, ce qu'il était indispensable d'assimiler, et ce qui ne l'était pas, ce qui était aussi caduc que les vieilles représentations dont on voulait délivrer le christianisme pour qu'il vive et pour qu'il se développe.

Tout le monde n'a pas su faire le partage exact. Certains se sont pion- j gés tête baissée dans la pensée qui était alors moderne, dans les philosophies qui étaient alors à la mode, comme si elles étaient viables, comme si elles avaient de l'avenir. D'autres, de tout leur poids, se sont opposés à tout ce qui était moderne et nouveau, comme si tout était condamnable par principe : la critique biblique, la théorie de l'évolution, la philosophie de Bergson qui a eu alors une très forte influence sur les chrétiens, la philosophie de Maurice Blondel.

D'autres enfin ont pris le chemin le plus difficile et le plus fécond : ils se sont efforcés d'opérer un tri, de choisir ce qui devait être assimilé et intégré, ce qui devait être éliminé. Ce sont les héros de la crise moderniste, ceux qui ont lutté et souffert pour que la pensée chrétienne avance et se rajeunisse sans perdre sa substance. Je pense au Père Guillaume Pouget, au Père Lagrange, à Maurice Blondel, au Père Laberthonnière, à bien d'autres encore qui, dans tous les domaines, scientifiques, critique, historique, philosophique, théologique, ont tâché de résoudre les problèmes posés. Ils ont fait en somme, au début du XXe siècle, ce qu'avait tenté saint Thomas au XIIIe, lorsque l'aristotélisme transmis par les Arabes inondait les Universités. Les uns repoussaient l'aristotélisme purement et simplement à cause du dogme ; les autres avalaient l'aristotélisme comme si tout était compatible avec la théologie chrétienne ; d'autres enfin, dont saint Thomas, saint Bonaventure, Jean Duns Scot, s'efforçaient de faire un tri et d'assimiler ce qui était assimilable après avoir éliminé ce qui ne l'était pas. C'était la voie, la méthode de la vie : assimiler et éliminer. Ceux qui au début du XXe siècle ont entrepris cette tâche gigantesque ont été accusés par leurs adversaires de trahir l'orthodoxie. La même mésaventure est advenue à saint Thomas en son temps.

Église, la pensée chrétienne, au cours de son développement, est affrontée à deux dangers constants. L'un, et non le moindre, est de stagner, et d'étouffer dans des représentations qui ne sont plus viables pour des raisons scientifiques. L'autre danger est de perdre sa substance en se laissant aller à la suite des doctrines à la mode simplement parce qu'elles sont modernes. Le développement authentique, comme l'a magistralement montré le cardinal Newman, consiste à garder son type, son idée directrice pour parler comme Claude Bernard, son information constitutive pour parler comme les biologistes d'aujourd'hui, mais à croître comme tout organisme vivant en assimilant, c'est-à-dire en transformant une nourriture pour en faire la substance propre de l'organisme vivant.

Lorsque aujourd’hui, à tout bout de champ, certains traitent leurs adversaires de modernistes, à quoi pensent-ils exactement ?

La théorie de l'information [16]

Le mot français *information* vient du latin *informatio* : l'action de donner une forme. C'est un terme d'origine philosophique, dont la signification remonte à Aristote. Ultérieurement, et dans le langage des juristes, le terme d'information a désigné, nous dit Littré, l'instruction à laquelle on procède pour la recherche ou la constatation d'un crime ou d'un délit, puis l'acte judiciaire où l'on rédige les dépositions des témoins sur un fait, en matière criminelle.

Aujourd'hui, le terme d'information a deux sens : 1. L'acte de communiquer ou de recevoir des renseignements, une connaissance, une science. 2. L'acte d'informer une matière multiple pour constituer soit un organisme vivant, soit une œuvre d'art, par exemple une statue.

En 1948, Claude Shannon travaillant aux *Bell Téléphone Laboratories* s'est appliqué à dégager les lois générales de la transmission des messages.

Supposons qu'un opérateur transmette des signaux, par exemple un télégramme, par le moyen du télégraphe Morse ordinaire. Comme chacun sait, les signaux Morse sont de deux types seulement : les traits et les points. Si un singe dactylographe capable de taper sur l'appareil s'amuse à envoyer des signaux, il est hautement probable que sur un très grand nombre de ces signaux nous aurons une distribution des traits et des points qui tendra à être à peu près égale. Mais l'ensemble ne constituera pas un message, il ne contiendra pas d'information. Si l'ensemble des signaux contient un message, c'est que la distribution des traits et des points est hautement improbable *a priori.* De même, si vous laissez un gorille taper sur votre machine à écrire, le résultat ne contiendra pas d'information. Ce sera du galimatias informe, dépourvu de toute signification. Là où il y a information, là où il y a message et signification, c'est qu'il y a une intelligence qui se trouve à l'origine.

Dans notre expérience humaine, tout message intelligible, toute information provient d'une intelligence. Si vous prenez quelques millions de caractères d'imprimerie et si vous les jetez en l'air, lorsqu'ils retombent à terre ils se distribuent dans un certain ordre, mais cet ordre ne contient pas d'information, il ne comporte pas de message. Il faut donc distinguer soigneusement entre l'ordre et l'information. De toute manière, les caractères d'imprimerie que vous avez jeté en l'air retombent et constituent un certain ordre. L'existence de cet ordre n'est pas un mystère. Il est une nécessité. Mais vous aurez beau jeter ainsi en l'air pendant des milliards de siècles des caractères d'imprimerie, vous n'obtiendrez pas par cette méthode un ouvrage, un livre contenant une information.

Pour qu'il y ait de l'information dans un ordre, par exemple dans une composition typographique, il faut qu'une intelligence ait composé une multitude de caractères d'imprimerie. Cette composition demande du travail, de la part de l'auteur d'abord. Elle demande d'autant plus de travail et d'autant plus de génie que la composition est plus riche en information. Il faut plus de génie pour composer un roman de Dostoïevski ou le petit article que le jeune Albert Einstein écrivit en 1905 et qui contenait les principes de la Relativité restreinte, que pour composer un roman de la Comtesse de Ségur. Lorsque l'œuvre est composée, on l'envoie à un imprimeur et le typographe à son tour effectue un travail de composition, qui n'augmente pas l'information du texte qui lui est confié, mais qui peut la diminuer s'il commet des fautes de copie.

Supposons qu'un ouvrage soit composé en caractères distincts les uns des autres (monotype), que les composteurs soient mal serrés, et que la composition se trouve sur le marbre chez l'imprimeur. Supposons encore qu'un ouvrier maladroit ou mécontent jette par terre cette composition : les caractères d'imprimerie tombent et se répartissent au hasard dans un certain ordre, mais cet ordre ne contient plus d'information. Il a fallu un long travail de la pensée et des mains pour

[16] *La Voix du Nord,* 26/27 octobre 1977.

composer cet ouvrage. Il ne faut qu'un seul instant et il ne faut aucune intelligence pour détruire cette composition. Une fois que les caractères d'imprimerie sont à terre, dans un certain ordre mais dans un ordre qui ne contient plus aucune information, vous pouvez vous amuser à jeter les caractères d'imprimerie en l'air pendant des milliards de siècles pour voir si vous retrouverez ainsi le texte qui vient d'être détruit. Un texte contenant de l'information est hautement improbable parce que, par cette méthode, on ne peut ni le créer ni le retrouver. Il est d'autant plus improbable que l'information est plus riche. En jetant des caractères d'imprimerie en l'air, vous obtiendrez assez facilement le mot français zut. Mais vous n'obtiendrez pas le petit article d'Albert Einstein sur la Relativité ni la thèse de Louis de Broglie sur la Mécanique ondulatoire.

Il a fallu des milliards d'années pour composer le système le plus complexe que nous connaissions jusqu'à ce jour dans l'Univers : le cerveau humain, avec ses milliards de cellules nerveuses coordonnées entre elles. Il suffit d'une seconde au premier imbécile venu pour détruire cette merveilleuse composition en appuyant sur la gâchette d'un pistolet. La création de l'information demande toujours de l'intelligence ou du génie. La destruction de l'information ne demande que de la sottise. C'est peut-être même la définition la plus précise de la sottise : la destruction de l'information ou la résistance à l'information.

Supposons maintenant qu'Albert Einstein, à Princeton aux États-Unis, veuille envoyer à son ami Louis de Broglie, qui habite à Paris, un message qui relate une découverte importante en physique. Einstein s'adresse à une télégraphiste américaine. Supposons qu'elle ne connaisse rien à la physique. Supposons encore que celle-ci transmette le message de l'illustre physicien à une seconde télégraphiste, et cette dernière le transmet à une troisième, et ainsi jusqu'à cent télégraphistes, qui se transmettent l'une à l'autre le message initial. Nous pouvons être sûrs et certains qu'à l'arrivée, lorsque le Prince Louis de Broglie va recevoir le message de son confrère, ce message ne sera pas amélioré. Des fautes de copie, des erreurs se seront accumulées et le message se sera détérioré en cours de transmission. Il n'est pas sûr qu'il soit encore intelligible lorsqu'il sera remis à son destinataire. Pour comprendre ce qu'a voulu lui communiquer Albert Einstein, Louis de Broglie sera obligé d'effectuer un véritable travail de reconstitution. Il sera obligé de redécouvrir par ses propres moyens ce que son collègue voulait lui faire savoir. L'information s'est dégradée dans les transmissions. Les erreurs de copie ont diminué l'information. On dit que l'entropie du système a augmenté. Le mot entropie est tout simplement le décalque d'un mot grec qui signifie : l'acte de retourner en arrière, la régression, l'involution.

Un message a une tendance naturelle à se dégrader lorsqu'il se transmet. Une grande pensée a tendance à se dégrader lorsqu'elle est enseignée par d'autres. L'histoire des manuscrits anciens nous le montre : lorsque les erreurs de copie s'accumulent, la richesse en information diminue.

* *

Le Prince Louis de Broglie a enseigné la physique quantique à l'Institut Poincaré à Paris. Supposons cent étudiants dans son amphithéâtre. Louis de Broglie enseigne des découvertes nouvelles qui ont demandé de sa part de l'intelligence et du travail. Sur cent étudiants, une partie écoute distraitement. Les uns parlent avec leur voisine. D'autres lisent un journal. L'information communiquée par Louis de Broglie passe mal. Une faible fraction est reçue et assimilée. D'autres étudiants s'appliquent à écouter, mais ils ne sont pas suffisamment préparés pour comprendre l'enseignement nouveau qui leur est proposé. Quelques étudiants comprennent presque tout ce qu'enseigne Louis de Broglie. Dans ce cas, l'information est à peine diminuée dans la communication. Au mieux, elle est reçue entièrement, mais elle n'est pas augmentée. Mais si un étudiant sur cent non seulement comprend intégralement ce qui lui est communiqué mais, de plus continue de créer et d'inventer à partir du message qu'il reçoit, alors il fait à son tour croître l'information. Il n'est plus seulement récepteur passif. Il devient à son tour créateur. Dans tous les cas,

lorsque Louis de Broglie communique une science, qu'elle soit reçue ou qu'elle ne le soit pas, dans tous les cas Louis de Broglie ne perd pas la science qu'il communique. Cette remarque est capitale pour la théorie de la Création. Celui qui communique la science ne la perd pas. Le message peut se dégrader dans les transmissions. Mais, même communiqué à une multitude d'autres, le message reste auprès de celui qui le communique.

Tous les enfants des écoles communales savent que dans chaque cellule vivante il existe un noyau. Dans ce noyau, se trouvent des molécules géantes qui portent l'information génétique du vivant, c'est-à-dire les plans de construction, les instructions requises pour composer le vivant en question, avec ses milliards de cellules différenciées et coordonnées. Par exemple, dans la tête du spermatozoïde, se trouve une molécule géante qui contient tous les renseignements qui sont nécessaires pour construire un enfant qui va ressembler à papa. Dans le noyau de l'ovule, se trouve une molécule géante de même taille qui contient elle aussi tous les renseignements requis pour composer un bébé qui va ressembler à maman. Ces deux messages génétiques s'unissent, s'associent pour constituer un unique message qui va commander à la construction de l'enfant qui ressemblera un peu à son père et un peu à sa mère.

Comment, à partir de deux messages génétiques fusionnés, un être va commencer d'exister qui sera une personne ? Nul ne le sait. Nous constatons le fait, qui se reproduit des millions et des milliards de fois. Comment deux messages vont-ils donner une personne ? C'est ce qui pour l'instant reste incompréhensible. Ce qui est sûr et certain, c'est que dans le spermatozoïde et dans l'ovule, se trouvent inscrits physiquement, comme dans des livres, comme dans une bibliothèque, toutes les instructions qui sont nécessaires pour composer un enfant d'homme, ou un enfant de lion. Le message génétique de l'homme tient dans une masse de quelques millionièmes de milligrammes. Déroulé, il fait à peu près trois mètres de long. Il contient une science, des renseignements qui ne pourraient pas être inscrits dans tous les livres de la Bibliothèque Nationale. Car non seulement ces messages génétiques contiennent toutes les instructions qui sont requises pour composer un enfant d'homme, ou de lion, — et cette composition, dans le cas de l'homme, va durer au moins vingt ans — mais de plus ces messages contiennent des instructions qui portent sur le comportement, individuel et social, de l'animal ainsi construit, sur ses instincts, sur son intelligence. Tout ce dont l'être vivant a besoin pour se développer et pour vivre est ainsi inscrit physiquement dans ces molécules géantes qui se trouvent pelotonnées dans les noyaux des cellules. Claude Bernard disait au siècle dernier : Ce qui définit un être vivant, c'est une Idée directrice. Nous savons aujourd'hui que cette Idée directrice qui constitue le vivant est inscrite physiquement dans des molécules géantes qui se trouvent dans ce qu'on appelait depuis longtemps les chromosomes.

Nous disions dans notre chronique précédente que le terme d'information a deux sens : 1. Communiquer un message, une science ; 2. Construire un organisme en informant une matière multiple. La biologie moderne vient de nous apprendre que les deux significations du terme information se rejoignent : c'est un message, un télégramme géant, une information au premier sens de ce terme, qui va commander à la construction de l'organisme vivant, — deuxième sens.

Car lors de la conception, lorsque les deux messages génétiques, celui qui vient du père et celui qui vient de la mère, s'unissent, à la conception il y a un message génétique qui résulte de la fusion des deux précédents. Et c'est ce message qui va commander à la construction de l'organisme vivant. Il va commander en particulier à l'assimilation des molécules qui se trouvent dans le milieu ambiant, par exemple dans la matrice, pour construire l'organisme nouveau. C'est le message génétique qui a l'initiative. C'est lui qui est actif. Il choisit ce qui lui convient, il rejette ce qui ne lui convient pas. Il transforme les molécules qu'il trouve dans le milieu ambiant pour en faire les molécules dont il a besoin pour ses propres constructions.

Depuis 1953, nous savons comment sont constituées ces molécules géantes qui portent

l'information génétique, le message créateur de tout l'organisme. Nous savons qu'elles sont constituées de deux fibres enroulées l'une sur l'autre en forme d'hélice. Ces fibres sont constituées de molécules et parmi les molécules, quatre d'entre elles sont analogues à des mots, à des signes. C'est avec ces quatre signes, composés trois par trois, que sont écrits tous les textes qui commandent à la construction de tous les êtres vivants depuis les origines de la vie, il y a plus de trois milliards d'années.

La langue que la nature a utilisée pour composer tous les êtres vivants, des millions et des millions d'espèces différentes, est unique. La biologie nous a donc appris qu'il existe une langue immanente à la nature, bien avant l'apparition des langues humaines, et cette langue de la nature se sert d'un système à trois éléments ou, si l'on préfère, de mots constitués de trois signes, tout comme les vieilles langues sémitiques dont les racines sont aussi constituées de trois lettres. Les biologistes ont aussi découvert que non seulement il existe une bibliothèque dans le noyau de la cellule, mais aussi un système pour transmettre les messages : ce sont des molécules messagères qui transmettent l'information contenue dans le noyau de la cellule à des chaînes de montage sur lesquelles sont composées d'autres molécules géantes, les protéines. Elles sont composées d'après les plans qui leur sont transmis par ces molécules messagères.

Si vous voulez faire sérieux et présenter une thèse de philosophie dans une Université, vous dites cela en grec. Au lieu de dire qu'il y a une pensée, une raison et une langue dans la nature, bien avant l'homme, vous dites : Il y a du *logos* dans la *physis*.

L'origine de l'information [17]

Ce que les sciences de l'Univers et de la nature nous ont appris depuis le début de ce siècle, c'est que tout, dans l'Univers et dans la nature, est information. Ce que les Anciens appelaient de la matière, ce sont en réalité des compositions physiques extrêmement complexes que les physiciens n'ont pas fini d'analyser. Un atome est une composition, une molécule est une composition, tout est composition dans la nature. La poussière est le résultat d'une décomposition. Elle n'est pas première. Elle est seconde. Elle est ce qui reste de l'organisme lorsque le principe d'information est parti. Mais si vous examinez de près cette poussière, vous verrez que ce sont des molécules en train de se décomposer et la décomposition va jusqu'aux atomes, qui sont des compositions. Il n'existe pas dans la nature de matière intégralement décomposée, il n'existe pas de poussière à l'état pur. Il existe simplement des compositions plus ou moins complexes.

Ce que les sciences de l'Univers et de la nature nous ont appris aussi, depuis le début du XXe siècle, c'est que dans l'histoire de l'Univers, la matière, c'est-à-dire les premières compositions, va des compositions les plus simples aux plus complexes. Il existe une histoire de la genèse de la matière, ce que les savants des siècles passés ne savaient pas. La matière la plus simple, à savoir l'atome d'hydrogène, est aussi la première, la plus ancienne. C'est progressivement, à l'intérieur des étoiles, que se composent des structures physiques de plus en plus complexes, ce qu'on appelle en physique les noyaux lourds. Et ces noyaux lourds, lorsqu'ils sont composés, ont une tendance spontanée à se décomposer par émission de particules, et à se transformer en d'autres éléments.

Sur les obscures planètes, voici à peu près trois milliards d'années, la matière s'est composée en structures encore plus complexes : les molécules, puis les compositions constituées à partir de molécules, puis ces molécules géantes constituées de diverses molécules très complexes, et qui portent inscrits physiquement les messages génétiques qui vont commander à la construction des systèmes vivants, depuis les plus simples, constitués d'une seule cellule, jusqu'aux plus complexes, les Mammifères et l'Homme. Au cours du temps, dans l'histoire naturelle des espèces, les messages génétiques, les télégrammes qui portent l'information, sont de pi*as en plus riches en information. Il faut davantage de renseignements pour construire une libellule que pour une amibe, et davantage encore pour composer Wolfgang Amadeus Mozart. Donc, au cours du temps, l'information augmente dans l'Univers, depuis ses origines jusqu'aujourd'hui, et nous n'avons aucune raison de penser que ce soit achevé.

L'Univers est donc un système spatio-temporel, un système physique historique, dans lequel constamment, au cours du temps, l'information augmente, et cela d'une manière irréversible. Jamais et à aucun moment de son histoire l'Univers ne suffit par lui-même et seul à rendre compte de cette nouvelle information qui apparaît en lui, qui semble surgir en lui. L'Univers dans son histoire est tout à fait comparable à une symphonie en train d'être composée, et inachevée : jamais le passé de cette symphonie ne suffit à rendre compte de son avenir et on ne peut pas déduire son avenir de son passé, parce que toujours, dans cette composition en train de se faire, l'avenir est plus riche en information que le passé.

La question se pose donc à tous ceux qui connaissent ce fait, et ils sont nombreux sur la planète, aussi bien des Soviétiques que des Américains ou des Français : comment comprendre cette genèse continuée d'information créatrice dans l'Univers ? Comment comprendre que l'Univers se présente à nous comme un système en train d'être composé depuis quelque quinze ou vingt milliards d'années ? Comment comprendre la nouveauté de l'information qui apparaît à chaque instant dans l'Univers et

[17] *La Voix du Nord,* 28 octobre 1977.

dont l'Univers passé ne peut pas rendre compte ?

C'est le problème de l'origine de l'information. C'est le problème métaphysique numéro un aujourd'hui aux yeux des savants qui étudient l'Univers et son évolution. Les philosophes régnants ne s'en occupent pas, ils n'en soupçonnent même pas l'existence, parce qu'ils n'ont pas pris le soin d'aller étudier un petit peu ce qui se passe du côté de la cosmologie, de la physique et de la biologie. Mais des savants, par milliers de par le monde, sont en arrêt devant ce problème de l'origine radicale de l'information.

Vous pouvez appeler comme vous voulez cette origine ou cette source de l'information, cela n'a aucune importance. Mais le fait est là : l'Univers est un système qui, au cours du temps, au cours de son histoire, reçoit constamment de l'information. Ce n'est pas un système fixe. Ce n'est pas un système qui se suffit. Ce n'est pas un système préformé non plus. Les messages génétiques qui ont commandé à la construction de Mozart ne préexistaient pas, cachés dans les nuées d'hydrogène qui constituaient l'Univers il y a dix ou douze milliards d'années. Non, ces messages génétiques ont été inventés, ils ont été composés progressivement au cours du temps, au cours de l'histoire de l'Univers et de la nature. Ce n'est pas la matière multiple non plus, ce ne sont pas les atomes qui ont suffi, seuls et par eux-mêmes, à rendre compte de ces compositions qui ont abouti à constituer les gènes de Mozart, pas plus que les caractères d'imprimerie ne suffisent seuls à rendre compte d'une composition qui comporte et contient un message.

Pour rendre compte d'une composition qui contient un message intelligent et intelligible, contenant une information, il faut une intelligence. Pour rendre compte de l'existence et de la composition des gènes, du message génétique qui a constitué Mozart, qui était intelligent, il faut une intelligence aussi. L'intelligence ne peut pas apparaître au bout de l'histoire de l'Univers, à son terme actuel, avec l'homme, si elle n'est pas déjà au commencement, pour inventer et composer l'homme intelligent.

Toute création dans l'Univers et dans la nature s'effectue par communication d'une information, d'un message. Un nouveau type d'être vivant, c'est d'abord un nouveau message génétique, un nouveau plan de construction, inédit, qui commande à la construction d'un organe ou d'un dispositif biologique nouveau qui n'existaient pas auparavant. Certains savants ont proposé, il y a une vingtaine d'années déjà, une théorie très amusante pour expliquer la genèse continuée au cours de l'histoire naturelle des espèces de nouveaux plans de construction. C'est la théorie des erreurs de copie. Les molécules géantes qui portent l'information génétique ont pour propriété de se recopier elles-mêmes pour, à partir d'une cellule, produire deux cellules. Le plus souvent, cette copie est correcte et aboutit à deux textes identiques. Mais parfois, par suite d'accidents physiques, il y a des ratés, des erreurs de copie. C'est ainsi, nous disent ces savants américains, recopiés par des savants français, que s'expliquent la genèse et l'invention de nouveaux plans de construction commandant à la construction de systèmes biologiques inédits.

Ainsi, vous prenez le plan de la brouette, vous le faites recopier par des idiots, et dans la montagne de copies pleines d'erreurs vous trouvez le plan de la fusée qui est capable d'aller sur la planète Mars. Ou bien encore, vous prenez un livre de calcul de la classe maternelle, vous le faites recopier par des débiles, et dans le tas vous trouvez le traité de mathématiques supérieures de Nicolas Bourbaki.

Nous, nous savons par notre expérience constante que toujours la genèse d'une nouvelle information est l'œuvre d'une intelligence créatrice et que toujours les erreurs de copie, bien loin d'augmenter l'information, la diminuent et finissent par la détruire. Voilà donc des savants qui prétendent nous faire croire que dans la nature les fautes de copie font croître l'information et qu'elles sont créatrices d'information nouvelle. Que d'efforts pour éviter de reconnaître que manifestement une création géniale est à l'œuvre dans l'Univers depuis qu'il existe jusqu'à ce jour...

La mort [18]

Les philosophes qui font aujourd'hui l'opinion, lorsqu'ils parlent de la mort, partent d'un présupposé qui leur paraît évident : la mort, c'est le néant, l'annihilation complète de la personne humaine. On comprend, dans ces conditions, que nos contemporains qui vivent sous l'influence des idées répandues par les philosophes régnants, aient horreur de la mort et la fuient, pour eux-mêmes, de toutes les manières.

Mais le présupposé dont partent les philosophes qui font aujourd'hui la pluie et le beau temps (rarement) dans l'opinion, ce présupposé est totalement arbitraire et sans fondement nulle part, ni dans l'expérience ni dans l'analyse rationnelle.

Rappelons ce que nous écrivions dans une chronique précédente : un organisme vivant quelconque, c'est une multiplicité matérielle, physique, une multitude d'atomes et de molécules, informée par un principe que vous appellerez comme vous voudrez mais que vous pouvez aussi bien appeler "âme" puisque le mot existe. Il n'est pas nécessaire d'en inventer un autre. Lorsqu'un homme meurt, il reste un cadavre, c'est-à-dire la multiplicité des atomes et des molécules qu'il avait informée en dernier lieu, je dis bien en dernier lieu puisque auparavant, et durant toute son existence, il avait informé bien d'autres ensembles d'atomes et de molécules. Les atomes et les molécules entrent et sortent constamment. Quelque chose subsiste : c'est l'homme vivant qui manifeste donc une relative indépendance à l'égard de cette matière multiple qu'il informe. Lorsque l'homme meurt, ce qui reste ici dans notre expérience sensible, c'est une multiplicité matérielle qui avait été informée et qui ne l'est plus. Mais ce qui informait cette multiplicité d'atomes pour constituer un organisme vivant, ou celui qui informait, n'est plus là. Il n'est plus dans le champ de notre expérience. Il n'est plus accessible à notre expérience sensible, pour une raison très simple, c'est que, pour être objet d'expérience sensible, il faut être un corps, une composition physique. Peut-on en inférer pour autant que ce qui, ou celui qui informait une matière multiple pour constituer cet organisme vivant que je pouvais voir et toucher, peut-on en déduire que celui-là n'existe plus? Aucunement. Ce serait un paralogisme grossier qui reposerait sur le présupposé ou le principe suivant : Tout ce qui sort du champ de notre expérience sensible cesse d'exister. Ou, sous une forme encore plus simpliste : N'existe que ce que je vois. C'est proprement puéril et encore c'est faire injure aux petits enfants que de leur prêter des raisonnements aussi simplets.

Nos philosophes qui font les importants (la modestie n'est certes pas leur vertu préférée) abusent donc le petit peuple lorsqu'ils traitent pesamment de la mort et qu'ils présupposent ce qui est justement en question en affirmant comme une évidence allant de soi que la mort c'est l'annihilation.

L'âme humaine constitue un corps vivant en informant une matière multiple pendant une durée de quelques dizaines d'années. Rien ne nous dit et rien ne nous permet d'affirmer qu'elle cesse d'exister dès lors qu'elle cesse d'informer une matière pour constituer un organisme. On peut parfaitement émettre l'hypothèse que l'âme humaine continue d'exister sans exercer cette fonction d'information.

Mais pouvons-nous aller plus loin ? Oui, nous le pouvons. Considérons l'Univers entier dans son histoire. Nous l'avons rappelé précédemment : c'est l'histoire d'une composition progressive qui va du simple au complexe, de la matière la plus élémentaire aux systèmes les plus complexes, et le système le plus complexe que nous connaissions aujourd'hui dans l'Univers c'est le cerveau humain. Manifestement et objectivement l'évolution cosmique, puis physique et biologique est orientée vers la genèse des psychismes de plus en plus conscients et vers la formation de la personne. Croit-on

[18] *La Voix du Nord,* 2 novembre 1977.

vraiment que la "nature", pour parler comme nos compagnons matérialistes et athées, croit-on vraiment que la nature se serait livrée à cet immense travail de composition, d'invention, de création, qui dure depuis au moins quinze ou vingt milliards d'années, pour parvenir à susciter un être capable de pensée, de réflexion, de prévision, de souvenir, un être qui aime l'être et qui a horreur du néant, afin de précipiter cet être personnel dans le néant après quelques instants d'existence ? Ce serait absurde. Mais aussitôt j'entends les philosophes régnants s'écrier : "Nous vous l'avions bien dit ! L'Univers est absurde. D'ailleurs tout est absurde. L'être est absurde. Et d'ailleurs, le monde est en trop."

Ceux qui disent cela, par exemple le philosophe français Jean-Paul Sartre, il est notable qu'ils n'ont aucune formation scientifique. Ils n'ont jamais étudié de près ni l'Univers en sa structure et en son histoire, ni la matière en sa composition, ni les être vivants avec tous les systèmes biologiques qui les constituent. Les savants, mêmes athées, qui ont étudié la nature ne disent pas, ils ne disent jamais qu'elle est absurde, bien au contraire. Ils savent que tout est pensé en elle, et certains ont tendance à considérer la Nature comme un grande Pensée immanente. Celui qui étudie la structure de l'Univers comme Albert Einstein, et celui qui étudie la langue immanente à la nature vivante, comme le biochimiste et le biologiste, savent bien que tout est intelligible dans la nature. Ils n'ont aucune tendance à la déclarer absurde. Pour déclarer, comme Sartre, que le monde est absurde, il faut vraiment ne pas le connaître.

Il est donc peu vraisemblable que ce long travail cosmique, physique et biologique qui a abouti à l'homme, aujourd'hui à l'aube, soit destiné à déboucher sur le néant pour cet être qui vient d'apparaître et qui sait qu'il existe et qui aime l'existence.

Ce qui est étonnant c'est que nos contemporains qui, pour une grande part d'entre eux, ont adopté les idées des philosophes qui nous assurent que la mort c'est le néant, il est étonnant que nos contemporains qui ont une telle peur de la mort pour eux-mêmes, la donnent si volontiers aux autres et si facilement. Jamais autant qu'au XXe siècle l'humanité n'a accumulé les massacres. Première Guerre mondiale : dix millions de cadavres. Seconde Guerre mondiale : cinquante millions de cadavres. Troisième Guerre mondiale ? Celle que préparent avec tant de zèle les nations dites civilisées : il sera sans doute plus aisé de compter les survivants, je veux dire ceux qui vont mourir lentement du cancer du sang, ou des os, ou de la peau, après les bombardements nucléaires. Dans les pays dits civilisés, les belles dames se font extraire par centaines de milliers les enfants qui n'ont pas encore la taille, ni le poids, ni l'âge suffisants pour protester. Et dans certaines cliniques de pays très civilisés, certains médecins achètent ces enfants avortés pour faire des expériences. Notre civilisation, si l'on ose dire, qui a horreur de la mort, une horreur souvent grotesque parce qu'elle s'imagine que la mort est le néant absolu, est aussi la plus hideusement cruelle que l'histoire humaine nous fasse connaître.

Israël et l'Église [19]

Nous parlons ici, bien entendu, du peuple hébreu depuis ses origines, depuis Abraham, et non pas de État moderne d'Israël, dont l'existence requiert du point de vue historique, politique et même théologique, une analyse spéciale. Le peuple hébreu, apparu autour du XIXe siècle avant notre ère, n'est pas un peuple qui a été choisi arbitrairement parmi d'autres peuples existants. C'est une création nouvelle, la création d'une humanité nouvelle qui commence. Comme toute création, celle-ci s'est effectuée par la communication d'une nouvelle Information, d'une science, d'une doctrine, d'une norme, d'un message, en hébreu : *torah,* que les traducteurs grecs ont malheureusement rendu par *nomos,* ce qui signifie "loi", et constitue une traduction trop étroite. La Torah est d'abord une Instruction. L'humanité est, en cet endroit, en cette zone germinale, instruite, enseignée. Elle reçoit une nouvelle norme qui commande son agir, son penser et finalement son être. Le Peuple hébreu est ainsi un peuple germinal, puisqu'il porte en lui une Information créatrice qui est destinée à l'humanité entière. Il est un mutant. Il se développe à travers les siècles en recevant, à chaque génération, de nouvelles instructions, par l'intermédiaire des prophètes d'Israël. La critique biblique a permis de mieux apercevoir le développement de la Révélation, son progrès.

La jeune Église chrétienne s'est séparée du judaïsme dans les conditions que l'on connaît. Spontanément, dans des villes comme Antioche, le monothéisme hébreu est passé, par l'intermédiaire des premiers chrétiens, aux païens des grandes cités du bassin de la Méditerranée, et ces païens qui se sont convertis n'ont pas estimé nécessaire de se soumettre aux observances du judaïsme, en particulier la circoncision et les rituels alimentaires. Cela a provoqué une première crise bien connue dans l'Église de Jérusalem. Paul, Pierre, Jacques, Jean, les colonnes de la jeune Église, ont décidé que, puisque les païens avaient reçu le Saint Esprit et qu'ils étaient entrés dans l'économie de la nouvelle création sans se soumettre aux pratiques rituelles du judaïsme, c'est que ces pratiques ne sont plus nécessaires.

Église, depuis le commencement, pense qu'elle est Israël, qu'elle est et qu'elle continue le Peuple de l'Alliance qui a reçu depuis Abraham l'enseignement créateur de Dieu. Elle garde, elle conserve soigneusement cet enseignement et elle s'est toujours opposée, depuis le début, à ceux qui comme Marcion du Pont, comme le gnostique Valentin et plus tard les disciples de Mani, puis les cathares, voulaient opposer le Dieu de l'Ancienne Alliance au Dieu de la Nouvelle Alliance, comme s'il y avait deux dieux, ce que les gnostiques, les manichéens et les cathares prétendaient en effet : ils enseignaient que le principe qui est créateur de ce monde physique, de l'Univers et des corps, est un principe mauvais, et ils identifiaient ce principe mauvais au Dieu d'Abraham, de Moïse et des prophètes hébreux. Us enseignaient que le Dieu de la Nouvelle Alliance est un autre Dieu, un Dieu bon, qui n'est pas le créateur du ciel et de la terre. C'est là l'origine mystique de l'antijudaïsme qui continue de faire sentir ses effets jusqu'aujourd'hui.

Église a toujours repoussé avec horreur cette opposition entre le judaïsme et le christianisme et elle a toujours enseigné qu'il n'existe qu'un seul Dieu, le Dieu d'Abraham, qui est l'unique créateur de l'Univers entier et de tout ce qu'il contient, et elle a toujours, à travers les siècles, contre les gnostiques, contre les manichéens, contre les cathares, enseigné l'excellence de la Création. En fait, la théologie chrétienne a gardé tout l'enseignement de l'Ancien Testament. Le christianisme, comme chacun sait, apporte quelque chose de nouveau : l'idée que Dieu s'est uni l'Homme dans l'unité d'une personne singulière, qui est ainsi le Germe d'une nouvelle humanité, la cellule mère de l'humanité en formation jusqu'à la fin des temps.

---

[19] *La Voix du Nord,* 17 novembre 1977.

Israël, le peuple hébreu, et l'Église sont donc en fait un seul et même peuple germinal, en état de schisme. Et Paul, qui a été depuis le début le théoricien de ce schisme, estime que ce schisme est provisoire. Il propose même une explication pour rendre raison de ce schisme. Si l'Église naissante ne s'était pas séparée du judaïsme, si elle était restée à l'intérieur du judaïsme, comme ce fut le cas les premiers jours, elle aurait gardé aussi les rituels et les observances du judaïsme, et le monothéisme hébreu ne serait pas passé aux païens, parce que les païens n'auraient jamais consenti à se soumettre à ces observances et à ces rituels. Paul estime donc que cette séparation provisoire entre l'Église et le judaïsme a été utile, pour que les païens puissent entrer dans l'économie de la Révélation et de la nouvelle création, pour qu'ils puissent entrer dans ce peuple nouveau qui est l'humanité nouvelle en train de se former.

Mais Paul enseigne expressément dans sa lettre aux chrétiens de Rome que, lorsque les nations païennes seront entrées dans l'économie de la nouvelle création, alors les deux parts de l'unique peuple de Dieu, séparés par ce schisme, se réuniront. Il n'y aura plus, aux yeux de tous, qu'un seul peuple. La raison d'être actuelle du judaïsme orthodoxe, c'est que le judaïsme garde fidèlement ce que les chrétiens parfois, à travers les siècles, ont tendance à laisser perdre.

Par exemple, le judaïsme orthodoxe garde fidèlement le strict monothéisme qui est aussi le premier article du *Credo* chrétien.

Le judaïsme orthodoxe garde fidèlement la doctrine constante des Saintes Écritures concernant l'excellence de la Création physique, de l'existence corporelle, que les chrétiens ont parfois laissé s'éloigner sous les influences diverses du platonisme, du néo-platonisme, des divers systèmes gnostiques, du manichéisme et des hérésies cathares.

Le judaïsme orthodoxe garde fidèlement la doctrine constante de l'excellence de la raison humaine et de la capacité de l'homme à coopérer à l'œuvre de la Création. En sorte que si un jour les théologiens chrétiens se réunissaient pour résoudre leurs propres problèmes et pour surmonter les schismes qui sont survenus à l'intérieur de la chrétienté à travers les siècles, ils auraient fort intérêt à inviter des théologiens judéens orthodoxes connaissant bien les Écritures hébraïques pour décider quel est le contenu de la Révélation concernant ces points qui sont en discussion parmi les chrétiens.

La raison d'être actuelle du judaïsme, c'est que les chrétiens en ont besoin pour garder fidèlement les enseignements du monothéisme hébreu qui sont inclus dans leur propre doctrine. Il faut, par exemple, faire attention à ce que l'enseignement de la théologie trinitaire ne porte aucunement atteinte au plus strict, au plus pur monothéisme. C'est ce qu'ont fort bien vu les plus grands docteurs chrétiens, ceux qui ont fait la théologie.

En attendant, ce qui est sûr et certain, c'est que les seuls sentiments normaux des chrétiens normaux à l'égard du judaïsme sont le respect, la vénération, la reconnaissance et l'amour filial. L'antijudaïsme spirituel a toujours été une forme d'antichristianisme : la détestation de l'esprit du prophétisme hébreu, c'est-à-dire la détestation de l'Esprit saint. Le Peuple hébreu est un peuple prophète crucifié depuis des millénaires parce qu'il a apporté à l'humanité entière l'enseignement du Dieu créateur.

L'âme et le corps [20]

Vers les VIIe et VIe siècles avant notre ère, un thème s'est répandu dans l'Inde ancienne et en Grèce et il a fait fortune. L'âme humaine est d'essence divine. Elle est tombée dans un corps mauvais dans lequel elle est comme exilée, aliénée et souillée. Elle y oublie son origine divine. Si elle est insuffisamment purifiée, elle est contrainte de passer de corps en corps, de corps d'homme en corps d'animaux, jusqu'à ce qu'elle échappe à ce triste cycle lassant, comme disent certaines tablettes orphiques. La délivrance, c'est d'échapper finalement à la nécessité de la transmigration de corps en corps. Alors l'âme retourne à son origine, qui est la divinité elle-même. Il en est résulté dans la pensée européenne, jusqu'aujourd'hui, l'idée que l'âme et le corps, cela constitue deux choses, ou deux substances.

Lorsqu'on tente l'analyse du donné qui s'offre à nous dans notre expérience, que trouvons-nous ? Considérons un organisme vivant quelconque, une amibe, un monocellulaire, ou un pluricellulaire, un animal, un homme. Nous discernons bien une composition. Une multiplicité d'éléments physiques entrent en jeu dans un organisme vivant : du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, de l'azote, du soufre, du phosphore, du chlore, du calcium, du magnésium, et d'autres éléments encore, certains en toute petite quantité, sous forme de traces. Cela, c'est l'analyse chimique du vivant. C'est l'analyse chimique du cadavre que laisse le vivant.

Mais qu'est-ce donc qui distingue le cadavre du vivant ? C'est que le vivant est un système organisé dans lequel tous ces éléments chimiques sont intégrés dans une unité de structure. Le cadavre n'est pas une unité : c'est un tas d'éléments qui se dissocient, qui se séparent et qui se décomposent. L'organisme vivant est une unité qui subsiste, selon les espèces, plus ou moins longtemps.

Mais il y a plus extraordinaire. L'être vivant, l'organisme vivant est une unité qui subsiste dix, vingt, quatre-vingt-dix ans en renouvelant constamment et complètement les atomes et les molécules qu'il intègre. Il prend au-dehors des atomes et des molécules, il décompose les molécules qu'il prend dans le milieu ambiant, il recompose des molécules conformes à son type, il élimine des atomes et des molécules, en sorte que nous n'avons plus aujourd'hui dans nos tissus aucun des atomes que nous logions il y a dix ou vingt ans. La matière multiple que l'organisme intègre et qu'il compose est constamment renouvelée et cependant l'organisme subsiste et le vieillard sait qu'il est le même que cet enfant qui jouait aux billes soixante-dix ans plus tôt. Quelque chose subsiste, qui est forme, structure, psychisme, sujet. Et quelque chose est constamment renouvelé : la multitude des atomes et des molécules que nous intégrons pour constituer l'organisme vivant que nous sommes. Toutes les cellules de l'organisme sont constamment renouvelées. Nous en renouvelons environ cinq cents millions par jour. Seules les cellules nerveuses, les neurones, ne sont pas renouvelées. Eh bien, même dans les cellules nerveuses les atomes et les molécules sont constamment renouvelés ! Voilà le fait que la technique des atomes radioactifs marqués a permis de vérifier. Il est d'une importance considérable pour l'analyse correcte de notre problème.

Un être vivant quelconque, animal ou homme, est une composition qui subsiste pendant une durée variable en renouvelant constamment la matière multiple qu'elle intègre. On peut donc et on doit distinguer la matière qui entre et qui sort, la matière variable, la matière qui change, et le sujet lui-même qui demeure et subsiste. Dans un organisme vivant, on peut distinguer, comme le font les chimistes, une multiplicité d'éléments physiques. Mais il faut ajouter qu'il existe un x qui compose cette multiplicité d'atomes pour constituer cet organisme vivant que je vois et que je touche.

[20] *La Voix du Nord,* 19 novembre 1977.

L'organisme vivant est donc constitué de deux choses : la matière multiple d'une part, intégrée dans l'organisme, et le principe qui intègre, qui informe et qui subsiste, ce principe qui est aussi psychisme et conscience.

Le thème que nous avons évoqué pour commencer nous disait ceci : l'homme est composé d'une âme et d'un corps. L'analyse qui s'impose à nous à partir de l'expérience nous dit ceci : un corps vivant quelconque est composé d'un principe informant, que l'on peut appeler âme si l'on veut, — il n'y a aucun inconvénient à cela —, et d'une matière multiple. Comme on le voit, les deux analyses ne sont pas du tout identiques. Elles sont même incompatibles. Dans le vieux thème orphique que l'on trouve aussi dans les antiques Upanishad, l'âme se surajoute au corps, elle vient l'habiter, et puis elle le quitte, et s'en va en chercher un autre. Dans l'analyse qui s'impose à nous à partir du donné concret et expérimental, l'âme ne se surajoute pas au corps, elle le constitue. Un corps vivant, celui que je peux toucher du doigt, c'est une âme vivante qui informe une matière multiple pour constituer cet organisme. L'âme et le corps ne sont pas deux choses, puisque le corps, c'est une âme qui informe une matière. Et cela est si vrai que lorsque l'homme ou le lion ou l'éléphant meurent, il ne reste pas un corps, il reste un cadavre, ce qui est tout à fait différent, puisque le corps est une unité informée tandis que le cadavre est une multiplicité non informée.

L'antique problème des rapports entre l'âme et le corps n'a donc aucun sens, puisque cet antique problème présupposait que l'âme et le corps sont deux choses, ou deux substances. Mais un corps n'existe pas et ne peut pas exister sans âme ou sans animation ou sans information, — ces expressions sont synonymes.

Un problème réel, qui existe bel et bien, c'est celui des rapports qui existent entre le principe qui informe, et que l'on peut appeler âme si l'on veut, et la multiplicité matérielle informée. Mais ce n'est pas le problème des rapports entre l'âme et le corps. C'est le problème de l'information par laquelle une âme vivante parvient à constituer un corps vivant qui n'existerait pas sans information.

Dans l'enseignement philosophique jusqu'aujourd'hui nous continuons à vivre sur le vieux thème orphique transmis par Platon et repris pour l'essentiel par Descartes, Malebranche et la tradition cartésienne. Ce vieux thème est incompatible avec l'analyse que nous impose l'expérience. Aristote l'avait déjà aperçu. Et cette incompatibilité comporte des conséquences catastrophiques par exemple en médecine, ou en psychologie, ou en psychiatrie. Si vous continuez à conserver le vieux schéma platonicien et orphique, vous ne comprendrez jamais comment un homme qui boit de l'alcool peut avoir le psychisme troublé, ou comment un homme qui absorbe des drogues voit son psychisme altéré, puisque dans le schéma platonicien et dans le schéma cartésien, vous fournissez de l'alcool ou des drogues à votre corps. Comment comprendre que votre âme en soit affectée ? Dans l'analyse expérimentale qui s'impose à nous, c'est très simple : l'alcool est une molécule, une composition ; le LSD aussi, la mescaline aussi ; ces molécules sont de l'information, et à ce titre ce sont des messages. Si vous introduisez ces messages dans un organisme vivant qui est un système informé et qui est un psychisme — le psychisme ne s'ajoute pas à l'organisme, il le constitue —, alors vous comprenez fort bien que ces messages que sont les molécules toxiques exercent une action sur le psychisme, puisque l'organisme est un psychisme.

La catéchèse [21]

Le terme français *catéchèse* est tout simplement le décalque du mot grec *katèchèsis* qui signifie : action d'instruire de vive voix. Il vient du verbe *katècheô :* retentir, résonner, faire retentir aux oreilles, d'où : instruire. La catéchèse, c'est tout simplement l'instruction, la communication d'un message, d'une science, d'une information. Il eut été peut-être préférable de le dire tout de suite en français.

Les évêques du monde entier se sont donc réunis récemment à Rome pour étudier les problèmes posés par la catéchèse, c'est-à-dire la communication à l'humanité montante de la doctrine chrétienne. Les évêques de France se sont ensuite réunis à Lourdes pour réfléchir sur ce même problème. Bien évidemment, la première condition requise pour que l'on puisse communiquer un message, une science, une information, c'est qu'il y ait un message à communiquer. Or, depuis plusieurs années, une tendance très marquée chez plusieurs chroniqueurs, auteurs et prédicateurs, c'est de diminuer, d'exténuer le plus possible le contenu de la doctrine chrétienne. Certains vont même jusqu'à affirmer que le christianisme n'est pas une doctrine. Bien entendu, si le christianisme ne comporte pas de contenu intelligible à communiquer, alors le problème de la communication de l'information ou de l'instruction est réglé dès le départ : il n'y a rien à enseigner. Mais en fait le christianisme de Écriture sainte, des Pères, des grands docteurs, théologiens ou mystiques, est riche d'une substance intelligible, d'une information qu'il faut communiquer. Quelles sont les conditions de la communication de cette information qui est la doctrine chrétienne ?

D'abord que le vocabulaire utilisé soit intelligible pour les garçons et pour les filles qui vont recevoir ce message. Or les chrétiens, catholiques, protestants ou orthodoxes, ne se rendent pas compte que leur langage, le langage dans lequel s'exprime la doctrine chrétienne, est de plus en plus inintelligible pour les hommes et pour les femmes du dehors, et même du dedans.

Quelques exemples. Le mot français *rédemption* n'a strictement plus aucun sens ni pour l'ouvrier des usines, ni pour l'ouvrière des filatures, ni pour le garçon de café, ni pour le paysan dans son champ, pour l'ingénieur des grandes écoles. C'est un terme hermétiquement clos. Le mot français *rédemption* est le décalque du latin *redemptio,* l'action de racheter. Le verbe *redimere* signifie : racheter une chose vendue, racheter un captif. Le latin *redemptio* traduit le grec *apolutrôsis,* qui dérive du verbe *apolutroô* qui signifie : délivrer moyennant rançon. Le verbe grec *apolutroô* traduit deux verbes hébreux, *padah* et *gaal,* qui signifient : racheter, par exemple un parent qui a été vendu comme esclave.

Dans la civilisation dans laquelle ces verbes hébreux étaient utilisés, la pratique de l'esclavage était connue, il existait des marchés d'esclaves, on pouvait les vendre et les acheter. Si l'on voulait libérer un parent captif, il fallait le racheter. Racheter, dans ce contexte, signifiait donc : libérer. Il est dit dans la Bible que Dieu a racheté Israël de la maison de servitude : cela signifie qu'il a libéré son peuple de sa captivité en Égypte Nos garçons et nos filles savent ce que signifie le terme : libération. Il aurait donc mieux valu traduire franchement et complètement le terme biblique, et ne pas s'arrêter en route à un décalque du latin que personne ne comprend plus.

Autres exemples. Un testament, pour l'enfant des écoles, c'est un acte notarié par lequel un vieux monsieur ou une vieille dame lèguent leurs biens à qui ils veulent. Le mot français *testament* est le décalque du latin *testamentum.* Or le latin *testamentum* a servi à traduire le mot grec *diathèkè,* qui traduisait lui-même l'hébreu *berit.* Or l'hébreu *berit* ne signifie pas testament, mais alliance.

Les livres du Nouveau Testament, ce sont les livres de la Nouvelle Alliance. Le mot français

[21] *La Voix du Nord, 2* décembre 1977.

sacrement, dont aucun enfant et quasiment aucun adulte ne comprend plus la signification, est un simple décalque du latin *sacramentum,* qui est en latin un terme de droit, qui désigne le dépôt fait aux dieux d'une certaine somme comme garantie dans un procès. Or le latin *sacramentum* a servi à traduire le grec *mystèrion,* utilisé par les livres du Nouveau Testament, c'est-à-dire de la Nouvelle Alliance. Et le grec *mystèrion* ne signifiait pas, chez les Pères grecs et chez les Apôtres, ce que signifie le mot français *mystère* aujourd'hui. Aujourd'hui, pour un Français du XXe siècle, un mystère, c'est ce qui est incompréhensible, fermé à l'intelligence. Or, dans la langue des Évangiles et des lettres de Paul, c'est tout juste le contraire : les mystères sont des secrets si riches en contenu intelligible, si précieux, qu'il faut se les communiquer de la bouche à l'oreille et ne pas les laisser traîner à la portée des païens et des persécuteurs. Le grec *mystèrion* traduit un mot araméen : *raza,* le secret. Dans l'église de Rome, au IVe siècle, celui qui voulait entrer dans l'Église apprenait par cœur le résumé de la doctrine chrétienne, le *credo* et il était interdit de mettre ce *credo* par écrit. Et ce résumé de la foi était appelé le sacrement du symbole évangélique. Un sacrement, c'est un secret, une connaissance que Dieu nous communique.

Je pourrais poursuivre ainsi et aligner des dizaines et des dizaines d'exemples de termes qui sont aujourd'hui totalement inintelligibles pour ceux qui doivent recevoir l'enseignement de la doctrine chrétienne, et le plus souvent pour ceux qui sont chargés de communiquer cet enseignement. Un numéro entier de *La Voix du Nord* n'y suffirait pas.

Mais il y a encore plus grave. A côté des termes qui sont devenus totalement inintelligibles, il y a ceux qui ont été tordus ou faussés, comme des clefs ; ces termes que l'on croit comprendre parce qu'ils semblent simples, mais que l'on comprend de travers parce qu'à travers l'histoire ils ont été déformés. Ainsi, dans la langue française d'aujourd'hui, la foi c'est une croyance, qui se distingue de la connaissance, de l'intelligence, qui s'y oppose même le plus souvent. Or dans la langue des livres de l'Ancienne Alliance (l'Ancien Testament) et de la Nouvelle Alliance, les termes que nous avons traduits par *foi* ne s'entendaient pas ainsi. La foi, dans la langue et la pensée bibliques, c'est une connaissance, c'est une intelligence. Le contresens est donc complet.

Autre exemple : le mot *personne* aujourd'hui, pour un garçon ou une fille qui suivent un cours de philosophie au lycée, signifie : un être pourvu de raison et de liberté. Si monsieur l'aumônier dit à ces mêmes garçons et filles qu'en Dieu il existe trois personnes, que se passe-t-il ? Forcément ces garçons et ces filles s'imaginent qu'en Dieu il existe trois êtres pourvus de raison et de liberté, ce qui constitue une des plus grosses hérésies possibles, puisque c'est la destruction du monothéisme. Que s'est-il donc passé ? Lorsque saint Augustin, dans son grand traité consacré à la théologie trinitaire, a utilisé le terme latin *de persona* pour désigner Dieu, le Christ et le Saint Esprit, ou plus exactement Dieu, la parole de Dieu et l'esprit de Dieu, il a pris soin de préciser qu'il entendait par *persona,* ici, non pas un être, mais une relation. C'est ainsi que l'entendent Thomas d'Aquin et Jean Duns Scot : en Dieu il existe des relations qu'ils ont appelées en latin des *personae.* Le mot a changé de sens.

Dernier exemple : le mot *chair* en langue française d'aujourd'hui signifie la viande sans les os, ou du moins le corps, les parties charnues : la chair du gigot, les chairs fermes d'un beau bébé, une femme bien en chair, etc. Lorsque l'auteur, quel qu'il soit, du Quatrième Évangile écrit : Et le *logos,* c'est-à-dire la parole de Dieu, a été chair, que veut-il dire ? Le mot français *chair* traduit le latin *caro* qui traduit le grec *sarx* qui traduit l'hébreu *basar* et l'araméen *bisra.* Mais en hébreu et en araméen, ces termes ne signifient pas ce que signifie le mot français moderne *chair.* En hébreu et en araméen, *basar* et *bisra* désignent et signifient l'homme tout entier, l'homme vivant. Ils sont synonymes de l'hébreu *adam,* l'homme. Lorsque donc l'auteur du Quatrième Évangile écrit que la parole de Dieu a été chair, il veut dire que la parole de Dieu a été un homme, homme complet, total. La première condition, nécessaire mais non suffisante, pour communiquer aujourd'hui et demain le contenu de la doctrine chrétienne, c'est d'effectuer une sérieuse révision de tout le vocabulaire chrétien et de se

demander pour chaque terme ce qu'il signifie pour celui qui l'entend aujourd'hui, et ce qu'il voulait signifier à la source.

Le problème de l'éthique [22]

Le mot français *éthique* dérive d'un mot grec, *èthos,* qui signifie d'abord, au pluriel : le séjour habituel, les lieux familiers, la demeure, en parlant des animaux et des hommes. Puis, le caractère habituel, les coutumes, les usages, les habitudes et finalement, par extension, les mœurs. L'éthique est donc une discipline qui concerne les mœurs. Le mot français *morale* dérive, lui, du latin *mos,* pluriel *mores,* la volonté, l'usage, la coutume, le genre de vie, les mœurs. Éthique et morale sont donc strictement synonymes.

Maintenant, demandons-nous ce qu'un adolescent entend lorsqu'on lui parle de morale. Il entend par là un ensemble d'interdits qui visent à l'empêcher de faire ce qu'il a envie de faire. Lorsque aujourd'hui on parle de morale internationale, on entend par là un ensemble de règles idéales qui, en principe, devraient interdire aux nations de faire n'importe quoi, par exemple de massacrer, de s'approprier des territoires qui ne leur appartiennent pas, d'exploiter des peuples, de torturer. Mais, dans la psychologie contemporaine, aussi bien chez l'adolescent, que chez l'homme politique, ces règles sont en l'air. Certains pensent qu'elles dérivent des autorités religieuses. Et dans ce cas, pour se libérer de ces règles, de ces impératifs, il suffit de se libérer de ces autorités religieuses, en vertu du principe formulé par le romancier russe Dostoïevski : si Dieu n'existe pas, tout est permis.

Dans la mentalité moderne, et de plus en plus, l'idée s'impose que les règles morales sont des conventions, plus ou moins arbitraires et plus ou moins despotiques. Pour l'adolescent, ces règles qui sont le plus souvent des interdits sont l'œuvre commune de la religion, de la police, du pouvoir politique. Pour se libérer de ces interdits, pour retrouver la liberté, il faut donc et il suffit de se libérer de la religion, de la police et des institutions politiques.

D'abord, les termes d'éthique et de morale ne sont pas suffisants ni adéquats, car il ne s'agit pas seulement des mœurs, loin de là. Le problème est beaucoup plus profond. Si l'on étudie la formation des organismes vivants, depuis les origines, on constate qu'ils sont constitués par des messages qui sont normatifs en ce sens précis qu'ils commandent à la construction de l'organisme, au processus de l'embryogenèse et de l'organogenèse. Et si le message génétique qui est normatif n'est pas exécuté, pour une raison ou pour une autre, il en résulte une monstruosité dans l'organisme. Le monstre, c'est un organisme anormal, c'est-à-dire développé et construit en dehors de la norme spécifique. L'organisme que nous sommes est constitué par des milliards de cellules différenciées, spécialisées, qui travaillent de concert et qui obéissent donc à un système d'autorégulation.

Par exemple si vous vous coupez la main, les tissus se régénèrent et lorsque le processus de cicatrisation est achevé, le système nerveux central donne l'ordre de cesser le travail de tissage des tissus. Si ce travail se poursuit néanmoins, alors c'est un tissu anormal, supplémentaire qui est élaboré, c'est un tissu cancéreux. Les cellules cancéreuses sont des cellules qui se développent d'une manière anarchique, sans obéir au système d'autorégulation qui commande la genèse et la conservation de l'organisme et sans lequel l'organisme ne peut pas vivre.

Dans une société animale comme par exemple la société des abeilles, il existe des normes, des systèmes d'autorégulation analogues à ceux qui existent dans notre organisme. Une ruche, c'est un organisme dont les cellules, à savoir les abeilles, sont capables de voler et de s'éloigner les unes des autres. Mais elles obéissent à une norme, faute de quoi le peuple des abeilles ne pourrait pas subsister. Il faut aller encore plus loin.

L'homme est un animal inachevé, inachevé bien entendu lors de la conception ; et durant le

[22] *La Voix du Nord,* 7 décembre 1977.

processus d'embryogenèse, l'obéissance à la norme créatrice est requise pour que l'organisme formé soit normal. Mais lorsque l'enfant naît, il n'est pas achevé non plus. Son développement, son accès à l'état adulte est soumis à certaines conditions, à certaines normes. N'importe quoi n'est pas égal pour ce développement, ni du point de vue physique, ni du point de vue psychologique, ni du point de vue intellectuel. Allons encore plus loin.

L'humanité n'est pas achevée. L'Homme est apparu il y a environ 100 000 ans si l'on convient d'appeler Homme le dernier de la série qui marque le processus de l'anthropogenèse. Mais cet être qui vient de naître il y a si peu de temps, si l'on tient compte des durées cosmiques, cet être qui émerge de l'animalité est en pleine genèse, en régime de formation. Il est encore, nous disent maints paléontologistes, à l'état embryonnaire. N'importe quoi n'est pas égal pour son développement. Il existe des normes objectives qui sont les conditions de son développement, de sa réalisation, faute de quoi l'Homme va régresser en sens inverse du processus évolutif créateur et retourner à l'animalité d'où il émerge péniblement. Ces normes objectives d'existence, de réalisation et de développement, n'importe qui peut les découvrir, par l'analyse rationnelle et par la science de l'Homme. Il n'est pas nécessaire d'être monothéiste pour comprendre que pour l'existence et le développement de l'Homme, il vaut mieux éviter qu'il ne se détruise lui-même avec l'une des armes dont il dispose aujourd'hui. Il n'est pas nécessaire d'être monothéiste pour observer que ce ne sont pas les goinfres ni les buveurs qui ont découvert la Relativité et que pour réussir une œuvre quelconque, scientifique, artistique ou même une performance athlétique, certaines conditions sont requises, qui sont de fait ascétiques. Contre Dostoïevski, nous disons donc que la découverte des normes que l'on appelle éthiques, — mais cela ne suffit pas, — ne dépend pas de la question de savoir si l'on est monothéiste ou athée. La réalité objective est la même pour tous, pour l'athée comme pour les autres et les conditions de l'existence, du développement et de la réalisation de l'Homme sont en droit discernables pour tous.

Au XVIIIe siècle, un philosophe prussien qui s'appelait Emmanuel Kant a exposé que la morale, telle qu'il l'entendait, était l'expression d'un Impératif catégorique, d'un Diktat de la Raison pure pratique et il a insisté aussi lourdement qu'il en était capable sur le fait que cet Impératif catégorique ne doit surtout avoir aucun fondement dans l'expérience objective, faute de quoi, disait-il, il ne serait pas pur ! La moralité est une loi *a priori* qui s'impose à nous sans justification expérimentale et elle ne doit pas dépendre d'une anthropologie, c'est-à-dire de la science de l'Homme.

C'est cette conception de la morale *a priori,* impérative et sans base expérimentale, que vomissent aujourd'hui les adolescents du monde entier, et ils ont bien raison. Ils ressentent cette manière de présenter la morale comme tyrannique, et ils ne se trompent pas. Elle leur apparaît comme arbitraire, parce qu'elle n'est pas justifiée dans la réalité objective, et c'est vrai.

S'il nous était permis de donner ici notre avis, nous dirions qu'avec les adolescents il vaut mieux éviter de parler de morale, parce que ce terme, sous l'influence de Kant et de quelques autres, a pris une signification détestable à leurs yeux, et d'ailleurs il ne suffit pas à signifier ce qui est en question. Avec les adolescents, il faut entreprendre une analyse, rationnelle, fondée dans l'expérience, sur ce que c'est que l'Homme, sur les conditions objectives de son développement et de sa réalisation et il faut leur poser les questions très simples : Qu'est-ce qui est bon pour l'homme, pour son développement ? Qu'est-ce qui est mauvais pour l'Homme ? Qu'est-ce qui est bon pour toi, pour ton propre développement, pour ton plus grand enrichissement, pour ton être, et finalement pour ton bonheur ? Et qu'est-ce qui est mauvais, appauvrissant, qu'est-ce qui conduit au néant ?

Dégager les normes objectives du meilleur développement de l'Homme, c'est là un travail collectif qui appelle la collaboration des biologistes, des médecins, des psychologues, des psychiatres, de tous les savants qui étudient cet être en genèse qui s'efforce péniblement de

découvrir qui il est et ce qu'il veut être.

Noël [23]

Le 25 décembre, l'Église (c'est-à-dire l'Assemblée) fête la naissance du rabbi Ieschoua de Nazareth. Ce n'est pas qu'il soit né ce jour-là, mais cela n'a aucune importance. La fête de Noël est la fête de la naissance de celui qu'en transcription française nous appelons Jésus. Ce n'est pas, en stricte rigueur théologique, la fête de l'Incarnation, puisque l'Incarnation a été réalisée lors de la conception et donc de la création de l'âme humaine de Jésus. L'Église fête cette conception le 25 mars : c'est la fête de l'Annonciation.

A propos de la fête de la naissance de Ieschoua le Galiléen, nous pouvons nous demander : qui est Jésus ? Et en quoi consiste l'Incarnation ? On appelle *cosmologie* une science qui a pour objet l'Univers. On appelle *biologie* une science qui a pour objet les êtres vivants. On appelle christologie une science qui a pour objet cet être singulier que sa mère appelait en hébreu Ieschoua, ce qui signifie : Yahweh sauve. La christologie s'est développée à partir d'une expérience initiale. Les compagnons du rabbi galiléen, qui heureusement n'étaient pas des professeurs de philosophie ni des étudiants en philosophie, et surtout pas des partisans de l'idéalisme, transcendantal ou non, mais des paysans, des artisans, des marins, des gens simples et normaux, les compagnons de Ieschoua ont constaté un ensemble de faits d'expérience pendant qu'ils ont vécu avec lui et qu'ils l'ont observé.

Ils ont constaté d'abord que cet homme était un homme, anatomiquement, physiologiquement, psychologiquement, un homme complet, comme eux, un homme qui avait faim, qui avait soif, qui pouvait être fatigué, qui pouvait être troublé par la pitié ou par l'horreur du monde, qui pleurait.

Ils ont constaté aussi que cet homme disposait d'une science, d'une sagesse, d'une sainteté, et d'une puissance qui ne sont pas celles de l'homme, mais qui ne peuvent être que celles de Dieu le créateur. Car Dieu seul connaît la science de la création de l'homme nouveau, comme la connaissait le rabbi Ieschoua, et Dieu seul le créateur peut recréer les organismes abîmés, les aveugles-nés, les paralytiques, etc. Les guérisons du rabbi Ieschoua ne sont pas contestables du point de vue historique et scientifique, car ses pires adversaires ne les ont pas contestées. Ils les ont interprétées en affirmant que ces guérisons qu'aucun homme seul ne peut réaliser étaient l'œuvre non pas de Dieu mais de l'Adversaire *(satan,* en hébreu).

Les compagnons de Ieschoua ont constaté que le rabbi galiléen n'était pas seulement comme les anciens prophètes hébreux qui recevaient de temps en temps l'enseignement de Dieu, un message de Dieu, la parole de Dieu. Les compagnons ont constaté que Ieschoua enseignait de source : la science créatrice, la science et la puissance du Créateur étaient en lui, d'une manière congénitale.

Après la mort du rabbi galiléen, les compagnons ont vu Ieschoua vivant. Parmi ceux qui l'ont vu vivant, plusieurs sont morts dans les jardins de Néron, comme Kêphas (le Rocher, Pierre) et Paul lui-même pour l'attester. Ils sont donc témoins d'un fait (martyres, les témoins).

Dès le début, dès les toutes premières générations, on a assisté à une tendance qui consistait à évacuer ou à exténuer la pleine et entière humanité de Ieschoua. Ce sont des tendances que l'on a appelées docètes, du grec *dokein* : il semble, parce que les auteurs de ces tendances enseignaient que l'humanité de Ieschoua n'était qu'une apparence. Contre ces tendances, les docteurs chrétiens ont fait appel à l'expérience initiale des compagnons de Ieschoua, expérience consignée désormais dans des livres et qui attestait que Ieschoua était pleinement et intégralement homme. D'autres tendances se sont fait jour qui aboutissaient à ne faire de Ieschoua qu'un prophète éminent. Là encore, c'est l'expérience initiale des compagnons qui était mise en avant pour récuser cette interprétation. Elle

[23] *La Voix du Nord,* 23 décembre 1977.

ne suffit pas pour rendre compte de ce qui a été vu, entendu et vécu par les compagnons. Constamment, à travers les siècles, c'est l'expérience initiale qui a été et qui reste le critère de la christologie orthodoxe.

En 362, un évêque de Laodicée en Syrie, appelé Apollinaire, interprète le début du Quatrième Évangile : "Le *Logos* est devenu chair..." comme si le mot *chair* signifiait la même chose que le mot *corps* chez Platon. Et il en conclut que l'Incarnation, c'est le *Logos* (la parole créatrice) de Dieu qui prend un corps sans âme spirituelle. Alors l'Église tout entière réagit, exactement comme un organisme vivant qui réagit lorsqu'on introduit en lui une molécule toxique, c'est-à-dire un message chimique qui est incompatible avec les normes de l'organisme vivant. L'Église rejette l'interprétation d'Apollinaire et elle définit ce qu'elle avait toujours pensé : le *Logos* est devenu chair, cela ne signifie pas que le *Logos* est devenu corps, mais cela signifie que le *Logos* de Dieu s'est uni l'Homme, l'Homme tout entier, l'Homme complet, intégral, avec toutes ses puissances intellectuelles. Et dans cette union de l'Homme à Dieu, le *Logos* de Dieu n'est pas altéré, il n'est pas modifié. Il reste absolument transcendant dans l'incarnation.

En 428, le nouveau patriarche de Constantinople, Nestorius, propose une théorie, une interprétation de l'Incarnation selon laquelle l'union de l'Homme assumé et de Dieu qui assume n'aboutit pas à un être un, mais à une association de deux êtres. Contre lui, dès 429, Cyrille, évêque d'Alexandrie, écrit une série de traités dans lesquels il explique que cette union qui est l'Incarnation aboutit à constituer un être véritablement un, qu'il appelle avec le prophète Isaïe, *Immanu-El,* "Dieu avec nous".

Quelques années plus tard, un vieux moine de Constantinople, Eutychès, enseigne avec Cyrille que Jésus le Christ est un être véritablement un, mais il ne distingue pas suffisamment, dans cet être ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu. Le pape Léon écrit à l'évêque de Constantinople une lettre célèbre dans laquelle il explique que dans cet être singulier et concret qui est Jésus, l'humanité du Christ subsiste dans l'union avec toutes ses propriétés, toutes ses puissances. Et le concile œcuménique de Chalcédoine, en 451, définit que dans l'unique personne du Christ les deux natures, la divine et l'humaine, subsistent unies sans être mélangées ni confondues, sans séparation non plus. Elles sont unies sans confusion et conservent leurs propriétés.

Au VIIe siècle, des patriarches d'Alexandrie et de Constantinople proposent de nouveau une théorie de l'Incarnation selon laquelle Jésus le Christ, le Verbe incarné, n'a pas d'opération humaine propre.

Saint Maxime le Confesseur, le pape saint Martin, puis les conciles du Latran en 649 et de Constantinople en 681 expliquent et définissent que dans le Christ il faut reconnaître une authentique liberté humaine, une volonté humaine, une opération humaine, qui sont unies librement à la volonté de Dieu et qui coopèrent librement avec elle. Cette définition est de la plus haute importance puisqu'elle va caractériser la mystique chrétienne orthodoxe. Selon la mystique chrétienne, l'homme créé est appelé à une transformation par laquelle il va devenir capable de prendre part à la vie personnelle de Dieu. Cette transformation, nous disent les Pères et les plus grands docteurs chrétiens, par exemple saint Jean de la Croix, est une authentique divinisation, mais dans cette divinisation il n'y a pas confusion de l'homme créé et de Dieu incréé. Les natures restent distinctes dans l'union et dans la transformation. Et l'homme doit coopérer activement et librement avec la grâce qui le transforme.

Au VIIe siècle, le développement du dogme christologique n'est pas achevé. Mais il a pris sa forme, sa constitution, son organisation. C'est un acquis sur lequel l'Église ne reviendra pas. Il restera à dégager de mieux en mieux la signification et la fonction du Verbe incarné dans l'histoire de la Création, au sommet de cette histoire, la clef de voûte de toute la Création qui a pour but l'union de l'homme créé à Dieu l'unique incréé. A la suite des Pères grecs, c'est le théologien franciscain

Jean Duns Scot qui va ouvrir cette perspective, au début du XIVe siècle.

L'animal et l'homme [24]

Depuis une trentaine d'années, les travaux et les découvertes se multiplient qui nous font connaître davantage ce qu'est la psychologie des divers animaux que nous étudions, non seulement la psychologie individuelle mais aussi la psychologie sociale, les comportements collectifs, la psychologie des groupes et ce qu'on est tenté d'appeler les comportements politiques dans les sociétés animales. Les travaux de Tinbergen, de Von Frisch sur les abeilles, de Konrad Lorenz, de Eibl-Eibesfeldt, de Wolfgang Wickler, de Madame Lawick-Goodall qui travaille sur les Singes supérieurs, et de bien d'autres que nous ne pouvons nommer ici, sont désormais bien connus en France.

Recommandons par exemple pour un lecteur français qui désire s'initier à ces disciplines nouvelles l'ouvrage synthétique d'Irenàus Eibl-Eibesfeldt, traduit en notre langue sous le titre : *L'Homme programmé* (éd. Flammarion). L'ouvrage allemand s'intitule : *Der Vorprogram-mierte Mensch.* Il aurait donc fallu traduire : l'Homme préprogrammé. Ces travaux présentent non seulement le grand intérêt de nous faire découvrir la vie intérieure de nos compagnons et de nos prédécesseurs sur cette terre, les animaux, mais de plus ils projettent une lumière crue et imprévue sur notre propre psychologie humaine, sur nos comportements sociaux et politiques, sur notre inconscient. C'est d'ailleurs pour cette raison que ces travaux ont suscité des tempêtes. Nous savions déjà à quel point notre anatomie, notre physiologie étaient parentes par exemple de celles des Singes anthropoïdes. Nous venions de découvrir que les systèmes biologiques qui nous constituent avaient été inventés dans bien des cas depuis des centaines de millions d'années. Nous avions découvert que nous étions le résultat d'un long travail de composition progressive dont l'histoire naturelle des espèces nous relate les étapes. Nous venions d'apprendre que la langue dont se sert la nature pour écrire les messages génétiques de l'homme, cette langue a été constituée depuis au moins trois milliards d'années. Nous savions aussi que dans les longs messages génétiques de l'homme se trouvent des chapitres entiers qui ont été composés il y a des centaines de millions d'années.

Mais nous venons de découvrir par les travaux de ces savants qui étudient les sociétés animales à quel point notre propre psychologie est l'héritière de comportements qui remontent souvent très haut dans l'histoire naturelle des espèces. Notre inconscient, notre inconscient le plus ancien, le plus fondamental, c'est avant tout un ensemble de programmations qui ont été formées bien avant l'apparition de l'Homme sur la terre. De même que nous avons hérité par nos gènes de chapitres entiers qui commandent à la construction de systèmes biologiques inventés et mis au point bien avant nous, eh bien de même nous héritons aussi par l'intermédiaire de nos gènes de comportements sociaux, politiques, de réactions affectives, de gestes et de sentiments, de conduites qui ont été constitués voici plusieurs dizaines ou centaines de millions d'années, depuis l'ère des grands Reptiles. Il n'y a à cela rien d'étonnant : notre organisme est construit par un message génétique. Ce message génétique contient des chapitres entiers qui ont été écrits et composés il y a très longtemps, bien avant l'apparition de l'Homme. Il est donc tout naturel que notre anatomie et notre physiologie manifestent des analogies avec des espèces animales antérieures à nous. Mais puisque l'organisme que nous sommes est aussi un psychisme, il est normal que dans notre psychisme même nous trouvions des souvenirs, des traces, des héritages de l'histoire antérieure de la vie. Pour le docteur Sigmund Freud, de Vienne (vous avez entendu parler ?) l'inconscient, c'est d'abord ou principalement du refoulé individuel. A la lumière des travaux portant sur les sociétés animales, nous découvrons que la plus grande part de notre inconscient, ce n'est pas du refoulé, mais c'est l'héritage

[24] *La Voix du Nord,* 24 décembre 1977.

des programmations antérieures inscrites dans certains chapitres de nos messages génétiques et ainsi transmises de père et de mère en fils et fille. La plus grande part de notre inconscient n'est pas de l'acquis individuel mais de l'inné, du congénital héréditaire.

Ces travaux ont bien évidemment une énorme importance pour la connaissance de l'Homme. Ils nous éclairent sur ce qui, en l'Homme, est encore animal. Ce sont surtout les comportements sociaux, grégaires, politiques qui reçoivent une lumière saisissante par ces découvertes. Le système des castes, la hiérarchie, les comportements de soumission ou de domination, la courtisanerie, la tyrannie, la défense du territoire, l'agression, le sens de la propriété, la caisse d'épargne, les rituels amoureux, vous trouverez tout cela dans les sociétés animales étudiées par les savants cités. La question se pose immédiatement : mais alors, nous sommes complètement déterminés par ces antiques programmations inscrites dans nos gènes, transmises d'une manière héréditaire et finalement inscrites dans notre vieux cerveau, qu'en langage savant on appelle le paléo cortex, ce qui revient au même ? — Pas du tout. Nous sommes déterminés, nous sommes et nous restons des somnambules si nous obéissons à ces antiques programmations sans même prendre conscience de leur existence. Les hommes qui veulent prendre le pouvoir sur un groupe humain ou une nation savent jouer intuitivement sur ces antiques programmations, par exemple sur celles qui commandent de chasser du groupe les étrangers et les infirmes, ou sur celles qui appellent à la défense du territoire. Mais dès lors que nous prenons conscience, grâce à ces travaux, de l'existence en nous de ces antiques programmations, nous pouvons aussi nous en libérer et adopter librement d'autres normes que celles qui étaient en vigueur chez les reptiles du Secondaires ou même les singes anthropomorphes de la fin du Tertiaire. La liberté, c'est de prendre conscience de ces antiques programmations et de les dépasser.

Du point de vue théologique, ces découvertes récentes ont une importance considérable, puisqu'à leur lumière on aperçoit d'une manière saisissante ce qu'apportent le judaïsme et le christianisme dans l'histoire naturelle de l'Homme : une nouvelle programmation.

En particulier, si l'on étudie l'enseignement du fondateur du christianisme, on aperçoit qu'il propose une nouvelle programmation qui s'oppose sur plusieurs points aux vieilles programmations reçues de la préhistoire de l'Homme. Ainsi, le fondateur du christianisme n'a pas une pierre pour reposer sa tête, il renonce au territoire propre, il transcende, — et ses disciples après lui —, la notion de territoire. Il enseigne à ne pas répondre à l'agression par l'agression. Il propose des programmations qui sont favorables à l'étranger, au faible. Il est très désinvolte à l'égard de la hiérarchie politique. Il se défait librement du désir de l'accumulation des propriétés. Et ainsi de suite. Ce que les travaux récents nous font découvrir, c'est ce que Paul, dans ses lettres, appelle la vieille humanité, ou le vieil homme, auquel il oppose le nouvel homme ou la nouvelle humanité construite par la nouvelle programmation apportée par celui qui s'appelait lui-même le fils de l'Homme.

Pour la théorie du péché originel aussi, ces travaux vont nous obliger à tout revoir et à tout repenser, car ils nous montrent ce qui dans l'Homme est un héritage animal, et non pas du tout le résultat de ce que certains théologiens ont appelé la nature déchue. Par contre, ils nous font bien voir ce qui est encore animal dans l'homme et ce qui est proprement humain. Les lions et les tigres et tous les animaux défendent leur territoire, mais il existe rarement, dans les joutes et dans les luttes d'animaux appartenant à la même espèce, de guerre à mort. Un rituel de soumission suffit pour arrêter la lutte. Et en tout cas les animaux ne torturent pas leurs compagnons.

L'homme et la femme [25]

Dans la vieille langue hébraïque, pour désigner l'union physique des amants, on utilise le verbe *iada,* connaître : Abraham a connu Sarah, sa femme, et elle a conçu et elle a enfanté un fils et elle a appelé son nom Isaac. L'union physique des amants est une connaissance mutuelle, réciproque.

Les anciens Hébreux pouvaient s'exprimer ainsi, parce qu'ils ne pensaient pas, comme les disciples de Platon et de Descartes, que l'homme est constitué de deux choses, l'âme d'une part et le corps de l'autre. Ils pensaient au contraire que l'homme est un corps vivant parce qu'il est une âme vivante, et un corps vivant n'est rien d'autre qu'une âme vivante qui se manifeste ici dans le monde physique. Ce ne sont donc pas les corps qui s'unissent, à part de l'âme, mais c'est l'homme tout entier qui s'unit à la femme et dans cette union l'homme communique à la femme un message, une science, celle qui est requise pour que la femme puisse composer un enfant qui soit à l'image et à la ressemblance de celui qu'elle aime.

Il est bien évident que le message génétique communiqué par Mozart n'est pas exactement le même que celui qui est communiqué par Félix Potin ou Dupont d'Isigny. Et il est très vraisemblable que la femme lorsqu'elle regarde un homme, a l'intuition biologique du message qu'elle peut en recevoir. Il est probable qu'un signe certain qu'une femme aime un homme, c'est qu'elle désire avoir un enfant de lui, c'est-à-dire un enfant dont cet homme ait fourni l'Idée directrice, pour parler comme Claude Bernard.

La biologie contemporaine nous apprend que dans la nature, il n'existe pas deux êtres vivants identiques. En ce qui concerne l'homme, depuis qu'il existe, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais deux individus strictement identiques. Chacun d'entre nous est une composition exclusive, un poème inédit, irremplaçable, et lorsqu'un homme aime telle femme en particulier, lorsque telle femme aime tel homme précisément, ils ont raison de penser que cet être qu'ils aiment, amour heureux ou malheureux, est irremplaçable, unique en sorte que la relation qui s'établit entre tel homme et telle femme est strictement unique dans toute l'histoire de l'Univers.

Nos contemporains n'estiment pas assez l'amour physique. Ils en parlent beaucoup, ils font beaucoup de bruit autour, mais au fond d'eux-mêmes ils le méprisent : il suffit pour s'en rendre compte de voir en quels termes ils en parlent, comment ils le présentent, et ce qu'ils en font. Ils ne savent plus que l'amour physique est un mystère. Le mot *mystère,* aujourd'hui, signifie à peu près : ce qu'on ne comprend pas, ce qui est fermé à l'intelligence. Il a signifié autrefois, dans les religions à mystères et dans le christianisme primitif, le secret qui est si précieux, si riche de contenu, de substance intelligible, qu'il ne peut être communiqué qu'à ceux qui sont dignes de le recevoir. Le mystère est une initiation à une connaissance transcendante.

C'est en ce sens que Paul, dans une de ses lettres, celle adressée aux chrétiens d'Éphèse, dit que l'amour entre l'homme et la femme est un grand mystère. On a traduit le mot grec *mystèrion* par le latin *sacramentum.* Et c'est la raison pour laquelle aujourd'hui dans nos langues on dit que cet amour est un sacrement. Le sacrement ne se surajoute pas du dehors, d'une manière jurique, à l'amour réel qui existe entre tel homme et telle femme. C'est justement cet amour singulier et unique qui est un sacrement, c'est-à-dire un mystère, c'est-à-dire un secret et une connaissance qu'ils se communiquent l'un à l'autre.

Dans l'histoire de l'Univers jusqu'aujourd'hui, l'amour qui existe entre tel homme et telle femme est certainement le mystère le plus élevé dans l'ordre naturel et c'est pourquoi un livre des Saintes Écritures est consacré à célébrer ce mystère : *schir ha-schirim,* le Chant des Chants, le Chant

[25] *La Voix du Nord,* 31 décembre 1977

par excellence. Et ce mystère est si élevé, si profond, si riche de contenu qu'il est l'analogie choisie par Écriture pour signifier l'union consentie de l'être créé à l'Être incréé.

Les disciples de Freud, les disciples de Nietzsche et les disciples de leurs disciples passent leur temps à répéter que c'est de la tradition juive et chrétienne qu'est venue en Occident la mauvaise conscience à l'égard de l'amour physique. Il est difficile de commettre une erreur historique plus complète. On trouve le sentiment de culpabilité à l'égard de l'existence sensible, de l'existence corporelle, dans la vieille tradition orphique, puis dans les écoles platoniciennes, dans le néo-platonisme, dans tous les systèmes gnostiques, dans le manichéisme et puis dans cette forme du néo-manichéisme médiéval que l'on a appelée l'hérésie cathare. Pour les gnostiques, les manichéens et les cathares, l'union physique et féconde de l'homme et de la femme est une abomination car par cette union des âmes divines sont projetées dans la matière et exilées. L'amour physique fécond est le péché par excellence puisqu'il contribue à l'œuvre de la création physique qui est considérée comme intrinsèquement mauvaise et perverse par les cathares. Dans les grandes écoles métaphysiques de l'Inde, depuis les antiques Upanishad, on trouve aussi une tradition qui considère l'union de l'âme et du corps, ou plus précisément la descente, la chute de l'âme dans le corps, comme un mal, comme le mal par excellence. En conséquence de quoi, l'amour physique ne peut être lui-même que mauvais.

Mais s'il existe au monde une tradition de pensée dans laquelle ces thèmes n'existent pas, c'est justement la tradition hébraïque qui considère l'ordre cosmique, physique et biologique comme admirable. Il n'y a pas trace de sentiment de culpabilité à l'égard de l'existence sensible, corporelle, dans toute la tradition hébraïque. Et l'orthodoxie chrétienne n'a fait que reprendre cette tradition. Constamment, de génération en génération, de siècle en siècle, elle a enseigné, réaffirmé, contre les platoniciens, contre les gnostiques, contre les manichéens, contre les disciples d'Origène d'Alexandrie, contre les cathares, l'excellence de la création physique et de l'amour humain puisque par leur union physique l'homme et la femme coopèrent à l'œuvre de la Création. C'est donc un contresens historique intégral que commettent aujourd'hui les disciples et commentateurs de Nietzsche et de Freud. Il est vrai que les manichéens et les cathares admettaient à la rigueur des surprises-parties d'un genre très spécial, à la condition expresse que les unions n'aboutissent pas à la création d'un enfant et ils indiquaient des méthodes pour éviter la fécondation.

Nos contemporains, par le mépris secret qu'ils manifestent pour l'amour physique dont ils n'aperçoivent pas la signification métaphysique et par la préférence qu'ils accordent à l'union physique stérile, montrent qu'ils sont sans le savoir contaminés par des vieux thèmes manichéens et cathares. Ils n'estiment pas suffisamment l'existence corporelle, parce qu'à la suite des traditions dualistes ils ont dissocié le corps et l'âme.

1978

Défense de la psychiatrie [26]

Henri Ey a été l'un des maîtres de la psychiatrie moderne. Il est mort récemment. Le 16 juillet 1977 il terminait un petit livre qui vient de paraître : *Défense et Illustration de la psychiatrie, la réalité de la maladie mentale* (éd. Masson).

Ceux qui s'intitulent eux-mêmes les "intellectuels" sont, le plus souvent, les plus passifs de tous les hommes et les plus soumis, les plus obéissants aux modes régnantes. Ces modes, ils s'y soumettent et ils contribuent à les amplifier, à les rendre toutes-puissantes, surtout avec les moyens modernes de communication. Les modes intellectuelles sont des systèmes cybernétiques qui se nourrissent, qui s'amplifient eux-mêmes.

L'enseignement de la philosophie en France, depuis plusieurs générations, repose principalement sur quelques auteurs, Platon, Descartes et Kant. Et si l'on y ajoute Hegel, Marx, Nietzsche, Freud, Heidegger, il reste que les colonnes du système intellectuel enseigné sont toujours, au fond, Platon, Descartes et Kant. Cela est si vrai que les philosophes qui font aujourd'hui l'opinion, qu'ils restent chrétiens ou qu'ils cessent de l'être, qu'ils deviennent marxistes ou qu'ils cessent de l'être, sont toujours, au fond, dépendants des préjugés initiaux qui caractérisent et définissent le système philosophique qu'ils ont reçu, passivement, pendant leur adolescence. Ces préjugés, ces présupposés sont d'autant plus puissants, efficaces et tyranniques qu'ils sont totalement inaperçus. Ils sont inconscients, ils semblent aller de soi, ils n'ont pas été vus en tant que présupposés, ils n'ont donc pas été examinés critiquement.

En quoi consistent ces préjugés ? Ils sont nombreux mais il nous suffira ici de signaler ceux qui exercent une action puissante dans la querelle qui est faite depuis plusieurs années à cette partie de la médecine qui est la psychiatrie.

Un premier présupposé, qui nous vient de Platon et de la tradition platonicienne, c'est que la réalité sensible n'est pas intelligible en elle-même. L'intelligible et le sensible sont séparés, dissociés. Si l'on veut trouver l'intelligible, il faut fuir cette réalité sensible que nous fournissent nos sens.

Un second préjugé, lié au précédent, c'est que le corps et l'âme constituent deux choses, associées pour notre malheur. La sagesse, la science, l'intelligence n'est possible que si nous séparons l'âme du corps. Ce présupposé est passé chez Descartes, puis chez le Père Malebranche, mais aggravé par le fait que Descartes juxtapose à son platonisme initial une conception matérialiste et mécaniste du corps ; le corps, à ses yeux, est une machine, qui tient, qui subsiste et qui fonctionne sans recevoir d'information. Ce que Descartes déteste le plus et ce qu'il rejette avant tout, c'est la théorie aristotélicienne de l'information, la partie la plus moderne et la plus riche de la philosophie aristotélicienne. La théorie cartésienne du corps a eu des conséquences catastrophiques en médecine puisque, sous son influence, certaines écoles médicales ont cru pouvoir traiter chacun des organes à part, comme si les organes étaient les pièces d'une machine.

L'un des présupposés sur lesquels repose la célèbre *Critique* de Kant, c'est que la réalité sensible, en tant que telle, n'est pas informée. Si nous trouvons de l'information, de l'ordre, de l'intelligibilité dans notre expérience, c'est parce que le sujet connaissance l'y a mis. C'est nous, sujets connaissants, qui informons notre expérience. C'est nous qui constituons l'objet de notre connaissance. C'est un préjugé d'origine platonicienne : la réalité sensible, en elle-même et par elle-même, n'est pas informée. Lorsque, dans la *Question juive,* Sartre traite de la question de savoir ce qu'est un Juif, il déclare en substance que le Juif n'existe pas : ce qui existe, c'et l'antisémite, qui, par son regard hostile, crée l'existence du Juif. On reconnaît le schéma kantien : c'est le sujet

[26] *La Voix du Nord,* 21 janvier 1978.

connaissant qui constitue son objet.

Il y a quelques années, des pères jésuites et des pères dominicains expliquaient gravement que l'enfant dans le ventre de sa mère n'existe que s'il est nommé, s'il est reconnu. C'est encore, au fond, le même schéma : l'embryon d'homme n'a pas en lui-même et par lui-même d'existence objective. C'est nous, par la connaissance que nous en prenons, en le nommant, qui lui donnons l'existence. Tout le mouvement antipsychiatrique depuis plusieurs années consiste à affirmer que la maladie du psychisme n'existe pas objectivement : c'est le psychiatre qui crée l'objet de la psychiatrie.

Le docteur Henri Ey, dans son petit livre, se débat contre ces divers préjugés, sans d'ailleurs les rattacher à leurs origines philosophiques inconscientes. Un organisme vivant, en réalité, c'est un psychisme qui, en informant une matière multiple, constitue cet organisme vivant ou ce corps concret que je peux voir et toucher. Lorsque le principe informant s'en va, à la mort, il ne reste pas un corps, mais la matière multiple qui avait été informée et qui ne l'est plus ; ce qu'on appelle le cadavre, qui n'est pas un corps.

Le psychisme, par conséquent, ne se surajoute pas au corps comme le pensaient Platon et Descartes : le psychisme, c'est ce qui constitue le corps organisé. Et donc toute maladie de ce corps organisé, tout trouble organique, est aussi un trouble psychique. Nos grand-mères savaient cela : un enfant qui a des vers intestinaux a aussi des troubles du caractère, tout simplement parce que les parasites sont violemment toxiques. Un organisme intoxiqué ne peut pas être un psychisme équilibré et donc libre. L'un des présupposés de l'antipsychiatrie provient de cette difficulté toute platonicienne et toute cartésienne à comprendre que le psychiatre puisse prétendre à soigner le psychisme en traitant des troubles ou des lésions organiques, car pour un cartésien, le corps et l'âme constituent deux choses. Une armée de psychologues, de psychanalystes et de psychothérapeutes s'imagine aujourd'hui pouvoir soigner les troubles du psychisme sans connaître la biologie humaine et la neurophysiologie : c'est le présupposé cartésien.

Si les maladies du psychisme ne sont pas des maladies de l'organisme, comme le pensent les psychiatres, alors elles sont le résultat de conflits sociaux et politiques : c'est justement ce que répètent les adversaires de la psychiatrie. Contre eux, Henri Ey maintient que les maladies du psychisme sont des maladies de l'individu qui proviennent d'une désorganisation ou désinformation de ce que Ey appelle le corps psychique.

Sous l'influence des courants matérialistes qui travaillent la pensée moderne, un dogme s'est imposé à la plupart de ceux qui font profession de penser pour nous, c'est que la réalité objective, la nature, ne comporte pas de norme objective. Si l'Univers et la nature sont l'œuvre du hasard et de la nécessité, il ne saurait y avoir de norme objective et constituante dans les êtres. Et s'il n'existe pas de norme qui commande à la formation de l'être, par exemple de l'être humain, alors la distinction du normal et du pathologique perd toute signification. Contre ce nouveau préjugé des nouveaux philosophes, Ey montre que bien évidemment la psychiatrie repose sur le discernement de la norme ontologique et ontogénétique qui constitue l'être humain. La maladie du psychisme comme toute maladie organique a une réalité objective, indépendante du psychiatre connaissant parce que la maladie consiste justement à s'écarter de cette norme biologique immanente qui constitue le vivant.

L'ouvrage de Henry Ey a une profonde portée philosophique. Il s'oppose violemment aux courants aujourd'hui dominants et orchestrés. La maladie du psychisme est une désorganisation de l'être, qui est à la fois un être biologique et un être psychique. La psychiatrie est donc à la fois une science de l'homme et une science de la nature, elle est une science biologique. Sous l'influence des philosophies dominantes, nos intellectuels se sont détournés de la biologie, ils l'ignorent le plus souvent. Ils n'aiment pas ce qui est physiologique. Et l'un des dogmes les plus souvent ressassés, c'est qu'il n'existe pas de nature humaine.

Pour un biologiste, la nature humaine, c'est ce qui est inscrit dans le message qu'un homme

communique à une femme. C'est l'Idée directrice de l'homme et donc sa norme. Ne reconnaissant ni la réalité objective d'une nature humaine ni celle d'une norme qui commande à la construction de l'homme, les opposants à la psychiatrie sont forcément conduits à considérer celle-ci comme une entreprise tyrannique visant à imposer du dehors une norme qui, à leurs yeux, n'existe pas. Et c'est la raison pour laquelle Henri Ey doit expliquer que le psychiatre n'est pas un policier ni un militant politique. Il est un médecin qui s'efforce d'aider le malade à retrouver la normalité, c'est-à-dire la liberté.

Les trois premières minutes de l'univers [27]

C'est seulement au milieu du XVIIIe siècle que les lunettes astronomiques ont révélé l'existence dans le ciel d'astres flous que l'on nommait alors des nébuleuses. Kant et Swedenborg ont supposé que ces nébuleuses pourraient bien être un ensemble d'étoiles, comme notre propre galaxie. Au milieu du XIXe siècle, en 1846, lord Rosse, avec un télescope de 1,83 m d'ouverture, aperçoit pour la première fois un objet céleste de structure spiralée : c'était la nébuleuse Messier 51. Dès 1850, lord Rosse avait identifié quatorze nébuleuses spirales. Au cours du XVIIIe siècle, Charles Messier, sur la tour de Cluny, à Paris, recherchait des comètes. Mais il y avait dans le ciel des objets flous qui le gênaient car ils pouvaient être confondus avec les comètes qu'il recherchait. C'est pourquoi il établit la liste de ces objets célestes importuns. Ce petit catalogue de cent trois objets imprévus et non désirés contient les cinquante galaxies les plus belles, visibles de nos régions nordiques.

Qu'est-ce qu'une galaxie ? C'est un ensemble d'étoiles, une population constituée de milliards d'étoiles.

Vers 1920 encore, on discutait avec acharnement de la question de savoir si les galaxies que l'on était en train de découvrir se trouvaient à l'intérieur ou à l'extérieur de notre propre Galaxie. Autrement dit, la question qui se posait était la suivante : notre Galaxie constitue-t-elle la totalité de l'Univers ou non ? Depuis 1924 le grand télescope de 2,54 m du Mont Wilson a permis de voir que les grandes galaxies spirales voisines, Messier 31 d'Andromède et Messier 31 du Triangle, sont des galaxies éloignées de nous d'une distance d'environ un million d'années-lumière. On appelle année-lumière le chemin parcouru par la lumière en un an. Par conséquent la lumière qui nous parvient aujourd'hui de ces galaxies est partie il y a un million d'années.

Nous savons aujourd'hui que l'Univers est un gaz de galaxies, c'est-à-dire un ensemble dont chaque molécule est une galaxie, et une galaxie comme la nôtre, qui est une galaxie très ordinaire, contient environ cent milliards d'étoiles.

Voilà donc un premier point d'acquis. Nos ancêtres vivaient dans un Univers qui était réduit à notre système solaire, avec quelques étoiles qu'ils supposaient fixes. Il paraît que Galilée et ses juges se sont disputés pour savoir si le Soleil tourne autour de la Terre, ou la Terre autour du Soleil. Ce sont des disputes de clocher, c'est le cas de le dire. Les commentateurs ont répété qu'après la révolution copernicienne et galiléenne, les hommes d'Occident se sont trouvés déconcertés et bouleversés parce qu'ils étaient habitués à considérer que la Terre est le centre de l'Univers. Copernic et Galilée leur montraient qu'il n'en est rien.

Aujourd'hui, en cette fin du XXe siècle, les hommes doivent s'habituer à l'idée qu'ils vivent dans un système solaire qui est construit autour d'une étoile très ordinaire ; que dans notre galaxie, il existe environ cent milliards d'étoiles, parmi lesquelles fort nombreuses sont celles qui peuvent comporter des systèmes planétaires ; et que l'Univers tout entier est un gaz de galaxies, constitué de milliards de galaxies. On voit que les discussions entre Galilée et ses juges étaient pour rire, pour nous faire rire aujourd'hui.

Mais ce n'est pas tout. Les Anciens, par exemple les Grecs, s'imaginaient que l'Univers est un système éternel, inusable, parce que constitué de substances, les astres, qui sont des substances divines. Les judéens et les chrétiens enseignaient que l'Univers a commencé, mais ils pensaient, — par exemple saint Augustin, saint Thomas ou Luther —, que l'Univers a quelques milliers d'années.

Vers 1927, des théoriciens qui s'ignoraient les uns les autres, Lemaitre, Robertson, Tolman, Eddington, orientent leurs recherches vers des modèles d'Univers à rayon variable. C'est Lemaitre

[27] *La Voix du Nord,* 2, 3, 6 et 7 juin 1978.

qui a poussé le plus loin l'analyse et a conduit à un modèle d'Univers en expansion.

Dès 1912, Slipher analyse le spectre des galaxies spirales qu'il pouvait atteindre, à l'aide d'un appareil que l'on appelle le spectrographe. Vers le milieu du siècle dernier, Fizeau avait établi définitivement pour la lumière le principe et la loi que Doppler avait dégagés pour le son. Lorsqu'un observateur O et une source S de lumière sont en mouvement relatif, tout rayonnement émis par la source apparaît modifié en fonction de la vitesse relative suivant la direction OS, vitesse dite radiale.

Appliquant ce principe à ce qu'il voyait dans son spectroscope, Slipher annonce de grandes vitesses radiales, de l'ordre de plusieurs centaines de kilomètres par seconde. Et il eut la surprise de constater, en observant les galaxies les plus lointaines, que le décalage des raies du spectre était de plus en plus grand et orienté vers le rouge, ce qui indique une fuite de la source lumineuse par rapport à l'observateur.

Après Slipher, c'est Humason et Hubble, au Mont Wilson, qui ont confirmé ces découvertes. En 1928, ils pouvaient formuler la loi générale suivante : Les galaxies s'éloignent de nous à une vitesse V qui est proportionnelle à leur distance d. Plus généralement encore : Toutes les galaxies se fuient les unes les autres à une vitesse qui est proportionnelle à leur distance mutuelle. Pour réaliser ce phénomène cosmique, il suffit de se représenter les molécules d'un nuage de fumée qui sort du bout de votre cigarette. Le nuage de fumée se détend, se défait, se disperse. Les molécules s'éloignent les unes des autres. Ainsi l'Univers, qui est un gaz de galaxies, est en train de se détendre, de se disperser, de prendre de l'espace, de s'agrandir. L'Univers est plus grand aujourd'hui qu'hier. Il a la taille de son âge.

Si l'on raisonne un peu, on voit aussitôt que, si l'Univers est en train de se détendre et de s'étendre comme un gaz, en reculant dans le temps, on doit le trouver de plus en plus petit, de plus en plus concentré. C'est en effet ce que montre l'expérience. En regardant l'Univers dans une région très lointaine, disons pour fixer les idées à une distance de trois milliards d'années-lumière, on voit aujourd'hui l'Univers non pas tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était il y a trois milliards d'années, puisque la lumière qui est partie des objets que nous considérons a mis trois milliards d'années à nous parvenir. Eh bien, l'on constate que de fait dans cette zone lointaine de l'Univers, c'est-à-dire dans ce passé que nous atteignons par la vue, les galaxies sont plus rapprochées les unes des autres, ce qui prouve que l'Univers était plus dense autrefois qu'aujourd'hui.

La découverte de l'expansion de l'Univers a suscité des tempêtes parmi les théoriciens, car elle remettait en question une image de l'Univers à laquelle nous étions habitués : l'image de l'Univers éternel, sans commencement, sans genèse, sans évolution, bien sagement immobile à sa place, et n'ayant le droit que de tourner en rond sur lui-même ; cette image qui nous venait des anciens philosophes grecs, et en particulier d'Aristote, qui professait que les astres sont des substances divines qui échappent à la genèse et à la corruption. L'idée d'une évolution de l'Univers aurait été un scandale pour les Grecs. C'est cette évidence qui s'impose aujourd'hui à nous, à partir de l'expérience. Nous verrons dans notre prochaine chronique comment on en est venu à étudier, fraction de seconde par fraction de seconde, le premier quart d'heure de l'Univers, et même les trois premières minutes de l'Univers.

* *

Lorsqu'on a découvert, à partir de 1928, le fait de l'expansion de l'Univers, un raisonnement très simple a conduit les théoriciens à penser que, si l'Univers est en train de s'étendre, ou de se détendre comme un gaz, c'est qu'autrefois il était plus concentré, plus condensé. En poussant le

raisonnement jusqu'au bout, on parvenait à l'idée d'un état quasi ponctuel de l'Univers il y a quelques milliards d'années.

Un très grand physicien d'origine russe, émigré aux États-Unis, G. Gamow, a développé cette théorie à la suite de Lemaître. L'Univers commence par une explosion. Puis il s'étend et se détend. La matière complexe se forme au cours de l'histoire de l'Univers.

Nous avons découvert depuis le début de ce siècle qu'il existe en effet une histoire de la matière. Les noyaux complexes sont formés à l'intérieur des étoiles au dernier stade de leur évolution. L'analyse physique nous conduit à penser que les premières compositions physiques qui ont abouti à des noyaux lourds ou complexes remontent à environ dix milliards d'années en arrière de nous.

Nous connaissons maintenant assez bien l'histoire de la formation des étoiles et leur âge. L'âge des plus vieux amas d'étoiles ne semble pas dépasser quinze milliards d'années. Les spécialistes pensent généralement que l'apparition des premières étoiles de notre galaxie remonte à une époque qui se situe entre dix et quinze milliards d'années.

Mais d'autre part, l'étude de l'expansion de l'Univers, c'est-à-dire de la fuite ou de la récession des galaxies, a conduit à fixer le commencement de ce processus d'expansion à une époque qui se situe autour de quinze milliards d'années avant nous, disons quinze ou vingt milliards d'années en arrière pour être prudents.

On voit que l'étude et le calcul de l'âge des plus anciennes compositions physiques, des plus vieilles étoiles, et du point de départ de l'expansion, nous conduisent à des chiffres qui sont du même ordre de grandeur. Or, ces trois types de recherche sont totalement indépendants les uns des autres. Il n'y avait aucune raison *a priori* pour que l'on obtienne le même résultat. Cette rencontre des trois évaluations autour de quinze milliards d'années en arrière de nous a beaucoup impressionné les théoriciens et donné un poids considérable au modèle d'Univers proposé par Lemaître et, après lui, par Gamow.

Mais jusque vers les années 40, l'astronomie était fondée sur la vue. C'est l'homme qui regarde l'Univers. Depuis une trentaine d'années, l'astronomie et l'astrophysique sont fondées aussi sur l'ouïe : l'homme écoute l'Univers. Une nouvelle branche de l'astronomie s'est développée depuis trente ans, qui est fondée sur l'observation des ondes radioélectriques, au lieu des ondes lumineuses. Elle a conduit à des découvertes d'une très grande importance. Avant 1930, toute description de l'Univers était réalisée en fonction de son contenu visible, qui était alors seul accessible. Aujourd'hui, l'Univers nous parle aussi par les sons qu'il émet. Après la découverte par le radioastronome américain Hey, en 1946, de plusieurs sources radio intenses, de nombreux chercheurs ont entrepris d'explorer le ciel pour faire l'inventaire complet de toutes les radiosources accessibles.

Les radiosources quasi stellaires sont des sources de rayonnement radio qui ont pu être identifiées à des objets que l'on voyait au télescope et qui, en première approximation, ont l'apparence d'étoiles, mais en diffèrent par leur couleur, beaucoup plus bleue et surtout par leur spectre optique. On a bien entendu étudié le décalage spectral de ces radiosources. Il montre que leur vitesse de fuite est si grande qu'elle s'approche de la vitesse de la lumière. La luminosité de ces objets peut atteindre dix à cent fois celle des galaxies les plus brillantes. Et à mesure que l'on interroge des radiosources plus éloignées, il semble aux théoriciens et aux expérimentateurs qu'ils atteignent un état plus ancien de l'Univers, à une époque où l'Univers était plus concentré qu'il ne l'est aujourd'hui.

En 1964, coup de tonnerre, c'est le cas de le dire, dans le ciel de l'astrophysique. Deux radioastronomes, Penzias et Wilson, découvrent un bruit qui ne pouvait venir de notre galaxie, mais qui ne pouvait provenir que de l'Univers entier. Tout corps, à une température supérieure au zéro absolu, émet un bruit radio, qui est produit par l'agitation thermique des électrons qu'il contient.

Penzias et Wilson découvrent ce bruit d'origine cosmique en voulant mesurer l'intensité des ondes radio émises par notre galaxie. Ils utilisaient une antenne radio du Bell Téléphone Laboratory située sur une colline dans le New Jersey. Ils ont donc découvert ce qu'ils ne cherchaient pas, et les théoriciens pensent que cette découverte est la plus importante depuis la découverte du décalage vers le rouge du spectre des galaxies. Ce rayonnement thermique cosmologique ne provient pas d'astres particuliers comme les étoiles, ni de galaxies particulières. Il nous arrive de toutes les directions de l'Univers.

Gamow avait prévu, il y a longtemps déjà, que l'explosion de l'Univers, ou, si l'on préfère, le commencement de l'expansion, devait avoir laissé des traces sous la forme d'un rayonnement de courte longueur d'onde remplissant l'Univers entier. Aujourd'hui, l'Univers tout entier est comparable à un four — 270° C, rempli d'une radiation à caractère thermique dans laquelle nous baignons tous comme des poissons dans l'eau. C'est cette radiation cosmique qu'avaient découverte, sans le savoir et sans l'avoir cherchée, les deux radioastronomes Penzias et Wilson.

Ce rayonnement fossile est le reste et le signe de l'explosion qui a eu lieu il y a quelque quinze ou vingt milliards d'années. Il vient donc confirmer l'hypothèse de Lemaître et de Gamow : l'Univers est un système en expansion. Nous atteignons aujourd'hui des objets qui se situent à près de dix milliards d'années, c'est-à-dire que nous voyons l'Univers, ou du moins nous l'entendons, tel qu'il était il y a dix milliards d'années. La vitesse de fuite de ces objets les plus lointains approche de la vitesse de la lumière. Non seulement l'Univers se détend et se disperse, mais il se refroidit aussi en se dispersant. La température de l'Univers décroît proportionnellement à son expansion, c'est-à-dire à son âge. Et c'est ainsi que l'on parvient à mesurer la température et à décrire l'histoire de l'Univers dans les tout premiers instants. C'est ce que nous verrons dans notre prochaine chronique.

* *

Depuis plusieurs années déjà les théoriciens nous racontaient ce qui s'était passé dans l'Univers, lorsque l'Univers était tout petit, lors du premier quart d'heure, fraction de seconde par fraction de seconde. Ainsi, le lecteur français pouvait lire la description du premier quart d'heure de l'Univers par l'astrophysicien français Jean Heidmann dans l'excellent ouvrage d'ensemble intitulé *La Nouvelle Astronomie* et publié en 1971 chez Hachette, sous la direction de Jean-Claude Pecker, professeur au Collège de France.

Mais dans ce domaine, les choses vont vite, très vite. De même que l'Univers est en évolution irréversible, et en expansion, le volume de nos connaissances et le rythme des découvertes est aussi en croissance accélérée.

En 1977, un théoricien américain, Steven Weinberg, publiait aux États-Unis un ouvrage qui vient d'être traduit en langue française et publié par les éditions du Seuil : *Les trois premières minutes de l'Univers.*

Voyons donc, comment, il y a un an ou deux, on se représentait les tout premiers commencements de l'Univers.

Steven Weinberg commence sa description de l'histoire de l'Univers avec un notable retard : il commence lorsque l'Univers a déjà un centième de seconde ! La température de l'Univers est déjà tombée à cent milliards de degrés. L'auteur nous dit qu'à cette température l'Univers est plus simple qu'il ne le sera jamais. L'Univers est alors, dans ce premier centième de seconde passé, matière et rayonnement. Chaque particule subit des collisions très rapides avec les autres. Les particules les plus nombreuses sont les électrons et leurs antiparticules, les positons. Il ne faut pas oublier les particules sans masse, les photons, ainsi que les neutrinos et les antineutrinos. L'Univers est alors d'une extrême densité.

L'Univers, dès ce premier instant, subit une expansion et un refroidissement rapides. Plus l'Univers s'étend, plus il se refroidit. Weinberg nous dit que l'Univers est parti d'une température infinie. Curieuse notion. Mais c'est ainsi que s'expriment les physiciens. Dans ce premier instant étudié par Weinberg, l'instant qui suit le premier centième de seconde, il existe un petit nombre de particules nucléaires, c'est-à-dire de particules qui vont entrer dans la constitution du noyau de l'atome : environ un proton ou neutron pour chaque milliard de photons, d'électrons ou de neutrinos.

Si l'Univers est un système fini spatialement, alors il pourrait avoir aujourd'hui une circonférence de 125 milliards d'années-lumière. C'est une estimation proposée par certains théoriciens. Dans cette hypothèse, la taille de l'Univers à ce premier instant que nous considérons serait mesurée par une circonférence d'environ quatre années-lumière, c'est-à-dire qu'un photon allant droit devant lui se retrouve au point de départ au bout de quatre années, si l'on ose parler d'années pour une époque où il n'y avait pas encore de système solaire ni même de galaxie...

Au bout d'une fraction de seconde que Weinberg précise : 0,11 seconde, la température de l'Univers est tombée à trente milliards de degrés. L'Univers contient essentiellement des électrons, des positons, des neutrinos, des antineutrinos et des photons. La vitesse d'expansion de l'Univers a commencé à diminuer. Les particules nucléaires, peu nombreuses, ne sont pas encore arrangées ni liées entre elles pour constituer des noyaux atomiques.

Au terme d'une durée qui est de 1,09 seconde, la température de l'Univers est tombée à dix milliards de degrés. La densité de l'Univers et sa température diminuent ensemble. Mais la température de l'Univers est encore trop élevée pour que les neutrons et les protons puissent rester liés et constituer des noyaux atomiques.

Au bout de treize secondes et quatre-vingt-deux centièmes de seconde, la température de l'Univers est de trois milliards de degrés. Les électrons et les positons commencent à disparaître, à s'annihiler mutuellement. Quelques noyaux d'atomes, par exemple celui de l'hélium, peuvent maintenant se former. Un proton et un neutron peuvent former un noyau d'hydrogène lourd ou deutérium. Ce noyau de deutérium, à son tour, peut entrer en collision avec un neutron ou un proton pour former par exemple un noyau de l'isotope léger de l'hélium, constitué de deux protons et d'un neutron.

Comme on le voit, ce qui est premier dans l'histoire de la matière, ce ne sont pas les atomes, même pas l'atome le plus simple : ce sont des particules qui vont, plus tard, entrer dans la constitution de l'atome.

Au bout de trois minutes et deux secondes (l'auteur a donc dépassé ce que promettait le titre de l'ouvrage...), la température de l'Univers est d'un milliard de degrés, c'est-à-dire seulement soixante-dix fois la température qui règne aujourd'hui au centre du Soleil. La plupart des électrons et des positons ont disparu de l'Univers. Celui-ci est maintenant constitué principalement de photons, de neutrinos et d'antineutrinos.

Après trois minutes et quarante-six secondes, la formation des noyaux atomiques, que les physiciens appellent nucléosynthèse, commence à une température de neuf cents millions de degrés.

Maintenant, nous laissons s'écouler une longue période, plus d'une demi-heure, très exactement trente-quatre minutes et quarante secondes après le commencement, la température de l'Univers est tombée à trois cents millions de degrés. Les positons et les électrons se sont maintenant tous annihilés, sauf la quantité d'électrons nécessaires pour compenser la charge électrique des protons. La plupart des particules qui composent le noyau sont maintenant liées entre elles et constituent des noyaux d'hélium, ou bien alors ce sont des protons à l'état libre, c'est-à-dire des noyaux d'hydrogène.

Le refroidissement et l'expansion de l'Univers se poursuivent. Mais il faut attendre sept cent mille ans (si on peut parler d'années...) pour que la température de l'Univers descende jusqu'à un

point tel que les électrons restants et les noyaux puissent constituer des atomes stables, ceux que nous connaissons aujourd'hui, et qui se sont formés assez tard, les uns après les autres, par ordre de complexité croissante.

Bientôt, les étoiles et les galaxies vont se former. C'est dans les étoiles que la genèse, la composition de la matière va se poursuivre, jusqu'à nos jours.

Les matériaux laissés par les trois premières minutes de l'histoire de l'Univers, matériaux à partir desquels les étoiles ont commencé à se former, consistaient pour une part (22 à 28 *%)* en hélium et, quant au reste, ou presque, en hydrogène. L'Univers, avant la genèse des étoiles et des galaxies, c'est du gaz, de l'hydrogène et de l'hélium. La matière que nous considérons comme solide est une matière récente, la plus grande partie de la masse de l'Univers est encore de nos jours constituée d'hydrogène. L'hydrogène n'est pas produit dans les étoiles : il est ce dont les étoiles sont constituées et ce que les étoiles transforment en éléments lourds.

C'est vers 1940 qu'un savant allemand, Hans Bethe, a établi que le processus fondamental qui se réalise dans les étoiles comme notre Soleil, c'est la fusion de quatre noyaux d'hydrogène en un noyau d'hélium, avec une perte de masse. La formation d'un atome d'hélium à partir de quatre atomes d'hydrogène laisse subsister un certain résidu, lequel est instantanément transformé en énergie. Cette énergie nous parvient, à nous qui sommes sur la terre, sous forme de grains d'énergie que l'on appelle les photons. C'est cette énergie qui, tombant sur les laitues, permet à celles-ci de composer ces molécules complexes qui constituent le glucose. Les petits lapins mangent les feuilles de laitue et l'énergie qu'ils trouvent dans les molécules de glucose, ils s'en servent pour courir dans les bois. Il y a même des gens qui mangent les petits lapins. C'est finalement l'énergie qui vient du soleil qu'ils consomment.

* * *

Les physiciens pensent donc aujourd'hui que la formation des noyaux des atomes a eu lieu d'abord avant la genèse des étoiles, puis à l'intérieur des étoiles. L'hélium, en particulier, a été composé en partie dans les premiers temps de l'histoire de l'Univers, avant la formation des étoiles. Dans les étoiles, depuis qu'elles existent, la genèse ou formation de l'hélium se continue, comme nous l'avons rappelé dans notre précédente chronique, par la fusion de quatre atomes d'hydrogène. Tous les autres noyaux atomiques sont formés et constitués à l'intérieur des étoiles, qui sont donc des laboratoires de construction de la matière, matière qui va servir plus tard, sur les obscures planètes, pour composer ces molécules géantes qui porteront inscrites en elles les textes des messages et des instructions qui sont requis pour composer les premiers vivants.

Voilà donc dans ses grandes lignes la figure de l'histoire de l'Univers dans ses premiers instants, telle que nous la présente le théoricien américain Steven Weinberg dans le livre qui vient de paraître en traduction française, *Les trois premières minutes de l'Univers.* Weinberg ajoute qu'avant ce premier centième de seconde dont il est parti pour décrire l'histoire des premiers instants de l'Univers, il a dû y avoir un commencement de l'Univers, dans un instant où la densité et la température de l'Univers étaient infinies.

Weinberg remarque lui-même à quel point cette idée, ou cette représentation, d'un commencement de l'Univers a été dure à avaler pour la plupart des théoriciens spécialisés en astrophysique. Le fait est que, depuis que cette idée a vu le jour, vers 1927-1928, elle a provoqué des tempêtes. Weinberg remarque sagement que nous nous sommes bien habitués à l'idée d'un zéro absolu de température. Il est impossible d'abaisser la température de quoi que ce soit en dessous de — 273°C et quelques poussières, non pas parce que c'est trop difficile, mais simplement parce que l'idée d'une température inférieure au zéro absolu n'a aucune signification. De même, pense

Weinberg, nous devons nous habituer à l'idée d'un zéro absolu du temps physique, en deçà duquel il n'y a pas de temps. Car lorsqu'il n'y avait pas d'Univers, il n'y avait pas de temps.

La raison pour laquelle les théoriciens, aussi bien américains, français, anglais que soviétiques, ont tant souffert, depuis trente ou quarante ans, de cette représentation qui s'impose de plus en plus à nous : un Univers en évolution qui comporte un commencement, — c'est que la pensée européenne, depuis les origines de la pensée grecque, a habitué les intelligences à l'idée d'un Univers éternel, sans genèse, sans évolution, sans commencement et sans fin. Or nous venons de découvrir au XXe siècle que l'Univers est un système qui a commencé, qui évolue d'une manière irréversible et qui s'use, d'une manière irréversible aussi, en se dispersant, en se refroidissant. C'est tout juste, point par point, le contraire de la représentation que nous avaient léguée les Grecs.

Il est extrêmement dur d'être obligé de changer d'habitudes intellectuelles.

D'autant plus qu'ici, avec cette découverte d'un commencement de l'Univers, des problèmes se posent et s'imposent à l'intelligence, qui ne relèvent plus de la physique. Car la physique, la physique cosmique comme toute physique, étudie ce qui est donné dans notre expérience. Si l'Univers a commencé, alors la physique se trouve à la frontière entre ce qui est donné dans notre expérience et ce qui ne l'est pas. La notion de commencement est décidément pénible pour les physiciens. Il semble qu'elle soit pénible pour la pensée humaine depuis longtemps, au moins dans cette tradition de pensée qui est celle de la Grèce, car les philosophes grecs enseignent presque tous depuis les débuts de l'histoire de la philosophie grecque qu'en réalité il n'y a pas de genèse, pas de nouveauté dans l'Univers. Tout ce qui existe préexistait déjà. Et certains philosophes grecs ont même professé que nos âmes préexistaient avant d'être descendues dans ce monde de la matière. D'autres, ou les mêmes, ont enseigné l'éternel retour du même ou de l'identique. Dans tous les cas, ce qu'il s'agissait de fuir le plus possible, c'était précisément la nouveauté, le commencement d'être. Or voici que la cosmologie moderne, expérimentale, nous enseigne que tout dans l'Univers a commencé, et que l'Univers lui-même a commencé.

Une autre difficulté pour les savants qui se trouvent affrontés à cette découverte d'un commencement de l'Univers, c'est que ce commencement physique de l'Univers conduit forcément l'intelligence humaine à se poser des questions qui ne relèvent plus de la physique mais d'une autre discipline, rationnelle elle aussi, et qui consiste à se demander comment comprendre l'existence de ce qui commence. Cette discipline, cette analyse rationnelle, on peut l'appeler comme on voudra, mais quelques bons théoriciens en la matière l'ont appelée depuis quelques siècles : la métaphysique. Le terme vaut ce qu'il vaut, peu nous importe ici.

Un théoricien français, astrophysicien et physicien, Hubert Reeves, publie justement ce mois-ci dans *La Recherche* un article consacré à l'expansion de l'Univers, et il note que la physique "se montre incapable de répondre à ces questions et nous dirige droit vers la métaphysique dont pendant des siècles elle a voulu nous débarrasser..." La situation est d'autant plus pénible pour les physiciens et les astrophysiciens que, du côté de leurs collègues philosophes, dans les Universités, c'est l'ignorance générale concernant ces données de l'astrophysique ; non seulement l'ignorance générale mais le désintérêt. Les philosophes régnants s'occupent de bien autre chose que d'astrophysique et de cosmologie : ils s'occupent de commenter des textes de philosophes anciens ou récents. De plus ils sont généralement persuadés que l'analyse métaphysique, cela n'existe pas, cela n'est pas possible. Dans ces conditions, que voulez-vous que fassent les théoriciens de l'Univers qui tombent sur ce premier commencement ? Je dis premier commencement, car l'Univers comporte bien d'autres commencements, autant de commencements que de niveaux ou d'ordres nouveaux de réalité. Le commencement de la vie dans notre système solaire, par exemple, c'est un commencement aussi paradoxal que le commencement de la matière.

Notons pour terminer un fait curieux, qui relève de l'histoire de la pensée humaine. Les Grecs

ont enseigné l'éternité de l'Univers, sans commencement, sans genèse, sans évolution, sans usure. Les Chinois aussi. Mais il a existé un petit peuple qui, dès le Xe siècle avant notre ère au moins a pensé et professé que l'Univers comporte un commencement, qu'il est en évolution et qu'il s'use, comme les habits, comme les tapis. Ce petit peuple, c'est le peuple hébreu. Il ne disposait pas du grand télescope du Mont Palomar, ni de la radioastronomie. Comment a-t-il fait pour savoir cela, avant tout le monde, il y a déjà trente siècles, alors que nous venons de le découvrir ?

C'est encore là une question qui peut être matière à quelques analyses.

La Gnose [28]

Le terme de *gnose* est tout simplement le décalque d'un mot grec, *gnôsis,* qui signifie : connaissance. On désigne par le terme de gnose des courants de pensée qui ont fleuri et qui se sont développés principalement à partir des premières années de notre ère, c'est-à-dire en même temps que l'Église chrétienne naissante. Les origines de la gnose sont obscures. Les savants en débattent. On peut retrouver des thèmes gnostiques dans les vieilles religions à mystères que l'on met sous le nom d'orphisme et dans les spéculations théosophiques des brahmanes, telles qu'elles nous sont connues par les antiques Upanishad. Les écoles gnostiques sont multiples et diverses. Chaque maître propose une théorie nouvelle, et cela jusqu'aujourd'hui. Mais dans cette multiplicité d'écoles et de doctrines, on retrouve toujours quelques thèmes, certaines tendances, qui sont typiquement gnostiques.

Quels sont donc ces thèmes, quelles sont ces tendances ? Les écoles gnostiques, depuis les origines jusqu'aujourd'hui, prétendent accéder à une connaissance transcendante, par initiation. C'est-à-dire que le disciple, l'initié, reçoit, sous le sceau du secret, une science, une connaissance, d'un maître qui l'a reçue d'un autre, ou qui prétend l'avoir reçue d'un autre. Mais la source ou l'origine première de cette tradition initiatique, où la trouve-t-on ? En principe, c'est une révélation qui est supposée être à l'origine de cette communication de la science secrète mais, bien entendu, cette révélation n'est pas vérifiable. Nous touchons ici l'un des points sur lesquels la tradition gnostique, initiatique, et la science moderne, s'opposent le plus profondément. Pour tous les savants du monde, qu'ils soient chinois, soviétiques, américains, anglais, français ou autres, une chose est certaine, et ils sont d'accord là-dessus : le point de départ de la connaissance, c'est l'expérience, explorée par l'intelligence humaine.

Une théorie scientifique est vraie si elle est vérifiée par l'intelligence humaine à partir de l'expérience. Une théorie est scientifique si elle est vérifiable, s'il est possible de trouver et de mettre au point une expérience qui la confirme ou l'infirme. Une théorie qui ne peut être ni confirmée ni infirmée n'est pas une théorie scientifique. C'est l'expérience, en dernier ressort, qui est seule juge. Le critère de la vérité d'une théorie scientifique, c'est la réalité objective donnée dans notre expérience.

Les gnostiques, les gnostiques d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui, n'admettent pas cette méthode des sciences expérimentales. Ils n'admettent pas l'expérience comme critère ultime du vrai. Ils prétendent avoir une connaissance transcendante par initiation, et cette doctrine transcendante n'est pas vérifiable dans l'expérience. Son origine même n'est pas susceptible de vérification. Il faut l'admettre par un acte de foi. C'est en cela que les gnostiques sont en conflit et en opposition avec la méthode scientifique, expérimentale, qu'ils n'aiment pas et qu'ils méprisent.

L'expérience n'est pas pour les gnostiques une référence, un critère de vérité, car à leurs yeux l'expérience est mauvaise et de plus elle est illusoire. La doctrine gnostique prétend nous apprendre quelque chose qui dépasse, qui transcende l'expérience et qui éventuellement est en contradiction avec l'expérience. Mais de cette contradiction, les gnostiques n'ont cure, car à leurs yeux l'expérience a tort.

Il n'y a donc pas de conversation possible entre un savant qui pratique la méthode expérimentale, et un gnostique, un initié. Chacun reste sur son terrain.

Une des intuitions fondamentales de la Gnose, commune plus ou moins, avec des variations, à tous les systèmes gnostiques, c'est que notre univers physique, notre monde de l'expérience, celui que nous connaissons par nos sens, dérive ou procède d'une catastrophe initiale, originelle. Le mythe

[28] *La Voix du Nord,* 20, 28 et 30 juin 1978.

de la chute originelle joue un rôle considérable dans tous les systèmes gnostiques, depuis le gnostique Valentin (IIe siècle de notre ère) jusqu'aux théosophes et occultistes des XVIIIe, XIXe et XXe siècles. Le monde physique provient d'une chute. Et cette chute, cette catastrophe originelle, elle a eu lieu avant l'Univers bien entendu, puisque l'Univers physique en dérive, dans la sphère transcendante de la divinité. C'est là sans doute l'une des intuitions gnostiques fondamentales : en Dieu, il y a eu une tragédie, et de cette tragédie nous sommes, nous les hommes, et tout l'Univers physique qui nous entoure, à la fois la conséquence et les victimes.

La Gnose éternelle, à travers les siècles, est essentiellement pessimiste, car elle professe que l'Univers est le résultat d'une chute. L'Univers physique est donc foncièrement et intrinsèquement mauvais.

La multiplicité des êtres qui peuplent et constituent cet Univers physique dans lequel nous sommes, résulte elle-même d'une catastrophe, d'une dispersion, d'un exil, d'une chute. La sagesse, le salut ne peuvent donc consister que dans un retour à l'origine qui précède l'Univers du temps et de l'espace, avant la chute. Ce thème d'une tragédie en Dieu même, d'une chute originelle, d'une dispersion dans le multiple, on le trouve exprimé, avec des variations infinies, chez les grands maîtres gnostiques des tout premiers siècles, puis dans le mythe manichéen ; on en trouve des traces, et plus que des traces, chez Origène d'Alexandrie au IIP siècle ; il s'exprime de nouveau dans les mythologies des sectes cathares au XIIe siècle. On le retrouve dans la doctrine de l'illustre théosophe allemand Jacob Bôehme au XVIIe siècle, chez le théosophe français Claude de Saint-Martin au XVIIIe siècle, puis chez le philosophe allemand Schelling au début du XIXe siècle. C'est encore le fond de la doctrine initiatique de maint groupe théosophique.

On le voit immédiatement : la doctrine gnostique qui se perpétue à travers les siècles et selon laquelle une tragédie a eu lieu en Dieu même, dans la sphère de la divinité, tragédie dont le monde physique de notre représentation et de notre expérience est la conséquence, — cette doctrine est en opposition directe avec la théologie monothéiste qui s'est exprimée dans les livres sacrés du peuple hébreu, théologie monothéiste qui est celle du judaïsme orthodoxe et du christianisme orthodoxe. Nous disons bien : orthodoxe, car précisément, le propre des hérésies des premiers siècles, qui sont des hérésies gnostiques, ce fut de remplacer la doctrine monothéiste des théologiens hébreux par des spéculations gnostiques.

Le monothéisme hébreu enseigne en effet que Dieu est paix. Il n'y a pas de tragédie en lui. Il n'y a pas de théosophie dans les livres hébreux que l'on appelle la Bible. Ces livres ne prétendent pas nous faire connaître une tragédie qui aurait eu lieu en Dieu. Ils nous font connaître de Dieu ce que nous pouvons en savoir par la Création, historique, et par la Révélation, historique elle aussi, effectuée à l'intérieur de l'humanité, dans cette zone particulière qui est justement le peuple hébreu. Cette révélation, bien entendu, est destinée à l'humanité entière.

* *

Nous avons vu, dans notre chronique précédente, que la théologie hébraïque orthodoxe, celle dont nous trouvons l'expression dans les livres hébreux dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la Bible *(*= le Livre), n'est pas théosophique, ne contient pas de théosophie, en ce sens que ces livres ne prétendent pas nous enseigner les secrets tragiques de la vie intime de Dieu. Ils ignorent tout d'une soi-disant tragédie qui aurait eu lieu dans la sphère de la divinité. Ils ne connaissent de Dieu que ce que Dieu manifeste par la Création historique et par la Révélation historique.

C'est un premier point, capital, d'opposition entre le monothéisme du judaïsme orthodoxe et du christianisme orthodoxe, d'une part, et la Gnose, d'autre part, puisque la Gnose prétend nous faire connaître une tragédie transcendante qui a eu lieu à l'intérieur même de la divinité. La source,

l'origine du mal, en définitive, se situerait en Dieu même. L'origine de la tragédie, dont le monde est la conséquence, plonge ses racines dans l'ordre transcendant de la divinité. C'est bien la doctrine des gnostiques des premiers siècles, comme Valentin, et celle du théosophe allemand Jacob Bôehme, au XVIIe siècle. Jacob Bôehme est l'un de ceux qui ont le plus influencé et inspiré les maîtres de l'idéalisme allemand, Schelling et Hegel.

Mais sur un second point, la Gnose s'oppose foncièrement à la théologie monothéiste du judaïsme orthodoxe et du christianisme orthodoxe. Le monothéisme orthodoxe professe, c'est la doctrine du premier chapitre de la Genèse, que la Création est bonne, excellente, belle et qu'elle est l'œuvre de l'Unique incréé, une oeuvre libre qui manifeste la bonté et la puissance du Créateur.

Les gnostiques, les manichéens, les cathares, n'admettent pas cette doctrine. Ils la rejettent. Ils s'y opposent expressément. Ils professent que la Création est mauvaise, puisqu'elle est le résultat d'une chute originelle. Ils assimilent la Création à une chute. Pour eux, la Création est une chute, et ils interprètent le troisième chapitre de la Genèse dans le cadre de leur système. A leurs yeux, ce texte célèbre enseigne la chute originelle dont le monde physique est le résultat, cette catastrophe originelle qui explique l'existence des êtres multiples, la dispersion de l'Unité originelle dans le temps et dans l'espace. C'est ainsi, par exemple, que l'interprète le philosophe allemand Schelling au début du XIXe siècle.

Or, ce célèbre chapitre troisième de la Genèse ne dit rien de tel. Il enseigne que Dieu a créé l'Univers et que l'Homme (en hébreu, *ha-adam* signifie l'Homme, tout simplement, et n'est pas un nom propre) est devenu librement criminel, que l'humanité est devenue de plus en plus criminelle : c'est ce qu'expliquent les chapitres suivants qui appartiennent à la même source, à la même école théologique. Le chapitre 3 de la Genèse enseigne la responsabilité humaine dans le malheur dont l'Homme est la propre cause, la liberté humaine. Il parle des crimes historiques de l'Homme. Il n'enseigne aucunement une chute mythique antérieure à l'Univers et dont l'Univers serait l'effet. Il parle, il traite de l'Homme historique, de l'humanité concrète, dans l'Univers qui est excellent et non pas d'une chute située dans l'ordre transcendant de la divinité, avant la genèse de l'Univers.

Non seulement les gnostiques, à travers les siècles, et avec eux les manichéens et les cathares, enseignent que cette création-ci, ce monde physique dans lequel nous vivons, est foncièrement mauvais, mais de plus ils enseignent que ce monde-ci, notre Univers, est l'œuvre d'un Principe mauvais, d'un dieu mauvais.

Sur ce point, ils se partagent en deux grandes écoles ou lignées. Les uns, à la suite de Marcion (IIe siècle) et de Mani (né en 216), professent qu'à l'origine, et de toute éternité, il existe deux Principes, l'un bon et l'autre mauvais. C'est le Principe mauvais qui est cause et créateur de cet Univers physique mauvais dans lequel nous vivons, cause de la matière et des corps.

L'autre grande lignée gnostique, qui va de Valentin à nos jours, professe qu'à l'origine la divinité est unique, mais que par suite d'une tragédie au sein de l'Absolu, un mauvais Principe est le créateur de l'Univers physique, de la matière et des corps. La Création est un exil, une *aliénation* de *l'Absolu. Dans le système valentinien, on nous décrit en détail et* par le menu les tragédies et les catastrophes qui ont eu la divinité pour théâtre. Finalement, un Principe mauvais s'est séparé de la divinité, et c'est lui le créateur de ce monde mauvais, le responsable de cet Univers physique catastrophique.

Dans tous les cas, dans les systèmes intégralement dualistes comme ceux de Marcion, de Mani et de certaines églises cathares, comme dans les systèmes de type valentinien, le créateur de ce monde est mauvais, et lorsqu'il dit qu'il est le seul Dieu, il ment.

Les gnostiques, les manichéens et les cathares estiment que le Dieu des théologiens hébreux, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse et des prophètes d'Israël, le Dieu de Jean Baptiste, c'est lui le dieu mauvais, le Principe mauvais qui est l'auteur de ce monde mauvais. Mais il

ment lorsqu'il prétend qu'il est le seul Dieu, car, nous disent les gnostiques, les manichéens et les cathares, il existe un autre Dieu, qui, lui, est bon. C'est le Dieu inconnu. Nous ne pouvons pas le connaître par la Création, puisque la Création n'est pas son œuvre. Elle est mauvaise et l'œuvre de l'autre dieu, le mauvais Principe.

C'est avec les systèmes gnostiques, ceux de Valentin et de Marcion, puis avec le manichéisme, que l'on voit apparaître pour la première fois, à notre connaissance, un antijudaïsme mystique, un antijudaïsme métaphysique et mystique. Nous ne disons pas antisémitisme, car il ne s'agit pas d'une opposition aux Sémites en tant que tels et en tant que race. Nous disons bien antijudaïsme : une opposition absolue, furieuse, à rencontre du judaïsme : une détestation métaphysique, théologique et mystique du judaïsme. On retrouvera cette détestation chez les cathares, au XIIe siècle, et ce n'est sans doute pas un hasard si les grandes persécutions menées à rencontre des judéens se sont développées en ce temps et en ces lieux où les hérésies cathares se développaient.

Le judaïsme est, pour les systèmes gnostiques, l'expression du mal et du mensonge puisqu'il est l'expression du mauvais Principe, du dieu mauvais qui est en effet créateur du ciel et de la terre, mais qui n'est pas le Dieu unique, le Dieu bon, contrairement à ce qu'il prétend par ses serviteurs les prophètes.

L'opposition violente entre le christianisme et le judaïsme apparaît avec les gnostiques Valentin et Marcion. On la retrouvera avec les manichéens, avec les cathares. On la retrouvera en plein XIXe siècle dans l'Université allemande : l'antijudaïsme, la détestation du judaïsme, l'opposition entre le christianisme et le judaïsme est l'une des constantes de la philosophie allemande, chez Kant comme chez Fichte, Schelling, Hegel et Schopenhauer.

* *

Les systèmes gnostiques, nous l'avons vu dans nos précédentes chroniques, enseignent que la nature, le monde, la matière, l'Univers physique, sont mauvais, intrinsèquement mauvais parce qu'ils sont l'œuvre du Principe mauvais et non du Dieu bon, le Dieu inconnu, qui n'est pas, bien évidemment, connu par la Création qui n'est pas la sienne, mais seulement par l'Initiation, par la Gnose précisément.

Les gnostiques enseignent aussi, cela va de soi, que le corps est mauvais. Nous sommes, enseignent-ils, des âmes divines, d'essence divine, d'origine divine, tombées dans des corps mauvais. Nos âmes sont des parcelles de la divinité, selon le mythe manichéen. Les corps sont l'œuvre du mauvais Principe, du dieu créateur du ciel et de la terre, qui est le dieu d'Israël, le dieu du judaïsme, le mauvais dieu.

Sur ce point, les gnostiques n'ont fait que reprendre un thème ou un mythe dont nous trouvons déjà l'expression dans les antiques religions secrètes que l'on appelle l'orphisme. Elles enseignaient déjà la divinité originelle, et la chute des âmes dans des corps mauvais, ainsi que la transmigration des âmes de corps en corps. On trouve le même thème dans les vieilles spéculations des brahmanes en particulier dans les Upanishad.

Cette doctrine du corps mauvais a eu deux conséquences opposées dans les sectes gnostiques, manichéennes et cathares. D'une part, et en principe, cette doctrine devait conduire à l'ascétisme le plus radical, la condamnation du mariage, qui est le péché le plus grand qui soit, puisque par le mariage l'homme et la femme font tomber des âmes divines dans des corps mauvais. Par le mariage, l'homme et la femme coopèrent avec le démiurge mauvais, avec le dieu mauvais, avec le Créateur. Mais d'autre part, on sait par l'histoire des sectes gnostiques, manichéennes et cathares, qu'une autre conséquence exactement inverse s'en est suivie : puisque le corps est mauvais, puisque la chair est mauvaise, eh bien épuisons la chair... On sait que certaines sectes gnostiques, manichéennes et

cathares se livraient à des surprises-parties d'un genre très spécial.

Le salut, dans les systèmes gnostiques, est fourni par la connaissance, la Gnose, l'initiation, qui nous révèle le mystère de l'être, le mystère de la tragédie qui a eu lieu dans la sphère de la divinité, avant la création du monde physique, le mystère de notre origine céleste, de notre chute, de notre exil dans ce monde mauvais, dans ces corps mauvais. Par la Gnose, par l'initiation, nous sommes en mesure de retourner à notre condition première, originelle, qui est divine. Nous découvrons qui nous sommes, d'où nous venons, où nous sommes tombés, et ainsi nous pouvons retourner à notre origine céleste et divine. La multiplicité des êtres se résorbera dans l'Unité originelle, la matière se résorbera dans l'immatériel. Nous reviendrons à notre point de départ.

C'est la connaissance, la Gnose, l'initiation, qui réalise le salut. Nous ne sommes pas responsables de la catastrophe originelle qui est la cause de ce monde physique mauvais et de notre chute dans les corps mauvais.

Depuis les origines chrétiennes, la Gnose a été l'adversaire numéro un du christianisme orthodoxe. On peut dire que, pendant les premiers siècles de notre ère, et de nouveau aux XIIe et XIIIe siècles, le christianisme orthodoxe a passé son temps à se défendre contre la Gnose et contre le manichéisme. Il a rappelé constamment qu'à ses yeux, il n'existe qu'un seul Dieu, qui est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu créateur du ciel et de la terre, c'est-à-dire de l'Univers. Le christianisme orthodoxe, de siècle en siècle, a répété que la Création en tant que telle est belle et bonne, excellente, et que rien de ce qui est créé, en tant que tel, ne peut être mauvais. Tout ce qui est créé dans la nature, tout ce qui est naturel à l'homme est bon : c'est la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Le christianisme orthodoxe a passé son temps à répéter qu'en particulier l'existence physique, l'existence corporelle, l'ordre biologique, l'union de l'homme et de la femme, sont bons, excellents, œuvres du Dieu unique. Par l'amour, l'homme et la femme coopèrent à l'œuvre du Créateur unique.

Cela n'a pas empêché qu'à travers les siècles et jusqu'aujourd'hui les chrétiens, en grand nombre, n'aient été contaminés par les doctrines gnostiques, par les thèmes manichéens. A travers les siècles, on constate chez maints auteurs chrétiens cette contamination. Sans relever des exemples dans les siècles passés, contentons-nous de rappeler le cas de Simone Weil qui est entrée de fait dans une communauté cathare et qui professait, tout comme Marcion, que la Création est mauvaise, que l'existence corporelle est mauvaise, que le Dieu du judaïsme est le Dieu mauvais. Et sans aller si loin, de nos jours, je lis chez un auteur qui fait beaucoup de bruit, Maurice Clavel, ces lignes : "La raison est le fruit du péché originel... Le résultat du péché originel est double : d'un côté, c'est la raison ; de l'autre, c'est le monde. Le monde sensible, d'un côté, la raison humaine de l'autre, sont le fruit du péché originel... Quelque chose a été cassée par le péché originel, qui est devenu le monde. De même que quelque chose avait été cassé (...) par le péché originel, qui est devenu la raison".

Que la raison humaine et le monde sensible soient le résultat du péché originel, voilà une idée typiquement gnostique, que bien entendu l'orthodoxie a rejeté énergiquement chaque fois qu'elle l'a rencontrée, par exemple avec les gnostiques ou avec Origène d'Alexandrie.

L'étude de la Gnose est extrêmement intéressante et importante à divers points de vue. D'abord bien entendu pour l'histoire de la pensée humaine à travers les siècles, puisque la Gnose, les courants gnostiques ont exercé une influence profonde sur les plus grands auteurs de l'histoire de la métaphysique européenne, par exemple Leibniz, et les maîtres de l'idéalisme allemand dont nous avons parlé. On ne peut pas comprendre l'histoire et l'aventure de la pensée européenne si l'on ne connaît pas ces courants gnostiques et théosophiques qui l'ont pénétrée de part en part.

Du point de vue théologique, bien entendu, la connaissance de la Gnose est nécessaire, puisque la Gnose est l'adversaire privilégié du christianisme orthodoxe à travers les siècles.

Aujourd'hui encore, il y a beaucoup à faire pour distinguer et délivrer le christianisme des infiltrations gnostiques, de la végétation gnostique parasitaire qui l'envahit souvent.

Du point de vue psychologique, la Gnose constitue un phénomène extrêmement curieux et encore non expliqué. Comment comprendre que depuis des siècles, des millénaires, des hommes et des femmes aient compris ou ressenti l'existence corporelle comme mauvaise, l'existence corporelle comme une chute, une aliénation et un exil ? Quelle est l'origine psychologique du thème orphique et gnostique : l'âme est d'essence divine et elle est tombée dans un corps mauvais dans lequel elle est exilée ? Il y a tout un travail à faire pour rechercher et comprendre la genèse psychologique des thèmes gnostiques.

Du point de vue politique enfin, la connaissance de la Gnose et de l'histoire des doctrines et sectes théosophiques n'est pas sans importance, loin de là, puisque par exemple le maître à penser du chancelier du IIIe Reich, Adolf Hitler, était un théosophe, Lanz von Liebenfels, fondateur d'un ordre, l'Ordre du Nouveau Temple, et directeur d'une revue théosophique, *Ostara,* dans laquelle le jeune Adolf Hitler a puisé ses doctrines spéculatives, et en particulier son antijudaïsme forcené.

Pour s'initier à la pensée gnostique, pour faire connaissance avec ces doctrines étranges qui ont exercé une telle influence à travers les siècles, il faut se reporter aux travaux de caractère scientifique, et se méfier des ouvrages innombrables écrits par des amateurs. Nous disposons maintenant de deux ouvrages du plus haut niveau, dus à des savants qui ont consacré leur vie à l'étude de la Gnose. L'un de ces ouvrages qui vient de paraître en librairie est celui de Hans Jonas, *La Religion gnostique,* traduit en français par Louis Évrard (éd. Flammarion). C'est une somme sur la question gnostique qui permet au lecteur français de savoir où l'on en est concernant les recherches en ce domaine, après les grandes découvertes de manuscrits gnostiques faites à Nag Hammadi, en Égypte, en 1945. Il faut rendre hommage au traducteur qui a su mettre à notre portée non seulement le texte du savant allemand (qui a rédigé cet ouvrage en anglais) mais aussi les traductions des textes gnostiques eux-mêmes. L'autre ouvrage, de première qualité lui aussi, est dû à Henri-Charles Puech, *En quête de la Gnose* (deux volumes, éd. Gallimard). C'est un recueil des travaux de l'illustre savant qui est de par le monde, l'un des spécialistes de la Gnose et du manichéisme. On trouvera dans ces deux ouvrages les informations les plus sûres concernant le mouvement gnostique. Si quelque lecteur désire s'initier aux mouvements gnostiques à l'intérieur du judaïsme, il peut se reporter aux travaux de celui qui est, là encore, le patron en ce domaine, Gershom Scholem, par exemple *Les Origines de la Kabbale* (trad. franc, éd. Aubier-Montaigne).

Les origines de l'homme [29]

Le XIXe et le XXe siècle ont été ceux dans lesquels l'humanité a découvert le caractère historique et temporel du monde et de la nature. A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, les savants découvrent petit à petit le fait de l'évolution biologique, de l'histoire naturelle des espèces. Au milieu du XIXe siècle, on commence à entrevoir l'histoire naturelle de la genèse de l'Homme. Au début du XXe siècle seulement, les physiciens découvrent l'histoire de la matière, ce qu'on peut appeler la généalogie de la matière. Et enfin, au milieu du XXe siècle, les astrophysiciens découvrent l'histoire de l'Univers en son entier, la cosmogonie. Toute la réalité cosmique, physique, biologique se trouve donc aperçue maintenant dans sa genèse, dans son histoire progressive. A l'univers des Anciens, univers tout fait, achevé, de toute éternité ou depuis le commencement, s'oppose maintenant notre propre vision du monde : celle d'un Univers en train de se former — ou d'être formé — depuis quinze ou vingt milliards d'années.

La place de l'Homme dans la nature ou dans l'Univers se trouve pensée tout autrement. Dans l'univers achevé de toute éternité des anciens philosophes grecs, ou bien l'Homme est là de toute éternité, comme toutes les autres espèces animales. Ou bien sa présence dans le monde physique est considérée comme une chute, comme une catastrophe. Un philosophe allemand qui vient de mourir, Martin Heidegger, pense l'Homme comme jeté dans le monde. Sa condition est intelligible en termes de chute, ce qu'Heidegger appelle la *Geworfenheit.*

Les sciences de l'Univers, de la nature et de l'homme nous montrent à l'évidence que l'Homme n'est pas plus jeté dans le monde que la pomme n'est jetée dans le pommier. L'Homme est le fruit, le terme actuel, d'un long travail de composition, cosmique, physique et biologique. Ce que nous montrent les astrophysiciens, les physiciens, les chimistes et les biochimistes, les biologistes, les paléontologistes et les zoologistes, c'est précisément l'histoire de cette lente composition, qui aboutit, aujourd'hui, ce matin à l'aube, à l'Homme moderne.

Pour prendre connaissance de cette histoire de la genèse de l'Homme, le lecteur de langue française dispose maintenant de plusieurs ouvrages de haute qualité scientifique. Nous allons lui en indiquer quelques-uns.

Tout d'abord le tome VII du grand *Traité de Paléontologie* dirigé par l'éminent paléontologiste français Jean Piveteau. Ce tome est consacré aux Primates et à la paléontologie humaine (éd. Masson, 1957). Dans ce superbe ouvrage, abondamment illustré, le lecteur de langue française trouvera un état de la question, rédigé il y a un peu plus de vingt ans déjà. Du même savant, il faut lire les synthèses plus récentes et moins volumineuses, adressées à un plus large public : *L'Origine de l'Homme* (éd. Hachette, 1962) ; *Des Premiers Vertébrés à l'Homme* (éd. Albin Michel, 1963) ; *Origine et Destinée de l'Homme {éd.* Masson, 1973).

Madame E. Genêt-Varcin a publié, en 1969, une synthèse de nos connaissances en ce qui concerne le problème des origines humaines dans son bel ouvrage intitulé : *A la recherche du Primate ancêtre de l'Homme* (éd. Boubée).

Enfin, le lecteur français dispose aujourd'hui d'une synthèse très récente, celle qui est due à l'éminent biologiste et zoologiste français Pierre-Paul Grasse. Ce savant est sans doute aujourd'hui sur notre minuscule planète celui qui connaît le mieux l'histoire de la vie, l'histoire naturelle des espèces vivantes. Son érudition n'est pas mesurable par le commun des mortels. P.-P. Grasse a dirigé la publication du monumental *Traité de Zoologie* (éd. Masson). A l'intention des étudiants et de ceux qui désirent se cultiver, sans toutefois posséder la fortune nécessaire pour acheter le grand Traité,

[29] *La Voix du Nord,* 7, 11 et 14 juillet 1978.

P.-P. Grasse a publié un *Précis de Zoologie,* qui est plus à la portée de ceux d'entre nous qui ne disposons pas des richesses des producteurs de pétrole. Et dans ce *Précis de Zoologie,* le troisième tome, qui vient d'être refait, est consacré aux Vertébrés. La dernière partie de ce Précis est consacrée à la genèse de l'Homme, à l'histoire naturelle de l'Homme (éd. Masson, 1977).

Rappelons à nos lecteurs qu'après un siècle de travail et de fouilles, la paléontologie humaine est parvenue à cette idée que la genèse de l'Homme s'est effectuée par vagues successives, par poussées successives qui vont depuis l'apparition des premiers Primates, à la fin de l'ère secondaire, il y a environ soixante-dix millions d'années, jusqu'à l'Homme moderne. Dans cette histoire de la genèse de la forme humaine, et si nous nous contentons d'observer les quelques millions d'années les plus récents, les savants distinguaient en gros quatre étapes :

1. Les divers Australopithèques. Les plus anciens vivaient il y a six ou sept millions d'années, et les plus récents il y a un million d'années. Ils sont bipèdes et de petite taille. Les uns mesurent environ 1,25 m. Les autres, un peu plus grands, 1,55 m. Leur capacité endocrânienne est en moyenne de 500 cm^3.

2. Les Archanthropiens parmi lesquels on distingue le Pithécanthrope, le Sinanthrope, etc. Ils sont apparus alors que vivaient encore les Australopithèques. Leur cerveau est déjà plus volumineux, environ 1000 cm^3.

3. Enfin les Néanthropiens, parmi lesquels se situe l'Homme moderne. En Europe, les plus anciens squelettes de l'Homo sapiens datent de 30 000 à 40 000 ans. A ce moment, l'Homme de Neandertal a disparu. Tel est le point de vue de P.-P. Grasse. D'autres chercheurs, par exemple Bernard Vandermeersch, pensent que l'Homo sapiens existait déjà il y a 60 000 ans, et il estime probable que son origine remonte à 100 000 ans.

Sur ces grandes étapes, les chercheurs sont dans l'ensemble d'accord. Les discussions et les controverses commencent lorsqu'il s'agit d'établir les filiations. Ainsi, P.-P. Grasse estime pour sa part que la théorie selon laquelle l'hominisation s'est effectuée par la succession de types bien définis, à savoir les Australopithèques, les Pithécanthropes, les Hommes de Neandertal et les Hommes modernes, cette théorie est trop simple. Elle oublie, écrit Grasse, que l'évolution animale est diversifiante et que les lignées animales ne cessent de buissonner. Les découvertes récentes conduisent à ne plus considérer l'Homme de Neandertal comme faisant partie de notre ascendance.

*

Lorsqu'on lit les ouvrages de très grands savants, comme Jean Piveteau, le paléontologiste français dont nous avons recommandé quelques titres dans notre précédente chronique, et le zoologiste P.-P. Grasse, on s'aperçoit que ces savants non seulement s'interrogent sur l'histoire naturelle, sur les faits historiques, mais que de plus ils se posent des questions qui sont proprement philosophiques et qui portent sur l'existence même de l'évolution biologique et sur sa finalité. Ainsi, dans un ouvrage magistral qui est comme la synthèse de toute une vie de recherche, *L'Évolution du Vivant* (éd. Albin-Michel), P.-P. Grasse fait observer que l'évolution biologique ne se comprend que par la création de nouveaux gènes au cours du temps, la création d'une nouvelle information qui est inscrite dans les molécules géantes qui portent et transmettent cette information. Il est totalement absurde, pense Grasse, de prétendre expliquer cette création d'information par des erreurs de copie lors du processus d'auto duplication de ces molécules géantes qui portent l'information génétique. Et pour comprendre cette création de nouveaux gènes au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle des espèces, il est possible, écrit Grasse, que la biologie doive céder la place à l'analyse métaphysique. — C'est un biologiste qui parle, parti du scientisme et qui aboutit au terme d'une vie de recherche à cette conclusion.

Ailleurs, P.-P. Grasse fait observer que l'évolution humaine, c'est-à-dire F anthropogenèse, s'est effectuée en un temps très court. Elle a porté sur un faible nombre de générations et sur des populations peu denses. On ne peut donc pas expliquer la genèse de l'Homme par les mutations fortuites, comme le prétend l'école néo-darwinienne, car pour expliquer la genèse de nouveautés viables par le seul hasard, il faut se donner un temps quasi infini. Comment, demande Grasse, en un temps biologiquement et géologiquement très court, sur un nombre de générations très faibles et sur des populations peu importantes, auraient bien pu apparaître les infinités de mutations parmi lesquelles la sélection naturelle chère aux darwiniens aurait conservé les seuls utiles à l'espèce ? Quand on songe à la complexité du cerveau humain, écrit Grasse, sa genèse par mutations fortuites paraît aussi invraisemblable que la rédaction, par une équipe de singes tapant au hasard sur des machines à écrire, des *Oraisons funèbres* de Bossuet. L'ordre de probabilité est si infime que l'on peut tenir pour impossible une telle réalisation.

D'autre part, observe Grasse, si tous les grands caractères de notre anatomie n'ont pas évolué synchroniquement, en même temps, ils n'en ont pas moins évolué en corrélation. Cela non plus n'est pas favorable à la thèse de l'école néo-darwinienne.

Tous les zoologistes, tous les paléontologistes semblent maintenant d'accord sur un fait fondamental, qui est de grande importance à la fois du point de vue scientifique et du point de vue philosophique. Ce fait, Jean Piveteau le formule en. ces termes : Un examen purement objectif montre que la vie avance, dans son ensemble, à travers bien des vicissitudes et des régressions, dans une direction majeure que l'on peut définir comme une tendance à un accroissement de cérébralisation, ou encore à un accroissement du psychisme. C'est ce qui ressort de la succession des divers types d'organisation au cours de l'histoire des Vertébrés. Des Poissons aux Amphibiens, des Amphibiens aux Reptiles, des Reptiles aux Mammifères, autrement dit, des commencements de l'ère primaire à l'époque actuelle, il y a une progression régulière de l'encéphale se concentrant sur deux régions : d'une part le cervelet, d'autre part et surtout les hémisphères cérébraux.

P.-P. Grasse, dans la préface au traité de Zoologie publié dans *l'Encyclopédie de la Pléiade* (éd. Gallimard) dit en substance la même chose : les grands types d'organisation ont fait successivement leur apparition au cours des âges, gagnant de plus en plus en complexité. Si, prenant de la hauteur, on contemple l'évolution dans son ensemble, elle se montre à nous sous sa véritable figure, celle d'une marche continue, mais non rectiligne, vers plus d'indépendance à l'égard du milieu et vers un psychisme plus élevé. Une telle vue de l'évolution, ajoute Grasse, s'inspire de données strictement objectives ; elle traduit fidèlement les faits. Présentée de la sorte, l'évolution prend le caractère d'un grand phénomène finalisé. Et Grasse de s'exclamer plaisamment : Nous ne pouvons cependant pas dire, pour satisfaire les antifinalistes, que l'évolution s'est opérée dans n'importe quel sens, sans ordre ! Parlant de la dernière grande étape, ou, mieux, de la dernière conquête de l'évolution animale, la genèse du cerveau humain, P.-P. Grasse souligne comme J. Piveteau que cette genèse, amorcée avec les Insectivores qui passent insensiblement aux Primates, se continue par les Simiens. Tous ont manifesté la même tendance vers l'accroissement, en volume et en complexité, du cerveau où le néopallium a pris un extraordinaire développement.

Tous les savants semblent aujourd'hui bien d'accord sur le fait que l'évolution biologique est un phénomène orienté, et orienté d'une manière irréversible, vers la genèse des gros cerveaux, c'est-à-dire vers la conscience réfléchie. Mais, qui dit orientation ne dit pas encore finalité. L'idée de finalité implique un dessein. Peut-on dire que l'histoire naturelle des espèces poursuit la réalisation d'un dessein ? Comment le savoir, et, si dessein il y a, quel est-il ?

Il est notable que des savants comme Piveteau et Grasse s'interrogent non seulement sur les causes de l'évolution qui est objectivement créatrice d'êtres nouveaux. Mais de plus ils s'interrogent sur la finalité de l'évolution, sur son avenir, sur la signification d'ensemble de cette œuvre inachevée

qu'est l'histoire naturelle des espèces vivantes. L'histoire naturelle des espèces, que l'on appelle aussi l'évolution, va manifestement vers la genèse d'êtres de plus en plus capables de conscience et de pensée réfléchie. C'est avec l'Homme que le pas a été franchi, ce pas que le Père Teilhard appelait le seuil de la réflexion. Mais quelle est la finalité ultime de toute cette œuvre ?

Jean Piveteau et P.-P. Grasse insistent, à la suite du Père Teilhard, sur l'importance capitale de ce changement de régime survenu dans l'histoire de l'évolution par l'accès d'un être vivant à la conscience réfléchie. Dans un livre publié en 1971, et intitulé *Toi, ce petit dieu, essai sur l'histoire naturelle de l'Homme* (éd. Albin Michel), P.-P. Grasse souligne le fait que progressivement, au cours du processus de l'anthropogenèse, la part de l'inné diminue jusqu'à disparaître presque totalement avec le petit d'Homme. Celui-ci doit tout recevoir, apprendre, de sa mère, de son milieu. Jusqu'à l'Homme, ce qui est fondamental et décisif, c'est une tradition génétique, communiquée par des gènes. Avec l'apparition de l'Homme, une autre tradition commence, une science communiquée oralement, et puis par écrit. L'Homme est un animal qui prend conscience progressivement des programmations qui le constituent et qui peut n'en faire qu'à sa tête, comme on dit dans notre langage populaire, aussi bien en ce qui concerne son alimentation que ses amours, la guerre et le reste.

*

Avec l'Homme, un animal pourvu d'un cerveau riche de cent milliards de neurones et capable de conscience réfléchie, un nouveau problème se pose dans l'histoire de l'évolution, ou si l'on préfère dans l'histoire naturelle des espèces vivantes. C'est le problème de l'action. Cela, Teilhard l'avait vu dès le début de siècle et ses entretiens avec le philosophe Maurice Blondel n'ont pas été étrangers à ses réflexions sur ce point. L'Homme est un animal qui a franchi un seuil critique, celui précisément de la réflexion. Il peut faire à peu près n'importe quoi, et de fait, nous le constatons, il fait, et de plus en plus, n'importe quoi, en particulier le pire. La perte des conduites innées, ou instinctives, oblige l'Homme à se poser des questions concernant la valeur et la portée de ses actes. Les programmations qui commandaient aussi bien la constitution que le comportement des êtres vivants qui ont précédé l'Homme, ces programmations en fait constituaient une certaine norme, immanente, inconsciente, mais réelle. Les abeilles comme les lions vivent conformément à certaines normes immuables qui leur sont imposées par le message génétique qui les constituent. Avec l'Homme, la situation change, car l'Homme est capable, à cause de sa conscience réfléchie, de ne pas respecter les normes biologiques. Cela explique que l'espèce humaine soit une espèce en état de crise. L'entrée dans le régime de la conscience réfléchie implique un risque, et même un risque mortel. Et cependant ce risque est la condition d'un achèvement ultime.

C'est peut-être, c'est sans doute cela qu'a voulu dire, en son langage, dans le langage dont il disposait, le vieux théologien hébreu inconnu qui, au IXe siècle avant notre ère sans doute, a rédigé le célèbre chapitre troisième du livre de la Genèse. S'exprimant comme l'eut fait notre bon La Fontaine si celui-ci avait été théologien, il a sans doute voulu dire que pour l'Homme, l'accès à la connaissance de la distinction du bon et du mauvais (il n'y a pas d'autre expression en hébreu pour dire l'accès à la conscience réfléchie) impliquait un danger mortel.

Le problème désormais posé est le suivant. Si l'Homme n'est plus commandé, comme ses frères qui le précèdent dans l'histoire naturelle des espèces, par des programmations impératives auxquelles ils ne peuvent se soustraire, alors l'Homme doit trouver, dans sa conscience, dans sa pensée, une norme, une idée directrice, pour s'achever et se réaliser.

Car, sur ce point encore, les anthropologistes semblent d'accord, le processus de l'anthropogenèse n'est pas achevé, l'Homme n'est pas un être achevé. Il en est encore à l'état embryonnaire. C'est un être embryonnaire, essentiellement inachevé, parvenu, peut-être

prématurément, à la conscience réfléchie et qui risque de se détruire lui-même s'il ne trouve pas une norme, une programmation qui lui permette de s'achever normalement.

Le problème de l'action, le problème de la conscience réfléchie, le problème de la norme, cela ne fait qu'un. Pour que l'humanité consente à s'achever, pour qu'elle ne se détruise pas elle-même, il faut tout d'abord — et cela, Teilhard l'avait bien vu dès le début de ce siècle —, il faut tout d'abord qu'elle aperçoive, qu'elle découvre la signification et la finalité ultime de cette Œuvre qui est la Création et dans laquelle elle, l'humanité, apparaît comme l'étape ultime.

La découverte du sens de la Création est fondamentale pour l'avenir de l'Homme. Si l'Homme ne découvre pas ce sens, il risque, Teilhard le remarquait, de se dégoûter de l'être et de renoncer à être. C'est ce qui se passe déjà dans certains pays, particulièrement avancés du point de vue du confort. Les hommes et les femmes n'ont plus le goût de l'être. Ils n'aperçoivent pas le sens de la Création. Ils ne voient pas de raison suffisante de donner l'être à des enfants. C'est une humanité qui se termine, qui s'éteint, par dégoût de l'être.

Découvrir le sens de la Création semble donc, de ce point de vue, la tâche la plus importante qui s'impose à notre génération, si l'on désire que l'Homme continue, qu'il se développe, qu'il se réalise. La découverte du sens de la Création, de la finalité ultime de la Création, et la découverte des normes requises pour la réalisation de l'Homme, ces deux découvertes sont liées, conjointes indissolublement. Ceux qui soutiennent que la Création n'a pas de finalité, et que d'ailleurs il n'y a pas Création, soutiennent aussi qu'il n'existe pas de normes objectives : tout est permis, tout est égal, l'homme peut faire n'importe quoi. Et il le fait. La crise la plus profonde de l'humanité se situe sans doute en ce point. Il n'est pas sûr que l'humanité n'avorte pas, ne se détruise pas elle-même, faute d'avoir trouvé quelle signification comporte toute l'œuvre cosmique, l'œuvre de la Création, et à quelles conditions l'Homme, qui est le dernier paru, peut atteindre cette fin qui est la sienne et qu'il ne discerne pas bien.

La question est de savoir si les sciences expérimentales en tant que telles sont en mesure de nous enseigner en quoi consiste la finalité ultime de la Création. Les sciences expérimentales peuvent nous renseigner sur ce qui était, et sur ce qui est. Mais peuvent-elles nous instruire sur ce qui n'est pas encore, sur ce qui est en germe mais n'est pas encore réalisé ? Connaissant le passé de la Création, les sciences expérimentales peuvent nous dire en gros dans quel sens l'œuvre cosmique, physique et biologique s'est orientée, développée, depuis plusieurs milliards d'années. Elles peuvent nous donner ainsi une vague idée sur l'avenir, en extrapolant. Mais elles ne peuvent pas précisément nous renseigner sur la finalité ultime de toute la Création, car précisément cette finalité n'est pas encore réalisée. Elle est à faire. Les sciences expérimentales ne sont pas prophétiques. Elles portent sur le passé et sur ce qui est actuellement, mais non sur l'avenir.

Reste donc à savoir s'il existe, au sein de l'humanité, une possibilité de connaître l'avenir de la Création et sa finalité ultime, en sorte que l'Homme puisse coopérer librement et volontiers à cette création inachevée qui ne peut s'achever qu'avec sa coopération. Reste à savoir si quelque part dans l'histoire humaine on peut trouver la source d'une telle science. Il faut regarder de près et voir s'il n'existe pas dans l'histoire humaine une zone embryonnaire, une sorte de lignée germinale qui porte en elle une information qui a pour objet précisément l'avenir de l'homme et la finalité ultime de la Création. Cette zone germinale existe et elle comporte aussi une normative. C'est donc de ce côté-là qu'il faudrait se tourner pour trouver quel est le sens ultime de la Création, sa finalité dernière et les conditions requises pour atteindre cette fin.

L'action [30]

Le terme *d'action* peut désigner des opérations très différentes. L'homme peut engendrer un enfant en communiquant à la femme qu'il aime un message génétique. C'est une action créatrice, une action par laquelle l'homme coopère activement et intelligemment à la Création. L'homme peut aussi détruire, tuer les enfants des hommes. On appelle cela aussi une action. L'homme peut construire des maisons, des villes, des monuments, des cathédrales. Il peut détruire des villes en les bombardant. Il peut composer des livres, des œuvres d'art. Il peut aussi brûler les livres et détruire les œuvres d'art. Il peut planter des arbres et semer du blé. Il sait aussi détruire les récoltes. Il peut travailler à faire croître l'homme, à l'enrichir, à le développer. Il peut aussi l'avilir, l'abîmer, le faire régresser. Il peut soigner l'homme son frère. C'est une action, celle du médecin. Il peut aussi l'affamer, le blesser, lui infliger la maladie par toutes sortes de méthodes. On sait parfaitement qu'aujourd'hui dans l'alimentation industrielle se trouvent en quantité des substances, colorants, conservateurs, parfums, qui sont cancérigènes.

En première approximation, on peut donc répartir l'action et les actions en deux catégories : celles qui vont dans le sens de la Création et celles qui vont en sens inverse, dans le sens de la destruction et de la régression. Lorsque donc on parle d'un homme d'action, il faut toujours se demander : de quel genre, de quelle sorte d'action s'agit-il ? Est-il un créateur, un soigneur, ou un destructeur ?

Toute action positive, qui va dans le sens de la Création, implique une pensée, un programme, une idée. Le musicien qui compose une symphonie réalise une idée. Celui qui construit une maison réalise un plan. La maison est d'autant plus belle que le plan est plus riche en pensée. Une cathédrale est une pensée réalisée dans la pierre et toute la matière utilisée est informée. Rien ne reste à l'état brut, sans forme. Construire une société, c'est encore réaliser un programme. Toute la question est de savoir quelle idée on se fait de l'homme et comment on comprend les rapports entre l'homme et la société que l'on veut construire. La société sera-t-elle au service de l'homme ? Au service de son développement ? Et quel développement ? Dans quel sens ? On ne peut pas faire de la politique, raisonnablement, si l'on n'a pas une certaine idée de l'homme et tant vaut cette idée de l'homme, tant vaut la politique que l'on veut réaliser.

Mais la question de l'homme n'est pas résolue parmi ceux qui sont en principe chargés de l'éclairer, les philosophes, les anthropologues. L'homme est-il simplement un animal, le plus récemment apparu dans l'histoire naturelle des espèces vivantes, le plus complexe du point de vue neurophysiologique ? N'a-t-il pas d'autre destinée que les autres espèces animales : naître, procréer et puis mourir ? De toute manière, notre système solaire est ainsi construit qu'il s'use d'une manière irréversible. Le Soleil est en train de s'épuiser en transformant son hydrogène en hélium et dans quelques dizaines de millions d'années, toute vie sera impossible sur notre planète. La politique n'a-t-elle donc pour objet, pour finalité, que d'organiser au mieux une durée éphémère ?

De toute manière, la politique ne peut porter et s'appliquer que sur une courte période cosmique : le temps qui nous reste à vivre dans notre minuscule système solaire. C'est donc une illusion que de s'imaginer que la politique porte sur le définitif. Et puis, pour chacun d'entre nous, le temps est compté. La politique, en mettant les choses au mieux, porterait donc sur l'avenir de l'espèce humaine, dans notre système solaire, pour le temps qui lui reste. L'homme politique, dans cette perspective, serait donc celui qui travaillerait à rendre la vie supportable autant qu'il est possible pour cette courte période. Mais la question subsiste : qu'est-ce que l'homme et quelle est sa finalité

[30] Article inédit (1978).

ultime, si finalité il y a ? S'il n'y a pas de finalité, si l'homme est simplement un produit de la matière, supposée incréée, et du hasard, ou de la nécessité inhérente aux lois de la matière, la politique consistera à organiser la vie de cet être qui vient d'apparaître et qui ne pourra pas subsister longtemps, dans le meilleur des cas et si même il ne se détruit pas lui-même. Il s'agit alors simplement d'arranger un voyage pour qu'il soit aussi confortable que possible pour tous. Si l'homme comporte une destinée ultérieure, la politique elle-même devra tenir compte de cette destinée ultérieure et se traiter par rapport à cette finalité reconnue, tenir compte d'elle. Si l'homme a une destinée autre que le néant à plus ou moins brève échéance, la politique elle-même devra tenir compte de cette nouvelle dimension : l'avenir de l'homme, l'avenir de chaque personne humaine, l'avenir de l'humanité entière, sa finalité ultime. En quoi peut bien consister cette finalité ultime ? Pour le savoir, nous ne disposons que de l'expérience et de nos capacités d'analyse. Mais l'expérience aujourd'hui s'est élargie dans l'espace et dans le temps. Nous connaissons maintenant l'histoire de l'Univers sur une durée de quelque quinze ou vingt milliards d'années. Nos ancêtres qui vivaient au XVIIIe ou XVIIIe siècle s'imaginaient candidement que l'Univers entier était constitué par notre minuscule système solaire. Figurez-vous qu'en ce temps-là il y avait des théologiens et des savants qui se disputaient entre eux pour savoir si c'est la Terre qui tourne autour du Soleil ou le Soleil qui tourne autour de la Terre !

Jusqu'autour de 1924, nos pères se sont imaginés que l'Univers entier, c'est notre Galaxie ! Aujourd'hui nous savons que l'Univers est un gaz de galaxies, un gaz dans lequel chaque galaxie est comme une molécule, et nous savons que dans notre seule Galaxie, celle dans laquelle nous sommes logés, il existe environ cent milliards d'étoiles. Cela fait donc beaucoup de systèmes solaires possibles, avec leurs habitants. Pour découvrir la finalité éventuelle de toute l'histoire de la Création, de l'Univers entier, il faut considérer l'Univers dans son ensemble et dans son histoire telle qu'elle se présente maintenant à nous. C'est au Père Teilhard de Chardin que revient le mérite d'avoir, l'un des premiers, jeté les yeux sur cette histoire de l'Univers considéré dans son ensemble et d'avoir dit : Regardez dans quel sens tout cela s'oriente, dans quelle direction tout cela avance et se fait. Le fait est que l'Univers se présente désormais à nous comme une composition qui va dans une certaine direction, du simple au complexe, de la matière élémentaire aux systèmes biologiques les plus complexes et les plus riches en conscience. L'histoire de l'Univers tout entier se présente à nous comme une immense Action. C'est en considérant cette Action cosmique — cosmogénèse, biogenèse, anthropogenèse, — que nous pouvons situer notre propre action et tenter d'en dégager la raison d'être, la norme, s'il y a une norme, la finalité, si notre action peut et doit comporter une finalité.

*

Dans une chronique antérieure, nous nous étions demandé en quoi consiste l'action humaine et comment elle se situe dans cette Action que constitue la genèse de l'Univers, de la matière, des êtres vivants, de l'Homme qui vient d'apparaître. L'ensemble de l'histoire de l'Univers se présente désormais à nous comme une Action orientée, dirigée, vers une fin que nous ne discernons pas encore, mais dont les étapes passées nous sont maintenant clairement lisibles. Objectivement, l'Univers au cours de son histoire se dirige — ou bien est dirigé — vers des compositions de plus en plus complexes, vers la genèse d'êtres de plus en plus autonomes et capables d'action à leur tour. L'Homme est un animal qui vient d'apparaître et qui est capable de devenir à son tour source d'action. Jusqu'à l'Homme, les êtres vivants qui naissaient au cours de l'histoire naturelle des espèces, étaient travaillés et commandés par une Action qui les informait du dedans, qui leur imposait un programme génétique, programme portant non seulement sur leur constitution anatomique et

physiologique, mais aussi sur leur comportement psychologique, social et politique, car il existe des sociétés animales et ces sociétés comportent leurs normes et leurs lois. Avec l'Homme, apparaît un animal qui a pris conscience, et conscience réfléchie de sa propre existence et qui peut, s'il le veut, ne pas obéir aux programmes génétiques qui sont inscrits et transmis dans les messages génétiques qui le constituent. L'Homme est un animal qui peut faire à peu près n'importe quoi en ce qui concerne son alimentation, ses amours, la guerre et le reste, — et il le fait. Il est capable de s'abîmer, de se détruire, de se gaspiller, de se dégrader, de régresser, de s'enlaidir. Regardez l'homme dans la rue, et regardez les lions à l'état sauvage : vous verrez la différence entre une espèce dégénérée et une espèce qui ne s'est pas abîmée.

Avec l'apparition de la conscience réfléchie, se pose pour l'Homme le problème de l'action. Quel va être le sens de son action, son orientation, sa finalité ?

En somme, l'animal, avant l'Homme, est commandé par un système de programmations qui sont inscrites dans ses gènes et auxquelles il obéit avec sagesse, car il n'a pas franchi le pas de la conscience réfléchie. L'Homme est un animal qui ayant franchi le pas de la conscience réfléchie doit trouver dans sa pensée même, aux yeux de sa conscience, un programme, une norme auxquels il consente librement. Désormais la programmation doit être pensée, connue, et librement reçue. L'humanité est une espèce en crise parce que n'obéissant plus aux programmations biologiques inscrites dans ses gènes, elle n'a pas encore trouvé une normative à laquelle elle consente librement, elle n'a pas encore donné son consentement à une norme d'existence et de développement qui lui permette de se réaliser et de s'achever. Cette norme de pensée et d'action à laquelle l'humanité puisse donner librement un assentiment raisonnable existe-t-elle, ou bien faut-il l'inventer ? L'humanité est-elle dans le cas, dans la situation d'une espèce qui doit trouver, seule, la norme de son développement, qui doit l'inventer ? Ou bien est-elle dans la situation d'une espèce qui n'a pas encore donné, dans son ensemble, son assentiment libre et raisonné à une norme qui s'est déjà présentée à elle, qui lui a été proposée, il y a longtemps déjà, qui a été formulée et qui est chaque jour formulée dans une zone que l'on peut appeler germinale, parce que précisément elle porte une information, une normative, pour la communiquer à l'humanité entière, afin qu'elle vive ? Pour répondre à cette question, il faut considérer objectivement l'histoire de l'humanité depuis quelques milliers d'années. Si on le fait, on voit qu'il existe bien en effet une zone, une lignée germinale pour parler comme les biologistes, qui prétend porter une certaine information et une certaine norme pour la création de l'humanité. Cette lignée germinale c'est ce peuple qui prétend avoir reçu, voici déjà quelque quatre milliers d'années, une information venant de la part de Celui qui a composé et qui continue de composer l'Univers entier et tout ce que l'Univers contient, les êtres vivants et pensants en particulier. Cette lignée germinale s'est développée en recevant constamment une nouvelle information et aujourd'hui une partie de l'humanité est travaillée du dedans par cette information et cette norme qui fut communiquée progressivement et par étapes successives à l'intérieur de cette portion de l'humanité qui est issue d'une mutation effectuée vers le XIXe siècle avant notre ère lors d'une migration dont la tradition orale et écrite nous a conservé la mémoire : Abraham quitte la grande cité d'Ur au pays de Sumer, avec sa civilisation et ses normes anciennes, pour être la cellule germinale d'un nouveau type d'humanité constitué par une nouvelle normative. Bien entendu, il faut examiner soigneusement si tout cela est vrai et ce que vaut cette nouvelle normative communiquée à l'humanité à partir de ce moment-là. Rien ne doit être reçu aveuglément et sans examen critique. Mais si rien ne doit être reçu d'une manière aveugle, rien ne doit non plus être négligé de ce qui est apparu dans l'histoire de l'humanité et si vraiment une norme positive d'action et de pensée a été communiquée à l'humanité en cette portion de l'humanité, il faut aller voir ce qu'elle vaut, il faut la vérifier. De toute manière, si une nouvelle norme de pensée et d'action a été communiquée à l'intérieur de ce peuple en formation, à l'intérieur de cette zone germinale de

l'humanité, elle a été reçue par des hommes pensants et intelligents qui ont eu l'occasion déjà de vérifier l'enseignement qu'ils recevaient. La réception de cet enseignement n'a pas été passive. C'est l'intelligence humaine qui a été informée, éclairée, libérée des mythes sanglants. C'est l'intelligence humaine qui a grandi, qui s'est développée. C'est à notre intelligence, nous les hommes du XXe siècle, que cette information s'adresse. C'est donc à nous de l'examiner avec tous les moyens dont nous disposons aujourd'hui.

L'humanité doit-elle se débrouiller toute seule pour inventer, pour créer une norme qui permette son propre développement ? Ou bien cette norme a-t-elle été communiquée à l'humanité pour qu'elle en prenne connaissance, qu'elle l'examine et qu'elle en profite si elle le juge bon ? Telle est donc la question posée. Mais de toute manière, la première question subsiste, que nous avions posée antérieurement : quelle est la destinée finale de l'humanité ? L'humanité a-t-elle une destinée autre que de séjourner quelque temps encore sur cette planète fragile, dans ce système solaire qui s'use au fur et à mesure que le Soleil s'épuise à nous communiquer ses photons ? La question de la norme de l'action et la question de la finalité de la Création sont donc liées intimement et même indissolublement.

Ceux qui pensent, et ils sont aujourd'hui nombreux sur la Terre, que l'espèce humaine n'a aucune destinée autre que de vivre et de disparaître, ceux-là sont en général portés à penser aussi qu'il n'existe pas en réalité de norme objective d'action pour l'homme. Ni finalité ni normative : telle est leur conviction. Et cette conviction a bien entendu des applications, des conséquences en politique. L'humanité est aujourd'hui une espèce déréglée et en danger de mort parce qu'elle ne se reconnaît ni finalité ni normative pour atteindre une finalité qu'elle ne reconnaît pas.

* * *

Le problème de l'action est un problème de pensée. L'action ne peut se réaliser qu'à partir d'un programme. Un programme, c'est une pensée finalisée. Toute la question est de savoir quel est le programme que l'homme se reconnaît à lui-même, quel est son projet et donc quelle finalité il se découvre à lui-même. S'il pense qu'il est sans finalité, il dira comme les païens d'autrefois et d'aujourd'hui : Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. S'il en vient à reconnaître qu'il existe bien un programme, un projet, une finalité qui concerne l'humanité entière, alors il orientera son action en fonction de cette fin qu'il aperçoit. Le problème de l'action est donc au fond un problème théorique, un problème hautement spéculatif et métaphysique. C'est une erreur que de s'imaginer que l'homme d'action, d'action réelle et efficace, n'est pas un spéculatif. C'est une erreur d'opposer l'action et la spéculation. D'autant plus profonde est la spéculation, la contemplation, d'autant plus efficace est l'action. L'homme d'action sans pensée n'est qu'un agitateur ou un destructeur. Ce n'est pas un créateur.

L'histoire des sciences le démontre d'une manière éclatante. Les découvertes qui ont eu à longue échéance le plus d'efficacité pratique, qui ont comporté les plus graves conséquences dans la pratique, ce sont celles qui au départ étaient les plus hautement spéculatives et désintéressées. Ce n'est pas en essayant d'améliorer la structure et le fonctionnement des calèches que l'on a amélioré nos moyens de transport, mais en rêvant devant une lessiveuse dans laquelle la vapeur faisait sauter le couvercle. La physique moderne, au départ, est hautement spéculative et désintéressée. Ses applications sont d'autant plus considérables que les découvertes initiales étaient plus spéculatives. Finalement, dans l'histoire des inventions humaines comme dans l'histoire de l'Univers et de la nature, c'est la communication de l'information qui est créatrice de nouveauté. L'homme d'action par excellence, l'homme d'action au premier chef, c'est le chercheur. La recherche fondamentale est l'action la plus efficace qui soit à longue échéance. Cela est vrai dans tous les domaines, en sciences

comme en théologie, en médecine comme en anthropologie. Rien n'est plus efficace pour la médecine que la recherche pure, désintéressée, la recherche fondamentale, spéculative. Le problème du cancer sera résolu par la recherche fondamentale en biologie ou il ne le sera pas. Ce qui manque le plus aujourd'hui à l'humanité désemparée, déboussolée, ce sont des métaphysiciens et des théologiens qui lui permettent d'apercevoir le sens général de cette Action qu'est la création de l'Univers, de la nature et de l'Homme, de l'Homme inachevé et en genèse, qui ne peut s'achever que s'il connaît l'Idée directrice, pour parler comme Claude Bernard, l'Idée directrice qui le conduit à sa fin, à son achèvement. C'est une erreur fatale, la plus grave peut-être, commise dans l'Église et les églises depuis plusieurs générations, que de mépriser la recherche. La recherche fondamentale en théologie permettra aux théologiens de présenter à l'humanité de demain une idée intelligible du monothéisme. Celui qui se consacre pendant des années à la recherche fondamentale en théologie fait plus pour la mission, pour l'expansion du monothéisme, que celui qui s'agite et qui proclame. Là encore, en théologie, c'est la pensée qui est finalement la plus efficace et une pensée claire est plus révolutionnaire que beaucoup d'agitation et de manifestations. La vie contemplative est éminemment l'action la plus riche, la plus efficace et la plus féconde.

L'histoire et son interprétation [31]

L'illustre historien anglais Arnold J. Toynbee est né en 1889. A partir de 1925, il a été directeur d'études à l'Institut royal des Affaires internationales et maître de recherches d'histoire internationale à l'Université de Londres. Il est mort en 1975. Il laisse une œuvre monumentale, *A Study of History,* qui n'est pas traduite en langue français. Elle comporte douze volumes. Pendant la dernière guerre mondiale, un lecteur enthousiaste de l'œuvre de Toynbee, D. C. Somervell, rédigea un condensé des six premiers volumes parus à cette époque. Toynbee a revu cet ouvrage et l'a publié en 1946. C'est ce condensé qui a été traduit en langue française et publié en 1951 par la librairie Gallimard sous le titre : *L'Histoire, un essai d'interprétation.*

En 1972, Arnold Toynbee lui-même publiait une synthèse de son œuvre entière désormais achevée, synthèse plus complète que le résumé réalisé par Somervell. C'est cette synthèse qui est désormais accessible aux lecteurs de langue française dans la traduction publiée par les éditions Elsevier-Séquoia. Malheureusement, cette traduction est extrêmement négligée et il faut souvent se reporter au condensé plus ancien de Somervell pour comprendre le texte. En particulier les éditeurs ont voulu faire l'économie des notes et des références. Des textes innombrables sont cités dont on ne nous indique pas l'origine. Il faut donc se reporter à l'édition anglaise pour disposer d'un instrument de travail convenable.

Arnold Toynbee a été pour l'histoire humaine ce que P.-P. Grasse est pour l'histoire naturelle : le savant qui sait à peu près tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui. Son érudition est incomparable. Mais ce n'est pas cela qui constitue l'intérêt exceptionnel de l'œuvre de Toynbee. Ce qui en fait l'importance, c'est que Toynbee ne s'est pas contenté de connaître, autant qu'on peut le faire aujourd'hui, l'histoire de l'humanité. Il a cherché à la comprendre, c'est-à-dire à comprendre son développement. Il a recherché les causes, la raison d'être de ce qui est.

Dans son monumental ouvrage, Toynbee tente de considérer l'histoire humaine dans son ensemble, depuis les origines connues jusqu'aujourd'hui.

Au lieu d'étudier l'histoire locale d'une nation, comme l'Angleterre, la France ou l'Allemagne, Toynbee étudie des sous-ensembles, des unités intelligibles qui sont les civilisations. Toynbee étudie trente et une civilisations. Il en étudie la genèse, le développement, les échecs, les régressions, les disparitions. Il cherche à comprendre la genèse, le développement et la mort des civilisations, tout comme le naturaliste, le zoologiste, cherche à comprendre la genèse, le développement et la disparition des groupes zoologiques, des espèces vivantes.

Les naturalistes ont remarqué en effet qu'au cours de l'histoire naturelle des espèces vivantes, les groupes zoologiques se succèdent et se relaient les uns les autres. Dans chaque cas, on remarque d'abord une première période d'expansion, de fécondité, puis de stagnation et enfin de déclin. Le groupe zoologique dominant est alors remplacé, relayé par un autre, plus jeune, plus fécond, plus créateur. Toute l'histoire de l'évolution biologique s'effectue ainsi par poussées successives qui semblent dirigées vers un avenir indéterminé. On constate de fait que cette orientation générale de l'histoire naturelle des espèces vivantes semble dirigée vers la genèse des systèmes nerveux de plus en plus développés, et vers la formation de cerveaux de plus en plus complexes. Lorsque l'Homme apparaît, quelles sont les lois du développement de l'humanité ? Est-ce que ce sont encore des lois qui relèvent de l'histoire naturelle ? Ou bien est-ce que ce sont des lois nouvelles, propres à l'Homme ?

Pour ce qui concerne la genèse des espèces animales, on sait que depuis le début du XIXe siècle

[31] Article inédit (1978).

deux grandes écoles ou théories s'opposent. Lamarck, au tout début du XIXe siècle, dans son oeuvre géniale, la *Philosophie zoologique,* propose une théorie de la genèse des espèces vivantes. D'après Lamarck, c'est le milieu, en se modifiant, qui suscite de la part du vivant une réaction créatrice de riposte et c'est cette réaction créatrice qui explique la genèse des espèces nouvelles, l'invention, la création des dispositifs biologiques nouveaux. L'évolution biologique, d'après Lamarck, s'explique par une relation dialectique entre le milieu et le vivant. Le vivant ne prend pas l'initiative, mais il répond à un défi, à une provocation du milieu, et c'est cette réponse qui est intelligente et créatrice.

Comme le dit un très grand biologiste contemporain, mort il y a peu d'années, Paul Wintrebert, c'est le vivant qui est le créateur de sa propre évolution.

L'autre théorie de l'évolution, proposée au milieu du XIXe siècle, c'est celle de Darwin. L'évolution s'explique par une série de modifications fortuites, au hasard, sélectionnées, triées au cours du temps dans le combat pour la vie. Cette théorie ne fait pas appel à l'activité créatrice du vivant. Le vivant est passif dans cette théorie. C'est le hasard des mutations qui est le créateur de toute nouveauté, puisque la sélection ne fait qu'éliminer les inaptes, les ratés.

Notons en passant — nous y reviendrons une autre fois plus longuement — qu'au début du XIXe siècle, un médecin de génie, Samuel Hahnemann, inventa une théorie médicale selon laquelle, pour obtenir la guérison de l'organisme malade, il faut susciter, de la part de cet organisme, une réaction active, il faut provoquer une riposte en lui communiquant, sous une très faible dose, une substance qui, à forte dose, serait toxique. Cette théorie médicale fait appel à l'activité du vivant, à l'activité de l'organisme malade ; elle suscite, elle provoque cette activité, tandis que l'école médicale adverse se substitue à l'organisme et prétend agir à sa place. Tout le monde sait que l'école médicale inventée par Hahnemann s'appelle l'homéopathie.

Aucun doute que dans son effort pour comprendre la genèse, le développement, le déclin et l'agonie des civilisations, Arnold Toynbee se situe dans la lignée de Lamarck. Toynbee rejette, pour expliquer la genèse des civilisations, les explications qui font appel à des causalités purement physiques ou raciales. Ce n'est pas la race, ce n'est pas le milieu qui crée une grande civilisation. Ce qui explique dans tous les cas la genèse d'une grande civilisation, c'est la riposte, la réaction active, intelligente et créatrice des hommes à une difficulté, à un défi, à un obstacle, à une épreuve qui est placée sur leur route. Une grande civilisation est toujours une victoire remportée sur un obstacle et la réponse à un défi. Là où il n'y a pas d'épreuve, pas de défi, pas d'obstacle, il n'y a pas non plus de civilisation. Une humanité sans difficulté ne se développe pas. Elle reste stagnante. On devine qu'Arnold Toynbee va nous proposer une éthique de l'histoire.

* * *

Arnold Toynbee, nous l'avons vu dans notre précédente chronique, prétend étudier et tente de comprendre l'ensemble de l'histoire humaine. C'est donc l'ensemble qu'il envisage, ou plus précisément ces ensembles que sont les civilisations. Toynbee estime que les nations sont des découpages artificiels, factices, qui ne permettent pas à l'historien de comprendre réellement l'histoire de l'humanité. Il faut, selon Toynbee, étudier ces ensembles naturels que sont précisément les civilisations. Toynbee a des mots très durs à l'encontre des nationalismes modernes. L'idée de nationalité, écrit-il, c'est un ferment aigre du vin nouveau de la démocratie dans les vieilles outres du tribalisme. Prétendre comprendre l'histoire d'une nation comme la France, l'Angleterre ou l'Allemagne à part, en ne considérant qu'elles, c'est se condamner à ne rien comprendre de l'histoire réelle des hommes.

Les spécialistes qui ont consacré leur vie à étudier un petit secteur particulier de l'histoire d'une nation ou d'un peuple ont souvent été exaspérés par la tentative d'Arnold Toynbee qui consiste à

tenter de comprendre l'ensemble de l'histoire humaine en envisageant ces unités naturelles qui sont les civilisations, tout comme les spécialistes de tel ou tel secteur de l'histoire naturelle des espèces ont été exaspérés, pour les mêmes raisons, par la tentative du paléontologiste français Teilhard de Chardin qui a consisté à envisager l'ensemble de l'évolution pour en discerner la signification. Or les paléontologistes et les préhistoriens ont remarqué que l'on ne discerne parfois la structure d'ensemble d'une cité engloutie dans les sables qu'en prenant de la hauteur, en envisageant l'ensemble, qui échappe au fouilleur fantassin sur le terrain. De même, pour l'histoire naturelle des espèces et l'histoire humaine, c'est en considérant l'ensemble que l'on aperçoit tout à coup les grandes dérives et la signification, l'orientation de tout le processus.

Manifestement les lois dégagées par Arnold Toynbee dans son enquête sur les trente et une civilisations qu'il a étudiées, ces lois sont de nature éthique. Une grande civilisation se développe si les hommes savent répondre activement, courageusement et intelligemment à un défi, à une difficulté suscités soit par le milieu naturel, soit par d'autres ensembles humains. Toynbee prend l'exemple de Sumer, de l'Égypte, de la Grèce, d'Athènes en particulier, et bien d'autres encore. Une grande civilisation ne continue à se développer que si elle ne tombe pas dans le culte d'elle-même et de son passé, si elle ne sombre pas dans l'excès de spécialisation, si elle ne se fie pas à la lourdeur de ses armements, si elle reste disponible pour répondre à d'autres défis et surmonter d'autres obstacles. Le combat de David enfant contre le géant philistin Goliath constitue pour Toynbee une parabole qui contient un enseignement historique permanent. La décadence d'Athènes, la décadence de Venise s'expliquent, selon Toynbee, par cette fatale aberration qui a poussé Athènes et plus tard Venise à faire une idole d'une image morte d'elle-même, à se reposer sur son passé.

Les civilisations, selon Toynbee, ne sont donc pas fatalement vouées à l'écroulement et à la mort. Ce n'est pas une nécessité naturelle, physique, ou biologique. C'est la responsabilité humaine qui est engagée dans la décadence des civilisations comme dans leur genèse.

De même pour l'Empire romain d'Orient : l'erreur intérieure qui a été la cause de l'effondrement a été l'idolâtrie d'un système politique historique particulier que l'on avait sorti de la tombe et paré du prestige du passé. L'action missionnaire de l'Église orthodoxe a été paralysée par la sujétion du patriarcat œcuménique à l'autorité laïque du gouvernement impérial car cet asservissement de l'Église orthodoxe à État romain d'Orient a suscité une difficulté insurmontable pour les royaumes convertis à la foi orthodoxe.

En effet, les peuples qui se convertissaient au christianisme orthodoxe devaient en même temps et par le fait même accepter la domination de celui qui était le maître du patriarche de Constantinople, l'Empereur. Les peuples convertis devaient donc choisir entre le maintien de leur paganisme ancestral ou la conversion à un christianisme qui impliquait la perte de leur indépendance politique. Les peuples convertis au christianisme par l'Église d'Occident n'étaient pas soumis à cette alternative, car le fait d'accepter la doctrine et la liturgie de l'Église de Rome n'entraînait pas la nécessité de se soumettre à l'Empire. La conversion de la Bulgarie à la religion chrétienne orthodoxe en 864 et toute l'histoire qui s'en est suivie illustre cette difficulté initiale, et cela éclaire aussi l'histoire de la Russie jusqu'aujourd'hui. La cause fondamentale du désastre, estime Toynbee, réside en fait dans la sujétion de l'Église à État dans l'Empire romain d'Orient.

Toynbee montre que l'histoire de la papauté de Rome vérifie aussi une loi de caractère éthique. Tant que la papauté a exercé une autorité de caractère spirituel, sans prétention territoriale, ce fut une période de croissance et de développement. Mais dès lors que la papauté d'Hildebrand, au XIe siècle, a choisi d'opposer la violence à la violence, elle a conduit l'Église sur une voie qui devait aboutir à la victoire de ses adversaires. C'est donc, selon Arnold Toynbee, une infidélité à l'enseignement évangélique qui a conduit la papauté aux désastres.

Toynbee considère ce qu'il appelle les religions supérieures comme des sociétés d'une nouvelle

espèce, distinctes des sociétés antérieures, et il considère que ces religions exercent une fonction de ferment et de direction dans la genèse des civilisations. Les Églises, écrit-il, brisent les cadres des civilisations et c'est la raison pour laquelle elles doivent être traitées comme des sociétés de type distinct.

Les lois éthiques qu'Arnold Toynbee dégage pour comprendre la genèse, le développement, le déclin et la mort des civilisations, ne sont pas essentiellement différentes des lois éthiques qui se vérifient dans nos existences individuelles. Les naturalistes avaient déjà dégagé cette loi : les espèces qui ont choisi le parasitisme ont certes obtenu la sécurité, mais au prix de la perte du développement et de la régression. Pour les civilisations comme pour nous, les individus, le confort, la facilité, la satisfaction et le contentement de soi ne sont pas causes de développement mais, au contraire, risques de régression. Et l'histoire des civilisations montre que la sanction est implacable. Ce qui était caché au commencement se manifeste à la fin, et les fautes secrètes comportent leurs conséquences inéluctables.

L'œuvre d'Arnold Toynbee, d'une extraordinaire richesse du point de vue de la science de l'histoire, présente un intérêt et une importance philosophique considérables puisqu'elle nous permet de voir en action les normes qui commandent l'histoire. Et à partir de là il est même possible de reprendre, pour le traiter à nouveau, l'antique et célèbre problème du mal.

Une théorie générale du Réel [32]

Le christianisme est une théorie générale du Réel. C'est même l'une des quelques théories actuellement existantes sur notre planète, avec le bouddhisme, le marxisme et quelques autres, en tout petit nombre. Je sais fort bien que cette affirmation fera bondir maints chroniqueurs, laïcs ou ecclésiastiques, qui passent leur temps à répéter, depuis des années, à longueur de colonnes ou de livres, que le christianisme n'est pas une doctrine, ni une métaphysique et que le contenu intelligible du christianisme n'a quasi aucune importance. Ils s'efforcent de vider le christianisme de son contenu pensable, de son aspect théorique. Forcément, si l'on enlève la pensée, il ne reste plus qu'un contenu pratique. Aussi bien s'efforcent-ils de réduire le christianisme à n'être qu'un humanisme et même parfois à n'être qu'une politique.

Les évêques du monde entier se sont demandé il y quelque temps à quelles conditions le christianisme peut être communiqué aux générations qui viennent. Dans une chronique précédente, nous avons indiqué une première condition : c'est que le langage utilisé pour communiquer le contenu de la doctrine chrétienne soit intelligible pour les intelligences, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui *(La catéchèse, 2* décembre 1977, p. 87). Une autre condition, plus fondamentale encore, c'est que le christianisme soit exposé dans sa plénitude, dans toutes ses dimensions pratiques mais aussi et d'abord théoriques. Car dans le christianisme orthodoxe, la pratique résulte de la théorie, elle en est une conséquence et on ne peut comprendre les exigences pratiques du christianisme que si l'on a compris en quoi consiste la doctrine chrétienne, la théorie chrétienne du réel.

L'erreur fatale, depuis plusieurs générations, a consisté à diminuer le plus possible cet enseignement théorique, en sorte que la doctrine chrétienne n'est plus connue. La question fondamentale qui se pose pour l'Église en cette fin du XXe siècle est celle-ci : à quelles conditions le christianisme pourra-t-il présenter un intérêt pour les intelligences de demain comme une théorie générale du réel, désirable, aimable et vraie.

En quoi consiste donc cette théorie générale du Réel qu'est le christianisme orthodoxe, celui des Pères, grecs et latins, celui des Docteurs à travers les siècles, y compris et même d'abord les Docteurs mystiques comme saint Bonaventure, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, celui des Conciles œcuméniques ?

Le christianisme est une doctrine selon laquelle la Création tout entière, — l'Univers physique et tout ce qu'il renferme, l'Homme le dernier paru, — est une œuvre qui comporte une finalité, un dessein. Le but de la Création, selon cette doctrine, c'est finalement de constituer un être capable de prendre part à la vie de l'Unique incréé, d'une manière personnelle, sans confusion des personnes, sans confusion des natures. Et c'est la raison pour laquelle, selon le christianisme orthodoxe, le Christ est la cellule mère et le Germe de cette nouvelle création, parce qu'en lui se réalise effectivement ce qui est visé depuis le commencement : l'union de l'Homme créé à Dieu l'incréé. Selon le christianisme orthodoxe, le Christ est donc celui par qui, en qui toute la Création trouve son achèvement et sa consistance, il est la clef de voûte de toute la Création qui est en ce moment inachevée. Et l'homme créé est appelé à coopérer activement et intelligemment à cette création inachevée, de même que dans l'unique personne du Christ l'intelligence humaine, la volonté humaine, la liberté humaine coopèrent activement avec l'intelligence, la volonté et la liberté divines. Il existe donc une relation entre la cosmologie — la théorie de l'Univers — et la christologie, la science qui a le Christ pour objet. L'Univers, la Création tout entière ne peuvent pas s'achever, se réaliser sans le Christ qui est le but de toute la Création puisque c'est en lui que s'effectue ce qui est

[32] Article inédit (1978).

visé depuis le commencement.

Voilà donc une théorie générale du Réel qui est distincte du bouddhisme, du marxisme, du taoïsme, du matérialisme anglo-saxon.

Reste à savoir si cette théorie générale du Réel est vraie. La tradition chrétienne orthodoxe unanime affirme que tout cela est vérifiable, tout cela doit être vérifié par l'intelligence humaine, et celle-ci ne doit accorder son assentiment qu'après avoir vu de ses yeux que cette théorie est vraie. Comment faire ? Que l'Univers soit une création, et une création en train de s'effectuer, c'est ce que l'analyse rationnelle peut établir en partant de l'expérience universelle : c'est cela l'analyse philosophique.

Que l'humanité soit en régime de transformation, depuis bientôt vingt siècles, sous l'influence et l'action actuelle du Christ, c'est aussi ce que l'analyse fondée dans l'expérience peut établir. Que la Révélation soit un fait, c'est ce que l'intelligence doit aller vérifier en étudiant ce qui s'est passé dans ce peuple hébreu dont le christianisme est issu. La Révélation n'est rien d'autre que la communication par Dieu le créateur d'une nouvelle information créatrice. Tout, dans l'Univers et dans la nature, est créé par la communication d'une information nouvelle, d'un nouveau message. La création d'une nouvelle humanité est aussi réalisée par la communication d'un message, d'un enseignement, qui s'adresse à l'intelligence de l'homme. Que l'Incarnation, c'est-à-dire l'union de l'Homme créé à Dieu incréé, soit un fait, c'est aussi ce que l'intelligence humaine doit aller vérifier en étudiant de près ce qui s'est passé autour des années 30 en Judée et en Galilée. Jamais l'assentiment de l'intelligence ne doit être aveugle. La question est de savoir si l'enseignement chrétien, l'enseignement évangélique, est bon, est positif pour l'homme : cela aussi doit être vérifié en utilisant tous les moyens dont nous disposons aujourd'hui. Finalement, la question est de savoir si le message chrétien crée en effet, ou non, une humanité nouvelle et sainte : cela encore doit être l'objet d'une analyse critique.

Paul, dans l'une de ses lettres aux chrétiens de Corinthe, dit en substance ceci : Jusqu'à présent, je vous ai donné du lait mais non pas de la nourriture solide, car vous êtes encore des bébés dans le Christ et vous êtes incapables de supporter la forte nourriture de la connaissance et de la science du Christ. — De nombreux prédicateurs aujourd'hui semblent avoir opté pour un régime très différent de celui que Paul estime finalement nécessaire. Ils imposent aux intelligences un régime à base de bouillie au lait et cela jusqu'à la fin de leurs jours, un régime pour édenté. Il n'est pas étonnant que les jeunes intelligences qui s'initient aux théories scientifiques modernes, aux mathématiques modernes, à la physique moderne, à la biologie moderne, vomissent cette nourriture. Il serait temps de passer à la nourriture solide. Une théorie quelconque n'est acceptable que si elle est consistante et vraie, c'est-à-dire fondée dans la réalité objective. Cette condition est valable aussi pour le christianisme.

Église [33]

Le concept d'Église est très souvent mal compris et objet de malentendus nombreux. Plus exactement il faut dire que la notion d'Église est rarement bien comprise, par ceux du dehors comme par ceux du dedans.

Rappelons d'abord que le mot français *église* est un simple décalque du latin *ecclesia.* Le mot latin *ecclesia* signifie : assemblée, assemblée du peuple. Il est lui-même un décalque du grec *ekklèsia* qui signifie aussi et d'abord : assemblée convoquée, assemblée du peuple. Le mot grec *ekklèsia* est construit à partir du verbe *ek-kaleô* qui signifie : appeler, convoquer.

Mais le grec *ekklèsia* traduit l'hébreu *qahal,* le rassemblement, l'ensemble, l'assemblée. Il est utilisé dans les livres hébreux de la sainte Bibliothèque d'Israël pour désigner le peuple tout entier. Isaac avant de mourir appela Jacob, le bénit et lui dit : Que Dieu te bénisse, qu'il te fasse fructifier, qu'il te multiplie et puisses-tu devenir une assemblée de peuples, *qehal-ammim* (Gn 28, 3). Dieu dit à Jacob : Fructifie, multiplie-toi, une assemblée de nations, *qehal goïm,* sortira de toi... (Gn 35, 11). Jacob dit à Joseph : Dieu m'est apparu, il m'a béni et il m'a dit : Je ferai de toi une assemblée de peuples, *liqehal ammim* (Gn 48, 4).

C'est la bonne définition de l'Église : c'est un ensemble d'hommes, de femmes et d'enfants, qui habitent parmi toutes les nations de la Terre. Et cet ensemble existe en tant qu'ensemble parce qu'il est informé, travaillé, créé par Dieu le créateur lui-même, qui a communiqué son Information créatrice afin de constituer et d'organiser cet ensemble.

Le concept d'Église est donc un concept qui vise et désigne une double réalité : l'humanité informée, travaillée du dedans, comme la pâte est travaillée par le levain ; — et Dieu qui informe et travaille du dedans la pâte humaine.

Le concept d'Église désigne donc à la fois la réalité humaine qui reçoit l'information créatrice et l'action divine, la présence réelle de Dieu.

L'erreur concernant le concept ou la notion d'Église peut donc être double à son tour :

1. Ou bien l'on méconnaît, l'on n'aperçoit pas la présence réelle et l'action de Dieu dans cet organisme spirituel qui est l'Église : c'est l'erreur le plus souvent commise par ceux du dehors, qui voient, qui aperçoivent bien l'humanité de l'Église, avec tous ses défauts, mais qui ne discernent pas la présence et l'action de Dieu opérateur dans l'Église

2. Ou bien l'on reconnaît la présence et l'action de Dieu dans l'Église, ce qu'on peut appeler la nature divine de l'Église, mais on ne reconnaît pas sa nature humaine, ce qui revient à l'homme, ce qui est imputable à l'homme et à l'humanité dans cet ensemble qui est l'Église On impute dans ce cas à Dieu même les crimes, les impostures, les faiblesses, les sottises de l'homme. On sacralise, on divinise ce qui est humain, trop humain.

Les deux erreurs concernant la notion d'Église comportent, on le remarque, un présupposé commun : ce présupposé commun erroné, c'est de poser que l'Église est une réalité constituée d'une seule nature, soit humaine, soit divine. Cette erreur, en grec, s'appelle l'erreur monophysite. C'est une erreur qui a menacé pendant des siècles la théorie de l'Incarnation, ou la théorie de Celui qui est l'objet de cette science qui s'appelle la christologie.

Le Christ, ainsi l'a compris et défini l'orthodoxie, est un être singulier concret dans lequel l'intelligence discerne deux natures, la divine et l'humaine, qui ne sont pas mélangées, ni confondues, ni séparées, mais unies. Et il convient de discerner en lui une intelligence humaine, une volonté humaine, une liberté humaine. Les opérations humaines ne sont pas abolies par l'union, bien

[33] *La Voix du Nord,* 16, 18 novembre et 3 décembre 1978.

au contraire, elles sont sauvées et exaltées. L'erreur consiste à ne voir dans le Christ qu'une seule nature, soit humaine, soit divine.

Il en va exactement de même pour l'Église Si on n'aperçoit en elle que l'humanité, on ne comprend rien à son essence, à son principe d'existence, à son âme qui l'informe, à son principe de pensée, d'unité, de développement, de croissance, à l'Information qui la constitue comme organisme spirituel. On ne peut même pas comprendre que des millions d'hommes appartenant à des peuples différents, parlant des langues différentes, formés dans des cultures différentes, puissent se trouver intégrés dans cet unique organisme, car on n'a pas saisi ce qui constitue l'organisme, à savoir le principe informant. Le principe informant, en l'occurrence, c'est Dieu lui-même qui est présent à ce Corps et qui l'informe, qui l'enseigne, qui l'instruit, qui le fait croître et se développer. Autrement dit, sans sa nature divine, si l'on n'aperçoit pas sa nature divine, l'Église est inintelligible, impensable. Elle ne devrait pas exister. Elle est comme un corps qui n'aurait pas de principe informant : c'est impossible. La réalité de l'Église, son lien substantiel, ce qui fait que l'Église n'est pas une poussière d'hommes, de femmes et d'enfants, mais un organisme, un corps, c'est l'Information créatrice qui vient de Dieu, depuis le commencement, hier, aujourd'hui, et demain. L'Information créatrice dont l'origine radicale est Dieu est actuellement présente et opérante dans l'Église

On voit comment le langage de la théorie de l'information permet de mieux penser l'Église

Par contre, si l'on ne reconnaît pas franchement la nature humaine de l'Église, tout ce qui est de l'homme, alors, comme nous le notions, on impute à Dieu ce qui est de l'homme, on sacralise et on divinise ce qui est humain, et on fait de l'Église un monstre, dans lequel les crimes, les impostures et les sottises — il n'y a statistiquement ni plus ni moins d'imbéciles qu'ailleurs, la pâte humaine est à peu près partout la même -sont sacralisés. On empêche toute critique, et donc tout progrès. On crée de toutes pièces un obstacle insurmontable aux yeux des hommes et des femmes de cette terre qui ne savent pas distinguer dans ce corps qui est l'Église, ce qui est de Dieu, la vie, et ce qui est de l'homme, les corruptions, les lèpres et les chancres. La conception monophysite de l'Église est impensable et redoutable, à cause de cet obstacle insurmontable qu'elle met sous les pieds de ceux du dehors.

La conception orthodoxe de l'Église reconnaît ce qui vient de Dieu, l'Information créatrice, la vie, la sainteté, et ce qui vient de l'homme, ce par quoi l'homme coopère à l'œuvre créatrice de Dieu, ce par quoi l'homme s'oppose à l'œuvre créatrice de Dieu. Car l'homme est capable de l'un et de l'autre. Dans l'Église, l'humanité, plus ou moins informée par la pensée créatrice de Dieu, plus ou moins christianisée, consent et coopère ou résiste à l'information créatrice qui vient de Dieu.

Église est une réalité organique, composée comme tout organisme vivant, d'une multitude qui reçoit l'Information créatrice et d'un principe organisateur qui la communique. Tant que le principe informant ou organisateur subsiste présent et agit, l'organisme subsiste. Si le principe organisateur venait à s'éloigner, le corps se décomposerait : c'est ce que l'expérience de la mort nous enseigne chaque jour. Le corps existe parce qu'il est informé ou organisé. Si le principe informant s'en va, il n'y a plus de corps, il ne reste qu'un cadavre, c'est-à-dire un tas de molécules et d'atomes qui vont se décomposant.

Église a été constituée à l'origine par un Enseignement, par une Pensée communiquée, la pensée et l'enseignement de celui qui est, — pour employer la formule du pape Léon le Grand —, l'Homme véritable uni à Dieu véritable. L'Église, comme tout organisme vivant, commence par la communication d'une information, par un message génétique. Le fondateur de l'Église a exposé lui-même, à plusieurs reprises, comment allait s'effectuer la croissance et le développement de ce corps qui est l'Église, l'ensemble des hommes et des femmes qui entrent dans l'économie de la

nouvelle naissance. Il a expliqué que son enseignement est comme une semence, une graine : une partie tombe parmi les pierres, elle ne peut pas pousser ; une partie tombe parmi les buissons, elle est étouffée ; une partie tombe sur une terre qui n'est pas assez profonde, les racines ne peuvent pas se développer ; une partie enfin tombe dans de la bonne terre, labourée, souple, et alors les graines se développent et portent fruit. La graine, à l'origine, est la plus petite de toutes les semences. Mais elle deviendra un arbre immense et toutes les nations de la terre viendront à son ombre.

Si quelqu'un recherche une prophétie certainement accomplie, réalisée et vérifiable, en voilà une. Car lorsque le rabbi galiléen enseignait cela, il le disait en effet à une poignée d'hommes. Maintenant, aujourd'hui, ceux qui ont reçu l'Information qui vient de lui et qui en vivent, plus ou moins, se comptent par centaines de millions. Le rabbi a aussi expliqué que l'information qui vient de lui est comparable à un ferment, à du levain qu'une femme a pris et mis dans la pâte. Le levain fait lever toute la pâte, lentement et du dedans. Une autre comparaison nous apprend que la croissance de ce corps qui est l'Église ou encore le règne de Dieu (les deux expressions sont synonymes) est analogue à la croissance d'une graine : que le paysan veille ou qu'il dorme, le jour et la nuit, elle pousse, et on ne sait pas comment : c'est Dieu qui opère la croissance, ce n'est pas l'homme.

Car cet organisme qui est l'Église se développe, depuis bientôt vingt siècles. Au départ, cet organisme était constitué d'une poignée de Galiléens. Maintenant les nations et les peuples du monde entier sont entrés dans l'économie de cet organisme. Mais la croissance de cet organisme qui est l'Église n'est pas seulement une croissance massive, en nombre, en populations. C'est aussi une croissance en science et en sagesse.

Il existe un développement de la pensée de ce Corps qui est l'Église, comme l'a montré au siècle dernier le grand cardinal John Henri Newman dans son illustre *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne.* Et ce qui est curieux à observer, c'est que ce sont souvent les adversaires de l'Église, ou les hérétiques, qui suscitent de la part de ce corps pensant qu'est l'Église un travail de réflexion et d'analyse au terme duquel apparaît un progrès. Les grandes définitions dogmatiques des premiers siècles sont le résultat, le fruit de longues controverses. Lorsqu'il n'y a pas de controverse, lorsqu'il n'y a pas de crise, alors il n'y a pas non plus de développement. La pensée de l'Église avance et progresse à travers des crises de croissance. La dernière de ces grandes crises de croissance de l'Église est la crise doctrinale du début de ce siècle que les historiens ont appelée la Crise moderniste. Trop souvent aujourd'hui les termes de modernisme et de moderniste sont utilisés comme des insultes par des gens qui d'ailleurs ne savent pas très bien ce que recouvre historiquement cette expression. En fait la Crise moderniste a été un moment d'intense travail dans l'histoire de la pensée chrétienne et la période actuelle, la nôtre, est manifestement, aux yeux de l'historien, une période de dépression.

Nous serions même en mesure de montrer, si quelqu'un nous le demandait, comment les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la nature, contribuent, vont contribuer de plus en plus au développement de la pensée de l'Église

Mais dans ce développement et ce progrès de la pensée, il faut distinguer deux opérations conjointes et connexes : la croissance proprement dite de la pensée, son enrichissement, sa formulation de plus en plus précise, d'une part. Et d'autre part, les feuilles mortes, les écorces desséchées qui tombent de l'arbre, afin que celui-ci puisse croître et se développer : ce sont des représentations caduques, qui tiennent à une certaine vision du monde, d'une époque donnée, et qui empêchent la croissance et le développement de la pensée de l'Église Certains s'accrochent et se cramponnent à ces représentations caduques, confondant la sève vivante de l'arbre avec des écorces sèches. C'est encore l'erreur monophysite, qui consiste à confondre ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme.

Enfin, quel est le rapport entre l'Église et le reste de l'humanité ? L'Église est la zone

embryonnaire de l'humanité, ou encore sa zone germinale, celle dans laquelle est inscrite l'Information créatrice qui concerne l'humanité entière. L'Église est la zone de l'humanité qui connaît quelle est l'origine radicale de la Création et quelle est sa finalité ultime. L'humanité n'est par elle-même ni meilleure ni pire ici qu'ailleurs. Mais ici Dieu a communiqué une science qui se répand et se communique à l'humanité entière. L'Église est chargée de communiquer à l'humanité entière la science créatrice qui lui a été confiée, c'est dire qu'elle est essentiellement missionnaire, puisque la mission, en langage moderne, n'est rien d'autre que la communication de l'Information créatrice. Finalement, l'humanité tout entière doit devenir l'Église, l'Église doit devenir l'humanité tout entière, puisque l'humanité tout entière est invitée à cette destinée qui lui est proposée et dont le secret a été communiqué progressivement par Dieu, le Créateur incréé, aux patriarches, à Abraham, à Isaac et à Jacob, afin qu'ils deviennent, comme cela leur a été annoncé, un ensemble de peuples, une assemblée de nations, l'Église...

* *

Que signifie l'infaillibilité de l'Église ?

Cela ne signifie pas que l'humanité, dans L'Église, soit infaillible, ce qui serait outrecuidant et absurde, mais cela signifie que Dieu qui opère dans L'Église, c'est-à-dire dans cette zone germinale de l'humanité, opère en sachant où il va, et qu'il tient fermement à la réalisation de son dessein qui s'accomplit dans et par cette zone embryonnaire, laquelle porte en elle l'Information créatrice destinée à l'humanité entière. Dieu ne permet pas que cette Information créatrice qui vient de lui, cette science de la vie, soit dissipée, altérée, perdue. Il veille à ce que L'Église la garde pour la communiquer entière à l'humanité. C'est donc Dieu qui est infaillible dans L'Église Ce n'est pas l'homme. Et si L'Église est infaillible, c'est en tant qu'elle est l'humanité unie à Dieu.

Et que signifie l'infaillibilité du Pape de Rome ?

Ce n'est pas un privilège exorbitant conféré arbitrairement à un individu singulier. Le dogme de l'infaillibilité du Pape de Rome, dogme défini en 1870, signifie que lorsque l'Évêque de Rome, après avoir consulté la pensée, le sentiment, l'avis de L'Église universelle, dit ce que pense L'Église universelle, alors il dit ce que Dieu veut qu'il dise. Il dit la pensée de Dieu inscrite dans ce qu'on peut appeler, en empruntant un terme aux biologistes, le message génétique de L'Église Il dit alors ce que L'Église avait toujours pensé mais qu'elle n'avait pas eu l'occasion de formuler. Il n'est pas absolument nécessaire qu'un concile œcuménique se réunisse pour dire la pensée de L'Église Il suffit que Évêque de Rome, après avoir consulté L'Église universelle, dise la pensée de celle-ci. C'est L'Église qui est infaillible, en ce qui concerne le dogme, c'est-à-dire la pensée de Dieu ; et si elle l'est, c'est parce que Dieu l'habite et l'informe. Ainsi L'Église est-elle le sacrement du monde.

Depuis plusieurs années, certains, trop souvent, utilisent le terme d'"institution" pour désigner L'Église Le terme n'est pas heureux. On veut accentuer et critiquer par là l'aspect juridique et administratif de L'Église En réalité, pour comprendre L'Église, il faut adopter le point de vue du biologiste qui étudie les systèmes vivants, informés, pourvus d'un système d'autorégulation.

A propos du synode [34]

A quelles conditions le christianisme peut-il être communiqué aujourd'hui aux jeunes intelligences ?

Le christianisme est une théorie générale du Réel, une théorie qui porte sur l'origine radicale de l'Univers et sur sa finalité ultime. Le christianisme est une science, la science qui est requise pour que la Création puisse s'achever, avec le consentement et la coopération de l'homme. — Ces deux propositions feront bondir de nombreux clercs et laïcs qui vont répétant indéfiniment que le christianisme n'est pas une doctrine, qu'il n'a quasi aucun contenu intellectuel, qu'il ne concerne pas l'intelligence, ni la pensée, ni la raison ; qu'il est une foi pure ou une foi nue, si possible dépourvue de dogmes. Telle est la tendance générale, majoritaire, aujourd'hui. Et telle est la cause profonde de la catastrophe à laquelle nous assistons. Car si vous videz le christianisme de son contenu intelligible, de la pensée qu'il est, que reste-t-il ? Une sorte de bouillie informe, une vague sentimentalité, un vague humanisme qui n'a même pas le mérite d'être aussi techniquement structuré que l'humanisme marxiste. Si vous présentez cette bouillie à des intelligences jeunes et donc exigeantes, ne vous étonnez pas qu'elles vomissent ce brouet que vous leur présentez. Elles ont raison de le vomir. Ces jeunes intelligences sont initiées aujourd'hui aux mathématiques modernes, à la physique moderne, à la biologie moderne. Comment voulez-vous qu'un christianisme vidé de son contenu intelligible, vidé de sa structure et transformé en vertébré mou, puisse les intéresser ?

Le christianisme est une théorie générale du Réel, c'est même l'une des quelques rares théories qui s'offrent aujourd'hui aux intelligences des hommes sur notre planète, avec le bouddhisme, le marxisme et quelques autres, en tout petit nombre. A quelles conditions cette théorie générale du Réel qui est le christianisme, peut-elle être communiquée aux jeunes intelligences qui sont, heureusement, de plus en plus formées par les sciences expérimentales et exactes ?

1. *Première condition :* Que cette théorie générale du Réel soit intelligible, que le vocabulaire utilisé soit intelligible, qu'elles puissent comprendre de quoi on leur parle et de quoi il s'agit. — Or, si l'on examine les quelques centaines de termes techniques et traditionnels qui sont utilisés pour exposer la doctrine chrétienne, on s'aperçoit qu'ils sont inintelligibles pour l'enfant qui sort de l'école, pour l'ouvrier des usines, pour l'ouvrière des filatures, pour le paysan dans son champ et même pour l'ingénieur ou le technicien, pour le médecin, pour presque tout le monde sauf les quelques rares personnes qui ont fait des études spécialisées dans les domaines théologiques. Pourquoi ? Tout simplement parce que la plupart des termes techniques qui sont nécessaires pour exposer la doctrine chrétienne, ont leur racine dans la tradition et la langue hébraïques et araméennes. De l'hébreu ou de l'araméen, ces termes ont été traduits en grec, puis en latin et de là décalqués en français. Prenons un ou deux exemples. Nous en avons donné quelques centaines ailleurs.

Le mot français *rédemption,* utilisé à tout bout de champ par les prédicateurs, n'a strictement aucun sens pour l'enfant des écoles. Il est simplement le décalque du latin *redemptio,* qui vient du verbe *redimere,* qui signifie racheter. Le latin *redemptio* traduit le grec *apolutrôsis,* qui vient du verbe *apolutroô* qui signifie : racheter, délivrer moyennant rançon. Le verbe grec *apolutroô* traduit les verbes hébreux *padah* et *gaal,* qui signifient aussi racheter. Mais dans le milieu ethnique palestinien ancien dans lequel ces termes étaient utilisés au Xe siècles avant notre ère, on vendait des esclaves et on pouvait les racheter. Pour libérer un esclave, il fallait le racheter et payer à son maître une rançon. En sorte que les deux verbes hébreux qui signifient racheter sont une manière de parler, un hébraïsme, pour dire : libérer. Cette manière de s'exprimer était parfaitement compréhensible

[34] Article inédit (1978).

pour le peuple hébreu du temps de David, d'Isaïe, d'Amos ou d'Ezéchiel. Mais aujourd'hui le mot *rédemption* ne signifie plus rien pour un paysan français ou pour un ouvrier français.

Deuxième exemple : le mot *chair.* En français populaire, c'est-à-dire dans la langue vivante aujourd'hui, la chair, c'est la viande, tout ce qui n'est pas les os. On parle de la chair du poulet ou du gigot, des chairs fermes ou tendres d'un bébé, on dit d'une femme qu'elle est bien en chair. Lorsqu'un enfant des écoles entend dire à l'église que le Verbe s'est fait chair, que comprend-il ? D'abord un verbe, pour lui, c'est ce qui se conjugue à l'école. Tandis que pour le théologien, le verbe, c'est le décalque d'un latin *verbum,* qui signifie la parole. Le latin *verbum* traduit le grec *logos,* qui signifie aussi la parole, et le grec *logos* traduit l'araméen *memra,* qui traduit lui-même l'hébreu *dabar,* qui désigne dans la Bible hébraïque la parole de Dieu, la parole créatrice, la parole qui est adressée aux prophètes, etc. Quant au mot français *chair,* il traduit, si l'on peut dire, le latin *caro,* qui traduit le grec *sarx,* qui traduit l'hébreu *basar.* Mais c'est ici que la catastrophe nous attend. Car en hébreu, *basar* ne signifie pas ce que signifie *chair* en français. En hébreu, *basar* ne désigne pas la chair sans les os, ni même le corps sans l'âme. En hébreu, *basar* désigne la totalité humaine, corps et âme. *Kol basar,* toute chair, est strictement synonyme de *koladam,* tout homme. L'auteur quel qu'il soit du Quatrième Évangile, qui pensait en hébreu et en araméen, lorsqu'il nous dit que le Logos est devenu chair, cela ne signifie pas que la Parole de Dieu est devenue viande, ni corps sans âme. Mais cela signifie, dans sa pensée, que la Parole de Dieu, la Parole avec laquelle Dieu a créé l'Univers, cette Parole est devenue Homme, elle s'est unie l'Homme. Au IVe siècle, un évêque de Laodicée qui s'appelait Apollinaire, et qui était de formation grecque, a cru comprendre que la proposition du Quatrième Évangile signifiait : le Logos a pris un corps, sans âme spirituelle. L'orthodoxie a rejeté cette interprétation, cette lecture, et elle a fixé ce que je viens de vous dire, à savoir le sens hébreu : l'Incarnation, c'est la Parole de Dieu qui s'unit l'Homme complet, intégral, avec son âme spirituelle créée, sa pensée, son intelligence, sa volonté, sa liberté, etc. Lorsqu'on dit aux enfants des écoles : le verbe s'est fait chair, si on ne leur explique pas que les mots ont changé de sens, on les prend par la main et on les conduit à l'hérésie d'Apollinaire de Laodicée. De même, lorsque la veille du jour où il fut livré à la Gestapo romaine, Ieschoua de Nazareth prend du pain et dit : Ceci est ma chair (il a utilisé le terme hébreu *basar* ou le terme araméen *bisra),* cela ne signifie pas : ceci est mon corps séparé ou distinct de mon âme. Mais cela signifie : ceci est la totalité de ma personne vivante. De même, la résurrection de la chair, formule utilisée par quelques professions de foi, ne signifie pas la résurrection du corps sans l'âme, mais la résurrection de l'homme.

Troisième exemple, le mot *personne.* Le mot *personne,* aujourd'hui, pour un garçon ou une fille qui vont au lycée et qui écoutent un professeur de philosophie, signifie : un être doué de raison, de pensée, de conscience, de liberté, de volonté. Si ensuite, à ce même garçon et cette même fille, vous leur dites : En Dieu il y a trois personnes, — qu'est-ce qui se passe dans leur tête ? Ils comprennent forcément : En Dieu, qui est un seul être, il y a trois êtres, pourvu chacun de sa propre pensée, de sa propre autonomie, de sa propre liberté, de sa propre volonté. Or cela, ce qu'ils ont compris, c'est une effroyable hérésie, l'une des pires que l'on puisse concevoir, puisque c'est la destruction du monothéisme. C'est le trithéisme, à savoir la doctrine selon laquelle il existe trois dieux. Or l'orthodoxie enseigne depuis toujours que Dieu est un seul être, unique et parfaitement simple, une seule substance spirituelle, une seule opération, une seule volonté. Que s'est-il donc passé ? Tout simplement ceci : que le mot *persona* utilisé par saint Augustin dans son grand traité de la Trinité, et puis repris par les théologiens ultérieurs, saint Thomas, Jean Duns Scot et d'autres, le mot *persona* ne signifiait pas pour les docteurs chrétiens ce que signifie le mot *personne* pour le professeur de philosophie de nos lycées, à savoir un être pourvu de volonté, etc. Le mot *persona* chez saint Augustin comme chez saint Thomas et Jean Duns Scot signifie et désigne une certaine relation. Dire qu'il y a en Dieu des personnes, ce n'est donc pas dire qu'il y a en Dieu plusieurs êtres, mais qu'il

existe en lui certaines relations subsistantes.

Voilà donc trois exemples seulement. Nous pourrions en aligner quelques centaines d'autres. Comme on le voit, nous sommes constamment dans le malentendu et dans le quiproquo. Comment veut-on, dans ces conditions, que les jeunes intelligences à qui l'on prétend enseigner la doctrine chrétienne y comprennent quelque chose ? Et si elles n'y comprennent rien, comment veut-on qu'elles s'intéressent à une doctrine incompréhensible pour elles, par la faute des enseignants ? Si on enseignait de cette manière la physique, qu'arriverait-il ?

2. Deuxième condition pour que la doctrine chrétienne puisse être communiquée aux jeunes intelligences d'aujourd'hui et de demain : c'est que cette doctrine soit reconnue comme désirable.

La tendance générale, nous le disions au début de cette chronique, c'est de vider le christianisme de tout contenu intelligible, de tout contenu théorique. Ainsi il ne reste plus que ce qu'on appelle la morale chrétienne. Ce n'est pas fascinant pour les intelligences neuves. Ce qui serait fascinant pour elles, c'est la doctrine chrétienne présentée dans son intégralité, c'est-à-dire la théorie générale du Réel qu'est le christianisme tel que l'ont compris saint Paul, l'auteur du Quatrième Évangile, les Pères de langue grecque et ceux de langue latine, les grands Docteurs du Moyen Age, les grands métaphysiciens chrétiens jusqu'au XXe siècle, par exemple Maurice Blondel. Alors là, si on présentait le christianisme tel que l'ont compris ceux qui se sont efforcé de le penser depuis vingt siècles bientôt, nous verrions des intelligences jeunes s'enflammer comme au temps de Grégoire de Nazianze, de Basile de Césarée, de Grégoire de Nysse, qui étaient étudiants à Athènes, mais qui ont préféré la théorie chrétienne aux théories païennes.

L'erreur fatale que l'on commet communément aujourd'hui, c'est de vouloir le plus possible diminuer le contenu dogmatique, technique, théorique, de vouloir le réserver à quelques spécialistes, de ne pas le communiquer pour ne pas effaroucher, pense-t-on, les jeunes intelligences. C'est là l'erreur. Car ces jeunes intelligences qui vont être initiées aux mathématiques modernes, à la physique moderne, à la biologie moderne, sont parfaitement capables de comprendre l'ontologie du Verbe incarné qui s'est développée pendant les premiers siècles de notre ère, ou la savante métaphysique trinitaire des grands Docteurs. Non seulement elles en sont capables, mais — voilà la thèse que je soutiens avec la dernière énergie — seule une théologie savante et technique est aujourd'hui capable de les intéresser, car seule une théologie savante et technique sera à la hauteur de ce qu'elles apprennent par ailleurs. Seule une connaissance technique et savante du christianisme peut leur permettre d'échapper aux multitudes de confusions, de pièges, de malentendus dans lesquels elles sont aujourd'hui enlisées, à propos de l'incarnation, à propos de la théologie trinitaire, à propos du péché originel, et ainsi de suite. Partout c'est la confusion générale. Si vous interrogez des étudiants qui se croient chrétiens sur la signification des dogmes chrétiens qu'ils sont supposés professer, vous voyez remonter à la surface à peu près toutes les hérésies principales des siècles passés...

Le christianisme, une théorie de la Création et de la divinisation, le christianisme des Pères et des grands Docteurs, voilà ce qu'il faut enseigner pour intéresser des intelligences neuves et affamées de vérité substantielle. Montrer comment le christianisme est la science communiquée à l'homme et grâce à laquelle l'Humanité peut s'achever et parvenir au terme auquel elle est destinée. Montrer comment la christologie se rattache à la cosmologie et comment le Verbe incarné est Celui en qui seul la Création peut trouver sa consistance et sa plénitude.

3. *Troisième condition* pour que le christianisme puisse se communiquer aujourd'hui : il faut montrer que le christianisme est vrai et pour cela il faut montrer comment il est fondé, sur quoi il est fondé. Il faut montrer qu'il est bien fondé, bien construit, que ses fondations sont saines et que l'intelligence humaine n'a rien à craindre à aller les vérifier.

Non seulement on nous raconte de toutes parts que le christianisme n'est pas une doctrine, et

qu'il n'a pas de contenu intelligible, ce qui forcément en dégoûte toute intelligence bien née. Mais de plus on nous ressasse depuis des années que le christianisme n'est pas vérifiable pour l'intelligence humaine. L'existence de Dieu ? Une question de croyance, de foi, au sens moderne de ce terme. Et tout le reste à l'avenant. Il faudrait, nous dit-on, admettre et recevoir tout le christianisme par une série d'actes de foi aveugle. La raison, nous répète-t-on, est impuissante à se prononcer en ces matières.

Des garçons et des filles qui sont de plus en plus formés grâce aux sciences expérimentales, qui apprennent de mieux en mieux à raisonner, à penser en tenant compte de la réalité objective, expérimentale, à examiner critiquement les théories scientifiques, — comment veut-on qu'ils accordent la moindre considération pour une chose, le christianisme, dont on leur dit de toutes parts que ce n'est même pas une doctrine et que d'ailleurs la raison est impuissante à vérifier, à examiner, dont la raison humaine ne peut pas assurer la valeur. Dans ces conditions, ainsi pensent-ils à juste titre, cette chose n'a plus aucun intérêt pour eux. C'est dire que l'irrationalisme de certains chrétiens qui font l'opinion aujourd'hui est la catastrophe ultime, c'est le Waterloo de l'Église, c'est la défaite, la déroute. Il fallait au contraire, il faut, il faudra demain, montrer aux jeunes intelligences qui viennent de naître, que tout est vérité dans le christianisme et que tout s'adresse à l'intelligence humaine. Les mystères chrétiens ne sont pas des récipients hermétiquement fermés et conservés dans des coffres au Vatican. Non, les mystères chrétiens, c'est la nourriture propre de l'intelligence chrétienne, c'est son pain quotidien. Il faut que les intelligences chrétiennes d'aujourd'hui et de demain parviennent à faire l'unité entre ce qu'enseignent les sciences de l'Univers, de la nature et de l'Homme, d'une part, et ce qu'enseigne la Révélation, d'autre part. C'est ainsi que les Pères, et les grands Docteurs du Moyen Age, ont compris les choses : la Création est un livre qui doit être déchiffré, c'est la tâche des sciences expérimentales. Et la Révélation est un autre livre qui doit lui aussi être déchiffré progressivement. Et ces deux livres, qui ont une source unique, sont la nourriture de notre intelligence.

Voilà donc notre diagnostic : il faut aller très exactement en sens inverse, à contre-courant, de la tendance aujourd'hui dominante, il faut faire tout juste le contraire de ce que presque tout le monde répète. Il faut enseigner la théologie contemplative et spéculative aux jeunes intelligences écœurées par le brouet qu'on leur sert aujourd'hui, et vous verrez, comme au temps de saint Grégoire de Nazianze, ou au temps de saint Bernard, des jeunes gens et des jeunes filles aller vers la Beauté subsistante, comme disaient les Pères grecs.

1979

Les métaphysiques principales [35]

Le nombre des métaphysiques possibles et réelles, que l'on discerne dans l'histoire de la pensée humaine, n'est heureusement pas indéfini. Il est même curieusement tout petit. Cela nous permettra de tenter un inventaire et d'esquisser une typologie des métaphysiques principales. Et cela devrait permettre aussi de procéder par élimination.

* * *

Le matérialisme

Nous prenons le matérialisme athée sous sa forme pure et brute qui consiste à dire : au commencement, il y a la matière, la matière qu'étudie le physicien. Et puis la matière se débrouille seule pour produire seule les êtres vivants et les êtres pensants. Lorsqu'elle a fini son travail, tout retourne à la matière brute et initiale. Il n'y a pas de dieu, il n'y a pas de pensée dans la nature, pas d'intelligence organisatrice. Tout se produit par hasard. L'être premier c'est la matière. Tout vient de là, et tout y retourne. Dans cette hypothèse on est obligé d'ajouter aussitôt que la matière est éternelle, dans le passé. En effet, si la matière est l'être premier, et même le seul être au départ, elle ne saurait avoir commencé, pour la bonne raison qu'il est impossible de penser que la totalité de l'être sorte du néant absolu. Ce principe, nos confrères matérialistes et athées l'admettent et même le proclament, depuis des siècles. On le trouve déjà chez les plus anciens matérialistes grecs.

Les matérialistes et athées professent donc forcément l'éternité de l'Univers, dans le passé, et ils regardent d'un œil sévère et soupçonneux des théoriciens, qui vont prétendant que l'Univers a commencé il y a quelque quinze milliards d'années et qui nous racontent même les premières minutes de l'Univers, fraction de seconde par fraction de seconde.

Mais les matérialistes et athées sont aussi obligés de professer que l'Univers physique est inusable, et donc éternel dans l'avenir. En effet, si l'Univers physique était ainsi construit qu'il soit en train de s'user, si d'autre part on admet qu'il est éternel dans le passé, alors il faudrait qu'il soit usé, depuis une éternité...

Ce qui n'est pas le cas. Un Univers éternel dans le passé suppose et exige un Univers inusable et donc éternel dans l'avenir. Un Univers éternel dans l'avenir exige et suppose un Univers inusable. Aussi bien les matérialistes et athées professent-ils l'Univers éternel dans le passé, inusable et éternel dans l'avenir. L'Univers, c'est l'être lui-même et il n'y en a pas d'autre, puisqu'il n'y a pas de dieu. L'être ne saurait commencer, ni vieillir, ni disparaître. Car s'il était ainsi fait, qu'il soit en train de vieillir, il serait déjà disparu, depuis une éternité, éternel qu'il est !

C'est le raisonnement de Parménide appliqué à l'Univers physique. Les matérialistes athées sont des disciples de Parménide, le sachant ou non.

L'ennui, c'est l'expérience, ce sont les sciences expérimentales. Parménide les envoyait promener, "chairein", en déclarant que l'expérience, c'est l'illusion, l'apparence. Mais les matérialistes et athées se veulent aussi, le plus souvent, des scientifiques, des tenants de la méthode expérimentale.

Que vont-ils donc faire ? Car enfin, les astrophysiciens d'aujourd'hui nous décrivent le premier quart d'heure de l'Univers, fraction de seconde par fraction de seconde. L'être absolu, l'être total, ne saurait avoir commencé. Si donc l'Univers est l'être absolu, ou la totalité de l'être, ou encore l'être, purement et simplement, comme le veulent les athées, alors il n'a pas commencé. Mais si

---

[35] *La Voix du Nord,* 27, 29, 30 décembre 1978 ; 3, 10, 11 janvier ; 3 et 7 février 1979.

l'astrophysique établit avec certitude que l'Univers a commencé, alors il n'est pas l'être purement et simplement, l'être total, l'être absolu.

L'être pris absolument ne saurait s'user. Mais les sciences expérimentales nous enseignent depuis plus d'un siècle que tout dans l'Univers est en train de s'user d'une manière irréversible. Même la matière, même les noyaux lourds et composés s'usent et se transforment, se dégradent. Le Soleil, qu'Aristote croyait inusable, s'use en transformant son stock d'hydrogène en hélium. Lorsqu'il aura terminé cette transformation, il deviendra une naine blanche, puis un trou noir. Il en va de même pour toutes les étoiles de notre galaxie, et pour toutes les étoiles de toutes les galaxies de l'Univers.

L'être pris absolument ne saurait s'user ni vieillir. Mais dans l'Univers physique tout s'use et vieillit d'une manière irréversible. Serait-ce que l'Univers physique n'est pas l'être pris absolument, ou le seul être ?

Mais il y a plus grave, et plus pressant. C'est que si la matière du physicien, la matière que le physicien étudie, est l'être premier, et en somme l'être absolu, c'est-à-dire l'être qui ne dépend d'aucun autre, alors elle aurait dû rester ce qu'elle est, éternellement.

Elle ne doit pas s'user, d'une part.

Mais d'autre part, elle ne doit pas non plus s'enrichir, elle ne peut pas se donner à elle-même une information qu'elle ne possédait pas. Pas plus que les caractères d'imprimerie dans la casse de l'imprimeur ne peuvent se donner à eux-mêmes une information qu'ils ne possèdent pas.

Or, on le sait bien, l'Univers, au cours de son histoire est une genèse, une composition dans laquelle l'information augmente constamment, d'une manière irréversible et même accélérée.

Comment comprendre que la matière, supposée éternelle dans le passé, bien imprudemment, se soit donnée à elle-même au cours du temps une information qu'elle ne possédait pas ?

Voilà une difficulté à laquelle il faudrait réfléchir. Car enfin, l'information génétique contenue dans le chromosome d'un mammifère, ce n'est pas rien.

Parménide pensait déjà que l'être, tel qu'il l'entendait, ne peut pas s'enrichir, ni se donner à lui-même ce qu'il ne possède pas. L'être ne peut pas évoluer, il ne peut pas devenir plus que ce qu'il est. Car d'où tiendrait-il ce plus ? L'être est donc éternellement immobile à sa place, comme la substance de Spinoza, qui lui ressemble comme une sœur jumelle.

Mais l'Univers des matérialistes et athées, c'est justement l'être de Parménide. Eux non plus ne peuvent pas l'admettre, ni supporter que l'Univers, qui est l'être, commence. Mais ils ne peuvent pas non plus supporter ni admettre qu'il s'enrichisse, et qu'il devienne autre, et qu'il devienne plus que ce qu'il était, car l'Univers est l'être, le seul être, et il n'y en a pas d'autre.

Or sur ce point, il n'y a plus aucun doute : l'Univers est un système en genèse, un système évolutif, épigénétique à information croissante.

Si l'Univers est le seul être, comme le pensait Parménide, alors il ne peut pas comporter de genèse, ni d'évolution. Mais l'Univers comporte de fait une évolution et une genèse. Il s'enrichit en information au cours du temps. Donc il n'est pas le seul être ou l'être purement et simplement, ce qui est la destruction, la négation même du matérialisme athée.

Le monisme acosmique

C'est une métaphysique très ancienne, l'une des plus anciennes qui nous soient connues. Elle nous est connue par exemple par des textes de l'Inde ancienne, les Upanishad des VIIIe et VIIe siècles avant notre ère. En quoi consiste ce monisme ? L'Être est un, c'est l'Absolu, le Brahman. La multiplicité des êtres que nous croyons voir dans notre expérience n'est qu'une illusion, une apparence. La vérité, c'est le monisme de la Substance. Cette substance unique est divine. Nous en sommes tous une modification, une modalité, une émanation. En réalité, tous nous sommes l'Un, la Substance unique et c'est une illusion que de nous imaginer que nous sommes des êtres distincts les uns

des autres et distincts de l'unique Substance. L'existence individuelle, l'existence personnelle, sont illusion. La vérité, c'est l'unité de l'Être

Cette métaphysique très ancienne est obligée, bien entendu, de considérer l'expérience comme illusoire, puisque l'expérience propose à notre assentiment une multiplicité d'êtres distincts les uns des autres. Le monisme récuse cette donnée de l'expérience. C'est une première difficulté, considérable. Une métaphysique qui récuse l'expérience doit avoir de solides raisons pour le faire, et quelles sont ces raisons plus fortes que l'expérience ? La métaphysique moniste ne nous le dit pas. Elle se présente comme une vérité reçue par initiation. Mais cette initiation, à son tour, d'où vient-elle ? On ne nous le dit pas non plus.

Mais il y a plus grave. S'il est vrai que l'Être est unique, qu'il s'appelle le Brahman ou autrement, et s'il est vrai que l'Être absolu, nous le sommes, l'ayant oublié à notre naissance, alors il faut bien convenir que l'Être absolu s'est livré lui-même à un étrange cauchemar, à une étrange aventure. Car, enfin, cette multiplicité de guerres, de tortures, de maladies, de malheurs, de massacres ? On dira, bien évidemment que tout cela n'est qu'apparence et illusion. Soit. Mais il reste que l'Absolu, en nous, souffre de ces apparences et de ces illusions. L'Absolu ne souffre pas, nous rétorquera-t-on aussitôt. Soit encore, mais il reste que nous, nous souffrons, et parfois atrocement. Or vous venez de nous dire que l'Absolu, nous le sommes. C'est l'enseignement des plus vieilles Upanishad. Si l'Absolu je le suis et si je souffre le martyre, alors c'est l'Absolu qui souffre en moi, ou moi en lui, indifféremment. D'ailleurs si l'Absolu je le suis, et si je me crois obstinément une substance individuelle distincte, distincte des autres et distincte de l'Être absolu, puisque par ailleurs je suis sans le savoir l'Absolu lui-même, c'est l'Absolu en moi qui se trompe et qui souffre de l'illusion de l'existence individuelle et singulière. Si je suis l'Être absolu, mon existence singulière, individuelle, qui est, nous dit-on, une illusion, c'est une illusion, une maladie qui s'impose à l'Absolu que je suis.

On a beau faire. On a beau tourner et retourner les choses comme on voudra. Une métaphysique de type moniste implique et appelle une doctrine, ou un mythe de chute dans l'Absolu lui-même. Il y a eu une catastrophe quelque part dans l'Absolu — puisque l'Absolu est le seul être — pour qu'il en soit résulté cette apparence d'êtres multiples, cette apparence de monde physique, cette apparence de massacres, de tortures, de morts et de douleurs. Si tout est apparence, fors l'Être absolu, il reste à rendre compte de cette multiplicité d'apparences, et puisque l'Être absolu est seul en réalité, c'est à l'Être absolu qu'incombe la responsabilité de cette apparence fort pénible dont nous souffrons, nous qui nous croyons des êtres distincts de l'Être absolu, alors qu'en réalité nous sommes Lui.

On le voit, la difficulté du monisme tient tout entière dans sa relation avec l'expérience. Ce n'est pas étonnant, puisque l'expérience enseigne exactement le contraire de ce que professe la métaphysique moniste ou inversement, c'est le monisme qui dit le contraire de l'expérience. Entre les deux, entre l'expérience et le monisme, il faut choisir.

Choisir une métaphysique contre l'expérience, cela implique et cela présuppose que l'on a trouvé un point d'appui plus puissant, plus solide que l'expérience pour fonder sa conviction. Pour notre part, nous n'en connaissons pas, et nous attendons toujours que les maîtres du monisme, que ce soient les théosophes de l'école des Upanishad, ou Plotin ou Spinoza, nous disent quel est donc ce point d'appui, ce rocher plus fort que l'expérience et au nom duquel on puisse se permettre de récuser l'expérience.

Le matérialisme athée avait aussi, nous nous en souvenons, des difficultés avec l'expérience, puisque le matérialisme athée ne peut pas intégrer le fait que l'Univers commence, que tout commence dans l'Univers, que l'Univers est un système évolutif, épigénétique à information croissante, en régime de genèse continuée, en régime d'évolution créatrice, et un système qui s'use

irréversiblement.

Le monisme acosmique ne parvient pas à assimiler le fait qu'il existe dans l'Univers une pluralité des substances, une pluralité d'êtres.

* *

Le panthéisme

Jusqu'à présent, nous avons jeté un coup d'œil sur les métaphysiques de type ou de tendance moniste et acosmique, largement représentées dans la grande tradition théosophique de l'Inde, depuis le brahmanisme. Dans cette tradition, nous venons de le voir, la multiplicité des êtres données dans notre expérience est considérée comme une illusion, l'illusion par excellence, puisque la vérité, c'est que l'Être est un, et que cet Être un, nous le sommes.

Mais il existe une autre tradition panthéiste, et donc moniste elle aussi, qui n'est pas de tendance acosmique, idéaliste et qui ne professe pas que le monde physique soit une illusion. C'est le panthéisme de type réaliste, qui professe la réalité du monde physique, et qui affirme que Dieu est l'Âme de cet Univers physique. L'Univers physique est un grand Animal divin, incréé bien entendu, puisque divin, éternel, sans commencement et sans fin, inusable. C'est cette cosmologie-là que professaient Platon, Aristote et les maîtres de École stoïcienne.

Si l'Univers est divin, comme ils le pensent, alors il est en effet incréé, il ne comporte pas de commencement, il ne peut pas s'user, et il ne finira jamais. C'est justement ce que professe Aristote.

Mais si l'expérience nous enseigne que l'Univers a commencé, qu'il s'use, qu'il évolue et qu'il va vers sa fin, alors il n'est certainement pas divin.

La difficulté, à rencontre de la cosmologie ou théorie du monde d'Aristote, est la même que celle qui surgit à rencontre du matérialisme athée.

C'est dire que, sur un point au moins, le matérialisme athée et ce panthéisme-là sont d'accord : à savoir sur le fait que l'Univers est incréé, sans commencement, sans usure, sans vieillissement et sans fin.

Dire que l'Univers est le seul être, ou l'être purement et simplement, comme le font les matérialistes et athées et dire que l'Univers est divin, comme le faisait Aristote, c'est, au fond, dire exactement la même chose : c'est dire que l'Univers est l'Être absolu, puisqu'il n'y en a pas d'autre. Et c'est la raison pour laquelle les Soviétiques aiment tant le philosophe grec Aristote, car sur un point fondamental il pensait comme eux.

Le panthéisme et le matérialisme disent la même chose au sujet de l'Univers, à cette différence près que le panthéisme nous dit que l'Univers est divin, tandis que le matérialisme ne le dit pas. Mais dire de l'Univers qu'il est le seul être ou l'être purement et simplement — ce qui est la profession de foi fondamentale de l'athéisme — c'est dire que l'Univers est l'Être absolu, ou plus simplement l'Absolu, puisque le mot absolu signifie : délié de toute relation de dépendance.

Si l'Univers est seul, comme le pense l'athéisme, alors il est absolu. On a beau faire ou protester, on ne sortira pas de là. Or dire que l'Univers est l'Être absolu et dire qu'il est divin, c'est finalement bonnet blanc et blanc bonnet. Au fond, cela revient au même. Et c'est bien pourquoi les marxistes pensent au sujet de l'Univers tout à fait comme Aristote, qui était théologien, mais théologien panthéiste, puisqu'il ignorait la Création.

Si l'Univers est divin et si Dieu est l'Âme du Monde, comme le pensaient Platon, Aristote et les stoïciens et aussi, beaucoup plus tard, Plotin, alors on peut légitimement parler, comme nous l'avons fait ici, de monisme. Si Dieu est l'Âme du Monde, cette Âme est unique. Mais alors, qu'en est-il des substances multiples que nous sommes, des êtres multiples et divers, naissant et périssant, qui peuplent l'Univers ? Quel rapport ces êtres multiples soutiennent-ils avec l'Âme du Monde ? Le

panthéisme de type ou de tendance réaliste ne nous le dit pas. Nous restons, à ce sujet, dans l'expectative. La question n'est pas claire.

La logique du système, la logique du monisme voudrait que l'on professât que les êtres multiples ne sont que des apparences, des illusions, ou encore des modalités provisoires et éphémères de l'Être absolu, qui est la Divinité, qui est l'Âme du Monde. Il semble donc, si nos analyses sont exactes, que la logique du monisme le porte à être acosmique ou idéaliste et qu'un monisme de type réaliste soit une construction instable.

L'histoire des métaphysiques semble confirmer cette hypothèse. Les grands systèmes monistes que nous avons vu fleurir en Occident, comme en Inde, ont penché de tout leur poids vers un monisme, si j'ose dire, unifié, c'est-à-dire débarrassé de ce poids inutile et gênant qu'est l'Univers réel, l'Univers physique. La Substance est unique, et les êtres apparemment multiples n'en sont que des modifications qui n'ont de réalité que vus de l'extérieur, vus de notre point de vue qui est celui de l'illusion. Un panthéisme réaliste souffre d'une contradiction interne. Ou bien il vire vers l'athéisme pur et simple, qui élimine la divinité pour ne garder que l'Univers physique. Ou bien il verse vers l'idéalisme qui élimine autant que faire se peut la réalité du monde physique pour ne garder que la Substance de la divinité.

La métaphysique de la Création

Cette métaphysique apparaît, à notre connaissance, dans une tribu nomade d'Araméens qui venaient de Sumer et sont descendus en terre de Canaan. "Mon père était un Araméen nomade...".

Elle professe, elle prétend, cette métaphysique, que l'Univers existe bel et bien, objectivement, réellement : elle n'est donc pas idéaliste. Elle ne comporte aucune des tendances acosmiques qui caractérisent plusieurs parmi les grandes écoles métaphysiques de l'Inde. Elle ne déprécie pas la réalité physique, cosmique, biologique. Au contraire, elle l'admire et l'exalte.

Mais elle prétend, cette métaphysique des Hébreux nomades, que l'Univers n'est pas le seul être, ni la totalité de l'être, ni l'Être pris absolument. En cela, elle s'oppose aux maîtres de la pensée grecque, Parménide, Héraclite et Aristote.

Elle prétend, cette pensée hébraïque, que l'Univers ne se suffit pas, qu'il dépend d'un Autre, qu'il a commencé, qu'il est fragile et qu'il finira.

Comment les Hébreux savaient-ils cela, que nous venons de découvrir depuis moins d'un siècle ? Parce que, selon les Hébreux, l'Univers n'est pas le seul être, il n'y a aucun inconvénient à reconnaître qu'il a commencé, qu'il est en régime de genèse continuée, qu'il est fragile et qu'il finira, lorsqu'il sera achevé.

Par le fait qu'elle reconnaît la réalité objective et l'excellence du monde physique, la métaphysique des Hébreux nomades n'est pas idéaliste. Par le fait qu'elle pense que l'Univers physique n'est pas l'Être unique, l'Être absolu ou la totalité de l'Être, elle n'est pas matérialiste. La métaphysique des Hébreux se situe donc exactement entre l'idéalisme des grandes métaphysiques de l'Inde et le pur matérialisme des philosophies modernes qui professent que la matière est première, incréée, éternelle, inusable, impérissable.

C'est la raison pour laquelle la métaphysique des Hébreux sera très mal vue, jusqu'aujourd'hui et ce n'est pas fini, aussi bien par les maîtres de l'idéalisme (par exemple Fichte ou Léon Brunschvicg) que par les maîtres du matérialisme (par exemple Marx, ou Engels ou Lénine). Pour les maîtres de l'idéalisme comme pour les maîtres du matérialisme, l'ennemi numéro un, c'est la pensée hébraïque, c'est le judaïsme et le christianisme.

Curieuse rencontre, n'est-ce pas ? Rencontre et accord dans une même détestation...

La difficulté pour nous, c'est de penser cette notion de création, car en réalité nous n'avons aucune expérience humaine de la Création, en ce sens que nous les hommes nous ne sommes jamais

créateurs d'être. Nous prenons du bois, ou de la pierre ou un métal, et nous façonnons un objet, une statue, une pirogue ou une table, mais nous ne créons pas de l'être, nous ne créons pas un être, une substance. Nous fabriquons des objets, ce qui est très différent.

Par contre, nous avons l'expérience du commencement d'être. C'est même l'expérience la plus universelle. Nous-mêmes nous avons commencé d'être, il y a quelques années, et tous les êtres que nous atteignons par notre expérience physique, dans l'Univers et dans la nature, ont commencé d'être.

Nous n'avons pas suffisamment exploré la signification métaphysique de ce fait universel : chaque être de notre expérience a commencé d'exister. C'est donc que pour chacun d'entre nous et pour tous les êtres de l'Univers, l'être ou l'existence n'est pas une propriété de nature. L'être ou l'existence sont pour nous un fait, que nous constatons et dont il faut nous efforcer de rendre compte, qu'il faut tenter de comprendre.

On peut bien entendu renoncer à comprendre ce commencement d'être pour chacun d'entre nous, mais si l'on s'y efforce, on constate que bien évidemment ce n'est pas l'Univers qui nous précède qui suffit à lui seul à rendre compte de cette nouveauté que nous sommes. L'Univers est toujours plus pauvre dans le passé que dans l'avenir et l'Univers passé ne suffit jamais seul et par lui-même à rendre compte des innovations, des créations qui s'effectuent en lui.

On peut donc dire que nous n'avons pas l'expérience d'être des créateurs, des créateurs d'être (nous pouvons, à la rigueur être des artistes de génie, être des créateurs de formes, mais non des créateurs de substances). Mais par contre, nous avons l'expérience d'être créés, en ce sens que nous avons l'expérience de notre insuffisance absolue à rendre compte par nous-mêmes de notre existence, de tout ce que nous sommes et même des dons qui sont en nous, par exemple le génie, si nous sommes Jean-Sébastien Bach.

L'existence est pour nous reçue. Tout ce que nous avons en nous, toutes les richesses en nous qui ne demandent qu'à être exploitées et à porter fruit, avec notre coopération, tout cela est reçu. C'est cela l'expérience de la Création, du côté de l'être créé que nous sommes.

C'est contre cette expérience que protestent et s'élèvent les métaphysiques qui veulent absolument maintenir notre suffisance.

Les sciences de l'Univers et de la nature viennent confirmer l'enseignement de la métaphysique des Hébreux nomades, à savoir que tout commence dans l'Univers ; l'Univers est un système dans lequel tous les êtres commencent d'exister à un moment donné, dans un certain ordre, qui va du simple au complexe. Il n'y a pas de conflit entre la métaphysique des Hébreux et les sciences expérimentales, mais confirmation mutuelle et réciproque.

Lorsqu'une métaphysique est conforme à l'expérience, cela signifie qu'elle est vraie.

Une autre difficulté pour nous c'est que nous sommes une création inachevée. L'Homme, qui vient d'apparaître, est un être inachevé lui aussi. La question qui se pose est donc de savoir d'abord quelle est la finalité de cette création. Pour connaître l'origine de cette création, il faut réfléchir sur tout ce que nous savons de l'Univers et de tout ce qu'il contient. Pour connaître la finalité de la Création, cette réflexion ne suffit pas, précisément parce que la Création est inachevée et qu'une analyse de ce qui existe ou de ce qui existait ne suffit pas à nous faire découvrir ce qui sera, surtout si l'avenir, à savoir ce qui sera, est nouveau par rapport au passé. Pour connaître la finalité de la Création, il faut donc s'adresser au Créateur lui-même et lui demander de bien vouloir nous indiquer la signification ultime de son œuvre, le secret de son dessein. La révélation de Dieu à l'homme est cette communication par Dieu à l'homme du sens et du secret du dessein créateur.

Le panthéisme ancien, nous nous en souvenons, professe que Dieu est l'Âme du Monde et que le monde est un grand Animal divin. Il est "le dieu sensible", nous dit Platon. La difficulté, nous l'avons vu, c'est de comprendre dans cette perspective que l'Univers soit un système en genèse, en évolution, et un système qui vieillit et qui s'use. Ce sont là des caractères qui ne conviennent guère à

la Divinité.

Les Hébreux pensaient que Dieu est distinct de l'Univers mais ils pensaient aussi que Dieu opère dans l'Univers d'une manière actuelle, continuelle. Ils ne pensaient pas que Dieu soit l'Âme du Monde, mais ils professaient que l'opération créatrice de Dieu est immanente au monde. C'est sa Pensée même qui travaille l'Univers du dedans et qui le compose, depuis les origines.

Les stoïciens professaient que le *Logos* immanent à l'Univers et qui constitue l'Univers, est divin. Les Judéens et les chrétiens le pensent aussi. Il semble donc, au premier abord, qu'ils disent la même chose. Mais la différence est un abîme. Car les stoïciens pensaient que ce *Logos* qui informe l'Univers est le *Logos* de l'Univers : c'est l'Âme du Monde. Tandis que les Judéens et les chrétiens pensent que le *Logos* qui opère dans l'Univers et dans la nature est la Pensée créatrice de Dieu, distinct du monde. Toute la différence entre le panthéisme et le monothéisme est là. Pour les Judéens et les chrétiens, l'origine du *Logos,* de la Pensée créatrice, est distincte de l'Univers. Cette origine radicale, ils l'appellent Dieu.

La différence entre la pensée métaphysique des Hébreux, pensée qui est continuée par le judaïsme et le christianisme, et la grande tradition moniste de l'Inde, est abyssale, non seulement si l'on se reporte à l'origine de l'être, aux problèmes d'origine, puisque pour la grande tradition moniste, l'existence du monde physique et multiple est illusoire, et qu'il n'y a donc pas de création réelle ; mais aussi si l'on se reporte à la fin, à l'avenir, au terme. Car pour la grande tradition moniste, le but de la connaissance et de la sagesse, c'est de nous faire découvrir que tous, nous sommes l'Un, le Brahman, l'Absolu, et de nous faire retourner ou revenir là où nous sommes en réalité, mais d'où nous sommes exilés par l'illusion.

Tandis que dans la perspective hébraïque, juive et chrétienne, il n'est pas question de retourner à l'origine et il n'est pas question de réintégrer l'Unité originelle, car dans l'Unité divine nous n'avons jamais été. Il est question, selon la mystique juive et chrétienne, de nous unir à l'Absolu, mais sans confusion des personnes ni des natures. L'existence personnelle subsiste, dans la mystique juive et chrétienne orthodoxes, elle n'est pas abolie, mais au contraire exaltée.

Entre la mystique moniste de l'Inde et la mystique des Judéens et des chrétiens, il existe donc une différence qui est un abîme, car pour les mystiques appartenant à la tradition des brahmanes, il s'agit de réintégrer l'Unité originelle. Tandis que pour les Judéens et les chrétiens, il s'agit de s'unir personnellement et librement à l'Être absolu qui est personnel lui aussi. Une mystique de l'Un et une mystique de l'Union, non seulement ne sont pas identiques mais au contraire elles s'opposent point par point. Cela dit à l'intention de ceux qui pensent et qui répètent que toutes les mystiques disent au fond la même chose.

Non seulement la mystique moniste issue de l'Inde et la mystique chrétienne issue du tronc hébreu ne disent pas la même chose : elles disent le contraire l'une de l'autre. Il faut donc choisir entre l'une et l'autre et se garder de vouloir les mélanger. Chaque mystique repose sur une métaphysique, sur une ontologie qui lui est propre. Or l'ontologie des Hébreux et l'ontologie du brahmanisme sont strictement incompatibles. Si l'une est vraie, alors l'autre est fausse.

* *

Ceux qui rejettent toute métaphysique

Il y a des gens qui disent, — et ce sont même les plus nombreux, ils constituent aujourd'hui sur la planète la majorité, — qu'il faut se garder de toute métaphysique, de toute ontologie, de toute théorie de l'être. La plupart des savants de par le monde sont de cette opinion, et la majorité de ceux qui font profession de philosophie. Les diverses métaphysiques seraient donc renvoyées dos à dos.

Que reste-t-il alors ? Il reste le monde, l'Univers physique et tout ce qu'il contient. Il reste tout ce que nous savons de l'Univers et de son histoire. Il reste que l'Univers est objectivement un système en régime de création continuée.

Ceux qui disent qu'il ne faut donner dans aucune métaphysique, ceux qui considèrent toute métaphysique comme une absurdité, ceux qui ricanent dès lors que l'on prononce le terme de métaphysique, on observe, lorsqu'on les écoute attentivement, qu'ils professent, pour la plupart, l'athéisme. C'est parfaitement leur droit.

Mais l'athéisme, qu'est-ce que c'est ? C'est une philosophie selon laquelle l'Univers existe, mais existe seul. Il se débrouille tout seul. Il devient tout seul ce qu'il n'était pas. Il se donne à lui-même au cours du temps ce qu'il n'avait pas. L'athéisme consiste forcément à dire que l'Univers est le seul être, puisque par hypothèse, — l'hypothèse de l'athéisme, — il n'y en a pas d'autre. Dire que l'Univers est le seul être, c'est dire aussi bien qu'il est l'Être, purement et simplement. C'est dire encore, qu'on le veuille ou non, que l'Univers est l'Être absolu. Dire qu'il est le seul être ou dire qu'il est l'Être absolu, c'est pareil. Dire que l'Univers est le seul être, c'est faire de l'ontologie, qu'on le veuille ou non.

Par conséquent les savants qui professent l'athéisme et qui déclarent qu'ils ne versent dans aucune métaphysique quelle qu'elle soit, professent en fait la métaphysique numéro un que nous avons examinée, avec toutes ses difficultés.

Il n'est pas si facile de ne verser dans aucune métaphysique.

La seule méthode, pour y parvenir sans se mettre en contradiction avec soi-même, c'est de ne rien dire du tout au sujet de l'Univers et de la nature, ni qu'il est seul, ni qu'il n'est pas seul, ni qu'il se suffit, ni qu'il ne se suffit pas, ni qu'il est créé, ni qu'il est incréé. Celui qui veut vraiment se dispenser de professer aucune métaphysique doit se contenter de décrire l'Univers et la nature, et il peut nous dire ce qu'il est, mais il doit absolument s'abstenir de dire quoi que ce soit concernant l'être ou l'existence de l'Univers.

Car l'objet de la métaphysique porte précisément sur l'être ou l'existence de l'Univers.

Les sciences expérimentales nous disent ce qu'est l'Univers, comment il est construit, constitué, comment il évolue, quelle est son histoire, quel est son contenu. Mais les sciences expérimentales en tant que telles ne répondent pas à la question de savoir comment comprendre l'existence même de l'Univers et de tout ce qu'il contient.

Cela, c'est une autre question, qui relève de cette discipline que depuis des siècles on appelle métaphysique. Il reste les problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine.

Ceux qui repoussent ou rejettent toute métaphysique, quelle qu'elle soit, rejettent ou repoussent, ils refoulent ces problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine. Les psychologues appartenant à l'école du docteur Freud, nous répètent depuis le début de ce siècle qu'il est très mauvais de refouler les instincts. Combien plus est-il mauvais et dangereux de refouler les questions qui s'imposent à l'intelligence humaine, de refouler et de réprimer l'intelligence humaine qui cherche à résoudre les problèmes qui s'imposent à elle à partir de l'Univers et de la nature !

C'est pourtant ce refoulement, très funeste pour leur santé intellectuelle, que pratiquent sur notre planète une armée de savants de toutes nationalités, américains, anglais et français, mais aussi soviétiques, chinois et autres.

Ce refoulement de l'intelligence, cet interdit de traiter les problèmes métaphysiques, ils en font une vertu. On est d'autant plus vertueux en sciences qu'on est plus ou mieux refoulé de ce côté-là. C'est bizarre, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, on ne voit vraiment pas pourquoi on ne devrait pas traiter ces problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine objectivement.

Nous avons essayé de le montrer par ces quelques chroniques : le nombre de solutions possibles

aux grands problèmes métaphysiques n'est pas indéfini, il est même tout petit.

Il existe quelques types de métaphysiques, en petit nombre, et l'histoire de la pensée humaine confirme que finalement les philosophies tournent autour de quelques solutions principales. Si le nombre des métaphysiques possibles est tout petit, on doit pouvoir procéder par élimination. C'est ce que nous avons tenté de faire. Le problème fondamental est de savoir quel critère de vérité nous allons choisir. Nous n'en connaissons, pour notre part, qu'un seul : c'est l'expérience elle-même, scientifiquement explorée, c'est la réalité objective. Si l'on conteste ce point de départ et ce critère de l'analyse métaphysique, aucune discussion n'est plus possible. Et comme la plupart des philosophes actuellement régnants n'admettent pas ce critère, cela explique qu'ils ne discutent pas entre eux. Pour discuter utilement avec quelqu'un, il faut se trouver au moins sur le même terrain et admettre quelques principes communs. Nous ne connaissons qu'un seul terrain qui permette une discussion rationnelle et objective, c'est le terrain de l'expérience scientifique. C'est la raison pour laquelle nous pensons que l'analyse philosophique doit être fondée sur l'expérience scientifiquement explorée. Et nous pensons aussi que le seul avenir de la philosophie se trouve dans cette méthode, qui était celle préconisée, au début de ce siècle, par Henri Bergson.

Mais nous ne sommes pas nombreux à penser ainsi, en France du moins. Et je me demande parfois si je ne suis pas seul.

Dans ces chroniques, nous avons distingué et exposé brièvement quatre types de métaphysiques, et pour finir le cas de ceux qui rejettent toute métaphysique. Mais il est sans doute possible de simplifier encore, comme le font les mathématiciens, et de ramener les métaphysiques possibles à trois types principaux : — le monisme de type idéaliste et acosmique, qui nie la réalité du monde physique ; — le matérialisme qui affirme la suffisance de l'Univers physique, et donc son éternité ; — la métaphysique hébraïque, juive et chrétienne, de la Création.

Mais si quelque lecteur apercevait dans l'histoire un autre type de métaphysique, différent de ces trois-là, il serait le bienvenu en nous le faisant connaître. Merci.

Chacune des métaphysiques que nous avons évoquées a comporté ou comporte encore aujourd'hui des millions d'adeptes. L'humanité se partage en grandes familles spirituelles, non pas en fonction de la race, mais en fonction de ces options métaphysiques fondamentales.

Aucun doute qu'à chacune de ces métaphysiques ne corresponde une certaine psychologie, en ce sens que chacun d'entre nous est prédisposé ou porté par son tempérament plutôt à l'une ou l'autre de ces visions du monde. Certains sont bouddhistes par tempérament ; d'autres sont matérialistes presque par nature ; certains sont dualistes, et c'est leur caractère, leur pessimisme natif qui les incline vers les solutions proposées par Mani et ses disciples. Voilà encore une métaphysique que nous aurions pu présenter : le dualisme radical, selon lequel, à l'origine de l'être, il existe non pas un seul principe, mais deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, tous les deux éternels et incréés. Nous en avons parlé dans nos chroniques précédentes consacrées à la Gnose.

Chacun d'entre nous est prédisposé par sa psychologie, et aussi par son milieu, à préférer telle métaphysique plutôt que telle autre. Mais cette question de préférences relève de la compétence du psychologue et du sociologue. Pour notre part, la seule question qui nous importe et qui nous paraisse sérieuse est celle-ci : finalement, qu'est-ce qui est vrai ? La question peut se simplifier et s'énoncer en ces termes : qu'est-ce qui est ? Cette question objective ne concerne pas nos préférences ni nos répulsions. Elle ne peut être traitée que par l'analyse rationnelle et à partir de l'expérience.

La théorie de l'Homme

A chacune des métaphysiques que nous avons distinguées correspond une certaine théorie de l'homme ou, si l'on veut parler vieux grec, une anthropologie. Au monisme de type idéaliste et de

tendance acosmique, correspond une théorie de l'homme selon laquelle notre âme, le sujet que nous sommes, est au fond identique à l'Âme universelle, à l'Être absolu lui-même, au Brahman. C'est la doctrine exprimée dans l'une des plus anciennes Upanishad : Cela, l'Être absolu, tu l'es, toi aussi. La sagesse, la science consistent à reconnaître l'identité originelle et actuelle entre notre moi singulier et le Moi absolu, entre l'être singulier et individuel que nous sommes, et l'Être absolu. C'est dire que, dans cette perspective, l'existence individuelle, singulière, personnelle ne peut être considérée que comme une apparence ou une illusion. La réalité, la vérité c'est l'identité de notre âme individuelle avec l'Absolu lui-même. Tout le reste est songe et duperie. C'est dire aussi que notre existence corporelle ne peut être ressentie que comme une aliénation, comme un exil, comme une chute. Et c'est bien ce que nous disent les plus anciennes Upanishad : nous sommes tombés dans ces corps infects et détestables. Mais enfin c'est concéder, ou du moins se mettre en situation de devoir concéder, que l'Être absolu lui-même est exilé ou aliéné dans ces corps mauvais, puisque nous, nous sommes exilés dans ces corps et que nous, nous sommes Lui ! Comment comprendre l'oubli de notre existence divine antérieure, de notre condition originelle, si au fond et en réalité nous sommes l'Être absolu ? C'est la difficulté que nous avons relevée dès que nous avons abordé ces métaphysiques de type moniste. Quoi qu'il en soit de ces difficultés, une chose est certaine, c'est que ces métaphysiques comportent une anthropologie ou théorie de l'homme foncièrement pessimiste en ce sens qu'elles conçoivent l'existence humaine dans le corps comme une catastrophe.

L'anthropologie du matérialisme athée est conforme, elle aussi, à la théorie générale du réel, à la théorie du monde, à la théorie de l'être qui caractérisent le matérialisme. Puisque, selon le matérialisme sous sa forme pure, la matière est première, incréée, éternelle, inusable et seule à l'origine, il faut bien admettre que c'est la matière seule qui a produit toutes les organisations que nous constatons dans le monde et dans la nature. Ici, il nous faut distinguer deux sortes de matérialismes, qui sont comme deux frères ennemis.

L'une de ces espèces de matérialismes dérive du vieux matérialisme grec de Démocrite. Il professe que la matière s'arrange en organisations et en compositions sans aucune intelligence organisatrice, ni immanente, ni bien entendu transcendante. S'il n'y a pas d'intelligence organisatrice dans la matière, dans la nature, pour organiser tous les êtres, alors l'arrangement des atomes entre eux ne peut provenir que du hasard. Et dans ce cas, l'âme humaine qui résulte de l'arrangement fortuit d'atomes matériels, a l'inconsistance, la fragilité de cet arrangement fortuit. Dès que l'arrangement cesse, dès que l'organisation est détruite par la mort, notre âme, notre conscience, le sujet que nous étions, est détruit, lui aussi.

L'autre matérialisme dérive de la tradition stoïcienne. Il s'apparente au vieux panthéisme naturaliste. Il professe lui aussi que la matière est première et qu'il n'y a pas de dieu créateur, mais il ajoute que la matière, ou plus précisément la nature, comporte son propre logos immanent. La nature se suffit, parce qu'elle est divine. Étant divine, elle est intelligente, comme un grand Animal divin qu'elle est. Et dans ce cas, l'organisation des êtres ne s'explique pas du tout par le hasard, mais par un logos immanent à la matière et à la nature. Il existe donc une dialectique de la nature. C'est à ce matérialisme-là que s'apparente le matérialisme marxiste, — celui de Marx, de Engels et de Lénine, non pas celui des commentateurs français. Et c'est la raison pour laquelle ce matérialisme-là, celui de Marx et de ses authentiques disciples, a toujours eu horreur du matérialisme qui prétend expliquer toute chose dans la nature par le hasard. Voir sur ce point les travaux du grand biologiste soviétique Oparine.

Quoi qu'il en soit de ce point, dans ce matérialisme-là la conscience humaine, le sujet humain — ne parlons même pas d'âme humaine — n'ont bien entendu aucun espoir de subsistance personnelle. Mais par contre, dans la tradition de ce matérialisme-là, on discerne parfois certains accents, certaines expressions, qui laisseraient entendre qu'on espère une espèce de vague, oh ! très

vague, subsistance impersonnelle, au sein de l'universelle Nature. C'est bien ce que je vous disais : ce matérialisme-là a une saveur panthéiste parce qu'il a des origines panthéistes.

L'anthropologie ou théorie de l'homme des Hébreux nomades, puis des Juifs et des chrétiens, est appariée elle aussi à la théorie générale de l'être que nous avons brièvement rappelée dans une précédente chronique. De même que, selon les Hébreux, l'Univers est créé, il n'est pas divin, il a commencé, — de même l'âme humaine est créée, elle n'est pas divine, elle a commencé.

Dans les anthropologies apparentées au brahmanisme et à l'orphisme, on professait, et on professe encore aujourd'hui, que l'âme humaine, qui est divine par nature, préexistait. Après être descendue ou tombée dans un corps mauvais, elle doit, si elle n'est pas suffisamment purifiée, passer dans d'autres corps : c'est la célèbre doctrine de la métempsychose ou, mieux, métensomatose.

Les Hébreux ignorent tout de cette théorie de la divinité, de la préexistence des âmes et du passage de l'âme de corps en corps. Il y a bien des gens aujourd'hui qui cherchent à mélanger la doctrine des Hébreux avec celle de l'Inde, mais cette salade est impossible : elle implique, si j'ose dire, contradiction.

Pour les Hébreux, et par la suite pour les chrétiens, l'âme humaine, qui est créée, est appelée, invitée à prendre part à la vie de l'Être absolu, mais cette destinée qui est proposée à l'homme implique et requiert de la part de celui-ci une nouvelle naissance, une nouvelle création. Il ne s'agit donc pas seulement, on peut même dire pas du tout, de continuer à être ce qu'on était. Il s'agit de devenir un homme nouveau, une nouvelle création, afin de devenir capable de prendre part à la vie personnelle de l'Être absolu.

La perspective chrétienne orthodoxe n'est donc pas comparable à celle du spiritisme. La perspective chrétienne n'est pas non plus platonicienne, puisque pour la tradition platonicienne et néoplatonicienne, l'âme est divine par essence ou par nature. Il suffit à l'âme de se séparer de ce corps mauvais pour se purifier et retourner à une condition antérieure qui n'existe pas. Il est question, nous l'avons dit, de naître nouveau, et par grâce. C'est tout à fait différent.

Il n'est pas question de réintégrer l'unité originelle, qui n'a jamais existé. Il n'est pas question de découvrir par l'initiation ou la théosophie l'identité entre notre moi singulier et le Moi absolu, — puisque cette identité n'existe pas. Dans la perspective chrétienne, la finalité ultime de la Création est bien une union — nous le remarquions dans une chronique antérieure —, mais cette union n'est pas du tout un retour à l'Un, puisque dans cette union, les personnes subsistent. L'existence personnelle n'est pas le résultat d'une chute ni d'une catastrophe, elle est une réalité créée, et créée pour l'éternité. Elle est indestructible.

On peut donc regarder toute l'histoire des métaphysiques du point de vue de la théorie de l'Un et du multiple. Les grandes métaphysiques monistes affirment l'existence de l'Un, mais nient l'existence réelle du multiple ; elles cherchent à atténuer ou à exténuer la consistance de la multiplicité des êtres, multiplicité ramenée à n'être qu'une illusion ou une apparence.

Le bon vieux matérialisme issu des philosophes grecs professe la réalité du multiple, — c'est la réalité éternelle et incréée des atomes de matière. Mais il ne sait pas expliquer l'organisation du multiple, l'information, l'unification d'une multiplicité d'atomes dans l'unité d'un organisme. Sa vision du monde est celle d'une multiplicité éternelle qui, de temps en temps et par hasard s'arrange en compositions provisoires. Il n'y a d'unité ni à l'origine ni au terme, et d'ailleurs l'Univers, pour le matérialisme pur, n'a ni origine ni terme.

Pour les Hébreux nomades, l'Un existe, c'est Dieu lui-même, qui est quelqu'un, qui est Esprit. Et la multiplicité des êtres existe aussi, réellement, ce n'est pas une illusion, car la multiplicité des êtres est voulue et créée librement par l'Unique. La pensée hébraïque affirme donc la réalité de l'Un et celle du multiple. Et jamais la multiplicité des êtres ne sera résorbée dans l'Unité. Car le but et le terme de l'oeuvre de la Création est une composition dans laquelle les éléments seront des personnes.

C'est cela que les prophètes hébreux appellent la nouvelle Jérusalem, construite de pierres vivantes.

*

De la méthode en métaphysique

Il existe, il a existé, l'histoire de la pensée humaine le montre, quelques méthodes principales pour faire de la métaphysique, pour traiter les problèmes métaphysiques.

L'une de ces méthodes, la plus ancienne connue, est celle pratiquée par les grands métaphysiciens de l'Inde, à partir du VIIIe ou VIP siècle avant notre ère. On part d'un texte, le Véda (qui signifie : connaissance) supposé révélé. Et on procède à un commentaire de ce texte, puis à des commentaires de ces commentaires, et ainsi de suite. Ainsi, depuis les antiques Upanishad, la tradition métaphysique de l'Inde se développe par commentaires.

Cette méthode présuppose la vérité du texte initial dont on part. Cette vérité n'est pas mise en doute par les grands métaphysiciens de l'Inde. Mais nous, qui avons l'esprit sceptique, comment pouvons-nous nous persuader que les textes du Véda contiennent la vérité révélée ? Et d'abord, révélée par qui ? A qui ? Dans quelles conditions ? Dans quelles circonstances ? Comment pouvons-nous assurer que ces textes contiennent la vérité révélée ?

Autant de questions auxquelles les maîtres de la tradition de l'Inde ne répondent jamais. Ce sont des questions critiques, des questions naïves, des questions premières. Il faut y répondre, avant toute chose, faute de quoi nous ne pouvons pas accorder notre assentiment à tous les commentaires, à toutes les déductions qui suivront. Le problème posé est celui du fondement de la vérité. Si l'on nous dit que ce fondement, c'est un texte révélé, alors on doit nous montrer, nous prouver que ce texte est en effet révélé. Faute de quoi notre assentiment sera suspendu à une pétition de principe.

Une autre méthode en métaphysique a consisté à procéder a priori, en construisant dans l'esprit un roman métaphysique, souvent splendide. Ainsi ont procédé, à travers les siècles, nombre de très grands métaphysiciens. Ils ont composé, ils ont construit des systèmes, un peu comme on compose une symphonie. C'était fort beau. C'était même souvent fascinant. Mais la méthode expérimentale est venue, et les savants, qui la pratiquaient, se sont demandés comment et pourquoi accorder l'assentiment à ces admirables constructions qui étaient invérifiables.

Par exemple, si Platon vous enseigne la divinité de l'âme, sa préexistence, sa chute dans les corps et sa transmigration, son passage de corps en corps, avez-vous un moyen de vérifier ce genre d'assertions ? Non. Alors les savants se sont détournés de ce genre d'affirmations, avec un sourire, poli ou non.

Lorsque Nietzsche enseigne l'éternel retour du même, l'éternelle répétition, a-t-il une seule expérience à nous proposer pour nous permettre de vérifier son affirmation ? Non. Alors son affirmation repose sur quoi ? Sur ses préférences et sur ses répulsions. Nietzsche avait horreur du monothéisme hébreu et chrétien. Il estimait que la seule manière d'échapper à ce monothéisme qui était celui de son papa pasteur, c'était d'affirmer l'éternel retour. On voit la méthode : elle repose sur des préférences ou des répulsions subjectives. Elle n'est pas susceptible de vérification objective. D'ailleurs, Nietzsche et ses disciples (parmi lesquels Martin Heidegger) s'en moquent, des vérifications objectives. Ils ne veulent pas en entendre parler.

Hegel nous enseigne que l'Absolu se développe, se déploie, s'engendre et se réalise dans un processus tragique. Il lui faut se séparer de lui-même, se diviser en lui-même — die Entzweiung — devenir pour lui-même un autre, un étranger — die Entfremdung — sortir de lui-même — die Entàûsserung — bref souffrir la passion de la croix en lui-même pour, après avoir surmonté ce schisme, et cette aliénation — die Aufhe-bung — devenir finalement l'Esprit absolu. Il existe donc

une genèse de l'Absolu, une genèse de la divinité, et cette genèse est tragique. La tragédie est nécessaire à la genèse de Dieu. Il existe une théogonie, et cette théogonie implique le déchirement, l'aliénation, l'exil en lui-même de l'Absolu, la guerre dans l'Absolu. La guerre est un processus sacré. Seule la guerre permet à l'Absolu de se réaliser, de s'achever. L'Absolu ne parvient à la pleine conscience de soi qu'après avoir surmonté cette tragédie intérieure par laquelle et dans laquelle il s'engendre. La Création est une aliénation de la substance divine, un moment de son aliénation. Et l'histoire humaine est l'histoire de la passion et de la prise de conscience de l'Absolu par lui-même.

Tout cela est fort beau — du moins cela dépend des goûts. Tout cela a inspiré Marx à gauche, Nietzsche et Adolf Hitler à droite. Mais pour nous, sceptiques, la première question de l'enfant est celle-ci : comment Hegel sait-il tout cela ? D'où tient-il toutes ces informations, tous ces renseignements ? Comment a-t-il appris ce qui se passe dans la vie intime de Dieu ? Comment sait-il qu'en Dieu, il y a une tragédie ? Qui le lui a dit ? Est-il prophète ?

Bien entendu, Hegel ne prend pas la peine de répondre à ce genre de questions, et si un de ses étudiants, lors de ses cours, lui avait posé ces questions, il se serait fait mettre à la porte, définitivement. Ce sont des questions que l'on ne pose pas dans une université allemande, ni française.

Mais un savant, qui est habitué à contrôler ce qu'il pense et ce qu'il dit, dans l'expérience et par l'expérience, un savant ne peut pas accorder à ce genre de spéculations son assentiment, puisqu'on ne sait pas, personne ne sait sur quoi elles sont fondées.

Et c'est la raison pour laquelle depuis un siècle, depuis l'avènement des sciences expérimentales, disons depuis Claude Bernard, les savants se détournent des philosophes, avec un sourire, ou sans sourire. Ce que disent les philosophes n'est pas contrôlable, n'est pas vérifiable. Et donc, aux yeux d'un savant qui pratique la méthode expérimentale, c'est du roman, plus ou moins séduisant, mais ce n'est pas de la science. La philosophie, pour Claude Bernard, est une occupation qui est légitime, comme la musique, les jeux de société ou de poésie. Mais ce n'est pas une connaissance réelle, rationnelle.

La raison pour laquelle la plupart des savants du monde, aujourd'hui, pensent ainsi, c'est qu'ils supposent, à tort, qu'il n'y a de philosophie, de métaphysique, que selon le modèle des grands systèmes de l'idéalisme allemand, et que la seule méthode en métaphysique est celle des grands constructeurs ou compositeurs de romans métaphysiques.

Or, il existe une autre méthode. C'est celle qui a été ébauchée, tentée, essayée par Aristote déjà, au IVe siècle avant notre ère, qui a été reprise et prolongée par Henri Bergson au début du XXe siècle. C'est la méthode expérimentale en philosophie. Elle consiste à partir de l'expérience, scientifiquement explorée, et à analyser ce qui existe, sans composer de roman. Elle consiste à se soumettre à la réalité objective pour l'étudier, telle qu'elle est, indépendamment de nos préférences ou de nos répugnances. Elle consiste à se mettre à l'école des sciences expérimentales jusqu'à notre dernier souffle, inclusivement.

Cette méthode ne plaît pas aux disciples de Nietzsche et de Heidegger, parce que ceux-ci méprisent les sciences expérimentales, mais c'est la seule méthode qui puisse donner satisfaction aux savants qui pratiquent, eux, la méthode expérimentale.

A partir de l'expérience, le métaphysicien procède à une analyse rationnelle, toujours contrôlée par et dans l'expérience. C'est ainsi qu'on procède en métaphysique, selon cette troisième méthode.

On ne construit pas de système. On analyse, on s'efforce d'analyser ce qui existe, jusqu'au bout. Cette troisième méthode ne requiert pas de génie. Elle exige de la patience, du travail et de la docilité devant le réel. Il s'agit d'écouter la réalité objective pour entendre ce qu'elle nous dit. On ne part pas du sujet, on part de l'objet. On se soumet à la réalité objective. On se met à l'école de tous

les chercheurs du monde pour apprendre à connaître ce qu'est l'Univers réel et tout ce qu'il contient.

Cette méthode, la méthode expérimentale en philosophie, a été très peu pratiquée à travers les siècles. Après la mort d'Aristote, elle a été, c'est le cas de le dire, enterrée, et pour longtemps. Elle implique une option, en faveur de la réalité objective, en faveur de l'expérience, option inverse de ceux qui pensent que l'expérience a tort lorsque leurs raisonnements et l'expérience se trouvent en désaccord.

Une nouvelle direction

Il a existé au XIIIe siècle un moine allemand appelé Albert. Il enseigna la philosophie et la théologie à Cologne. Il eut comme étudiant un jeune moine italien, du royaume de Sicile, appelé Thomas, né dans le comté d'Aquino. Albert et Thomas ont compris que la méthode expérimentale prônée par Aristote en philosophie était la bonne pour la découverte de la vérité, pour la philosophie, mais aussi pour la théologie chrétienne. Et ils ont donné ce coup de barre qui a orienté la pensée chrétienne dans une nouvelle direction. Albert et Thomas ont compris qu'entre l'enseignement des sciences expérimentales et l'enseignement de la théologie, il ne doit pas y avoir de conflit, d'opposition, car les sciences expérimentales sont fondées sur la réalité objective, qui est la Création de Dieu, et la théologie est fondée sur la Révélation, qui vient du même et unique Dieu. Il existe donc deux sources de la connaissance, l'une qui procède de la réalité objective et que les sciences expérimentales explorent. Et l'autre qui procède de la Révélation. La première est à l'origine de la philosophie, l'autre de la théologie. Ce sont deux sciences complémentaires.

En optant ainsi pour la méthode aristotélicienne, c'est-à-dire expérimentale, en philosophie, Albert et Thomas allaient orienter la pensée chrétienne dans une voie qui n'allait découvrir toute sa fécondité qu'aujourd'hui, aujourd'hui où les sciences expérimentales sont la base de toute connaissance humaine. L'analyse philosophique n'est possible qu'en partant de là.

Accepter ou ne pas accepter le contrôle de l'expérience en philosophie : tout est là. Partir de l'expérience, scientifiquement explorée, et s'y soumettre, ou bien refuser d'en partir et n'en tenir aucun compte : toute l'histoire de la pensée humaine se partage entre ces deux tendances, ces deux options ou décisions initiales. Car si l'on n'accepte pas le contrôle de l'expérience objective, il n'existe plus aucun contrôle susceptible de déterminer ce qui est vrai ou faux en philosophie, et on peut alors dire n'importe quoi. C'est bien ce qui se passe en ce moment.

Il n'existe en réalité pas d'autre contrôle possible que l'expérience scientifiquement explorée, en science comme en philosophie. En dehors de ce contrôle, c'est l'arbitraire, l'imaginaire et la subjectivité qui règnent. Considérer ce qui est comme le point de départ, le critère et le juge unique de toute philosophie, c'est là la décision qui commande cette tradition philosophique qui remonte à Aristote, dont on trouve des témoins chez Albert le Grand, Thomas d'Aquin et le bienheureux Jean Duns Scot, et qui se renouvelle aussi avec Henri Bergson.

Si Aristote s'est trompé si lourdement en cosmologie, c'est parce qu'il n'a pas pu utiliser, appliquer sa méthode expérimentale lorsqu'il a fait la théorie de l'Univers, parce qu'il ne disposait pas des instruments nécessaires. Au lieu d'une analyse à base expérimentale, il a alors versé dans les représentations mythologiques qui provenaient du vieux fond des religions helléniques, qui considéraient l'Univers comme divin.

Nous disposons, nous, au XXe siècle, des moyens d'approche expérimentaux qui nous permettent de tenter une cosmologie, une théorie de l'Univers, positive, fondée dans l'expérience. Nous disposons de moyens et de connaissances qu'Albert le Grand et Thomas d'Aquin ne pouvaient pas soupçonner.

Les grands systèmes de l'idéalisme se moquent de l'expérience. Ou bien ils considèrent

celle-ci comme illusoire, comme pure apparence, ou bien ils prétendent déduire ce qui existe dans la nature à partir de leurs intuitions initiales, déduire la physique à partir de la métaphysique. Le résultat est toujours hilarant, chez Descartes, comme chez Kant, comme chez Hegel.

Mais les grands systèmes matérialistes ne sont pas moins infidèles à l'expérience, car lorsqu'ils nous racontent que l'Univers est éternel dans le passé, inusable, impérissable dans l'avenir, que la matière se meut dans des cycles éternels, comme le fait Engels, ou que le monde est un système dans lequel éternellement le même se répète, comme le fait Nietzsche, ils racontent n'importe quoi, ils racontent ce qui non seulement n'est pas vérifiable dans l'expérience, mais l'expérience scientifiquement explorée nous dit précisément le contraire : à savoir que l'Univers est un système évolutif irréversible, dans lequel nous ne trouvons pas trace ni de cycles éternels ni de répétitions, et un système dans lequel tout être commence d'exister. A cet égard on peut soutenir sans paradoxe que les grands systèmes matérialistes utilisent, pour faire de la métaphysique, la méthode de l'idéalisme, c'est-à-dire l'arbitraire.

Quelques remarques concernant l'antijudaïsme [36]

Le terme *d'antisémitisme* que l'on utilise le plus souvent est trop vague, parce que trop général : les Arabes aussi sont des Sémites. L'antisémitisme dont on parle en France, c'est en réalité l'antijudaïsme. Cet antijudaïsme est très ancien. On en trouve des traces et l'expression bien avant la naissance du christianisme, à Rome, en Grèce, en Égypte à Babylone. Il s'explique tout d'abord par une très antique programmation animale que l'on découvre dans quantités d'espèces : la détestation de l'autre, la détestation de celui qui est différent, qui n'appartient pas à la tribu, au clan, au groupe. Les nations, les groupes humains, depuis les origines sans doute, se détestent les uns les autres, surtout s'ils sont voisins. Jusqu'à présent, rien d'exceptionnel donc dans le cas du peuple hébreu.

Mais le peuple hébreu est un peuple qui s'est mis à penser différemment, à agir différemment, à être différent, depuis le commencement de son existence. Il s'est mis à penser autrement que les nations qui l'entouraient. Par exemple, toutes les nations qui l'entouraient pensaient que les astres, le soleil, la lune, les étoiles, étaient des divinités. Le petit peuple hébreu, depuis les origines, a pensé qu'il n'en était rien. Les nations de l'Orient ancien et aussi les Grecs avaient pour habitude de sacrifier leurs enfants à des divinités, à des idoles, en diverses circonstances, fondation de ville, guerre, sacrifices expiatoires, etc. Les prophètes hébreux ont pensé que c'était là une pratique abominable. Et ainsi de suite.

Dans son penser, dans son agir et donc dans son être, le peuple hébreu est devenu un peuple différent des autres peuples, un peuple dans lequel une transformation était en cours. Cela ne se pardonne pas. Très vite, les Hébreux ont été détestés par les autres nations parce qu'ils étaient différents. Il faut ajouter, pour être tout à fait exact, que le peuple hébreu, pour être formé, pour devenir un peuple nouveau, pour devenir une humanité nouvelle, a été travaillé par un enseignement qui était aussi une norme, en hébreu *torah.* Et cette norme l'isolait des nations voisines. Les législateurs insistent pour que les Hébreux qui s'installent en terre de Canaan ne fassent pas comme les autres nations païennes et ne se mêlent pas à elles.

La Torah a été la matrice de ce peuple. En elle, il a été formé. Cet isolement a certainement contribué à susciter et à augmenter l'hostilité des nations païennes qui étaient considérées par les Hébreux comme impures. On connaît la stupeur des généraux romains lorsqu'ils sont entrés dans le Temple de Jérusalem et qu'ils n'y ont pas trouvé ce qu'ils attendaient : des statues de la divinité.

Comme chacun sait, le monothéisme hébreu est passé aux nations païennes à partir d'un prophète hébreu, Ieschoua de Nazareth, qui n'a pas été reçu par l'ensemble du judaïsme. Au début, dans les premiers années, les Romains, dans leur hostilité, confondaient le judaïsme et cette secte nouvelle, celles des chrétiens. Suétone nous raconte que l'empereur Claude a chassé de Rome les Judéens qui provoquaient des désordres sous l'influence d'un certain Chrestus.

Par la suite et jusqu'aujourd'hui il est bien certain que l'enseignement donné aux enfants et aux populations par les diverses églises chrétiennes a joué un rôle funeste en ce qui concerne l'entretien et le développement de l'hostilité à rencontre des Judéens et du judaïsme. Il était bien évidemment tout aussi absurde d'accuser tout le peuple judéen d'être responsable de la mort de Jésus, qu'il le serait d'accuser tout le peuple grec jusqu'aujourd'hui d'être responsable de la mort de Socrate, tout le peuple anglais d'être responsable de la mort de Jeanne d'Arc, tout le peuple français d'être responsable de la mort de tel ou tel résistant livré à la Gestapo par tel ou tel collaborateur. Le rabbi Ieschoua de Nazareth a été livré à la police de l'occupant romain par quelques collaborateurs judéens, appartenant principalement au parti des Sadducéens. Il est trop évident que le Judéen qui

[36] *La Voix du Nord,* 7 mars 1979.

habitait à Athènes, ou à Alexandrie, ou à Rome, ou même à Jérusalem et qui n'a pas pris part à cette tragédie, n'y est pour rien.

Nous avons rappelé, dans une chronique antérieure consacrée à la Gnose et aux systèmes gnostiques, que dans ces systèmes mythologiques qui apparaissent et se développent dans les premiers siècles de notre ère, le Dieu du peuple hébreu, le Dieu d'Abraham, de Moïse et des prophètes, est considéré comme mauvais : c'est lui le mauvais Principe, celui qui est l'auteur et le créateur de ce monde physique mauvais. Apparaît donc avec les systèmes gnostiques un antijudaïsme mystique et métaphysique, qui va se perpétuer avec les systèmes manichéens et avec les églises cathares au Moyen Age. L'opposition violente entre le christianisme et le judaïsme se développe avec ces systèmes gnostiques. Il faut reconnaître que cette opposition a souvent contaminé et infecté la conscience des chrétiens.

En 1542 Martin Luther publie un pamphlet, *Gegen die Juden und ihre Lùgen,* Contre les Juifs et leurs mensonges, qui a été l'objet d'éditions populaires pendant le Troisième Reich. On en trouvera l'analyse dans *l'Histoire de l'Antisémitisme* de Léon Poliakov (éd. Calmann Lévy). Ce pamphlet est tellement ordurier qu'il est impossible de citer ici, même en traduction atténuée, ce qu'écrit Luther. Les admirateurs de Voltaire se gardent en général de citer ce que celui-ci écrivait des Juifs et du judaïsme. Ce n'est pas le même style que celui de Luther. C'est ordurier aussi, mais à la française. A partir de ce moment, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche, ce fut une détestation générale du judaïsme. Bakounine, Proudhon et Karl Marx donnèrent dans l'antijudaïsme plus ou moins frénétique. Le texte de Marx s'appelle *Zur Judenfrage.* Il date de 1843. On peut le lire dans les éditions des Oeuvres de jeunesse de Marx. On y apprend que le Dieu d'Israël, c'est l'argent. C'est moins ordurier que Luther ou Voltaire, mais non moins virulent. La philosophie allemande, depuis Kant, va professer un antijudaïsme philosophique. On trouvera les documents dans le beau livre déjà cité de Léon Poliakov.

Quant à l'extrême droite politique, on sait qu'elle est à l'origine des déchaînements populaires à rencontre des Judéens à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci. Les disciples de Nietzsche, comme ceux de Voltaire, laissent discrètement dans l'ombre les textes trop nombreux dans lesquels leur maître nous parle de "l'instinct juif", ou du peuple juif qui est, selon Nietzsche, "le peuple le plus funeste de l'histoire du monde" *(Der Antichrist,* 24). "A Rome, écrit Nietzsche, on considérait le Juif comme un être convaincu de haine contre le genre humain : avec raison, si c'est avec raison que l'on voit le salut et l'avenir de l'humanité dans la domination absolue des valeurs aristocratiques, des valeurs romaines" *{La Généalogie de la Morale,* I, 16). Dans les Évangiles, écrit encore Nietzsche, on est entre Juifs. C'est la race qui intervient ici. Dans le christianisme, compris comme l'art de mentir, c'est le judaïsme tout entier qui parvient à sa maîtrise parfaite. Le chrétien, cette ultime expression du mensonge, c'est le Juif encore une fois, trois fois même *{Der Antichrist,* 45). Nietzsche n'a pas assez de mots pour exprimer son horreur de voir Rome soumise à trois Juifs et devant une Juive (Jésus, Pierre, Paul et Marie) *{Généalogie de la Morale,* I, 16).

De l'extrême droite, Maurras, Nietzsche, à l'extrême gauche, Proudhon, Bakounine, Marx, c'est une unique et même détestation du judaïsme. Un des spectacles les plus pittoresques de ce qui suivit Mai 1968, ce fut de voir des étudiants qui se disaient, qui se croyaient d'extrême gauche, considérer comme leur maître à penser le philosophe allemand Nietzsche qui fut le maître à penser des théoriciens du nazisme. Le nazisme s'est développé sur le terrain d'une longue tradition philosophique et théologique antijuive. Nombre de savants allemands tentaient de montrer que Jésus est aryen, et que Évangile est foncièrement hostile au judaïsme, tandis que Nietzsche exposait le contraire, pour vomir à la fois le christianisme et le judaïsme.

Cette commune détestation du judaïsme, par l'extrême droite et l'extrême gauche, soulève une question.

Qu'est-ce donc qui est haï dans le judaïsme ? C'est bien évidemment le prophétisme hébreu, l'esprit du prophétisme hébreu. Le peuple hébreu porte à l'humanité la parole et l'enseignement de Dieu créateur. La détestation à rencontre de ce peuple, c'est la détestation à rencontre de l'enseignement de Dieu confié à ce peuple. L'antichristianisme et l'antijudaïsme sont une seule et même détestation. On ne s'y est d'ailleurs pas trompé, ni à droite ni à gauche, et dans les mouvements antichrétiens contemporains, ce qui est objet de détestation, c'est ce qu'on appelle le judéo-christianisme. Les disciples contemporains de Nietzsche sont bien d'accord sur ce point.

L'antijudaïsme est essentiellement antichrétien, d'abord par le fait que le christianisme orthodoxe ne saurait professer cet antijudaïsme, et ensuite parce que c'est la même haine qui vise le judaïsme et le christianisme. Dans les deux cas, chez Maurras comme chez Nietzsche, c'est l'esprit du prophétisme hébreu qui est objet de détestation. Les analyses politiques et économiques ne suffisent pas à expliquer l'antijudaïsme qui se perpétue et se développe depuis les origines du peuple hébreu jusqu'à nos jours. En réalité, il s'agit d'une détestation spirituelle, d'esprit à esprit. L'esprit du judaïsme, l'esprit du prophétisme hébreu, est intolérable pour tous les théoriciens de la Nation divinisée, et pour toutes les formes de paganisme, paganisme de droite ou paganisme de gauche.

Les langues de la nature [37]

La physique moderne a connu une révolution dans les premières années du XXe siècle, avec Max Planck, Albert Einstein, puis Louis de Broglie, Werner Heisenberg et bien d'autres. Ce qui a été acquis par cette révolution, c'est que la matière n'est pas ce qu'avaient imaginé les anciens philosophes grecs : un ensemble de choses sans histoire, inengendrées, inusables, impérissables, échappant à la genèse et à la corruption, en somme la solidité même. Par les découvertes de la physique du XXe siècle, la matière se découvre être de même nature que l'énergie. Une conversion réciproque est possible entre la lumière et la matière. Sur ce point, relisez les admirables livres de Louis de Broglie. De plus, la physique découvrait qu'il existe une histoire, une genèse de la matière. Au cours du temps, au cours de la durée cosmique, la matière, c'est-à-dire les grains d'énergie, entrent dans des compositions de plus en plus complexes. La matière la plus ancienne dans l'histoire de l'Univers est aussi la plus simple. La matière la plus récente est la plus complexe, la plus composée. Les noyaux lourds sont des noyaux récents. La composition de la matière se termine, au plan physique, à une centaine d'espèces d'atomes. La composition va se continuer, mais sur un autre plan, moléculaire et biochimique.

Autour des années 1927-1928, une autre grande révolution éclate, en cosmologie cette fois. Nous y avons consacré quelques chroniques l'an dernier. Les astrophysiciens découvrent que l'Univers est un gaz de galaxies en expansion, c'est-à-dire un gaz dans lequel les molécules sont des galaxies, et ces galaxies se fuient les unes les autres à une vitesse proportionnelle à leur distance mutuelle. Imaginez des abeilles qui se fuient les unes les autres, qui se dispersent... Plus importante sans doute que cette découverte d'une expansion de l'Univers, est celle d'une genèse, d'une histoire de l'Univers : l'Univers est un système en régime de formation depuis quelque quinze ou vingt milliards d'années. L'Univers est un système en régime de composition.

Une autre science a bondi en avant vers le milieu du XXe siècle, c'est la science des molécules complexes qui entrent dans la constitution de tous les organismes vivants. On sait aujourd'hui que notre système solaire a quelque cinq milliards d'années, la Terre, notre triste planète — triste à cause de ses habitants —, un peu moins. Les premiers êtres vivants sont apparus sur la Terre il y a trois milliards d'années et même encore un peu plus. Il fallait attendre un peu, pour que la Terre soit prête physiquement à recevoir ses hôtes...

La biochimie est une science jeune qui étudie les molécules qui constituent ces êtres vivants. La composition de la matière ne s'est pas terminée avec la genèse d'une centaine de noyaux de plus en plus complexes. Elle s'est continuée, mais sur un autre registre ; la composition des atomes entre eux. Les atomes, entre eux, constituent des figures, des structures, des formes complexes : ce sont des molécules. Ces molécules, à leur tour, se composent entre elles pour constituer des symphonies de molécules géantes. Et ces molécules géantes, à leur tour entrent dans des compositions encore plus complexes. Ainsi l'Univers tout entier se présente-t-il à nos yeux aujourd'hui, en cette fin du XXe siècle, comme une composition continuée, de plus en plus compliquée, et nul ne sait jusqu'où ira cette composition.

Parmi les molécules qui entrent dans la constitution de tous les êtres vivants, l'écolier de l'école, communale sait qu'il faut distinguer les sucres, en langage plus savant : — les glucides ; — les acides gras et les lipides ; — les acides aminés, qui sont les molécules qui entrent dans la composition des protéines ; — les acides nucléiques ainsi appelés parce qu'ils se trouvent d'abord dans le noyau de la cellule. Il faut mentionner enfin des molécules qui ne furent découvertes que

[37] *La Voix du Nord,* 5, 12 et 19 juin 1979.

relativement tard et qui exercent une fonction capitale dans l'économie des êtres vivants : les vitamines.

Parmi les molécules géantes qui entrent dans la composition du vivant, nous distinguons celles qui contiennent un message, qui sont un message, et celles, comme les graisses ou les sucres, qui ne sont pas messagères. Elles sont cependant informées, bien entendu, car toutes les molécules de la nature sont de l'information. Il faut et il suffit d'ouvrir un bon traité de biochimie — nous en indiquerons deux tout à l'heure —, pour découvrir l'extraordinaire complexité de la structure de certains sucres et à partir de ce moment-là on prend avec respect entre ses mains ce brin d'herbe qui est capable de faire en silence ce que tous les laboratoires et tous nos savants avec toute leur intelligence ne sont pas capables de faire : la composition de ces sucres à partir d'eau, de gaz carbonique, en utilisant comme source d'énergie ces photons qui proviennent du Soleil, ces pilotons qui sont l'énergie dissipée par le Soleil qui transforme, depuis plus de cinq milliards d'années, son hydrogène en hélium. C'est parce que le Soleil s'use et vieillit que les plantes vertes, sur notre planète, peuvent effectuer la composition de ces molécules complexes qui vont servir à tous les autres êtres vivants, qui ne sont pas capables d'en faire la synthèse, avec laboratoires ou sans laboratoire.

Mais parmi les molécules fondamentales qui constituent les êtres vivants, il en existe deux catégories qui sont des messages qui contiennent de l'information. Dans le noyau de la cellule, principalement, mais non pas exclusivement, se trouvent ces molécules géantes qui sont comme deux fibres enroulées l'une autour de l'autre en double hélice, et qui contiennent toutes les instructions requises pour commander à la construction du vivant, depuis le plus simple jusqu'au plus complexe. Lorsqu'il s'agit d'un être relativement simple, un virus, une bactérie comme celles qui peuplent nos intestins (les colibacilles), le message génétique a une certaine taille, déjà fort respectable chez les bactéries. Lorsqu'il s'agit d'êtres plus complexes, comme par exemple les mammifères, le message génétique est une bibliothèque qui contient, si l'on peut dire, des millions de livres, dans un format que l'on ne peut pas dire microscopique puisqu'il se situe en dessous du niveau accessible à nos microscopes. C'est le niveau moléculaire.

Ces molécules géantes sur lesquelles sont inscrites toutes les informations requises pour commander à la construction du vivant, depuis le plus simple jusqu'au plus complexe, sont écrites dans une langue qui a été découverte il y a maintenant une vingtaine d'années. Tout le monde connaît le système Morse : c'est un système dans lequel on s'exprime et grâce auquel on peut communiquer des messages en utilisant des traits et des points, en somme deux types de signes. Les molécules géantes qui portent l'information génétique utilisent quatre molécules, l'Adénine, la Guanine, la Thymine et la Cytosine, — en abrégé : A, G, T, C —, plus une autre, dont nous reparlerons, et qui s'appelle l'Uracile, en abrégé : U.

Nous terminions notre dernière chronique en rappelant que les molécules géantes qui portent l'information génétique, c'est-à-dire l'information requise pour commander à la construction des êtres vivants, sont écrites avec quatre molécules fondamentales, l'Adénine, la Guanine, la Thymine, et la Cytosine. Ces quatre molécules, qui sont comme quatre lettres d'un alphabet, A, G, T, C, se lisent trois par trois, ou, si l'on préfère, arrangées en mots constitués de trois éléments, ou de trois racines. Ainsi on peut avoir AAG, GCC, CAG, etc. Il existe, — il est facile de le calculer —, soixante-quatre combinaisons possibles. Par conséquent, avec ce système constitué de quatre éléments qui se lisent trois par trois, il existe soixante-quatre mots possibles. Ces mots, dans le langage des savants, on les appelle des triplets ou des codons, mais peu nous importe ici.

Avec ce système linguistique, tous les êtres vivants de la nature sont écrits, depuis les

micro-organismes monocellulaires, jusqu'à l'Homme.

Toutes les instructions sont écrites dans l'œuf fécondé avec cette langue, non seulement les instructions, ou les renseignements, requis pour composer un enfant vivant, mais aussi les instructions nécessaires pour que l'enfant se développe jusqu'à son âge adulte ; et puis ses aptitudes, son goût pour la musique par exemple, son génie mathématique, ou son agressivité excessive, sa mélancolie incurable...

Au commencement de l'histoire naturelle de la vie, il y a plus de trois milliards d'années, nous avons donc des messages relativement simples : ceux qui suffisaient pour construire l'être vivant le plus simple qui puisse se concevoir. Et puis, au cours de l'histoire naturelle ou évolution biologique, les messages augmentent en taille et en quantité d'information, puisqu'ils contiennent des plans de structure pour commander à la construction de systèmes biologiques qui n'existaient pas auparavant, par exemple le système hormonal, ou le système nerveux, ou l'œil.

Avec une langue quelconque, vous pouvez écrire des messages très simples, vous pouvez écrire à votre petite amie ou à votre maman, vous pouvez aussi, si vous en avez le génie, écrire le petit traité qui est à l'origine de la Théorie de la Relativité restreinte (1905) ou la thèse de doctorat de Louis de Broglie consacrée à la Mécanique ondulatoire (1923). Ainsi la Nature, si on peut l'appeler ainsi, a écrit les messages des microorganismes puis des organismes complexes et enfin des organismes comme les nôtres, constitués de milliards de cellules différenciées qui travaillent de concert (tant que nous sommes sur la Terre) avec une seule et même langue, très simple : quatre molécules arrangées ou composées trois par trois.

Le fait que tous les êtres vivants soient écrits avec une seule et même langue constitue bien entendu un argument très puissant en faveur de la théorie de l'Évolution, théorie scientifique selon laquelle les divers groupes zoologiques se rattachent physiquement les uns aux autres, ou plus exactement comportent une parenté génétique, tout comme des langues telles que l'espagnol, l'italien, le portugais, le français, le roumain, comportent des parentés parce qu'elles procèdent d'une souche commune, qui est le latin.

Mais l'information génétique qui est inscrite physiquement dans ces molécules géantes dont nous venons de parler, cette information génétique reste, si l'on peut dire, dans la bibliothèque. Elle est l'origine de l'information pour l'organisme. Et cependant cette information est communiquée par l'intermédiaire d'autres molécules géantes qui sont, si l'on peut dire, recopiées sur les précédentes. En tout cas ces secondes molécules géantes reçoivent de la Bibliothèque fondamentale les renseignements, les informations, les instructions qui sont écrites dans la Bibliothèque ; et elles vont porter ces renseignements sur des appareils que l'on appelle des ribosomes. Nous allons en reparler tout à l'heure.

Ces molécules secondes, qui transportent l'information qu'elles reçoivent des premières, on les appelle messagères. Elles sont aussi écrites dans une langue constituée de quatre molécules qui se lisent trois par trois, mais dans ces molécules géantes messagères constituées de molécules moins complexes, l'une des quatre molécules que nous avons nommées précédemment, la Thymine (T) est remplacée par l'Uracile (U). Les messages qui parviennent sur ces appareils que sont les ribosomes s'énoncent donc, par exemple : AAU, ACU, GCU, UUU, AAA, etc. Il existe encore, comme précédemment, soixante-quatre combinaisons possibles. La langue des molécules messagères utilise donc quatre lettres, arrangées trois par trois, ce qui donne 64 mots ou termes. Que se passe-t-il sur ces appareils que sont les ribosomes ?

C'est là que sont formées ces molécules géantes que l'on appelle depuis' longtemps les protéines.

Ces protéines sont constituées, formées, de molécules plus simples, que l'on connaît depuis longtemps aussi et qu'en langue française on appelait les acides aminés. Les Anglais et les Américains préfèrent dire : les aminoacides. Là encore, il faut regarder les figures d'un traité de biochimie pour

réaliser la complexité d'une de ces molécules que sont ces acides aminés ou aminoacides.

Or, ce qu'il faut savoir — ô mieux aimée — c'est que toutes les protéines connues dans la nature sont écrites avec vingt acides aminés. Depuis les vivants les plus simples jusqu'à l'Homme, on constate que toutes les protéines sont constituées d'acides aminés, arrangés diversement les uns avec les autres, mais qu'il n'existe que vingt acides aminés qui interviennent dans ces compositions. Il existe d'autres acides aminés, à l'état libre, mais ils n'entrent pas dans ces compositions que sont les protéines.

Il existe quantités d'espèces différentes de protéines. Par exemple, le colibacille qui peuple nos intestins et qui s'appelle plus noblement, dans les Traités, *Escherichia coli,* mobilise à lui tout seul quelque trois mille espèces différentes de protéines. Dans un organisme humain, il y a environ cent mille espèces différentes de protéines. Chaque espèce vivante a ses protéines spécifiques, qui lui sont propres, et que les individus appartenant à une autre espèce ne supportent pas. Il existe donc dans la nature actuellement des millions d'espèces de protéines différentes. Toutes ces protéines sont écrites, sagement, avec vingt mots, c'est-à-dire avec vingt acides aminés, arrangés dans un certain ordre. Ou bien, si vous préférez une autre comparaison, avec vingt lettres. Les protéines sont écrites en utilisant un alphabet comportant vingt lettres, les vingt acides aminés utilisés.

*

Tout enfant qui sort de l'école communale vous expliquera, au cas où vous l'auriez oublié, qu'il existe des protéines diverses pour des fonctions différentes. Par exemple, il existe des protéines que l'on appelle des enzymes, molécules qui exercent une fonction capitale dans les multiples réactions chimiques qui s'effectuent à l'intérieur de chaque cellule. Nous connaissons en ce moment à peu près deux mille enzymes différentes. Mais il existe aussi des protéines comme celle du blanc d'œuf, ou du lait, ou du grain de blé, des protéines de transport, comme l'hémoglobine, des protéines qui se contractent et qui constituent nos muscles. Les cils aussi sont faits de protéines. Les hormones sont des protéines. Et il en existe encore bien d'autres...

Eh bien, la molécule messagère qui parvient sur cet appareil dont nous avons parlé dans nos chroniques précédentes et qui s'appelle le ribosome, cette molécule messagère contient en elle-même les informations, qu'elle a reçues de la molécule-bibliothèque, et qui décident quel acide aminé va être associé ou composé avec tel autre acide aminé dans cette chaîne qui peut comporter des centaines d'acides aminés appartenant (ne l'oublie pas, ô mieux aimé !) à vingt types différents. C'est la molécule messagère qui parvient sur le ribosome qui compose, qui écrit, les protéines, en utilisant un alphabet constitué de vingt éléments, ou vingt lettres. Elle écrit la structure, la nature et donc la fonction de la protéine qui doit être composée. Elle écrit un message, s'il s'agit d'une hormone. Elle écrit un texte chimique, qui va avoir une fonction, inscrit dans ce texte.

Mais, ô mieux aimée, tu remarques aussitôt que la langue des molécules messagères est une langue écrite avec quatre termes, ou quatre lettres : A, G, C, U. Or la langue des protéines est écrite avec vingt lettres, les vingt acides aminés. Comment donc comprendre qu'un message, une instruction, une information écrits dans une langue constituée de quatre éléments puissent être communiqués et traduits dans une langue qui s'écrit avec vingt lettres ou éléments ? — C'est justement parce que (tu te souviens, ô mieux aimée ?) la langue des molécules géantes qui contiennent l'information et la langue des molécules géantes qui transmettent l'information, s'écrit avec quatre éléments, mais combinés trois par trois, ce qui donne soixante-quatre combinaisons possibles. Il existe donc dans cette langue des molécules qui portent l'information soixante-quatre mots ou termes pour commander à la composition des protéines qui sont écrites avec vingt lettres seulement, à savoir les vingt acides aminés.

— Cette fois-ci, c'est trop, me diras-tu.

— C'est vrai, c'est trop, mais, que veux-tu, la Nature n'a pas su faire mieux, et d'ailleurs fais un petit calcul, et tu verras qu'elle ne pouvait pas faire mieux, car si elle avait adopté un système linguistique dans lequel les quatre éléments des molécules qui portent l'information génétique avaient été utilisés deux par deux, alors elle aurait disposé de seize combinaisons possibles seulement. Seize mots seulement pour commander à la composition de centaines d'acides aminés appartenant à vingt types, cela ne suffit pas. La Nature a donc choisi d'utiliser son alphabet à quatre éléments en composant des mots constitués de trois éléments. Comme le remarquait déjà un vieux philosophe qui ne connaissait pas la biochimie, Dame Nature ne fait rien en vain. Et lorsqu'on lit les traités modernes de biochimie (nous allons en indiquer, patience...) on voit que nos modernes savants attirent constamment l'attention sur les économies que fait la Nature, en énergie par exemple. La Nature utilise toujours le système le plus simple, le plus économique, pour parvenir à ses fins.

Nous avons intitulé ces chroniques : les langues de la nature, puisqu'il en existe au moins deux, celle des molécules qui portent et transmettent l'information génétique initiale, et celle des protéines.

Ce qui est admirable c'est que, dans les vingt dernières années, les savants ont réussi à établir le lexique ou dictionnaire qui nous permet de voir quel mot de la langue des molécules géantes qui portent et transmettent l'information génétique, commande à la mise en place de quel acide aminé. Il existe une correspondance constante entre la langue des acides nucléiques et la langue des protéines. Et cette correspondance est universelle, comme d'ailleurs les deux langues en question, puisque tous les êtres de la nature sont écrits avec ces deux langues et que pour comprendre la correspondance qui existe entre l'une de ces langues et l'autre, le même dictionnaire est valable, pour lire la composition du papillon comme celle de la tulipe ou du petit pois. La nature a été composée par un seul compositeur qui a utilisé constamment des règles de composition et une technique uniques.

Tout, dans l'Univers et dans la nature, est composition, information : telle est l'une des grandes découvertes qui s'imposent à nous en cette fin du XXe siècle. Tout est intelligible, depuis le niveau atomique jusqu'au niveau moléculaire et biologique, c'est-à-dire que petit à petit nous découvrons et nous comprenons la raison d'être de ce qui est. Il n'y a pas de système biochimique en trop dans la nature, ni de système biochimique ou biologique dépourvu de raison d'être. L'Univers est un système dans lequel l'information augmente constamment, et elle croît même d'une manière accélérée au cours du temps : c'est l'autre grande découverte. Il faut distinguer soigneusement le problème de l'information et le problème de la substance. L'information, c'est le message, par exemple le message génétique qui est contenu dans l'ovule fécondé, message qui va commander à la construction de ce bébé qui surgira de sa mère dans environ neuf mois. Mais le message lui-même ne suffit pas à rendre compte de l'être vivant lui-même, qui va renouveler constamment tous les éléments physiques qu'il intègre, qui va croître et se développer, et qui est un psychisme, un psychisme d'abord replié sur lui-même, puis capable de réflexion et de connaissance. Mais cela, ô mieux aimée, c'est de la métaphysique, et je ne veux pas abuser, pour aujourd'hui, de ta patience.

Les problèmes philosophiques qui se posent sont évidents : comment comprendre l'apparition, il y a quelque trois milliards d'années, de ces premiers messages génétiques ? Comment comprendre l'apparition d'une langue, et même de deux langues dans lesquelles ou avec lesquelles tous les êtres vivants sont écrits ? Comment comprendre la croissance au cours du temps, à travers l'histoire naturelle, des messages qui contiennent des informations inouïes, inédites, commandant à la construction de systèmes biologiques nouveaux, qui n'existaient pas auparavant dans la nature ? C'est le problème de l'évolution biologique, car l'évolution biologique, comme nous l'avons déjà dit ici même, il y a très longtemps, n'est pas un principe d'explication. Elle est ce qu'il s'agit d'expliquer.

Comment comprendre que des messages génétiques commandent à la construction d'êtres qui sont des psychismes et qui seront des personnes, si leurs mères les laissent vivre ? Ce sont des

problèmes philosophiques qui s'imposent à toute intelligence, aujourd'hui, en cette fin du XXe siècle, si toutefois elle a pris quelque connaissance des données les plus élémentaires fournies par les sciences expérimentales.

Et pour finir, ô mieux aimée, puisque tu as été sage et que tu m'as suivi jusqu'ici, voici deux livres pour t'initier à la biochimie, une des plus belles sciences d'aujourd'hui, l'une des plus riches du point de vue philosophique, puisque c'est la science de la langue ou des langues dans lesquelles, avec lesquelles, la nature est écrite.

D'abord, si tu es riche, et si tu es patiente et courageuse, l'un des grands livres modernes sur la question : Albert L. Lehninger, *Biochimie* (traduction française, éd. Flammarion). C'est en quelque sorte la bible de la biochimie d'aujourd'hui. Mais fais attention, dans ce domaine comme en physique, comme en astrophysique, les choses vont vite, les découvertes aussi.

Et puis, si tu n'es pas riche, et si tu débutes, un livre plus facile, très savant aussi, mais plus simple, moins écrasant, publié dans la merveilleuse collection "Méthodes" aux éditions Hermann : Jacques Kruh, *Biochimie,* 1.1, *Biologie cellulaire et moléculaire* ; — t. II, *Métabolisme.*

Il ne faut pas oublier le métabolisme, car non seulement les molécules qui constituent les être vivants ont une structure, mais elles ont aussi une fonction ; elles se font et elles se défont, elles travaillent, elles opèrent, et toutes ces opérations qui s'effectuent en nous en ce moment même sont dirigées par un chef d'orchestre invisible. La poésie est d'abord dans la nature. Et c'est même de la poésie lyrique. Le livre dont rêvait Mallarmé, il existe, c'est la Nature elle-même. C'est un livre inachevé.

Le problème du mal [38]

Le problème du mal est un très vieux problème qui se pose sans doute depuis que l'humanité existe. Il consiste à se demander comment comprendre qu'il existe du mal dans notre expérience, dans le monde, dans la nature, dans l'histoire humaine. Mais il se pose en termes différents selon les philosophies, selon les métaphysiques. Dans des chroniques antérieures (cf. *Les métaphysiques principales,* O.E.I.L.) nous avions essayé d'esquisser en quoi consistent les métaphysiques principales.

Il est bien évidement, par exemple, que du point de vue de l'athéisme, du point de vue du matérialisme athée, le problème du mal se pose d'une certaine manière. Comment comprendre qu'il existe du mal dans le monde et dans la nature ? Mais la nature et tout ce qu'elle contient sont l'œuvre d'une matière aveugle, supposée incréée et éternelle, qui s'est débrouillée toute seule. C'est le hasard qui a composé, si l'on ose dire, tous les êtres vivants et pensants. C'est donc une réussite prodigieuse, un prodige lors de chaque réussite. Si parfois nous trouvons dans notre expérience un monstre, un mouton à cinq pattes, ce n'est pas étonnant : c'est le hasard qui a tout fait. Ce qui est étonnant, stupéfiant, à peine croyable — mais l'expérience nous impose de le constater — c'est qu'il n'existe pas davantage de monstres et que, le plus souvent, les petits moutons naissent bien constitués. Autrement dit, du point de vue du matérialisme athée, le problème n'est pas tant le problème du mal que le problème posé à l'intelligence par ces milliards de réussites que constituent les milliards d'êtres vivants qui sont apparus dans notre système solaire depuis le début de l'histoire de la vie.

Le problème du mal, du point de vue du matérialisme athée, est avant tout un problème pratique : comment diminuer autant que possible le mal qui subsiste dans une nature produite par une matière aveugle, par le hasard des combinaisons fortuites et des erreurs de copie dans le processus d'auto duplication de l'ADN ? Il reste un mal, bien entendu, qui est incurable, du point de vue du matérialisme athée, c'est la mort, puisque le matérialisme athée suppose, sans l'ombre d'une raison d'ailleurs, que la mort c'est le néant, l'annihilation de l'être vivant et pensant. En somme, du point de vue du matérialisme athée, la lutte contre le mal dans le monde est un problème médical — comment retarder le plus possible l'échéance fatale, à savoir la mort ; et un problème politique, — comment faire pour que les hommes se massacrent le moins possible. Ce n'est plus un problème spéculatif, ce n'est pas un problème métaphysique.

Du point de vue du monisme ou du panthéisme, le problème du mal prend une figure curieuse, que nous avons évoquée dans nos chroniques consacrées aux métaphysiques principales (p. 158) : s'il est vrai que la Substance est unique, comme le prétendent les grandes métaphysiques de l'Inde et aussi celle de Spinoza, comment comprendre l'existence de ces être multiples qui naissent, souffrent et meurent ? Les maîtres de la grande tradition moniste nous diront : C'est une illusion, l'existence des êtres multiples est une illusion ; la naissance est une illusion, la souffrance aussi, la mort aussi. Les êtres ne commencent pas d'exister, ils ne finissent pas d'exister, car l'existence individuelle et personnelle est purement apparente. Seul l'Un existe.

— Fort bien, admettons provisoirement cette réponse. Mais alors comment comprendre que l'unique Substance se livre elle-même à cette illusion de l'existence multiple, douloureuse, déchirante pour beaucoup d'entre nous ? Si nous sommes l'unique Substance, comme on nous le dit, comment comprendre que nous souffrions à ce point et que nous ne sachions même pas, la plupart d'entre nous, que nous sommes l'unique Substance ? L'unique Substance est-elle, en nous, atteinte d'amnésie ? Existe-t-il une chute de l'unique Substance dans le monde de l'illusion et de la souffrance

[38] *La Voix du Nord,* 4 et 5 juillet 1979.

? Si nous nous engageons dans cette voie, nous allons dans le sens des spéculations théosophiques qui dominent en effet la pensée européenne depuis des siècles. Sait-on que par exemple une doctrine fondamentale dans la maçonnerie spéculative, c'est justement cette doctrine de la chute originelle qui est supposée expliquer l'existence de ce monde multiple et pénible pour plusieurs d'entre nous ? Si l'on en doute, que l'on se reporte au bel ouvrage de René Le Forestier, *La Franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIIIe et XIXe siècles* (éd. Aubier-Montaigne et Nauwelaerts, 1970).

Du point de vue du monothéisme hébreu, judéen et chrétien, le problème du mal se pose en d'autres termes. Il a été posé depuis les origines chrétiennes par les adversaires du judaïsme et du christianisme, en ces termes : S'il existe, comme vous le prétendez, un Dieu bon, tout-puissant et créateur de l'Univers, comment comprenez-vous le fait qu'il existe tant de mal dans le monde et dans la nature ?

Il est à noter que les adversaires du judaïsme et du christianisme, dans les premiers siècles de notre ère, n'utilisaient pas cet argument pour conclure à l'athéisme. Ils utilisaient cet argument pour conclure au dualisme, c'est-à-dire à la doctrine selon laquelle il n'existe pas un seul Principe premier, mais deux : un bon, le dieu étranger, et un mauvais, le créateur du monde physique et de la matière. Nous avons rappelé, dans nos chroniques consacrées aux systèmes gnostiques, l'an dernier (cf. p. 116), que ces doctrines dualistes assuraient que le principe mauvais, créateur du monde physique, c'est le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le dieu de Moïse et des prophètes hébreux, le dieu du judaïsme. C'est dans cette doctrine que se trouve l'origine et la racine de l'antijudaïsme métaphysique, théologique et mystique qui subsiste jusqu'à nos jours.

Plus tard, dans les temps modernes, le problème du mal, ainsi formulé, sera utilisé par les athées comme argument contre le monothéisme, contre l'existence de Dieu.

Essayons, pour notre part, de mettre un peu d'ordre dans cette affaire.

D'abord, bien entendu, si l'on veut traiter du problème du mal, il faut s'entendre sur ce qu'on appellera le mal et ce n'est pas si facile.

Du point de vue du monothéisme hébreu, judéen et chrétien, le mal, c'est l'inverse de la Création, c'est la destruction de l'être, sous toutes ses formes, c'est la régression, l'inversion, la dé-création. Si l'on pose en principe que l'existence des êtres multiples est un mal, comme le professe la grande tradition moniste, on ne peut bien entendu pas admettre ce point de vue qui est celui du monothéisme hébreu, judéen et chrétien, point de vue selon lequel la Création en tant que telle est bonne, ce qui est mauvais c'est la destruction de la Création.

Les gens simples, qui ne sont formés ni dans le bouddhisme, ni dans aucune autre métaphysique, sont portés, spontanément, à penser qu'en effet l'existence concrète est bonne, et que la naissance d'un enfant nouveau est une joie, que l'être est bon. Donc, du point de vue des gens simples qui n'ont été ni formés ni déformés par aucune métaphysique, le mal, c'est bien d'abîmer et de détruire les êtres qui sont.

* *

Le mal apparaît dans l'histoire de l'Univers lorsqu'apparaissent des êtres capables de pensée et de sensibilité. On ne peut pas soutenir sérieusement qu'il y a déjà du mal dans les galaxies en voie de formation, il y a dix milliards d'années, ni dans la matière qui a précédé l'apparition des êtres vivants. On peut parler de mal lorsqu'apparaissent des personnes capables de souffrir et de connaître la mort, de l'appréhender. Le mal dans l'Univers est donc une réalité récente, puisque l'apparition des êtres capables de souffrance et de conscience est récente.

D'autre part, lorsqu'on entreprend de traiter ce célèbre et redoutable problème du mal, il ne faut pas oublier de tenir compte immédiatement du mal que l'homme fait, que l'homme commet. Si

l'humanité a décidé de consacrer la plus grande partie de ses richesses à fabriquer des armes pour se détruire elle-même, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même, qui le veut ainsi, et non pas à Dieu le créateur, qui trouve certainement cette entreprise abominable, la pire de toutes celles qui ont été tentées depuis le début de l'histoire de l'humanité.

Si une partie de l'humanité meurt de faim, tandis qu'une autre souffre de diverses maladies qui résultent de suralimentation, l'homme ne peut pas non plus s'en prendre à Dieu, mais à lui-même. En Afrique, des centaines de milliers d'enfants meurent de faim, faute d'avoir seulement du lait. Nous, en Europe, nous en avons trop, nous ne savons plus quoi en faire, et les paysans sont taxés s'ils en produisent trop. Ce n'est pas la faute de Dieu, c'est la nôtre. Et ainsi de suite.

Les crimes que nous commettons nous sont imputables, et non pas à Dieu, lui justement les réprouve, ces crimes. Or si on enlève des souffrances de l'humanité tout ce qui résulte de nos crimes, de nos massacres, il reste bien une part qui ne nous est pas imputable. Mais elle est manifestement minoritaire par rapport à la masse des souffrances dont nous sommes la cause.

Lorsqu'on veut tenter de traiter le problème du mal, en opposant le fait qu'il existe du mal dans le monde, au monothéisme hébreu, judéen et chrétien, il faut se demander d'abord, nous l'avons vu, ce qu'est le mal. Et puis il faut se demander ce qu'est le monothéisme hébreu, judéen et chrétien ; en quoi il consiste. En effet, le problème du mal se présente aujourd'hui, et depuis des siècles, comme une arme de guerre contre le monothéisme, et même comme un argument massue. On estime le plus souvent que c'est un argument invincible, une difficulté insurmontable.

Fort bien. Mais puisque le problème ainsi posé existe à cause de l'antinomie supposée entre l'existence du mal dans le monde et le monothéisme, il faut examiner soigneusement les deux termes, pour voir s'il y a vraiment antinomie, opposition insurmontable, opposition si forte que si l'un des deux termes existe, alors l'autre ne peut exister. S'il y a du mal dans le monde, alors le monothéisme est impossible : tel est l'argument des adversaires du monothéisme. Or l'existence du mal dans le monde est un fait d'expérience, donc le monothéisme est impossible.

Que dit le monothéisme hébreu ? Il dit que la Création dans laquelle nous sommes présentement est une création ébauchée, commencée, entreprise, mais inachevée. On ne peut donc pas soutenir, comme le faisait l'illustre philosophe allemand Leibniz, que ce monde-ci soit le meilleur des mondes possibles, puisque précisément ce monde-ci n'est qu'un commencement de création.

Si ce monde-ci était le terme ultime de la Création, alors le problème du mal serait en effet insoluble et insurmontable. Mais il n'en est rien. Nous sommes dans une création qui est en train de se faire, mais inachevée, et l'homme est appelé à coopérer activement à cette création, non pas en détruisant ce qui existe, en massacrant, mais en portant fruit.

D'autre part, le monothéisme hébreu, judéen et chrétien prétend que la finalité de la Création, son terme ultime, ce vers quoi elle tend, n'est rien d'autre que la participation personnelle de l'être créé, capable d'une telle destinée, à la vie personnelle de l'Absolu, que les Judéens, les musulmans et les chrétiens appellent Dieu, chacun dans sa langue.

Si le but de la Création était de nous fournir à chacun une existence tranquille, avec une petite maison, un jardin, le confort, et une retraite indéfinie, alors ce serait en effet raté. Notre planète Terre est en effet soumise à des turbulences qui nous empêchent de nous y installer tranquillement et d'y trouver le repos.

Mais le monothéisme hébreu, judéen et chrétien, ne prétend pas et il n'a jamais prétendu que le but et le terme de la Création était de nous installer ici, bardés d'assurances tous risques et de sécurités sociales. Il a toujours expressément enseigné le contraire : à savoir que la condition humaine normale est celle du nomade, de l'étranger, du voyageur, car nous n'avons pas atteint notre destination, et le pire des maux, selon le monothéisme hébreu, judéen et chrétien, c'est justement de nous installer ici, ou du moins de prétendre nous installer, car la bonté de Dieu nous empêche toujours

de le faire, comme elle a empêché le retour des enfants d'Israël au pays de servitude.

Lorsqu'on veut traiter ce célèbre problème du mal, il ne faut pas oublier ces divers points : Qu'est-ce donc que le mal ? Quelle est la finalité ultime de la Création ? La Création est-elle achevée ? Qui est responsable de la plus grande part du mal qui pèse sur notre humanité ? Lorsqu'on se pose sérieusement ces questions, et lorsqu'on s'efforce de les analyser positivement, d'une manière raisonnable, on découvre que le très ancien problème du mal ne constitue pas, quoi qu'en disent tant de professeurs de philosophie, une objection décisive, insurmontable, à l'encontre du monothéisme hébreu, ni en faveur de l'athéisme, ni en faveur du dualisme des gnostiques et des manichéens. Il éclaire par contre un fait que le monothéisme hébreu a toujours enseigné, à savoir que la création de l'homme est une œuvre à laquelle l'homme doit maintenant coopérer activement et intelligemment. La Création ne peut pas s'achever sans la coopération de l'homme. Par contre elle pourrait, dans notre microscopique système solaire au moins, se terminer mal par la faute de l'Homme. Mais nous savons aujourd'hui que la fin catastrophique de notre minuscule planète ne serait pas encore la fin du monde. Car après tout, dans notre Galaxie qui compte des milliards de systèmes solaires, et dans les milliards de galaxies qui constituent l'Univers, des êtres pensants ont peut-être été plus intelligents. Peut-être ont-ils préféré vivre plutôt que de se détruire.

Centenaire de l'encyclique “ *Aeterni Patris* [39]”

Le 4 août 1879, le pape Léon XIII publiait à Rome une lettre encyclique consacrée à la philosophie scolastique. Nous fêtons le centenaire de cette encyclique. Quel est son intérêt ? Quelle est son importance ?

L’Église, comme le remarque avec insistance l'encyclique, s'est toujours souciée de la philosophie. Le christianisme est né et s'est développé autour du bassin de la Méditerranée, et les philosophies s'étaient déjà répandues depuis longtemps lorsqu'il a commencé son expansion. Il y a donc eu, dès les toutes premières générations chrétiennes, une rencontre et des conflits.

En effet, certaines philosophies grecques enseignaient que l'Univers est divin, incréé, éternel, impérissable. Le monothéisme judéen et chrétien n'était pas compatible avec cette doctrine. Certaines philosophies enseignaient que l'âme humaine est divine par essence et par nature, qu'elle est tombée de son origine divine dans un corps mauvais, dans lequel elle est enfermée comme dans une prison, qu'elle passe de corps en corps jusqu'à ce qu'elle soit purifiée des maux que la matière lui inflige, et qu'elle retourne à son origine divine si elle a su se purifier de la contamination de l'existence corporelle. Le christianisme ne pouvait pas recevoir cette doctrine.

Certaines philosophies professaient que l'Univers est un système cyclique, que les événements se répètent éternellement. La guerre de Troie, disait Aristote, n'a pas eu lieu seulement dans le passé. Elle aura lieu dans l'avenir aussi. Le christianisme, pour sa part, professait que l'histoire de la Création est un processus irréversible, orienté vers un terme de maturation, et il rejetait par conséquent le mythe de l'éternel retour.

Par ces quelques exemples, on aperçoit sur quoi pouvait porter le conflit entre le christianisme naissant et les philosophies grecques. Mais il y avait encore bien d'autres points : le problème du mal, le fatalisme astral. Plusieurs écoles enseignaient que la cause du mal, c'est la matière, qui est mauvaise. Le christianisme a toujours pensé que la cause du mal, ce n'est pas la matière, mais une liberté créée. Il a toujours repoussé le fatalisme astral.

Dans cette rencontre entre le christianisme et les philosophies, on peut distinguer plusieurs attitudes, qui se retrouveraient d'ailleurs aisément aujourd'hui, si les chrétiens s'occupaient d'autre chose que de politique.

L'une de ces attitudes a consisté à avaler, si j'ose dire, la philosophie grecque ou les philosophies grecques toutes crues, sans discernement, à tenter un mélange entre les philosophies grecques et le christianisme. On trouve un exemple de ce mélange dans l'œuvre d'un docteur alexandrin du IIIe siècle, Origène. Il a tenté de mélanger la doctrine chrétienne et des thèmes orphiques, pythagoriciens, platoniciens et néo-platoniciens, en particulier le thème de la préexistence et de la chute des âmes dans des corps supposés mauvais. Cette tentative de mélange est bien évidemment impossible et vouée à l'échec. Le christianisme, comme un organisme vivant, rejette ces inoculations, ces tentatives de greffes provenant d'autres systèmes de pensée. C'est ce qui s'est produit avec Origène d'Alexandrie.

Une autre attitude, exactement inverse, consiste à opposer violemment la philosophie à la Révélation, Athènes à Jérusalem. C'est l'attitude, par exemple, de Tertullien, début du IIIe siècle. Cette attitude se retrouve à travers les siècles, jusqu'aujourd'hui. Léon Chestov, au XXe siècle, publie un ouvrage qui s'appelle Athènes et Jérusalem, ouvrage dans lequel il oppose la pensée philosophique, en particulier la philosophie grecque et l'enseignement de la Révélation.

Une troisième attitude a consisté à trier, à faire un choix. La pensée grecque, la pensée

[39] *La Voix du Nord,* 4 août 1979.

chinoise, la pensée qui s'est développée pendant des siècles en Inde, la pensée africaine, c'est la pensée humaine qui avance en tâtonnant. Tout n'est pas réussi, mais tout n'est pas faux non plus. L'orthodoxie, à travers les siècles, a toujours adopté cette attitude bienveillante et vigilante à l'égard de la pensée philosophique, un effort pour discerner et recueillir ce qui est valable et utilisable dans ces efforts de la pensée humaine pour répondre aux problèmes ultimes qu'elle se pose. La pensée humaine est partout travaillée par l'unique Créateur, qu'elle le sache ou non.

N'importe quoi en philosophie n'est pas compatible avec la théologie chrétienne. C'est la raison pour laquelle l'Église a été tellement attentive, à travers les siècles, à cet effort de la pensée humaine qui s'appelle la philosophie. L'Église pense qu'entre l'enseignement de l'expérience et l'enseignement de la Révélation, il ne peut pas y avoir de conflit réel, puisque unique et le même est le Créateur de l'Univers, de la nature, et celui qui se manifeste dans l'histoire humaine pour enseigner l'humanité afin de lui permettre d'atteindre à la fin qui lui est proposée. L'Église à travers les siècles tient absolument à maintenir et à sauvegarder la valeur et l'excellence de la raison humaine, car c'est l'intelligence humaine qui discerne l'existence du Créateur incréé dans l'œuvre de la nature, et la Révélation s'adresse à l'intelligence humaine aussi. Il faut donc que l'intelligence humaine soit apte à se prononcer raisonnablement sur la vérité de ce qui lui est proposé. Selon la théologie orthodoxe, la foi est assentiment de l'intelligence à la vérité. Ce n'est pas un assentiment aveugle.

Lorsque le pape Léon XIII a publié son encyclique, c'était, en Europe, la période dans laquelle dominaient les philosophies allemandes, celle de Kant d'abord, puis les maîtres de l'idéalisme allemand. Le marxisme n'était pas encore connu dans les Universités. Le premier Concile du Vatican, en 1870, s'était prononcé solennellement sur des points qui étaient fondamentaux aux yeux de l'Église : la valeur et la puissance de la raison humaine, capable de connaître avec certitude l'existence de Dieu à partir de la Création, contre les philosophes qui niaient ou dépréciaient cette valeur et cette puissance ; la distinction entre Dieu le Créateur et la nature, contre les philosophies qui tendaient à considérer que Dieu n'est rien d'autre que la Nature dans son éternelle évolution.

L'enseignement de la philosophie dans les séminaires et les scolasticats était en général extrêmement faible. Léon XIII a pensé qu'il fallait revenir aux grands scolastiques. Pourquoi les scolastiques ? Cela apparaît plus clairement aujourd'hui qu'à la fin du siècle dernier. L'humanité est de plus en plus formée par les sciences expérimentales, l'astrophysique, la physique, la chimie, la biochimie, la biologie, la zoologie, la paléontologie, la neurophysiologie, la psychologie expérimentale... Par la pratique des sciences expérimentales, l'humanité apprend à penser correctement, à distinguer la pensée rationnelle de la pensée mythique, du fantasme et du délire. Elle apprend à discerner de mieux en mieux les critères de la vérité, à distinguer une théorie vraie d'une théorie fausse. Elle vomira de plus en plus les philosophies imaginaires, les philosophies mythologiques, les philosophies qui n'ont aucun fondement dans l'expérience. Elle n'écoutera de plus en plus que des philosophies qui ont une base expérimentale et qui procèdent par analyse rationnelle de ce qui est donné dans notre expérience.

Or, comment procédaient les grands scolastiques en philosophie ? Quelle est la démarche d'Albert le Grand, de Bonaventure, de Thomas d'Aquin, de Jean Duns Scot ? Ils avaient adopté en philosophie la méthode aristotélicienne, le point de départ aristotélicien, c'est-à-dire qu'ils pensaient que le point de départ normal de l'analyse philosophique, c'est l'expérience et si possible l'expérience scientifiquement explorée. En cela, ils sont les plus modernes des philosophes. Ils pensaient que la philosophie, c'est l'analyse rationnelle des problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine à partir de l'expérience. Ils pensaient que le point de départ de la connaissance, c'est l'expérience. Comme le souligne justement l'encyclique, ils professaient une haute estime pour les sciences expérimentales qui étaient encore dans l'enfance, mais en principe leur philosophie est fondée sur la réalité objective que les sciences expérimentales nous découvrent. Les philosophies qui

sont aujourd'hui si fort à la mode, celles de Nietzsche et de Heidegger, ne peuvent pas en dire autant. A cause de leur rationalisme expérimental, les grands scolastiques sont en effet des maîtres à penser pour les générations qui viennent, de plus en plus formées par les sciences expérimentales. C'est ce que le pape Léon XIII a eu le mérite de discerner dès la fin du siècle dernier.

L'irrationalisme est une maladie infantile du christianisme. Si le christianisme doit survivre au XXIe siècle, il lui faut en effet des philosophes et des théologiens qui sachent montrer que la doctrine chrétienne est intelligible et qu'elle est vraie, que l'assentiment à la doctrine chrétienne est un assentiment de l'intelligence. La théologie ne peut pas se passer d'analyse philosophique.

L'existence a-t-elle un sens ? [40]

Dans les chroniques que nous avons proposées depuis plus de deux ans aux lecteurs de *La Voix du Nord,* nous avons abordé des problèmes philosophiques et même des problèmes métaphysiques, des questions théologiques ; nous avons exposé l'état des questions en ce qui concerne la cosmologie, l'origine de la vie, l'évolution biologique, les origines humaines. Nous avons même infligé à nos lecteurs des chroniques consacrées aux grandes découvertes de la biochimie. Nous avons traité de la méthode expérimentale en philosophie et notre souci constant, nos lecteurs l'ont remarqué, ce fut d'établir un lien et une communication entre les sciences, l'analyse philosophique et la théologie elle-même.

Si l'on considère maintenant l'état de l'humanité en cette fin du XXe siècle, on relève que les problèmes fondamentaux qui s'imposent à elle sont les suivants. Premièrement, les nations les plus riches se préparent activement à se détruire entre elles. Elles dépensent, comme chacun sait, des fortunes fabuleuses pour pouvoir détruire l'autre. Un premier problème qui s'impose à l'humanité aujourd'hui est donc de savoir si l'humanité va être assez folle pour se détruire elle-même. C'est une question qui est posée même au plan scientifique.

Deux savants américains, D. et K. Stanley Jones, dans un ouvrage très remarquable traduit en langue française sous le titre : La cybernétique des êtres vivants (Ed. Gauthier-Villars) exposent d'une manière parfaitement objective que dans l'état actuel des choses, la haine et la terreur qui augmentent chez une nation chaque fois que l'autre développe son pouvoir de destruction, constituent, en langage de cybernétique, un système qui est en ce moment réglé en rétroaction positive auto excitante. C'est-à-dire que plus la haine et la terreur augmentent d'un côté, et avec elles l'armement, plus elles augmentent aussi de l'autre côté, et réciproquement. Stanley Jones prédit que, dans ces conditions, nous allons bien entendu à la catastrophe.

Un second problème, c'est celui du renouveau de la torture au XXe siècle, sous des formes de plus en plus scientifiques, chez des nations que l'on croyait civilisées.

Un troisième problème, c'est le meurtre des enfants avant leur naissance, toujours dans les pays supposés civilisés.

Un quatrième problème, celui de la faim dans le monde, problème lié au premier, puisqu'il est bien évident que si les nations les plus riches consacrent une partie de leur fortune à préparer la prochaine guerre, elles ne peuvent pas aider les nations les plus pauvres à sortir de leur indigence.

Mais il reste d'autres problèmes, aussi fondamentaux. Dans les nations qui vivent dans l'aisance, qui ne souffrent pas de la faim, un problème apparaît de plus en plus aigu, c'est celui de la signification de l'existence, de la signification du monde, de la place et de la destinée de l'homme dans le monde. Ce n'est pas un problème académique réservé aux philosophes en chambre puisque l'on sait que dans les nations les plus aisées, la courbe des suicides monte en flèche.

L'adolescent ou l'adolescente qui parvient à l'âge de la conscience se demande ce qu'il fait là, quel est l'intérêt et la signification de l'existence humaine. Nous revenons donc bien à un problème philosophique. On sait que les philosophies dominantes aujourd'hui sur la planète ne répondent pas à cette question, ou plutôt elles y répondent en assurant que l'existence n'a pas de sens. Le monde n'a pas de cause ni de finalité. Personne n'est à l'origine de l'Univers et nous ne sommes destinés à rien. Nous sommes destinés au rien, c'est-à-dire au néant.

Du côté matérialiste on assure que l'Univers est une masse de matière qui s'est débrouillée toute seule pour produire les êtres vivants et les êtres pensants. Lorsque notre système solaire sera épuisé,

[40] La Voix du Nord, 2 décembre 1979.

parce que le Soleil lui-même sera épuisé, aucune vie ne sera plus possible sur notre planète. L'humanité est donc destinée au néant.

Du côté des philosophies allemandes dominantes et sur un autre registre, on nous chante le même refrain : l'homme est un être pour la mort, et la mort c'est le néant. Pour chacun d'entre nous, et pour l'humanité entière, le but, le terme, c'est le néant.

Cette vision du monde, qui est sinon universelle du moins majoritaire parmi les nations dites civilisées, joue bien entendu un rôle dans la psychologie des adolescents. Vous aurez beau faire et vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, vous ne rendrez pas la joie de vivre à un adolescent à l'intérieur d'une telle vision du monde. Mais par rétroaction, pour parler comme nos cybernéticiens, cette vision du monde joue un rôle et exerce une action plus profonde jusque dans l'ordre des décisions politiques.

Si cette vision du monde est vraie, l'homme n'a pas de consistance, il n'a pas de valeur. Il est un accident de la nature ou, comme l'a dit un savant illustre, la conséquence d'un défaut fâcheux d'asepsie dans l'Univers. On peut donc sans difficulté envisager de supprimer quelques centaines de millions de ces êtres produits par hasard par une matière aveugle. On peut aussi supprimer les enfants avant leur naissance. Nous vivons dans un monde absurde où rien n'a de sens, rien n'a de valeur. Tout vient du néant et va au néant. Un peu plus tôt, un peu plus tard, quelle importance ?

Nos hommes politiques se gardent en général de verser dans la métaphysique. Ils s'occupent donc principalement des problèmes d'argent, des problèmes de défense nationale, des problèmes d'organisation de la société. Les plus lucides d'entre eux ont compris que l'ordre politique ne pouvait procurer le bonheur aux hommes, car la question du bonheur est précisément liée à celle du sens de l'existence, si l'existence a un sens. Et l'homme politique en tant que tel est bien incapable de répondre à la question de savoir si l'existence a un sens et lequel. Il a en général et le plus souvent tendance à majorer l'importance du politique qui prend la première place dans le bruit que l'on fait aux oreilles de nos contemporains. Mais l'enfant qui accède à la conscience et qui se pose les questions réelles portant justement sur le sens et la raison d'être de son existence, ou l'homme qui agonise, ceux-là n'obtiennent pas de réponse aux questions qu'ils se posent.

L'homme qui a découvert le sens et la finalité de l'existence sait fort bien que l'avoir, la richesse, l'argent, sont au fond de peu d'importance. Ce sont des moyens et il suffit d'en avoir un peu. L'homme qui est vide et creux du côté du sens de l'être se précipite au contraire du côté de l'avoir. Il accumule, il empile les richesses, il se réfugie dans la richesse s'il le peut, et il en crève de désir s'il ne le peut pas.

La pauvreté volontaire, libre et consentie, ne peut résulter que d'une profonde tranquillité et assurance concernant le principal, c'est-à-dire le sens de la destinée humaine. En sorte qu'un défaut d'analyse métaphysique réagit sur le comportement général de l'humanité dont le moteur est le plus souvent, comme chacun sait, la recherche du profit, de l'argent. Ainsi il est vrai que l'analyse des problèmes métaphysiques n'est pas du tout un jeu inutile d'oisif ou de dilettante. En fait l'humanité est aujourd'hui ravagée en son cœur, en ses entrailles, rongée dans la moelle de ses os par le doute, par le désespoir, par l'inquiétude, faute d'avoir trouvé une réponse à des questions métaphysique premières, élémentaires et à la fois ultimes.

Les comportements politiques, économiques, militaires de l'humanité dérivent de ce trou, de cette lacune, de ce vide qui est en elle. Seule l'analyse métaphysique peut répondre aux questions que l'humanité se pose et l'humanité a besoin de cette réponse plus encore que de pain. Car en ce moment elle agonise et elle risque de périr, de se détruire elle-même, lentement ou rapidement, par défaut de connaissance portant sur les questions premières et ultimes qui la concernent directement.

1980

A propos d'un texte du professeur Hamburger

Monsieur Robert Décout, Rédacteur en Chef de La Voix du Nord, *nous a demandé de commenter le texte suivant, extrait de l'ouvrage du professeur Hamburger,* La Puissance et la fragilité, *p. 168. L'intérêt de ce texte est de montrer comment un scientifique de haut grade peut aisément tout embrouiller dès lors qu'il quitte le domaine de sa compétence pour s'égarer dans le domaine de l'analyse philosophique. Mon explication de texte (1980) n'a pas été publiée par* La Voix du Nord.

"La règle qui veut que tout ait une cause et un commencement est à la mesure de tous les petits événements de notre actuelle vie quotidienne ; mais il n'est pas sûr qu'elle demeure une règle pour les problèmes de nature et d'échelle aussi différentes que l'origine du monde.

Il n'est pas plus déchirant d'imaginer que la question de l'origine du monde est un non-sens, qu'il n'est déchirant d'imaginer les géométries non euclidiennes où la limitation du nombre des dimensions devient un anthropomorphisme désuet. La curiosité qui nous pousse à nous interroger sur nos origines devient alors un désir fondé sur une illusion d'optique, une question vulgaire si l'on peut utiliser cette épithète pour exprimer que seule n'y peut échapper la foule des hommes n'ayant pas la préparation scientifique nécessaire à l'intelligence des règles actuelles de recherche de la vérité.

Si donc j'avais l'honneur d'être croyant, je ne chercherais pas à démontre l'existence de Dieu par la nécessité logique d'un créateur..."

Nous citons les propositions du professeur Hamburger, et nous numérotons les propositions, pour en faire plus clairement l'analyse.

Proposition I. "La règle qui veut que tout ait une cause et un commencement est à la mesure de tous les petits événements de notre actuelle vie quotidienne ; mais il n'est pas sûr qu'elle demeure une règle pour les problèmes de nature et d'échelle aussi différentes que l'origine du monde."

Réponse :

1. Dans cette proposition I, le professeur Hamburger associe en une seule phrase des notions et des problèmes tout à fait distincts et qui ne doivent pas être confondus :

a) la question de la cause, qui est un problème à la fois scientifique et philosophique ;

b) la question du commencement, qui relève des sciences expérimentales ;

c) la question de l'origine, qui relève de l'analyse philosophique.

2. "La règle qui veut que tout ait une cause et un commencement..."— Il n'y a pas de règle qui veuille que tout ait une cause et un commencement. Il existe un fait constaté par toutes les sciences de l'Univers et de la nature, c'est que tout, dans l'Univers et dans la nature, comporte un commencement. C'est même l'une des grandes découvertes des temps modernes, et plus précisément des temps modernes. Aristote pensait que l'Univers est éternel et que les espèces vivantes le peuplent depuis une éternité. Nous, nous savons que tout a commencé dans l'Univers : la vie a commencé il y a trois ou quatre milliards d'années ; chaque espèce vivante a un âge ; chaque groupe zoologique a un âge ; l'homme a un âge, récent. Nous savons que notre planète, la Terre, a environ quatre milliards et six cents millions d'années ; notre système solaire environ cinq milliards d'années ; notre galaxie environ dix milliards d'années ; quant à l'ensemble des galaxies, c'est-à-dire l'Univers, nous savons maintenant qu'il a environ quinze milliards d'années, et les astrophysiciens nous décrivent maintenant les premières secondes de l'Univers, fraction de seconde par fraction de seconde. Nous avons exposé cela à nos lecteurs de *La Voix du Nord* dans une chronique récente (p. 106).

Lorsque donc le professeur Hamburger écrit que la règle qui veut que tout ait un

commencement est à la mesure de tous les petits événements de notre actuelle vie quotidienne, mais qu'il n'est pas sûr qu'elle demeure une règle pour les problèmes d'ordre cosmologique, ou bien il plaisante ou bien il n'est pas bien au courant de ce qui se passe depuis trente ou quarante ans en cosmologie. Il faut donc qu'il lise les bons ouvrages d'initiation à la cosmologie moderne. En tout cas, le professeur Hamburger sait très bien que l'histoire naturelle des espèces vivantes est une histoire qui comporte une série de commencements.

Tout dans l'Univers comporte un commencement, y compris les atomes, chaque espèce d'atome. Cela ne relève pas de la métaphysique, mais de la physique, de l'astrophysique, de la chimie et de l'histoire naturelle.

3. Passons maintenant à la question de la cause et à la question de l'origine. Ce sont des notions tout à fait différentes de celle de commencement. La notion de commencement relève du domaine et de la compétence des sciences expérimentales. Ce sont les sciences expérimentales qui nous font connaître que tout dans l'Univers a commencé d'être, et la genèse d'une galaxie n'est certes pas un "petit événement de notre actuelle vie quotidienne". Les notions de cause et d'origine relèvent
d'une analyse plus complexe. Si je recherche quelles sont les causes de la guerre de 1914-1918, ou les causes du nazisme, ou les causes du cancer, ou les causes de l'évolution biologique, je cherche à comprendre l'existence d'un fait. Si je recherche les causes du cancer — le professeur Hamburger le sait — je recherche les causes physiques, chimiques, physiologiques, d'un phénomène physique, biologique, qui relève d'ailleurs du second Principe de la Thermodynamique, compris au sens large : la dégradation de l'information, le bruit. Si je recherche les causes de l'évolution biologique, c'est plus difficile, car je cherche alors à comprendre la croissance de l'information génétique au cours du temps.

Or l'intelligence humaine cherche partout et toujours à comprendre l'existence de ce qu'elle constate dans son expérience. C'est cela la science. La science ne se contente pas de constater les faits, les faits de genèse ou les faits de corruption, elle cherche à comprendre, c'est-à-dire qu'elle recherche les causes. C'est même cela que Claude Bernard, l'illustre théoricien de la méthode expérimentale, a appelé le déterminisme : à savoir que tout ce qui existe dans notre expérience a une cause ; une maladie, par exemple, comporte une cause. Il faut la rechercher. Une création, dans la nature, par exemple la création d'un nouveau groupe zoologique, comporte aussi une cause. Il faut la rechercher.

4. La question de l'origine : c'est-à-dire : d'où cela vient ? Un fleuve comporte une origine. Un bruit qui court, une calomnie, comportent aussi une origine. Un livre que je trouve en librairie comporte une origine : son auteur. Un enfant qui se promène dans la rue a une origine : ses parents. Un feu allumé dans ma maison ou dans la forêt comporte une origine : celui qui l'a allumé. Pour trouver l'origine d'un fait, d'un événement, il faut donc procéder à une analyse. Car l'auteur d'un livre n'est pas visible à première vue dans le livre, ni le tabac dans le cancer du poumon, ni le savant dans la découverte dont il est l'auteur.

Commencement, cause, origine : des notions distinctes, donc, et qui ne doivent pas être mêlées. Dans notre expérience, tout commence, et tout ce qui commence comporte une cause, qu'il faut rechercher, et une origine, qu'il faut découvrir. Sinon, c'en est fini de la science.

5. La question est maintenant de savoir si l'on peut appliquer cette recherche des causes et de l'origine à l'Univers lui-même, considéré dans son ensemble, ou plutôt dans sa totalité. Le professeur Hamburger le nie. Pourquoi le nie-t-il ? Il nous dit que c'est une illusion, dans un texte que nous allons lire bientôt. C'est ce que nous allons voir. Mais notons pour finir l'examen de la proposition n°I du professeur Hamburger qu'il n'y a aucune règle valable qui veuille que tout ait une cause et un commencement. Nous constatons que dans notre expérience tout comporte un

commencement, et nous recherchons la cause de ce commencement d'être. Mais cela ne prouve pas que tout être, quel qu'il soit, comporte un commencement et une cause. Par exemple Dieu, s'il existe, ce qu'il faut établir, ne comporte pas de commencement ni de cause.

Le professeur Hamburger présente les choses de la manière suivante : il y a des gens qui prétendent que tout a une cause et un commencement. Par conséquent l'Univers a une cause et un commencement. Ce qui, pensent-ils, les conduit à Dieu.

Ainsi présenté, le raisonnement est en effet ridicule, mais aucun métaphysicien qui connaît son métier ne procédera ainsi. Car en effet tout dépend de la valeur de la proposition initiale, la fameuse règle qui veut que tout ait une cause ou un commencement. Or cette règle, que vaut-elle ? Comment est-elle établie ? Que peut-on en tirer ? Nous l'avons vu : ce qui est établi, et bien établi, c'est que tout, dans notre expérience, comporte un commencement, et que de tout fait, dans notre expérience, nous recherchons la cause et l'origine. Mais cela ne nous permet aucunement de poser en principe que tout être, quel qu'il soit, comporte un commencement et une cause ; car Dieu, s'il existe, n'en comporte pas. Nous ne pouvons pas partir d'une soi-disant règle posée *a priori* et portant sur l'universalité des êtres. Nous ne pouvons partir que de l'expérience concrète, et nous ne pouvons procéder que par une analyse inductive. Mais comment ? C'est ce que nous tenterons de montrer dans notre prochaine chronique.

Le professeur Hamburger poursuit : (proposition II) : "Il n'est pas plus déchirant d'imaginer que la question de l'origine du monde est un non-sens, qu'il n'est déchirant d'imaginer des géométries non euclidiennes... La curiosité qui nous pousse à nous interroger sur nos origines devient alors un désir fondé sur une illusion d'optique, une question vulgaire si l'on peut utiliser cette épithète pour exprimer que seule n'y peut échapper la foule des hommes n'ayant pas la préparation scientifique nécessaire à l'intelligence des règles actuelles de recherche de la vérité."

Le professeur Hamburger conclut (proposition III) : "Si donc j'avais l'honneur d'être croyant, je ne chercherais pas à démontrer l'existence de Dieu par la nécessité logique d'un créateur..."

Réponse :

1. La question de l'origine de l'Univers, et la question des géométries non euclidiennes n'ont aucun rapport. La possibilité et la légitimité des géométries non euclidiennes sont apparues dès lors que des géomètres ont essayé de voir ce qui se passait si l'on ne tient pas compte du célèbre postulat d'Euclide concernant les parallèles : par un point, il ne peut passer qu'une seule parallèle à une droite donnée. Si l'on ne tient pas compte de ce postulat, que se passe-t-il ? Les géomètres ont pensé qu'on allait aboutir à des catastrophes, et que par là, on aurait démontré enfin le fameux postulat d'Euclide, par l'absurde. Or, il n'est rien arrivé de tel. Si l'on ne tient pas compte du postulat, une géométrie se développe, parfaitement cohérente, et qui n'implique pas contradiction.

Cela n'a strictement rien à voir avec la question de l'origine du monde et la question de l'origine du monde n'est aucunement une question qui relèverait d'une illusion d'optique.

Voyons cela de près. Nous constatons que dans l'Univers tout a commencé : l'Homme, le dernier apparu, les Mammifères, les Vertébrés, les premiers êtres vivants, la Terre, le système solaire et notre galaxie ; l'ensemble des galaxies a commencé, puisque chacune d'elles a commencé. Si tout dans l'Univers a commencé, comment l'Univers, lui, n'aurait-il pas commencé ?

Une fois qu'on a établi le fait du commencement de tout ce qui existe dans l'Univers et dans la nature, il faut se demander : comment comprendre ce fait. Bien entendu, on peut se contenter de constater le fait, sans chercher à le comprendre. Ne pas chercher à comprendre, c'était, paraît-il, un conseil que l'on donnait autrefois aux conscrits durant leur service militaire, mais ce n'est pas un conseil que l'on puisse donner au savant. Le savant, lui, cherche à comprendre. Il cherche même à comprendre l'origine de la vie. Car enfin, il y a cinq milliards d'années, dans notre système solaire, il

n'y avait pas d'êtres vivants. Or ils sont apparus, il y a trois ou quatre milliards d'années. Faut-il se contenter de constater le fait, ou bien faut-il s'efforcer de le comprendre ? Tous les savants du monde, aujourd'hui, cherchent à le comprendre. Au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle des espèces vivantes, l'information génétique augmente. Il y a plus d'information génétique dans les noyaux des cellules du Diplodocus que dans les bactéries. Il y a plus d'information génétique dans les noyaux des cellules de l'Homme que dans celles du Diplodocus. L'information génétique augmente au cours du temps : faut-il se contenter de constater le fait, ou bien faut-il tenter de le comprendre ? Si l'Univers a commencé, comme le pensent les astrophysiciens aujourd'hui (question de fait), faut-il se contenter de constater ce fait, ou bien faut-il tenter de le comprendre ? La question de la cause et de l'origine se pose dès lors que l'on tente de comprendre ce qui existe, ce qui commence, et tous les êtres de la nature et de l'Univers ont commencé. Ou bien donc l'on renonce à comprendre ce qui est ou bien l'on s'aventure sur le terrain de la recherche des causes.

Mais comment faire pour l'Univers considéré dans sa totalité ? Il ne faut pas du tout partir d'une soi-disant règle posée *a priori,* d'un soi-disant principe de causalité posé *a priori* et prétendument universel. Il faut d'abord apprendre à voir, avec les yeux de l'esprit, avec les yeux de l'intelligence, une évidence première, fondamentale, reçue par l'humanité entière : du néant absolu, de la négation de tout être, quel qu'il soit, aucun être ne peut surgir. S'il y a néant absolu, alors éternellement il y aura néant absolu, le néant absolu est stérile. Il faut d'abord s'habituer à voir clairement cette évidence première.

Ensuite, il faut raisonner. Si l'Univers a commencé, comme nous le disent les astrophysiciens aujourd'hui, et s'il est le seul être, ou la totalité de l'être, comme le prétend l'athéisme, alors, avant qu'il ne commençât, c'était bien le néant absolu, la négation de tout être. Et donc, de ce néant absolu, aucun être ne pouvait surgir, naître. Or l'Univers, il est là, et nous sommes dedans, nous en faisons partie, nous en sommes un élément. Si l'Univers a commencé, comme nous le disent les astrophysiciens, il est impossible qu'il ait surgi seul du néant absolu. Cela est impossible, impensable, car du néant absolu, rien ne peut surgir.

L'athéisme est une philosophie qui prétend que l'Univers est le seul être, ou la totalité de l'être. Si l'Univers a commencé, comme nous le disent les astrophysiciens, alors l'athéisme est impossible et impensable, car il est impossible et impensable que la totalité de l'être surgisse du néant absolu, ou négation de tout être.

Comme on le voit, nous ne sommes pas du tout partis d'une soi-disant règle posée *a priori,* celle que le professeur Hamburger invoquait au début (proposition I), mais nous sommes partis de l'expérience et nous avons procédé à une analyse simple.

Le problème de l'origine de l'Univers ne relève donc pas du tout d'une illusion d'optique, contrairement à ce que dit le professeur Hamburger mais d'une simple analyse du fait que l'Univers entier a commencé et que tout en lui a commencé. On peut bien entendu se refuser à cette analyse et c'est ce que fait le professeur Hamburger, mais ce refus est totalement arbitraire, non justifié, et il ne peut surtout pas, ce refus, se fonder sur la science. Le mépris que le professeur Hamburger exprime à l'égard de "la foule des hommes" qui, n'ayant pas une préparation scientifique suffisante, s'obstine à poser la question de l'origine radicale de l'Univers, ce mépris n'est pas fondé en raison. Le professeur Hamburger n'a pas l'habitude de l'analyse philosophique, cela se voit. Il ne sait pas comment on traite, par l'analyse rationnelle, un problème métaphysique. On ne saurait le lui reprocher. Mais cela ne lui donne pas le droit d'afficher un mépris superbe pour une discipline rationnelle qu'il ignore manifestement et surtout pas celui de laisser penser que ce mépris a une base scientifique. Non, il n'en est rien. Ce mépris tient simplement à la formation philosophique du professeur Hamburger qui, ne sachant pas ce qu'est une analyse métaphysique, se croit autorisé à mépriser ce qu'il ignore, comme un sourd mépriserait la musique. Ce sont au contraire, aujourd'hui,

les découvertes scientifiques qui imposent, et de plus en plus, une analyse philosophique.

Conclusion :

La conclusion du professeur Hamburger (proposition III) doit donc se retourner de la manière suivante : Si j'avais l'honneur d'avoir été initié à cette analyse rationnelle qui est l'analyse métaphysique, je saurais que le problème de l'origine de l'Univers s'impose à l'intelligence humaine aujourd'hui plus que jamais ; je saurais que tout commencement d'être dans l'Univers et dans la nature impose et appelle une analyse qui permette de comprendre l'existence de ce qui est et de ce qui commence ; et je verrais, en conduisant mon analyse jusqu'au bout, que la question de l'existence de Dieu n'est pas une question qui relève de la "croyance", mais une question qui relève de l'analyse, de la raison et de l'intelligence. Il ne faut pas refouler l'intelligence. C'est encore plus dangereux et malsain que de refouler les instincts.

Le manichéisme [41]

Mani, le fondateur du manichéisme, est né le 14 avril 216, en Babylonie. L'enfant était peut-être infirme. Son père était apparenté à la dynastie qui régnait alors en Iran, et sa mère l'était aussi. C'est la raison pour laquelle certains textes manichéens appellent Mani "fils de Roi". Patek, le père de Mani, a entendu un jour, dans le temple, une voix qui lui disait : "Patek, ne mange pas de viande, ne bois pas de vin et tiens-toi éloigné des femmes !" Il entre alors dans une secte que les historiens arabes appellent la secte de "ceux qui se lavent". C'était une secte de baptistes caractérisés par leurs ablutions fréquentes, leur ascétisme et leur souci de pureté. Leur habit rituel était blanc. Sans doute cette secte peut-elle être identifiée avec celle des mandéens, ou du moins avec une secte baptiste analogue.

La Babylonie du IIIe siècle de notre ère était le lieu de rencontre de plusieurs courants de pensée : des gnostiques chrétiens ou païens, des Judéens, des chrétiens orthodoxes, des moines bouddhistes, des brahmanes.

Mani a rompu avec la secte baptiste dans laquelle il avait été élevé par son père, à la suite de deux révélations : l'une lorsqu'il avait douze ou treize ans ; l'autre, âgé de vingt-quatre ans. Ces révélations ont été communiquées à Mani de la part du "Roi du Paradis des Lumières" c'est-à-dire le Dieu bon du système manichéen. Dans un document qui nous a été conservé, c'est l'Esprit saint, le *Paraklita* promis par Jésus, qui dévoile à l'enfant la vérité universelle, le passé, le présent et l'avenir. Mani est donc, dans cette perspective, le révélateur suprême, le dernier des envoyés de Dieu sur cette terre et le messager d'une connaissance qui est la vérité intégrale. Mani se considère lui-même comme la manifestation corporelle du Paraklita dont parle Évangile de Jean.

Mani entreprend un voyage aux Indes, peut-être pour prendre connaissance des doctrines secrètes de l'Inde. Il devient l'ami du roi Shâhpuhr Ier qui règne depuis 241 ou 242 à 272 ou 273. Lors d'une campagne militaire de Shâhpuhr contre l'Empire romain, Mani accompagne le Roi. S'il s'agit bien de la campagne de 242 contre l'empereur Gordien, alors nous savons par ailleurs que dans l'armée romaine un philosophe illustre, Plotin, s'était engagé volontairement dans les armées romaines pour prendre connaissance de la philosophie qui se pratique chez les Perses et chez les Indiens. Mani et Plotin allaient à la rencontre l'un de l'autre, dans les deux armées adverses !

Sous le règne du roi Bahrâm Ier, dénoncé par les partisans du mazdéisme, Mani est arrêté, enchaîné et mis en prison : trois chaînes aux mains, trois aux pieds, une au cou. Cela se passait en 277. Mani avait alors soixante ans. Après vingt-six jours d'emprisonnement, Mani meurt. Le cadavre a peut-être été dépecé, le corps décapité, la tête exposée au-dessus de la porte de la ville, et les restes sanglants ont été jetés à la voirie. La mort est datée du 26 février 277.

Les dogmes de la nouvelle religion se trouvaient consignés dans des livres écrits par le prophète lui-même. Le manichéisme s'est répandu en Extrême-Orient et en Europe occidentale. En Chine, le manichéisme s'est perpétué jusqu'à la fin du Moyen Age. En Europe occidentale, il a eu tout d'abord aux IVe et Ve siècles une diffusion considérable.

* * *

Pour exposer le système manichéen, il faut partir de la doctrine des deux Principes et des trois Moments.

Au commencement, de toute éternité, il existe deux Principes, un Principe bon, lumineux, et un Principe mauvais, ténébreux, infect. Les deux Principes sont l'un et l'autre incréés, éternels. Nous

[41] La Voix du Nord, 6 mars 1980.

avons donc affaire à un système radicalement dualiste, à une ontologie dualiste. Les deux royaumes, celui de la Lumière et celui des Ténèbres ou du Mal, sont séparés, mais ils se touchent. C'est le premier moment, qui dure depuis une éternité. Mais un jour le Principe des Ténèbres entreprend de pénétrer dans le royaume de la Lumière, qu'il désire. Les archontes des Ténèbres pénètrent le royaume de la Lumière. Alors le Principe bon, voyant son royaume envahi, pénétré par les archontes des Ténèbres, émet de sa propre substance une Puissance. Cette puissance bonne puisqu'elle est issue du Principe bon, consubstantielle au Bon Dieu, est dévorée par les archontes des Ténèbres.

Commence alors le second moment ou temps dans l'Histoire générale : c'est le moment ou le temps du mélange, le nôtre, celui que nous connaissons par notre expérience.

La substance divine bonne est donc aliénée, exilée, dévorée par les Puissances mauvaises. C'est cela le monde, la nature : l'exil ou l'aliénation de la Puissance divine dans la matière mauvaise, dans le monde physique qui est mauvais, dans les corps mauvais.

Le thème de l'aliénation de la substance divine va connaître une fortune extraordinaire puisqu'on le retrouve chez les cathares au XIIe siècle, dans la gnose juive qui est la Kabbale, au XIIIe siècle, avant de le retrouver chez les théosophes comme Hegel au début du XIXe siècle. Hegel enseigne et professe que la Création est une aliénation, un exil de la substance divine. Chacun sait que ce thème de l'aliénation a été repris, transposé sur un autre registre, par le jeune Marx. Mais il reste, même dans le marxisme, quelque chose du thème gnostique originel. De même que chez Hegel la guerre est nécessaire à la genèse de l'Absolu, la tragédie est nécessaire à la genèse de Dieu ; de même, dans le marxisme, la guerre est nécessaire à la genèse et au développement de l'Histoire.

Mais revenons à Mani et au système manichéen.

Cette aliénation volontaire de la substance divine dans la matière mauvaise est une ruse dialectique. L'Absolu se livre aux Puissances mauvaises afin de se libérer. Nos âmes qui sont captives dans la matière et dans les corps, sont des parcelles divines prisonnières dans le royaume du Mal : encore un thème que l'on retrouvera au XIIe et au XIIIe siècle, aussi bien chez les cathares que chez les kabbalistes. Nos âmes sont la divinité exilée, dispersée, aliénée dans la matière.

Le manichéen initié à la Doctrine doit donc s'appliquer à libérer les parcelles de la Divinité prisonnières et dispersées dans la matière. L'ascèse manichéenne, le refus de manger tous les aliments issus de la génération physique, le refus de cette génération physique, sont les conditions de cette libération. Lorsqu'un homme et une femme attendent un enfant, ils font tomber une parcelle de la substance divine bonne dans la matière mauvaise. La procréation est donc le pire des crimes. Saint Augustin, qui avait été neuf ans membre d'une secte manichéenne, nous raconte que les maîtres de sa secte enseignaient des méthodes pour ne pas procréer. Dans le système manichéen, la Nature tout entière est le lieu de l'exil ou de l'aliénation de la substance divine : Dieu est crucifié dans toute la Nature. Celui qui marche sur les pierres, celui qui cueille un fruit, fait souffrir la Divinité aliénée dans la Nature.

Le but final de la Gnose manichéenne, c'est donc de libérer la substance divine prisonnière en la séparant de la matière mauvaise.

Lorsque ce travail de séparation sera achevé, nous reviendrons à l'état initial, celui de la séparation radicale entre les deux royaumes, le royaume de la Lumière et le royaume des Ténèbres ou du Mal. Mais cette fois-ci, la séparation sera définitive. C'est le troisième temps ou moment, le temps définitif de la séparation éternelle entre les deux Principes, celui qui est bon, et celui qui est intrinsèquement et essentiellement mauvais.

Nous avons brièvement rappelé ces quelques indications concernant Mani et le manichéisme, parce que le maître incontesté en ce domaine, Henri-Charles Puech, vient de publier un ouvrage qui est un recueil d'études concernant le manichéisme, *Sur le Manichéisme* (éd. Flammarion). On y trouvera un exposé de la doctrine manichéenne, des études sur la liturgie manichéenne et les

pratiques rituelles de la nouvelle religion, une étude sur le Prince des Ténèbres qui est très éclairante pour saisir la genèse de l'idée de Satan dans la tradition manichéenne et cathare, une étude sur l'état des recherches concernant le catharisme médiéval. Avec cet ouvrage, nous avons une récolte qui porte sur les travaux d'une vie de recherche, au plus haut niveau. Signalons par la même occasion la traduction en langue française de l'ouvrage allemand d'Arno Borst, *Les Cathares* (éd. Payot) et le grand ouvrage de Jean Duvernoy, *La Religion des Cathares* et *L'histoire des Cathares* (éd. Privât à Toulouse).

Rappelons enfin, comme nous l'avions déjà indiqué il y a deux ans, dans nos chroniques consacrées à la Gnose (cf. p. 116), que dans le système manichéen, le mauvais Principe est identifié au Dieu d'Abraham, de Moïse et des prophètes hébreux. La même doctrine se retrouve chez les cathares au XIIe siècle. Nous avons donc là l'une des sources métaphysiques et mystiques de l'antijudaïsme : l'opposition au Dieu créateur, supposé mauvais, et la détestation de la Création.

La Résurrection [42]

Pour comprendre la proposition : le Christ est ressuscité, il faut d'abord examiner et comprendre le sujet de la proposition, puis le verbe.

Le sujet de la proposition, c'est le Christ. Que signifie ce terme ? *Christos* en grec signifie : celui qui a reçu l'onction de l'huile sainte. C'est tout simplement une traduction de l'hébreu *meschiach.* On trouvera dans la Bible hébraïque de nombreux exemples d'onction : le roi Saül oint par le prophète Samuel, puis David et bien d'autres. Le roi d'Israël est oint, *meschiach, christos.*

Le rabbi Ieschoua de Nazareth pour sa part n'a pas revendiqué ce terme, pour une raison simple : c'est que dans le contexte politique de la première partie du premier siècle de notre ère, le *meschiach* était celui qui devait libérer la patrie occupée par l'armée romaine. La perspective du rabbi galiléen était différente. C'est la raison pour laquelle il n'est pas entré dans le front de libération national judéen, et peut-être a-t-il été trahi et livré par un membre du F.L.N. judéen à cause de cela même. C'est l'hypothèse qu'émettent des très grands savants comme Oscar Cullmann.

Le rabbi galiléen a été observé par ses compagnons, par ceux qui l'ont suivi, par les foules. De toutes ces observations, de cette expérience initiale, il résulte qu'il était évidemment un homme, pleinement, intégralement. Mais il résulte aussi de l'expérience initiale qu'il n'était pas seulement homme, puisqu'il avait en lui, et disposait souverainement, de la science de Dieu, de la sagesse de Dieu, de la puissance de Dieu. C'est à partir de cette expérience initiale que s'est développée cette science qui porte sur un individu singulier, l'être singulier concret qu'il était et qu'il est, cette science que l'on appelle la christologie.

Depuis les premières générations, deux tendances se sont manifestées. Les uns tendaient à évacuer la pleine et réelle humanité du rabbi galiléen. Ce sont des tendances gnostiques que l'on appelle docètes, du verbe grec *dokein,* parce qu'elles tendent à faire du rabbi galiléen un être fantastique, une apparence d'homme.

Une autre tendance, exactement inverse, tend à éliminer de cet être singulier concret tout ce qui relève de la divinité, et à ne considérer cet être que comme un prophète, le plus grand des prophètes d'Israël. C'est la tendance que les savants ont appelée judéo-chrétienne.

L'orthodoxie dans son développement a gardé, a conservé soigneusement la totalité de l'expérience initiale qui avait été prise par les compagnons de la première heure, puis mise par écrit. Cette expérience initiale complète, c'est celle-ci : cet être singulier concret est pleinement homme, intégralement homme, mais il n'est pas seulement ou exclusivement homme. Il a en lui, il dispose de la puissance de Dieu, de la sagesse de Dieu, de la science de Dieu, de la sainteté de Dieu. Par conséquent cet être singulier concret est, en langage moderne, un ensemble, dans lequel il faut distinguer ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu, plus précisément un ensemble relationnel, puisque l'Homme véritable a été uni à Dieu véritable : c'est la formule du pape Léon, l'un de ceux qui ont fait la christologie (Ve siècle).

C'est la doctrine du Concile œcuménique de Chalcédoine (451) : Dans cet être singulier concret qui est Jésus le Christ, il faut distinguer ce qui est de l'Homme et ce qui est de Dieu. Les deux réalités, les deux choses, les deux natures sont unies, mais non pas confondues. Chacun conserve ses opérations propres, l'humanité opère ce qui est propre à l'humanité, Dieu opère ce qui est propre à Dieu. Et au sixième concile œcuménique, celui qui s'est tenu à Constantinople en 681, l'Église définit solennellement que, dans cet ensemble relationnel qui est Jésus le Christ, il convient de reconnaître et de distinguer deux opérations, deux volontés, deux libertés, celle de Dieu et celle de

[42] La Voix du Nord, 6 avril 1980.

l'Homme véritable uni à Dieu.

Lorsque donc on se demande : Que signifie l'expression "le Christ est ressuscité ?" il est évident que Dieu est impassible, immortel et qu'au moment de la mort du Christ, Dieu est Dieu. Dieu ne meurt pas. L'Homme véritable qui est uni à Dieu véritable meurt, mais qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que l'âme humaine, créée, du Christ cesse d'informer une matière physique pour constituer un organisme. Cela ne signifie pas que l'âme humaine créée du Christ cesse d'être. Non seulement l'âme humaine créée du Christ continue d'exister ou d'être, mais, de plus, elle continue d'être unie à Dieu, de cette union substantielle qui est la sienne depuis le premier instant de sa création.

Par conséquent, lorsque le Christ meurt, Dieu est Dieu et subsiste dans sa gloire éternelle. L'homme véritable uni à Dieu subsiste lui aussi et reste uni à Dieu pour l'éternité. Il faut donc dire et soutenir fermement que, dès l'instant même où le Christ est mort, il est. Il n'y a pas de néant pour lui, ni du point de vue de l'Homme assumé, ni du point de vue de Dieu qui assume. En quoi consiste donc sa mort ? Elle consiste en ce que son âme humaine créée a cessé d'informer une matière multiple pour constituer cet organisme vivant qu'il était.

Quelques jours après la crucifixion, Jésus de Nazareth s'est fait voir, il s'est manifesté vivant à ses compagnons. Sur ce point on se reportera au chapitre 15 de la première lettre de Paul aux chrétiens de Corinthe, lettre écrite peut-être en 57 à Éphèse Dans cette lettre, Paul expose et rappelle comment Jésus s'est manifesté vivant à Kêphas, le Rocher — celui que nous appelons en traduction française "Pierre" —, puis aux douze, puis à cinq cents frères d'un seul coup, dont la plupart, nous dit Paul en 57, sont encore vivants, puis à Jacques, puis à tous les apôtres en même temps, puis à Paul lui-même, sur la route de Damas peu de temps après la mort et la résurrection de Jésus.

Comment pouvons-nous être certains que cela est vrai ? Tout simplement parce que ceux qui ont vu le Seigneur ressuscité sont morts soit décapités, soit crucifiés, soit brûlés par la police de Néron l'empereur, pour attester ce fait, à savoir que Jésus de Nazareth est vivant. Paul, le persécuteur de la jeune Église chrétienne, est mort exécuté par la police de Néron pour attester ce fait.

Le mot *martus, martyros,* comme chacun sait — mais il faut le rappeler de temps en temps — signifie témoin. Les martyrs ne sont pas morts pour témoigner d'une conviction, mais pour témoigner d'un fait. La première génération, ceux qui ont vu le Seigneur ressuscité, est morte pour attester ce fait expérimental. La seconde génération a vu et a connu la première génération. La certitude expérimentale qui était celle de la première génération est passée à la seconde génération, et ainsi de suite, jusqu'à nous.

Si, procédant comme les mathématiciens, nous nous demandons : Quelle est la condition nécessaire et suffisante pour que nous puissions dire : le Christ est ressuscité ? — Il faut répondre : La condition nécessaire et suffisante, c'est que Jésus le Christ, pleinement homme, pleinement Dieu, Homme véritable uni à Dieu véritable, il est, il existe, depuis l'instant même de sa mort, uni à Dieu pour l'éternité, et il a démontré cette existence en se manifestant vivant à ses compagnons de la première heure et à quelques autres. Telle est la condition nécessaire et suffisante.

En second lieu et de plus, d'après les documents dont nous disposons, il semble qu'il ait repris la matière du cadavre qui avait été déposée au tombeau et qu'il l'ait transmutée, qu'il l'ait, pour parler comme les physiciens, dématérialisée. Si les travaux entrepris par des physiciens américains sur le Suaire de Turin aboutissent à des conclusions positives, il semble que l'on ait avec le Suaire de Turin une authentique photographie produite ou causée par le cadavre du Seigneur au moment précis où il a été repris, ré informé, transmuté, dématérialisé, et donc transformé de matière en lumière.

Jean-Paul Sartre [43]

Je ne parlerai pas ici de l'homme. Je pense que c'était un brave homme, un homme de cœur. Depuis plus de trente ans, et de plus en plus, il se consacrait, il se dévouait, aux causes les plus douloureuses, les plus difficiles : les torturés, les massacrés, les opprimés. Il y avait chez lui, surtout à la fin de sa vie, quelque chose de franciscain. Il avait découvert, sur le tard, qu'il est plus important de s'occuper d'un seul opprimé que d'écrire des livres. Je ne parlerai pas non plus du romancier, du dramaturge : d'autres ici s'en chargeront. Je voudrais simplement dire quelques mots du philosophe.

Sartre est le fruit, le résultat typique de l'incroyable système de l'enseignement universitaire français de la philosophie. Parlons tout d'abord de l'enseignement de l'histoire de la philosophie. Cet enseignement, tel que Sartre l'a reçu, dans les années 20, ignore tout de la pensée de l'Inde, de la pensée de la Chine antique, de la pensée humaine en général sauf de la pensée grecque et latine, puis de la pensée européenne qui prend la suite.

Dans cette pensée européenne, qui nous est connue maintenant depuis quelque vingt-six ou vingt-sept siècles, il ne faut pas s'imaginer que l'étudiant en philosophie des années 20, pas plus que celui des années 50 ou 60, va s'instruire méthodiquement, scientifiquement, complètement. Non, il n'en est rien. Pour des générations entières, celle de Sartre entre autres, l'histoire de la philosophie sera fondée principalement sur Platon, Descartes et Kant, puis, en seconde ligne, autour de Descartes, les cartésiens, autour de Kant, les postkantiens. Comme chacun "peut l'observer, entre Platon et Descartes, il existe une petite lacune de quelque vingt siècles. Parfois, il est vrai — mais ce ne fut pas le cas pour Sartre —, Aristote est au programme. Il arrive même que Plotin soit au programme de licence ou d'agrégation. Il reste qu'entre le premier siècle de notre ère et le Discours de la Méthode, il subsiste un grand trou noir : c'est la période du développement de la pensée juive, de la pensée chrétienne, de la pensée arabe. Des générations entières ont été formées et restent aujourd'hui formées dans l'ignorance sans faille et sans lacune de ces seize siècles de l'histoire de la pensée humaine. L'enseignement de l'histoire de la philosophie en France ressemble donc assez à ce jeu de saute-mouton que les enfants connaissent bien, sauf qu'ici, avec l'enseignement de l'histoire de la pensée, il faut risquer quelques sauts périlleux par-dessus les siècles. Formé dans ce système et par ce système, Sartre a eu l'originalité d'étudier plus qu'on ne le faisait de son temps les philosophes allemands qui n'étaient pas encore connus en France : Hegel, Husserl, Heidegger, puis, plus tard, Marx.

En ce qui concerne la formation philosophique elle-même, ce qui est caractéristique de l'enseignement français, c'est la coupure, le schisme, l'abîme béant et sans passerelle qui existait alors et qui existe toujours entre l'enseignement de la philosophie et l'enseignement des sciences expérimentales.

Au temps de Sartre, l'enseignement de la philosophie se donnait dans les Facultés des Lettres. L'enseignement des sciences, dans les Facultés des Sciences. Il suffit de lire toute l'œuvre de Sartre et en particulier ses livres autobiographiques, ainsi que les Mémoires de Madame de Beauvoir, pour constater que, de la grande aventure de la physique au début du XXe siècle, et précisément dans les années durant lesquelles Sartre et Madame de Beauvoir poursuivaient leurs études, de cette grande aventure, il n'y a pas trace dans leur œuvre, pas plus d'ailleurs que dans l'œuvre du philosophe allemand, l'un de leurs maîtres, Martin Heidegger, qui professe un mépris souverain pour les sciences expérimentales. De la grande aventure de l'astrophysique à partir des années 1927-1928

[43] *La Voix du Nord,* 18 avril 1980.

(découverte du fait de la récession des galaxies et donc de l'expansion de l'Univers par Hubble et Humason), rien, pas une trace, pas une influence, pas une mention. De la grande, de la merveilleuse aventure de la biologie à partir des années 50 (1953, découverte par Watson de la structure de la molécule géante qui porte l'information génétique), rien non plus. L'œuvre de Sartre, son œuvre philosophique s'entend, tout comme l'œuvre de Heidegger d'ailleurs, pourrait aussi bien avoir été écrite au Ve siècle de notre ère, ou au VIe, au temps de Proclus ou de Damacius.

Cette ignorance sans lacune des sciences expérimentales, ce mépris plus ou moins avoué pour les sciences expérimentales, et l'ignorance de la tradition philosophique autre que celle qui va de Platon à Descartes, de Descartes à Kant, de Kant à Fichte, à Léon Brunschvicg — ces deux ignorances sont en connexion logique l'une avec l'autre. La grande tradition philosophique dans laquelle Sartre et des générations entières de professeurs de philosophie ont été formées, la lignée génétique Platon-Descartes-Kant-Fichte-Brunschvig, c'est la grande tradition selon laquelle l'analyse philosophique ne part pas de l'expérience objective scientifiquement explorée. L'analyse métaphysique n'a pas, elle ne saurait avoir une base expérimentale objective, la métaphysique n'est pas une science expérimentale.

L'autre tradition, l'autre lignée philosophique, celle qui va d'Aristote à Bergson, professe au contraire que l'analyse métaphysique doit procéder à partir de l'expérience objective scientifiquement explorée.

Sartre a été formé dans la première de ces deux grandes traditions philosophique, celle qui est, de loin, majoritaire en France depuis des générations. Pour Sartre, comme pour Descartes, le point de départ de l'analyse philosophique, ce n'est pas l'expérience objective connue par les sciences expérimentales, ce n'est pas l'Univers, ce n'est pas la nature, c'est le *Je pense* de l'homme, le sujet connaissant humain. Le point de départ de la philosophie est essentiellement subjectif. Subjectif au sens que nous venons de dire : c'est le sujet connaissant humain. Mais subjectif aussi en ce sens que si les sciences expérimentales n'entrent pas en jeu, ne fournissent pas le donné initial, n'apportent pas leur contrôle, alors les affirmations initiales seront subjectives en ce sens qu'elles vont dépendre des préférences affectives, des options, de la psychologie du philosophe.

Cela est vérifié éminemment pour Sartre. Sa psychologie, son affectivité, ses préférences, ses dégoûts, ses sympathies et ses haines vont jouer un rôle décisif dans la constitution de sa métaphysique, de son ontologie. Son ontologie est l'expression de sa psychologie propre. Elle n'est plus une science objective. Prenons un seul exemple, à vrai dire fondamental, celui de l'athéisme. Sartre a pris très tôt le monothéisme chrétien en dégoût. Il va donc partir de l'athéisme. Il ne va pas tenter de le justifier par une analyse rationnelle. Il ne va pas tenter de construire une philosophie de la nature athée, comme l'ont tenté les maîtres du passé, le baron d'Holbach, ou Diderot, ou Marx, ou Engels, ou Lénine. En vertu des présupposés arbitraires qui commandent l'enseignement de la philosophie qu'il a reçu, une philosophie de la nature est impossible. Sartre va donc tout simplement affirmer, proclamer, sans cesse, son athéisme, sans le fonder, sans tenter de le justifier d'une manière rationnelle. Mais un jour, dès la Nausée, dès l'Être et le Néant, il rencontre le monde, la nature. Ce sont des choses qui arrivent, même aux philosophes en chambre. La rencontre de Sartre s'effectue en considérant un arbre. Les philosophes du passé qui avaient tenté d'analyser d'une manière rationnelle le problème posé par l'existence de l'Univers avaient observé que l'existence de l'Univers est impensable dans la perspective de l'athéisme ; sauf à diviniser l'Univers. Autrement dit, l'athéisme est incompatible avec l'existence de l'Univers réel. Sartre rencontre le même problème. Il ne l'analyse pas d'une manière technique, comme l'ont fait les métaphysiciens du passé. Mais il aperçoit plus ou moins obscurément qu'en effet l'athéisme et l'existence du monde sont incompatibles l'un avec l'autre. Alors que fait-il ? Va-t-il reprendre le problème, examiner de nouveau d'une manière critique son athéisme, ses options initiales, ses préférences athées ? Non, pas

du tout. Il conserve fermement son option athée mais il déclare (cela se trouve en toutes lettres dans la Nausée et dans l'Être et le Néant) : l'Univers est en trop ! Puisque l'athéisme est vrai — décision initiale — alors l'Univers est en trop, il devrait, pour bien faire, pour ne pas contrarier mon athéisme initial, ne pas exister ! C'est là une manière de raisonner que les lecteurs scientifiques apprécieront certainement à sa juste valeur. Mon hypothèse initiale est incompatible, inconciliable avec la réalité objective, donc c'est la réalité objective qui a tort, elle est en trop !

Tel est le résultat de l'enseignement de la philosophie en France : la méthode de l'arbitraire.

Il faut ajouter enfin, pour être tout à fait juste, que c'est depuis Sartre que l'on a vu se développer dans la littérature philosophique en France un galimatias qui a atteint après Sartre à une densité remarquable.

La genèse de ce galimatias s'explique d'ailleurs aisément. Les philosophes allemands, depuis Kant, ont une langue difficile, très technique. Kant écrit une langue lourde, complexe, surchargée de termes techniques dont l'emploi n'est pas toujours cohérent. Fichte a une belle langue, mais la langue d'un grand Vénérable initié à une loge maçonnique et qui veut garder le secret sur les points les plus intimes de sa pensée. Hegel a une très belle langue, mais de plus en plus obscure et difficile, surchargée, elle aussi, de termes techniques. Seul Arthur Schopenhauer fait exception : sa langue est d'une clarté toute française. Heidegger, quant à lui, s'est forgé une langue toute personnelle, très poétique en allemand, un peu comme, en France, la langue de Mallarmé. Lorsque les philosophes français, qui ne savaient pas tous très bien la langue allemande, ont entrepris de traduire leurs maîtres allemands, on a vu apparaître cette langue dont Sartre a fourni les premiers spécimens et que nous avons appelé du galimatias : même les Allemands ne comprennent pas nos traductions françaises de leurs propres philosophes.

L'unité de la pensée biblique [44]

La critique biblique est tout simplement l'étude scientifique de ces deux bibliothèques : l'ensemble des livres hébreux qui constituent la Bible hébraïque, l'ensemble des livres grecs qui constituent le recueil de la Nouvelle Alliance ou, en latin, *Novum testamentum.* Le latin *testamentum* traduit le grec *diathèkè* qui traduit l'hébreu *berit* qui signifie l'alliance ; voir Jérémie 31, 31 : "Je conclurai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle...".

Depuis plus de deux siècles, une armée de savants allemands, français, anglais et autres scrutent ces deux bibliothèques en utilisant les méthodes critiques, historiques, philologiques. De tout ce travail il résulte, en ce qui concerne la Bibliothèque sacrée des Hébreux, qu'il s'agit d'un ensemble de livres, de traditions, de documents dont la composition remonte à des époques différentes. On peut faire remonter les plus anciennes traditions orales et même quelques documents écrits jusqu'à Abraham, au XIXe ou XVIIIe siècle avant notre ère. Voici quel était l'état de l'opinion générale parmi les érudits en ce domaine, il y a quelques années encore.

Vers le Xe siècle avant notre ère, au temps du roi Salomon, un théologien de génie a mis par écrit un ensemble de traditions orales, de traditions historiques et de légendes. Ce théologien inconnu, la Critique l'appelle le Jahwiste, et elle le désigne par la lettre J, parce que lui-même nomme Dieu par son nom propre, le tétragramme, YHWH, que dans la Synagogue on ne prononce pas, et que l'on lit *adonaï,* le Seigneur, lorsqu'on le rencontre dans les Saintes Écritures Un siècle ou deux plus tard, un autre théologien inconnu, que la Critique appelle l'Élohiste, et qu'elle désigne par la lettre E, a mis lui aussi par écrit un cycle de légendes, de traditions, d'épopées. Plus tard encore, sous l'influence des grands prophètes hébreux du VIIIe siècle, un ouvrage est constitué qui est le Deutéronome.

Pendant l'exil à Babylone, au VIe siècle avant notre ère, puis après l'exil, une école de théologiens compose un ouvrage de type sacerdotal. On l'appelle le Document sacerdotal, on le désigne par la lettre P, de l'allemand *Priestercodex.* Après cela, vient la composition de l'ensemble des livres historiques de la Bible hébraïque, composition qui utilise tous ces ouvrages antérieurs, en les mêlant, en les fusionnant, en les cousant les uns aux autres. Le travail de la Critique depuis deux siècles a consisté à retrouver les ouvrages originaux dont la composition finale est constituée. Il faut ajouter à ces livres historiques et juridiques les grands livres des prophètes dont les oracles nous sont parvenus par écrit, les Psaumes composés sans doute pour la plus grande partie après le retour de l'Exil, et des ouvrages tels que le livre de Job, le Cantique des Cantiques, le livre de Jonas, et bien d'autres. Tel était l'état de l'opinion générale.

Une question se pose aussitôt, en présence de cette multiplicité d'ouvrages qui sont entrés dans la constitution de cette Bibliothèque qui est la Bibliothèque sacrée des Hébreux, transmise comme telle aux chrétiens : existe-t-il une pensée qui inspire, anime, informe cette multiplicité de documents, de livres, de traditions, qui ont vu le jour à des époques différentes, dans des milieux différents ? Ou bien cette bibliothèque n'est-elle, comme la littérature française par exemple, si on la rassemblait et si on l'imprimait dans un seul livre, qu'un ensemble hétéroclite, dont les orientations divergentes sont inconciliables ?

C'est à cette question que s'est efforcé de répondre un savant protestant, Henri Clavier, dans un ouvrage très remarquable qui représente sans doute le résultat d'une vie de recherche et de travail : *Les variétés de la pensée biblique et le problème de son unité* (éd. Brill, Leiden, Hollande).

La même question se pose à propos des livres du Nouveau Testament, quoique la composition

[44] *La Voix du Nord,* 12 juillet 1980.

de ceux-ci tienne dans une période de cinquante ans environ. Les différents Évangiles, les trois Évangiles dits synoptiques parce qu'on peut les présenter sur une même page en trois colonnes, ce qui permet de discerner aussitôt leurs parentés et leurs divergences, le Quatrième Évangile, les lettres de l'apôtre Paul, la lettre aux Hébreux, les lettres attribuées à Pierre, à Jean, l'Apocalypse, tous ces livres constituent-ils un ensemble homogène, ou bien au contraire faut-il reconnaître une telle diversité de points de vue, de doctrines théologiques, que l'unité n'est pas possible ?

Ce second problème, Henri Clavier le traite aussi, en se servant, comme pour traiter le précédent, de tout l'apport des deux siècles de travail critique qui nous précèdent.

Enfin, le savant auteur de cet ouvrage pose la question de l'unité qui pourrait exister entre les deux bibliothèques, celle des Hébreux, qui est aujourd'hui la Bible du judaïsme, et celle de la Nouvelle Alliance, que le judaïsme bien évidemment ne reconnaît pas. Les chrétiens par contre ont pensé depuis le commencement — cela se voit dans les livres du Nouveau Testament — que toute la Bible hébraïque est parole de Dieu, inspirée par Dieu, et que leurs propres livres, les livres du Nouveau Testament, forment avec la Bible hébraïque un ensemble cohérent, homogène, tout entier inspiré par Dieu. Des hérésiarques, comme les disciples de Marcion, de Valentin, de Mani, puis, plus tard les cathares, opposeront au contraire les livres de la Nouvelle Alliance (Nouveau Testament) à la Bible hébraïque, comme ils opposeront le Dieu du Nouveau Testament au Dieu de l'Ancien Testament.

L'analyse de ces problèmes est bien évidemment capitale. Si ces deux bibliothèques, l'hébraïque et la chrétienne, sont seulement et exclusivement œuvre des hommes, s'il n'y a pas d'inspiration surnaturelle des auteurs humains, des prophètes et des apôtres, — alors, vraisemblablement, nous aurons affaire à deux bibliothèques faites de livres qui ne pourront pas entrer dans une unité de pensée.

Imaginez que vous preniez les livres des philosophes et que vous les imprimiez dans un seul ouvrage : vous obtenez une cacophonie. Imaginez que vous preniez les livres des commentateurs de Marx, de Nietzsche ou de Heidegger, et que vous les imprimiez dans un seul ouvrage : vous verrez aussitôt que chacun des commentateurs estime que l'autre, le voisin, le collègue, n'y a rien compris. Personne n'est d'accord avec personne parmi les commentateurs de Marx, de Nietzsche ou de Heidegger, pas plus d'ailleurs que parmi les commentateurs de Platon ou de Descartes.

Si donc Écriture sainte était exclusivement humaine, elle serait une bibliothèque constituée de livres et de documents hétérogènes, inconciliables entre eux du point de vue de la pensée, un ensemble disparate.

Si par contre il existe une certaine unité dans ces deux bibliothèques, malgré la diversité des temps et des milieux de composition, s'il existe une certaine continuité organique dans la pensée, depuis les plus anciennes traditions hébraïques jusqu'aux derniers livres qui entrent dans la composition du Nouveau Testament, alors l'hypothèse d'une inspiration surnaturelle des Saintes Écritures est possible.

La difficulté, pour nous, en cette fin du XXe siècle, s'est accrue parce que nous voyons beaucoup plus clairement que nos Anciens des siècles passés les différences de points de vue entre les divers documents, les divers livres qui composent la Bible hébraïque et le Nouveau Testament grec.

L'unité à laquelle nous parvenons n'est donc plus une unité statique. C'est plutôt l'unité d'une pensée qui se cherche à travers une multiplicité de traditions, d'auteurs différents, de points de vue. C'est une unité qui apparaît mieux au terme du processus, au terme de la Révélation, que dans les étapes initiales.

Il existe un développement de la Révélation. La Révélation a été communiquée progressivement à l'humanité, et il ne pouvait pas en être autrement, puisque la Révélation, c'est la communication d'une connaissance, et que cette communication implique de la part de l'humanité

une transformation qui ne peut être que progressive. Dans cette révélation progressive et continue, de siècle en siècle, on discerne l'unité d'une pensée qui progresse et qui trouve la plénitude de son expression dans les livres de la Nouvelle Alliance.

L'amour humain et la théorie de l'Information [45]

Nos lecteurs connaissent la théorie biologique de l'information. Voici quarante ans déjà les biologistes découvraient ces molécules géantes qui portent et qui véhiculent l'information génétique. En 1953, un jeune biochimiste américain Watson, et son compagnon un peu moins jeune, Crick, découvraient la structure, la forme de ces molécules géantes qui portent l'information génétique : deux filaments enroulés l'un autour de l'autre dans une structure qui rappelle celle des escaliers en colimaçon. Cette molécule géante a pour propriété de se diviser et de se recopier elle-même fidèlement.

Nous connaissons la composition de cette molécule géante : quatre éléments fondamentaux, les quatre bases, qui sont comme quatre signes, un sucre, un acide phosphorique. Les messages sont écrits en utilisant des termes qui comprennent trois signes. Le télégramme se lit en longueur. Ce système linguistique a été inventé dès les origines de la vie, il y a plus de trois milliards d'années. Il est constant pour toutes les espèces vivantes depuis les origines, ce qui atteste l'unité de composition et donc l'unité d'origine de toutes les espèces.

Ces molécules géantes se trouvent pelotonnées à l'intérieur du noyau de la cellule. Ce sont les bibliothèques dans lesquelles sont inscrites toutes les informations qui sont requises pour commander à la construction d'un être vivant nouveau conforme à son espèce — non seulement celles qui sont requises pour le construire, mais aussi celles qui sont exigées pour qu'il puisse vivre et se développer. Autrement dit, dans cette bibliothèque logée dans le noyau de la cellule, se trouvent non seulement les informations, ou les instructions, ou les plans de construction qui déterminent l'anatomie de l'être vivant qui va être créé, mais aussi sa physiologie, son comportement, sa vie sociale et politique, ses amours. Tout est programmé, prescrit à l'intérieur de cette molécule géante logée dans le noyau de la cellule, tout ce qui est nécessaire pour que l'être vivant puisse être formé, constitué, et pour qu'il puisse vivre.

A partir de ces molécules géantes qui sont comme de longs télégrammes, sur lesquels sont inscrits, dans une langue constituée de quatre mots qui s'écrivent trois par trois, les messages constitutifs des êtres vivants, à partir de ces molécules géantes initiales, fondamentales, procèdent d'autres molécules géantes qui sont recopiées sur les précédentes et qui contiennent donc, elle aussi, l'information créatrice constituante. Mais ces secondes molécules géantes ont la capacité de sortir du noyau de la cellule et d'aller sur des appareils, les ribosomes, qui sont comme des chaînes de montage. Elles portent les instructions qui sont requises pour construire ces longues molécules fonctionnelles que sont les protéines.

Les protéines sont des molécules géantes qui sont écrites ou composées avec vingt éléments fondamentaux, vingt mots, les vingt acides aminés arrangés dans des ordres divers. Ainsi, avec les lettres de nos alphabets, nous pouvons écrire tous les livres du monde et même ceux qui n'existent pas encore. Avec vingt acides aminés, la vie a écrit ou composé toutes les protéines fonctionnelles de tous les êtres vivants depuis les origines de la vie.

Ce système aussi existe depuis les origines de la vie, il y a plus de trois milliards d'années, preuve, là encore, de l'unité de composition et d'origine.

Lorsqu'un lion épouse sa lionne chérie, il lui communique plusieurs millions de spermatozoïdes. Dans la tête de chacun de ces spermatozoïdes se trouve la molécule géante dans laquelle sont inscrites toutes les instructions requises pour construire un petit lion capable de vivre, de chasser, d'épouser à son tour. La lionne communique elle aussi un message qui se trouve dans

[45] La Voix du Nord, 8 août 1980.

l'ovule qui va être fécondé. Les deux messages, celui qui est donné par le lion et celui qui est fourni par la lionne, se combinent, selon des lois que nous ne connaissons pas encore, et l'ovule de la lionne se divise en deux, puis en quatre, et ainsi de suite : commence le développement du petit lion qui va naître quelques mois plus tard.

Lorsque l'homme s'unit physiquement à la femme, il communique, tout comme le lion, des millions de spermatozoïdes dont chacun contient, dans sa tête, la bibliothèque des informations requises pour composer un petit d'homme. La femme communique aussi un message et lorsque les deux messages se sont combinés, commencent le développement et la formation de l'embryon qui va aboutir à un enfant d'homme viable. L'homme et la femme ne créent pas l'enfant : ils communiquent l'un et l'autre un message. Lorsque les deux messages génétiques se combinent, commence un enfant d'homme qui n'existait pas auparavant. C'est donc bien une création réelle qui est à l'œuvre, mais ce ne sont pas l'homme ni la femme qui créent l'enfant. Ils se contentent de transmettre une information qu'ils ont eux-mêmes reçue. L'enfant ne leur appartient donc pas. L'enfant est créé dans la matrice de la femme. Il est un hôte.

Les biologistes nous enseignent depuis plusieurs années que la merveille qui fut l'invention de la sexualité a pour résultat que chaque être vivant créé est original, nouveau, inédit. Il est un poème nouveau et subsistant, tel qu'on n'en a jamais vu et tel qu'on n'en verra jamais plus.

Chaque être est irremplaçable. Dans le nouveau message génétique qui est constitué par la combinaison des deux messages génétiques, celui qui est fourni par le père et celui qui est fourni par la mère, il faut distinguer de longs chapitres qui commandent à la construction d'un vertébré, d'un mammifère, d'un anthropoïde, d'un homme, — et puis certains chapitres singuliers qui vont déterminer la singularité et l'originalité de cet individu nouveau qui vient d'être créé.

C'est ici que la biologie nous fournit des lumières nouvelles concernant la théorie de l'amour humain. Lorsqu'une femme regarde un homme, elle a l'intuition biologique, la connaissance intuitive et instinctive de l'information qu'elle peut en recevoir, car chaque homme communique des messages qui sont à son image et à sa ressemblance. La femme le sait, elle le sait avant toute instruction, avant d'avoir été à l'école. Elle sait que l'enfant qu'elle aura de cet homme, de tel homme, sera pour une part à l'image et à la ressemblance de cet homme. Elle a une connaissance intuitive, quasi prophétique, de l'enfant qui peut naître d'elle et de cet homme. C'est ainsi que la femme choisit, lorsqu'elle choisit, en fonction des messages qu'elle peut recevoir.

Léonard de Vinci disait de la peinture qu'elle est chose mentale. On pourrait aujourd'hui sans paradoxe soutenir la même chose de l'amour physique. La passion entre deux êtres, la passion physique entre Tristan et Yseult, entre Ysée et Mésa, comporte une logique profonde, une logique qui est celle de la biologie. L'enfant qui naîtra de cet amour est unique, exclusif, inédit, irremplaçable, et les amants ont tout à fait raison de dire que leur amour est unique, inouï et irremplaçable. Le message que l'un communiquera à l'autre va aboutir à la composition d'un message absolument original. L'amour est un choix parmi les messages. Anna Magdalena Bach savait intuitivement quels messages elle pouvait recevoir du maître de chapelle qu'elle avait entendu et qu'elle avait entrevu. Elle savait que de lui elle pouvait avoir des enfants qu'elle ne pourrait avoir d'aucun autre.

Il faut dont réhabiliter l'amour physique, l'amour passion, car il contient une logique de la nature et de la Création. On parle beaucoup aujourd'hui de l'amour physique, mais on en parle mal, parce qu'on ne discerne pas quelle est la signification métaphysique de l'amour passion. On en parle mal parce qu'on a dissocié ce qui relève du corps et ce qui relève de la pensée. C'est l'erreur de Descartes et l'école cartésienne.

La biologie moderne nous apprend à redécouvrir le fait que dans la nature tout est pensée, car tout a été pensé. L'amour humain est aussi une pensée, un amour entre deux pensées qui se sont

choisies. Un être vivant, disait le grand Claude Bernard, se définit par son idée directrice. Un siècle plus tard, la biologie moderne nous découvrait que l'idée directrice et constituante de l'être vivant est inscrite physiquement dans ces molécules géantes qui se trouvent dans le noyau de chaque cellule. L'amour humain, c'est ce par quoi l'homme et la femme coopèrent à la Création en choisissant l'être qui va commencer d'exister. Ils le choisissent, cet être nouveau qui va être créé avec leur coopération, en se choisissant entre eux.

Mariam [46]

Mariant est le nom hébreu de celle que nous appelons en français Marie, la mère du rabbi galiléen Ieschoua.

Pour comprendre l'importance que les théologiens chrétiens depuis bientôt vingt siècles ont attribué à Marie, la mère de Jésus, il importe tout d'abord de comprendre qui est Jésus et ce qu'il est. Le point de départ, c'est cet homme qui, de son nom hébreu, s'appelait Ieschoua. Il a été vu, observé, écouté par des hommes et des femmes qui l'ont entouré, accompagné. Ils ont constaté que cet homme était pleinement homme, intégralement homme, anatomiquement, physiologiquement, psychologiquement, intellectuellement, moralement. Ce n'était pas une apparence d'homme, ce n'était pas un être fantastique.

D'autre part, ses compagnons et tous ceux qui l'entouraient ont observé que cet homme n'était pas seulement homme, ou exclusivement homme. Il avait en lui la sagesse de Dieu, la puissance de Dieu, la sainteté de Dieu et il disposait de cette sagesse, de cette science, de cette puissance, comme de son bien propre. Il priait Dieu, qu'il appelait son père, en araméen : *Abba.* C'est donc qu'il existait une distinction objective entre lui et Dieu. Mais il pouvait dire : "Le Père est en moi et moi je suis dans le Père". Il existait entre lui et Dieu, une immanence réciproque.

Cette première expérience, initiale, a été relevée, notée, mise, partiellement, par écrit, traduite dans la langue grecque. Il en résulte pour nous ces quatre petits livres : les Évangiles synoptiques et le Quatrième Évangile

Après cela, un long travail de réflexion et d'analyse a commencé, qui se poursuit encore de nos jours et qui a pour but de penser cet être singulier, concret, qui est pleinement homme, intégralement homme, mais non pas exclusivement homme ou seulement homme. Ce long travail séculaire a produit une science qui s'appelle la christologie, science qui a pour objet cet être singulier concret qui est celui que les chrétiens appellent le Christ, comme la cosmologie est une science qui a pour objet l'Univers, la biologie une science qui a pour objet les êtres vivants, l'anthropologie une science qui a pour objet l'Homme.

Cette science qui est la christologie s'est développée à travers des crises redoutables. Dès le début, dès les premières générations, certains théoriciens tendaient à éliminer ou du moins à diminuer, à exténuer, la pleine et réelle humanité de cet homme-là. Ce sont les tendances que l'on appelle docètes, du grec *dokein,* "il semble". Elles tendaient à faire du Christ une apparence d'homme.

D'autres au contraire, en sens inverse, reconnaissaient la pleine humanité du Christ, mais ne discernaient pas suffisamment l'union substantielle à Dieu, l'immanence réciproque de Dieu et de l'homme dans cet être concret qui est Jésus. Ils tendaient à considérer Jésus comme un prophète, un très grand prophète, sans voir ce qu'il avait en propre, ce qui constituait une nouveauté : cette union toute nouvelle de l'Homme créé à Dieu incréé, cette communication de Dieu et de l'Homme dans cet être concret. L'Union même de l'Homme créé à Dieu incréé dans cet être singulier concret a fait difficulté. Elle a été comprise par certains comme une association, comme une juxtaposition, alors qu'elle était une union réelle, union dans laquelle Dieu et l'Homme ne sont pas confondus, mais restent distincts, avec leurs puissances propres, leurs opérations propres, leurs autonomies.

Cette union substantielle de l'Homme nouveau créé pour cette union, à Dieu incréé, on l'a appelée l'Incarnation. Elle a été formulée par le pape Léon, au Ve siècle, en ces termes : "L'Homme véritable a été uni à Dieu véritable".

---

[46] *La Voix du Nord,* 14 août 1980.

C'est en méditant sur cette union qui est l'Incarnation, sur les conditions de cette union, que les théologiens chrétiens ont progressivement dégagé ce qui concerne Marie, la mère de Jésus.

Si cet être singulier concret qui est Jésus de Nazareth, c'est, selon la formule du pape Léon, l'Homme véritable uni à Dieu véritable, alors on peut dire aussi bien qu'il est Dieu qui s'unit l'homme. Il est, il réalise, il constitue l'Union de l'Homme à Dieu. Jésus désigne donc un ensemble relationnel constitué par Dieu qui s'unit l'Homme et l'Homme uni à Dieu. Marie n'est donc pas seulement la mère d'un homme, elle est la mère de l'Homme véritable uni à Dieu véritable ou, ce qui revient exactement au même, la mère de Dieu qui s'unit l'Homme. Pour avoir laissé dire dans sa cathédrale, en 428, qu'il ne faut pas appeler Marie, mère de Dieu, mais seulement mère du Christ, le patriarche de Constantinople, Nestorius, a été déposé par le Concile Éphèse en 431.

Si en effet l'enfant que Marie a porté et qu'elle a mis au monde, est seulement ou exclusivement homme, alors il n'y a pas depuis le premier instant de la conception, union substantielle entre l'Homme et Dieu, il n'y a pas Incarnation. S'il y a Incarnation, alors il est légitime de dire que Marie est mère de Dieu, puisqu'elle a été la mère de cet enfant qui est Dieu lui-même s'unissant l'Homme, ou, ce qui revient strictement au même, mère de l'Homme véritable uni à Dieu véritable.

Ce n'est donc pas du tout, comme on le croit souvent, pour des raisons affectives ou sentimentales que s'est développé le dogme, c'est-à-dire la doctrine, concernant Marie. C'est pour des raisons logiques, à cause d'analyses logiques qui portent sur la réalité de l'Incarnation. La doctrine ou théorie de l'Incarnation elle-même est fondée sur un fait qui a été objet d'expérience et c'est cette expérience, transmise par voie écrite jusqu'à nous, qui est le fondement de cette science qui est la christologie.

L'union réelle, substantielle, de l'Homme créé à Dieu incréé a été réalisée avec le consentement de l'homme et ici, en l'occurrence, avec le consentement de la femme. Il suffit d'étudier les mœurs, les habitudes de Dieu dans l'histoire de son peuple, pour constater que, selon l'expression des Pères, Dieu ne fait pas violence. L'Incarnation, c'est-à-dire l'union de l'Homme nouveau créé pour cette union, à Dieu incréé, ne s'est pas réalisée non plus sans le consentement de la femme en qui cette création de l'âme humaine de Jésus et cette union de l'âme humaine de Jésus à Dieu incréé, s'est réalisée.

Les théologiens ont longuement médité sur ce consentement qui a été requis pour que l'union substantielle de l'Homme à Dieu soit possible. Et ils sont parvenus à la conclusion que ce consentement impliquait de la part de celle qui l'a accordé, une sainteté toute particulière. Ils ont médité sur les prophètes hébreux qui, comme Jérémie par exemple, ont été créés pour la mission prophétique dont ils ont été chargés. Pour recevoir la parole de Dieu librement et pour la communiquer à l'humanité entière, une sainteté est requise. Le prophète est conçu, créé pour cette mission et il est, par création, pourvu de tout ce qui est nécessaire pour l'accomplir. Marie a consenti librement à recevoir en elle la Parole même de Dieu. Elle a consenti librement à la création en elle de cet Homme nouveau conçu selon le cœur de Dieu et uni depuis sa conception à Dieu incréé.

Un très grand théologien, en 1302, à la Sorbonne, a défendu contre les autres théologiens de l'université, l'hypothèse selon laquelle, pour consentir à l'œuvre de Dieu en elle, il fallait que Marie ait été créée sainte. C'est cette hypothèse du bienheureux Jean Duns Scot qui a été reconnue exacte et définie solennellement par l'Église en 1854. Rappelons en passant, s'il en était besoin, que ce dogme qui porte sur la création de Marie et que l'on appelle le dogme de l'Immaculée Conception, n'a pas de rapport direct avec la virginité de Marie et ne porte pas sur ce point. Ce dogme signifie que Marie a été créée sainte pour sa mission, qui est de consentir à ce que Jean Duns Scot a appelé le Chef-d'œuvre de Dieu : l'union de l'Homme créé à Dieu incréé.

En 1950, l'Église a défini ce qu'elle pense, à savoir que Marie, dès l'instant de sa mort, est

entrée tout entière dans la gloire de Dieu et donc qu'elle n'a pas attendu la fin des temps pour entrer dans sa condition définitive. Cette définition est très importante, car elle pourrait bien constituer un point de départ pour un développement dogmatique ultérieur. Saint Paul écrit aussi dans l'une de ses lettres : "Je désire être résolu et être avec le Christ." Ce qui signifie qu'il pense bien, lui aussi,

228

saint Paul, être avec le Christ éternellement dès l'instant de sa mort. Pour tous les saints et toutes les saintes, l'Église pourrait bien définir demain qu'ils entrent dans la gloire éternelle de Dieu dès l'instant de leur mort.

C'est ainsi d'ailleurs que les saints et les saintes ont vécu leur mort, comme l'attestent de nombreuses biographies. L'Église aurait donc défini tout d'abord pour Marie ce qu'elle pense être vrai pour tous les saints et toutes les saintes. Le privilège de Marie ne serait pas, dans cette hypothèse, un privilège exclusif, mais une priorité d'honneur et d'excellence.

Encore une fois, le dogme concernant Marie ne s'est pas développé pour des motifs affectifs, mais à cause d'analyses théologiques qui portent sur des questions fondamentales : Qu'est-ce que l'incarnation ? A quelles conditions l'incarnation est-elle possible ? Quelle est la part de l'homme, la coopération active de l'homme et de la femme dans l'œuvre créatrice de Dieu ? La coopération de Marie a été éminente dans l'œuvre ultime et finale de Dieu. C'est la raison pour laquelle l'Église lui reconnaît de plus en plus une dignité éminente ; elle est l'humanité qui consent et qui coopère à l'œuvre de Dieu.

Christianisme et politique [47]

Le christianisme est une doctrine, parmi d'autres qui couvrent aujourd'hui la planète : le bouddhisme, le marxisme, le taoïsme, l'islam, le judaïsme, l'athéisme purement matérialiste et d'autres... Cette doctrine qu'est le christianisme se définit par quelques thèses, quelques assertions : l'Univers est une création, voulue, aimée, et destinée à une certaine finalité. L'homme, qui vient d'apparaître, le dernier dans l'histoire de notre système solaire, est un animal appelé à une transformation, à une nouvelle naissance et, après cette nouvelle création, à prendre part à la vie même de Dieu l'Incréé créateur de l'Univers entier. A partir de là quelques conséquences s'ensuivent dans l'ordre politique.

L'ordre politique, c'est l'organisation de la cité, de la nation, de État, de l'ensemble des nations, et donc de l'humanité entière. Une évidence qui apparaît aussitôt, si l'on connaît tant soit peu la doctrine chrétienne, c'est que, du point de vue de celle-ci, l'ordre politique n'est pas définitif, il n'est pas ultime, il ne représente pas le moment suprême dans l'aventure et l'ascension de l'humanité. Nous venons de le dire, du point de vue du christianisme orthodoxe, la finalité ultime de la Création c'est, pour l'homme, la participation à la vie même de Dieu. L'ordre politique est très en deçà de cette finalité. Il représente donc un moment, nécessaire sans doute, mais nullement ultime.

Toute doctrine politique ou philosophique qui imagine que l'ordre politique représente le sommet de l'évolution humaine, le point d'achèvement de la destinée humaine, est évidemment incompatible avec le christianisme qui regarde au-delà de cet horizon politique. Toute doctrine quelle qu'elle soit, d'extrême droite ou d'extrême gauche, qui entreprend ou tente de soumettre le christianisme à ses propres fins, d'utiliser le christianisme pour ses propres visées, et qui considère donc le christianisme comme un moyen au service de l'ordre politique, toute doctrine qui entreprend cela essaie de pervertir et par là même d'annihiler le christianisme, qui n'est pas au service de la politique. C'est la politique qui doit être au service de l'unique finalité ultime de l'Homme, finalité que le christianisme fait connaître à l'humanité entière.

Le christianisme est une doctrine, une théorie de la Création et il considère cette création comme bonne, excellente. Il prétend apporter à l'humanité entière une information créatrice nécessaire pour que l'humanité s'achève. Toute doctrine politique, d'extrême droite ou d'extrême gauche, qui va à l'envers du sens de la Création, qui tend à détruire l'Homme, ou à l'avilir, ou à le faire régresser, est incompatible avec le christianisme. Elle est antichrétienne par le fait même qu'elle poursuit un but qui va à l'envers du sens de la Création. Toute destruction est mauvaise, du point de vue du christianisme. La Création est bonne, et le mal, c'est l'inverse de la Création. Toute politique qui conduit à la destruction de l'Homme est donc mauvaise du point de vue chrétien, et opposée au christianisme.

Les théologiens de l'Église chrétienne admettent depuis saint Augustin qu'un petit peuple qui est menacé de destruction par un peuple plus puissant, a le droit de se défendre. C'est ce qu'on appelle le droit naturel. On ne peut pas demander à un petit peuple de se laisser massacrer. Mais c'est le seul cas où les théologiens autorisés de l'Église chrétienne considèrent la guerre comme légitime.

Toute guerre qui poursuit des fins de domination, d'extermination, de vol, de rapine, d'asservissement de l'Homme, est considérée par les théologiens les plus compétents en la matière comme abominable. Et les théologiens les plus autorisés estiment que toute guerre est désormais illégitime, parce qu'avec les moyens modernes de destruction, une guerre comme celle que l'on envisage froidement ne contribuerait pas à sauver les personnes — ce qui serait sa seule justification

[47] La Voix du Nord, 23 août 1980.

— mais à les détruire.

De toute manière l'idée de guerre totale, qui atteint les civils, les femmes et les enfants, a toujours été considérée par les théologiens comme abominable. Elle ne saurait être envisagée par une conscience chrétienne. La guerre totale telle qu'elle se pratique depuis quelques siècles est foncièrement païenne, foncièrement antichrétienne. Celle qui se prépare, et telle qu'elle se prépare, est la destruction de l'humanité : le crime par excellence, le crime ultime contre l'Homme et contre Dieu son Créateur.

Il est étonnant de voir tant d'hommes politiques, dont certains se prétendent chrétiens, sembler aveugles à cette évidence ; cette guerre que l'on prépare avec tant de zèle et d'énergie de toutes parts, cette guerre qui fera appel à des armes qui détruiront des peuples entiers par millions et dizaines de millions, elle ne saurait être envisagée par une conscience chrétienne. Cette cécité, chez tant d'hommes État et d'hommes politiques qui par ailleurs se prétendent chrétiens, est quasi surnaturelle.

On peut bien entendu être partisan de la guerre qui se prépare et des armes nouvelles que l'on prétend utiliser. Mais on ne peut pas simultanément être partisan de telles armes et prétendre professer le christianisme : cela implique contradiction. C'est une question de simple logique. On ne peut pas envisager de tuer dix, vingt ou trente millions d'hommes, de femmes et d'enfants russes, et professer simultanément le christianisme, pour une raison très simple, c'est que du point de vue de Dieu l'unique créateur, un enfant russe vaut un enfant de chez nous, il a un prix infini, et personne n'a le droit d'y toucher. Il ne nous appartient pas.

Sur ce point, nous n'avons d'ailleurs pas à improviser. Depuis plusieurs dizaines d'années les papes qui se succèdent élèvent la voix pour condamner ces armes nouvelles et la préparation de la guerre qui vient. Le dernier Concile œcuménique s'est prononcé sur ce point avec toute la fermeté et l'autorité désirables. Récemment, à Paris, le pape Jean-Paul II a lancé un appel à la révolte des consciences à l'encontre de cette extraordinaire passivité des nations qui se laissent conduire vers l'abattoir général. Le lendemain même de son discours à l'Unesco, deux grands partis politiques français engageaient une savante discussion sur la question de savoir s'il convenait d'entreprendre la fabrication de ces armes nouvelles qui détruisent l'Homme sans abîmer le matériel. Et on a vu un responsable d'un parti dit de gauche se prononcer en faveur de la préparation de cette arme nouvelle.

Ce qui manque en France, en ce moment, c'est un mouvement politique humaniste, c'est-à-dire un rassemblement d'hommes et de femmes qui veulent défendre l'Homme, tout l'Homme, où qu'il soit, quelles que soient sa race ou sa nation, quel que soit son âge, quelles que soient sa taille ou son poids, qu'il soit déjà né ou à naître.

Il est étonnant de voir des partis politiques qui par ailleurs s'opposent avec tant de virulence, s'entendre merveilleusement dès lors qu'il s'agit de tuer les enfants avant leur naissance ou de préparer des armes qui ont pour seule et unique finalité de tuer les enfants des autres. Le christianisme comporte des exigences dans l'ordre politique, et des implications, qui ne sont pas quelconques. Elles sont aisément discernables dès lors que l'on sait se servir de cet instrument qui en principe est le propre de l'homme : l'analyse logique. Tout ce qui va dans le sens de la Création est compatible avec le christianisme. Tout ce qui va en sens inverse est mauvais et appartient à l'antichristianisme. Il n'est pas du tout nécessaire d'être chrétien pour comprendre que brûler un enfant au napalm est mauvais pour cet enfant. C'est dire que les exigences humanistes de l'ordre politique relèvent en droit de la raison et de l'expérience. Il n'est pas nécessaire de connaître la finalité ultime de la Création pour comprendre qu'il faut laisser vivre l'enfant qui commence d'exister et qu'il convient de consacrer nos efforts et notre intelligence à autre chose qu'à préparer le massacre général de l'humanité.

Un parti politique humaniste laïc est donc parfaitement concevable, fondé sur des principes

humanistes évidents par eux-mêmes. N'importe quoi en politique n'est pas compatible avec le christianisme. On peut appeler chrétienne, si l'on veut, une politique qui favorise la création de l'homme, son développement et l'approche de sa finalité ultime. Nombre de chrétiens, parmi les plus influents dans l'ordre politique, semblent s'imaginer que le christianisme comporte des exigences qui ne s'appliquent qu'à la vie individuelle, aux relations entre individus. C'est évidemment une erreur grossière.

Le christianisme comporte des exigences qui s'appliquent à l'ordre politique, à l'ordre international. C'est ce que les derniers papes et en particulier celui qui est aujourd'hui à Rome ne cessent de rappeler et de crier dans le désert des peuples. Si l'on considère aujourd'hui l'humanité dans son ensemble avec les doctrines qui s'y affrontent on peut constater objectivement, si l'on regarde bien, que l'Église est le lieu à partir duquel on défend l'Homme, tout homme et l'homme tout entier, depuis le premier commencement de son existence et en tout lieu.

Serait-elle le dernier bastion de l'humanisme intégral ? Le paganisme et l'antichristianisme montent en ce moment sur la Terre comme une marée qui menace de tout engloutir. Jamais l'humanité n'a autant massacré et torturé qu'au XXe siècle et les nations dites civilisées se préparent en ce moment même avec une extraordinaire dépense d'énergie au crime ultime : la destruction de l'humanité entière. Ernest Renan et d'autres, au siècle dernier, voulaient nous faire croire que le paganisme ce sont les belles statues de l'Acropole et les nymphes dans les bosquets. Nous connaissons aujourd'hui le visage, les visages des paganismes modernes : les camps de concentration, les chambres à gaz, les chambres de torture, les enfants affamés ici, parce qu'à côté des nations qui regorgent de victuailles ne veulent pas leur envoyer quelques avions chargés de nourriture.

Un congrès international consacré à l'athéisme [48]

Entre le 6 et le 10 octobre se tient à Rome, à la Cité du Vatican, un Congrès international consacré au problème de l'athéisme. Il est organisé par l'Université pontificale. Il rassemble des spécialistes du monde entier. Le problème de l'athéisme est en somme un problème simple. Il s'agit de savoir si l'Univers est pensable seul, ou non. Si l'Univers existe tout seul, alors l'athéisme est vrai, et il faudra en tenir compte dans nos pensées et dans nos actes. Bien entendu, si l'Univers est seul, alors il est éternel dans le passé. S'il est seul, il est la totalité de l'être, il est l'être même. Personne n'a jamais pu penser que l'être, la totalité de l'être, surgisse du néant. Si donc l'athéisme est vrai, alors l'Univers est l'être purement et simplement, la totalité de l'être, et l'Univers ne peut pas avoir commencé.

On sait — nous l'avons rappelé à nos lecteurs dans quelques chroniques consacrées l'an passé au beau livre de Steven Weinberg, *Les Trois premières minutes de l'Univers* (trad. française, éd. du Seuil, cf. p. 106) —, on sait que les astrophysiciens du monde entier, aujourd'hui, nous décrivent le premier quart d'heure de l'Univers ou même ses premières minutes, fraction de seconde par fraction de seconde. Weinberg n'est pas un farceur : il a eu le Prix Nobel de Physique l'an passé. Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers doit être éternel dans le passé. Si l'astrophysique établit aujourd'hui que l'Univers n'est pas éternel dans le passé, mais qu'il a commencé, alors l'athéisme n'est pas vrai. C'est simple. Un bon élève de l'école communale peut faire ce raisonnement.

Mais il y a autre chose. Nous avons découvert depuis un siècle que l'Univers n'est pas un système fixe, éternel, tout fait, immobile, sans genèse et sans corruption, comme se l'imaginait Aristote au IVe siècle avant notre ère. Nous avons découvert depuis un siècle que l'Univers est une histoire, un système physique en régime de genèse et de genèse continuée. Dans les premières fractions de seconde, les atomes n'étaient pas encore constitués. Il existe, nous l'avons découvert seulement au XXe siècle, une genèse de la matière, qui va des noyaux les plus simples, les protons ou noyaux d'hydrogène, jusqu'aux plus complexes. La composition ou formation des noyaux complexes ou lourds se continue à l'intérieur des étoiles. La matière physique a une histoire. Elle est en régime de composition depuis quelque quinze milliards d'années. Les Anciens ne savaient pas cela : ils s'imaginaient que la matière est éternelle, sans genèse, sans usure, sans vieillissement, sans corruption.

Nous savons aujourd'hui qu'il existe une genèse de la matière dans l'histoire de l'Univers, et que la matière vieillit. Parler d'éternité de la matière, pour un physicien, aujourd'hui, c'est bruiter une apparence de parole, c'est dire quelque chose qui n'a pas de sens. Mais ce n'est pas tout. Nous savons que dans l'histoire de la genèse de l'Univers, il existe des étapes : formation des étoiles ; formation des galaxies il y a quelque dix milliards d'années ; formation de notre étoile, le Soleil, il y a environ cinq milliards d'années ; formation de notre microscopique planète, la Terre, il y a un peu moins de cinq milliards d'années.

Nous savons que la composition de la matière se poursuit sur les obscures planètes : elle ne pourrait pas se poursuivre à l'intérieur des étoiles. C'est sur les obscures planètes suffisamment fraîches que se poursuit la composition de la matière qui aboutit à ces structures que sont les molécules, puis les molécules faites de molécules, les molécules géantes, enfin l'invention de ces molécules géantes qui sont des messages, qui sont des télégrammes, et qui portent inscrites en elles tous les renseignements qui sont nécessaires pour composer les systèmes biologiques, d'abord les plus simples, les monocellulaires, puis progressivement des systèmes biologiques de plus en plus

[48] *La Voix du Nord,* 10 octobre 1980.

compliqués, et cela pendant trois milliards d'années au moins, jusqu'à l'Homme qui vient d'apparaître.

Si l'athéisme est vrai, l'Univers est seul, de toute éternité. Il faut donc supposer que l'Univers a su inventer et composer tout seul ce qui est apparu en lui progressivement au cours de son histoire, au cours de sa genèse, que nous connaissons maintenant assez bien. L'Univers d'il y a quinze ou vingt milliards d'années qui n'était qu'énergie sous forme quantifiée et simple, a su se donner à lui-même ce qu'il n'avait pas. Il a su inventer, composer, de la matière complexe, des étoiles, des galaxies, des systèmes solaires ; il a su composer de la matière de plus en plus complexe. Il a su inventer seul, puisqu'il est seul, ces merveilleuses molécules qui sont des messages, des plans de construction, des bibliothèques qui contiennent toutes les informations requises pour composer le premier vivant, et puis tous les suivants, jusqu'à l'Homme. Il faut donc, dans cette hypothèse, saluer l'Univers et le proclamer : il était très doué, ce petit, lorsqu'il était très petit, tout au début de son explosion, de son expansion. Il avait en lui, de toute éternité, tout ce qui est requis pour inventer seul tout ce qui de fait est apparu, jusques et y compris l'Homme capable de pensée. Il faut donc bien reconnaître dans l'Univers, de toute éternité, une certaine Pensée. Mais puisque les astrophysiciens nous disent que l'Univers a commencé il y a environ quinze ou vingt milliards d'années, alors il faut supposer qu'un petit Univers pourvu d'une pensée géniale est issu du néant absolu tout seul.

La question est de savoir si l'athéisme est pensable, s'il est intelligible, compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui de l'Univers, de sa genèse, de son histoire, de son évolution. Les chrétiens et leurs frères athées commettent généralement, me semble-t-il, une erreur initiale : ils posent en principe, ils partent du présupposé que la question de l'athéisme ne relève pas de l'analyse, de la pensée rationnelle. Ils vont répétant, les uns et les autres, que c'est une question de foi, d'option, de préférence, de pari, de sentiment. C'est là l'erreur, et l'on connaît bien les sources philosophiques de cette erreur : ce sont les maîtres à penser de l'Europe depuis quelques siècles. Il est bien évident que la question de savoir si l'athéisme est pensable ou non, compte tenu de ce que nous savons de l'Univers dans lequel nous venons d'apparaître, relève de l'analyse. Ce qui est nouveau en cette fin du XXe siècle, c'est que nous disposons désormais des données expérimentales nécessaires pour entreprendre cette analyse et pour la réussir. La seule question intéressante, importante, est de savoir ce qui est vrai, ou, plus simplement, ce qui est. C'est bien entendu à l'analyse, à l'intelligence humaine que revient le soin de répondre à cette question.

Simples remarques de vocabulaire concernant le racisme, l'antisémitisme et l'antijudaïsme [49]

Le racisme est une doctrine selon laquelle telle race, par exemple la race dite arienne, selon les théoriciens du national-socialisme, est l'espèce humaine ; les autres races ne font pas partie de l'espèce humaine. En sorte que le massacre d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant à d'autres races que la race dite ou supposée arienne, ne constituait pas, aux yeux des théoriciens du nazisme, un crime contre l'Homme, puisque, toujours selon ces théoriciens, ces races ne font pas partie de l'espèce humaine. Les théories national-socialistes se fondaient donc sur une hypothèse concernant les origines humaines. Cette hypothèse, les spécialistes l'appellent poly-phylétiste, du grec *poly,* beaucoup, nombreux, et du latin *phylum* qui recouvre le grec *phyllon,* feuille, à moins que ce ne soit *phylon,* la race, la tribu.

Quoi qu'il en soit de ce point d'étymologie, l'hypothèse en question s'énonce en ces termes : l'humanité actuelle, ou l'ensemble des hommes, des femmes et des enfants que l'on a l'habitude d'appeler l'Humanité, cet ensemble, nous disent les théoriciens racistes, est en réalité constitué de plusieurs espèces, les unes antérieures à l'apparition de l'Homme réel et digne de ce nom, et l'une d'entre elles, la nôtre, la seule vraiment et authentiquement humaine. Plusieurs espèces se mêlent donc dans l'humanité actuelle, et les théoriciens racistes estiment qu'il faut éviter ce mélange. Bien entendu, dans cette hypothèse, la bonne espèce, c'est-à-dire la bonne race, celle à laquelle appartiennent en général les théoriciens, est supérieure aux autres, et il existe entre la race à laquelle appartiennent les doctrinaires et les autres, non pas seulement des différences de degré, mais une différence de nature, un abîme : celui qui sépare l'Homme de l'animal.

Cette hypothèse n'est reçue, à ma connaissance du moins, par aucun savant spécialisé dans les origines humaines et tous, à ma connaissance, professent que l'humanité actuelle résulte d'une seule mutation, procède d'un seul phylum originel, et non de plusieurs phyla dont les races actuelles seraient les descendantes. On remarque que cette hypothèse se situe et prend place dans la vision darwinienne de l'évolution : une série d'espèces qui se succèdent au cours du temps, au cours de l'histoire de l'évolution. L'humanité actuelle résulterait de fait du mélange de plusieurs espèces, les unes antérieures à la véritable apparition de l'Homme ; l'autre, l'unique, la bonne, seule humaine.

Telle est la doctrine raciste à proprement parler. On ne peut pas appeler raciste un savant qui estime qu'il existe à l'intérieur de l'espèce humaine des différences objectives, physiologiques, génétiques, qu'il classe selon un certain nombre de races. On ne peut pas appeler raciste un biologiste, un anthropologue, qui estime que le concept de race a un sens objectif, un sens scientifique. Certains savants estiment aujourd'hui que le terme de race n'a en réalité aucun sens. On ne peut pas appeler raciste les savants qui ne sont pas de cet avis, dès lors qu'ils n'affirment pas que les races humaines constituent en réalité des différences spécifiques, c'est-à-dire qu'en réalité les races humaines sont des espèces et qu'en conséquence l'humanité actuelle serait constituée de diverses espèces.

L'antisémitisme est un terme qui se situe dans un tout autre contexte. L'antisémitisme signifie exactement : l'opposition aux Sémites, ou l'hostilité aux Sémites. Or les Arabes, les Syriens, et bien d'autres, sont des Sémites. Par conséquent le terme d'antisémitisme est utilisé aujourd'hui improprement pour dire : antijudaïsme.

Si l'on veut parler de l'hostilité aux Judéens et au judaïsme, c'est antijudaïsme qu'il faut dire, et

---

[49] *La Voix du Nord,* 29 octobre 1980.

non pas antisémitisme qui est impropre.

Nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises depuis plusieurs années dans ces chroniques de parler de l'antijudaïsme. A l'intention de nos nouveaux lecteurs, rappelons quelques données élémentaires et simples. L'antijudaïsme, l'opposition ou l'hostilité aux Judéens, est très antérieure à l'ère chrétienne. On en trouve l'expression d'après le livre hébreu de l'Exode aux temps des Pharaons du XIIIe siècle avant notre ère. Bien plus tard, la Rome païenne manifestera une hostilité profonde à rencontre des Judéens et du judaïsme, du moins ce qui en était connu.

Il a donc existé un antijudaïsme païen très antérieur à l'ère chrétienne.

Il faut même ajouter ceci, qui étonnera certainement quelques-uns de nos lecteurs : l'antijudaïsme est essentiellement païen et il n'y a pas, il ne saurait exister à proprement parler un antijudaïsme chrétien, pour une raison très simple, c'est que le christianisme et le judaïsme sont deux espèces ou deux formes de l'unique monothéisme, et le christianisme a conscience, depuis le commencement, d'être une branche qui se développe à partir du tronc hébreu. Le judaïsme et le christianisme sont deux développements à partir du même tronc hébreu. Il n'y a pas et il ne peut pas exister d'antijudaïsme chrétien mais il existe des gens qui se prétendent chrétiens et qui professent l'antijudaïsme, l'hostilité aux Judéens et au judaïsme. En tant qu'ils professent cet antijudaïsme ils ne sont pas chrétiens car le christianisme est essentiellement incompatible avec l'antijudaïsme.

Il a existé, nous l'avons rappelé dans des chroniques antérieures (cf. p. 116), des sectes gnostiques qui, dès les premiers siècles de notre ère, ont professé un antijudaïsme mystique, spéculatif, métaphysique. Selon ces sectes gnostiques, qui remontent à Valentin, à Marcion puis à Mani, le Dieu de l'Ancien Testament, comme ils disent, est le Principe mauvais, celui qui a créé ce monde mauvais, cette manière mauvaise, ces corps mauvais. Le Dieu de l'Ancien Testament s'oppose au Dieu du Nouveau Testament. Cette doctrine sera reprise par les cathares au XIIe siècle et ce n'est pas un simple hasard si les grandes persécutions contre les Judéens se développent à ce moment-là. Dans ces doctrines gnostiques, nous trouvons l'expression d'un authentique antijudaïsme, mais ces doctrines gnostiques sont foncièrement étrangères et même opposées au christianisme orthodoxe, comme celui-ci n'a cessé de le rappeler au cours des siècles. Toutes les thèses, toutes les doctrines gnostiques sont contraires à la doctrine chrétienne authentique. Et par conséquent l'antijudaïsme des gnostiques n'est pas un antijudaïsme chrétien, c'est un antijudaïsme antichrétien.

L'opposition au judaïsme, l'opposition au prophétisme hébreu, l'opposition au monothéiste hébreu, est en fait opposition au christianisme. La détestation du judaïsme, c'est au fond la détestation du monothéisme hébreu, et c'est la détestation du christianisme, qui est hébreu en son fond.

Sur ce point, les philosophes allemands opposés, foncièrement hostiles à la tradition hébraïque ne s'y sont pas trompés. Ce qu'ils détestent dans le christianisme, c'est le fond hébreu. On trouve chez Emmanuel Kant, chez Fichte, chez Hegel, chez Schopenhauer, l'expression de cette détestation du prophétisme hébreu qui continue de vivre dans le christianisme. Pour Fichte, par exemple, les trois Évangiles synoptiques sont mauvais, parce qu'ils sont juifs. Le Quatrième Évangile est bon, raconte Fichte, parce qu'il est grec, et aussi parce qu'il exprime à l'avance la pensée de Fichte. Pour Schopenhauer, la bonne pensée, la bonne tradition, c'est celle qui nous vient de l'Inde. La mauvaise pensée, l'erreur, c'est ce qui nous vient des Hébreux. Ainsi jusqu'à Nietzsche et Martin Heidegger. C'est une longue et vieille tradition dans l'Université allemande que cette détestation du prophétisme hébreu, de la pensée hébraïque, et cet effort pour dissocier le christianisme du judaïsme, pour opposer, tout comme le gnostique Marcion, le christianisme au judaïsme.

C'est ici que le racisme national-socialiste rejoint les vieilles traditions gnostiques violemment opposées et hostiles au judaïsme. Le national-socialisme allemand a mêlé deux courants, deux

espèces de spéculations : un courant darwinien qui affirme la supériorité d'une race sur toutes les autres, au nom d'une théorie selon laquelle les races humaines seraient en réalité des espèces ; — et un courant gnostique très ancien, continué dans la philosophie allemande, et selon lequel la tradition hébraïque est essentiellement mauvaise.

On sait que les théoriciens de la nouvelle droite nous disent aujourd'hui : l'ennemi, c'est l'esprit judéo-chrétien. Par l'intermédiaire de Nietzsche qui est leur maître à penser, ils se rattachent donc à la tradition allemande selon laquelle la bonne pensée, celle qui doit faire l'Europe, est celle de l'Inde, celle des Indo-européens, mais non celle des Hébreux. On ne peut donc pas dire qu'ils soient racistes, ce serait une erreur que de le prétendre. Ils ont choisi leur tradition de pensée, c'est celle de l'antichristianisme, et c'est parfaitement leur droit. L'antichristianisme et l'antijudaïsme, au fond, ne font qu'un : c'est la détestation du prophétisme hébreu, c'est-à-dire du monothéisme hébreu.

L'expression : antisémitisme chrétien, ou antijudaïsme chrétien, est une expression qui implique contradiction, pour les raisons que nous avons dites : le judaïsme et le christianisme sont deux formes de l'unique monothéisme.

Le problème s'est compliqué encore au XXe siècle par le fait que certains courants du judaïsme — je dis bien certains, mais non pas tous — tendent à identifier judaïsme et sionisme. En conséquence ils déclarent que toute hostilité à l'égard de l'État d'Israël est une forme d'antijudaïsme.

Rappelons pour terminer que le judaïsme n'est pas une race, au sens biologique du terme, puisque, selon les livres de la Torah, un païen, appartenant à n'importe quelle nation et à n'importe quelle race, peut entrer dans le Peuple de l'Alliance, s'il consent librement à se soumettre à la circoncision et aux préceptes de l'Alliance. De fait le peuple juif a donc été vraisemblablement le résultat d'un mélange de populations d'origines diverses. Si l'unité du peuple hébreu ne résulte pas de facteurs génétiques, il reste que cette unité est constituée par une doctrine commune, qui est le monothéisme. La question qui se pose est alors celle-ci : qu'en est-il de celui qui se dit Juif et qui, en même temps, professe l'athéisme ?

Judaïsme et christianisme [50]

Si, un jour, un dialogue de fond s'engageait entre Judéens et chrétiens concernant les rapports entre judaïsme et christianisme — mais ce jour n'apparaît pas à l'horizon, — si un jour une discussion raisonnable s'amorçait, il conviendrait, me semble-t-il, de répartir le travail en trois temps, trois étapes ou moments.

Premier temps : Ce qui est commun au judaïsme et au christianisme. Le judaïsme et le christianisme sont l'un et l'autre issus d'un tronc commun qui est le tronc hébreu. Le judaïsme et le christianisme divergent à partir de ce tronc commun, mais ils ont en commun l'enseignement fondamental du monothéisme hébreu. Judaïsme et christianisme professent l'existence d'un seul et unique Dieu, créateur tout-puissant et libre, distinct de l'Univers physique, éternellement antérieur à l'Univers physique. Judaïsme et christianisme professent l'un et l'autre que l'Univers physique existe bel et bien, objectivement, indépendamment de la conscience humaine qui le connaît : ils ne sont donc pas idéalistes. Mais ils professent aussi que l'Univers physique qui existe n'est pas l'Être absolu, le seul être, la totalité de l'être : ils ne sont donc pas matérialistes, puisque la grande et vénérable tradition matérialiste qui remonte aux premiers philosophes grecs professe que l'Univers physique est l'Être

Sur ce point donc, judaïsme et christianisme sont d'accord. Ils professent la même théologie fondamentale, et la même doctrine du monde. Judéens et chrétiens pensent que l'Univers a commencé, et que la Création s'achèvera. Nous ne sommes donc pas dans un Univers éternel.

Judéens et chrétiens ont la même théorie de l'Homme. Ils pensent les uns et les autres que l'homme est créé, qu'il a été créé corporel, que l'existence corporelle est excellente, que toute la Création physique est excellente. S'ils sont orthodoxes, ils ne sont donc pas platoniciens, ni manichéens, ni cathares.

Ils pensent les uns et les autres que la cause du mal dans l'humanité, ce n'est pas la matière, ce n'est pas le corps, mais la liberté humaine qui est responsable et pleinement responsable des crimes que l'homme commet depuis qu'il existe ou peu s'en faut.

Ils pensent, les Judéens et les chrétiens, que l'histoire humaine doit s'achever dans la justice et dans la paix, et que l'humanité, avec l'aide de Dieu, doit parvenir un jour à détruire les armes de guerre et qu'un jour le loup habitera avec l'agneau. Judéens et chrétiens regardent en avant, dans l'avenir. Ils savent que le royaume de Dieu est devant eux, dans l'avenir, mais non dans le passé. Ils ne croient pas, s'ils sont orthodoxes, au mythe de l'âge d'or. Ils pensent les uns et les autres que l'homme doit coopérer activement et intelligemment à l'œuvre de la Création. Dieu a voulu créer un être à son image et à sa ressemblance, et non pas une poupée mécanique ni un animal servile. C'est le grand risque de la Création.

Un observateur qui considérerait le judaïsme et le christianisme du dehors pourrait s'écrier : Mais au fond, vous êtes d'accord sur tout, puisque vous êtes d'accord sur la théologie fondamentale, la doctrine du monde, la doctrine de l'homme, la philosophie de l'histoire, l'espérance ultime. Vos deux doctrines n'en font qu'une !

Deuxième temps : Les malentendus. Les malentendus entre Judéens et chrétiens sont énormes comme des montagnes. Ils s'expliquent très facilement. Ni du côté judéen ni du côté chrétien on ne prend soin, on ne prend la peine d'étudier la doctrine de l'autre, — sauf de rares exceptions. Ainsi les chrétiens répètent-ils depuis des siècles des propos injustes, objectivement faux et injurieux concernant le Dieu d'Israël, le judaïsme, les pharisiens, la loi et la sainteté. Ils opposent parfois — à

[50] *La Voix du Nord,* 1er novembre 1980,

la suite de l'hérétique Marcion — le Dieu d'Abraham au Dieu de Jésus, alors que Dieu est unique. Ils méconnaissent, ils ignorent les fleuves de tendresse qui coulent à travers les livres des prophètes hébreux. Ils ne savent pas que le Dieu d'Israël est un Dieu de tendresse et de compassion.

Du côté du judaïsme, du côté des Judéens qui regardent ou considèrent le christianisme, les malentendus ne sont pas moindres. Beaucoup de Judéens, par exemple, s'imaginent que le christianisme n'est pas un pur monothéisme, à cause de la doctrine de la trinité. Si un jour un théologien judéen prend la peine d'étudier objectivement, scientifiquement la théologie trinitaire orthodoxe, celle qui s'exprime dans les livres du Nouveau Testament et dans les grands conciles œcuméniques consacrés à ce point, il verra que le christianisme orthodoxe est absolument, intégralement monothéisme, autant que le judaïsme et l'islam. Dieu est absolument unique, absolument simple et il n'y a en lui aucune composition : c'est la doctrine de l'Église

Par contre, ce qui est vrai, c'est que les chrétiens, mal instruits, sont souvent tri-théistes, c'est-à-dire que leur idée ou leur représentation de la théologie trinitaire aboutit de fait à imaginer trois dieux. Il existe des chrétiens tri-théistes mais le christianisme orthodoxe, lui, est absolument monothéisme.

Les malentendus de ce genre sont assez nombreux et énormes. On pourrait en relever concernant la théorie de l'Incarnation, et même concernant le monde, la matière et les corps. De fait les populations chrétiennes, à travers les siècles, ont été contaminées par des courants, par des doctrines gnostiques, manichéennes et cathares. Il existe des chrétiens — ils sont de moins en moins nombreux — qui s'imaginent que la matière est mauvaise, que le corps est mauvais, que la sexualité est mauvaise. Mais le christianisme orthodoxe, lui, a toujours enseigné le contraire et rejeté, expulsé les doctrines qui le prétendaient.

Si un jour, dans les siècles qui viennent, mais dans la durée présente, *olam ha-ze* comme disent les rabbins, un dialogue s'engageait sur le fond entre Judéens et chrétiens, il faudrait examiner un à un ces énormes malentendus et les nettoyer pour dégager le terrain.

Troisième étape : Les divergences réelles. Lorsque nous aurons examiné et éliminé les malentendus, c'est-à-dire les fausses divergences, il nous faudra examiner les différences et les divergences réelles. Elles prennent leur origine, comme chacun sait, en la personne du rabbi galiléen Ieschoua de Nazareth. Les nations païennes sont entrées dans l'économie du monothéisme hébreu issu d'Abraham par ce rabbi galiléen et judéen que le judaïsme officiel ne reçoit pas. C'est donc la personne et l'enseignement de ce rabbi qu'il faudrait un jour étudier objectivement, scientifiquement, et en commun pour répondre à la question de savoir qui a raison et qui a tort dans ce schisme entre le judaïsme et l'Église des chrétiens, schisme qui s'est effectué peu de temps après la mort du rabbi galiléen. Pour être juste, il faut signaler que certains savants judéens ont entrepris au XXe siècle d'examiner et d'étudier scientifiquement la personne et l'enseignement du rabbi galiléen qui est la cellule germinale de l'Église des chrétiens ; ce sont Joseph Klausner, *Jésus de Nazareth, son temps, sa vie, sa doctrine* (éd. Payot, Paris, 1933). Et, plus récemment, David Flusser, qui est professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem dans un petit livre publié d'abord en Allemagne et traduit en langue française, *Jésus* (éd. allemande Rowohlt, trad. fr. éd. du Seuil).

Biologie et politique [51]

La biologie est une science qui se développe surtout depuis le début du XIXe siècle. Dans les premières années du XIXe siècle, découverte du fait de l'évolution avec Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet, Chevalier de Lamarck. La Philosophie zoologique date de 1809. La théorie cellulaire date de 1839. Dans la première moitié du XXe siècle, on découvre progressivement la composition biochimique du vivant. On découvre la langue avec laquelle sont écrits tous les messages génétiques qui commandent à la construction du vivant, depuis le plus simple, le monocellulaire, jusqu'à l'Homme. On découvre, en 1953, la structure et la composition des molécules qui supportent l'information génétique. On découvre le système de correspondance entre la langue des messages qui contiennent les informations requises pour composer le vivant, et la langue des protéines, qui sont composées d'une vingtaine d'éléments, les acides aminés.

Aujourd'hui on déchiffre le vivant comme on lit dans un livre. Car un vivant est tout d'abord un livre, ou, mieux, une bibliothèque qui contient toutes les instructions requises pour composer cet être capable de se développer, de se nourrir, de se reproduire, de se mouvoir, de sentir et de percevoir, et bientôt, de penser. Le cerveau humain est le système biologique le plus compliqué que nous connaissions à cette heure dans notre minuscule système solaire. L'Homme, on le sait, vient d'apparaître, il y a quelques dizaines de milliers d'années, si l'on entend par Homme celui que les paléontologiques appellent Homo sapiens.

Tous ceux qui étudient la genèse de l'Homme, son apparition sur notre planète Terre, sont d'accord pour voir et pour dire que l'Homme se caractérise, par rapport à l'animal qui le précède dans l'histoire naturelle, par la capacité de connaissance réfléchie. Il a franchi le seuil de la réflexion. L'Homme, disait déjà le biologiste Julien Huxley, c'est l'évolution devenue consciente d'elle-même. Avec cet animal pourvu d'un néocortex extraordinairement développé, apparaît un être capable de connaissance et de connaissance réfléchie.

Comme le souligne presque à chaque page de son livre récent, *L'Homme en accusation,* (éd. Albin Michel) l'éminent biologiste français Pierre-Paul Grasse, la part de l'inné se trouve réduite, chez l'Homme, au minimum qui est nécessaire pour que l'enfant qui vient de naître puisse se nourrir. Dans l'histoire antérieure de la vie, la part de l'inné est considérable. Elle commande les conduites, les comportements, dans les sociétés animales archaïques, comme par exemple celles des fourmis ou des termites. Au fur et à mesure que l'on avance dans l'histoire naturelle de la vie, la part de l'inné diminue progressivement jusqu'à se réduire à presque rien chez l'Homme. Les sociétés animales sont commandées par une sagesse qui ne leur appartient pas et dont elles ne sont pas libres de se défaire ou de se délivrer. L'Homme est un animal qui a franchi le pas de la réflexion. Il n'obéit plus d'une manière nécessaire ou inévitable aux antiques programmations qui commandaient les conduites des animaux appartenant aux espèces antérieures. Il n'est plus soumis au règne de l'instinct. Mais il lui manque une sagesse qui remplacerait pour lui l'instinct réduit à si peu de chose. Il a eu accès à l'arbre de la connaissance sans avoir eu accès à l'arbre de la sagesse qui est aussi celui de la vie. Il est donc un animal en danger de mort, par le fait qu'il est entré dans l'ordre de la connaissance réfléchie, qu'il n'est plus sous le gouvernement des antiques programmations animales, et qu'il n'a pas encore su trouver une norme qui lui permette de vivre et de se développer.

Cette question de la norme est fondamentale. Les uns disent qu'il n'y a pas de norme, que chacun en décide à son gré, que c'est une question de choix ou d'option. D'autres recherchent les normes de la société humaine dans l'histoire naturelle antérieure de l'Homme, dans les sociétés

[51] *La Voix du Nord,* 17 décembre 1980.

animales par exemple. Le biologiste Pierre-Paul Grasse fait observer que, du strict point de vue biologique, l'Homme est un animal exceptionnel dans la nature, du point de vue anatomique, physiologique et surtout neurophysiologique. A cause de son cerveau, l'Homme ne peut pas être réduit à des êtres qui lui ressemblent du point de vue anatomique et physiologique, comme par exemple les grands singes anthropoïdes. Parce qu'il a franchi le pas de la réflexion, parce qu'il est un animal métaphysicien, il est vain de chercher dans les sociétés animales antérieures, intégralement programmées et soumises aux impératifs des normes biologiques inscrites dans les gènes, des modèles, des prototypes. La société humaine idéale n'est pas du tout à chercher dans les sociétés des fourmis ou des termites.

Si l'on ne peut pas trouver les normes qui sont nécessaires au développement de l'Homme dans les sociétés animales antérieures, la question est de savoir où les trouver. L'enseignement de la biologie est absolument nécessaire, mais il n'est pas suffisant. La biologie nous enseigne par exemple que chaque être vivant, et donc tout être humain, est une singularité, un poème unique, exclusif, irremplaçable. Les amants ne se trompent donc pas lorsqu'ils se disent l'un à l'autre qu'ils sont l'un à l'autre irremplaçables. Si chaque être humain est une composition unique, originale, inouïe et qui ne sera pas répétée, il est absurde de parler d'égalité au sens strict. La notion d'égalité a un sens pour les triangles que l'on peut superposer. Elle n'a pas de sens pour des êtres humains dont chacun est unique. Cela condamne tout système politique qui viserait à annihiler ou écraser ces différences, ces singularités.

L'évolution biologique est un fait, mais ce fait ne doit pas être confondu avec telle ou telle théorie explicative du fait de l'évolution. Le français, l'espagnol, le portugais, l'italien, sont des langues qui descendent ou procèdent à partir d'une souche commune, le latin. Nous connaissons par ailleurs la langue latine, et nous avons une idée des transformations qui ont abouti, à partir de cette langue latine, aux langues dites romanes. Le sanscrit, le grec, le latin et bien d'autres langues comportent des parentés qui ne sont explicables que si l'on fait appel à l'hypothèse d'une langue originelle dont on postule l'existence, l'indo-européen. On ne suppose pas que le français dérive de l'italien, ni de l'espagnol. Mais on sait que le français, l'italien, l'espagnol et d'autres langues dites romanes procèdent à partir de cette souche commune qui est le latin. De même le grec, le sanscrit, le latin procèdent d'une langue inconnue et que l'on s'efforce de reconstituer.

Le zoologiste procède et raisonne de la même façon. Il ne dit pas que l'Homme actuel descend du singe actuel. Mais il prétend qu'il existe des parentés anatomiques, physiologiques, neurophysiologiques et biochimiques qui ne s'expliquent que si l'on remonte à une origine commune, une souche commune, antérieure au développement des Simiens et des lignées qui vont conduire jusqu'à l'Homme actuel.

La théorie de l'évolution, considérée en elle-même, ne signifie donc que ceci : les groupes zoologiques apparaissent progressivement et dans un certain ordre, qui va du simple au complexe, dans l'histoire naturelle de la vie, et il existe certains liens de parenté, des relations physiques ou plutôt génétiques entre ces groupes zoologiques, des liens de dépendance et d'origine. Mais il faut distinguer soigneusement la théorie de l'évolution, prise en elle-même, et les théories qui prétendent expliquer le fait de l'évolution. Ainsi il existe des écoles de biologistes qui prétendent expliquer le fait de l'évolution par des mutations fortuites, des mutations faites au hasard, et une sélection naturelle. C'est l'école néo-darwinienne.

Pierre-Paul Grasse, dans son livre récent comme dans les précédents, montre que cette théorie soi-disant explicative de l'évolution est impossible dès lors que l'on connaît comment de fait l'histoire naturelle s'est réalisée. C'est à la paléontologie à nous dire comment en réalité cette histoire s'est effectuée. Et la connaissance de cette histoire est incompatible avec l'hypothèse d'une série de créations résultant de hasards dans les mutations génétiques. Pierre-Paul Grasse est sans doute

aujourd'hui sur notre planète, l'homme qui connaît le mieux l'histoire naturelle des espèces. Rappelons pour nos lecteurs qu'il est le directeur, et pour nombre de chapitres l'auteur, du monumental Traité de Zoologie publié chez Masson. Lorsqu'on connaît comme c'est son cas l'histoire naturelle de la vie, on ne fait plus appel au hasard des mutations fortuites pour expliquer cette aventure qui est une genèse, qui est une création, depuis le monocellulaire jusqu'à l'Homme. Nous avions noté dans une chronique antérieure (cf. p. 179) que le racisme des théoriciens du national-socialisme allemand avait tenté d'abuser des données de la zoologie pour fonder d'une manière prétendument scientifique sa thèse qui revenait en fait à considérer certaines races comme étrangères à l'espèce humaine. Grasse, tout au long de son livre, est terrible dans sa condamnation de ces tentatives qui existaient déjà au siècle dernier et qui fleurissent de nouveau de nos jours chez certains scientifiques.

Il reste que pour découvrir la norme ou l'ensemble des normes qui sont nécessaires pour que l'humanité se développe, pour qu'elle ne se détruise pas elle-même, pour qu'elle se réalise, la biologie est une science indispensable, infiniment précieuse, mais elle n'est pas suffisante. La biologie nous renseigne sur le passé et le présent de la vie, mais non sur son avenir. Le problème est de savoir quel est l'avenir de l'Homme, quelle est sa finalité ultime, quelle est sa raison d'être. Les sciences expérimentales ne suffisent pas pour déterminer cette finalité. Les diverses politiques qui se partagent aujourd'hui les faveurs de l'humanité sont fondées sur des options, sur des préférences, sur des répugnances. Il reste à trouver une norme objective de développement pour l'Homme, une norme qui ne soit pas arbitraire. Pour la découvrir, si elle existe, il nous faut entrer dans une analyse métaphysique qui tente de répondre à la question : Qu'est-ce que l'Homme ? Il se peut même que l'analyse métaphysique ne soit pas suffisante pour répondre à cette question et qu'il nous faille consulter, pour découvrir la finalité ultime de l'Homme, l'auteur de l'Univers. Il se peut que la théologie soit indispensable pour répondre à la question ultime. Il faut donc se demander à quelles conditions la théologie peut et doit être une science.

Noël [52]

Nous connaissons aujourd'hui l'histoire de l'Univers sur une durée de dix-huit milliards d'années. Ce sont les dernières mesures de Sandage. Nous connaissons l'histoire de la matière, c'est-à-dire l'histoire de la composition de la matière. Nous connaissons l'histoire de la vie, ce que nos anciens appelaient l'histoire naturelle, sur une durée de trois milliards d'années et demi environ. Nous découvrons l'histoire de la genèse de l'Homme, les étapes de processus de l'anthropogenèse ou, pour parler latin, de l'hominisation. L'Homo sapiens vient d'apparaître il y a quelques dizaines de milliards d'années, ce qui est peu de chose au regard des durées cosmiques connues à ce jour. Nous avons quelques idées concernant l'histoire de l'humanité dans les quelques millénaires qui nous précèdent. Nous connaissons l'histoire de quelques grandes civilisations. Nous savons que l'humanité subit en ce moment une crise redoutable et qu'elle risque de se détruire elle-même.

La question est de savoir si la Création cosmique, physique, biologique et humaine a un sens, une finalité, et laquelle. Nous connaissons maintenant l'histoire de la Création sur une durée de quelques milliards d'années, et nous voyons que de fait cette Création est orientée dans une certaine direction. Elle va de la matière simple à la matière hautement composée, des molécules simples qui apparaissent sur notre planète il y a quelques milliards d'années, aux molécules hautement complexes et porteuses de messages, des êtres vivants les plus simples, les monocellulaires, aux êtres vivants les plus complexes, constitués de milliards de cellules différenciées, intégrées dans un système unique autorégulé.

Nous constatons que de fait l'histoire de la vie va vers les systèmes nerveux les plus développés, vers la formation des cerveaux de plus en plus riches en neurones et en connexions, vers les psychismes les plus évolués, les plus indépendants, vers la conscience. Cela, c'est une question de fait, que les naturalistes constatent et que nul ne conteste. Mais cela ne nous dit toujours pas quelle est la finalité de la Création dans l'avenir. Nous constatons que de fait depuis ses origines connues jusqu'aujourd'hui l'histoire de la Création est orientée dans une certaine direction, qui est celle de la montée de la conscience. Mais qu'en est-il de l'avenir ? Tout ce travail cosmique, physique, biologique, comporte-t-il une finalité, un but, ou non ? Existe-t-il un terme à ce travail ou bien est-il indéfiniment recommencé comme l'ont imaginé d'antiques mythologies ?

Dans l'histoire de l'humanité, il existe un petit peuple qui se développe depuis le XXe ou le XIXe siècle avant notre ère. Ce petit peuple est issu d'une mutation, d'un exil, d'une aventure nomade, que les vieux documents mettent sous le nom d'un certain Abram ou Abraham. De fait l'humanité a subi là, en ce point, en ce temps, une mutation réelle du point de vue de la pensée, de l'agir et de l'être. Si l'on étudie objectivement et scientifiquement ce fait hébreu qui se développe depuis le XXe ou XIXe siècle avant notre ère, on constate qu'en effet une nouvelle humanité est en formation, en genèse depuis cet exil d'Abram qui sort d'Ur, la capitale de l'antique Sumer. Si l'on étudie attentivement les textes qui nous ont été conservés de l'antique littérature des Hébreux nomades installés au pays de Canaan, on constate que ce petit peuple a eu très tôt la conscience d'avoir une destination universelle. Constamment, aux patriarches, à Abraham, à Isaac et à Jacob, il est répété : Je ferai de toi une assemblée de peuples, une assemblée de nations, *qehal goïïm.*

Des textes prophétiques très anciens, remontant au VIIIe siècle avant notre ère, bien datés, attestent que ce petit peuple hébreu avait conscience d'être le germe d'une nouvelle humanité et qu'il avait pour raison d'être de communiquer à l'humanité entière une information, une science qui porte précisément sur la signification et la finalité de la Création. Il n'est pas question de recevoir ces

[52] *La Voix du Nord,* 24 décembre 1980.

données, ces assertions, les yeux fermés, par un acte de foi qui ne serait pas un acte d'intelligence. Il est question tout au contraire de tenir compte de la réalité, de toute la réalité, et d'examiner critiquement tout ce qu'elle contient. Or ce petit peuple hébreu fait partie manifestement de la réalité que nous avons à étudier. On dira : Mais il était si petit ! — Ce n'est pas une objection valable. Les premiers vivants apparus, il y a plus de trois milliards d'années, étaient tout petits, eux aussi. Ils portaient cependant l'avenir du monde. Au Secondaire, entre les jambes des énormes reptiliens qui couvraient alors la planète et qui régnaient sur elle, il y avait des tout petits mammifères, négligeables par la taille aux yeux des seigneurs de la Terre : ces petits mammifères portaient l'avenir de l'histoire naturelle, l'avenir de l'évolution, et les grands reptiliens qui semblaient régner étaient déjà condamnés à disparaître. Ils étaient périmés.

Le peuple hébreu se développe depuis la mutation réalisée par Abraham. Le fait est que les nombreuses prophéties qu'il porte dans ses vieilles Écritures sont déjà en partie vérifiables dans notre expérience. Le fait est que des nations de toutes langues sur la Terre, parmi les peuples qui sont sous l'influence de l'islam, et ceux qui ont reçu quelques instructions des multiples églises chrétiennes, adorent le Dieu d'Abraham, comme cela lui avait été promis : Lève tes yeux vers le ciel, si tu peux compter les étoiles du ciel ; alors tu pourras compter ta semence.

Les prophètes hébreux sont les hommes par lesquels Dieu communique à l'humanité l'Information créatrice nouvelle. Nous savons par l'expérience historique, et les vieux livres hébreux l'ont noté, que la communication par Dieu à l'humanité d'une nouvelle information créatrice rencontre de la part de l'humanité une résistance, qui est proportionnelle à la nouveauté du message communiqué, à sa richesse, à son importance. Plus le message est transformateur, et plus il suscite de la part de la vieille humanité une résistance violente.

Cette loi se vérifie aussi dans l'histoire des sciences. Toute grande découverte qui remet en question la vision du monde qui était donnée auparavant et enseignée, suscite de la part de ceux qui sont installés dans les chaires et qui enseignent la cosmologie, la physique, la biologie, la médecine ou autre, une résistance violente qui peut aller jusqu'à la persécution.

Les prophètes d'Israël ont vérifié cette loi. C'est une loi qui tient à la nature humaine et qui se retrouve et se vérifie dans tous les domaines. Le prophète est médiateur entre Dieu l'Incréé qui communique la science créatrice — car toute création s'effectue par communication d'une science — et l'humanité qui reçoit ou ne reçoit pas l'Information créatrice nouvelle. Ce qu'on appelle en théologie chrétienne l'Incarnation, c'est, selon l'expression du pape Léon (Ve siècle), l'union de l'Homme créé et véritable à Dieu incréé, de l'Homme intégral à Dieu. Là encore, il n'est pas question d'admettre le fait de cette union de l'Homme nouveau créé à Dieu incréé les yeux fermés, sans réfléchir, sans penser, sans analyser. Au contraire, il est question d'aller examiner les faits tels que nous les connaissons, de les examiner critiquement et rationnellement, en nous servant de toutes les disciplines nouvelles qui sont à notre disposition, histoire, philologie, critique des textes, critique des traditions, etc.

La question est de savoir si de fait cette union de l'Homme créé à Dieu incréé a été réalisée, et si cette union ne serait pas précisément la finalité et la raison d'être de la Création que nous cherchions. Le but de la Création, dans cette perspective, ne serait pas de poser hors de Dieu des êtres qui resteraient ainsi dans une condition mineure ou servile. Le but de la Création, sa finalité ultime, serait de créer progressivement un être capable de prendre part librement, volontairement, consciemment, à la vie et à la pensée de Dieu incréé. Le but de la Création serait alors pour Dieu de créer d'autres lui-même. Cette création par Dieu d'êtres capables de prendre part librement et consciemment à sa propre vie implique et requiert des conditions évidentes. Celui qui est appelé, destiné à une telle aventure ne peut pas se contenter de recevoir passivement, comme une souche, le don de la Création, le don de l'adoption et de la participation, que les Pères de langue grecque n'hésitent pas à appeler

divinisation. Il faut, il est nécessaire qu'il y coopère activement, intelligemment, qu'il porte fruit, qu'il devienne créateur à son tour. Tel est en effet l'enseignement de celui qui est à l'origine du christianisme.

Ainsi la fête de Noël est le mémorial de la naissance de celui en qui se réalise la finalité ultime de la Création, l'union de l'Homme créé à Dieu incréé. Ainsi cette naissance se situe dans l'histoire générale de la Création. Elle en est la clef de voûte, elle en fournit la signification et la raison d'être. La raison d'être de cette union de l'Homme créé à Dieu incréé n'est pas seulement de réparer, de guérir une humanité qui de fait est malade. Elle est d'abord d'achever la Création, et de la conduire à son terme ultime, voulu depuis le commencement. Ce qui est ultime ou dernier dans l'ordre de l'exécution était premier dans l'ordre de l'intention et du dessein créateur. Ce qui était voulu depuis le commencement, c'est cela qui se réalise à la fin.

1981

Science et philosophie [53]

Nous avons déjà eu l'occasion à plusieurs reprises dans ces chroniques de souligner que la crise de la philosophie française tenait, selon nous, au schisme, à la séparation entre la philosophie et les sciences expérimentales.

Il existe plusieurs méthodes et plusieurs points de départ en philosophie. On peut procéder à partir de l'expérience elle-même, scientifiquement explorée, et tenter des analyses philosophiques à partir de la réalité objective. C'est, en principe, la méthode d'Aristote, IVe siècle avant notre ère, et celle de Bergson, XXe siècle de notre ère. Nous disons : en principe, parce que, par exemple, en cosmologie Aristote n'a pas pu procéder à partir des données expérimentales dont il ne disposait pas. Il en est résulté une cosmologie, c'est-à-dire une théorie de l'Univers, mythologique. Quant à Bergson, il lui est arrivé aussi, pensons-nous, de verser dans la mythologie lorsqu'il a développé une théorie de la matière qui était beaucoup plus proche des spéculations des philosophes néoplatoniciens que des données de la physique moderne.

Quoi qu'il en soit de ces infidélités à la méthode, en principe chez Aristote comme chez Bergson, le point de départ de l'analyse philosophique c'est l'expérience elle-même connue, découverte et analysée par les sciences expérimentales. L'un et l'autre ont entrepris de constituer une philosophie de la nature.

Au contraire un autre courant, dominant, ne procède pas à partir de l'expérience objective. Il existe une vaste, longue et vénérable tradition métaphysique qui procède à partir des textes, par exemple à partir des textes sacrés de l'Inde. Les néoplatoniciens procédaient à partir des textes platoniciens, à partir d'initiations.

La philosophie française contemporaine est en très grande majorité fondée sur l'explication de textes, et les auteurs préférés, par exemple Nietzsche ou Heidegger, sont des auteurs qui non seulement n'avaient aucune formation scientifique, mais qui proclament hautement qu'à leurs yeux les sciences expérimentales ne doivent pas être le fondement ni le point de départ de l'analyse philosophique. Leurs disciples et commentateurs, bien entendu, font de même. Les étudiants de ces disciples sont partis dans la même direction. C'est ce qui explique, pensons-nous, l'irrationalisme et le mépris des sciences expérimentales chez les philosophes contemporains qui sont les plus connus, qui font le plus parler de leurs œuvres. C'est ce qui explique surtout l'abîme qui existe entre l'espèce humaine constituée par les savants, et l'espèce constituée par les philosophes régnants. C'est peu dire qu'il n'existe plus de dialogue entre eux. Il n'existe plus de conversation possible, car pour tous les savants du monde, qu'ils soient Chinois, Soviétiques, Américains ou Français, et quelles que soient par ailleurs leurs opinions philosophiques et politiques, l'unique méthode normale de la pensée, c'est la méthode expérimentale, décrite au siècle dernier par Claude Bernard. Les savants s'en vont donc d'un côté et les philosophes de l'autre. On sait même que les savants de par le monde sont en train de s'efforcer de repenser certains problèmes philosophiques en partant des données qu'ils connaissent.

En effet, si l'on considère les données nouvelles fournies par l'astrophysique, la physique, la chimie et la biochimie, la biologie, la paléontologie, la neurophysiologie, la psychologie expérimentale, on s'aperçoit que tous les problèmes philosophiques classiques, ceux sur lesquels l'humanité médite depuis des millénaires, demandent impérativement à être repris totalement et repensés.

Il est bien évident, par exemple, que le problème du temps demande à être repris et repensé en tenant compte de tout ce que nous savons de l'histoire de l'Univers, de sa durée, de l'histoire et de

[53] *La Voix du Nord,* 20 janvier 1981.

l'évolution de la matière, de l'histoire naturelle c'est-à-dire de l'évolution biologique, et de l'histoire humaine connue par les méthodes positives. Si vous lisez des philosophes comme Martin Heidegger, vous verrez qu'à leurs yeux le temps est seulement le temps humain, le temps de l'intériorité. Ils n'ont aucune idée du temps cosmologique, physique, biologique. Bien plus, ils rejettent formellement cette étude du temps ou de la durée qui précèdent l'apparition de l'Homme. A leurs yeux, semble-t-il, le temps commence avec l'homme.

Deuxième exemple, celui de la liberté humaine. Ce problème a été traité pendant des siècles. Le fait est qu'aujourd'hui nous devons le reprendre intégralement en partant des données nouvelles qui s'imposent à nous, à savoir la génétique, la neurophysiologie, et toutes ces connaissances que les spécialistes des sociétés animales nous ont découvertes. Dans le vieux cerveau de l'homme, se trouvent inscrites des programmations très archaïques qui sont transmises génétiquement, et ces vieilles programmations ont été formées et constituées bien avant l'apparition de l'Homme. Il existe un héritage animal dans l'Homme non seulement du point de vue anatomique et physiologique, ce qui est évident, mais aussi du point de vue psychologique et même sociologique et politique. C'est ce que nous venons de découvrir. Par conséquent le problème se pose : Qu'est-ce qui est proprement humain dans l'homme ? A quelles conditions devient-il réellement un homme ? Comment la liberté humaine est-elle possible, compte tenu de ce que nous savons de la génétique, de la neurophysiologie et de ces héritages de programmations animales ? Quand et comment la liberté humaine peut-elle s'exercer, se réaliser ?

Tous les problèmes de la philosophie classique demandent ainsi à être repris sur des bases expérimentales modernes et à être repensés intégralement. Le vieux problème de l'âme et du corps, traité par les orphiques au VIe siècle avant notre ère, traité par Platon, repris par Aristote, objet de livres innombrables de la part des néoplatoniciens, traité à nouveau par Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz et Bergson dès la fin du XIXe siècle, cet antique problème demande à être repris en tenant compte de ce que nous savons du développement de l'embryon, de l'organisation de l'embryon à partir d'un message génétique qui commande à ce développement, et à partir des données de la neurophysiologie moderne, en particulier de l'exploration du cerveau qui nous est beaucoup plus mystérieux que l'Afrique pour les explorateurs des siècles précédents. Nous ne pouvons pas nous contenter d'adopter des conclusions proposées par des philosophes du passé, aussi prestigieux soient-ils. Il nous faut tout repenser à partir des données nouvelles, expérimentales, fournies par les diverses sciences. Par conséquent il manque aujourd'hui cruellement un traité de philosophie générale à base expérimentale.

Dans une chronique ultérieure nous tenterons de montrer qu'à nos yeux la crise de l'Église ou des l'Églises s'explique en grande partie par une crise de la pensée, une crise qui est au fond philosophique, et que le drame des théologiens d'aujourd'hui tient pour une part considérable à leur formation philosophique trop exclusivement littéraire. Ils ont perdu, eux aussi, le sens de la méthode expérimentale et donc le sens de la réalité objective.

La crise de l'Église [54]

Dans une chronique antérieure nous avons tenté de montrer que la crise de la philosophie française, en cette fin du XXe siècle, tient principalement à une séparation d'avec les sciences expérimentales. Les philosophes régnants ne consultent plus l'expérience objective scientifiquement explorée pour constituer leur philosophie. Ils composent des œuvres philosophiques sans tenir compte des données de la cosmologie, de la physique, de la biologie. Leur formation est presque exclusivement littéraire. Il n'y a quasiment plus de dialogue entre le monde des savants et celui des philosophes.

Nous proposons aujourd'hui à l'examen critique de nos lecteurs une série de thèses ou d'hypothèses concernant la crise de l'Église ou des Églises chrétiennes. Nous soumettons à leur jugement un diagnostic. Le voici.

La crise présente de l'Église ou des Églises est principalement une crise de la pensée, une crise de l'intelligence chrétienne. Ce n'est pas une crise des mœurs. Les théologiens qui forment les populations chrétiennes, qu'ils soient d'ailleurs catholiques ou protestants, ont eux-mêmes été formés en majorité dans la philosophie ou les philosophies régnantes. Ce qui manque d'abord à ces philosophies dominantes, c'est le sens, le goût et l'amour de la méthode expérimentale, qui est la méthode scientifique, et donc de la réalité objective. Il en est résulté, nous semble-t-il, chez nombre de théologiens, catholiques ou protestants, une perte du sens de la réalité objective.

Le premier point concerne la connaissance de Dieu. Écriture sainte, les Pères de langue grecque, les Pères latins, tous les grands Docteurs du Moyen Age, jusqu'exclusivement Guillaume d' Occam, professent que l'existence de Dieu est connaissable d'une manière certaine par l'intelligence humaine à partir de l'Univers physique. C'est l'enseignement de saint Paul au début de sa lettre aux chrétiens de Rome, lettre écrite sans doute entre 57 et 58. C'est un point défini solennellement par le premier

Concile du Vatican en 1870. Combien de théologiens, catholiques ou protestants, acceptent aujourd'hui cette manière de voir ou de penser ? Ils sont de plus en plus rares. Il en résulte qu'ils font porter la foi sur l'existence de Dieu. Or Écriture sainte, la Bible hébraïque et le Nouveau Testament grec, ne voient pas les choses de cette manière. Dans la Bible hébraïque comme dans le Nouveau Testament grec, la foi ne porte pas sur l'existence de Dieu. Elle porte sur la vérité de la parole ou de la promesse que Dieu adresse à l'homme, sur la vérité de ce qu'il dit et de plus cette vérité est vérifiable dans l'histoire et l'expérience. Dans la Bible hébraïque et dans le Nouveau Testament grec, la foi n'est pas du tout un assentiment aveugle, c'est un assentiment de l'intelligence, c'est une connaissance. Il n'y a pas de conflit entre la foi et l'intelligence, parce que la foi est l'intelligence à son plus haut degré.

Dans la pensée moderne, la foi est une conviction faible, une croyance, ce n'est pas une certitude. Dans la tradition hébraïque, la foi est une certitude et une certitude de l'intelligence. Dans la pensée moderne, la foi et la certitude sont dissociées, et la foi est dissociée de l'intelligence, parce que selon les modernes, la foi n'a pas de fondement objectif. Ils pensent et ils vont répétant que l'existence de Dieu ne peut pas être connue d'une manière certaine à partir du monde et de la nature. Le Concile du Vatican a justement défini le contraire. Et si les modernes pensent que la connaissance certaine de Dieu n'est pas possible à partir du monde ou de la nature, c'est parce qu'ils s'appuient sur une longue tradition philosophique, qui remonte à Kant, et selon laquelle cette connaissance est impossible. Ils s'appuient sur Kant, Nietzsche et Heidegger. Ils ne s'appuient pas sur les connaissances

[54] *La Voix du Nord,* 24 et 27 janvier 1981.

expérimentales modernes concernant l'Univers, la nature et son histoire. Ils ne s'appuient pas sur ces connaissances expérimentales, d'abord parce que le plus souvent ils les ignorent, et ensuite parce qu'ils sont convaincus que la philosophie ne doit pas s'appuyer sur une base expérimentale, sur une base scientifique. C'est de Kant qu'ils ont reçu cette conviction. Kant pensait que la métaphysique doit se constituer a priori, par pure déduction de concepts, et ne doit pas s'appuyer sur l'expérience objective scientifiquement explorée.

Voilà donc l'existence de Dieu qui est une question de foi, au sens moderne du mot foi. Ce n'est plus une certitude de l'intelligence qui s'appuie sur la réalité elle-même. A partir de là tout l'édifice du monothéisme va s'effondrer. Les rationalistes, les savants habitués à la méthode expérimentale, vont rire de ces chrétiens qui professent une doctrine, à savoir l'existence de Dieu, et qui passent leur temps à dire ou à écrire que cette existence ne peut pas être connue d'une manière certaine par l'analyse et par l'intelligence.

Les chrétiens qui procèdent ainsi — ils sont aujourd'hui l'immense majorité — se réfugient, disent-ils, dans la foi en la parole de Dieu, en la Révélation. Mais si des esprits de formation scientifique leur demandent : Comment savez-vous que Révélation il y a ? — ils répondent, de nouveau, que c'est là une question de foi, et ils entendent par foi, comme toujours, une conviction qui n'est pas une certitude de l'intelligence, une certitude fondée objectivement, mais une conviction subjective. On sait à quel point les convictions subjectives sont fragiles. La première crise affective venue, elles s'effondrent.

Or l'Église a toujours pensé que le fait objectif de la Révélation doit être établi aux yeux de l'intelligence humaine qui procède à partir de ce fait pour constituer cette science, objective elle aussi, qui est la théologie. La plupart des théologiens régnants, catholiques ou protestants, n'admettent plus ce point de départ objectif, cette certitude initiale de l'intelligence. Ils partent donc de la parole de Dieu comme d'un axiome, comme d'un postulat ou comme d'une hypothèse, reçue par un acte de foi, qui n'est pas un assentiment de l'intelligence. Il en résulte que le monothéisme chrétien continue de s'effondrer. Car on ne peut pas ainsi empiler conviction subjective sur conviction subjective, acte de foi aveugle sur acte de foi aveugle. Ou plutôt si, on peut le faire, mais on connaît le résultat. C'est celui auquel nous assistons. Les gens qui savent penser, ceux de plus en plus nombreux qui ont reçu une formation scientifique, s'éloignent définitivement d'un système de pensée aussi mal construit. Nos évêques s'en désolent et cherchent dans quelque pastorale, comme on dit, une solution à cette débandade générale.

Ce n'est pas du côté de la pastorale qu'il faut chercher, mais du côté de l'analyse logique. On ne peut pas demander en cette fin du XXe siècle à un garçon, à une fille qui pratiquent les sciences expérimentales, de croire en l'existence de Dieu si on ne leur donne pas des raisons valables, des raisons objectives de penser que cela est vrai. On ne peut pas demander à un étudiant ou à une étudiante en sciences de croire en une révélation, si on ne leur donne pas des raisons objectives de penser qu'en effet, dans ce peuple hébreu qui est une réalité historique et expérimentale objective, il existe un fait qui est le prophétisme, et que de ce fait l'intelligence peut s'assurer en examinant les choses de près. Là encore, et comme toujours, c'est la méthode expérimentale qui est la bonne.

Il existe un fait objectif, le peuple hébreu. Personne ne doute de son existence. La question est de savoir si ce fait objectif et historique contient ce qu'il prétend contenir, à savoir une science communiquée par Dieu même et destinée à l'humanité entière. Bien entendu, pour faire ce second travail, il faut d'abord avoir établi, indépendamment de la Révélation, à partir de la Création, l'existence de Dieu. Il faut ensuite établir aux yeux de l'intelligence humaine que de fait Dieu communique à l'intérieur de ce peuple hébreu une connaissance destinée à achever l'humanité.

Si l'on n'admet pas ces analyses objectives, la conviction sera purement subjective, ce ne sera pas une conviction de l'intelligence, ce ne sera pas une certitude, ce sera seulement un pari. On ne peut

pas fonder sa vie entière, surtout lors des tribulations, sur un pari. Et une intelligence honnête a besoin d'autre chose que d'une option. Comme le disait Renan, la vérité est peut-être triste. Une intelligence honnête veut savoir ce qui est vrai, ce qui est. Les méthodes de nos modernes théologiens ne lui donnent pas satisfaction.

Jésus est un fait historique, étudié par des disciplines historiques, philologiques, critiques et autres. L'Église a toujours pensé, et elle l'a rappelé solennellement lors de la grande Crise moderniste, que l'intelligence humaine peut et doit trouver dans cette réalité concrète, objective, qui est Jésus de Nazareth, connu par des documents, le secret de ce qu'il est. Pour atteindre à ce secret, l'intelligence humaine doit certes être aidée et éclairée par l'Esprit saint, mais il n'en reste pas moins vrai que lorsqu'elle a vu, de ses yeux vu, ce secret, ce n'est pas une conviction aveugle, ce n'est pas une foi dissociée de l'intelligence comme le veulent les modernes, c'est une véritable et authentique connaissance. Les textes évangéliques sont d'ailleurs formels sur ce point. Voyez Matthieu chapitre 16, et voyez comment l'auteur quel qu'il soit du Quatrième Évangile associe constamment la *pistis,* que nous traduisons par foi, et la *gnosis,* la connaissance. La foi, c'est l'intelligence qui voit que c'est vrai, que cela est. On ne peut pas dissocier la foi de l'intelligence, ni la foi de la vérité.

La théologie chrétienne est fondée sur plusieurs faits, le fait de la Création, discernable à l'analyse ; le fait de la Révélation, qui est proposé à l'intelligence et que celle-ci peut et doit établir ; le fait de l'union hypostatique, c'est-à-dire le fait que l'Homme véritable a été uni à Dieu véritable, sans confusion, sans séparation, sans mélange ; chacune des natures conserve ses opérations propres. Cela ne doit pas être admis à l'aveuglette, les yeux fermés, cela doit être reconnu vrai, à partir de l'expérience initiale, qui a été transmise par les documents dont nous disposons.

Il existe un autre fait, qui est le fait de l'Église, à savoir l'humanité créée, informée, travaillée du dedans, transformée progressivement par Dieu lui-même qui s'est uni l'Homme créé sans confusion et sans mélange. L'Église est un fait, et l'histoire de l'Église est un fait lui aussi. Le développement dogmatique dont le cardinal Newman a fait une si belle analyse est un fait encore. Il faut étudier objectivement et scientifiquement ce fait constitué par le développement de la pensée de l'Église Si on se consacre à ce travail, on constate que dans son développement, dans le développement de sa pensée, l'Église est restée fidèle au donné expérimental initial, c'est-à-dire au donné objectif qui a été constaté, noté et puis transmis par les premiers témoins. Toute la christologie, c'est-à-dire la science qui a pour objet le Christ, procède à partir de cette expérience initiale. Nombre de théologiens semblent avoir aujourd'hui des difficultés à reconnaître l'objectivité de ce fait initial et donc la valeur du développement dogmatique. La méthode normale de la théologie, c'est la méthode scientifique.

La théologie est une science qui repose sur les faits que nous avons dits, le fait de la Création, le fait de la Révélation, le fait de l'union hypostatique. Tant que ces faits ne sont pas établis objectivement aux yeux de l'intelligence humaine, tout l'édifice de la théologie est branlant et il ne faut pas s'étonner qu'il s'écroule.

Tel est notre diagnostic. Tel est, à notre avis, le lieu de la crise la plus profonde. Tout le reste est secondaire. C'est une crise de la certitude, c'est une crise de l'intelligence, et cette crise de l'intelligence tient à la méthode de la pensée, au fait que la pensée de nombre de théologiens s'est éloignée de la méthode expérimentale qui est la méthode de la science. Ce dont nous avons le plus besoin en cette fin du XXe siècle, ce n'est pas de littérature pieuse, mais d'une théologie scientifique, bien fondée, bien construite et vérifiable.

Nous n'avons parlé ici que des problèmes de fond sur lesquels repose tout l'édifice de la théologie. Nous n'avons pas parlé du problème de la norme. Là encore, la crise porte sur la méthode de la pensée. L'Église a toujours pensé et professé qu'il existe des normes objectives qui commandent au développement et à la réalisation de l'homme. N'importe quoi n'est pas égal pour le

développement de l'enfant, de l'adolescent, de l'adulte. Il existe des normes objectives qui sont inscrites dans la réalité objective que chacun peut étudier et découvrir. Les normes éthiques ne sont pas imposées du dehors, d'une manière capricieuse ou arbitraire, tyrannique. Elles sont inscrites dans l'homme même, et un savant qui n'est pas monothéiste peut parfaitement découvrir par l'analyse expérimentale ce qu'est par exemple une sexualité normale, et ce que sont les anomalies, les régressions, les fixations, les inversions. Là encore, on le sait, nombre de théologiens ont le plus grand mal à discerner ce fondement objectif des normes de l'humanisation, normes qui ne dépendent pas du caprice du Saint-Office ni du pape. La raison de cette difficulté est toujours la même. Ils sont nourris de philosophie allemande, mais ils ne sont pas instruits de la réalité expérimentale. Certains, on le sait, ont été jusqu'à dire et écrire que l'embryon n'existe dans le ventre de sa mère que lorsqu'il est reconnu ou nommé. C'est le comble du nominalisme, le comble de l'irréalisme.

A propos de l'idéologie [55]

Dans le galimatias, régnant, surtout en philosophie, les auteurs s'envoient à la figure le terme *d'idéologie.* Tout le monde en parle dans les livres à la mode (la mode est brève, elle dure ce que durent les roses), dans la presse, à la radio.

Nos lecteurs de *La Voix du Nord* doivent savoir que le mot *idéologie* a été créé à la fin du XVIIP siècle, par Destutt de Tracy dans un ouvrage publié en 1796, *Mémoire sur la faculté dépenser.* Dans la pensée de cet auteur, l'idéologie est une science qui a pour objet les idées, une science qui étudie les idées, les faits de conscience, les représentations, de même que la cosmologie est une science qui a pour objet le cosmos, c'est-à-dire l'Univers, l'anthropologie une science qui a pour objet *l'antrôpos,* c'est-à-dire l'homme, la biologie une science qui a pour objet les êtres vivants, et ainsi de suite. La paléontologie est une science qui a pour objet les êtres vivants du passé.

C'est peut-être Napoléon Bonaparte qui a tordu ou renversé ou faussé le sens de ce terme : à ses yeux, une idéologie est une doctrine creuse, qui n'a pas de fondement dans le réel. Cette manière de comprendre le terme *idéologie* est bien entendu un contresens.

Marx et son ami Engels ont repris ce contresens. A leurs yeux une idéologie est une doctrine, une théorie, un ensemble d'idées qui n'a pas de fondement dans la réalité objective, c'est-à-dire dans la réalité matérielle. Donc, dans le langage marxiste, une idéologie est une doctrine fausse. Demandez à un vieux marxiste si le marxisme est une idéologie, il vous répondra que non, puisque le marxisme est la science de la nature et de l'histoire. Une science, dans le langage marxiste, n'est pas une idéologie, puisqu'elle a un fondement expérimental.

Depuis, tout le monde ou presque se sert de ce terme idéologie à contresens. Pour éviter, dans la mesure du possible, le galimatias, lorsqu'on veut parler d'une doctrine, le plus simple serait d'utiliser le mot doctrine, sans aller chercher le terme forgé par Destutt de Tracy dans une tout autre intention et acception.

La question est maintenant de savoir ce que vaut une doctrine, telle doctrine. Voilà une question saine, légitime, nécessaire. Nous sommes tous nés quelque part : soit dans un milieu bouddhiste, soit dans un milieu taoïste, soit dans un milieu marxiste, soit dans un milieu musulman, soit dans un milieu juif, soit dans un milieu chrétien, et si c'est le cas nous pouvons être nés dans l'une des multiples sectes chrétiennes qui s'opposent et se rejettent mutuellement ; nous pouvons aussi être nés dans un milieu agnostique, sceptique, dans une famille de libres penseurs. J'en oublie certainement, mais je n'ai pas prétendu faire une partition intégrale des diverses familles de pensée humaine.

Une chose est sûre et certaine, c'est que tout le monde ne peut pas avoir raison en même temps et du même point de vue. Si, par exemple, le bouddhisme est vrai, qui enseigne le caractère illusoire de toutes choses y compris de l'âme humaine, alors le marxisme n'est pas vrai, puisqu'il enseigne la réalité objective de l'Univers physique avant l'homme, indépendamment de l'homme. Quelqu'un se trompe quelque part.

Le sceptique, l'agnostique va triompher, en s'écriant : Voilà, nous vous l'avions bien dit, c'est nous qui avions raison. L'humanité se partage en une multitude de familles de pensée. Chacun d'entre elles affirme quelque chose. Toutes se trompent. Nous, les agnostiques, nous n'affirmons rien, et donc nous sommes sûrs de ne pas nous tromper. Nous regardons en souriant, avec amusement et compassion, ces batailles d'idées, et nous n'y prenons pas part. Nous seuls sommes vraiment intelligents. Tous les autres sont des naïfs, des enfants, Nous ne professons aucune idéologie, et donc

[55] *La Voix du Nord,* 11 février 1981.

nous ne sommes jamais mis en défaut.

Si vous interrogez votre ami prétendu ou supposé agnostique, qui est si content de lui — faites l'expérience —, vous verrez que le plus souvent il accepte le fait de l'existence du monde : il n'est donc pas idéaliste. Si c'est un savant qui professe ce point de vue, vous verrez qu'il admet la méthode expérimentale, en quoi il se met en opposition avec toutes les doctrines du monde qui n'acceptent pas la méthode expérimentale parce qu'elles n'acceptent pas la réalité objective de l'Univers et de la nature avant l'homme, indépendamment de l'homme. Si vous poussez l'analyse, si vous poussez l'interrogatoire amicalement et adroitement, vous ferez aisément, et dans nombre de cas, avouer à votre ami agnostique qu'il est par exemple athée. S'il l'avoue, il s'est mis en contradiction avec lui-même, car professer l'athéisme d'une manière résolue c'est professer quelque chose au sujet de l'Univers et de la nature. Comme nous avons eu l'occasion plusieurs fois de le noter ici, professer l'athéisme c'est forcément, à moins d'inconséquence, professer que l'Univers est l'Être et qu'il n'y en a pas d'autre. Professer l'athéisme, c'est faire de l'ontologie, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans s'en douter.

C'est dire qu'il n'est pas du tout facile d'échapper à la faute qui consiste, selon l'agnostique, à professer quelque chose, et donc à tenir quelque doctrine pour vraie. Nous en sommes tous là, nous pensons tous que quelque chose est vrai. Donc, ni les uns ni les autres nous ne sommes agnostiques. Nous ne sommes agnostiques que sur certains points à propos desquels nous doutons, nous n'avons pas pris de décision, nous n'avons pas encore conclu.

Le terme d'idéologie employé à contresens pour dire une doctrine, est employé aujourd'hui comme une injure : en somme, les idéologies, ce sont les doctrines professées par les autres. Ce que je pense moi, ou le groupe auquel j'appartiens, ce n'est pas une idéologie, c'est la vérité.

Nous aurions intérêt, les uns et les autres, à faire l'examen critique de nos convictions. C'est très simple, il suffit de se demander sur quoi elles reposent, quel est le donné incontestable qui les fonde. Cela demande beaucoup de courage, un certain héroïsme même, mais c'est extrêmement sain.

Les neurophysiologistes nous ont appris que nous perdons chacun d'entre nous quelques centaines de milliers de neurones chaque jour. Notre cerveau comporte au départ entre douze ou quatorze milliards de neurones. Certains avancent le chiffre de cent milliards. Mais lorsque nous atteignons l'âge de cent ans, cette perte quotidienne de neurones n'est pas sans avoir produit des ravages dans notre nouveau cerveau, néocortex par opposition au vieux cerveau reptilien. Toute la question est donc de savoir comment se servir au mieux des neurones qui nous restent. La meilleure méthode pour utiliser les neurones qui nous restent, la partie du cerveau qui nous reste, c'est encore de faire de l'exercice, exactement comme le sportif. Or, pour l'intelligence, pour la pensée, le meilleur exercice qui soit c'est de mettre en question nos convictions héritées de papa et de maman, d'aller voir sur quoi elles sont fondées, si elles sont fondées, justifiées, en somme d'examiner les fondements ou les fondations de notre assentiment. Lorsque nous aurons trouvé le rocher, nous saurons que notre assentiment est bien fondé et que nous pouvons construire notre maison dessus.

Une idée bien française, c'est que les idées reçues de papa ou de maman, les idées reçues de son milieu, on se les garde. On n'en change pas. Il est honteux d'en changer. On respecte toutes les opinions, même contraires à celles que l'on professe, mais on garde les siennes. C'est une question de dignité.

Ce point de vue fort ancré dans notre terroir français est certes attendrissant, mais il faut bien reconnaître que du point de vue philosophique, c'est-à-dire du point de vue de la recherche de la vérité, il ne vaut rien. Ce n'est pas parce qu'on est né dans un milieu, dans une famille de pensée, que pour autant cette famille de pensée a raison. Être né quelque part ne prouve rien, ni pour ni contre la doctrine que l'on professe. Il faut chercher d'autres arguments, il faut chercher un autre fondement à la vérité des idées que l'on professe.

L'Univers [56]

Le début du XXe siècle a connu, comme chacun sait, une révolution fondamentale en physique. Les conceptions de l'espace, du temps, de la matière, du déterminisme, de la causalité, de la réalité objective elle-même ont été remises en question. A partir de 1927, c'est la théorie de l'Univers qui prend son essor. Vers la même époque les grands travaux d'Oparine et de Haldane sur l'origine de la vie ouvrent un champ de recherches nouvelles. A partir des années 40, la biologie fondamentale, c'est-à-dire en somme la biochimie, la connaissance du fondement moléculaire de la cellule vivante, prend son essor. Les deux disciplines qui se développent en ce moment d'une manière accélérée sont l'astrophysique et la biologie fondamentale. Il faut suivre régulièrement ce qui se passe, ce qui se découvre.

La cosmologie ou science de l'Univers est en somme une discipline récente. Il existait certes dans les siècles passés des théories de l'Univers, mais elles n'avaient pas de bases expérimentales. Ce qui est nouveau, depuis le XIXe siècle, c'est que notre connaissance de l'Univers comporte ces bases expérimentales, grâce en particulier à l'analyse spectrale de la composition physique et chimique des étoiles, que le fondateur du positivisme, Auguste Comte, avait condamnée a priori. Ce qui est nouveau, au XXe siècle, c'est que les savants considèrent désormais l'Univers comme un ensemble fini, comme un Tout, et il existe désormais une science de ce Tout, qui est précisément la cosmologie expérimentale.

Rappelons que l'Univers est un ensemble de galaxies, un gaz dont les molécules seraient des galaxies. Rappelons aussi que notre propre Galaxie, celle à laquelle nous appartenons, comporte environ cent milliards d'étoiles. Notre Soleil, dans un coin, n'est que l'une d'entre elles. Nous sommes loin de la perspective ancienne selon laquelle notre Univers se réduisait au seul système solaire. On discutait au XVIe siècle de la question de savoir si le Soleil est au centre de l'Univers, ou si c'est la Terre. Nous savons aujourd'hui que ni le Soleil ni la Terre ne sont au centre de l'Univers, si tant est que l'idée d'un centre de l'Univers ait un sens physique. Essayons de dégager brièvement et de distinguer, pour nos lecteurs, ce qui est acquis en cosmologie, ce qui semble certain, et ce qui est encore en régime de discussion et de controverse.

Questions de structure et de composition, d'abord. Notre propre Galaxie est un disque plat gonflé du côté de son centre, comme une galette qui se serait enflée ou soulevée en son milieu. La lumière a besoin de plus de 100 000 ans pour traverser notre Galaxie en son diamètre, à la vitesse de 300 000 km à la seconde. On appelle année de lumière la distance parcourue par la lumière en un an. On dira donc que le diamètre de notre Galaxie mesure plus de cent mille années de lumière. Notre Galaxie contient, nous venons de le dire, environ cent milliards d'étoiles de couleurs diverses et de tailles différentes. Notre Galaxie a la forme d'une spirale parce que les étoiles se disposent sur les bras d'une spirale qui se forme à partir du centre.

Les galaxies les plus proches de la nôtre sont situées à plusieurs centaines de milliers d'années de lumière. La lumière qui nous en parvient est donc partie de ces galaxies les plus proches il y a plusieurs centaines de milliers d'années. Les galaxies, dont la nôtre bien entendu, s'associent dans des amas de galaxies. Les amas de galaxies s'assemblent ou se groupent dans des ensembles que l'on appelle des superamas, constitués de dizaines de milliers de galaxies. L'Univers est ainsi constitué de milliards de galaxies groupées dans des ensembles qui sont eux-mêmes assemblés dans des ensembles d'ordre supérieur. Aujourd'hui, avec les instruments les plus puissants, nous atteignons des objets, c'est-à-dire des galaxies, situés à dix milliards d'années de lumière, c'est-à-dire que la lumière que

[56] *La Voix du Nord,* 20 et 22 février 1981.

nous recevons est partie de ces objets lointains il y a au moins dix milliards d'années.

Arrêtons-nous un instant sur ce point qui est capital. Plus nous plongeons loin dans l'Univers, plus nous plongeons dans son passé, puisque les objets les plus lointains ont besoin de plus de temps pour nous faire parvenir leur image, à la vitesse de la lumière. Il faut donc dire que nous voyons, que nous regardons le passé de l'Univers. Nous le voyons aujourd'hui tel qu'il était il y a dix milliards d'années, si nous regardons suffisamment loin. Nous voyons de nos yeux le passé.

Si l'on avait dit cela au grand-papa de grand-père au siècle dernier, nul doute qu'il n'aurait appelé un psychiatre. Or le fait est là. Ce qui paraissait absurde, impossible au siècle dernier, est pour nous un fait objectif, expérimental et qui ne comporte aucune difficulté rationnelle. La lumière met un certain temps pour nous parvenir et donc les galaxies situées à dix milliards d'années de lumière sont perçues par nous non pas telles qu'elles sont aujourd'hui mais telles qu'elles étaient il y a dix milliards d'années. Plus nous regardons loin dans l'Univers, et plus nous reculons dans son passé. Nous le voyons tel qu'il était lorsque nous n'existions pas, lorsqu'aucune vie n'était encore formée sur notre minuscule planète Terre, lorsque le système solaire n'était pas encore formé : il n'a que cinq milliards d'années. Cela doit être très ennuyeux pour un disciple d'Emmanuel Kant puisque pour Kant le temps est une forme subjective du sujet connaissant humain.

Ce sur quoi tous les savants du monde sont aujourd'hui d'accord, c'est le fait d'une évolution des étoiles et des galaxies. Les étoiles se forment, évoluent, vieillissent et meurent. Chaque étoile consume son hydrogène d'une manière irréversible et le transforme en hélium. Lorsqu'elle a fini de consumer son hydrogène, elle s'effondre et devient une naine blanche ou étoile à neutrons. En 1054 les astronomes chinois ont vu l'explosion d'une étoile, et nous voyons aujourd'hui cette nébuleuse gazeuse qui est le résultat de cette explosion : c'est la nébuleuse du Crabe. L'hydrogène se transforme en hélium dans toutes les étoiles et donc dans toutes les galaxies, qui sont des ensembles d'étoiles. Jamais l'hydrogène n'est régénéré dans une étoile. Nous avons donc affaire à un processus irréversible. Ceux qui désirent comme Engels ou Nietzsche professer l'éternel recommencement ou répétition des processus cosmiques ont de gros ennuis avec cette donnée de fait et leurs disciples aujourd'hui font bien de les ignorer, de fermer les yeux sur cette irréversibilité physique, car s'ils en tenaient compte, ils ne pourraient plus professer leur philosophie préférée.

Notre Galaxie est âgée, semble-t-il, d'environ quinze milliards d'années.

Jusqu'ici tous les savants du monde sont d'accord. Venons-en maintenant aux points sur lesquels nous assistons en ce moment à des controverses passionnées, et il est bien juste qu'elles le soient.

Vers 1927, des travaux théoriques, en particulier ceux de Lemaître, de Louvain, et des données expérimentales établies par Hubble et Humason, ont conduit à penser que toutes les galaxies se fuient les unes les autres à une vitesse relative qui est proportionnelle à leur distance mutuelle. Pour réaliser ce phénomène, pensons à un nuage de fumée qui se dilate, qui se détend. Le fait expérimental sur lequel s'appuyaient Hubble et Humason, c'est que le spectre des galaxies est décalé vers le rouge et cela d'une façon d'autant plus considérable que la galaxie est plus éloignée de l'observateur. On a utilisé l'effet Doppler-Fizeau pour interpréter ce décalage vers le rouge du spectre des galaxies. En effet, d'après les travaux de Fizeau qui reprenait pour la lumière ce qui avait été établi auparavant par Doppler pour le son, l'augmentation de la longueur d'onde apparente est liée à l'éloignement de la source lumineuse par rapport à l'observateur. Si le décalage vers le rouge du spectre des galaxies s'explique par l'effet Doppler-Fizeau, alors l'Univers est en expansion. La vitesse de cette expansion a été calculée : elle est de 200 km par seconde pour une distance d'un million d'années de lumière.

Si l'Univers est en expansion constante et irréversible, alors, en reculant dans le passé, on doit le trouver de plus en plus concentré jusqu'à un point initial spatio-temporel qui est le point de départ

de l'expansion originelle. Ce point de départ est aujourd'hui daté, nous l'avons rappelé dans une chronique antérieure, à dix-huit milliards d'années en arrière de nous. L'Univers est donc un système qui grandit au cours du temps.

L'espace grandit au cours du temps, puisque l'espace n'est pas un réceptacle dans lequel l'Univers serait logé. Puisque nous atteignons des objets situés à une distance d'environ dix milliards d'années, nous pouvons donc voir l'Univers tel qu'il était âgé d'environ huit milliards d'années. Les astrophysiciens nous racontent les premiers instants, le premier quart d'heure, les premières minutes de l'histoire de l'Univers à partir de cet instant initial. Nous avons présenté il y a deux ans à nos lecteurs le livre de Weinberg, Les Trois premières minutes de l'Univers (cf. p. 106).

La plupart des astrophysiciens de par le monde pensent ainsi, y compris maintenant le Soviétique Ambartsumian et aussi son confrère Zeldovitch. Il leur a fallu du courage car bien entendu ces vues sur l'Univers ne sont pas conformes aux thèses de Engels et de Lénine : Univers éternel, sans commencement, sans fin, infini dans l'espace.

L'immense majorité des astrophysiciens pense ainsi, mais ce n'est pas encore une preuve de vérité. La vérité, en sciences, n'est pas une question de majorité. Un seul individu, ou une infime minorité, peuvent avoir raison contre une écrasante majorité. Cela s'est vu lors de chacune des grandes révolutions de la science. Le pionnier est seul au début, ou presque seul, et il a tout le monde contre lui. Seules les démocraties décident à la majorité, mais les démocraties, pas plus que les autres régimes politiques, ne recherchent la vérité.

Il existe donc des savants qui mettent en question ces résultats, ces thèses et la figure de l'Univers qu'elles soutiennent. Parmi ces savants, le Français Jean-Claude Pecker, professeur d'astrophysique au Collège de France. Il examine d'une manière critique les bases expérimentales de la cosmologie. Diverses expériences permettent de penser qu'en réalité la loi de Hubble n'est pas isotrope. Ce n'est pas une loi rigoureuse. On trouve, par exemple, des galaxies associées entre elles et dont le spectre est décalé vers le rouge d'une façon différente. Si ces découvertes étaient confirmées, cela prouverait qu'au moins certains décalages vers le rouge sont dus à d'autres causes que l'effet Doppler-Fizeau.

D'autres physiciens, par exemple Jean-Pierre Vigier, font appel, pour expliquer, ces décalages spectraux, à une hypothèse ancienne, celle de la fatigue de la lumière : le photon, au cours de son voyage, perdrait une partie de son énergie.

Je ne pense pas, si j'ai bien compris la pensée de Jean-Claude Pecker, qu'il mette en doute le fait de l'expansion de l'Univers. Mais je crois avoir compris qu'il n'aime pas l'aspect triomphant de certaines affirmations cosmologiques contemporaines, en particulier le caractère à ses yeux trop dogmatique de la théorie de l'Univers en expansion. Ainsi des savants sceptiques vont-ils ou bien conduire à une révision de cette théorie, ou bien à un perfectionnement, puisque les partisans vont être obligés de répondre à leurs objections.

Quoi qu'il en soit de l'expansion de l'Univers, notons bien que le fait de l'évolution de l'Univers est distinct de l'expansion. Tous les savants du monde sont d'accord sur le fait de l'évolution des étoiles, des galaxies, de l'Univers entier. Certains discutent encore l'expansion, qui n'est qu'un des aspects de cette évolution générale de l'Univers. Ce qui constitue premièrement l'évolution de l'Univers, c'est en somme l'évolution de la matière physique au cours de l'histoire de l'Univers, en particulier la genèse des noyaux lourds à l'intérieur des étoiles.

Quant au métaphysicien, que fera-t-il tant que dure cette bataille portant sur le premier commencement de l'Univers ? Il se gardera de s'appuyer sur ce qui n'est pas encore hors de contestation. Il proposera son analyse d'une manière conditionnelle : "Si l'Univers a commencé, alors...". Mais il s'appuiera sur un fait incontestable et incontesté, à savoir que l'Univers existe et qu'il est en régime d'évolution orientée, depuis dix-huit milliards d'années au moins.

Les origines théosophiques du nazisme [57]

On appelle *théosophie* une prétendue connaissance, une science ésotérique et transmise par voie initiatique, qui se targue de nous faire connaître des secrets cachés aux sciences expérimentales, des secrets et des mystères portant sur la vie de Dieu, sur l'origine du monde et le problème du mal. Nous avons eu, il y a peu d'années, l'occasion de proposer une série de chroniques consacrées à la Gnose et aux systèmes gnostiques (p. 116). *Gnose* veut dire tout simplement : connaissance. Mais il s'agit dans la pensée des initiés d'une connaissance particulière, transcendante, qui échappe au commun des mortels, et en particulier aux savants qui pratiquent la science expérimentale.

Le professeur Wilfried Daim a publié, il y a une vingtaine d'années déjà, un ouvrage qui, malheureusement, à ma connaissance du moins, n'a pas été traduit en langue française : *L'homme qui a donné ses idées à Hitler {Der Mann, der Hitler die Ideen Gab,* Isar Verlag, Munich).

Adolf Lanz est né à Vienne, en Autriche, en 1874. Il a plus tard modifié son nom et s'est fait appeler : Georges Lanz von Liebenfels. Il a aussi modifié, sur ses papiers, sa date de naissance. C'est ce que l'un de ses historiens appelle "son pseudonyme astrologique" !

A l'âge de dix-neuf ans, il entre au monastère cistercien de Heiligenkreuz en Autriche, le 31 juillet 1893. Déjà jeune moine, il commence à rêver d'un nouvel ordre des Templiers. L'ancien ordre des Templiers avait été fondé en 1119. En 1312, lors de l'ouverture de la deuxième session du Concile de Vienne (en France), le pape Clément V décide l'extinction de l'Ordre des Templiers. Certains historiens prétendent que l'hérésie cathare avait pénétré dans l'Ordre.

Lanz estimait pour sa part que le but et la raison d'être de l'Ordre des Templiers, comme de la véritable Église catholique, c'était de sauver la pureté de la race des blonds aux yeux bleus, de la restaurer en luttant contre le mélange des races, mélange qui, à ses yeux, était l'abomination, le véritable péché originel. Il distingue dans l'humanité deux ensembles ou deux espèces : les Blonds, les Héros, la race des Seigneurs et les Tschandalas, ou Hommes-Singes, représentés par les races sombres, et en particulier les Judéens.

Le terme de *Tschandala* est emprunté au vieux système des castes que l'on trouve dans l'Inde ancienne. Ce sont en réalité les hors castes, ceux qui ne font pas partie de l'humanité noble, les aryens. On trouve le terme de *Tschandala* à plusieurs reprises dans les oeuvres de Friedrich Nietzsche, par exemple *Gôtzendàmmerung* (œuvres complètes, éd. Karl Schleta, II, p. 982) : Nietzsche vient d'évoquer "l'humanité aryenne toute pure, toute originelle". Il vient de parler du concept de "sang pur". Et il ajoute : "Il est clair dans quel peuple s'est perpétuée la haine, la haine des Tschandalas contre cette humanité (celle des aryens) ; dans quel peuple cette haine est devenue Religion, Génie... Le christianisme, issu de racines juives et compréhensible seulement à partir de ce terrain (juif), constitue la réaction à rencontre de toute morale de la culture, de la Race, du Privilège : il est la religion anti-aryenne par excellence ; le christianisme, c'est le renversement de toutes les valeurs aryennes, la victoire des valeurs des Tschandalas, l'évangile prêché aux pauvres, la révolte générale de tout ce qui est foulé aux pieds, des miséreux, des ratés, des malvenus contre la Race — la vengeance immortelle des Tschandalas...".

Il existe donc vraisemblablement une source commune à Nietzsche et à Lanz.

Selon Lanz, ceux qui appartiennent à la Race pure et donc aryenne doivent entrer en lutte contre les Tschandalas. C'était, selon Lanz, le but de l'Ordre des Templiers aboli par l'Église

Lanz eut au monastère un Maître des Novices dont les historiens nous disent qu'il était un antisémite notoire.

---

[57] *La Voix du Nord,* 22 et 23 mars 1981.

En 1899, Lanz quitte le monastère des Cisterciens. Il se fait désormais appeler Georges : saint Georges, d'après la légende, avait écrasé le dragon. Pour Lanz, le dragon à écraser, ce sont les races inférieures.

Lanz était persuadé qu'aux origines, le christianisme était une religion qui avait pour but de sauver la pureté de la race. Mais, sous l'influence des Jésuites "enjuivés" (c'est Lanz qui parle : le second général des Jésuites était juif), l'Église catholique s'est pervertie. Les Tschandalas sont entrés en masse dans l'Église et elle s'est, elle aussi, "enjuivée".

Le christianisme originel, toujours selon Lanz, était le culte de la race. C'est la raison pour laquelle Lanz quitte le monastère, se sépare de Rome afin de ne pas devenir jésuite ! En 1903, il publie un livre : *Catholicisme* contre Jésuitisme. Lanz prétend que la Bible est le grand livre de l'humanité des Seigneurs, un livre qui enseigne la lutte des Hommes contre les Hommes-Singes. Il fonde un Institut ariosophique pour la défense et le salut de la race pure. Je suppose que le terme *ariosophique* signifie : sagesse ou connaissance secrète concernant les aryens.

Aussitôt après sa sortie du monastère, Lanz cherche à fonder un nouvel Ordre des Templiers. En 1907, il expose le but et le programme du nouvel Ordre des Templiers, en abréviation ONT, der Orden des Neuen Tempels. Il change le nom de Jésus, qu'il appelle Frauja, mot qu'il a trouvé dans la traduction d'Ulfila. Ainsi Jésus devient un héros aryen. En 1907 aussi, il acquiert un vieux château, Werfenstein, et il fonde une revue, appelée *Ostara.* Le château de Werfenstein, se trouve en Haute Autriche, près du Danube.

Dans la nouvelle communauté, seuls ont droit d'entrer les blonds aux yeux clairs, et ils s'engagent à n'engendrer des enfants qu'avec ceux de la même race. Pour Lanz, Jésus est un aryen blond aux yeux bleus. Il enseignait la pureté de la race. Lanz l'écrit : Jésus n'est pas juif, il est le nom propre du héros aryen. Les affiliés à l'Ordre du Nouveau Temple avaient leurs habits rituels, Lanz compose pour les frères de l'ordre un bréviaire. Tous les sacrements de l'Église sont transposés, repris et modifiés pour signifier la purification de la race.

* *

La revue *Ostara* connaît un grand succès. Parmi les plus fervents, l'écrivain Strindberg. Dès 1907, lors d'un office de son nouvel Ordre, celui qui se faisait dès lors appeler Maître Lanz, fait lever sur la tour de son château de Werfenstein un drapeau marqué de la croix gammée. Les brochures seront elles aussi ornées de la même croix gammée, ou svastika, terme d'origine sanscrite. Les érudits discutent de sa signification exacte. Quoi qu'il en soit, Lanz pour sa part comprenait la croix gammée comme un signe mystique qui signifie la chute de l'Esprit dans la matière et la remontée de l'Esprit hors de la matière, thème gnostique par excellence.

Pour Lanz, le christianisme à l'état pur, originel, est identique à ce que Lanz appelait l'ariosophie, la science ou doctrine secrète de la purification de la seule race véritablement humaine. En 1904, Lanz avait publié un ouvrage appelé Theozoologie. Strindberg l'a trouvé admirable. Lanz y expose sa doctrine secrète. Le véritable péché originel, pour Lanz, c'est le mariage entre la femme qui appartenait à la véritable espèce humaine, et la bête, l'animal, l'homme-singe. C'est ce que Lanz appelle la sodomie. A cause de ce péché originel, nous sommes tous infectés, puisque dans notre sang nous portons ce mélange entre l'authentique Humanité originelle et l'infection issue de l'union avec les hommes-singes. Lanz se réjouira plus tard de constater qu'enfin une Internationale se constitue qui rassemble tous les hommes de la race pure : le fascisme en Italie et en Espagne, le Ku-Klux-Klan en Amérique du Nord et le National Socialisme en Allemagne.

Dans le système de Lanz, il faut donc distinguer trois temps ou trois moments : le temps originel, celui de la pureté des races non mélangées. Puis la chute originelle, à savoir ce que Lanz

appelle la sodomie, le mélange physique entre les races, la chute de la race des héros aryens et le mélange avec les races animales : c'est le deuxième temps. Enfin la séparation, grâce à l'Église fondée par Lanz, le retour à la pureté initiale. Lanz écrit : "La Race c'est Dieu, Dieu est la Race purifiée". Lanz aperçoit l'analogie entre sa doctrine et le vieux mythe de Zeus qui foudroie les Titans. C'est le mythe de Zagreus, qu'Erwin Rohde, l'ami de Nietzsche, a si bien exposé dans son grand livre, Psyché. Zagreus avait été mis en pièces par les Titans. Zagreus était un dieu. Les Titans représentent le principe du mal, Zeus anéantit par sa foudre les Titans qui avaient dévoré les membres du dieu. C'est de leurs cendres qu'est issue l'espèce humaine, dans laquelle se trouve donc une double origine, la part divine issue de Zagreus, et la part mauvaise issue des Titans.

Selon Lanz, la race blonde, héroïque, est l'œuvre des dieux. Les races sombres sont l'œuvre des démons. Le Paradis, c'est l'époque originelle, le temps où les hommes blonds aux yeux bleus peuplaient la Terre. Ils étaient doués de facultés merveilleuses. Les héros étaient issus de la substance divine. Le péché originel, nous l'avons vu, c'est le mélange entre la race des héros aryens et les bêtes. Les races inférieures, les Tschandalas, sont issues de ce mélange.

Ces races inférieures, mêlées, sont d'autant plus dangereuses qu'elles portent en elles quelque chose de la pure race originelle. Tout ce qui est haïssable et mauvais, écrit Lanz, provient du mélange des races. Les races foncées sont les ennemies de Dieu. La maladie, la décadence, tout cela procède du mélange des races. La race blonde, c'est Dieu. Selon Lanz, l'ariosophie est la plus ancienne religion, la religion originelle. Toutes les autres religions en procèdent. L'incarnation de Dieu signifie le mélange de la race originelle dans les races inférieures, les races de Singes. La Passion, la mort du Christ symbolisent cette chute. Mais sa résurrection signifie la purification de la race humaine, la libération de la race originelle exilée, aliénée.

Lorsque nous avons exposé, dans nos chroniques consacrées à la Gnose et aux systèmes gnostiques, le système manichéen, nous avons rappelé que, dans ce système, il faut distinguer deux Principes et trois Moments. Les deux Principes, éternels, incréés l'un et l'autre, sont le Principe bon, le Principe lumineux, spirituel, — et le Principe mauvais, la Matière. Dans un premier temps, les deux Principes sont séparés, les deux royaumes, celui de la Lumière et celui des Ténèbres, sont contigus, mais séparés. Le deuxième temps est celui du mélange. Les Archontes du Royaume des Ténèbres pénètrent dans le Royaume de Lumière. Le Prince du Royaume de Lumière émet de sa substance un être qui est dévoré par les Archontes des Ténèbres (cf. l'histoire de Zagreus et des Titans). L'humanité est faite à partir de ce mélange. Le monde physique, la matière, les corps, la sexualité, tout cela est l'œuvre du Principe mauvais. Mais nous, les hommes, nous sommes des parcelles de la Substance divine, lumineuse, exilées, aliénées dans la Matière mauvaise. Le troisième temps est celui de la séparation. Il faut libérer les parcelles de la Substance divine prisonnières dans la matière mauvaise et les faire retourner à leur origine.

On aperçoit les analogies entre le mythe manichéen et le mythe raciste élaboré par Lanz. Dans les deux cas, au départ nous avons un état de séparation entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. Puis, par suite d'une catastrophe, un mélange entre la substance divine et la matière mauvaise. Lanz a transposé le mythe manichéen dans une mythologie raciale. Le mal, à ses yeux, nous l'avons vu, c'est le mélange des races, le mélange de la race bonne, originelle, divine, pure, et des races inférieures, bestiales. L'eschatologie, c'est-à-dire la théorie portant sur la finalité ultime de l'histoire, dans les deux cas est la même : la séparation, la pureté retrouvée.

Pour réaliser cette œuvre de purification, Lanz a prévu un certain nombre de mesures, en faveur de la race pure, et à rencontre des races sombres ou inférieures. Rétablissement de la religion originelle, à savoir le culte de la race ; privilèges et droits particuliers pour les Blonds ; organisation de colonies, de réserves de Blonds ; polygamie légitime pour les Blonds qui doivent engendrer, avec des femmes blondes bien entendu, le plus d'enfants qu'ils pourront ; organisation nouvelle de l'école.

"Notre religion, écrit Lanz, doit être une religion des Héros, une religion de la race".

A rencontre des races sombres et supposées inférieures, Lanz prévoit des mesures qui sont la castration, la stérilisation, la réduction à l'esclavage, le travail forcé, la déportation et finalement la liquidation directe.

Le jeune Adolf Hitler a rendu visite à Lanz en 1909. C'est Lanz lui-même qui a raconté l'entrevue à l'auteur de l'ouvrage dont nous parlons, le professeur Daim, lors de sa rencontre avec Lanz, en mai 1951. Hitler achetait régulièrement la revue *Ostara.* Il lui manquait quelques numéros. Il venait demander à Lanz de lui donner les exemplaires qui lui manquaient. Hitler écrit dans *Mein Kampf* : "Lorsque je combats les Juifs, je combats pour l'œuvre du Seigneur."

Lorsqu'il a découvert pour la première fois la pensée de Lanz, en lisant la revue *Ostara,* Hitler était âgé d'environ 19 ans. Plus tard, en 1938, Hitler a interdit à Lanz de continuer ses publications, Lanz est mort à Vienne en 1954. L'Ordre du Nouveau Temple existe toujours.

Les anniversaires des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine [58]

Les églises d'Orient et d'Occident fêtent cette année 1981 les anniversaires des conciles Éphèse, 22 juin 431, et de Chalcédoine, 8 octobre 451.

Nous voudrions essayer d'expliquer le plus simplement possible quel est l'intérêt et quelle est l'importance de ces deux conciles.

La christologie est une science, c'est-à-dire une connaissance par l'intelligence, qui porte sur un être singulier que les chrétiens appellent le Christ. Le mot français *Christ* est simplement le décalque d'un mot grec, *christ os,* qui signifie : celui qui a reçu l'onction d'huile ; le verbe grec *chriô* signifie : oindre avec de l'huile. Le grec *chriô* traduit l'hébreu *maschach* qui signifie la même chose. Pour comprendre la signification de ce terme, il faut se reporter aux nombreux textes de la Bible hébraïque dans lesquels on voit que les rois, tels que Saül ou David et bien d'autres à leur suite, ont été oints. Le prophète Samuel verse sur la tête de Saül, puis du jeune David, une fiole d'huile consacrée et à partir de ce moment-là l'Esprit saint, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu, descend sur Saül, puis sur David, et ils deviennent prophètes. Le prophète, dans la Bible hébraïque, c'est le *isch ha-ruach,* l'homme de l'Esprit, celui qui a reçu l'Esprit de Dieu qui lui communique la science, celui qui est chargé par Dieu même de communiquer à l'humanité des messages, une certaine connaissance.

De très nombreux textes, dans la Bible hébraïque, attestent qu'il existe dans le peuple hébreu une attente, l'attente d'un homme en qui et par qui se réaliseront les promesses faites par Dieu à son peuple.

Autour des années 30 de notre ère, un rabbi galiléen appelé de son nom hébreu Ieschoua, de Nazareth, enseigne, guérit, communique une certaine science qui porte sur la genèse de la nouvelle humanité. Ce rabbi galiléen est suivi par un groupe d'hommes et de femmes qui l'observent, qui l'écoutent, qui notent très vraisemblablement ses propos, ses paroles, ses enseignements, et ses actes, ce qu'il opère, ce qu'il réalise, ce qu'il fait. Ces notes se retrouvent substantiellement dans les trois Évangiles dit synoptiques, parce qu'on peut les mettre en trois colonnes et les lire ensemble, et dans les récits de caractère historique du Quatrième Évangile Bien entendu, bien évidemment, ce qui a été noté par écrit et qui nous a été transmis par des textes écrits, n'épuise pas l'enseignement du rabbi galiléen, ni tout ce qu'il a fait. Il a existé une transmission orale de ce qu'il a dit et fait, et les textes écrits qui nous restent ne constituent qu'une part de toute l'information qui a été transmise à partir du rabbi galiléen et par l'intermédiaire des témoins oculaires qui l'ont accompagné.

L'ensemble des informations qui nous ont été conservées montrent que ce rabbi galiléen était un homme, pleinement, réellement un homme, du point de vue anatomique, physiologique, psychologique, intellectuel, spirituel. Mais les informations transmises à partir de la source, c'est-à-dire à partir du rabbi lui-même, montrent aussi que cet homme était capable de guérir des maladies incurables, de régénérer une rétine abîmée d'une manière congénitale, et qu'il était capable d'enseigner la science de la nouvelle Création de la nouvelle humanité.

Deux sortes d'informations nous ont donc été transmises et communiquées. Celles qui attestent que ce rabbi était pleinement et réellement un homme, celles qui attestent qu'il disposait d'une science, d'une puissance, d'une sagesse qui ne sont pas celles de l'homme, mais celles du Créateur lui-même. Jésus s'est toujours distingué lui-même de ce Créateur qu'il appelait "père", *abba* en araméen, et qu'il priait.

On appelle *christologie* la science qui porte sur cet être singulier concret que les chrétiens appellent le Christ, de même que la cosmologie est la science qui a pour objet l'Univers ; la biologie,

[58] Article inédit (1981).

la science du vivant ; l'anthropologie, la science de l'Homme, etc.

Cette science qui est la christologie prend son point de départ dans une expérience objective, qui est celle des témoins oculaires des faits et gestes du rabbi galiléen.

Cette science s'est développée à travers les siècles, et elle n'a pas fini de se développer, à partir de cette expérience initiale, objective, transmise par les témoins oculaires de la première génération.

Depuis les premières générations, deux tendances divergentes se sont manifestées. Une première tendance essaie de diminuer, d'atténuer, d'estomper le caractère concret, réel, la plénitude, la consistance de l'homme concret qui était Jésus de Nazareth. Cette tendance se porte dans une direction au terme de laquelle se trouverait la formule suivante : Jésus de Nazareth, c'est Dieu lui-même venu parmi nous. L'homme réel et concret est de plus en plus oublié, estompé, atténué, voire éliminé.

L'autre tendance, exactement inverse, consiste à affirmer la réalité concrète de l'homme Jésus, aux dépens de cette autre dimension que l'expérience initiale rend manifeste, à savoir cette immanence, cette inhabitation de Dieu en lui. Selon cette seconde tendance, Jésus se réduit donc à la condition d'un prophète éminent, mais rien de plus.

L'Église, dans son développement, dans le développement de sa pensée, c'est-à-dire dans le développement du dogme christologique, a toujours voulu conserver et maintenir intégralement et sans en perdre une miette toutes les informations contenues dans l'expérience initiale et transmises soit par les documents écrits dont nous disposons, soit par la voie orale. Elle a donc constamment et de siècle en siècle maintenu que Jésus est pleinement homme, intégralement homme, mais non exclusivement homme. Il est, selon la forte expression du pape Léon, peu de temps avant le concile de Chalcédoine, "l'homme véritable uni à Dieu véritable". Également fausses, également périlleuses, écrit Léon, sont les thèses ou les doctrines de ceux qui prétendent que Jésus est seulement Dieu, et les thèses de ceux qui prétendent qu'il est seulement homme. Jésus de Nazareth est l'union, il réalise en lui l'union de Dieu incréé et de l'homme créé, plus exactement : l'union de l'homme créé à Dieu incréé, union sans confusion, sans mélange, sans aucune altération ni modification de la part de Dieu.

* *

Dès la fin du second siècle, on voit apparaître des théoriciens, des théologiens, qui s'appellent Noêtos, Sabellios, Praxéas qui prétendent que Jésus, c'est Dieu, purement et simplement. Ils oublient l'homme véritable uni à Dieu véritable. Leur christologie aboutit forcément à l'idée que Dieu lui-même a souffert, que Dieu s'est livré à une aventure tragique, que l'incarnation est un aventure tragique. — Contre cette tendance, l'orthodoxie réagit vivement et maintient que Dieu est absolument impassible et transcendant. Ce n'est pas lui qui a souffert, c'est l'homme uni à Dieu qui a souffert. La christologie de Noêtos, Paraxéas et Sabellios est donc une christologie qui oublie l'homme, qui ne garde que l'un des termes, à savoir Dieu. Dans ce cas et dans cette hypothèse, l'incarnation n'est plus une union de l'homme créé à Dieu incréé, puisque l'un des termes, à savoir l'homme, est éliminé. En réalité, il ne s'agit plus du tout d'incarnation. Il s'agit, selon ces théoriciens, de la venue de Dieu lui-même parmi nous, dans le monde de notre expérience, mais non d'une union de l'homme créé à Dieu incréé.

Notons dès maintenant que l'orthodoxie, très tôt, a précisément pensé l'incarnation en termes d'union. L'expression même d'incarnation provient du texte célèbre du Quatrième Évangile : "Au commencement était le *Logos",* — c'est-à-dire la Parole même de Dieu, celle dont il est question dans le premier chapitre du premier livre de la Bible hébraïque, celle par laquelle Dieu crée toutes choses et tous les êtres. Et l'auteur quel qu'il soit du Quatrième Évangile poursuit : "Et le *Logos* est devenu

chair..." C'est ici que se situe une difficulté philologique, très simple d'ailleurs à expliquer et à résoudre. Le terme grec que nous traduisons par le français *chair,* c'est le mot *sarx.* Or le grec *sarx* traduit l'hébreu *basar* et l'araméen *bisera,* et dans d'innombrables textes de la Bible hébraïque *basar* désigne l'être vivant tout entier, souvent l'homme tout entier, il est synonyme de *ha-adam,* l'homme. Le mot hébreu *basar* ne signifie donc pas la même chose que notre mot français *chair.* Quelle était donc la pensée de l'auteur de ce texte ? — Ce rabbi galiléen, Ieschoua de Nazareth, il est l'enseignement même de Dieu, en lui se trouve la plénitude de l'enseignement créateur de Dieu, il est la parole créatrice de Dieu faite homme.

Autour de 362, un évêque de Laodicée, en Syrie, appelé Apollinaire, comprend le texte du Quatrième Évangile à travers la grille ou à travers le prisme de la philosophie grecque dominante, à savoir le platonisme et le néo-platonisme. Il comprend le texte de Jean comme si le mot grec *sarx* signifiait la même chose que le mot *sôma,* qui signifie le *corps,* chez Platon et chez Plotin. Dans l'anthropologie du platonisme et du néoplatonisme, l'homme est constitué de deux choses, l'âme et le corps. Apollinaire de Laodicée pense donc que l'incarnation, c'est le *Logos* de Dieu qui prend un corps. L'orthodoxie réagit fortement contre cette interprétation, et fidèle au sens exact du terme hébreu *basar,* elle formule sa pensée : Non, l'incarnation ce n'est pas le *Logos* de Dieu qui prend un corps sans âme spirituelle. L'incarnation, c'est Dieu lui-même qui s'unit l'Homme complet, intégral, total. L'Homme tout entier a été pris, assumé, et uni à Dieu. Telles sont les formules du pape Damase dans ses lettres adressées aux évêques d'Orient autour de 374.

On voit que déjà l'incarnation est pensée en termes d'union, union de l'Homme créé à Dieu incréé.

Telle est donc l'une des tendances, celle qui tend soit à éliminer, soit à estomper, soit à diminuer la plénitude concrète de l'Homme assumé et uni à Dieu.

L'autre tendance, nous l'avons dit, est exactement inverse. Elle part de l'homme concret, mais diminue ou estompe l'autre dimension, la dimension divine.

Le 10 avril 428, un prêtre né en Syrie, Nestorius, est choisi par l'empereur Théodose II pour devenir l'évêque, le patriarche de Constantinople. Dans sa cathédrale, en sa présence, un prêtre nommé Anastase prêche devant le peuple, et critique une expression qui était utilisée par le peuple et chère à son cœur. Le peuple appelait Marie "mère de Dieu", en grec *theotokos.* Le prêtre Anastase, en présence de Nestorius, condamne donc cette expression.

Si Jésus de Nazareth est seulement un homme, comme nous, alors Marie a enfanté seulement un enfant d'homme.

Si, selon la formule ultérieure du pape Léon que nous avons déjà citée, Jésus de Nazareth, c'est l'Homme véritable uni à Dieu véritable, alors l'enfant que Marie a porté n'est pas seulement homme. Il est légitime de dire que cet enfant, c'est Dieu qui s'unit l'Homme. Dans cet enfant est réalisée l'union de l'Homme créé et de Dieu incréé. Par conséquent, d'une certaine manière, il est légitime de dire que Marie est mère de Dieu, à la condition de bien préciser ce que l'on entend par là. On entend par là que, dès le premier instant de la conception, c'est-à-dire de la création de l'âme humaine créée du Christ, Dieu s'est uni cet être, qui n'est donc plus seulement homme ou exclusivement homme.

Les adversaires du patriarche Nestorius, par exemple, du côté des Latins, un moine de Marseille appelé Cassien, et, du côté des Orientaux, le patriarche d'Alexandrie appelé Cyrille, — les adversaires de Nestorius accusent celui-ci de ne pas reconnaître, de ne pas professer cette union réelle, substantielle, de Dieu et de l'homme dans cet enfant, dans cet être singulier concret qui est Jésus de Nazareth. Ils lui reprochent de n'admettre au fond que l'humanité de Jésus, de ne considérer Jésus que comme un homme, comme un prophète éminent, sans plus.

Nestorius s'est défendu toute sa vie contre ce reproche. Nous ne nous occuperons pas ici, cela va sans dire, de la pensée intime de Nestorius. Ce qui est sûr et certain, c'est que l'Église a rejeté la

doctrine ou la thèse qui lui était prêtée, thèse selon laquelle Jésus de Nazareth, c'est un homme seulement ou exclusivement, uni à Dieu, comme un homme éminemment saint peut être uni à Dieu.

L'Église pense, à partir du donné expérimental dont elle dispose, à savoir l'expérience initiale, que cela ne suffit pas.

L'empereur Théodose II convoque un concile à Éphèse pour la Pentecôte de l'année 431. Un concile, en principe, en théorie, c'est l'Église qui se rassemble, qui se réunit, pour dire sa pensée sur un point qui est objet de controverse. Nous n'entreprendrons pas de raconter ici les péripéties de ce concile tenu à Éphèse en 431. On trouvera cette histoire racontée dans toutes les Histoires des Conciles, ou dans le *Dictionnaire de Théologie catholique.* Le dimanche 21 juin, Cyrille, le patriarche d'Alexandrie, l'adversaire principal de Nestorius, convoque les évêques présents à Éphèse pour le lendemain. Le lundi 22 juin cent cinquante évêques se réunissent dans l'église appelée Marie. On lit le Symbole du Concile de Nicée de 325, puis des lettres que Cyrille avait adressées à son collègue le patriarche de Constantinople, Nestorius. On lit aussi une lettre de Nestorius adressée à Cyrille. On Ut encore une lettre du pape Célestin adressée à Nestorius, puis une autre lettre de Cyrille. Le patriarche Nestorius est condamné, déposé. Il cesse, à partir de ce moment, d'être l'évêque de Constantinople. Il part en exil, d'abord à Antioche en Syrie, puis il est expédié par ordre de l'Empereur en Arabie, à Pétra ; un nouvel ordre de l'Empereur l'envoie au fond du désert de Lybie ; puis il est transféré en Égypte On ne sait pas exactement quand, ni où est mort l'ancien patriarche de Constantinople condamné par le concile Éphèse Comme nous l'avons déjà dit, Nestorius a toujours protesté contre l'interprétation que donnaient ses adversaires, en particulier Cyrille d'Alexandrie, de sa pensée. Et lorsqu'il a eu connaissance de la grande Lettre du pape Léon au nouveau patriarche de Constantinople, lettre qui date de 449, Nestorius a estimé qu'il se trouvait absolument d'accord avec la pensée du pape de Rome.

Le Concile de Chalcédoine

Cyrille d'Alexandrie est mort en 444. En 447, Flavien est nommé patriarche de Constantinople. A Rome, c'est Léon qui est pape le 29 septembre 440.

A Constantinople, le supérieur d'un monastère qui comptait environ trois cents moines, Eutychès, disciple ardent de Cyrille, enseigne au sujet du Christ, au sujet de l'incarnation, qu'après l'union qui est précisément l'incarnation, il n'y a plus qu'une seule nature. Il ne précise pas laquelle, mais il est évident qu'à ses yeux, il s'agit de la nature divine.

Nous voilà donc revenus, après l'affaire de Nestorius, à la tendance représentée dans les siècles précédents par Noêtos, puis Apollinaire de Laodicée.

Le nouveau pape de Rome, Léon, écrit au nouveau patriarche de Constantinople, Flavien, une célèbre lettre dogmatique consacrée à l'incarnation. Ce que le pape Léon reproche dans cette lettre au moine Eutychès, c'est d'avoir plus ou moins éliminé la réalité concrète de l'Homme dans cette union qui est l'incarnation. Dieu et l'Homme, écrit-il à son collègue le patriarche de Constantinople Flavien, sont unis, et cette union se réalise, s'effectue dans cette personne singulière et concrète qui est Jésus le Christ. Mais dans cette union entre l'homme et Dieu, il n'y a pas de confusion, il n'y a pas de mélange. Chacun, Dieu et l'homme, opère ce qui lui est propre. Dieu fait ce qui est propre à Dieu. L'homme fait ce qui est propre à l'homme. Lorsque nous considérons, avec les yeux de notre intelligence, Jésus le Christ, ce que nous discernons, ce n'est pas Dieu tout seul, ni l'homme tout seul. C'est précisément l'union de Dieu et de l'homme, de l'homme à Dieu. Dans toutes les lettres qu'il écrit, avant le Concile de Chalcédoine et après, Léon développe la même doctrine. Il y a égal péril à penser que Jésus le Christ c'est l'homme seulement, et à penser qu'il est Dieu seulement. En réalité il est, il constitue, il réalise l'union de Dieu et de l'homme, de l'homme à Dieu. C'est du 13 juin 449 que date la grande lettre dogmatique de Léon à Flavien, et c'est aussi du 13 juin 449 que date la lettre à Julien, évêque de l'île de Cos, en Grèce, dans laquelle le pape Léon écrit cette formule que nous

avons citée dès le début de ces chroniques : "L'Homme véritable a été uni à Dieu véritable".

L'hérésie du moine Eutychès, dans la ligne de celles de Noêtos ou d'Apollinaire, consiste donc à atténuer, diminuer ou éliminer l'Homme dans cette union qui est l'incarnation, et à ne voir plus que Dieu, là où il y a en réalité union de l'Homme créé à Dieu incréé.

En 451, le nouvel empereur qui s'appelle Marcien convoque un concile pour régler cette nouvelle affaire. Ce concile s'est ouvert le 8 octobre 451 à Chalcédoine. L'assemblée compta de cinq à six cents évêques. Lors de la séance du 22 octobre 451, les Pères du concile formulent leur pensée. Après avoir lu les deux symboles de Nicée (325) et de Constantinople (381), les Pères ajoutent : Ce symbole suffit à la connaissance de la vérité. Mais puisque de nouvelles hérésies viennent semer la confusion, nous devons préciser notre pensée.

On saisit là, sur le vif, ce que le grand cardinal Newman, dans son célèbre *Essai* de 1845, a appelé le développement du dogme. L'orthodoxie, la pensée de l'Église, ne prend pas l'initiative. Mais ce sont des doctrines hérétiques, c'est-à-dire qui n'expriment pas exactement le contenu de l'expérience initiale consignée dans les Évangiles et transmise par la tradition, ce sont les hérésies qui suscitent de la part de l'orthodoxie une réaction, qui ressemble beaucoup à la réaction d'un organisme vivant à rencontre d'une molécule toxique que l'on cherche à lui inoculer. Et cette réaction du corps, de l'organisme spirituel qui est l'Église, aboutit à une nouvelle formulation de sa pensée. C'est dans cette nouvelle formulation que se situe proprement le développement du dogme. Les Pères du Concile de Chalcédoine définissent donc, dans cette séance du 22 octobre 451, que notre seigneur Jésus le Christ est intégral, complet dans sa divinité, et intégral, complet dans son humanité, Dieu véritablement, et homme véritablement. Il est consubstantiel à Dieu du point de vue de la divinité ; il nous est consubstantiel, à nous les hommes, du point de vue de l'humanité.

Cela, cette dernière proposition, les Pères du Concile de Nicée de 325 ne l'avaient pas dit. C'est donc quelque chose de nouveau, un progrès dans la pensée et l'expression du dogme concernant le Christ.

Les Pères du Concile de Chalcédoine poursuivent : Dans le Christ, la divinité et l'humanité sont unies sans mélange, sans confusion, sans qu'il y ait aucune modification ni passion de la part de Dieu. D'aucune manière, de par l'union, la distinction entre la divinité et l'humanité ne se trouve abolie ou évacuée. Bien au contraire, par l'union, les propriétés, les caractères de chaque nature, à savoir de la divinité et de l'humanité, sont sauvés, maintenus.

Le Concile de Chalcédoine, à la suite de Léon, à la suite du pape Damase, définit donc solennellement que l'incarnation est bien une union réelle, substantielle, entre l'Homme créé et Dieu incréé, et que dans cette union la distinction entre l'Homme créé et Dieu incréé subsiste. Ce n'est pas un mélange, ce n'est pas une confusion. Un dialogue est possible entre l'Homme uni à Dieu et Dieu lui-même. C'est précisément ce qu'enseignent les documents évangéliques qui nous rapportent que Jésus priait Dieu qu'il appelait son père, en araméen *abba.*

Cette définition est de la plus haute importance, puisqu'elle nous enseigne quelle est la finalité de la Création. La finalité de la Création, c'est l'union de l'Homme créé à Dieu incréé. Cette union est réalisée dans le Christ. Cette union réelle, substantielle, n'implique ni ne comporte aucune disparition de l'Homme créé : c'était la tendance du moine Eutychès. Dans la mystique chrétienne orthodoxe, représentée par exemple par saint Paul, par sainte Thérèse d'Avila, par saint Jean de la Croix, il n'y a pas disparition de la personne humaine dans le sein de la Divinité, une fusion de la personne humaine dans l'Unité originelle. Non seulement la mystique chrétienne ne partage pas ce point de vue, mais elle lui est foncièrement opposée. Pour les patrons de la mystique chrétienne orthodoxe, l'homme créé subsiste, personnellement, au plus haut sommet de l'union à Dieu. Ce n'est donc pas une fusion, ce n'est pas un retour à l'Un. C'est une union qui respecte la distinction entre Dieu incréé et l'homme créé.

C'est cette distinction qui a été formulée, définie, par le Concile de Chalcédoine dans le Christ lui-même, contre Eutychès.

Après le Concile de Chalcédoine, le développement du dogme concernant le Christ n'est pas achevé, loin de là. Au VIIe siècle une grande crise doctrinale est soulevée par des théologiens qui prétendent que dans le Christ il n'y a pas une volonté humaine proprement dite, distincte de la volonté de Dieu. C'est en somme une hérésie qui ressemble à celle d'Apollinaire de Laodicée, qui enseignait que dans le Christ il n'y a pas une intelligence humaine proprement dite, distincte de celle de Dieu.

Contre cette nouvelle hérésie, l'Église définit lors des conciles de 680 et de 681 que dans le Christ Jésus il y a bien une volonté humaine, distincte de celle de Dieu, une liberté humaine, une opération proprement humaine. Autrement dit, Jésus le Christ est pleinement et intégralement homme. Il a une intelligence humaine, une volonté humaine, une liberté humaine, une opération humaine. Sa volonté humaine coopère librement avec la volonté de Dieu, mais elles ne sont pas confondues, elles ne sont pas identiques. L'Homme créé coopère librement avec Dieu incréé. C'est une thèse, c'est une doctrine qui va être reprise et définie de nouveau, dans un autre registre par les pères du Concile de Trente, en 1547.

Vers 1136, arrive en France, plus précisément à Reims, un jeune Italien né à Novare, en Lombardie. Il s'appelle Pierre, dit le Lombard. En 1159, Pierre le Lombard est élu évêque de Paris. Il avait écrit auparavant un ouvrage que l'on appelle les *Livres des Sentences.* Cet ouvrage, pendant des siècles, va servir de manuel, de Traité de théologie, dans les Universités et dans les grands ordres religieux, et cela jusqu'au XVIe siècle au moins. Les grands théologiens du Moyen Age, Albert le Grand, Bonaventure, Alexandre de Halès, Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot et bien d'autres, font le commentaire de l'ouvrage de Pierre Lombard. Il est le Traité de théologie reçu dans les écoles.

Eh bien, nous lisons parmi les lettres du pape Alexandre III, deux lettres datées du 28 mai 1170 et du 18 février 1177, dans lesquelles le pape proteste énergiquement contre l'assertion de Pierre Lombard selon laquelle le Christ, pour autant qu'il est homme, du point de vue de l'humanité, ou encore si on l'envisage ou si on le considère en tant qu'homme, n'est pas quelque chose de réel. Autrement dit, cette proposition, si elle est bien de Pierre Lombard, tendait une fois de plus à exténuer, à éliminer la consistance, la réalité concrète de l'Homme dans cette union qui est l'incarnation. Et une fois de plus l'on voit un pape, dans la lignée constante de Damase et de Léon, affirmer de nouveau et souligner fermement la réalité concrète de l'Homme uni à Dieu.

Aujourd'hui en 1981, qu'en est-il de ces querelles ? Les chrétiens aujourd'hui n'ont pas, le plus souvent, une formation théologique forte, ferme. Ils réinventent donc spontanément les hérésies des premiers siècles, hérésies qui depuis longtemps ont été écartées par l'Église Les uns, aujourd'hui, ne voient dans Jésus le Christ qu'un homme. Les autres ne voient dans le Christ que Dieu. Les uns et les autres sont donc en dehors de la pensée de l'Église, pour qui le Christ c'est Celui en qui se réalise, sans mélange, sans confusion, l'union réelle, substantielle, de l'Homme créé à Dieu incréé.

Certains trouveront peut-être ces discussions bien subtiles. Qu'ils ouvrent un traité de physique moderne, ou de biologie moderne. Ils verront que là aussi, dans ces sciences, les analyses sont subtiles, les distinctions sont subtiles. Si les ingénieurs eux-mêmes ne pratiquaient pas des analyses subtiles et précises, il y a longtemps que les avions ne décolleraient plus du sol et que les postes de télévision ne fonctionneraient plus. La christologie est une science précise. Il est regrettable qu'elle soit si peu enseignée dans sa précision. Cela épargnerait beaucoup de malentendus et de faux problèmes.

Le centenaire de la naissance du Père Teilhard de Chardin [59]

Pierre Teilhard de Chardin est né le 1er mai 1881 à Orcines dans le Puy-de-Dôme. Il a fait ses études secondaires au Collège de Mongré, à Villefranche. Le 20 mars 1899 il entre dans la Compagnie de Jésus. Il entreprend des études philosophiques à Jersey. Il étudie le théologie à Hastings, en Angleterre. Puis il entre au laboratoire de Marcellin Boule, le laboratoire de paléontologie du Muséum d'histoire naturelle. Après la Grande Guerre, il est professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, puis expédié en Chine. Il prend part à plusieurs grandes expéditions scientifiques. A partir de 1946, il passe quelques années en France. En 1951, il poursuit des fouilles en Afrique du Sud. Il meurt à New York le 10 avril 1955, jour de Pâques.

Maintenant que la mode est retombée, nous pouvons tenter de faire le point et voir objectivement ce que le Père Teilhard nous a apporté.

Parlons tout d'abord de la méthode. La méthode du Père Teilhard, c'est celle du naturaliste, de l'observateur. Très tôt, à la suite de Bergson, il a vu que la réalité objective, la nature ou l'Univers dans son histoire, prenait un sens si on l'examinait dans son ensemble. Teilhard est quelqu'un qui regarde l'ensemble. D'autres savants s'appliquent à considérer les détails. Lui regarde le tout, dans son histoire, dans son évolution.

L'un des premiers, il a vu ce que tous les savants du monde aperçoivent aujourd'hui, à savoir que l'histoire de l'Univers, l'histoire de la matière, est orientée, depuis les formes ou les compositions les plus simples, jusqu'aux plus complexes. Nous avons eu souvent l'occasion de le rappeler dans ces chroniques : il existe une histoire de la matière, qui va des formes les plus élémentaires de l'énergie jusqu'aux structures les plus complexes. Au commencement, ce n'est pas encore de la matière, du moins n'est-ce pas de la matière constituée en atomes. Ce sont des grains d'énergie. Puis c'est la formation de l'atome le plus simple, l'atome d'hydrogène. Puis nous assistons au cours du temps à la formation des atomes de plus en plus compliqués, à l'intérieur des étoiles qui sont en somme les laboratoires dans lesquels s'effectue cette synthèse de la matière. Cette histoire de la genèse de la matière n'est pas indéfinie. Elle se termine à une centaine d'espèces d'atomes. Puis commence sur les obscures planètes la genèse des molécules, des macromolécules, des molécules géantes constituées ou composées de macromolécules. Cette genèse de la matière moléculaire, cette invention des molécules n'est pas non plus indéfinie. Elle se termine à l'invention de quelques molécules fondamentales qui entrent dans la composition de ces molécules géantes qui supportent l'information génétique, à l'invention d'une vingtaine d'acides aminés qui entrent dans la composition des innombrables protéines, et quelques autres encore.

De même que l'évolution moléculaire avait relayé l'évolution physique de la matière, de même l'histoire naturelle ou évolution biologique relaie l'évolution moléculaire. A partir du moment où sont inventées les molécules géantes qui supportent l'information génétique, commence l'histoire naturelle des espèces, avec les premiers êtres vivants, il y a trois milliards d'années et demi. Cette histoire naturelle des espèces, cette évolution biologique, si on la considère au niveau du génotype, c'est-à-dire au niveau de ces molécules géantes dans lesquelles sont inscrites physiquement les instructions, les programmations requises pour composer des êtres vivants, — si on regarde les messages génétiques on constate qu'au cours du temps l'information génétique augmente.

Pour la composition ou la constitution de chaque nouveau système biologique qui n'existait pas auparavant, il faut un nouveau chapitre génétique, ou un nouveau tome, de nouvelles informations, de nouvelles instructions. L'histoire naturelle des espèces vivantes se caractérise donc

[59] *La Voix du Nord,* 28 avril et 3 mai 1981.

par la genèse de systèmes biologiques de plus en plus complexes.

Le Père Teilhard qui était paléontologiste de profession a observé qu'au cours du temps, chez les Mammifères puis dans le groupe des Anthropoïdes, on assiste à un développement constant du système nerveux et en particulier de l'encéphale. Objectivement, l'histoire naturelle se caractérise par un développement du système nerveux et une montée du psychisme, corrélative du développement et du perfectionnement du système nerveux et en particulier de l'encéphale. Sur ce point, des savants tels que Piveteau et Grasse disent aujourd'hui la même chose.

Si l'on regarde donc l'ensemble de l'Univers et l'ensemble de la nature dans son histoire, on découvre que celle-ci a un sens, une direction, une orientation, et cela objectivement, indépendamment de toute philosophie préalable. La réalité objective, celle qu'étudient les sciences expérimentales, est l'histoire d'une invention ou composition progressive qui va de la manière la plus simple jusqu'au système le plus complexe connu dans l'Univers à cette heure : le cerveau humain.

En utilisant sa méthode expérimentale, sa méthode d'observateur et de naturaliste, Teilhard a eu le mérite de voir cela très tôt, à la suite de Bergson il est vrai.

Mais souvenons-nous : en 1940, tandis que Teilhard écrivait le Phénomène humain qui n'a été publié qu'après sa mort, en 1955, régnaient en France, en Allemagne et ailleurs les philosophies de l'Absurde. Sartre écrivait *l'Être et le Néant.* Heidegger régnait en Allemagne, et bientôt en France.

Comparons les méthodes et comparons les résultats. Teilhard utilise la méthode expérimentale qui consiste à regarder, à étudier, à observer la nature et son histoire. Il découvre que le Réel a un sens, une orientation. Les philosophes, de leur côté, ignorant délibérément les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la nature, concluent que l'homme est un être tombé dans le monde, que le monde est en trop, que le réel est absurde, que l'homme est une passion inutile.

Teilhard, en étudiant la place de l'Homme dans la nature, découvre, contre Heidegger, que l'Homme n'est pas plus tombé dans le monde que la pomme n'est tombée dans le pommier. L'Homme n'est pas un être tombé dans le monde, l'Homme est le résultat ultime d'un long travail cosmique, physique et biologique qui se poursuit depuis dix-huit milliards d'années au moins.

Le premier apport du Père Teilhard à la pensée moderne, c'est donc, à la suite de Bergson, de nous avoir appris à regarder le réel, en utilisant les méthodes des sciences expérimentales, et à regarder le réel dans son ensemble, dans son histoire. Bergson l'avait entrevu et deviné en 1907, dans *Évolution créatrice,* mais Bergson ne connaissait pas, en 1907, ce qui n'a été découvert que plus tard : le fait que constitue l'histoire de l'Univers.

Si l'apport de Teilhard n'avait été que celui-là, nous apprendre à regarder la réalité elle-même au lieu de spéculer indéfiniment à partir du Cogito ou du Moi absolu du professeur Fichte, c'eût été déjà fort beau. Mais ce n'est pas tout.

En même temps qu'il poursuivait ses travaux de recherche, ses fouilles de paléontologiste, en même temps qu'il méditait sur l'apparition de l'Homme et sur la place de l'Homme dans la nature, dans l'Univers, Teilhard poursuivait une autre méditation. Elle portait sur les rapports entre l'ordre de la Création et l'ordre de la Révélation ou, si l'on veut, entre les sciences expérimentales et la théologie.

La Création telle que de fait elle s'est réalisée ou effectuée depuis quelque dix-huit milliards d'années, ce sont les sciences expérimentales qui nous la font connaître : la genèse de l'Univers, la genèse de la matière, la genèse de la vie, la genèse de l'Homme. La Révélation et donc la théologie ont un autre objet, qui est de nous faire connaître la finalité ultime de la Création, que nous ne pouvons pas découvrir par les sciences expérimentales qui portent sur le passé et sur le présent de la Création.

Teilhard, toute sa vie durant, a médité sur les relations qui existent entre le Christ et l'Univers, c'est-à-dire sur la place du Christ dans l'histoire de la Création. Dès 1919 il échangeait à ce propos des lettres et des essais avec le métaphysicien chrétien Maurice Blondel. Toute sa vie durant, il a médité sur la place, la fonction du Christ au terme de l'histoire de la Création, sur la raison d'être du Christ.

Teilhard n'avait pas lu le bienheureux Jean Duns Scot, le prince des théologiens franciscains, né vers 1266 en Écosse ou en Irlande, et mort en 1308 à Cologne, en Allemagne. Le bienheureux Jean Duns Scot connaissait l'œuvre de son illustre prédécesseur, maître Thomas d'Aquin. Depuis plusieurs générations on discutait entre théologiens sur un problème qui pouvait s'énoncer ainsi : La raison principale de l'Incarnation, c'est-à-dire la raison d'être principale du Christ, est-ce la rédemption, est-ce la réparation, est-ce la guérison de l'humanité malade ? Ou bien existe-t-il une autre finalité à l'Incarnation, une finalité antérieure, première, qui précédait le fait que l'humanité est devenue criminelle ? Le Christ n'est-il pas, selon les lettres écrites par saint Paul en captivité, Celui en qui la Création tout entière trouve son achèvement, sa plénitude ?

Entre ces deux perspectives, celle de l'école augustinienne représentée par saint Thomas d'Aquin, et celle du bienheureux Jean Duns Scot, Teilhard penchait manifestement sans avoir lu directement le théologien franciscain, vers ce dernier.

Teilhard n'était pas théologien de métier, ni métaphysicien de métier. Toute sa vie il a cru que la métaphysique c'était ce qu'on lui avait appris au scolasticat, ce que lui représentaient ses amis Charles et Valensin, une discipline purement conceptuelle, déductive, sans base expérimentale. Teilhard n'avait pas de goût pour ce genre de métaphysique. Il avait le goût, il avait l'amour de l'expérience, de la réalité physique, cosmique et biologique.

Teilhard n'était pas théologien, mais il a vu le problème qui est peut-être le problème numéro un pour l'Église en cette fin du XXe siècle et à l'entrée dans le XXIe : Quelle est la place du Christ dans l'histoire de la Création ? Comment le Christ est-il celui en qui et par qui toute la Création s'achève ? Comment la Création cosmique, physique et biologique, se continue-t-elle par une Création nouvelle qui est d'un autre ordre, et qui se réalise, s'effectue par Celui qui est, comme le dit l'apôtre Paul, le premier-né de la Création, la cellule germinale de la nouvelle Création ? Teilhard a très bien vu, dès le début de ce siècle, que le problème numéro un, c'est celui des rapports entre les sciences expérimentales et la théologie. Il n'y a pas de conflit réel ni même possible entre la théologie et les sciences expérimentales mais, bien plus, il y a désormais fécondation mutuelle. Les théologiens, pendant de longs siècles, ont trop souvent ignoré les sciences de l'Univers et de la nature. Teilhard est l'un des premiers, au XXe siècle, à avoir pensé le problème des rapports entre les sciences de l'Univers et la théologie chrétienne. Il a vu que le problème se précisait autour de la question du Christ dans l'Univers.

Du point de vue théologique, et même du point de vue philosophique, on peut très bien adresser des reproches au Père Teilhard et on ne s'en est pas privé. Mais aucune œuvre théologique du passé n'est impeccable, exempte de faute, ni celle de saint Augustin ni celle de saint Thomas d'Aquin. Mais Teilhard a eu le mérite de retrouver, après une longue absence de plusieurs siècles, le sens de la Création, l'amour de la Création physique et cosmique, et il a vu qu'il fallait aujourd'hui repenser le problème des relations entre Création et Rédemption. Il a vu, à la suite de saint Paul, que le Christ est aujourd'hui Créateur, qu'une nouvelle Création s'effectue et se réalise en lui, que son rôle n'est pas seulement rédempteur ou réparateur. Il a vu, et depuis de nombreux savants le voient à sa suite, que lorsque l'Homme apparaît il y a quelques dizaines de milliers d'années, il n'est pas un être achevé. Le christianisme se découvre dès lors comme étant ce par quoi l'humanité va pouvoir atteindre sa finalité, se réaliser, parvenir à son âge adulte, à la plénitude de sa taille, comme le dit encore l'apôtre Paul.

Parmi les peuples soumis à l'influence marxiste, tels que par exemple la Pologne, ou dans les

milieux soumis à l'influence scientiste, Teilhard a été le missionnaire, celui qui a vu et qui a su faire voir que le vieux problème des conflits entre la science et la foi est un problème dépassé, un problème du siècle dernier. Le problème s'est transformé au XXe siècle. Il s'énonce désormais en ces termes : De quelle manière les sciences expérimentales vont-elles enrichir la théologie et contribuer au développement dogmatique ? De quelle manière une meilleure connaissance de la Création et de son histoire va-t-elle nous permettre de mieux comprendre la Révélation ?

La cellule [60]

La cellule est une invention qui remonte sans doute, dans l'histoire de l'Univers et de la nature, dans notre système solaire du moins, à trois milliards d'années environ. Nous ne nous prononçons pas sur la question de savoir si le système biologique élémentaire qui est la cellule a été inventé aussi dans d'autres systèmes solaires de notre propre Galaxie, et dans d'autres galaxies. Nous ne disposons pour l'instant d'aucune donnée empirique pour répondre à cette question. Dans notre système solaire, sur notre planète Terre, la vie est apparue il y a environ trois milliards d'années et demi, et la forme la plus simple de la vie c'est sans cloute l'être constitué d'une seule cellule, appelé monocellulaire ou unicellulaire, ou encore protozoaire.

L'existence de la cellule a été découverte par l'homme au XVIIe siècle. L'invention du microscope se situe autour de 1580. C'est en 1665 qu'un physicien anglais, Robert Hoocke, examine une coupe pratiquée dans du liège. Il y découvre de nombreuses petites cavités juxtaposées auxquelles il donne le nom de cellules, du latin cella, la serre, le grenier, le magasin, la petite chambre, le logement, d'où, déjà chez Virgile, l'alvéole des ruches des abeilles. La cellule a donc d'abord été comprise comme un espace clos, comme un creux. En 1824, le physiologiste et naturaliste français Henri Dutrochet écrit : "Tout dérive de la cellule dans les tissus organisés des végétaux, et l'observation vient nous prouver qu'il en est de même chez les animaux. Tous les tissus, tous les organes ne sont vraisemblablement qu'un tissu de cellules diversement modifiées." En 1838, le botaniste allemand Schleiden formule la constitution cellulaire des végétaux. La même année, Théodore Schwann étend la théorie cellulaire aux animaux. Schleiden avait établi que dans chaque cellule de plante se trouve un noyau, que ce noyau précède la formation de la cellule. Il communique ces découvertes à Schwann qui établit l'analogie entre la cellule végétale et la cellule animale. Schwann montre que l'œuf est une simple cellule à noyau, et, selon ses propres expressions, que les vaisseaux, les os, les nerfs, les muscles, les globules de ganglions, bref, les éléments de tous les tissus, ne sont, dans l'origine, que des cellules à noyaux, qui subissent plus tard différentes transformations.

C'est cela la théorie cellulaire, découverte du XIXe siècle, qui est à peu près à la biologie ce que la théorie atomique est à la physique. Les êtres composés ou compliqués sont constitués d'éléments plus simples. L'élément simple est premier.

Par cellule, Schwann entendait : une couche déposée autour du noyau.

L'illustre biochimiste belge Marcel Florkin a publié en 1960 un beau livre consacré à l'histoire de cette découverte : *Naissance et déviation de la théorie cellulaire dans l'œuvre de Théodore Schwann* (éd. Hermann).

Si maintenant, cent cinquante ans plus tard, on désire savoir ce qu'est la cellule, il faut se reporter à l'admirable traité publié sous la direction de Pierre Favard, professeur de biologie cellulaire à l'Université Pierre et Marie Curie de Paris, dans la merveilleuse collection Méthodes publiée chez Hermann. Ce traité écrit par une équipe de chercheurs, A. Berkaloff, J. Bourguet, J.C. Lacroix, P. et N. Favard, s'intitule *Biologie et physiologie cellulaires.* En le lisant, on mesure le chemin parcouru depuis les premières découvertes. Jusqu'à l'invention du microscope électronique et jusqu'aux grandes découvertes de la biologie moléculaire, au milieu du XXe siècle, nous étions un peu dans la situation, par rapport à la cellule, d'un habitant d'une autre planète qui, survolant de très haut une grande cité industrielle, la décrirait du dehors, et dessinerait en gros la forme extérieure des bâtiments qu'il aperçoit de loin, sans avoir aucune idée de leur raison d'être, de leur contenu, de leur

[60] *La Voix du Nord,* 17 et 21 juin 1981.

fonction. Depuis les grandes découvertes modernes, chacun de ces constituants de la cellule que l'on apercevait comme de loin, a livré son secret, sa constitution physique, chimique, biochimique, son fonctionnement, sa participation à l'économie de l'ensemble.

La cellule est un système biologique d'une extraordinaire complexité. C'est peu de dire : la cellule, c'est un monde ! En réalité, la cellule est beaucoup plus compliquée que l'Univers physique. La cellule est un système biologique qui est capable constamment de faire sa propre synthèse, de renouveler constamment et sans cesse la constitution physique de chacun des appareils qui se trouvent dans la cellule et qui la font vivre. Dans la cellule se trouvent des appareils nombreux et de haute complexité, qui ont une fonction extrêmement savante. En réalité ce sont des laboratoires.

Par exemple, les chloroplastes, dans les cellules de plantes, sont des laboratoires qui savent faire ou réaliser la synthèse de molécules hautement complexes qui non seulement vont permettre à la plante de vivre, mais vont aussi fournir à tous les êtres incapables de faire eux-mêmes cette synthèse, l'information, c'est-à-dire la nourriture, nécessaire à leur propre existence. Les appareils situés dans les cellules des plantes savent faire cette synthèse en captant l'énergie de la lumière solaire. Aucun laboratoire fait de main d'homme ne sait pour l'instant en faire autant, c'est-à-dire réaliser ce que fait le chloroplaste de la feuille d'épinard ou de laitue.

Tel autre appareil, la mitochondrie, est aussi un laboratoire, ou plus exactement une usine, qui procède à des opérations physiques d'une extraordinaire complexité. Ce sont des opérations à la fois physiques, chimiques et biochimiques, qui ont finalement une fonction biologique.

A l'intérieur du noyau, mais aussi dans certains appareils comme précisément les mitochondries et les chloroplastes, nous trouvons les molécules géantes sur lesquelles ou dans lesquelles sont inscrites les informations, les instructions, les programmations qui sont requises pour composer la cellule elle-même, pour composer tout l'organisme s'il s'agit d'une cellule appartenant à un organisme pluricellulaire, et pour commander à la vie même du monocellulaire ou de l'organisme, c'est-à-dire à son comportement individuel et collectif. C'est la bibliothèque. C'est là que se trouve la science. Il existe des molécules géantes qui transportent l'information, qui communiquent l'information contenue dans la bibliothèque, sur des appareils appelés les ribosomes. Ces appareils réalisent la synthèse de ces autres molécules géantes que sont les protéines, à partir d'une vingtaine de molécules élémentaires qui sont les acides aminés. Les acides aminés sont montés, sur les ribosomes, dans un certain ordre, et cet ordre a une raison d'être, il a une fonction, une signification, une finalité, qui est précisément la fonction de la protéine ainsi constituée comme un poème, comme une composition musicale. La signification et la fonction des molécules géantes que sont les protéines sont donc déterminées par le contenu des messages inscrits dans les molécules géantes logées dans le noyau principalement. Le problème philosophique de fond est donc celui de l'origine de l'information qui se trouve inscrite dans le noyau et plus généralement dans les molécules géantes sur lesquelles cette information est inscrite.

Nous avons noté déjà que ce système biologique qui est la cellule, système composé et constitué d'appareils d'une extrême complexité qui réalisent des opérations physiques et chimiques que nous, avec tous nos laboratoires, nous ne savons pas réaliser, même en recopiant sur la nature, — la cellule et chacun de ses appareils ne sont pas des systèmes statiques. Ce sont des systèmes et dès appareils en constant renouvellement, c'est-à-dire que les atomes et les molécules élémentaires qui entrent dans la constitution de ces appareils ne restent pas en place comme les pierres ou les briques dans les maisons que nous construisons. Ils sont constamment changés. Ils entrent et ils sortent, ce que l'on peut prouver par la méthode des atomes marqués. Ce qui subsiste, ce ne sont pas les atomes, mais c'est la structure du système, structure active, efficace, autorégulée.

Le grand traité publié sous la direction de Pierre Favard est à tous égards un chef-d'œuvre, par la science des auteurs, par la clarté de l'exposition, par la beauté des photographies prises au

microscope électronique, par la limpidité des schémas, chef-d'œuvre du point de vue scientifique et chef-d'œuvre du point de vue pédagogique. Mais le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la merveille des merveilles, c'est bien entendu l'objet même du traité, ce qu'il étudie, ce qu'il nous permet de découvrir : la cellule elle-même, le premier vivant, le plus simple de tous dans son extrême complexité. Ensuite viendra toute l'histoire naturelle que décrit la zoologie. A partir d'une seule cellule, on verra se former des organismes constitués de milliards de cellules différenciées, spécialisées, qui travaillent ensemble. Et là encore, tout le système, c'est-à-dire l'organisme, renouvelle constamment et incessamment tous les éléments physiques qu'il intègre. Ce n'est pas un système statique, comme nos maisons ou nos machines. C'est un système dynamique dans lequel la matière intégrée est constamment renouvelée. Seules subsistent les structures, les formes, les appareils qui renouvellent constamment leurs atomes et leurs molécules. Pour le métaphysicien, s'il en reste, il y a là matière à méditation. Ce qui subsiste, ce qui est substance, — et en l'occurrence dans un système biologique, ce qui subsiste est un psychisme —, est distinct de la matière physique intégrée, puisque la matière intégrée est constamment renouvelée alors que la cellule, et puis l'organisme, subsistent.

La cellule sait aussi se reproduire elle-même, en se divisant, en recopiant elle-même l'information qui se trouve dans sa bibliothèque, afin de fournir aux deux cellules filles deux bibliothèques identiques. Lorsque la cellule est seule, dans le cas des protozoaires, c'est la cellule qui est le système autorégulé. Lorsque la cellule est intégrée dans un ensemble qui est l'organisme, elle est encore autorégulée, mais elle dépend d'une régulation supérieure, qui est celle de l'organisme entier. Là encore, pour le métaphysicien, s'il en reste, il y a matière à réflexion.

Parler de hasard, à propos de la genèse de la première cellule, faire appel à l'hypothèse du hasard, semble de plus en plus dépourvu de toute signification, dès lors que l'on a lu un traité comme celui que nous venons de présenter.

Les anciens philosophes grecs du Ve siècle avant notre ère qui avaient avancé cette hypothèse du hasard pour expliquer l'existence des êtres organisés, se donnaient pour accordé un temps infini, un espace infini, une quantité infinie de matière. Nous ne disposons plus d'un temps infini pour faire jouer le calcul des chances, ni d'un espace infini, ni d'une quantité infime de matière, car nous savons que notre système solaire, dans lequel s'est réalisée l'invention de la cellule, est âgé d'environ cinq milliards d'années. Il a fallu attendre que la Terre soit physiquement prête pour que soient possibles les synthèses physiques, chimiques, biochimiques, moléculaires qui sont nécessaires à la genèse de la cellule. Les premiers vivants sont apparus, semble-t-il, dès que la Terre a été prête physiquement.

D'autre part, les anciens philosophes grecs, et ceux du XIXe siècle, n'avaient aucune idée de l'extraordinaire, on est tenté de dire : l'infinie complexité d'une seule cellule, complexité que nous venons de découvrir grâce au microscope électronique.

Enfin et surtout, les anciens philosophes grecs de l'école dite atomiste s'imaginaient que des atomes accrochés ensemble, arrangés ensemble, suffisaient à rendre compte du vivant. C'est là l'erreur fondamentale que l'on retrouve encore de nos jours chez les philosophes survivants de l'école atomiste et partisans de l'explication par le hasard. Car les atomes arrangés par milliards dans une seule cellule ne suffisent pas à rendre compte de l'activité de la cellule, à savoir du fait que la cellule fait constamment sa propre synthèse et se recopie elle-même, en renouvelant constamment tous les atomes qu'elle a intégrés précédemment. Un arrangement d'atomes en aussi grand nombre que l'on voudra et aussi compliqué que l'on voudra ne rend pas compte non plus de l'existence du psychisme qui est propre à tout système biologique, depuis les Protozoaires. Par conséquent la tentative d'explication de l'existence de la cellule par le hasard, à la manière des anciens philosophes grecs, est absolument à côté de la question, hors du sujet.

Une multiplicité d'atomes, par elle-même, ne peut pas rendre compte de l'existence d'une

substance qui subsiste en renouvelant constamment ces atomes qu'elle intègre, substance qui fait sa propre synthèse, autorégulée, substance qui est un psychisme dans le cas du protozoaire. Cela est d'un autre ordre.

La peine de mort [61]

La première question à traiter lorsqu'on aborde le problème de la peine de mort, c'est de savoir ce qu'est la mort.

Sur ce point, on le sait, les esprits sont partagés. Les uns pensent et assurent que la mort, c'est le néant, l'annihilation totale, intégrale, de la personne humaine. On ne connaît aucun argument rationnel qui permette de fonder cette assertion et cette assurance, mais enfin ils le pensent et ils le disent. Mon ami était couché là, sur son lit de mourant. Tout d'un coup, il n'est plus là. Il reste son cadavre, c'est-à-dire la matière qu'il informait en dernier lieu et qui maintenant n'est plus informée. Les compositions physiques, chimiques, biochimiques, biologiques, se défont, se décomposent. Tel est le fait. Certains, la plupart, en infèrent :

— Mon ami n'est plus là, dans l'expérience, donc il n'existe plus du tout.

— L'inférence est hardie, c'est même une pétition de principe, mais ce n'est pas le lieu ni l'heure, aujourd'hui, d'analyser ni de discuter ce point.

D'autres assurent que la mort n'est pas le néant, mais une transformation, peut-être une nouvelle naissance. Ceux qui défendent cette thèse devraient se soucier aujourd'hui de la fonder plus solidement, par analyse et de donner davantage de raisons. Mais ce n'est pas non plus le lieu ni le moment de nous embarquer ici et aujourd'hui dans cette voie.

D'autres enfin enseignent, depuis les plus anciens documents connus de l'Inde ancienne, et depuis les antiques tablettes orphiques, que l'âme quitte le corps et selon les cas, selon les circonstances, va entrer dans un autre corps. C'est la doctrine de la transmigration des âmes. Un texte célèbre et que chacun connaît, la *Bagavat-gita,* enseigne que la mort physique n'a rien de terrible puisqu'elle consiste simplement à changer de corps comme on change de vêtement.

Il reste que nos sociétés modernes ou bien infligent la peine de mort, ou bien se demandent s'il convient de continuer à l'infliger, sans avoir traité la question préalable : qu'est-ce que la mort ?

C'est étrange, n'est-ce pas ?

Il existe plusieurs manières d'infliger aux autres la mort, tout en continuant à ignorer ce qu'elle est.

La plus efficace, aujourd'hui comme hier, aujourd'hui plus qu'hier, c'est la guerre. L'humanité dispose aujourd'hui d'armes avec lesquelles on pense pouvoir tuer des centaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Des hommes qui semblent normaux, lorsqu'on les regarde, bons pères de famille, excellents grands-pères parfois, envisagent froidement de tuer cent, deux cents, trois cents millions ou plus d'hommes, de femmes et d'enfants russes, s'il s'agit de l'un des deux camps ; un nombre comparable d'enfants américains, s'il s'agit de l'autre camp. Nous avons nous-mêmes en France entendu et vu de nos yeux notre précédent Président de la République nous expliquer calmement qu'il disposerait de moins de dix minutes pour décider si oui ou non il donnerait l'ordre de lancer des bombes destinées à tuer, dans ce cas, cent, deux cents, trois cents millions d'hommes, de femmes et d'enfants russes.

Dans cette émission de télévision on a cependant oublié d'expliquer ou de rappeler aux Français un petit détail : si notre Président de la République donne l'ordre d'expédier sur les villes russes les bombes en question, une heure après — ou une heure avant — il n'y aura plus de France. Car les Russes sont champions du monde d'échecs, et ils peuvent prévenir le coup.

Il fallait donc expliquer aux Français que si nous envisageons de nous servir de ces armes, nous sommes dans la situation de ces Japonais de légende qui consentaient à mourir en bombardant un

[61] Article inédit (1981).

navire ennemi, en se précipitant avec leur propre avion sur l'adversaire. Je ne sais pas si on a consulté les Français pour leur demander s'ils sont prêts à se suicider collectivement.

Mais ce n'est pas aujourd'hui la question que nous voulions aborder. Nous rappelons simplement un fait. La Première Guerre mondiale, celle de 1914-1918, a coûté environ dix millions de morts sans compter les mutilés, les veuves et les orphelins. La Seconde Guerre mondiale a coûté environ cinquante millions de cadavres. Qu'en sera-t-il de la prochaine que les nations puissantes préparent avec tant de zèle ?

La seconde manière d'infliger la mort aux autres, c'est de tuer les enfants avant leur naissance. La loi française autorise maintenant le meurtre des enfants dans le ventre de leur mère en dessous d'une certaine taille qui n'est pas précisée et en dessous d'un certain poids qui n'est pas précisé lui non plus.

Il existe une troisième manière, moins directe, de contribuer à la mort des autres, c'est de vendre des armes. On sait que la France est l'un des premiers vendeurs d'armes du monde.

Un enfant qui naît aujourd'hui en France, qui parvient à naître, comment voulez-vous qu'il respecte la vie humaine puisqu'il est né et qu'il vit dans un monde de massacre, après le massacre de la dernière grande guerre mondiale, avant le massacre que préparent activement des hommes État qui semblent normaux quand on les regarde ? Il sait que l'on tue légalement chaque année quelques centaines de milliers d'enfants qui, eux, ne parviendront pas à naître et qui n'auront pas le droit à leur vie. Les autres ont décidé, et les députés ont voté. Ils seront privés de vie.

Il vit dans un pays qui prépare des armes qui ont pour but de tuer cent, deux cents, trois cents millions ou plus des enfants des autres, avec leurs pères et leurs mères. Il vit dans un pays qui vend des armes pour que d'autres peuples puissent se massacrer plus aisément. Comment voulez-vous qu'il respecte la vie humaine ? Qui le lui aurait appris ? Où aurait-il vu respecter la vie humaine ?

Supposons que cet enfant né en France devienne un assassin, un meurtrier. Il est traduit en Cour d'Assise. Il est condamné à mort. Faut-il que la société française ajoute ce nouveau meurtre aux précédents ? Telle est la question.

Il existe en France des gens qui sont pour l'avortement et contre les armes nucléaires, contre la vente des armes. On les trouve, ces gens, plus généralement dans de petits partis de gauche. Ils sont contre la peine de mort.

Il existe des gens qui sont contre l'avortement, mais pour les armes nucléaires et pour la peine de mort. On les trouve plus généralement dans des partis politiques de droite.

Mais si l'on fait l'analyse, objectivement, simplement, raisonnablement, en s'efforçant simplement de ne pas se mettre en contradiction avec soi-même, avec les principes que l'on a choisis, on voit bien que si l'on est contre la peine de mort appliquée aux assassins, aux tueurs, on devrait être aussi contre la peine de mort infligée aux petits qui n'ont pas vécu et qui ne parviendront même pas à naître. Si l'on est contre les armes destinées à tuer des centaines de millions d'enfants, de femmes et d'hommes de Russie, on devrait être aussi contre le massacre des petits enfants en France. Si l'on est partisan de respecter la personne humaine, on doit l'être complètement, intégralement, et sans exception.

S'il en était ainsi en France, on poserait en principe : En France, on ne tue pas, personne ne tue personne. Mais dans ce cas, il faut renoncer à tuer les petits avant leur naissance, renoncer à fabriquer des armes pour massacrer des centaines de millions de Russes, renoncer à vendre des armes. Et dans ce cas, dans cette hypothèse, nous pouvons défendre la thèse : même les tueurs, les assassins, nous ne les tuerons pas !

Nous avons simplement voulu, dans cette chronique, indiquer que le problème de la peine de mort appliquée aux tueurs, aux assassins, est un problème qui doit être traité et analysé sans le séparer des autres problèmes, des autres cas où la peine de mort est aussi en question : la préparation de la

guerre, la mise à mort des enfants avant leur naissance, la vente des armes. Vous ne pouvez pas, en France, exiger d'un enfant, d'un adolescent, qu'il respecte la vie humaine si la France, elle, ne la respecte pas.

Évolution et Création [62]

La théorie de l'évolution est une théorie scientifique qui apparaît d'abord en biologie, au début du XIXe siècle, avec Lamarck. Elle est reprise par Darwin au milieu du XIXe siècle. Mais elle n'est pas exclusivement propre à la biologie. Au début du XXe siècle les physiciens découvrent progressivement qu'il existe aussi une histoire et une évolution de la matière, une composition progressive de la matière, ce qui n'était pas soupçonné au XIXe siècle. Et une évolution de l'Univers, une histoire et une genèse de l'Univers. En somme le concept d'évolution s'est étendu à la totalité de nos connaissances expérimentales portant sur l'Univers, la nature et l'Homme qui vient d'apparaître en dernier.

La théorie de l'évolution, lorsqu'elle est apparue au début du XIXe siècle, en biologie, a suscité de la part des théologiens, judéens, chrétiens, catholiques, protestants ou orthodoxes, des protestations vigoureuses et souvent violentes. Jusqu'aujourd'hui on relève, ici et là, tant chez les Judéens que chez les chrétiens, une hostilité profonde, insurmontable, à l'idée, à la théorie de l'évolution.

Une fois de plus je voudrais essayer de dissiper les malentendus et les quiproquos qui existent entre les savants et les théologiens, ou leurs ouailles, à ce sujet.

La théorie scientifique de l'évolution, en tant que telle, n'est pas une théorie métaphysique. Si elle devient, si elle se transforme en théorie métaphysique, alors elle n'est plus une théorie scientifique. La théorie scientifique de l'évolution, en tant que telle, et pour nous en tenir à la théorie biologique de l'évolution, prétend que les groupes zoologiques, les espèces d'êtres vivants, sont apparus dans un certain ordre, qui va du simple au complexe, depuis les micro-organismes monocellulaires jusqu'à l'Homme, et qu'entre les groupes zoologiques, entre les espèces d'êtres vivants, il existe des liens, des liens physiques ou plus exactement génétiques.

Une comparaison fera comprendre la nature de ces liens.

Les langues française, espagnole, italienne, portugaise, roumaine et quelques autres, comportent des parentés linguistiques, des parentés de vocabulaire, de syntaxe, etc. Les linguistes expliquent ces parentés en disant que ces diverses langues procèdent ou dérivent d'une souche commune, qui est la langue latine. Ainsi s'expliquent les parentés : par une communauté d'origine historique. Si l'on n'admettait pas cette communauté d'origine, on ne comprendrait pas ces parentés. Il faudrait les mettre au compte d'un hasard prodigieux.

Cette langue latine, nous la connaissons par ailleurs, et nous connaissons quelque peu l'histoire des transformations et des mélanges qui expliquent que du latin des envahisseurs romains on soit passé au français moderne.

Le latin, le grec, le sanscrit, comportent des parentés du point de vue du vocabulaire et de la syntaxe qui ne s'expliquent que par une commune origine historique. Les linguistes ont donc forgé le concept d'indo-européen ; ils ont induit, à partir de ces parentés linguistiques, l'existence d'une langue hypothétique, dont il ne reste aucun document, et qui est l'indo-européen. Cette induction, cette hypothèse était nécessaire, car sans elle on ne comprenait pas l'existence des parentés entre le latin, le grec, le sanscrit et quelques autres langues.

Personne ne soutient que le français actuel dérive ou procède de l'espagnol actuel. Personne ne soutient que le portugais actuel dérive de l'italien actuel. Mais les linguistes prétendent que le français, l'espagnol, l'italien, le portugais actuels procèdent ou dérivent d'une souche commune, qui est précisément le latin.

---

[62] *La Voix du Nord,* 20 août 1981

Les biologistes raisonnent de la même manière. Aucun biologiste ne prétend que l'Homme actuel dérive ou procède du Singe actuel. Mais à cause des parentés anatomiques, physiologiques, et surtout biochimiques et génétiques, les biologistes pensent que l'Homme actuel et les grands Singes actuels doivent avoir, dans le passé, une origine commune.

Si l'on n'admet pas cette hypothèse, alors il faut admettre que les parentés anatomiques, physiologiques, biochimiques, génétiques entre l'Homme actuel et les Singes actuels ne s'expliquent pas. Si l'enfant d'Homme au cours de son développement dans le ventre de sa maman laisse apparaître quelque chose qui ressemble à des branchies, cela s'explique parce que de fait, en remontant assez haut dans l'histoire de la genèse du message génétique qui fait le petit d'Homme, on trouve des Poissons. Si l'on n'admet pas ce lien physique, génétique, dans le passé, dans un passé lointain, tout ce qui se passe au cours de l'embryogenèse de l'enfant d'Homme devient inexplicable.

La théorie biologique de l'évolution est donc purement et simplement une théorie qui a pour but de rendre compte du donné anatomique, physiologique, biochimique, génétique, embryologique, etc. Elle nous dit, cette théorie de l'évolution, que la main de l'Homme, le cerveau de l'Homme et tous ses organes, ont une histoire, une préhistoire, et que pour comprendre la main de l'Homme moderne, il faut remonter très haut dans le passé, jusqu'à l'époque reptilienne au moins.

La théorie de l'évolution, en tant que telle, ne se prononce ni par oui ni par non sur la question de la Création. Ce n'est pas là son affaire. Ce n'est pas de sa compétence. Savoir si l'Univers et tout ce qu'il contient est créé ou s'il est incréé, cela relève d'une analyse que jusqu'à présent on a appelée métaphysique. La biologie en tant que telle ne se prononce pas sur ce point. Les théologiens et leurs ouailles n'avaient donc pas à avoir peur.

Ils ont cependant des excuses, car il est vrai qu'au siècle dernier, et de nos jours encore, certains savants ont cru que la théorie de l'évolution expliquait tout, et qu'elle remplaçait la théorie métaphysique de la Création. Il suffit aujourd'hui de lire certains savants américains pour constater que manifestement ils prennent l'évolution pour une divinité créatrice. L'évolution est pour eux ce qu'était Ishtar la déesse pour les Sumériens et les Babyloniens.

Au XIXe siècle, s'est donc engagé le dialogue suivant, entre savants matérialistes et théologiens : Ou bien l'évolution, ou bien la Création. Les savants matérialistes préféraient l'évolution, ils rejetaient donc la Création. Les théologiens et leurs ouailles préféraient la Création, ils rejetaient donc et rejettent encore la théorie de l'évolution.

Mais les uns et les autres partaient d'un présupposé commun, à savoir : il faut choisir entre la théorie de l'évolution ou la théorie de la Création. Si l'une est vraie, alors l'autre est fausse.

C'est ce présupposé qui est faux et qui est à l'origine de la querelle qui dure maintenant depuis le début du XIXe siècle et qui n'arrive pas à s'éteindre.

S'il y a évolution, alors il y a création de nouveaux groupes zoologiques, de nouvelles espèces de vivants ; il y a, au cours du temps, création de nouveaux gènes. Seule la création de nouveaux gènes permet de comprendre le fait de l'évolution biologique ou, si l'on préfère, l'histoire naturelle de la vie.

S'il y a évolution, alors il y a Création. Car ce que les savants appellent l'évolution, de fait c'est une création de nouveaux types de vivants. C'est ce que Bergson a vu dès 1907.

La différence entre cette perspective nouvelle qui s'impose à nous de par les découvertes faites en paléontologie, en zoologie, et l'ancienne perspective qui était celle des vieux théologiens hébreux et chrétiens, c'est que, dans la perspective nouvelle, la Création s'effectue progressivement et par étapes, sur une longue durée de temps : dix-huit milliards d'années au moins pour l'Univers entier. Tandis que les anciens théologiens, par exemple saint Augustin, mort en 430, pensaient que l'Univers a été créé soit en une semaine, soit instantanément. Voilà la différence. Elle porte sur la manière de comprendre les modalités ou l'histoire ou la durée de la Création, mais non pas sur la Création elle-même.

Bien entendu, si un savant américain ou français nous dit que l'évolution s'explique par le hasard des mutations ou les erreurs de copies dans le processus d'auto duplication de l'ADN, — alors il y a conflit entre cette théorie de l'évolution et le dogme de la Création. Mais ce n'est pas la théorie de l'évolution en tant que telle qui s'oppose alors à la doctrine de la Création : c'est l'interprétation philosophique, métaphysique, de la théorie de l'évolution, par un savant qui préfère le matérialisme de Démocrite ou de Leucippe.

Si l'on n'admet pas la théorie scientifique de l'évolution, alors on est obligé d'admettre que la production des grands types d'êtres vivants, des groupes zoologiques, des espèces d'êtres vivants, est une production discontinue, et qu'il n'y a pas de lien physique, pas de lien génétique entre les groupes zoologiques qui sont apparus au cours de l'histoire naturelle de la vie. Il s'agit donc, dans cette hypothèse, et pour chaque groupe zoologique, pour chaque espèce de vivant nouveau, d'une génération spontanée d'un vivant hautement complexe à partir de la matière telle que l'étudié le physicien, la matière qui précède l'apparition de la vie.

Si l'on n'admet pas la théorie de l'évolution et que d'autre part on professe la théorie hébraïque, juive et chrétienne de la Création, alors on est obligé d'admettre que Dieu compose chaque vivant nouveau comme le potier, à partir de la matière qui est telle que l'étudié le physicien. On a donc une théorie de la Création qui assimile celle-ci à la fabrication humaine.

Ce que nous enseigne la biologie moderne, c'est que la Création s'effectue ou se réalise par communication d'information. La Création s'effectue au niveau du génotype, pour parler comme les biologistes. Dieu crée et continue de créer en communiquant une Information génétique nouvelle qu'il ajoute aux messages génétiques qu'il a créés précédemment, qu'il intègre aux messages antérieurs. C'est décidément plus intelligent que de recommencer à zéro pour chaque nouveau type de vivant, pour chaque nouveau groupe zoologique, pour chaque espèce nouvelle.

Le cerveau et la conscience [63]

Le cerveau de l'Homme est aujourd'hui le système le plus complexe que nous connaissions dans l'Univers. Il est vrai que nous ne connaissons, dans l'Univers, aujourd'hui, du point de vue biologique, que les systèmes, les êtres vivants apparus dans notre minuscule système solaire. Or nous savons que notre seule Galaxie comporte environ cent milliards d'étoiles plus ou moins semblables à notre Soleil : il peut donc exister des milliards de systèmes solaires dans notre seule Galaxie. L'Univers est constitué de milliards de galaxies plus ou moins semblables à notre propre Galaxie : il peut donc exister dans l'Univers des milliards de milliards de systèmes solaires, et dans chacun d'entre eux la vie et la pensée peuvent être apparues. Nous n'avons à cette heure aucune trace expérimentale certaine de l'existence d'autres systèmes solaires habités dans l'Univers, mais *a priori* la probabilité est en faveur de l'hypothèse d'une pluralité de systèmes solaires habités. L'hypothèse la plus improbable, a priori, est que la vie et la pensée ne soient apparues que dans notre propre système solaire, dans notre propre Galaxie. C'est l'hypothèse de l'enfant d'un village perdu qui s'imagine que son village est le seul village au monde.

L'invention du cerveau de l'Homme moderne date de quelques dizaines de milliers d'années, entre 50 000 et 100 000 ans selon les datations proposées par les paléontologistes spécialistes de l'anthropogenèse. Mais la formation ou l'invention du cerveau de l'Homme n'a pas été un processus instantané. Ce fut un long travail dont on peut suivre l'histoire en étudiant les cerveaux des animaux disparus. Colette Dechaseaux a publié, il y a quelques années déjà, un bel ouvrage intitulé précisément : *Cerveaux d'animaux disparus* (éd. Masson, 1962). Cette étude, cette discipline nouvelle s'appelle la paléoneurologie. Elle ne date, en fait, que de 1948. C'est Mademoiselle T. Edinger qui publia en 1929 les premiers travaux consacrés à l'histoire des Cerveaux fossiles. Mais c'est seulement en 1948 que T. Edinger publia ses travaux sur l'histoire et l'évolution du cerveau du Cheval, sur une durée de cinquante-cinq millions d'années environ. Pour la première fois, les transformations de la morphologie du cerveau étaient suivies le long d'une série phylétique indiscutable, interprétées par comparaison avec le cerveau du genre le plus ancien de la série et avec le cerveau du genre le plus récent.

Tous les Vertébrés, du plus primitif au plus évolué, du Poisson vieux de quatre cents millions d'années à l'Homme moderne, possèdent une moelle contenue dans le canal médullaire et un encéphale renfermé dans la cavité cérébrale. Qu'il appartienne à un Poisson, à un Amphibien, à un Reptile, à un Oiseau ou à un Mammifère actuel, l'encéphale est composé des mêmes parties : la moelle (le bulbe rachidien), le cervelet, les lobes optiques chez le Poisson, l'Amphibien, le Reptile, les tubercules quadrijumeaux chez quelques Mammifères, les hémisphères cérébraux, les bulbes olfactifs. Et cependant il existe une grande différence entre tous ces cerveaux. Parmi les constituants de l'encéphale, les hémisphères cérébraux ne représentent qu'une toute petite partie du cerveau chez le Poisson, tandis que, au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie des Vertébrés, au fur et à mesure que l'on avance dans l'histoire de l'évolution, ils sont de plus en plus importants. Avec l'Homme les hémisphères cérébraux finissent par constituer la plus grande partie de l'encéphale.

Madame Colette Dechaseaux, dans le savant ouvrage que nous avons cité, fait remarquer cette chose curieuse : d'une façon générale, le cerveau paraît poursuivre son évolution indépendamment du squelette et de la dentition, demeurant constamment "en retard", dans la majorité des cas, sur eux. Et si d'aventure un cerveau est très évolué, "en avance" sur ceux de la majorité des Mammifères contemporains, la forme qui le possède est proche sinon de son extinction, du moins de son déclin.

---

[63] *La Voix du Nord,* 25, 28, 29 août et 5 septembre 1981.

Comme chacun sait, l'Homme est un Mammifère et dans le monde animal c'est aux grands Singes — Gibbon, Orang, Chimpanzé, Gorille — qu'il ressemble le plus. Comme eux il a gardé dans sa morphologie des traits archaïques : il a cinq doigts à la main et au pied. Bien peu de Mammifères ont encore ce nombre qui est celui des premiers Vertébrés terrestres. Ses dents manifestent un dessin qui était réalisé depuis l'ère tertiaire. Il se distingue des grands Singes par la station droite et par la taille de son cerveau.

Les grands Singes actuels, le Chimpanzé, l'Orang-outan, le Gorille, ont des capacités crâniennes moyennes qui tournent autour de 400 cm^3, 440 cm^3, 540 cm^3. L'Australopithèque, ou plus exactement les divers Australopithèques qui apparaissent en Afrique australe, au Kenya et dans la région du Tchad, ont une capacité crânienne, établie par la méthode des moulages endocrâniens, qui oscille entre 450 cm^3 et 700 cm^3. Ils sont apparus il y a plusieurs millions d'années. Les Archanthropiens, c'est-à-dire les Pithécanthropes de Java et le Sinanthrope de Chine, qui faisaient du feu, taillaient des outils, ont une capacité cérébrale qui est connue elle aussi par plusieurs moulages endocrâniens. La capacité cérébrale des Pithécanthropes est d'environ 860 cm^3. Celle du Sinanthrope est de 1 075 cm^3. Les Paléanthropiens répandus dans tout l'Ancien Monde pendant plus de cent mille années avaient, pour les plus anciens d'entre eux, une capacité cérébrale proche de celle qui est observée sur l'Homme moderne. Les Paléanthropiens les plus récents avaient un cerveau plus volumineux. La capacité cérébrale de l'Homme de La Chapelle-aux-Saints se situe aux environs de 1 625 cm^3. L'Homo sapiens apparu il y a 30 000 ou 40 000 ans, a une capacité crânienne moyenne de 1 400 cm^3.

Non seulement le volume du cerveau augmente généralement au cours du temps, mais la forme extérieure de l'encéphale, elle aussi, se modifie. Le nombre des circonvolutions cérébrales, et donc la surface du cortex, augmente depuis les Singes primitifs jusqu'à l'Homme moderne. La mesure comparée du volume des diverses parties de l'encéphale fait apparaître une évolution différenciée de ces parties. Par exemple, si l'on considère la série constituée par les Prosimiens, le Gorille, le Chimpanzé, et l'Homme, on s'aperçoit que le néocortex, ou nouveau cerveau, s'accroît en volume de plus en plus, au fur et à mesure que l'on avance vers l'Homme.

* *

Si l'on considère l'histoire paléontologique de la formation de l'Homme, on constate que le volume cérébral a doublé en quelque deux millions d'années, c'est-à-dire à peu près 50 000 ou 100 000 générations. La croissance du cerveau de l'Homme s'est arrêtée depuis environ 100 000 ans.

L'Homme moderne naît avec un cerveau dont le poids est de l'ordre de 300 grammes. Le cerveau, du moins le poids du cerveau, s'accroît environ cinq fois avant d'atteindre le poids adulte. Par contre, le poids de l'encéphale du petit Chimpanzé, à sa naissance, est déjà plus de la moitié de celui de l'adulte.

Le problème — l'un des problèmes qui s'imposent aux biologistes — est de comprendre comment, à partir du message génétique contenu dans l'ovule fécondé, c'est-à-dire de l'ovule qui a reçu la communication du message génétique donné par le père, comment à partir de ce message génétique qui tient dans une masse infime de matière, le cerveau de l'Homme adulte est progressivement construit, formé, constitué. Comment le message génétique contenu dans l'ovule fécondé peut contenir toutes les informations requises, toutes les instructions, pour commander à la construction de cet organe qui est le système physique et biologique le plus compliqué que nous connaissions à cette heure dans l'Univers. La Drosophile possède déjà un système nerveux constitué d'environ 100 000 cellules nerveuses ou neurones. Le cerveau de l'Homme moderne, qui pèse, rappelons-le, environ 1 500 grammes, est de l'ordre de cent milliards, selon des savants américains

comme David Hubel, professeur de neurobiologie à la Faculté de Médecine de Harvard. Jean-Pierre Changeux, qui est professeur au Collège de France, avance les chiffres de deux à seize milliards et demi de neurones. Il existe donc de grandes variations entre les estimations d'un savant à l'autre.

Comme chacun sait, un neurone est constitué d'un corps cellulaire duquel surgit une fibre principale, l'axone, et un certain nombre de branches, les dendrites. La communication de l'information d'une cellule nerveuse à une autre cellule nerveuse s'effectue par deux moyens physiques : la méthode électrique et la méthode chimique. Le signal qui est issu d'un neurone est conduit le long de l'axone sous forme d'impulsions électriques. Mais il est aussi transmis d'une cellule nerveuse à une autre cellule nerveuse par l'intermédiaire de molécules complexes qui passent de l'une à l'autre. On appelle synapse le contact entre la cellule qui communique l'information et la cellule qui la reçoit. Le plus souvent, un neurone reçoit des informations qui proviennent de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers d'autres neurones, et il transmet à son tour l'information reçue à plusieurs centaines ou plusieurs milliers d'autres neurones. Le nombre de synapses par neurone peut donc atteindre plusieurs milliers. Des savants comme David Hubel pensent que le nombre de cent mille milliards de synapses dans un cerveau humain est une hypothèse possible.

Les principes du fonctionnement des neurones chez des êtres aussi éloignés que l'escargot et l'homme sont semblables. La plus grande part de nos connaissances sur l'influx nerveux proviennent de l'étude du calmar.

C'est au début de ce siècle seulement que les spécialistes du cerveau ont établi que la cellule nerveuse, le neurone, est l'unité fondamentale du système nerveux. C'est en 1875 que le savant italien Camillo Golgi a réussi à voir, pour la première fois, quelques neurones qui apparaissaient en entier avec toutes leurs ramifications. Le savant espagnol Santiago Ramon y Cajal, mort en 1934, a appliqué la méthode découverte par Golgi à l'examen de presque toutes les parties du système nerveux de nombreux animaux. Cajal a établi tout au début de ce siècle, en 1904, que le système nerveux est constitué de cellules séparées qui communiquent entre elles par des synapses. Depuis trente ou quarante ans on a découvert que tous les neurones, quelles que soient leurs tailles et leurs formes, utilisent les mêmes sortes de signaux électriques. Lorsque l'influx arrive à l'une des terminaisons de l'axone, la membrane de la terminaison émet une substance chimique qui passe à travers l'espace qui sépare deux cellules nerveuses et agit sur la membrane synaptique de la cellule qui reçoit l'information. Plus de vingt médiateurs — c'est-à-dire plus de vingt substances qui servent à transmettre l'information d'une cellule nerveuse à une autre cellule nerveuse —, ont déjà été découverts.

Il n'existe pas deux neurones identiques, et cependant on a pu découvrir des constantes. Le corps cellulaire du neurone contient le noyau, lequel contient l'information génétique, et les appareils que nous avons indiqués dans notre précédente chronique consacrée à La Cellule (cf. p. 287), en particulier les appareils qui sont nécessaires à la synthèse de ces protéines que sont les enzymes. Les dendrites forment un arbre tout autour du corps cellulaire. C'est par ces dendrites que le neurone reçoit la plus grande partie des informations. C'est le long de l'axone que les signaux qui partent du corps cellulaire sont transmis vers d'autres parties du cerveau et du système nerveux. Le plus souvent, les synapses résultent de la rencontre de l'axone d'une cellule nerveuse et des dendrites d'une autre cellule. Lorsque l'axone parvient à une synapse, il forme un bouton terminal, lequel contient des vésicules, dans lesquelles on découvre plusieurs milliers de molécules du médiateur chimique, l'acétylcholine.

La partie du cerveau que l'on appelle le néocortex est la partie la plus récente, la plus moderne, la plus tardivement constituée dans l'histoire de la vie. C'est parmi les Primates puis chez l'Homme que le néocortex a atteint son plus grand développement. Chaque millimètre carré du tissu cortical comporte environ 100 000 neurones. A la fin du siècle dernier on a découvert que le néocortex était

divisé en régions distinctes dont les fonctions sont différentes. Petit à petit on établit une sorte de carte des régions spécialisées : l'aire plus spécialement consacrée à la vue, celle qui est plus spécialement consacrée à l'audition, celle qui est consacrée au langage, etc. Par exemple, un signal provenant d'un oeil est transmis au cerveau par environ un million de fibres nerveuses liées entre elles dans le nerf optique. Il parvient à la zone spécialisée à cet effet. Deux régions bien délimitées du cortex sont indispensables au langage. On sait d'autre part que le fonctionnement du cerveau humain n'est pas entièrement symétrique. La majorité d'entre nous utilise de préférence la main droite qui est commandée par la partie gauche du cerveau. Les centres du langage sont principalement situés eux aussi dans la partie gauche du cerveau. L'hémisphère droit est par contre dominant pour l'exercice de la musique. Il semble également dominant pour ce qui touche à l'expression des émotions. C'est vers 1860 que le savant français Paul Broca a découvert qu'une lésion d'une région particulière du cortex entraînait des troubles du langage ou l'impossibilité de parler, aphasie.

Depuis quelques années, on découvre de plus en plus des messagers chimiques nouveaux utilisés par le cerveau. Ces messagers chimiques sont des molécules géantes, constituées principalement d'acides aminés. Toute la psychiatrie contemporaine se trouve renouvelée par ces découvertes de molécules complexes qui servent à transmettre des informations de neurone à neurone et dont certaines ressemblent étonnamment à certaines drogues telles que la mescaline, le LSD, la morphine.

Le problème philosophique des rapports ou relations entre le cerveau et la conscience reste obscurci par près de vingt-cinq siècles d'histoire de la philosophie.

Autour du VIIe siècle avant notre ère, en Grèce et en Inde, apparaissent des textes, des documents, qui véhiculent un thème commun. L'âme est une substance divine, une partie ou une parcelle de la divinité, tombée dans ce monde multiple, ce monde des apparences. L'âme préexistante et divine est tombée dans un corps mauvais qui l'exile, qui l'aliène et qui la souille.

Ce thème se retrouve aussi bien dans les antiques tablettes orphiques, dans les documents des communautés orphiques et pythagoriciennes, chez certains philosophes comme Empédocle et Platon, et, du côté de l'Inde, dans les plus anciennes Upanishad. On peut donc en inférer raisonnablement que ce thème qui se retrouve ici et là doit avoir une source ou une origine commune que certains savants, par exemple Mircea Eliade, croient discerner du côté du chamanisme.

Au IVe siècle avant notre ère, le philosophe grec Aristote, disciple de Platon, propose une analyse que nous pouvons lire encore aujourd'hui dans son traité de l'Âme. Aristote rejette le thème platonicien de l'âme préexistante tombée dans un corps mauvais. Il propose une analyse originale. L'âme est le principe informant. L'âme, en informant une matière, constitue le corps vivant organisé qui n'existerait pas sans elle. Il n'y a donc pas lieu de se demander comment comprendre l'union de l'âme et du corps, puisque le corps, le corps vivant — tout corps organisé est vivant —, c'est l'âme elle-même qui informe une matière et qui l'organise. Dès lors que l'âme s'en va, à la mort, dès lors qu'elle disparaît, il ne reste pas un corps. Il reste un cadavre. Et l'oeil d'un cadavre, la main d'un cadavre, n'est un œil, n'est une main, que d'une manière impropre. Il n'y a organe, il n'y a organisme, que s'il y a organisation et information. Le cadavre n'est donc pas un corps. C'est simplement de la matière qui avait été informée et qui ne l'est plus. Le cadavre ne ressemble au corps que de loin et provisoirement. Il est de la matière qui se décompose parce qu'elle n'est plus informée.

Cette analyse d'Aristote est peut-être l'une des rares analyses philosophiques du passé qui puissent encore nous être utiles aujourd'hui.

Après Aristote, cette analyse a été oubliée pendant de longs siècles. Les disciples de Platon, dans les premiers siècles de notre ère, ont repris, développé, orchestré le thème platonicien : l'âme est une substance divine tombée dans un corps mauvais. Les systèmes gnostiques qui ont pullulé dans

les premiers siècles de notre ère ont accentué le caractère pessimiste de ce thème, en affirmant que le corps et la matière sont foncièrement mauvais et que le salut n'est possible qu'à la condition de se délivrer du corps et de la matière, ce qui était déjà la pensée de Platon.

Au XVIIe siècle, Descartes propose une théorie selon laquelle le corps est un système mécanique qui n'a pas besoin de l'âme pour exister. L'âme lui est associée. Elle n'a pas besoin du corps pour être et pour penser. Au XVIIIe siècle, les matérialistes français, allemands et anglais vont reprendre à Descartes cette idée que le corps, l'organisme est un système de type mécanique, comparable à ces machines que l'homme fabrique. Puisqu'il peut, selon cette hypothèse, exister et fonctionner sans l'âme, les disciples matérialistes de Descartes vont écarter comme inutile l'entité appelée âme. Toute la médecine du XIXe et du XXe siècle va subir profondément l'influence de la théorie cartésienne. Pour une part, la médecine du XIXe siècle repose sur le présupposé mécaniste : le corps est une machine. Elle traite l'organisme comme une machine, elle soigne, ou du moins elle entreprend de soigner, un organe à part d'un autre, comme fait le mécanicien pour la machine qu'il répare.

Une autre école médicale, appelée vitaliste, se refuse à considérer le corps comme une machine, et à séparer le corps de l'âme. C'est le cas par exemple de l'école médicale fondée au début du XIXe siècle par Samuel Hahnemann, l'inventeur de l'homéopathie.

Toutes les écoles médicales aux XVIIIe et XIXe siècles — et c'est encore partiellement vrai au XXe — dépendent de présupposés philosophiques plus ou moins bien analysés.

Le problème des rapports entre le cerveau et la conscience est un cas particulier, un cas éminent, du problème plus général de l'âme et du corps. Jusqu'aujourd'hui les savants se partagent entre diverses écoles philosophiques, selon leurs préférences, mais non pas, le plus souvent du moins, à partir d'analyses philosophiques reprises totalement à la base. Car en cette fin du XXe siècle il est évident qu'il faut reprendre tout le problème, à la base, à partir de zéro, en oubliant tout le passé. Plus exactement, il faut le reprendre à partir de l'expérience et des connaissances que nous fournissent la biologie moderne, la biochimie, la génétique, la neurophysiologie et nos connaissances encore très partielles concernant cet organe qui est le cerveau.

Quelques remarques très simples, tout d'abord, pour nettoyer le terrain des vieilles mythologies qui l'encombrent. Nous avons aujourd'hui une idée suffisamment claire de ce qu'est le processus de la fécondation. Nous savons que lors de la fécondation, un message génétique issu du père se combine à un message génétique donné par la mère et contenu dans le noyau de l'ovule. Deux messages génétiques se combinent pour donner un nouveau message génétique original, tel qu'on n'en a jamais vu et tel qu'on n'en verra jamais plus. A partir de ce message génétique nouveau, commence la construction de l'organisme, le développement de l'embryon. C'est lui, ce message génétique nouveau issu de la combinaison de deux messages génétiques antérieurs, qui commande à la construction et au développement de l'embryon. Toute l'information est donnée au début, à l'instant même de la conception, et donc de la formation du nouveau message génétique. Aucune information nouvelle ne sera introduite, injectée au cours de l'embryogenèse. L'embryon puis l'enfant puis l'adulte sont construits par le message initial. Au commencement était le message. Au commencement était l'information, et tout a été fait par elle, et rien sans elle n'a été fait de ce qui a été fait. C'est le message initial contenu dans l'oeuf fécondé qui commande à la composition des molécules géantes, à l'assimilation des molécules déjà élaborées qui se trouvent dans son milieu vital, à l'élimination des toxines, à la multiplication cellulaire, à la différenciation des cellules, à la formation des organes. Il n'existe pas un organisme préexistant dans lequel l'âme descendrait. Il n'existe pas d'organisme vivant, il n'existe pas d'embryon ni d'embryogenèse sans information. Tout un pan de l'histoire de la philosophie du passé s'effondre, s'écroule devant cette simple constatation. L'âme ne descend pas dans le corps, dans l'organisme. C'est l'âme, le principe informant, qui

constitue l'organisme et qui le fait être. Lorsque l'âme s'en va, il ne reste pas un corps, mais, ce qui est tout à fait différent, un cadavre, c'est-à-dire de la matière qui avait été informée et qui ne l'est plus. Elle se décompose. C'est l'analyse d'Aristote qui en gros est la bonne.

L'organisme n'est pas une machine, car l'organisme est un système qui non seulement se construit lui-même, et qui se répare, qui se régénère, qui sait se cicatriser lui-même. Il est un système qui renouvelle constamment les cellules qui le constituent, — sauf les cellules du cerveau ou neurones qui ne sont pas renouvelables —, et qui constamment renouvelle de fond en comble tous les atomes, toutes les molécules intégrées dans chacune de ses cellules, y compris les cellules nerveuses. Une machine ne sait pas faire cela. — C'est le système cartésien qui s'effondre.

L'âme ne se juxtapose pas au corps. Elle ne s'ajoute pas au corps. Tout système biologique connu est un psychisme. Un monocellulaire est déjà un psychisme. — Ce qui restait apparemment debout du cartésianisme s'écroule.

Nous savons par l'étude des systèmes biologiques les plus simples, les micro-organismes monocellulaires, qu'il existe des processus d'assimilation, de digestion, d'élimination, sans que soient encore inventés les organes appropriés à ces fonctions. Les organes spécialisés seront inventés plus tard. Les fonctions existent déjà.

Nous savons qu'il existe un psychisme rudimentaire chez les monocellulaires. Le système nerveux n'est pas encore inventé.

On ne peut donc pas dire, on ne peut pas soutenir que le système nerveux dans son ensemble, cerveau y compris, produit le psychisme. Cela n'a aucun sens. Car le psychisme existe chez des êtres rudimentaires et très archaïques qui n'ont pas encore de système nerveux.

De toute façon cette affirmation selon laquelle le système nerveux et le cerveau produiraient le psychisme et la conscience, n'a aucun sens. Car le cerveau vivant, c'est un ensemble de cellules, cent milliards de cellules chez l'Homme. Chacune de ces cellules est une composition complexe constituée de molécules hautement complexes elles aussi, et en constant renouvellement. Les molécules géantes sont des compositions faites de molécules plus simples, arrangées dans un certain ordre, qui est fonctionnel. Les molécules simples sont des compositions faites d'atomes, d'hydrogène, de carbone, d'oxygène, d'azote, de fer, de magnésium, etc. La matière que connaît le physicien, la matière qu'étudie le physicien ne peut pas produire du psychisme ou de la conscience, même arrangée en compositions aussi complexes que l'on voudra. L'argument n'est pas neuf et il n'est pas de moi. Il est d'un philosophe qui n'est pas suspect de cléricalisme : Denis Diderot, dans une lettre à sa ravissante amie Sophie Voilant.

Le cerveau ne produit pas le psychisme, puisque dans l'histoire naturelle de la vie le psychisme préexistait au cerveau.

La question est donc de savoir quelle est la raison d'être et la fonction du cerveau.

Tout est à reprendre à ce sujet sur des bases nouvelles. On ne prend pas trop de risques en avançant que le cerveau est l'organe qui recueille toutes les informations reçues par l'organisme vivant — tout organisme est vivant. C'est dans le cerveau que s'effectue le traitement, l'analyse des informations reçues par les sens. Et c'est à partir du cerveau que partent les décisions, les ordres qui vont être communiqués, soit consciemment soit inconsciemment, à tous les organes de l'organisme entier.

Le problème a été embrouillé par le fait que dans notre langue française les termes de conscience, de psychisme, d'esprit, sont utilisés dans le plus grand désordre. Le terme de conscience est utilisé par certains savants et appliqué à des êtres vivants très simples, très rudimentaires à qui il vaudrait sans doute mieux reconnaître un psychisme inconscient, un psychisme qui ne va pas jusqu'à la réflexion.

Une chose semble certaine du point de vue de l'expérience, c'est qu'on ne peut parler de

psychisme qu'à partir du moment où apparaissent des systèmes biologiques hautement complexes, les premiers vivants. Parler de psychisme avant l'apparition des êtres vivants, parler d'un psychisme de la matière, des atomes et des électrons, comme le font aujourd'hui certains physiciens, semble relever de l'occultisme, de la magie, de la pensée prélogique, plutôt que de l'analyse raisonnable du donné. Le psychisme, le psychisme le plus simple apparaît avec le premier vivant. Tout être vivant est un psychisme, — contre Descartes, — mais avant l'être vivant il n'y a pas de psychisme dans l'Univers. Telle semble être la donnée objective fournie par l'expérience.

Le cerveau humain est ce que nous sommes en train de découvrir en ce moment. Ce qui nous est le plus proche, ce qui est nous-mêmes, est aussi jusqu'aujourd'hui ce qui nous est le plus lointain, le moins connu. L'humanité a commencé par connaître le Ciel, notre système solaire, avant de découvrir l'être vivant, et elle commence à peine à découvrir ce qu'est le cerveau de l'Homme avec lequel nous pensons. Il n'existe pas, à ma connaissance du moins, aujourd'hui une théorie générale du cerveau et de la conscience qui fasse l'unanimité parmi les savants.

Ceux-ci, nous le rappelions, sont partagés entre des écoles philosophiques dont les origines, les racines, sont très anciennes : le pythagorisme ou l'orphisme, le cartésianisme etc. Il n'existe pas encore une théorie générale du cerveau digne des savants qui explorent cette terre inconnue qui est le cerveau de l'animal et de l'Homme. Mais cette théorie ne sera possible que plus tard, lorsque les connaissances expérimentales auront progressé. Ce qui est sûr, ce qui est déjà acquis, c'est que le cerveau est un organe dans lequel entrent des messages et duquel sortent des messages. Le cerveau lui-même est construit à partir d'un message initial, contenu dans l'ovule fécondé. On sait par l'histoire naturelle que les capacités du psychisme semblent se développer au fur et à mesure que le cerveau se développe. Il reste à comprendre exactement la nature de cette corrélation.

L'évolution cosmique [64]

Nous avons eu l'occasion plusieurs fois déjà dans ces chroniques, ici même, de parler à nos lecteurs de l'évolution cosmique, la grande découverte, la découverte principale peut-être du XXe siècle. Un livre vient de paraître aux éditions du Seuil qui s'intitule : *Patience dans l'azur.* Sous-titre : Évolution cosmique. Le titre, nos lecteurs l'auront reconnu, c'est une citation d'un poème de Valéry. L'auteur de l'ouvrage s'appelle Hubert Reeves. Il est né à Montréal. Il est présentement directeur de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique et il travaille au Centre d'études nucléaires de Saclay.

L'intérêt de l'ouvrage, c'est de nous présenter une vue d'ensemble de l'évolution de l'Univers telle qu'elle apparaît à un chercheur en 1980, puisque l'ouvrage a été terminé l'an passé. Dans ce domaine de la recherche en astrophysique et en cosmologie, il importe de suivre pas à pas l'évolution des controverses et des découvertes. Les controverses ont été très vives depuis cinquante ans, depuis les grandes découvertes de Hubble et Humason en 1928. Ces deux savants ont établi alors que les galaxies s'éloignent les unes des autres avec une vitesse qui est proportionnelle à leur distance mutuelle. C'est cette découverte expérimentale qui est à l'origine de la célèbre théorie de l'expansion de l'Univers. L'Univers est un ensemble de galaxies, constitué de milliards de galaxies, qui se fuient les unes les autres, à peu près comme les molécules d'un gaz qui se détend ou qui prend de l'espace, ou encore comme un essaim d'abeilles qui se disperserait. L'Univers grandit au cours du temps. L'espace grandit au cours du temps. Cette découverte expérimentale avait été pressentie par des théoriciens tels que Lemaître, en 1927, Robertson, Tolman, Eddington. La découverte expérimentale était venue confirmer une prévision théorique antérieure.

Dès lors que ce modèle d'un Univers en expansion s'est présenté à l'attention des astrophysiciens, une question se posait immédiatement : si l'Univers est en expansion, si les galaxies se fuient les unes les autres, alors en reculant dans le temps ou dans le passé de l'Univers, on doit le voir de plus en plus serré, de plus en plus petit, de plus en plus dense, jusqu'à parvenir à un état dense et même ponctuel de l'Univers entier. On en venait donc à l'idée d'une origine ou d'un commencement de l'Univers physique. Les uns, tels Sir James Jeans, Sir Arthur Eddington, Sir Edmund Whittaker, acceptèrent le fait franchement et se réjouirent non moins franchement d'une aussi belle découverte. Les autres, fort nombreux, étaient très fâchés. Pourquoi fâchés ? Parce que cette découverte d'un commencement possible de l'Univers physique mettait par terre — si j'ose dire — leur vision de l'Univers, celle à laquelle ils étaient attachés, celle qui avait leur préférence : un Univers éternel, sans commencement, sans fin, sans histoire, sans usure et sans vieillissement.

Les controverses avaient déjà été très vives au siècle précédent lorsque, après les découvertes de Nicolas-Léonard Sadi Carnot (1796-1832), qui publie en 1824 ses Réflexions sur la puissance motrice du feu, et les travaux de Clausius qui reprennent autour de 1850 les analyses de Carnot, on en était parvenu à l'idée que l'Univers est un système qui s'use ou se dégrade d'une manière irréversible, qui vieillit d'une manière incurable. Si tout dans la nature est en régime d'usure, de vieillissement et de dégradation d'une manière irréversible, alors l'Univers n'est pas inusable. S'il n'est pas inusable, alors il n'est pas éternel dans l'avenir. S'il n'est pas éternel dans l'avenir, alors il n'est pas non plus éternel dans le passé, pour une raison simple qu'un exemple simple va permettre de comprendre aussitôt :

Notre Soleil est une masse d'hydrogène qui se transforme d'une manière irréversible en hélium, avec une perte de masse, une perte d'énergie qui est diffusée dans l'espace sous la forme de

[64] *La Voix du Nord,* 3 et 8 novembre 1981.

grains d'énergie que le jeune Albert Einstein en 1905 a appelés des Lichtquanten, les quanta de lumière que nous appelons des photons. Si le Soleil était éternel dans le passé, alors il aurait épuisé son stock d'hydrogène depuis une éternité, et donc depuis une éternité il n'y aurait plus de Soleil. Ce qui prouve que l'expression ou la proposition : le Soleil est éternel, — est une proposition dépourvue de sens du point de vue physique. Elle implique contradiction. Vous effectuez le même raisonnement pour les cent milliards d'étoiles qui constituent notre propre Galaxie et qui sont dans le même cas que notre Soleil, et vous obtenez comme résultat que si notre Galaxie était éternelle dans le passé, alors depuis une éternité notre galaxie aurait épuisé son stock d'hydrogène et que, par conséquent, depuis une éternité il n'y aurait plus de galaxie. La proposition : Notre Galaxie est éternelle dans le passé est dépourvue de sens physique. On peut bien prononcer la phrase mais elle est impensable physiquement. Vous faites le même raisonnement en l'appliquant à l'ensemble des galaxies, c'est-à-dire à l'Univers lui-même, et vous verrez que l'idée d'un Univers éternel dans le passé peut toujours s'enseigner dans les classes de philosophie mais non plus se penser si l'on est physicien.

A moins d'imaginer que l'Univers reçoit constamment de la matière fraîche, de la matière nouvelle, de l'hydrogène tout neuf qui vient compenser la transformation irréversible de l'hydrogène en hélium. C'est cette hypothèse qui a été proposée en 1948 par trois théoriciens anglais, H. Bondi, T. Gold et F. Hoyle. Dans ce cas et dans cette hypothèse, l'Univers s'use et vieillit d'une manière continuelle, mais comme il est constamment régénéré par l'apport de matière et donc d'énergie fraîche, il parvient à se maintenir éternellement. C'est la théorie de la création continuée de matière qui a été abandonnée par ses auteurs plus tard parce que l'expérience montre que si cette théorie est vraie, alors nous devrions voir autour de nous des galaxies de tous les âges, puisque, selon cette théorie, constamment de nouvelles étoiles et de nouvelles galaxies sont en régime de formation. Or il n'en est rien. Les galaxies que nous connaissons sont toutes d'un âge comparable, disons environ quinze milliards d'années. D'autre part, si la théorie de la création continuée de matière était vraie, alors, en regardant loin dans l'Univers, en regardant très loin, disons pour fixer les idées à une distance de six milliards d'années de lumière, nous voyons les galaxies non pas telles qu'elles sont aujourd'hui, mais telles qu'elles étaient il y a six milliards d'années, lorsque la lumière qui vient de nous parvenir en est partie. Par conséquent lorsque nous regardons loin dans l'Univers, nous regardons le passé de l'Univers. Plus nous plongeons loin grâce à nos instruments optiques de plus en plus perfectionnés, et plus nous considérons un passé lointain de l'Univers. Si la théorie de la création continuée de l'Univers était vraie, en regardant au loin, c'est-à-dire loin dans le passé de l'Univers, nous devrions voir des galaxies de tous les âges et une densité de l'Univers comparable à celle que nous voyons autour de nous, c'est-à-dire non loin de nous dans l'espace et dans le temps. Or l'expérience montre que l'Univers semble plus dense aux très grandes distances, c'est-à-dire dans son passé, et que les galaxies observées semblent plus jeunes au loin, c'est-à-dire dans le passé, que plus près de nous dans l'espace, c'est-à-dire plus près aussi de notre époque.

* *

Mais revenons à ces découvertes du XIXe siècle qui portent les noms de Carnot et de Clausius. Lorsqu'on a commencé à découvrir que tout dans la nature est en train de s'user ou de vieillir d'une manière irréversible, l'idée que l'on se faisait de l'Univers a pris, si j'ose dire, un coup de vieux. Car on s'imaginait jusqu'alors que l'Univers non seulement est éternel dans le passé, mais aussi qu'il est éternel, inusable, dans l'avenir. C'était la conception de l'Univers des plus anciens philosophes grecs. Aussi bien les découvertes de Carnot et de Clausius ont-elles suscité une tempête de protestations, parmi les physiciens attachés à la vieille vision du monde d'un Univers éternel et inusable, et parmi les philosophes attachés eux aussi à cette vieille philosophie de l'Univers. Ainsi, à la fin du XIXe siècle,

les philosophes allemands Engels (l'ami fidèle de Marx) et Nietzsche rejettent-ils avec horreur ces découvertes expérimentales au nom de leur vision du monde préférée. Engels oppose à ces découvertes sa propre théorie, totalement imaginaire bien entendu : celle d'un Univers éternel, infini, qui se meut dans ces cycles éternels. La Matière éternelle et incréée produit éternellement des mondes et renouvelle éternellement tout ce qui apparaît dans les mondes, à savoir la vie et la conscience. Nietzsche propose sa théorie de l'Éternel Retour qu'il avait trouvée dans les antiques mythologies de l'Inde et de la Grèce ancienne. Il faut à tout prix, pensaient-ils, maintenir que l'Univers est éternel dans le passé et dans l'avenir, qu'il n'a pas commencé et qu'il ne finira jamais.

La controverse a duré depuis le milieu du XIXe siècle et elle a repris avec les découvertes de Hubble et de Humason que nous avons signalées dans notre précédente chronique (cf. p. 299). Les disciples de Marx, de Engels, de Lénine, rejettent absolument l'application à l'Univers entier du second Principe de la Thermodynamique que l'on appelle aussi Principe de Carnot-Clausius. Ils rejettent de même la théorie de l'expansion de l'Univers parce qu'elle conduit vraiment trop aisément la pensée à l'idée d'un commencement de l'Univers. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls. Tous les savants du monde qui restent attachés à l'antique vision de l'Univers hellénique éternel, sans commencement, sans évolution, sans usure ni vieillissement, repoussèrent pendant près de cinquante ans cette théorie de l'expansion de l'Univers et la bataille n'est pas encore finie.

L'intérêt du livre de Hubert Reeves que nous présentons, c'est de nous permettre de voir quelle est aujourd'hui, en 1981, l'opinion générale des savants sur ce point. Reeves accepte franchement, comme l'immense majorité de ses collègues astrophysiciens, la théorie de l'expansion de l'Univers. Il accepte franchement et sans réticence l'idée d'un commencement de l'Univers qu'il situe il y a quinze milliards d'années environ. Cela prouve que le manuscrit de son livre a été terminé avant les dernières datations dues à l'astrophysicien américain Sandage qui aboutit à une durée de dix-huit milliards d'années. Il reconnaît franchement que l'Univers est un système historique et il décrit fort bien, comme on sait le faire aujourd'hui, l'histoire de l'Univers et l'histoire de la matière. Comme Weinberg quelques années plus tôt, et comme beaucoup d'autres physiciens et astrophysiciens, il nous retrace la genèse ou l'histoire de la matière depuis les premiers instants.

A la première seconde de son histoire, l'Univers est constitué de particules élémentaires : protons, neutrons, électrons, photons, neutrinos. Un proton et un neutron se rencontrent et se combinent. Ils forment ensemble le plus simple des systèmes nucléaires : le deutéron ou noyau d'hydrogène lourd. Après une seconde, la température de ce qui était alors l'Univers est descendue à un milliard de degrés environ. Des systèmes nucléaires composés de trois et quatre nucléons apparaissent. Ce sont les noyaux d'hélium. A cette période initiale de son histoire, l'Univers physique contient donc de l'hydrogène et de l'hélium. Un million d'années plus tard, la température de l'Univers est passée de quelques milliards à quelques milliers de degrés. Un proton capture un électron et constitue ainsi un atome d'hydrogène. Deux atomes d'hydrogène peuvent se réunir pour constituer une molécule d'hydrogène. Plus tard nous assistons à la genèse, à la formation des étoiles et des galaxies, qui sont des ensembles d'étoiles. Les galaxies, nous l'avons rappelé dans notre précédente chronique, se fuient les unes les autres à une vitesse qui est proportionnelle à leur distance mutuelle. Mais les galaxies sont des systèmes qui ne sont pas eux-mêmes en expansion. Chaque galaxie garde en gros sa taille. Elles n'enflent pas au cours du temps. C'est à l'intérieur des galaxies, plus précisément à l'intérieur des étoiles, que la composition de la matière va se poursuivre. Le Soleil, nous l'avons vu, transforme son hydrogène central en hélium. Cela dure depuis près de cinq milliards d'années. Trois noyaux d'hélium vont donner un noyau de carbone. Autour des étoiles géantes rouges, les noyaux de carbone se combinent à des noyaux d'hélium pour donner naissance à des noyaux d'oxygène. Au centre de l'étoile, l'hélium se transforme en carbone et en oxygène. Au-dessus, sur la couche plus externe de l'étoile, l'hydrogène se transforme en hélium. Et ainsi de

suite, par une suite de synthèses ou de compositions physiques progressives nous voyons apparaître les noyaux de plus en plus lourds. L'uranium 238 est un système nucléaire constitué de quatre-vingt-douze protons et de cent quarante-six neutrons.

L'évolution proprement physique, celle qui précède l'évolution biochimique, se réalise donc à l'intérieur des étoiles. Lorsqu'une étoile a fini de composer de la matière de plus en plus complexe, elle explose et elle envoie dans l'espace le fruit de ses œuvres. Ainsi le 4 juillet 1054 les astronomes chinois de l'Observatoire de Pékin ont vu l'explosion d'une étoile que nous photographions depuis le début de ce siècle. Plus précisément nous photographions un nuage qui se dilate et qui est le résultat de cette explosion. Puisque cette nébuleuse, dite nébuleuse du Crabe, est située à une distance d'environ 5 000 années-lumière, les astronomes chinois qui ont observé cette explosion ont vu un phénomène qui s'était produit 5 000 ans plus tôt, et donc, par rapport à nous, il y a environ 6 000 ans. Lorsqu'une étoile a explosé, il reste ce qu'on appelle une étoile à neutrons, dont la densité est énorme.

Hubert Reeves a le sens des problèmes philosophiques. On le voit reconnaître, p. 52, que le seul vrai problème philosophique, c'est celui de l'existence même de l'Univers. Il voit aussi (chap. 9) que l'existence de l'information dans l'Univers fait question. Comment se fait-il que l'Univers physique existe ? Et comment comprendre l'existence de l'information dans l'Univers ? Tels sont en effet les deux problèmes philosophiques fondamentaux aujourd'hui.

La langue de Hubert Reeves est simple et claire. Tous les lecteurs de *La Voix du Nord* (ils sont, me dit-on, environ un million et demi...) peuvent le lire sans difficulté et avec profit. Ils verront comment un physicien en cette fin du XXe siècle aperçoit l'histoire de l'Univers. Lorsque Hubert Reeves aborde le terrain de la biologie, il faiblit, ce qui est bien naturel, puisqu'il est physicien. Ainsi il a plusieurs fois tendance à confondre la théorie de l'évolution avec le darwinisme ou avec le néo-darwinisme, ce qui est une pétition de principe. Nous avons eu l'occasion de montrer ici même, à plusieurs reprises, que la théorie biologique de l'évolution ne se confond pas avec telle ou telle école, fût-elle majoritaire, qui prétend expliquer à sa façon le fait de l'évolution. Le plus illustre des biologistes français, P.-P. Grasse, est certes partisan de la théorie biologique de l'évolution, mais il refuse absolument les explications proposées par les tenants de l'école néo-darwinienne.

Nos lecteurs qui ont une formation de physiciens peuvent lire sur ce même sujet, s'ils ne l'ont pas déjà lu, le livre plus ancien et plus technique, plus difficile, de Jean Audouze et Sylvie Vauclair, *L'Astrophysique nucléaire* (P.U.F. 1972).

Le concordisme [65]

Au siècle dernier, certains exégètes chrétiens ont été saisis par la tentation de montrer que les découvertes scientifiques de l'époque, principalement des découvertes géologiques, concordaient ou s'accordaient avec le premier récit de la Création que l'on trouve dans la première page de la Bible hébraïque. Le fait est qu'il existe des concordances. Les théologiens qui ont composé cette page célèbre au VIe siècle avant notre ère, peut-être pendant la grande Captivité à Babylone, peut-être sous l'influence ou sous la direction du grand prophète hébreu déporté depuis 597 avant notre ère, Ézéchiel, et sous la direction ou même avec la coopération du prophète inconnu dont les oracles ont été joints à ceux du prophète Isaïe du VIIIe siècle avant notre ère, — ces théologiens donc ont proposé une histoire de la Création qui s'effectue ou se déroule par étapes. C'est précisément cela que l'on était en train de découvrir au XIXe siècle. Et le plan de la Création que nous présentent ces théologiens inconnus qui ont composé ce texte est intéressant. Il commence par l'Univers physique, les cieux et la Terre, et il se termine par l'Homme. C'est bien ce que les sciences expérimentales confirment. Cela n'allait pas de soi, car des spéculations gnostiques ou théosophiques, depuis des millénaires, présentent ou proposent un plan justement inverse : d'abord la production de l'Homme, de l'Homme originel ou spirituel, qu'en grec on appelle *Prôto-anthrôpos,* en araméen de la Kabbale *adam kadmon,* en hébreu *adam ha-rischon,* et dans le jargon des théosophes allemands *der Urmensch.* Donc tout d'abord production d'un Homme transcendant, purement spirituel, divin, et puis chute de cet Homme originel dans la matière, dans le monde du multiple, du temps et de l'espace.

Chose curieuse et digne de remarque, les grands spéculatifs de la Maçonnerie du XVIIIe siècle ont précisément repris ce thème d'une chute originelle.

Les théologiens hébreux du VIe siècle avant notre ère qui ont composé Genèse 1 ont donc adopté le plan inverse. De plus, ils racontent la création de la verdure sur notre planète Terre avant la création des animaux, ce qui est bien. Ils racontent la création des poissons qui pullulent dans les mers avant celle de l'oiseau, comme dit le texte hébreu. Ils racontent la création des grands reptiles (en hébreu : *ha-taninim)* après celle des oiseaux au verset 21 et avant celle des oiseaux au même verset. Puis viennent les quadrupèdes (en hébreu : *behemah)* et les bêtes sauvages en général. Enfin, au verset 26, Dieu dit : "Faisons l'Homme..." Dans ce texte comme dans le chapitre 2 et dans le chapitre 3, l'hébreu *adam* ou *ha-adam* avec l'article signifie : l'Homme, l'Humanité. Ce n'est pas un nom propre.

En gros, pour les exégètes du XIXe siècle, le récit de Genèse 1 nous donnait donc une histoire de la Création qui concordait ou s'accordait avec les découvertes scientifiques de l'époque.

Mais malheureusement la création du Soleil et de la Lune est située après celle de la verdure et des arbres à fruit, ce qui ne va plus du tout.

Écœurés par cette expérience pénible, les exégètes de la Sainte Écriture ont décidé d'envoyer promener définitivement ce genre de rapprochement entre les découvertes scientifiques et la Sainte Écriture Ils ont appelé Concordisme toute tentative en ce sens. Et le Concordisme est très mal vu par les exégètes depuis ce temps-là. Tous les exégètes depuis lors vous disent et vous diront que le rôle ou la fonction de Écriture sainte n'est pas d'enseigner les sciences naturelles. — C'est vrai.

Au XXe siècle, comme nous l'avons souvent rappelé ici même, les astrophysiciens ont découvert que l'Univers a commencé, il y a environ dix-huit milliards d'années. Les astrophysiciens qui ont fait cette découverte n'ont pas manqué de se souvenir de ce que racontait le vieux Livre hébreu : *Bereschit bara elohim...* Au commencement il a créé, Dieu, les cieux et la Terre. Les cieux, en hébreu,

---

[65] *La Voix du Nord,* 26 et 29 décembre 1981.

c'est ce que nous appelons l'Univers physique tout entier.

Certains astrophysiciens ont été ravis, en secret ou ouvertement, de ce rapprochement. D'autres, au contraire, ont été très fâchés, et la théorie de l'expansion de l'Univers est devenue suspecte à leurs yeux à cause de ce rapprochement même. Certains astrophysiciens aujourd'hui n'acceptent la théorie de l'expansion de l'Univers et l'idée d'un commencement de l'Univers qui est en rapport avec elle qu'avec une grimace qui rappelle assez bien celle de l'enfant qui boit une potion amère.

En somme, il existe des savants, des astrophysiciens, qui font du concordisme, puisqu'ils louchent du côté d'un vieux texte hébreu à propos d'une découverte scientifique.

Les exégètes, à ma connaissance du moins, ne font toujours pas de concordisme, parce que, à ma connaissance du moins, ils ne sont pas très au courant de ces découvertes relevant de la cosmologie. Et puis l'expérience pénible du siècle précédent les a échaudés. Ils ne veulent pas recommencer. Ils ne veulent donc pas entendre parler de ce rapprochement.

Mais enfin le fait est là. L'astrophysique qui est une science expérimentale découvre au milieu du XXe siècle de notre ère que l'Univers physique a commencé. Et des théologiens hébreux du VIe siècle avant notre ère le pensaient et le disaient déjà. Or ils ne disposaient pas, eux, des télescopes géants du Mont Wilson et du Mont Palomar. Comment donc ont-ils fait pour penser que l'Univers a commencé ? Car le fait est qu'ils l'ont pensé, la preuve en est qu'ils l'ont écrit noir sur blanc.

Souvenons-nous qu'au IVe siècle avant notre ère le grand Aristote enseignait, comme tous les philosophes grecs anciens, que l'Univers est éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, sans genèse, sans corruption, sans usure, sans vieillissement.

Mais il y a encore pire, — si l'on se place au point de vue des exégètes qui ont une sainte horreur de toute trace de concordisme.

Au verset 3 du chapitre 1 de la Genèse, les théologiens inconnus qui ont composé ce texte, nous disent que Dieu a créé la lumière. Or, beaucoup plus loin ils nous racontent que Dieu a créé les deux luminaires, les deux lampadaires, celui qui règne sur le jour, le Soleil, et celui qui règne sur la nuit, la Lune.

A-t-on assez ri de ces pauvres Hébreux qui racontent la création du Soleil après celle de la lumière!

Or aujourd'hui un astrophysicien et un physicien qui lisent ce texte ne rient plus du tout, car ils savent que de fait la première production, ou la première création, bien avant celle du Soleil et de la Lune, c'est celle de la lumière, qui précède ce que nous appelons la matière.

Mais, de nouveau, cette forte tentation de concordisme se trouve heureusement refroidie par le fait que les théologiens hébreux qui ont composé ce texte nous disent que la lumière a été créée après l'Univers physique et après la Terre. Or nous savons maintenant que la lumière est absolument première. Elle précède la constitution de l'Univers physique et bien entendu la création du système solaire et de la planète Terre qui ne sont âgés que de cinq milliards d'années.

*
* *

Continuons à faire du concordisme, en espérant qu'aucun exégète patenté ne lira nos chroniques.

Le psaume 102 et bien d'autres textes nous disent que l'Univers est un système fragile, périssable, en régime d'usure. L'Univers s'use comme un vieux vêtement et Dieu le renouvelle. Le ciel et la terre passeront.

Or, nous l'avons déjà rappelé, les plus anciens et les plus célèbres parmi les philosophes grecs

pensaient au contraire que l'Univers est un système inusable, puisque divin.

Pendant des siècles, les philosophes juifs et les philosophes chrétiens ont été la risée des philosophes platoniciens et aristotéliciens, parce qu'ils prétendaient que l'Univers a commencé et que de plus il périra.

C'est seulement depuis la moitié du XIXe siècle que nous découvrons petit à petit que de fait l'Univers est un système ou un ensemble de compositions qui sont toutes en régime d'usure et de vieillissement irréversible.

Comment les Hébreux ont-ils fait pour savoir au temps du roi David peut-être, autour du Xe siècle avant notre ère, ou peut-être même avant, que l'Univers a commencé et qu'il s'use comme un vieux tapis ou qu'il se fane comme la fleur des champs, alors qu'ils ne disposaient pas de l'analyse spectrale ni de nos grands télescopes ?

Continuons, toute honte bue, à nous enfoncer dans le concordisme.

Les chapitres 1, 2 et 3 de la Genèse, qui ne sont pas de la même main, puisqu'à partir du chapitre 2, verset 4, commence un document plus ancien que le précédent, ces chapitres nous disent cependant ceci : Lorsque Dieu a créé l'Homme, ou l'Humanité *(ha-adam* en hébreu), l'Homme vivait nu, il vivait de cueillette. Plus tard seulement il s'est vêtu, plus tard seulement il a vécu de la chasse.

Or nous savons, — cette fois-ci ce ne sont plus les astrophysiciens, mais les paléontologistes qui sont interrogés —, que de fait lorsque l'Homme est apparu sur notre planète, il n'était pas vêtu d'un complet-veston et qu'il ne mangeait pas d'escalope aux frites. Lorsque l'Homme est apparu, il est apparu nu exactement comme ses vieux cousins les Gorilles, les Chimpanzés et les Orangs-outans, et de plus, comme eux aussi, il vivait forcément de cueillette. L'anatomie, la physiologie et surtout la biochimie de l'Homme sont celles de ses aînés les Singes supérieurs qui vivent de cueillette principalement. Le texte de la Genèse nous raconte l'humanité primitive installée au milieu des arbres et vivant de cueillette.

Nous avons le pénible devoir de dire à notre ami exégète qui a tant horreur du concordisme que le texte hébreu dit la vérité historique sur ce point.

Comment les théologiens qui ont composé ces textes savaient-ils que l'Humanité a commencé par vivre de cueillette ? Je ne me risquerai certes pas à tenter de répondre à cette question.

Prenons maintenant les choses d'une manière plus spéculative. Écriture sainte n'a pas pour but ou pour fonction de nous enseigner les sciences naturelles, les sciences de la nature, les sciences de l'Univers. — Oui, c'est exact. Écriture sainte a pour but de nous enseigner tout autre chose : à savoir la finalité de la Création. Elle est essentiellement prophétique. — Mais Écriture sainte peut-elle dire, en ce qui concerne l'Univers et la nature, n'importe quoi ? Autrement dit, entre les sciences expérimentales et la théologie, existe-t-il, ou n'existe-t-il pas, des relations qui ne sont pas quelconques ? N'importe quoi en théologie est-il compatible avec n'importe quoi en sciences ? Pendant des siècles, les théologiens judéens et chrétiens ont été affrontés à des philosophes platoniciens, néoplatoniciens et aristotéliciens qui leur disaient : Votre histoire d'un Univers qui commence, c'est un conte à dormir debout ! L'Univers est éternel, comme Aristote l'a enseigné. Or Aristote, c'est la Raison elle-même. — Ainsi raisonnait ibn Rochd, que nous appelons Averroès, au XIIe siècle, et ainsi raisonnaient ses disciples judéens et chrétiens au XIIIe siècle, par exemple le professeur de philosophie Siger de Brabant au XIIIe siècle à Paris, au Quartier Latin.

L'Écriture sainte enseignait le commencement de l'Univers. Les intellectuels d'avant-garde de l'époque estimaient que Écriture sainte, c'est bon pour les enfants et les bonnes femmes, pour les simples. Si l'on est instruit, on suit Aristote et ses disciples arabes. Nous venons de découvrir au XXe siècle que sur ce point Écriture sainte avait raison contre Platon, contre Aristote, contre Plotin et contre leurs disciples arabes. Si les philosophes grecs anciens pensaient que l'Univers est éternel dans

le passé et dans l'avenir, c'est parce qu'ils pensaient tout d'abord que l'Univers est divin. Autrement dit, la thèse physique d'Aristote, selon laquelle les astres échappent à la genèse et à la corruption, provenait d'une thèse théologique antérieure : les astres sont des substances divines. Parce qu'ils sont des substances divines, ils échappent à la genèse et à la corruption, ils sont éternels dans le passé et dans l'avenir.

Les Hébreux nomades installés au pays de Canaan à partir sans doute du XXe ou du XIXe siècle avant notre ère ont eu l'audace de penser que l'Univers n'est pas divin, que les astres ne sont pas des divinités. C'était beaucoup d'audace, car à notre connaissance ils étaient seuls de cet avis en ce temps-là, puisque aussi bien les Sumériens, les Babyloniens, les Égyptiens que les Grecs, considéraient le Soleil, la Lune et les étoiles comme des divinités. Non seulement c'était de l'audace, mais c'était même du sacrilège. Les théologiens hébreux qui ont composé Genèse 1 ont osé dire que le Soleil et la Lune, les divinités des Sumériens et des Babyloniens, n'étaient que des lampadaires ! — C'était le commencement du rationalisme.

C'est parce qu'ils ont dédivinisé ou désacralisé l'Univers et la nature que les Hébreux ont été capables de penser que l'Univers a commencé et qu'il s'use comme un vêtement qui vieillit. Autrement dit, il existe bien une certaine relation qui n'est pas quelconque entre une assertion théologique, une affirmation métaphysique, et une affirmation scientifique portant sur la réalité objective, sur l'Univers physique. Et donc n'importe quoi en théologie n'est pas compatible avec n'importe quoi en sciences. Et c'est peut-être la raison pour laquelle la Sainte Écriture, qui n'est certes pas chargée de nous enseigner les sciences naturelles ni l'astronomie, ne dit cependant pas n'importe quoi lorsqu'elle parle de l'Univers. Elle dit qu'il a commencé et qu'il est périssable, parce qu'il n'est pas divin.

Le régime intellectuel qui s'est instauré depuis la fin du XIXe siècle, c'est celui de la séparation et des cloisons étanches. Le savant est dans son domaine. Il ne fait pas de métaphysique. Le philosophe est dans son domaine. Il ignore tout ou presque tout des découvertes scientifiques. Il s'en désintéresse. Il s'en méfie même parfois. Il fait de la philosophie à part. Le théologien se méfie du concordisme comme de la peste. Le plus souvent et sauf d'heureuses exceptions il n'a pas de formation scientifique. Il ne s'occupe donc pas des découvertes scientifiques qui portent cependant sur la Création, sur l'histoire de la Création, sur le contenu de la Création. Or la Création, l'histoire de la Création, cela devrait intéresser le théologien, puisque celle-ci est l'œuvre de Dieu, qui est l'objet de la théologie. Ainsi pensaient les grands scolastiques.

Une conjecture pour finir : Nous nous demandons, il est permis de se demander si Genèse 1 n'est pas un texte liturgique qui a été chanté, par exemple en double chœur, comme le Cantique des Cantiques. Cela pourrait expliquer quelques anomalies apparentes, par exemple celle que nous avons relevée à propos de Genèse 1,1 et Genèse 1,3. Il se pourrait bien que Genèse 1,1 soit comme le chapeau, ou le titre général, qui couvre la totalité du document.

Le Suaire de Turin [66]

Un livre excellent vient de paraître consacré au Suaire de Turin. Il est l'œuvre de deux Américains, Kenneth E. Stevenson et Gary R. Habermas. Il vient d'être traduit en langue française et publié aux éd. Fayard sous le titre : *La Vérité sur le Suaire de Turin.*

La méthode est excellente. Les auteurs ne sont partis ni du présupposé que le Suaire était un faux, ni du présupposé inverse que le Suaire est celui qui a enveloppé le Christ. Ils sont partis de l'objet, du donné objectif qui est le suaire lui-même et ils font l'analyse de ce donné. C'est la méthode scientifique qui est d'ailleurs la seule méthode normale de la pensée. Ils ont utilisé la méthode expérimentale. Ils nous fournissent dans ce livre l'état de la question. Ils résument les conclusions d'une armée de chercheurs appartenant à des spécialités diverses qui, depuis quelques années, consacrent leur attention à cet objet.

Nous n'avons pas l'intention ici de résumer l'ouvrage. Ce serait impossible. Il y faudrait consacrer une série de chroniques et il est plus simple que le lecteur intéressé se reporte directement à cet ouvrage.

Par contre nous voudrions proposer quelques remarques qui sont peut-être susceptibles de faire avancer sur certains points l'analyse de cet objet qui est le Suaire de Turin.

Une conclusion certaine qui ressort des analyses physiques, chimiques, biologiques et autres effectuées sur cette toile de lin qui mesure plus de 4 m de long et a été tissée au premier siècle de notre ère, c'est que l'image de l'homme nu qui apparaît visible dès lors que l'on considère le négatif de la photographie de cette toile, cette image n'est pas le fait d'une peinture. Les analyses physiques ont été poussées jusqu'au bout. Il n'y a pas trace de peinture d'aucune sorte. Et d'ailleurs comment un peintre des siècles passés aurait-il su peindre en négatif cette image qui n'apparaît distincte que lorsqu'on considère le négatif de la photographie de la toile. L'explication chimique n'est pas non plus recevable après les dernières analyses. Il ne reste plus qu'une seule hypothèse physique pour rendre compte de cette image imprimée sur cette toile de lin : un rayonnement qui a légèrement brûlé les fibres de la toile de lin, d'une manière superficielle.

L'homme représenté sur cette authentique photographie naturelle est un homme grand, environ l m 78, de type sémite, qui a été crucifié, battu avec les fouets dont se servaient les Romains pour supplicier leurs prisonniers, fouets dont les lanières étaient garnies de morceaux de plomb qui arrachaient des lambeaux de chair ; il a été couronné d'une couronne d'épines. Ses jambes n'ont pas été brisées. L'abdomen enflé indique qu'il est mort par asphyxie, ce qui était le cas des condamnés à mort par la crucifixion. L'homme a été blessé au côté, sur le côté droit, précisément entre la cinquième et la sixième côte. La forme de la blessure correspond exactement à la pointe d'une lance romaine connue. Le corps n'a pas été lavé avant la mise au tombeau.

Louis de Broglie, dans son beau livre, *Physique et Microphysique* publié en 1947, écrivait ce que l'on savait depuis quelques années déjà, à savoir que la lumière et la matière sont toutes deux des formes particulières de l'énergie. Rien ne s'oppose à ce que l'énergie, tout en se conservant, passe de la forme matérielle à la forme lumineuse. Nous savons depuis cinquante ans qu'il en est bien ainsi. La lumière, écrivait Louis de Broglie, est en somme la forme la plus subtile de la matière. Les particules matérielles sont susceptibles de disparaître en donnant naissance à un rayonnement, tandis que le rayonnement, à son tour, est susceptible de se condenser en matière et de créer ou produire de nouvelles particules. C'est ainsi que des électrons de signe contraire (électron négatif ordinaire et électron positif ou positon) peuvent s'annihiler réciproquement ; cette dématérialisation d'une paire

[66] *La Voix du Nord,* 31 décembre 1981.

d'électrons s'accompagne de l'émission de deux photons de rayonnement. La matière se transforme en lumière. Réciproquement, dans des circonstances favorables, un photon peut donner naissance à une paire d'électrons de signe contraire.

Dans le cas du Suaire de Turin, la seule explication physique qui reste à cette heure, c'est que le corps de l'homme mort, enveloppé dans la toile de lin, s'est dématérialisé et a rayonné pendant une fraction de seconde, ce qui a produit la photographie en négatif qui nous apercevons sur la toile, photographie que nous découvrons à notre tour d'une manière plus lisible en la photographiant et. en considérant le négatif de cette photographie. C'est ce qui a été fait pour la première fois en 1898.

Les exégètes semblent embarrassés parce que dans les Évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, les textes nous disent que Joseph a enveloppé le corps de Jésus dans une toile de lin qui est appelée en grec : *sin-dôn.* Ce mot grec *sindôn* traduit un mot hébreu qui est *sadin,* qui signifie dans plusieurs textes de la Bible hébraïque : une tunique de lin, la chemise de lin que le prêtre mettait directement sur sa peau. En hébreu, *sadin* ne signifie jamais ni le suaire ni le linceul.

Or le Quatrième Évangile, dans son texte grec actuel, nous dit que Joseph d'Arimathée, qui était un disciple secret de Jésus, et Nicodème, ont enveloppé le corps de Jésus avec des *othonia.* Le mot grec *othonia* est un neutre pluriel. Tous les traducteurs français rendent *othonia* par : bandelettes.

C'était là l'erreur. J'ai retrouvé dans la Bible hébraïque plusieurs textes dans lesquels le mot grec *othonia* traduit, dans la traduction grecque de la Bible hébraïque, le mot hébreu *sadin,* le même mot hébreu *sadin* qui a été rendu ou traduit, par Matthieu, Marc et Luc, par le grec *sindôn.*

Certains exégètes catholiques étaient même opposés à l'attribution à Jésus du Suaire de Turin, à cause de cette traduction fausse : les bandelettes, du mot grec *othonia* utilisé par l'auteur quel qu'il soit du Quatrième Évangile ou, pour parler plus exactement, par le traducteur grec du texte hébreu primitif.

La difficulté disparaît donc. Le pluriel grec *othonia* traduit lui aussi l'hébreu *sadin* qui désigne en hébreu une tunique de lin.

Les grands prêtres étaient vêtus d'une chemise de lin. L'auteur quel qu'il soit de l'Épître aux Hébreux dit que Jésus est le Grand Prêtre selon l'ordre de Melchitzedek.

Les appareils d'une extrême puissance qu'utilisent les physiciens américains pour examiner le Suaire de Turin ont permis de découvrir sur les yeux la figure de deux pièces de monnaie, frappées sous le gouvernement de Pontius Pilatus. C'était en effet une coutume juive, avant la prise et la destruction de Jérusalem, de mettre une pièce de monnaie sur les paupières du mort afin de garder celles-ci fermées. Or la figure des deux pièces de monnaie apparaît sur le Suaire. Ce qui laisserait supposer que le rayonnement qui a provoqué cette photographie naturelle est parti aussi des pièces de monnaie.

Enfin, les dernières photographies — mais nos auteurs n'en font malheureusement pas mention dans leur excellent ouvrage —, les photographies les plus récentes du Suaire laissent apercevoir des inscriptions autour du front de l'homme crucifié. Ce sont maintenant ces inscriptions qu'il importerait de déchiffrer.

Dans le chapitre 20 du Quatrième Évangile, l'auteur nous raconte que le premier jour de la semaine, avant le lever du jour, Marie Magdeleine annonce à Simon Pierre et à l'autre disciple, celui qui ne veut pas se nommer lui-même ou qui ne veut pas être nommé par le traducteur grec de son texte, que le Seigneur n'est plus dans le tombeau. Simon Pierre et l'autre disciple courent au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courait plus vite. Il arriva le premier au tombeau. Il se pencha, et il vit le *sadin,* la toile de lin dans laquelle le Seigneur avait été enveloppé. Mais il n'entre pas. Arrive Simon Pierre, il entre dans le tombeau. Il considère, il examine attentivement le *sadin,* et le *soudarion,* l'étoffe qui tenait la mâchoire du mort serrée comme un

bandeau qui faisait le tour de la tête. Cette étoffe n'était pas avec le *sadin,* elle était restée enroulée à part, dans le lieu unique, hébreu *bemaqôm chad,* euphémisme pour désigner le tombeau. Alors entre l'autre disciple, celui qui ne veut pas être nommé. II regarde les objets et il est certain de la vérité de la résurrection. Nous savons par l'examen du Suaire de Turin que la toile n'a pas été arrachée du corps. Si elle avait été arrachée du corps blessé, tuméfié et sanglant, il y aurait des traces de cet arrachement. Il n'y a pas de trace d'arrachement.

1982

Le signe de Jonas [67]

Le livre de Jonas a sans doute été composé après le retour de la grande Captivité à Babylone. L'Édit de Cyrus qui autorise les Hébreux à retourner dans leur patrie date de 538 avant notre ère. La reconstruction du Temple a commencé vers 520 avant notre ère.

Après le retour de la déportation, les Hébreux vouaient bien entendu — et c'est naturel — une haine mortelle à leurs persécuteurs, qui avaient détruit Jérusalem, détruit le Temple de Salomon (en 586 avant notre ère), déporté une partie de la population. Certains psaumes sont les témoins de cette détestation naturelle.

C'est le moment que choisit un auteur inconnu pour composer ce conte, cette fable, cette parabole — comme on voudra dire — qui est le livre de Jonas. En hébreu, *iôna,* c'est la Colombe. Il est vraisemblable que chacun des éléments de ce conte a été voulu. A nous de déchiffrer, si nous en sommes capables, le sens de chaque détail.

Que raconte l'histoire de Jonas, la Colombe ? — Dieu demande à un prophète hébreu d'aller à Ninive la Grande Ville pour porter un message de la part de Dieu. Ninive avait été prise et détruite en 612 avant notre ère par une coalition constituée par les Babyloniens, les Mèdes et les Perses. Sur ce point, voir d'André Parrot, Ninive et l'Ancien Testament, Cahiers d'Archéologie biblique.

L'auteur du livre de Jonas savait très bien que Ninive avait été détruite depuis longtemps, depuis deux siècles peut-être, lorsqu'il racontait son histoire. Et les gens à qui il racontait l'histoire de Jonas le savaient aussi fort bien. Personne n'était dupe, ni lui ni ses auditeurs ou ses lecteurs.

Puisque l'histoire de Jonas ne porte pas sur le passé, puisque ce n'est pas un livre d'histoire passée, il porte vraisemblablement sur l'avenir. Et c'est bien ainsi que l'ont compris ceux qui, au IVe ou au IIIe siècle avant notre ère, ont rangé le livre de Jonas parmi les prophètes, à côté d'Amos, Osée, Michée, Sophonie et d'autres.

Dieu demande donc à un prophète hébreu d'aller à Ninive, la Grande Ville, la Ville qui a autrefois persécuté le peuple hébreu, l'Ennemie. Le nom de Ninive apparaît dans les textes cunéiformes du XXIe siècle avant notre ère, gravé sur une tablette d'argile, et le signe utilisé pour désigner Ninive, c'est un Poisson, au milieu d'une Ville.

Rappelons en passant que dans l'histoire de Jonas, il n'y a pas de baleine. Mais il est question d'un grand Poisson.

Le prophète hébreu refuse bien entendu d'aller porter la parole de Dieu à la Ville ennemie, qui, dans la pensée de l'auteur et de ses auditeurs, représente sans doute ou peut-être Babylone la persécutrice.

Après les tribulations que l'on sait, le prophète Jonas se décide à obéir à Dieu. Il va à Ninive. Il annonce la parole de Dieu et, stupeur, les païens, les persécuteurs du peuple hébreu, se convertissent. Ils font pénitence. Même le Roi de Ninive et les grands de sa cour se revêtent de sacs.

Inutile de souligner que lorsque l'auteur du livre de Jonas racontait cette histoire, les auditeurs se tordaient de rire : le Roi de Babylone et les Satrapes qui se convertissent en écoutant la parole de Dieu ! Impensable.

Il faut se souvenir que jusque-là la parole de Dieu avait toujours été adressée ou communiquée par les prophètes d'Israël au peuple hébreu, au royaume d'Israël avant la prise de Samarie, au royaume de Juda avant la déportation et encore après. Mais jamais on n'avait vu, jamais on n'avait entendu un prophète qui allait vers les païens, vers les incirconcis, vers la Ville qui avait persécuté, massacré, déporté le peuple hébreu.

---

[67] *La Voix du Nord,* 7 avril 1982.

Le livre de Jonas constituait donc une révolution, puisqu'il enseigne que Dieu va envoyer son prophète vers les païens ; vers les incirconcis, au cœur de la Ville païenne par excellence, Ninive, ou Babylone, ou Rome la païenne.

Un peu avant l'année 30 de notre ère, un prophète galiléen qui de son nom hébreu et araméen s'appelait Ieschoua, a dit ceci, qui est rapporté deux fois par Évangile de Matthieu, et une fois par Luc, à ceux qui lui demandaient un signe : Cette génération demande un signe. Il ne lui sera pas donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas.

On peut supposer avec vraisemblance que l'auteur de ce propos connaissait le sens du livre de Jonas.

En 36 de notre ère, pendant l'absence de gouverneur romain qui résultait du rappel de Pontius Pilatus, un disciple appelé en grec *Stephanos,* et que nous appelons Etienne, est massacré à coups de pierres. Il s'ensuivit une violente persécution à rencontre de la jeune église de Jérusalem. Ceux qui avaient été dispersés à cause de cette persécution s'en allèrent en Phénicie, à Chypre, à Antioche. Ils ne dirent à personne ce qui était arrivé à Jérusalem, au sujet du rabbi galiléen et judéen Ieschoua, si ce n'est aux Judéens, aux hommes de Juda, à l'intérieur des synagogues de la Diaspora. Mais parmi eux, certains, qui étaient issus de l'île de Chypre, vinrent à Antioche, et annoncèrent la chose, l'affaire, aussi aux Grecs, aux païens, aux incirconcis ! La jeune communauté de Jérusalem constituée tout entière de Judéens, de Galiléens, — et dans cette jeune communauté les docteurs pharisiens et sans doute aussi quelques Sadducéens étaient en bon nombre, — envoya des frères pour voir ce qui se passait. Des païens entraient dans l'économie de l'Alliance, dans l'économie spirituelle du peuple hébreu !

En 44, un rabbin pharisien qui avait violemment persécuté cette nouvelle branche issue du peuple hébreu, cette nouvelle voie comme on disait, un rabbin formé aux pieds du grand rabbin Gamaliel, un rabbin appelé de son nom hébreu *Schaoul,* et de son surnom Paulus, entreprend son premier voyage. Il va tout d'abord dans les synagogues pour enseigner le rabbi Ieschoua auquel il adhère maintenant. Et il se tourne vers les païens, vers les incirconcis, vers les goiim et il leur annonce la parole de Dieu. En 49 il entreprend un second voyage autour de la Méditerranée. En 52, troisième voyage. En 59 il est conduit prisonnier à Rome. Il arrive enchaîné à Rome en février 60 ou 61. Il a annoncé la parole de Dieu aux païens sur tout le pourtour de la Méditerranée.

Les païens entrent en foule dans l'économie du monothéisme hébreu issu d'Abraham le prophète. Le signe de Jonas le prophète est accompli, réalisé, et la génération à qui le rabbi galiléen l'avait annoncé, a vu en effet la réalisation de la prophétie contenue dans le livre de Jonas.

Le prophétisme hébreu [68]

Le peuple hébreu est un fait parmi les faits qui constituent notre expérience objective, notre expérience historique et actuelle. Personne n'a jamais songé à contester la réalité de ce fait. Depuis plus d'un siècle ce fait objectif qu'est le peuple hébreu est l'objet d'études historiques et scientifiques, grâce surtout aux grandes découvertes archéologiques du siècle dernier et de notre XXe siècle, grâce aussi aux progrès de la philologie et de l'histoire des civilisations anciennes.

Le lecteur de langue française trouvera par exemple dans le grand et beau livre du Père Roland de Vaux, *Histoire ancienne d'Israël* (éd. Gabalda), un état moderne de nos connaissances concernant les origines de ce peuple. Dans la belle collection Cahiers d'Archéologie biblique publiée sous la direction d'André Parrot (éd. Delachaux et Niestlé) il trouvera des fascicules illustrés consacrés à Abraham et son temps, *Ninive, Babylone, Samarie, le Temple de Jérusalem.* On peut donc aujourd'hui s'initier d'une manière scientifique à l'histoire du peuple hébreu.

Le peuple hébreu contient en lui quelque chose qui est le prophétisme hébreu. On peut même soutenir que c'est sa principale caractéristique, son originalité. Mais, dira le lecteur moderne, rationaliste et formé aux sciences, le prophétisme, qu'est-ce que c'est ? Est-ce que cela existe ? Est-ce que cela a jamais réellement existé ? N'est-ce pas de la mythologie ?

On peut répondre à cette question par l'analyse de l'histoire du peuple hébreu qui se situe elle-même dans l'histoire de l'Orient ancien, et par l'analyse des documents qui nous ont été conservés des anciens prophètes hébreux. Le prophète, en hébreu, c'est le *nabi.* Il est appelé aussi *isch ha-ruah,* l'homme de l'Esprit. Le prophète c'est l'homme à qui Dieu communique un message, une connaissance, afin qu'à son tour il transmette ce message, cette connaissance, à son peuple, le peuple hébreu. Peut-on établir le fait que Dieu le créateur incréé a communiqué à des hommes des messages destinés d'abord au peuple hébreu, puis à l'humanité entière ? On le peut, par l'analyse du contexte historique dans lequel ces messages et ces messagers — les prophètes — se situent.

Bien entendu, pour procéder à cette analyse, il faut utiliser les méthodes les plus rigoureuses qui s'imposent à nous à partir des sciences de l'histoire de l'Orient ancien et à partir de cette discipline qui est la Critique biblique. La Critique biblique est tout simplement l'étude scientifique de cette bibliothèque que l'on appelle la Bible (du grec *ta biblia* : les livres). La Bible est un ensemble de livres, de documents, composés à des époques différentes, dans des milieux différents, par des auteurs connus ou inconnus. La Critique biblique est une discipline qui remonte pour le principal au début du XIXe siècle. Mais elle avait eu des précurseurs, par exemple l'oratorien Richard Simon (1638-1712) qui publie en 1678 son *Histoire critique du Vieux Testament.* Sur l'intervention de Bossuet, les exemplaires sont saisis par la police chez l'imprimeur et brûlés. Seuls quelques exemplaires échappent au désastre. Sur cette affaire, on peut lire l'ouvrage de Paul Auvray, *Richard Simon* (Presses Universitaires de France).

La Critique biblique est une discipline pratiquée par une armée de savants depuis bientôt deux siècles. Elle a d'abord été principalement une science allemande et protestante. Les catholiques y sont venus très tard, pendant et après la grande Crise moderniste qui a secoué l'Église à la fin du siècle précédent et au début de celui-ci.

La Critique biblique nous a permis de découvrir quelque chose de fondamental et qui n'était presque pas soupçonné par les Pères des premiers siècles et par les grands docteurs du Moyen Age : c'est que la révélation est un processus progressif, qui s'effectue par étapes, par transformation des mentalités, des représentations. Nous avons découvert au XIXe et au XXe siècle que la Création a été

[68] *La Voix du Nord,* 14 et 28 avril 1982.

progressive, sur une durée d'au moins dix-huit milliards d'années. Nous avons découvert en même temps que la révélation, elle aussi, a été progressive. Et il ne pouvait pas en être autrement. Il a fallu transformer progressivement l'humanité en cette zone que j'appellerais germinale et qui est précisément le peuple hébreu. Le peuple hébreu apparaît à notre connaissance vers le XXe ou le XIXe siècle avant notre ère, avec cette migration que les vieux documents hébreux mettent sous le nom d'Abraham, qui quitte Ur de Sumer à cette époque.

Pour le lecteur de langue française je recommande *l'Histoire de la Littérature hébraïque et juive* du grand savant que fut Adolphe Lods (éd. Payot). Avec ce guide, le lecteur pourra entrevoir ce que fut la genèse de cette bibliothèque qui est la Bible hébraïque.

La Révélation est communiquée par Dieu à l'humanité par l'intermédiaire d'un homme qui est le prophète. Pour établir que prophétisme il y a, pour établir le fait du prophétisme, il suffit, mais il faut utiliser constamment la méthode que précisément Adolphe Lods a constamment mise en œuvre, aussi bien dans l'ouvrage que nous venons de citer que dans la grande entreprise que fut la traduction de la Bible dite "du Centenaire" (1941). Il convient tout d'abord d'établir par les méthodes critiques, philologiques et historiques, la date de tel oracle, par exemple de tel oracle du prophète Amos (VIIIe s. avant notre ère) ou Isaïe (VIIIe s.) ou Jérémie (VIIe s.), puis il faut se demander ce que l'auteur de cet oracle connaissait en matière d'événements historiques bien établis par ailleurs, c'est-à-dire par l'Histoire de l'Orient ancien. Ensuite, il faut établir ce qu'il ignorait. Entre les deux se situe la composition de l'oracle.

Dès lors que l'on a bien daté la composition d'un oracle d'Amos, d'Isaïe, de Jérémie ou d'un prophète d'Israël, on peut ensuite comparer l'oracle avec les événements ultérieurs. Par exemple si le prophète Jérémie annonce en 627 la venue d'un envahisseur qui vient du Nord, ce qui est le cas de plusieurs oracles de Jérémie, et si l'on constate qu'en effet en 597 le roi de Babylone met le siège devant Jérusalem, alors on a établi le fait du prophétisme pour ce qui concerne le prophète Jérémie. Si le fait se reproduit dix fois, cent fois, pour Jérémie et pour les autres prophètes d'Israël, alors on a établi le fait du prophétisme hébreu en général.

Le plus souvent les oracles des prophètes hébreux sont vérifiés par la génération même à qui ces oracles ont été adressés. C'est le cas par exemple d'Amos, d'Isaïe, de Jérémie, et du prophète inconnu du temps de l'Exil à Babylone (586-538) dont les oracles ont été joints à ceux du prophète Isaïe.

*

Le fait que constitue le prophétisme hébreu est susceptible d'analyse critique, lui aussi. Nous avons vu dans notre précédente chronique comment à l'aide des disciplines archéologiques, historiques, philologiques et autres, on date, avec précision parfois, un oracle d'Amos, d'Osée, d'Isaïe, de Jérémie, Ézéchiel Nous avons vu comment ensuite on compare tel oracle bien daté avec les événements historiques dont la réalité est établie par ailleurs. Mais on peut pousser l'analyse plus loin.

Le prophète hébreu se présente à nous dans des conditions très particulières. Tout d'abord, nombre de textes l'attestent, il ne prend pas l'initiative. Il ne devient pas prophète de sa propre initiative, de son propre mouvement. Au contraire, il résiste plus ou moins fortement à la mission qui lui est proposée : celle de communiquer au peuple hébreu un message de la part de Dieu. Il résiste parce qu'il sait, et il va l'expérimenter cruellement, que celui qui communique à l'humanité un message qui provient de Dieu le créateur, rencontre de la part de l'humanité une résistance qui est d'autant plus violente que le message communiqué dérange ou bouleverse davantage les intérêts en place, les privilèges, les idées reçues, les représentations généralement admises, le système politique,

économique, intellectuel régnant.

Le prophète hébreu vient toujours à contre-courant. Il dérange. Il soulève généralement la fureur de la part de ceux qui sont au pouvoir. Lorsque le prophète Amos, au VIIIe siècle avant notre ère, vient à la cour du roi Jéroboam, en pleine prospérité politique et économique, pour annoncer que les belles dames de la capitale du royaume d'Israël, à savoir Samarie, seraient soulevées par des harpons et des crocs de boucher à la partie la plus charnue de leur personne et déportées, on lui envoie la police. On le menace de mort.

En 721 avant notre ère, trente ou quarante ans après les oracles d'Amos, Sargon, roi d'Assur monte contre Samarie, l'assiège et déporte les enfants d'Israël en Assyrie.

Le prophète hébreu ne s'avance pas spontanément comme volontaire pour accomplir la mission prophétique. II résiste souvent à cette mission parce qu'il sait quelle résistance va rencontrer le message ou les messages qu'il est chargé de communiquer.

Cette résistance qu'il rencontre en lui-même prouve que le message prophétique ne vient pas de lui. La résistance violente qu'il rencontre à l'intérieur même de son peuple à qui il est chargé de communiquer ce message, prouve que le prophétisme hébreu n'est pas une sécrétion du peuple hébreu. Ce n'est pas le peuple hébreu qui secrète, qui produit le prophétisme hébreu. La preuve, c'est que le peuple hébreu résiste souvent violemment au prophète et cela pendant des siècles. Le prophétisme hébreu dérange les intérêts politiques, économiques, religieux, intellectuels établis. On ne peut donc pas appliquer à ce phénomène qui est le prophétisme hébreu une analyse de type marxiste, ni de type sociologique.

Le prophétisme hébreu va aussi constamment à contre-courant des probabilités, des vraisemblances. Nous l'avons noté déjà : c'est en pleine prospérité que le prophète Amos annonce la catastrophe qui va en effet se produire en 721. On ne peut donc pas dire que le prophète hébreu déduit l'avenir du passé par une connaissance meilleure des causalités historiques, économiques, politiques. Cette connaissance entre peut-être en jeu, mais elle n'est pas suffisante pour expliquer que pendant des siècles et toujours à contre-courant par rapport aux probabilités à vues humaines, les prophètes hébreux annoncent ce qui, de fait, se réalise vingt ou trente ans plus tard.

C'est encore à contre-courant par rapport aux vraisemblances qu'en pleine déportation, à Babylone, au VIe siècle avant notre ère, un prophète inconnu dont les oracles ont été recopiés sur des rouleaux à la suite des oracles du prophète Isaïe du VIIIe siècle avant notre ère, c'est en pleine catastrophe que ce prophète inconnu annonce le retour, la libération (Isaïe 40 et suivants).

Plus on regarde de près les oracles des prophètes hébreux, en utilisant bien entendu les méthodes les plus rigoureuses et les plus sévères de la Critique, plus on considère les événements historiques dans lesquels l'histoire du peuple hébreu se situe, et plus on constate que le prophétisme hébreu est bien un fait, un fait objectif et incontestable.

Un autre caractère du prophétisme hébreu est saisissant.

Si l'on étudie l'histoire des philosophies de l'Inde, par exemple, ou l'histoire des philosophies grecques, on découvre un phénomène de structure divergente. Je veux dire par là que les écoles philosophiques se dispersent en forme de gerbe ; chacune est en désaccord avec l'autre.

Si l'on étudie l'histoire du prophétisme hébreu, en usant de la méthode scientifique, on découvre que le prophétisme hébreu est un phénomène de structure convergente. De siècle en siècle, de génération en génération, à travers les pires vicissitudes, des hommes appartenant à des milieux différents, à des contextes historiques différents, à contre-courant par rapport aux intérêts en place et par rapport aux vraisemblances historiques au moment où ils parlent, ces hommes enseignent constamment la même chose, une chose unique, Dieu l'unique, et l'avenir de la Création, la finalité de la Création. Ils sont constamment persécutés et souvent mis à mort : cela prouve qu'ils ne sont pas des imposteurs. L'histoire objective vérifie leurs oracles : cela prouve qu'ils disent la vérité.

Il existe une continuité organique dans l'histoire du prophétisme hébreu depuis les origines jusqu'à ce prophète hébreu qui s'appelait Iôhanan et qui prophétisait dans le désert de Judée et dans la région du Jourdain, la quinzième année du règne de l'empereur Tibère ; jusqu'à ce prophète dont parle l'historien judéen Flavius Josèphe et qui annonçait la ruine de Jérusalem peu de temps avant la catastrophe de l'année 70.

Ajoutons enfin que les prophètes hébreux n'écrivent pas leurs oracles dans le secret d'un cabinet. Ils s'adressent au peuple tout entier. Ils parlent dans la rue, sur les places. Ils ne parlent pas un langage chiffré, obscur. Ce qu'ils disent est parfaitement clair, et tout le peuple est témoin des oracles qu'ils ont prononcés, et témoin aussi de leur réalisation historique. C'est ce que souligne le prophète inconnu du temps de l'exil à Babylone (VIe siècle avant notre ère) dont les oracles ont été joints à ceux du prophète Isaïe : "Israël, mon peuple, tu es mon témoin."

L'Homme et l'Univers [69]

Le problème des rapports ou des relations entre l'Homme et l'Univers, ou l'Univers et l'Homme, est abordé et traité par la pensée humaine depuis qu'elle existe sans doute.

Il existe quelques types de réponses à ce problème et heureusement le nombre des réponses possibles et réelles n'est pas indéfini. Il est même tout petit.

Une première tradition qui remonte aux textes vénérables de l'Inde ancienne, les plus anciennes Upanishad, professe que l'Univers physique est une illusion, une apparence. Seul existe le Brahman, l'Être absolu et unique. Tout le reste est illusion. Nous-mêmes, si nous nous imaginons que nous sommes des êtres distincts les uns des autres, des individus, des personnes, nous nous faisons illusion. En réalité nous somme le Brahman, l'Être absolu et unique. Nous existons réellement mais notre existence individuelle, singulière, est illusoire. Ce qui existe de véritable en nous, c'est le Brahman.

Dans cette tradition de pensée, l'existence de l'Univers physique est donc niée ou annulée, réduite à l'état d'illusion ou d'apparence ou de songe.

Reste la question de savoir pourquoi, pour quelle raison, le Brahman qui est le seul Être s'est infligé à lui-même cette illusion cosmique, l'illusion de la multiplicité, de l'individualité, qui engendre l'illusion de la douleur.

Car si ce n'est pas lui, le Brahman, qui est-ce donc puisque par hypothèse il est le seul ?

Une deuxième tradition de pensée dont on trouve l'expression chez les plus anciens philosophes matérialistes grecs professe au contraire que l'Univers physique existe réellement. Il n'est pas une illusion, il n'est pas un songe ni une apparence. Il existe de toute éternité et pour toute l'éternité. Il est inusable de même qu'il est incréé.

Les Hébreux, de leur côté, installés par vagues successives au pays de Canaan que nous appelons aujourd'hui la Palestine, depuis le XIXe siècle avant notre ère, professent que l'Univers existe réellement, qu'il n'est pas un songe ni une illusion, — contre la grande tradition idéaliste et acosmique de l'Inde. Mais que d'autre part l'Univers physique n'est pas seul ni premier. Il n'est pas l'Être premier. Il a commencé d'exister et il est fragile, il s'use, — contre la grande tradition matérialiste qui remonte aux philosophes grecs du Ve siècle avant notre ère, Leucippe et Démocrite.

Platon, Aristote, les stoïciens considèrent l'Univers comme un Animal divin, un Vivant animé d'une Âme divine, l'Âme du Monde, un Vivant éternel dans le passé et dans l'avenir. Plotin, au IIIe siècle de notre ère, Proclus au Ve siècle de notre ère, reprocheront amèrement aux chrétiens de ne pas professer comme les anciens philosophes grecs la divinité de l'Univers.

Au XIXe siècle, fleurissent les grands systèmes de l'Idéalisme allemand. Arthur Schopenhauer, par exemple, professe que l'Univers est ma Représentation, *Die Welt ist meine Vorstellung.* Schopenhauer se rattache expressément aux grands textes sacrés de l'Inde ancienne qui venaient d'être découverts et traduits.

Les systèmes gnostiques des premiers siècles de notre ère conçoivent l'Univers physique comme un lieu de chute et comme résultant lui-même d'une catastrophe. L'Univers physique, selon ces systèmes gnostiques qui pullulent dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, est le résultat d'une tragédie antérieure à l'Univers, d'une faute, d'un péché commis dans la vie même de la Divinité. L'Univers physique est soit l'œuvre d'un Principe mauvais qui s'est séparé de l'Unité divine originelle, — système de l'école du gnostique Valentin, — soit l'œuvre d'un Principe mauvais incréé et éternel, tout comme le bon Principe, — système de l'école de Marcion.

---

[69] *La Voix du Nord,* 27 juin 1982.

Valentin et Marcion vivaient tous les deux au IIe siècle de notre ère et ils se sont sans doute rencontrés à Rome.

Dans le système d'Origène d'Alexandrie (né vers 185), la première création est purement spirituelle. C'est à cause d'une chute, d'une faute, d'un péché, que les substances spirituelles pures et nues sont tombées dans la matière et dans les corps. L'Univers, dans ce système du docteur alexandrin, est donc encore le résultat d'une chute, d'une catastrophe. Il est produit ou créé après la création des substances spirituelles. Il est le lieu de leur aliénation ou de leur exil.

Au XIIIe siècle de notre ère, les grands docteurs chrétiens tels que Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure, puis, un peu plus tard, Jean Duns Scot, discutent avec les philosophes nourris d'Aristote et de philosophie arabe, de la question de savoir si l'Univers physique est éternel dans le passé, ou non. Les philosophes arabes et leurs disciples judéens ou chrétiens prétendaient que oui : l'Univers physique est éternel dans le passé et dans l'avenir. Les docteurs chrétiens orthodoxes rejetaient cette thèse mais la question était de savoir comment convaincre leurs adversaires.

Dans des chroniques nombreuses nous avons rappelé ici même que la question de l'âge de l'Univers physique n'est plus maintenant un problème relevant de la métaphysique mais un problème relevant de la physique cosmique ou de l'astrophysique. Nous avons rappelé à maintes reprises que la grande découverte du XXe siècle, et peut-être la plus grande découverte des temps modernes, a été la découverte du fait que l'Univers n'est pas un système fixe, un système sans genèse et sans histoire comme se l'imaginaient les anciens philosophes grecs, mais au contraire un système historique, un système en régime de genèse ou d'évolution.

La question des rapports entre l'Homme et l'Univers s'en trouve totalement transformée, renouvelée et enfin il est possible d'envisager de traiter cette question par des voies ou des méthodes positives. Nous venons en effet de découvrir que l'apparition de l'Homme dans l'Univers, ce matin à l'aube, il y a quelques dizaines de milliers d'années, est le résultat, le fruit, d'un long travail cosmique, physique, biochimique et biologique antérieur. L'Homme n'et pas plus tombé dans le Monde que la pomme n'est tombée dans le pommier. L'homme qui vient d'apparaître est le résultat d'un travail commencé depuis au moins dix-huit milliards d'années.

J'ai sous les yeux un travail très remarquable de deux astrophysiciens de l'Université de Liège, Jacques Demaret et Christian Barbier, travail dans lequel ces deux savants récapitulent les recherches qui sont en cours depuis une vingtaine d'années sur le problème suivant : quelles sont les conditions physiques et cosmologiques requises pour qu'un être capable de pensée puisse apparaître dans l'Univers ? Des savants, des physiciens et des astrophysiciens, sur la Terre entière, s'intéressent en ce moment même à cette question. Car ils ont découvert que parmi les nombreuses propriétés ou caractéristiques de l'Univers physique que nous connaissons maintenant sur une durée d'au moins dix-huit milliards d'années, si, par hypothèse, vous modifiez l'une de ces caractéristiques physiques, la taille, l'âge, la vitesse d'expansion, la structure du noyau atomique, la masse totale de l'Univers, etc. — vous découvrez que pour des raisons physiques précises l'apparition de la vie dans l'Univers est impossible.

Ce qui signifie en clair que l'Univers est ainsi construit, physiquement, qu'il est capable de supporter et de recevoir la création en lui des êtres vivants et pensants.

Certains savants, depuis le début de ce siècle, supposaient que l'apparition de la vie et à plus forte raison des êtres pensants dans l'Univers est un accident, un défaut d'asepsie.

Les travaux qui sont en cours montrent au contraire que l'Univers est physiquement pré adapté depuis ses origines pour permettre la genèse des êtres vivants et pensants.

La datation des livres du Nouveau Testament [70]

Rappelons tout d'abord que l'expression française "Nouveau Testament" est un simple décalque du latin *novum testamentum* qui est une traduction du grec *kainè diathèkè* qui est une traduction de l'hébreu *berit hadaschah* que l'on trouve dans le rouleau du prophète Jérémie, VIIe siècle avant notre ère, chapitre 31, et qui signifie : alliance nouvelle.

Au début du XIXe siècle, des savants se sont mis à appliquer les méthodes scientifiques et critiques à l'étude de ces livres de la Nouvelle Alliance. Il existait, en ce qui concerne l'âge, la date de composition, et les auteurs de ces livres, des traditions anciennes, remontant au IIIe ou au IIe siècle de notre ère. Les savants de École critique allemande, par exemple F.C. Baur, au début du XIXe siècle rejettent la plupart de ces traditions transmises par les Pères de l'Église Ainsi le même F.C. Baur situe la composition du Quatrième Évangile attribué à Jean par la tradition, autour de 170 ! Il n'est plus question bien entendu dans cette hypothèse d'attribuer le Quatrième Évangile à Jean, fils de Zébédée le Galiléen. Alfred Loisy, au début de notre siècle, place la composition du Quatrième Évangile vers 135.

En 1935, la découverte de manuscrits provenant de la vallée du Nil, en Égypte, prouve que le Quatrième Évangile était bien plus ancien et oblige à le dater au plus tard à la fin du Ier siècle de notre ère.

Si vous lisez aujourd'hui une Introduction savante au Nouveau Testament, soit française, soit allemande, soit anglaise ou américaine, ou bien si vous suivez un cours d'exégèse du Nouveau Testament dans une Faculté protestante ou catholique, ou encore si vous lisez des commentaires de Matthieu, Marc, Luc, Jean, — vous verrez qu'une sorte de consensus s'est établi entre savants protestants ou catholiques, français ou étrangers, sur la date ou plus exactement les dates de composition des Évangiles Il existe des variations, mais les oscillations tournent autour de points qui semblent fixes. Par exemple, la plupart des savants placent aujourd'hui la composition du Quatrième Évangile vers la fin du Ier siècle de notre ère, dans les toutes dernières années de ce premier siècle. Ils situent la composition de Évangile dit de Matthieu autour de 90. Ils placent en général l'Apocalypse à la fin du Ier siècle et les Actes des Apôtres aussi.

La paix semblait donc revenue dans le royaume des exégètes. On fignolait sur le détail. On découpait finement les documents. On faisait de l'analyse structuraliste. On rivalisait d'esprit critique.

Une bombe a malheureusement explosé dans le sérail.

L'illustre évêque anglais et anglican John A.T. Robinson a publié en 1976 un ouvrage de haute science intitulé dans sa langue natale : *Redating the New Testament* (éditeurs : SCM Press, London, non traduit en langue française, ou du moins non publié à cette heure où j'écris cette chronique).

Robinson était connu du public français par des livres qui avaient été traduits en notre langue il y a quelques années et qui avaient fait scandale parce que l'évêque anglican y adoptait en théologie des positions que dans le langage politique on appellerait d'extrême gauche, disons extrêmement libérales et très éloignées de l'orthodoxie.

Le livre de Mgr Robinson est non seulement très savant, mais il est aussi extrêmement amusant. Robinson nous raconte que lui aussi il a cru longtemps, c'est-à-dire jusqu'à un âge respectable qui est le sien, tout ce qu'on lui a enseigné en exégèse critique, tout ce que la Critique allemande a enseigné.

Et un jour, il y a quelques années, Robinson s'est posé une question simple, une question

[70] *La Voix du Nord,* 14 et 16 juillet 1982.

naïve, une de ces questions qui sont à l'origine des grandes découvertes scientifiques : ces thèses de École critique portant sur l'âge ou la date de la composition des Évangiles, sur quoi reposent-elles ? Sur quoi reposent-elles, scientifiquement parlant, s'entend ?

A cette question ainsi posée dans l'après-midi de son existence, Mgr Robinson n'a pas su quoi répondre. Il ne trouvait pas de fondement objectif, scientifique, certain à ces thèses, à ces assertions enseignées pourtant par l'ensemble de École critique, en Allemagne comme en France, comme en Angleterre et dans les Amériques, et enseignées comme un acquis désormais indiscutable dans presque tous les livres, tous les manuels, tous les traités, tous les cours, tous les commentaires du Nouveau Testament.

Fâcheuse aventure. En 1905, un jeune homme qui avait un modeste emploi au Bureau des Brevets de Berne, en Suisse, s'est demandé un jour sur quoi reposait la thèse universellement enseignée en Physique, dans toutes les Universités du monde, thèse selon laquelle il existe une substance appelée Éther, qui est le support physique de ces vibrations que sont les vibrations lumineuses. N'ayant trouvé aucune réponse positive à cette question, ce jeune homme qui s'appelait Albert Einstein a publié en 1905 un petit Mémoire qui a mis par terre la physique de papa. Ce fut une révolution.

Supposons par hypothèse que la doctrine généralement admise par l'immense majorité des exégètes soit vraie. Supposons que le Quatrième Évangile ait été rédigé à la fin du Ier siècle de notre ère. Supposons que l'Évangile dit de Matthieu ait été composé vers 90.

Faisons l'expérience suivante. Supposons maintenant que Évangile de Jean, tel que nous le lisons, en langue grecque, ait été écrit vers 40 de notre ère ; et Évangile de Matthieu vers la même époque.

Puisque cette seconde hypothèse est contraire à la doctrine enseignée par l'immense majorité des exégètes régnants, il doit normalement s'ensuivre quelque absurdité, quelque contradiction, quelque impossibilité qui nous oblige à revenir au bercail de la doctrine enseignée par tout le monde ou presque.

Or, faites l'expérience, et vous verrez que non seulement de la seconde hypothèse il ne résulte aucune catastrophe, aucune absurdité, aucune impossibilité, mais que de plus certaines impossibilités ou difficultés de la première hypothèse disparaissent.

* *

Robinson a donc entrepris de revoir d'une manière scientifique, en bon empiriste anglais qu'il est, toute l'affaire de la datation des livres de la Nouvelle Alliance. Il est parti d'un fait très simple, évident et énorme : aucun texte dans aucun livre du Nouveau Testament ne prouve que leur auteur ait connu le fait le plus bouleversant, c'est le cas de le dire, pour le judaïsme au 1er siècle de notre ère, à savoir la prise de Jérusalem et sa destruction par l'empereur Titus en 70.

Or l'Église de Jérusalem, l'Église qui se forme à partir de l'année 30, est composée de Judéens, de Galiléens, de Judéens pharisiens et même de quelques Judéens appartenant à la classe sacerdotale qui est celle des Sadducéens. Le rabbin Schaoul de Tarse, appelé Paulos de son surnom romain, disciple du Grand Rabbin Gamaliel, est d'origine pharisienne.

La prise et la destruction de Jérusalem par l'armée romaine a été pour la communauté juive du 1er siècle ce que la destruction de Hiroshima et de Nagasaki en 1945 a été pour les Japonais, ou la destruction de Berlin en 1945 pour les Allemands.

Or il n'y a pas une seule trace certaine de ce fait dans aucun texte d'aucun livre du Nouveau Testament.

Tout se passe comme si le Nouveau Testament tout entier avait été écrit avant la catastrophe

de 70.

Nous connaissons assez bien ce qu'a été la guerre contre la Judée et la Galilée, puis la prise et la destruction de Jérusalem, par l'historien judéen Flavius Josèphe qui fut un participant et un témoin direct des événements. Le lecteur de langue française peut lire la traduction de la *Guerre des Judéens* (éd. Les Belles Lettres). Ce fut une terrible catastrophe.

Nous connaissons les commentaires qu'ont fait de cette catastrophe les écrivains chrétiens postérieurs qui en ont eu connaissance, par exemple Eusèbe de Césarée dans son Histoire de l'Église

Dans le Nouveau Testament tout entier, pas un mot de commentaire sur cet événement catastrophique, même lorsque l'occasion semble se présenter ou même s'imposer, par exemple à propos des prophéties du rabbi galiléen, prophéties qui datent des années 28 ou 29, et qui annoncent la destruction du Temple de Jérusalem. Si les textes grecs qui rapportent ces prophéties que l'on peut lire dans Matthieu, Marc et Luc, avaient été écrits après la destruction de Jérusalem, ils seraient suivis de commentaires soulignant que telle prophétie ancienne est vérifiée par les événements. C'était l'occasion, à propos de ces paroles du rabbi concernant le Temple de Jérusalem, d'ajouter un commentaire qui aurait justifié les dires du rabbi. — Pas un mot de commentaire. Tout se passe comme si les quatre Évangiles avaient été rédigés, tels que nous les lisons aujourd'hui, en langue grecque, lorsque le Temple était encore debout.

Mais regardons d'encore plus près. Les savants nous disent presque tous que le Quatrième Évangile a été rédigé vers la fin du Ier siècle. Or nous lisons en Jean 5, 2 : "Il est — en grec *estin,* troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe être, il est — à Jérusalem, à la Porte du troupeau de moutons, une piscine dénommée en hébreu *Beth-zatha.* Elle a cinq portiques..."

Comment voulez-vous que vers la fin du Ier siècle de notre ère un auteur quel qu'il soit écrive : "Il y a, il est, à Jérusalem une piscine..." — alors que Jérusalem est détruite depuis vingt-cinq ou trente ans, et réduite en champ de décombres, avec par-dessus un campement romain ?

Si aujourd'hui vous évoquez le souvenir d'un monument qui existait à Hiroshima avant la destruction de 1945, et qui n'a pas été reconstruit, vous ne dites pas : il y a, il est, mais : il y avait...

D'autre part, au XXe siècle on a retrouvé en effet les restes ou les ruines de cette piscine aux cinq portiques. Cela prouve que l'auteur de ce texte ne racontait pas des blagues. Puisque d'autre part il écrit au présent de l'indicatif, c'est que la piscine existe lorsqu'il écrit. C'est donc avant 70.

Les exégètes catholiques pensaient généralement que l'auteur du Quatrième Évangile est Jean, le fils de Zébédée le Galiléen. S'il est l'auteur du Quatrième Évangile et s'il l'a mis par écrit vers 95 de notre ère, alors il avait à peu près 95 ans, et il a attendu 65 ans pour mettre par écrit le récit des événements qui étaient à ses yeux les plus importants. Quelle invraisemblance psychologique que Jean ait attendu 65 ans pour mettre par écrit la relation des événements dont il avait été témoin ! Mais d'autre part, demandez à un homme âgé de 95 ans de vous raconter ses souvenirs de la guerre de 1914-1918. Examinez le texte qui résulte de ces entretiens. Ensuite relisez le Quatrième Évangile, par exemple la guérison de l'aveugle de naissance du chapitre 9, avec les dialogues qui s'y trouvent. Vous voyez bien que ces scènes ont été notées immédiatement, sur le vif, à chaud, avec des détails amusants d'une extrême précision. Ce ne sont pas des souvenirs d'un homme de 95 ans. Ce sont des notes prises sur le vif.

Robinson conclut son savant ouvrage d'une grande finesse d'analyse par des datations qui sont très différentes de celles qui sont communément enseignées aujourd'hui. Il pense que les quatre Évangiles ont été composés avant 70, en gros entre 40 et 60. Il place aussi l'Apocalypse avant 70.

A notre avis, Robinson ne tient pas assez compte d'une distinction qui nous paraît être de la plus grande importance aussi pour la datation des Évangiles : la distinction entre le texte original, hébreu ou araméen, et le texte grec que nous lisons aujourd'hui, et qui n'est qu'une traduction.

Ainsi, pour notre part, et en nous appuyant sur des arguments qui sont indépendants de ceux de Robinson, nous plaçons la traduction grecque de l'original hébreu du Quatrième Évangile autour des années 36-40, et donc avant les dates proposées par Robinson. Mais nous plaçons bien entendu l'original hébreu du Quatrième Évangile avant sa traduction en langue grecque. De même nous avons des raisons de penser que Évangile de Matthieu sous sa forme actuelle, à savoir en langue grecque, a été composé avant la fin des années 40. Mais l'original hébreu ou araméen est bien entendu antérieur.

Mais, nous dira-t-on, comment savez-vous que les Évangiles sont des traductions faites soit à partir d'un texte hébreu soit à partir d'un texte araméen ?

Si l'on pratique la Bible hébraïque tous les jours, que Évangile selon saint Luc, par exemple, est une traduction faite a partir d'un texte hébreu, cela n'a pas besoin d'être démontré. C'est une évidence, comme le soleil en plein jour, lorsqu'il y a du soleil.

Mais à l'intention de ceux qui ne pratiquent pas quotidiennement la sainte Bible hébraïque, il faut procéder par démonstration. Pour démontrer que tel texte, par exemple Jean ou Luc ou Marc, est une traduction d'un texte hébreu antérieur, on peut par exemple montrer que telle expression ou telle tournure, qui en grec sont impossibles, sont courantes en hébreu. Exemple, Jean 1,13: "eux qui ne sont pas nés des sangs", au pluriel. Impossible en grec, constant en hébreu, *damim.* — Luc 9, 51 : "il durcit sa face d'aller à Jérusalem..." Impossible en grec comme en français, constant en hébreu, par exemple chez Ézéchiel et Jérémie.

Autre méthode de démonstration, l'ordre des mots. Les traducteurs grecs de la Bible hébraïque, à partir du Ve siècle avant notre ère, ont adopté une méthode de traduction qui respecte l'ordre des mots de l'hébreu, qui n'est pas l'ordre des mots habituel en grec. Les traducteurs des Évangiles ont adopté la même méthode. Lorsqu'on retraduit leurs textes du grec en hébreu, on n'a pas besoin de changer l'ordre des mots. On retombe dans l'ordre normal des mots en hébreu.

Autre exemple : les erreurs de traduction ou les maladresses. Certains termes hébreux ou araméens ont été mal compris par les traducteurs. Par exemple ils ont souvent traduit par le grec *polis,* la ville, un mot araméen qui signifie : la région, *medinah.* Cela prouve qu'ils traduisent.

Dernier exemple d'une méthode permettant de démontrer que notre texte grec est une traduction soit de l'hébreu, soit de l'araméen ; prenez Matthieu 1, 21 : "Tu appelleras son nom Jésus, car lui sauvera son peuple de ses péchés." — En grec comme en français le car qui indique la relation logique, est inintelligible. Si vous retraduisez cette proposition en hébreu, aussitôt le sens et la raison d'être du car apparaît : Tu appelleras son nom Ieschoua, car lui il sauvera, en hébreu *Iôschia,* du verbe *ias-cha,* sauver, son peuple... Le nom propre hébreu Ieschoua signifie en effet : le Seigneur sauve.

Robinson, ces derniers temps, a aggravé son cas. Non seulement il a bouleversé par le livre dont nous avons parlé les datations des livres du Nouveau Testament auxquelles les exégètes étaient maintenant habitués, et rien n'est plus pénible à un certain âge de changer ses habitudes. — Mais, bien plus, il a écrit dans plusieurs articles récents qu'il tenait le Suaire de Turin pour certainement authentique et qu'à son avis le Suaire de Turin et les Évangiles s'éclairaient mutuellement.

Samuel Hahnemann L'inventeur de l'homéopathie [71]

Samuel Hahnemann est né le 10 avril 1755 à Meissen, petite ville de Saxe située au confluent de l'Elbe et de la Meissa. Son père était peintre en porcelaine et ouvrier dans la fabrique de Meissen. Il avait écrit un petit traité de la peinture à l'aquarelle. En 1755, Samuel Hahnemann commence ses études de médecine à Leipzig, dans la plus grande pauvreté. Pour vivre et poursuivre ses études il doit travailler la nuit en faisant des traductions. Il dort une nuit sur deux. C'est à cette époque qu'il prend l'habitude de fumer la pipe pour pouvoir veiller des nuits entières...

En 1777 Hahnemann est à Vienne où il poursuit ses études de médecine, puis à Léopodstadt où il soigne les malades à l'hôpital. Puis le gouvernement de Transylvanie l'appelle à Hermannstadt et lui offre une place de bibliothécaire et de médecin privé. En 1779 il se rend à Erlangen et c'est là qu'il soutient sa thèse inaugurale consacrée aux maladies spasmodiques.

Une série de migrations commence alors pour Hahnemann. En 1785, il épouse Henriette Kuchler, fille d'un pharmacien. En 1787 il est à Dresde.

En 1791, alors qu'il est déjà connu par nombre de publications savantes et membre de plusieurs académies, Hahnemann renonce à la pratique de la médecine. Il reprend pour vivre et nourrir sa famille ses travaux de traductions. Il entreprend des études de chimie. Hahnemann a eu de Henriette Kuchler onze enfants. Comment comprendre cette décision que Henriette Kuchler ne semble pas, pour sa part, avoir comprise ? Hahnemann ne croyait plus à la médecine telle qu'elle se pratiquait de son temps. Plutôt que de continuer à exercer une profession à laquelle il ne croyait plus, il a préféré vivre dans la pauvreté et reprendre des études fondamentales.

A partir de 1792 Samuel Hahnemann est sur la voie de sa grande découverte. Il expérimente sur lui-même le quinquina, le mercure, la belladone, la digitale, et bien d'autres substances. Dès 1805 il publie les résultats portant sur la matière médicale et un ouvrage consacré aux effets du café, un autre intitulé : *La Médecine de l'expérience.*

En 1810 il publie à Dresde la première édition de son grand ouvrage : *l'Organon de la médecine rationnelle.* Cet ouvrage a été réédité en Allemagne (Hippokrates-Verlag, Stuttgart) en 1955, mais je n'ai pas connaissance d'une traduction française depuis les traductions du siècle dernier.

Je voudrais demander la permission, aux disciples de Samuel Hahnemann, de comparer un instant la doctrine médicale de leur maître avec celle d'un très grand biologiste, l'un des fondateurs de la biologie, contemporain de Hahnemann : Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet, chevalier de Lamarck, né en 1744.

Je ne sais pas si Lamarck a jamais entendu parler de Hahnemann, ni si Hahnemann a jamais lu une ligne de Lamarck.

Lamarck publie son grand ouvrage, *Philosophie zoologique,* en 1809, donc un an avant *l'Organon* de Hahnemann.

Qu'y a-t-il de commun entre ces deux grandes œuvres ?

La théorie de Lamarck, c'est que le milieu, en se modifiant, suscite de la part du vivant une réaction de défense qui conduit, qui oblige le vivant à se modifier. C'est ainsi, selon Lamarck, que s'explique la transformation des vivants et la genèse des formes biologiques nouvelles.

Je signale en passant qu'il existe un très grand livre de philosophie biologique publié il y a vingt ans déjà par l'un des maîtres de la biologie française au XXe siècle, c'est l'ouvrage de Paul Wintrebert, qui fut professeur de Biologie à la Sorbonne : *Le Vivant créateur de son évolution* (éd. Masson, 1962). Wintrebert reprend et adapte les thèses de son maître Lamarck.

---

[71] *La Voix du Nord,* 8 et 17 août 1982.

La thèse de Lamarck reprise, développée et mise à jour par Wintrebert, implique et présuppose que le vivant est capable d'une activité propre, et même d'une activité créatrice intelligente. Il est capable, répondant au défi suscité par le milieu, de répondre intelligemment à ce défi, par une réaction de riposte qui est, nous le savons aujourd'hui, de nature biochimique.

Nos lecteurs savent tous ce que sont les antigènes et les anticorps. Un antigène est une molécule ou un ensemble de molécules étrangères qui, introduits dans un organisme, suscite de la part de cet organisme une réaction de défense et de rejet. Cette réaction organique se réalise par la composition de molécules qui vont au devant des molécules étrangères. Ces molécules de riposte, on les appelle des anticorps.

Lamarck comme Hahnemann ignorait tout, bien entendu, de ces découvertes modernes. Mais le grand biologiste que fut Paul Wintrebert pense qu'au fond l'évolution biologique s'explique par un processus comparable à celui que nous connaissons maintenant : l'organisme réagit intelligemment à l'introduction d'une molécule étrangère et toxique en composant une molécule adverse qui va à la rencontre de la molécule toxique afin d'en annihiler l'effet et afin de l'éliminer.

Samuel Hahnemann, en 1810, avant la formulation de la théorie cellule, qui date de 1839, avant les grands travaux de Pasteur sur les bactéries, qui datent de la seconde moitié du XIXe siècle, avant la découverte des virus et bien entendu des antibiotiques, — Samuel Hahnemann tout au début du XIXe siècle découvre qu'un poison quelconque — c'est-à-dire, nous le savons aujourd'hui une molécule ou un ensemble de molécules étrangères à l'organisme — suscite de la part de l'organisme une réaction de défense qui va à rencontre de la molécule en question. Par exemple, une molécule de café est un poison pour la cellule nerveuse. Elle produit, comme chacun sait, une réaction d'excitation, en premier lieu. Mais ce qu'ont remarqué les grands buveurs de café depuis longtemps, c'est que la réaction d'excitation est suivie d'une torpeur qui doit être surmontée par une nouvelle tasse de café, et ainsi de suite. L'organisme réagit à la caféine en allant, si je puis dire, en sens inverse, à rencontre de l'action des molécules de caféine. Il en va de même pour toutes les substances toxiques que l'on introduit dans l'organisme : elles provoquent, elles suscitent de la part de l'organisme une réaction de défense qui va en sens inverse de l'action du poison considéré.

La découverte de Samuel Hahnemann a donc consisté à utiliser cette réaction active et intelligente de l'organisme à rencontre des substances toxiques que l'on introduit en lui.

La médecine homéopathique est donc une médecine qui fait appel à l'activité intelligente de l'organisme, tout comme la théorie lamarckienne de l'évolution repose sur l'idée que l'organisme vivant réagit intelligemment aux modifications du milieu et par là même s'adapte et par là même se modifie.

La médecine homéopathique repose donc sur un principe qui est un principe métaphysique même si ce principe métaphysique est une découverte expérimentale ou un fait d'expérience : l'organisme vivant est capable de réaction vitale et intelligente aux toxines que l'on introduit en lui. Il réagit à rencontre de ces toxines. La pratique de la médecine homéopathique va donc consister à susciter de la part de l'organisme des réactions qui vont le conduire à la guérison.

Au XVIIIe siècle, au XIXe et encore aujourd'hui, d'autres écoles médicales sont fondées sur un principe exactement contraire, issu de Descartes : l'organisme n'est qu'une machine, il n'a pas d'activité propre, il n'a surtout pas d'activité intelligente. Il faut donc se substituer à lui en cas de maladie, couper ceci, enlever cela, ajouter autre chose. Mais si l'organisme est une machine, comme le pensent Descartes et les cartésiens, on ne peut certes pas attendre de lui une réaction intelligente à quoi que ce soit. On aura donc, si l'on admet ce présupposé philosophique, une médecine dans laquelle l'organisme-machine est passif.

La médecine homéopathique est fondée sur le principe, découvert d'une manière empirique par Hahnemann, que l'organisme est actif et qu'il suffit, mais il faut, susciter ou provoquer

intelligemment cette activité, pour conduire doucement l'organisme à la guérison.

L'organisme n'est donc pas une machine. On ne peut pas traiter les organes comme le mécanicien traite les pièces de la mécanique qu'il veut réparer. Car les pièces d'une machine sont extérieures les unes aux autres et même s'il existe, ce qui est le cas, des relations entre les pièces d'une mécanique, il n'en reste pas moins que la machine n'est pas une unité telle que chaque élément réagisse sur le tout.

La médecine homéopathique ne traite pas l'organisme comme une machine. Elle n'est pas cartésienne. Elle ne traite pas à part et comme s'ils étaient séparés les organes malades. Elle traite, elle considère l'organisme comme un tout et comme une unité. Ce tout est un ensemble psychosomatique. Selon Descartes, le corps est une machine, l'âme est une substance spirituelle que, pour des raisons incompréhensibles, le dieu de Descartes a associée à cette machine. La machine qui est, aux yeux de Descartes, le corps, peut fort bien subsister et fonctionner sans âme, — ce qu'en réalité elle ne fait pas. Et l'âme, toujours selon Descartes, peut fort bien être et penser sans corps. On a donc, dans la postérité de Descartes, une médecine des corps-machines, et une médecine des psychismes.

L'homéopathie considère l'organisme humain comme une totalité psychosomatique et par conséquent, depuis son fondateur Samuel Hahnemann, elle tient compte dans son diagnostic, des signes fournis par le psychisme. Elle traite le malade tout entier. Elle ne pense pas pouvoir soigner, à la manière cartésienne, le corps à part de l'âme.

La biologie moderne, la biologie contemporaine nous a appris quelque chose que l'on trouvera dans tous les ouvrages des maîtres de la biologie moderne : chaque organisme, chaque vivant, et donc chaque homme, est une singularité biologique. Un vivant tel que le lion, l'éléphant ou l'homme, est construit, constitué par un message génétique qui se trouve pelotonné dans le noyau de la cellule. Ce message génétique a une taille différente selon l'espèce considérée. Chez un micro-organisme monocellulaire, c'est un petit — relativement petit — message génétique qui contient les instructions requises pour composer un autre micro-organisme monocellulaire semblable au précédent. Chez le lion le message contient toutes les informations requises pour faire un bébé lion, non seulement pour le construire, mais aussi pour lui fournir toutes les programmations qui seront nécessaires à sa vie sociale de lion. Dans le cas du bébé d'Homme, de même. Mais ce que les biologistes nous disent et nous répètent, c'est que certains chapitres de ces messages génétiques sont originaux, exclusifs, inédits ou inouïs. Chaque individu est une singularité biologique exclusive, unique, irremplaçable.

En sorte que chaque maladie est aussi, d'une certaine manière, une singularité qui tient au sujet malade, qui n'est identique à aucun autre.

Hahnemann, dès 1810, avait vu que la maladie est une singularité et que la thérapeutique doit s'adapter à chaque individu singulier, unique et irremplaçable. L'homéopathie est donc une médecine de l'individu singulier.

Hahnemann a découvert en expérimentant sur lui-même et sur ses amis volontaires les effets des substances toxiques, que ces substances diluées, fractionnées, réduites, pour parler notre langage moderne, à un nombre de plus en plus petit de molécules, exerçaient cependant une action manifeste en suscitant de la part de l'organisme une réaction de défense orientée en sens inverse de l'action de la substance toxique. Mais Hahnemann a découvert empiriquement, et c'est là le paradoxe apparent, que cette action des substances toxiques est en réalité d'autant plus puissante, d'autant plus profonde et d'autant plus durable que le nombre des molécules constituant la substance toxique est plus réduit parce que la substance toxique a été davantage diluée.

Je ne sais pas, pour ma part, à cette heure, s'il existe une explication physique, biochimique, à ce fait d'expérience que l'école homéopathique vérifie chaque jour depuis la fondation de l'Homéopathie, et je ne sais pas si quelqu'un connaît cette explication. Mais si l'un de nos lecteurs a connaissance d'une découverte portant sur ce point et s'il veut bien nous la faire connaître, nous lui

en serons très reconnaissants.

Un préjugé qui est quasiment indéracinable dans notre conscience d'Européens en cette fin du XXe siècle, c'est qu'une substance pour agir doit être massive. Plus il y en a, plus on en met, et plus cela doit être efficace. La pratique et l'expérience de l'Homéopathie, depuis plus d'un siècle, montre que ce préjugé est faux. Il n'est pas nécessaire, il n'est même pas utile d'envoyer une masse de caféine pour faire réagir l'organisme. Quelques molécules suffisent. Cela prouve que l'organisme est encore plus sensible et plus intelligent que nous ne le pensions. Nous avons hérité du préjugé que l'organisme n'est pas intelligent et que l'intelligence est autre chose que l'organisme, ailleurs que dans l'organisme. C'est encore un préjugé cartésien : le corps n'est que de la matière arrangée comme une mécanique. Il se pourrait bien que ce préjugé ne soit, lui, pas très intelligent et que finalement, tout compte fait et tout bien pesé, notre organisme soit beaucoup plus intelligent que nos philosophies.

La médecine homéopathique est une médecine douce, discrète. Elle ne fait pas violence à l'organisme. Elle ne taille pas. Elle ne mutile pas. Elle n'ampute pas. Elle ne brûle pas. Elle n'enlève pas ceci. Elle n'ajoute pas cela. Elle ne prétend pas se substituer à l'organisme. Elle n'envoie pas dans l'organisme des masses de substances toxiques. Elle tente de susciter de la part de l'organisme une réaction vitale de défense. Elle parle doucement à l'organisme et lui demande une réponse.

C'est encore un préjugé, fortement enraciné en Occident au XXe siècle, que les méthodes violentes sont les plus puissantes et que la douceur ne l'est pas. C'est un préjugé qui trouve ses applications en politique, en pédagogie comme en médecine. Dans ce cas comme dans tous les autres, c'est l'expérience qui jugera, au résultat.

La femme de Samuel Hahnemann, Henriette Kuchler, était morte en 1827.

En 1835, âgé de soixante-dix-neuf ans, Samuel Hahnemann épouse en secondes noces Mélanie d'Hervilly, une jeune Française qu'il avait soignée et guérie de la tuberculose. Il quitte alors l'Allemagne et vient s'installer à Paris. Samuel Hahnemann est mort à Paris le 2 juillet 1843.

L'histoire de la Création [72]

Nous venons de découvrir, au XXe siècle, l'histoire de la Création. Cela a commencé, au début du XIXe siècle, avec Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet, chevalier de Lamarck, dès la Leçon d'ouverture de son cours du 11 mai 1800, puis son grand livre, Philosophie zoologique, 1809. Lamarck découvre l'histoire naturelle de la création des espèces vivantes. Cela continue par les découvertes, au XIXe siècle, de l'histoire naturelle de la création de l'Homme. Au début du XXe siècle, on découvre l'histoire de la genèse et de la formation de ce que nous appelons en physique, la matière. A partir des années 1927 nous découvrons l'histoire de l'Univers lui-même, et de nouveau l'histoire de la composition de la matière qui s'effectue et se réalise à L'intérieur des étoiles.

Au commencement, dans les tout premiers instants de l'histoire de l'Univers, ce que découvre le physicien, plus précisément l'astrophysicien, c'est de l'énergie quantifiée, du rayonnement. Louis de Broglie, et d'autres, depuis plus de quarante ans, nous ont appris que la matière et la lumière sont en réalité la même chose, si l'on peut encore parler de chose. Dans notre expérience humaine actuelle, nous appelons "chose" une réalité solide, compacte, résistante, stable, un objet de notre expérience usuelle. Cette chose qui est la lumière ne répond à aucun de ces caractères. Si nous disons qu'il s'agit d'une réalité, nous fuyons la difficulté, en utilisant un mot d'origine latine, res, qui signifie précisément ce que nous appelons en français populaire une chose.

Au commencement était la lumière, ou, ce qui revient au même, l'énergie.

Puis nous assistons, au cours de l'histoire de l'Univers, à une composition de cette énergie initiale en systèmes de plus en plus complexes. L'atome d'hydrogène d'abord, puis, par ordre de complexité croissante, des systèmes ou des compositions physiques de plus en plus compliquées. Nous savons maintenant que cette synthèse ou composition de ce que nous appelons la matière du physicien, s'effectue à l'intérieur des étoiles, qui sont des formations relativement tardives. Lorsqu'il n'y avait pas encore d'étoiles, il n'y avait pas non plus de compositions physiques complexes, il n'y avait pas de noyaux lourds.

Notons en passant que le mot matière que nous utilisons en physique a une étymologie qui ne convient pas à ce que nous voulons désigner. Le mot matière dérive d'une racine latine qui se rattache à mater, la mère, la matrice. En grec, le mot utilisé aux origines de la philosophie grecque était hylè, le bois de construction, le matériau.

Mais passons sur cette question de mots. Les mots ne sont pas adéquats à ce qu'ils veulent désigner. Le mot *évolution,* par exemple, utilisé depuis bientôt deux siècles pour désigner l'histoire naturelle des espèces vivantes, l'histoire naturelle de la matière et l'histoire de l'Univers lui-même, vient du latin *evolvere,* dérouler. Le mot est donc aussi mal venu que possible, puisqu'il désigne le déroulement de ce qui préexistait. Or, par ce terme d'évolution, biologique, physique ou cosmique, nous voulons précisément désigner une genèse de nouveautés qui précisément ne préexistaient pas. Le terme de développement est dans le même cas, puisqu'il signifie à l'origine le fait ou l'acte d'enlever des enveloppes. Il en est venu à signifier, lui aussi, une genèse, une formation de nouveautés, qui précisément n'est pas un développement de ce qui existait déjà.

Ce qui est remarquable, c'est que la genèse ou la formation des compositions physiques que l'on appelle des atomes — encore un mot très mal venu, puisqu'il signifie, à l'origine, ce qui ne peut pas être divisé, coupé — cette genèse et cette composition ne sont pas indéfinies. Elles s'arrêtent et se terminent en gros à une centaine d'espèces d'atomes, que l'on trouve exposés et décrits dans tous les Traités de Physique.

---

[72] *La Voix du Nord,* 28 août, 1 et 2 septembre 1982.

Après cette genèse ou formation des atomes, les mal nommés (un souvenir des plus anciens philosophes grecs, appelés atomistes, qui s'imaginaient que les atomes étaient des substances solides indécomposables et indivisibles, sans genèse et sans histoire), — après cette genèse des atomes qui a demandé plusieurs milliards d'années, commence une autre histoire, physique elle aussi, la composition des atomes entre eux, la constitution des ensembles d'atomes que sont les molécules, qui sont l'objet d'une science qui est la chimie.

Sur les obscures planètes commence l'histoire de cette composition des atomes entre eux, puis de la composition entre elles des plus petites molécules, puis de la composition des molécules de grosse taille en molécules géantes qui portent, qui véhiculent des messages.

Cette invention, cette composition des molécules géantes et messagères date sans doute de trois milliards d'années et demi en arrière de nous.

Ce qui est très remarquable, là encore, c'est que l'histoire de la composition ou de l'invention de ces molécules qui vont être intégrées, utilisées dans des compositions géantes, cette histoire n'est pas, elle non plus, indéfinie. Une vingtaine d'acides aminés sont inventés, composés, il y a quelque quatre milliards d'années, ou un peu moins, pour servir d'éléments, comme les lettres de l'alphabet, pour écrire les molécules géantes que sont les protéines. Toutes les protéines de tous les êtres vivants, depuis trois milliards d'années et demi, sont écrites avec ces vingt acides aminés, de même que tous les livres de la littérature française sont écrits avec une grosse vingtaine de lettres.

Pour composer les molécules géantes qui, à l'intérieur du noyau de chacune de nos cellules et de chaque cellule de tous les organismes vivants, portent les messages génétiques, quatre molécules ont été inventées ou composées, l'Adénine, la Thymine, la Guanine et la Cytosine. Appelons les A, T, G, et C. On en trouvera la composition, la constitution dans tous les traités modernes de Biochimie et de Biologie. Ces quatre molécules plus une cinquième (l'Uracile) ont été inventées ou composées, elles aussi, il y a plus de trois milliards d'années, et tous les messages génétiques de tous les êtres vivants, depuis trois milliards et demi d'années environ, sont écrits avec ces quatre molécules, selon un système simple, qui est lui aussi le même, depuis les plus lointaines origines de la vie. Vous pouvez écrire par exemple ACC, ou bien GTG, ou bien ATG, etc. Vous avez donc, en utilisant ces molécules trois par trois, 64 combinaisons possibles.

Depuis plus de trois milliards d'années tous les messages génétiques de tous les êtres vivants, depuis le plus simple, constitué d'une seule et unique cellule, jusqu'au dernier venu, l'Homme, tous ces messages génétiques sont écrits et composés avec un système linguistique et un alphabet constitué de quatre éléments utilisés trois par trois, toujours le même.

Si l'on tient compte de l'invention ou de la composition des sucres, des graisses, des vitamines, il reste que la composition des grosses molécules n'a pas été, elle non plus, indéfinie. Une vingtaine d'acides aminés pour composer les protéines, quatre molécules pour composer les molécules messagères, plus une cinquième qui est utilisée dans les molécules qui transportent l'information contenue dans le noyau sur des appareils où s'effectue le montage ou la composition des protéines, avec les vingt éléments que sont les vingt acides aminés.

L'histoire de la nature se poursuit et se continue par la composition de messages génétiques de plus en plus riches en information depuis plus de trois milliards d'années. Au commencement, donc, il y a un peu moins de quatre milliards d'années, invention de deux alphabets, de deux systèmes linguistiques, l'un constitué de vingt éléments, l'autre de quatre éléments à utiliser trois par trois, et d'un système de correspondance entre ces deux systèmes linguistiques, puisque l'information génétique écrite avec le système à quatre éléments, est transmise et ensuite traduite dans la langue des protéines qui comporte vingt éléments.

A partir de ce moment-là, commence une autre histoire, qui est l'histoire naturelle des espèces d'êtres vivants. Avec la langue constituée de quatre éléments sont écrits des messages de plus en plus

riches en information qui contiennent des plans de construction pour composer des organes et des systèmes biologiques nouveaux, qui n'existaient pas auparavant.

On a appelé évolution cette histoire naturelle des espèces. Nous avons observé déjà que le terme d'évolution est très mal venu, puisqu'il ne s'agit pas du déroulement de quelque chose qui préexistait, mais de l'invention ou de la création de systèmes biologiques qui n'existaient pas auparavant. Par exemple le système nerveux, le système hormonal, le squelette, le système constitué par la circulation sanguine, tous les systèmes qu'étudient les anatomistes ou les physiologistes, ont un âge. Ils sont apparus à un certain moment dans l'histoire naturelle. On peut les dater. Lorsqu'un système biologique nouveau apparaît dans la nature, c'est qu'un message génétique nouveau a été composé à l'intérieur de ces molécules géantes qui supportent l'information génétique et qui se trouvent pelotonnées dans le noyau de chacune de nos cellules. Si, comme le pensent aujourd'hui d'éminents biologistes, il faut doubler le nombre supposé de cellules nerveuses dans le cerveau de l'Homme, et passer de cent milliards à deux cents milliards de neurones, on devine approximativement quel est le nombre des cellules qui entrent dans la constitution d'un organisme comme le nôtre. Dans chacune de ces cellules il existe un noyau, et dans chaque noyau de chaque cellule il existe une double molécule géante enroulée sur elle-même en spirale et qui contient tous les renseignements, toutes les instructions, toutes les informations requises pour composer l'organisme entier...

L'histoire naturelle des espèces est donc l'histoire d'une composition progressive de systèmes biologiques de plus en plus complexes et en particulier — tous les zoologistes semblent sur ce point d'accord — toute l'histoire de la vie semble orientée vers la formation d'un système nerveux de plus en plus perfectionné et vers la formation de cerveaux de plus en plus volumineux.

Tout se passe comme si l'histoire de la vie était orientée vers la formation d'un être pourvu de conscience et capable de se penser lui-même et de penser l'Univers dans lequel il vient d'apparaître.

Les zoologistes ont remarqué que dans l'histoire naturelle des grands groupes zoologiques et des espèces, il existe une loi qu'ils appellent la loi des relais. Après une période de développement, d'épanouissement et de spécialisation, les grands groupes zoologiques deviennent statiques, puis ils semblent entrer dans une phase de décadence, et enfin ils s'éteignent et ils disparaissent, en laissant des reliques vivantes qui n'ont plus d'avenir évolutif. Ainsi les grands Reptiles du Secondaire qui ont régné sur la planète il y a plusieurs centaines de millions d'années ont disparu, et ont laissé ces reliques qui sont les lézards...

Nous avons observé que cette loi des relais se vérifie dans toute l'histoire de l'Univers : la genèse de la matière physique est relayée par la genèse ou la formation des molécules fondamentales, qui est relayée par l'histoire naturelle des espèces.

Dans l'histoire de la genèse de l'Homme, on observe le même phénomène. Les divers types de Préhominiens semblent se relayer dans le mouvement qui conduit à celui que nous sommes, l'Homme moderne.

Et le grand historien anglais Arnold Toynbee a cru observer le même phénomène en étudiant, pendant une vie entière, vingt et une civilisations. L'histoire humaine serait donc, à certains égards, de l'histoire naturelle encore.

La question qui se pose maintenant et même s'impose est bien entendu de savoir si cette histoire de la Création que nous venons de découvrir au XXe siècle, est achevée ou non. L'histoire de la création de la matière qu'étudie le physicien semble achevée. L'histoire de la formation ou de la composition des molécules fondamentales utilisées depuis près de quatre milliards d'années pour écrire les messages qui commandent à la construction des systèmes biologiques nouveaux, et donc des nouveaux types d'organismes, semble terminée elle aussi. L'histoire de l'invention ou de la construction des grands groupes zoologiques, des principaux systèmes biologiques, semble terminée

si l'on en croit des biologistes et zoologistes éminents comme P.-P. Grasse.

Mais la création de l'Homme est-elle achevée ? N'assistons-nous pas une fois de plus à cette loi des relais que nous avons vu à l'œuvre dans l'histoire de l'Univers et de la nature qui nous est connue maintenant sur une période d'environ vingt milliards d'années ? La création de l'Homme n'a-t-elle pas pris le relais des créations antérieures ? Des zoologistes, des paléontologistes comme J. Piveteau, à la suite de Teilhard, pensent que l'Homme n'en est encore qu'aux toutes premières étapes de sa genèse.

S'agit-il de nouvelles créations de types biologiques qui vont survenir pour l'achever ? Ils ne le pensent pas, mais ils pensent que la création de l'Homme se poursuit et doit se poursuivre sur un autre registre, d'une autre manière.

Nous proposons pour notre part de regarder, pour voir la Création se poursuivre et se continuer, du côté d'une zone que nous appelons germinale ou embryonnaire de l'histoire humaine, du côté du peuple hébreu.

Le peuple hébreu apparaît, à notre connaissance, vers le XXe siècle avant notre ère. Il est caractérisé par une série de messages ou d'informations que l'Humanité reçoit dans cette zone-là. Dans l'histoire de l'Univers et de la nature, avant l'apparition de l'Homme, la Création s'effectue toujours par communication de messages. Cela est particulièrement vrai pour la genèse des grands systèmes vivants. Un nouveau système biologique, un organisme nouveau, c'est d'abord, nous l'avons vu, un nouveau message génétique qui commande à la genèse, à la construction, à la formation de ce nouveau système biologique qui vient d'apparaître.

Mais avec la création de l'Homme, la Création change de registre. L'Information créatrice, avant l'apparition de l'Homme, est communiquée aux êtres vivants, à leurs gènes, sans qu'ils soient consultés, sans qu'on leur demande leur avis, sans qu'ils aient à coopérer.

Avec l'Homme, apparaît un être capable de connaissance réfléchie. Désormais l'Information créatrice sera communiquée à son intelligence, à sa pensée, afin qu'il intègre et assimile l'information créatrice, s'il le veut, et qu'il la rejette, s'il n'en veut pas. La création de l'Homme s'effectue donc désormais avec le consentement, avec la coopération de l'Homme, s'il le veut. L'Information créatrice passe du peuple hébreu à l'humanité entière. Nous sommes dans cette période de la création de l'Homme où l'Information créatrice communiquée d'abord à l'intérieur du peuple hébreu est maintenant communiquée à l'ensemble des nations païennes, progressivement.

L'Information créatrice est maintenant dans l'Humanité comme le levain dans la pâte, ou encore comme une semence. Nous assistons à un phénomène qui n'a pas encore été étudié d'une manière suffisante : la résistance violente de la vieille humanité à cette Information créatrice nouvelle qui l'a transformée, qui veut la transformer et la créer nouvelle, si l'Humanité y consent.

Avec l'apparition de l'Homme, un animal pourvu d'un cerveau qui compte cent ou deux cents milliards de neurones, un nouveau problème apparaît, c'est celui de la normative. Jusqu'à l'apparition de l'Homme, tout développement biologique est programmé et toute programmation, par exemple celle qui commande au développement de l'embryon, est bien une certaine norme. La preuve en est que si le message initial est abîmé, ce message qui se trouve dans l'œuf fécondé, l'enfant qui va naître sera anormal. Il ne sera pas conforme au type que le biologiste reconnaît comme normal pour chaque espèce envisagée.

Avec l'apparition de l'Homme, et s'il est vrai que la création de l'Homme n'est pas achevée mais qu'elle est en cours, le problème de la normative et donc du développement change de régime, puisqu'il faut désormais que l'Homme consente à cette norme de développement qui lui est proposée pour le créer, pour le conduire à son achèvement, à sa plénitude. L'Homme peut parfaitement refuser cette norme de croissance, de création et de développement qui lui est proposée, et nous voyons de fait la vieille humanité réagir avec violence et rejeter souvent avec

horreur cette nouvelle norme du développement et de la création de l'Homme nouveau.

La création de l'Homme ne peut se poursuivre, se continuer et s'achever sans le consentement de l'Homme à cette norme créatrice nouvelle qui lui est communiquée. La création de l'Homme est donc en danger et l'apparition d'un être capable de pensée, de conscience réfléchie, impliquait donc un risque certain, et même un risque de mort pour cette humanité qui a franchi le seuil de la connaissance réfléchie. C'est, à mon avis du moins, ce qu'a voulu dire, dans son langage d'homme du Xe ou du IXe siècle avant notre ère, le vieux théologien hébreu qui a composé le chapitre 3 du livre dit de la Genèse.

L'Humanité, en cette fin du XXe siècle, vient de découvrir l'histoire de la création passée, sur une durée de quelque vingt milliards d'années. Elle peut, par là même, découvrir le sens et l'orientation générale de l'histoire de la création passée. Cela est déjà beaucoup. Mais bien entendu, bien évidemment elle ne peut pas, en étudiant l'histoire de la création passée, découvrir ou deviner la création à venir, et encore moins la finalité ultime de la Création. Seul le Créateur qui est à l'œuvre jusqu'aujourd'hui peut nous faire savoir, s'il le veut, quelle est la finalité ultime de la Création.

La traduction de la Bible [73]

Ce que les Français appellent la Bible est en réalité, comme chacun sait, une bibliothèque, comportant deux grands ensembles : l'ensemble des livres hébreux inspirés qui ont été conservés, certains sont perdus ; — et l'ensemble des livres grecs de la Nouvelle Alliance.

La Bibliothèque hébraïque a été composée progressivement, et depuis plus de deux siècles une armée de savants s'est appliquée à discerner les âges, les contextes historiques, géographiques, sociologiques des documents. On trouvera les résultats de ces travaux dans une Introduction à la Bible, soit en langue française, soit en allemand, soit en anglais.

Les derniers livres de la Bible hébraïque datent sans doute du second siècle avant notre ère. C'est le cas par exemple du livre de Daniel.

La Bible hébraïque a été traduite en langue grecque à partir du Ve siècle avant notre ère. On appelle d'habitude cette traduction la Septante, à cause d'une légende selon laquelle soixante-douze savants judéens, à Alexandrie en Égypte, auraient réalisé ensemble cette œuvre.

Cette traduction grecque de la Bible hébraïque est infiniment précieuse, pour plusieurs raisons. D'abord et d'un point de vue strictement scientifique, du point de vue linguistique, cette traduction est à ma connaissance du moins la première qui réalise le passage d'une bibliothèque entière écrite dans une langue appartenant à une espèce donnée, en l'occurrence celle des langues sémitiques, dans l'univers linguistique d'une langue qui appartient à une autre espèce, celle des langues indoeuropéennes, puisque la langue grecque appartient à ce groupe.

Du point de vue théologique, cette traduction grecque dite des Septante est très importante puisqu'elle nous permet de suivre et d'observer comment des théologiens judéens des Ve, IVe, IIIe et IIe siècles avant notre ère comprenaient tels et tels termes hébreux techniques, comment ils les traduisaient, comment ils les interprétaient.

La traduction grecque de la Bible hébraïque suit de très près l'hébreu. En particulier les traducteurs judéens ont voulu conserver l'ordre des mots qui est celui de l'hébreu et ils respectent le plus souvent, mais non pas toujours, les expressions hébraïques les plus originales, les plus difficiles à traduire.

Certains rabbins des premiers siècles de notre ère ont maudit cette traduction, parce qu'elle était utilisée par les chrétiens. Cependant cette traduction grecque de la Bible hébraïque était nécessaire lorsqu'elle a été réalisée puisque les communautés judéennes dispersées sur tout le bassin de la Méditerranée avaient cessé en grande partie de comprendre la langue hébraïque. C'est à ces communautés que cette admirable traduction était destinée.

On trouve encore dans cette traduction des livres entiers qui ne sont plus dans notre Bible hébraïque. Mais une lecture attentive du texte grec montre que c'est du grec de traduction. Les originaux hébreux sont perdus, et parfois retrouvés.

Les traducteurs inconnus que nous appelons par convention les Septante, avaient parfois un texte hébreu sous les yeux qui diffère de celui que nous lisons dans nos éditions modernes. A ce titre encore, cette traduction est indispensable à celui qui veut étudier sérieusement la Bible hébraïque.

Dans les premiers siècles de notre ère, la traduction grecque de la Bible hébraïque a été traduite en latin. Mais c'est à saint Jérôme, poussé par le pape Damase, que revient l'honneur d'avoir entrepris, contre vents et marées, une nouvelle traduction de la Bible hébraïque à partir des textes hébreux et araméens, puisque certains textes sont de fait écrits en araméen et sont peut-être déjà des traductions araméennes faites à partir d'un original hébreu.

---

[73] *La Voix du Nord,* 27 et 28 décembre 1982

Jusque-là tout va bien. La traduction latine de saint Jérôme est fort belle, avec les erreurs inévitables.

Les livres de la Nouvelle Alliance tels que nous les lisons aujourd'hui dans nos éditions savantes sont écrits en langue grecque. Le prophète galiléen qui de son nom hébreu s'appelait Ieschoua, enseignait au peuple de Galilée, de Judée et de Samarie dans la langue qui était alors la langue du peuple, à savoir l'araméen. Lorsqu'il discutait de théologie avec des théologiens, il parlait sans doute dans la langue savante, qui était l'hébreu.

Autour de lui, pour le suivre et l'écouter, pour l'observer, il y avait des gens du peuple. Mais il y avait aussi des savants, des théologiens, des gens qui savaient lire et écrire, des hommes spécialistes des Saintes Écritures Ces hommes ont pris des notes. Cela est évident. Ce ne sont pas des traditions orales qui auraient permis de conserver les propos et les actes du Rabbi avec une telle précision. Ces notes ont-elles été prises en langue araméenne ou en hébreu ? Nous ne le savons pas pour l'instant. Mais ce qui est quasi certain, c'est qu'à partir de ces notes écrites prises au jour le jour, des sortes de cahiers ont été constitués, qui étaient rédigés en hébreu. Nous pouvons le prouver, parce que les quatre textes grecs dont nous disposons, les Évangiles dits de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, portent constamment la trace d'un effort de traduction et d'une traduction à partir d'un texte hébreu sous-jacent. Quantité d'expressions impossibles ou incorrectes en langue grecque s'éclairent si l'on retrouve l'expression hébraïque dont notre texte grec nous fournit la traduction.

Quoi qu'il en soit de ce point qui est objet de controverse, ce qui est sûr et certain c'est que nous disposons en langue grecque de quatre petits livres. Lorsqu'on examine à la loupe ces quatre petits livres, on voit que les rédacteurs de ces livres — je dis bien rédacteurs et non pas auteurs — se servaient de ce que nous avons appelé des cahiers de notes, assez comparables en somme à des notes d'étudiants. Il devait exister plusieurs recueils de ces notes. Les rédacteurs des Évangiles dits de Matthieu, Marc, Luc et Jean se sont servis de plusieurs de ces recueils de notes. Chacun a choisi ce qui lui convenait. Chacun a rapporté les propos du Rabbi dans l'ordre qui lui convenait. Et ces livres, les quatre Évangiles, rédigés primitivement en hébreu, ont été traduits ensuite en langue grecque, à l'intention des frères et des sœurs issus du judaïsme et qui ne connaissaient plus suffisamment l'hébreu, et à l'intention, plus tard, des païens qui entraient dans la jeune et nouvelle Église

Il faut mettre à part le Quatrième Évangile, car celui-ci est manifestement l'œuvre d'un homme qui a été témoin direct et personnel de ce qu'il raconte et expose. Tandis que les Évangiles de Matthieu, Marc et Luc, dans l'état actuel, sont en somme des œuvres de seconde ou de troisième main. Le Quatrième Évangile est le plus direct. Il a ses sources à lui, probablement pour ne pas dire certainement ses propres notes. L'auteur du Quatrième Évangile, qui s'appelait sans doute Jean, était un savant ; il appartenait sans doute au grand sacerdoce judéen.

* *

Le Rabbi galiléen enseignait en araméen et en hébreu. Ses propos, son enseignement nous sont parvenus dans une traduction grecque. Pour savoir exactement ce qu'il a dit, ce qu'il a voulu dire, il est donc indispensable de s'efforcer de retrouver les termes dont il s'est servi, soit en hébreu, soit en araméen. C'est à ce travail que se sont consacrés, au siècle dernier et en notre siècle de fer et de feu, des savants comme Franz Delitzsch (1813-1890) l'auteur d'une traduction en hébreu du Nouveau Testament grec ; Gustav Dalman, auteur d'un livre magistral qui bien entendu n'est pas traduit en langue française, *Die Worte Jesu* (Les mots de Jésus) ; enfin plus près de nous le grand savant allemand qui vient de mourir, Joachim Jeremias.

De même qu'il est indispensable, si l'on désire vraiment comprendre Platon, Aristote ou Plotin, de les lire en langue grecque, et non pas en traduction ; de même qu'il est indispensable, si

l'on désire comprendre quelque chose à Kant, à Fichte, à Schopenhauer, à Hegel ou à Heidegger, de les lire en allemand ; — de même, si l'on désire comprendre la pensée et l'enseignement du rabbi galiléen Ieschoua, il faut retrouver l'hébreu ou l'araméen qui se trouve sous la traduction grecque.

Si l'on étudie à la loupe ou au microscope cette traduction grecque des quatre Évangiles, et si on étudie de la même manière les Lettres de Paul, de Pierre, de Jacques, de Jean, l'Apocalypse, le livre des Actes, on s'aperçoit que les traducteurs en langue grecque des textes hébreux qu'ils avaient sous les yeux, ont utilisé un système de traduction qui est précisément celui des Septante, des anciens traducteurs de la Bible hébraïque. Si on fait le lexique qui permet d'établir la correspondance entre les mots hébreux les plus importants, les termes techniques, et les termes grecs de la traduction de la Bible hébraïque, on voit que les savants judéens inconnus qui ont fait cette traduction à partir du Ve siècle avant notre ère, ont utilisé un système constant de traduction. On peut donc reconstituer le lexique. On peut découvrir la correspondance constante entre l'hébreu et le grec.

Si l'on étudie ensuite les livres écrits en langue grecque de notre Nouveau Testament, on découvre que les traducteurs des Évangiles et les traducteurs de certaines Lettres ont utilisé le même système de traduction, la même correspondance. Ceux qui ont traduit les quatre Évangiles de l'hébreu en grec connaissaient à fond la vieille Bible hébraïque et ils connaissaient fort bien la traduction que nous appelons aujourd'hui les Septante. Ils gardent le système de traduction, ils conservent la correspondance terme à terme entre l'hébreu et le grec. Et par conséquent, lorsqu'on a établi le lexique hébreu-grec on peut s'en servir pour retrouver l'hébreu qui est sous le Nouveau Testament grec, en passant cette fois-ci du grec à l'hébreu.

Dans le passage de l'hébreu au grec il y a, pour parler le langage moderne de la théorie de l'information, perte d'information et donc croissance de l'entropie. Certaines expressions ont été mal comprise, mal traduites. Ces livres du Nouveau Testament grec ont été traduits en latin dans les premiers siècles de notre ère. Là encore, il y a inévitablement diminution de l'information, croissance de l'entropie, déformation, contresens, obscurités. C'est la raison pour laquelle si l'on veut vraiment comprendre la pensée du Maître, il faut remonter à la source. La source, c'est Lui. Or il parlait hébreu et araméen.

La catastrophe commence avec le passage du latin au français. Nous ne prendrons que quelques exemples. Pour traiter la question à fond, il faudrait consacrer plusieurs numéros entiers de *La Voix du Nord* ! Que diraient les lecteurs ?

D'abord, il est absurde d'avoir traduit le grec *kainè diathékè* par nouveau testament. Pour l'enfant des écoles, un testament est un acte notarié authentique par lequel celui ou celle qui s'en va de ce monde exprime ses dernières volontés, lègue son héritage, etc. Les Français ont adopté cette traduction parce qu'ils lisaient en latin *novum testamentum,* qui traduit plus ou moins bien l'expression grecque. Or le grec traduit l'hébreu *berit hadaschah* que l'on trouve dans Jérémie 31, 31, et qui signifie : l'alliance nouvelle. Encore plus malséante a été l'expression : ancien testament, appliquée à la bibliothèque inspirée des prophètes hébreux.

Le terme de *christ* est un simple décalque du latin *christus* qui est à son tour un simple décalque du grec *christos,* lequel traduit un terme hébreu qui signifie : celui qui a reçu l'onction royale, sacerdotale et prophétique. Pour comprendre le sens de cette expression, il faut bien évidemment se reporter aux livres de l'Exode, du Lévitique, de Samuel, aux Psaumes et à toute la Bible hébraïque qui emploie constamment ces termes. Le nom propre du fondateur du christianisme avait un sens pour les Hébreux qui l'entendaient. Quel sens a-t-il pour l'enfant des écoles ?

Le système des traductions françaises consiste à décalquer soit le terme latin des vieilles traductions latines, soit le terme grec. Ainsi le mot *apôtre* est un simple décalque du grec *apostolos,* lequel traduit un mot hébreu qui avait un sens pour ceux qui l'entendaient : celui qui est envoyé. Le mot ange en français est un simple décalque du latin *angélus,* qui décalque un mot grec, *aggelos,* qui

traduit un mot hébreu, lequel signifie : le messager.

Et ainsi de suite pour tous les termes utilisés dans les traductions françaises du Nouveau Testament. En réalité il n'existe pas à proprement parler de traduction en langue française du Nouveau Testament. Il existe des décalques des vieilles traductions latines, ce qui est tout différent.

Demandez à un enfant des écoles ce que signifie pour lui le mot *sacrement.* Ou bien alors posez la même question au ministre de la Culture, ou des Transports. Demandez-leur ce que signifient les mots *rédemption, eucharistie, église,* et ainsi de suite, et vous verrez le résultat. Le mot français *sacrement* est le simple décalque du latin *sacramentum* qui est une traduction défectueuse du grec *mystèrion* qui est une traduction d'un mot hébreu qui signifie : le secret. Un sacrement, c'est un secret intelligible. Le mot français *rédemption* est le simple décalque en langue française du latin *redemptio,* qui traduit un mot grec qui traduit un mot hébreu qui signifie : la libération. Ce mot avait un sens au Xe siècle avant notre ère, alors qu'il existait des marchés aux esclaves. On vendait des esclaves et on pouvait les racheter si on voulait les délivrer. C'est donc une manière de dire des Hébreux pour signifier l'acte de libérer.

Les chrétiens, catholiques, protestants et orthodoxes, auraient en somme besoin d'un petit lexique de poche pour comprendre le sens des mots qu'ils utilisent constamment.

Mais il y a plus grave encore si possible. Non seulement quantité de termes sont strictement inintelligibles pour nos contemporains dans nos soi-disant traductions françaises de la Bible, à cause de cette funeste manie qui consiste à décalquer le terme latin ou grec sous-jacent au lieu de traduire, — mais, bien pire, certaines traductions laissent supposer au lecteur français qu'il comprend ce qu'il lit, alors qu'il est dévoyé par la traduction même. Ainsi les termes hébreux qui ont été traduits en grec par *pistis, pisteuein, pistos,* etc., en français par la *foi, croire,* etc., — ces mots hébreux ne signifient pas du tout ce que signifient les termes français auxquels nous sommes habitués. En français, au XXe siècle, la foi est un assentiment faible, une conviction subjective, qui n'est pas une certitude. La foi est dissociée de l'intelligence. Croire n'est pas savoir. Si l'on croit, c'est que l'on n'est pas certain. En hébreu, les mots de cette famille que nous finissons par traduire par les mots français la foi, croire, etc., ces mots hébreux désignaient et signifiaient une certitude objective de l'intelligence fondée dans la vérité. Et donc lorsqu'on traduit ces termes hébreux par les termes français auxquels nous sommes habitués, nous organisons le contresens. Nous instaurons le quiproquo. Nous installons pour des générations le malentendu. L'auteur de la traduction du Quatrième Évangile a voulu dire que cet homme concret qui est le rabbi galiléen, il est l'Enseignement même de Dieu en sa plénitude. Pour dire cela en hébreu, il a utilisé une expression qui était parfaitement intelligible pour un Hébreu, et qui se trouve malencontreusement traduite en langue française par : le Verbe s'est fait chair, ou : le Verbe a pris chair.

Pour l'enfant des écoles, le verbe, c'est ce genre de mots qui se conjugue. Et dans la langue française d'aujourd'hui, la chair, c'est tout ce qui n'est pas les os. Le mot hébreu qui se trouvait sous cette malencontreuse traduction signifiait à l'oreille d'un Hébreu : l'Homme tout entier. L'Incarnation, ce n'est pas un verbe qui s'enrobe de chair ; c'est Dieu, le Dieu vivant et unique, absolument simple et absolument unique, qui s'unit l'Homme nouveau, c'est l'Homme véritable uni à Dieu véritable. La formule n'est pas de moi, elle est des papes Damase et Léon.

Pour finir, un mot sur l'incroyable traduction du *Pater.* Nous disposons du texte grec. Des savants comme Dalman, Jeremias, Delitzsch, ont reconstitué le texte hébreu et le texte araméen. Comment peut-on demander à des enfants d'apprendre par cœur la traduction : Ne nous laisse pas succomber à la tentation, ou : Ne nous induis pas en tentation. — Tout simplement et comme toujours parce que la seconde traduction est un décalque de la version latine. On a décalqué le latin *tentatio,* ce qui a donné le français : tentation. A l'époque où l'on enseignait encore le latin en 6e, on récoltait un zéro pointé si l'on opérait de cette manière. Le latin *tentatio* traduit un mot grec que nous

lisons dans nos éditions savantes, et ce mot grec à son tour traduit un mot hébreu qui signifie : l'épreuve. Il faut donc traduire conformément au texte grec et au substrat hébreu : Ne nous fais pas venir dans les épreuves, — sous entendu les épreuves de la peste, de la guerre, de la famine, des catastrophes.

En langage de la théorie de l'information, lors du passage du latin au français, l'information a été bloquée, arrêtée. L'information ne passe plus. L'entropie augmente d'une manière vertigineuse. Nos évêques s'arrachent les cheveux et se demandent quelle pastorale utiliser pour faire passer le christianisme à l'humanité païenne. La première chose à faire, c'est de traduire les textes, traduire et non pas décalquer le latin ni le grec. Traduire un texte, c'est faire passer l'information qu'il contient d'une langue dans une autre. Ce n'est pas laisser les mots de la langue précédente à peine modifiés, surtout s'ils ont changé de sens.

A propos de la laïcité : renseignement de la philosophie en France [74]

On pourrait répartir, si on le voulait, l'enseignement de la philosophie dans les universités et dans les lycées en deux parts principales : l'enseignement de l'histoire de la pensée humaine et l'analyse des problèmes philosophiques.

L'histoire de la pensée humaine nous est maintenant connue sur une durée d'environ trente siècles. Les plus anciens textes métaphysiques de l'Inde ancienne datent sans doute du Xe siècle avant notre ère. Les plus anciens philosophes grecs du VIe siècle avant notre ère. Les textes hébreux écrits les plus anciens datent peut-être du XIIe siècle avant notre ère.

Dans l'histoire de la pensée humaine, on peut distinguer des grandes espèces ou, pour parler comme les zoologistes, des phyla. Un phylum, en zoologie, c'est un groupe zoologique. Un groupe zoologique se définit par un certain message génétique.

Dans l'histoire de la pensée humaine, nous connaissons maintenant en Europe la vénérable et ancienne pensée chinoise, avec sa philosophie, sa médecine, ses sciences. La pensée de l'Inde ancienne, avec ses grandes traditions métaphysiques, ses écoles philosophiques, se développe, nous l'avons dit, depuis au moins le Xe siècle avant notre ère.

On pourrait donc supposer, si l'on était suffisamment naïf, que nos étudiants en philosophie, dans nos universités État, universités laïques, vont être initiés méthodiquement, scientifiquement, à la grande et noble histoire de la pensée humaine, dans ses composantes principales, dans ses espèces les plus importantes.

Il n'en est rien. Parcourez toutes les universités de France, regardez les programmes de philosophie, et dites-moi dans quelle université de France on enseigne l'histoire de la pensée chinoise. Je connais une université dans laquelle on enseigne aux étudiants qui le désirent et s'ils le désirent, l'histoire des métaphysiques de l'Inde. Mais peut-être en existe-t-il une deuxième ? Quant à la pensée hébraïque, elle est la grande absente. Il est entendu en France comme en Allemagne que la pensée, c'est la pensée grecque. Les Hébreux n'ont pas le droit à l'existence dans l'enseignement de l'histoire de la pensée en France.

Mais alors, dira mon lecteur naïf, si les étudiants en philosophie de France ne sont pas initiés à l'histoire de la pensée de la Chine ancienne, ni, sauf de rares exceptions, à l'histoire de la pensée des Hébreux, au moins doivent-ils être initiés d'une manière scientifiquement complète et particulièrement soignée à l'histoire de la pensée européenne.

Il n'en est rien. L'histoire de la pensée européenne commence, telle est du moins la convention généralement admise, avec les plus anciens philosophes grecs, autour du VIe siècle avant notre ère. Mais vers le Ier siècle de notre ère, il y a eu une rencontre entre la pensée d'origine hébraïque et la pensée grecque. Si l'on n'a jamais étudié, comme c'est le cas généralement dans les universités de France, le grand courant de la pensée hébraïque, qui remonte au moins jusqu'au XIXe siècle avant notre ère, on ne peut, bien évidemment, rien comprendre à ce qui s'est passé lorsque les deux courants, les deux fleuves, celui de la pensée grecque et celui de la pensée hébraïque, se sont rencontrés.

Je dois à mon lecteur naïf la vérité : en France, dans les universités État, et depuis des générations, on saute généralement de Platon à Descartes. Comme Platon vivait au Ve siècle avant notre ère, et Descartes au XVIIe siècle de notre ère, cela nous fait un saut périlleux sans filet d'environ

---

[74] *La Voix du Nord,* 29 et 30 décembre 1982.

vingt et un siècles. Mais il faut être juste : Aristote est parfois au programme. Cela ne fait plus que vingt siècles d'écart. Et alors si, comme cela arrive, très rarement, mais cela arrive, si le philosophe païen Plotin, qui vivait au IIIe siècle de notre ère, se trouve être inscrit au programme, nous n'avons plus que quatorze siècles de saut périlleux.

Mais la période qui va du Ier siècle à Descartes, est généralement oubliée, omise, négligée, laissée de côté et considérée comme nulle et non avenue. C'est dans cette période qui va du Ier aux XIVe et XVe siècles que l'on a vu fleurir les œuvres de saint Irénée de Lyon, de Clément d'Alexandrie, d'Origène d'Alexandrie, de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, du bienheureux Jean Duns Scot, et bien d'autres.

Tous ces saints, décidément, ne sont pas assez laïcs. Aussi n'ont-ils pas le droit d'être enseignés dans les universités de France, sauf de très rares exceptions, que l'on doit pouvoir compter sur deux ou trois doigts d'une seule main.

Et lorsqu'on en vient au XXe siècle, on assiste, comme c'est étrange, au même phénomène. Dans les universités de France, en guise de philosophie moderne, on enseigne Marx, Freud, Nietzsche et Heidegger. A moins que ce ne soit Nietzsche, Heidegger, Marx et Freud. Vous avez seize combinaisons possibles. Nos étudiants jouissent donc d'un large choix et la liberté de la conscience, la liberté de la pensée, se trouve respectée.

Mais voyez-vous, des métaphysiciens chrétiens comme Maurice Blondel, Jacques Maritain ou d'autres, n'ont pas le droit à l'existence. Ils ne sont pas enseignés. Ils ne sont pas non plus suffisamment laïcs. Le grand Bergson lui-même se trouve refoulé, écarté, passé sous silence. Cela est bien naturel : il n'était pas athée.

Si vous voulez vous assurer de ce qui se passe dans l'enseignement de l'histoire de la philosophie en France, allez dans une librairie. Demandez à consulter et à feuilleter une certaine Histoire de la Philosophie en huit tomes. Prenez le tome consacré au XVIIe siècle. Vous allez tout d'abord vous frotter les yeux. Puis vous allez appeler le libraire en disant : il doit manquer des pages dans ce volume. Enfin vous vous rendez à l'évidence. Dans cette Histoire de la Philosophie en huit tomes, qui se vend fort bien depuis de nombreuses années, dans le tome consacré au XVIIe siècle, Pascal a été supprimé, éliminé, passé sous silence. Même dans la table des matières il n'en est pas question et il n'est pas cité à l'index des noms propres. Vous ne me croyez pas ? Vous avez raison. Allez vérifier par vous-mêmes. Et par la même occasion, demandez à voir le tome consacré au XXe siècle. Vous y trouverez les copains et les copains des copains de celui qui a dirigé l'entreprise. Mais Maurice Blondel, le métaphysicien chrétien, n'a jamais existé. Il n'est même pas nommé. Jacques Maritain non plus. Etienne Gilson non plus, et ainsi de suite.

* * *

Nous avons vu dans notre précédente chronique comment on enseigne l'histoire de la philosophie en France. On supprime la pensée de la Chine. On supprime généralement l'histoire de la pensée de l'Inde. On supprime l'histoire de la pensée des Hébreux : ils ne sont pas laïcs. On saute à pieds joints de Platon ou d'Aristote à Descartes. On supprime les grands siècles de la pensée chrétienne, de la pensée juive, de la pensée arabe. Ces siècles ne sont pas assez laïcs. Et quand on arrive au XXe siècle, on supprime de nouveau les auteurs qui ne plaisent pas. Par le plus grand des hasards, il s'agit des métaphysiciens chrétiens, qui sont éliminés. Laïcité oblige.

Voyons maintenant comment on enseigne la philosophie elle-même, c'est-à-dire comment on procède à l'analyse des problèmes philosophiques.

Il est entendu par la majorité des professeurs de philosophie régnants que l'analyse des problèmes métaphysiques est impossible, que la métaphysique est morte. Qu'ils soient kantiens,

positivistes, néopositivistes, marxistes, nietzschéens, heideggeriens ou freudiens, l'immense majorité de nos professeurs de philosophie pensent que la métaphysique est impossible, ou bien qu'elle est morte, ou bien qu'elle est dépourvue de signification. Les problèmes métaphysiques n'ont pas de sens. Et par conséquent ils sont progressivement éliminés des programmes, refoulés dans les ténèbres extérieures.

On élimine les auteurs qui ne plaisent pas et on élimine les problèmes qui ne plaisent pas. Ce sont des problèmes métaphysiques. Et les auteurs éliminés sont des métaphysiciens qui pensaient que l'analyse rationnelle des problèmes métaphysiques est possible.

Il existe deux sortes d'antichristianisme, celui qui vient de la gauche, de Marx, Proudhon, Bakounine, et celui qui vient de la droite, de Nietzsche et de Heidegger. A mon avis celui de droite est pire encore que celui de gauche. Mais cela se discute. C'est une question d'appréciation. Quoi qu'il en soit, lorsque ces deux sortes d'antichristianisme, celui qui vient de la gauche et celui qui vient de la droite, se rejoignent et se conjuguent, comme c'est le cas dans la France d'aujourd'hui, le résultat est merveilleux. C'est la suppression de la pensée chrétienne. Car, sur ce point au moins, les disciples de Marx et les disciples de Nietzsche le maître à penser de Hitler sont d'accord : les affreux qu'il faut éliminer à tout prix, ce sont les penseurs chrétiens. On les supprimera donc de l'enseignement et de l'histoire de la Philosophie. Les étudiants n'en entendront jamais parler. Derrière le Rideau de Fer, en Pologne par exemple, on se croit obligé de faire donner la police ou l'armée. Mais en France, nos petits maîtres qui règnent incontestablement dans la presse, dans les universités, à la radio et à la télévision, ont trouvé une arme beaucoup plus puissante : ils font le vide. Cela fait moins de bruit et c'est plus efficace.

Jusqu'en l'année 1968, il y avait à la Sorbonne, à la Faculté des Lettres, une chaire consacrée à l'Ancien Testament. Elle a été tenue par le grand savant que fut Édouard Dhorme, puis par Dupont-Sommer. Elle est disparue sans laisser d'adresse. Il y avait aussi une chaire consacrée au Nouveau Testament. Elle fut tenue par Goguel, puis par Oscar Cullmann. Depuis 1968, elle est disparue sans laisser d'adresse. Parcourez toutes les universités État de France. Vous verrez qu'on y enseigne la littérature française, la littérature anglaise, la littérature espagnole, la littérature allemande, la grecque, la latine. Mais il n'est pas question d'enseigner la littérature hébraïque. Goethe et Shakespeare, Sophocle, Euripide, Eschyle, oui. Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, non. Ils doivent ne pas être assez laïcs.

Dans chaque université allemande, vous avez une chaire consacrée à l'Ancien Testament et tenue par un savant protestant ; une autre tenue par un savant catholique. Une chaire consacrée au Nouveau Testament tenue par un savant protestant, et une autre tenue par un savant catholique. Parcourez les universités de France et si vous trouvez une chaire Écriture sainte, voulez-vous m'envoyer une carte postale ?

Ainsi donc la grande tradition biblique, la pensée juive et la pensée chrétienne qui lui font suite, sont systématiquement éliminées de l'enseignement dans les universités État en France, à l'exception de Strasbourg qui a un régime particulier.

C'est cela la laïcité réelle, la laïcité de fait. Il existe plusieurs sens des mots laïc, laïcité. Il existe des sens spéculatifs et utopiques. Mais le sens réel c'est : l'élimination de la pensée chrétienne, par tous les moyens, l'élimination des auteurs, l'élimination des problèmes.

Je laisse le soin à un collègue historien de nous raconter comment, en France, dans les universités, dans les lycées et collèges, dans les écoles communales, on enseigne l'histoire. Cela mérite le détour.

1983

La catéchèse [75]

Le mot français *catéchèse* est un simple décalque, mais non une traduction, du mot grec *katèchèsis* qui signifie : action d'instruire de vive voix. Ce vieux mot grec provient du verbe *katèchéo* qui signifiait : retentir, résonner, faire retentir aux oreilles. On reconnaît le vieux mot grec *échos,* le bruit, le son.

On se demande pourquoi nous utilisons dans notre langue française d'aujourd'hui ce mot décalqué du grec, puisque les enfants de France n'apprennent plus, sauf de rares exceptions, la langue grecque, et qu'en conséquence ils ne comprennent pas le sens de ce terme, ni les dames catéchistes non plus d'ailleurs.

En langage moderne, la catéchèse, c'est la communication de l'information, du message, de l'enseignement, par la voie orale. Cela ne s'applique donc pas à la voie écrite, sauf distorsion du sens du mot.

De quoi s'agit-il ? Le christianisme est une doctrine, parmi d'autres qui recouvrent aujourd'hui la planète Terre : le bouddhisme, le marxisme, le taoïsme, l'islam, et bien d'autres. Cette doctrine qui est le christianisme a un contenu, et ce contenu il s'agit de l'enseigner, de le communiquer aux nouvelles générations, afin que celles-ci le communiquent aux générations suivantes, et ainsi de suite. Car si on n'enseigne pas le christianisme, si on ne communique pas à la nouvelle génération d'aujourd'hui le contenu du christianisme, alors il va disparaître. C'est simple.

Aussitôt j'entends un ouragan de protestations : Le christianisme n'est pas une doctrine ! Il est une vie ! Il n'a pas de contenu intelligible ! Il suffit de témoigner, s'engager, etc.

Si le christianisme n'est pas une doctrine, s'il n'a pas de contenu intelligible, alors en effet il n'y a rien à enseigner, et le catéchisme est inutile. Il n'a pas de raison d'être. Il suffit de s'engager dans un bon parti politique, dans un bon syndicat, afin de témoigner et ne pas oublier, lorsqu'on se réunit, de partager des expériences de vie.

Or lorsqu'on lit les Livres hébreux que l'Église reconnaît comme étant sa propre source d'information, de science et de connaissance, lorsqu'on lit les livres de la Nouvelle Alliance dans lesquels l'Église reconnaît ses sources de connaissance et d'intelligence, lorsqu'on lit les Pères de langue grecque, les Pères de langue latine, les grands docteurs du Moyen Age, les grands théologiens mystiques comme saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, lorsqu'on lit les textes et les actes, les définitions et les enseignements des vingt et un conciles œcuméniques, on s'aperçoit sans peine que l'Église qui a son centre d'autorégulation à Rome, et bien d'autres églises avec elle, prétend avoir une doctrine, une certaine doctrine qui n'est pas quelconque, et qui n'est pas compatible avec n'importe quoi. L'Église prétend qu'elle pense quelque chose, qu'elle sait quelque chose, qu'elle espère quelque chose, qu'elle attend quelqu'un.

Une première question à traiter est donc de savoir si le christianisme a un contenu et un contenu intelligible, oui ou non. Il suffit de regarder les vingt siècles de l'histoire du christianisme pour constater que oui. Par conséquent, la question n'est plus de savoir si le christianisme a un contenu intelligible, oui ou non, puisque cela est évident. La question est maintenant de savoir comment communiquer aux enfants ce contenu intelligible, à savoir cette doctrine qui a un contenu et qui s'adresse à l'intelligence. Je dis bien à l'intelligence et non pas aux doigts de pied.

La première condition requise pour communiquer aux enfants et aux adolescents le contenu de la doctrine chrétienne, afin qu'ils communiquent eux-mêmes ce contenu intelligible aux générations ultérieures, c'est que l'exposition de cette doctrine soit intelligible. Or, dans l'état actuel

[75] *Voix du Nord,* 23 mars 1983.

des choses, il ne l'est pas, pour une raison très simple que nous avons évoquée dans une chronique antérieure et récente (cf. p. 353), c'est que les mots utilisés pour l'exposition de la doctrine chrétienne n'ont plus de sens pour nos contemporains, parce que ces mots apparemment français sont en fait de simples décalques de mots latins ou de mots grecs, et nos contemporains ne connaissent plus ni la langue latine ni la langue grecque. Et d'ailleurs ces mots latins et grecs traduisaient eux-mêmes des mots hébreux, et nos contemporains chrétiens n'apprennent pas généralement la vieille langue hébraïque. Nous avons pris l'exemple des mots tels que Christ, nouveau testament, église, apôtre, rédemption, sacrement, scandale, etc., qui n'ont aucun sens pour un petit Français qui va à l'école communale ou à l'école privée. On a oublié de traduire ces mots. Le christianisme est donc d'abord pour un enfant, comme pour ses parents, un jargon constitué de termes inintelligibles ou, ce qui est encore pire, de termes dont il croit comprendre le sens alors que le sens des mots s'est déformé à travers les siècles en sorte qu'il a un tout autre sens aujourd'hui qu'au temps où les théologiens du Moyen Age l'utilisaient. Combien de dames catéchistes pensent à expliquer aux petits enfants, lorsqu'elles enseignent la théologie trinitaire, que le terme de personne, en théologie trinitaire, ne signifie pas du tout ce que signifie le terme de personne aujourd'hui en langue française contemporaine. Aujourd'hui en français une personne est un être, un individu, doué de liberté, de conscience, d'autonomie, de volonté propre, et distinct des autres personnes. Lorsque saint Augustin, saint Thomas d'Aquin ou le bienheureux Jean Duns Scot utilisaient le terme latin de persona, ils avaient soin de dire, ou d'écrire, et de préciser, qu'une persona ce n'est pas un être autonome, ayant sa volonté propre, sa liberté propre, sa conscience propre, mais une pure relation.

La première condition requise, donc, pour enseigner aux enfants et aux adolescents la doctrine chrétienne, c'est-à-dire le christianisme avec son contenu — car que serait le christianisme dans son contenu intelligible — la première condition, c'est de traduire les mots, afin qu'ils reprennent un sens, afin qu'ils revivent, afin qu'ils communiquent, qu'ils véhiculent, qu'ils transmettent l'information qu'ils contiennent.

Il faut d'abord, bien évidemment, traduire correctement les livres de la Nouvelle Alliance.

La deuxième condition requise pour communiquer aux enfants et aux adolescents le contenu de la doctrine chrétienne, après que l'on aura traduit les mots dans lesquels et par lesquels cette doctrine est enseignée, la seconde condition est que les enfants et les adolescents aperçoivent, avec leur intelligence, que cette doctrine est cohérente, qu'elle tient debout, qu'elle est intelligible, c'est-à-dire pensable. Une fois qu'on aura traduit correctement les mots, encore faut-il expliquer le sens, le contenu des termes utilisés, exactement comme en mathématiques d'ailleurs, ou en physique, ou dans toute autre science. Et puis il faut montrer que cette doctrine est un ensemble, qu'elle constitue une théorie générale du Réel, et que cette théorie générale du Réel a un sens, que ce n'est pas du galimatias, ni de la magie noire, ni de la mentalité prélogique.

Là encore, j'entends un ouragan de protestations, car ceux qui vont répétant depuis plusieurs générations déjà que le christianisme n'est pas une doctrine et qu'il n'a pas de contenu intelligible vont protester encore plus fort en lisant l'expression : théorie générale du Réel. — C'est évidemment ce que le christianisme a toujours été depuis le commencement et c'est ainsi que les Pères de langue grecque et les Pères de langue latine l'ont compris. Le christianisme est une vision du monde, et une vue de l'ensemble du Réel, différente du bouddhisme, du marxisme, et de toute autre doctrine, puisque les autres doctrines ont aussi un contenu et un contenu intelligible.

La troisième condition requise pour communiquer aux enfants et aux adolescents le contenu de la doctrine chrétienne, c'est non seulement que les mots utilisés aient un sens pour eux — il faut donc les leur expliquer un à un, — non seulement leur montrer que le christianisme est une doctrine qui a un contenu, un contenu cohérent, un contenu qui se tient, — mais de plus il faut leur montrer que

cette doctrine est vraie.

De nouveau, et plus que jamais, une tempête de protestations !

Et pourtant il est bien évident que vous ne ferez pas avaler à des enfants et à des adolescents une doctrine que vous avez rendue inintelligible tout simplement parce que vous avez oublié de traduire les mots qui sont chargés de communiquer le contenu de cette doctrine, — vous ne ferez pas avaler aux enfants et aux adolescents cette doctrine qui est le christianisme si elle n'a pas de sens, et vous ne la leur ferez pas avaler si vous n'avez pas su montrer qu'elle est vraie.

Car ces enfants et ces adolescents à qui vous prétendez enseigner le catéchisme, ils vont être formés de plus en plus par les sciences expérimentales et ils vont apprendre de mieux en mieux quelles sont les conditions requises pour accorder son assentiment à une théorie scientifique. — Le christianisme n'est pas une théorie scientifique ! s'écrie-t-on de toutes parts. — Le christianisme n'est pas une théorie physique, mais il est une théorie générale du Réel passé, présent et à venir. Il professe que cet Univers-ci, celui qu'étudie l'astrophysique, a été créé, et que cette création-ci, celle qu'étudient les sciences de l'Univers et de la nature, va vers un terme qui est réalisé en la personne de Celui qui est selon l'expression du pape Léon, l'Homme véritable uni à Dieu véritable.

Et donc les enfants et les adolescents à qui vous allez exposer la doctrine chrétienne, si vous l'exposez correctement et complètement, depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis l'article un, à savoir la Création, jusqu'à l'achèvement de la Création et la venue de Celui en qui la Création va trouver son achèvement, — les enfants et les adolescents vont vous demander des comptes. Ils vont vous demander comment vous savez que tout cela est vrai, et même certainement vrai, sur quoi reposent vos affirmations, vos assertions, qui sont les affirmations et les assertions de l'Église Et vous devrez leur répondre, car si vous ne leur répondez rien, ils s'en iront ailleurs chercher une certitude que vous n'aurez pas su leur communiquer.

On ne communique pas la foi, parce que la foi est la certitude de l'intelligence humaine qui voit avec ses yeux que cela est vrai : c'est la définition hébraïque de la foi et c'est celle du Nouveau Testament.

Mais ce qu'on peut communiquer, c'est l'objet de l'assentiment de l'intelligence, à savoir la doctrine chrétienne elle-même, si vous l'exposez correctement, complètement, et si vous n'oubliez pas d'enseigner sur quoi elle repose, cette doctrine. Car cette doctrine qui est le christianisme repose sur des faits, et des faits objectifs que l'intelligence peut et doit discerner : le fait de la Création, qui n'a jamais été aussi lisible et discernable qu'aujourd'hui en cette fin du XXe siècle ; — le fait de la Révélation qu'il faut exposer et expliquer à partir de ce fait qui est le peuple hébreu ; — le fait de l'Incarnation ou, en langage plus technique, le fait de l'union hypostatique, c'est-à-dire le fait historique et qui fut objet d'expérience, à savoir l'union de l'Homme véritable à Dieu véritable, dans l'unité d'une personne concrète, sans confusion, sans mélange. Voilà les faits d'où il faut partir pour enseigner correctement le catéchisme, c'est-à-dire la doctrine chrétienne.

Car enseigner le catéchisme, ce n'est rien d'autre, bien évidemment, que d'enseigner la théologie chrétienne à des enfants. — Nouveau tumulte, nouvelles protestations ! — On peut parfaitement, à des enfants très jeunes, enseigner Dieu créateur. C'est même la première chose qu'ils soient en mesure de comprendre fort bien. Et il n'y a pas du tout lieu de renvoyer la Création à la fin de l'ouvrage comme dans tel livre français récent. — On peut parfaitement à des enfants très jeunes enseigner le fait de la révélation de Dieu à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Moïse, aux prophètes. On peut fort bien, à des enfants très jeunes, expliquer qu'en la personne de notre Seigneur Dieu incréé s'est uni, sans confusion, sans mélange, l'Homme créé. Et donc on peut très bien, au catéchisme, enseigner une christologie orthodoxe, qui ne soit ni docète ni monophysite ni nestorienne.

La dernière condition requise pour enseigner le catéchisme, c'est-à-dire la doctrine chrétienne aux enfants et aux adolescents, c'est que la doctrine exposée soit à leurs yeux désirable et

belle, désirable parce que belle. Cela dépendra de la réalisation des conditions précédentes : si les mots ont été traduits, ou non, et si les enfants comprennent le sens des mots que vous utilisez, ou non ; — si la doctrine chrétienne se présente comme une théorie générale du Réel intelligible, consistante, qui va de la Création à son terme, à sa finalité ultime, qui est, selon l'expression des Pères de langue grecque, la divinisation de l'Homme ; — si cette théorie générale du Réel a pour elle des garanties objectives qui feront que l'assentiment de l'intelligence à cette théorie qui est la doctrine chrétienne soit une certitude : c'est cela la foi au sens biblique du terme. La doctrine sera désirable et désirée si et seulement si elle a été bien exposée, complètement exposée, depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga, depuis la Création jusqu'à la finalité ultime de la Création.

L'assentiment à cette doctrine qui est le christianisme restera libre, car tout assentiment est libre. Personne n'est tenu, personne n'est obligé, personne n'est contraint de se tourner vers ce qui est vrai. Et l'assentiment restera un don de l'Esprit saint, parce que c'est l'Esprit saint, à savoir l'Esprit de Dieu, à savoir Dieu qui est Esprit, qui donne l'intelligence, comme il donne la vie et l'être.

Mais vous, catéchistes, vous aurez fait votre possible pour que la doctrine ait été exposée correctement. Vous aurez ôté les obstacles qui empêchent l'intelligence d'accéder au trésor qui est sa nourriture, les obstacles qui ont fait buter et tomber les intelligences depuis des générations. L'obstacle sur lequel on bute, et qui fait tomber, c'est précisément ce que signifie le mot hébreu qui a été traduit en grec, dans les Livres de la Nouvelle Alliance, par *skandalon,* et que bien entendu nos traducteurs ont laissé sous la forme : scandale, qui ne veut plus rien dire du tout.

Enlever les obstacles à l'intelligence du christianisme, c'est enlever les scandales. Mettre des obstacles devant les intelligences des enfants, en sorte qu'ils ne puissent pas accéder au trésor qui leur est destiné : on sait ce que le fondateur du christianisme dit de ceux qui font cela.

La Résurrection [76]

Le mot français *résurrection* est, comme c'est l'habitude pour la plupart des termes théologiques, un simple décalque du mot latin *resurrectio.* Le mot latin *resurrectio* est une traduction du grec *anastasis.* Le mot grec *anastasis* signifie, en grec classique, préchrétien, l'action d'élever ou l'action de se lever après le sommeil, l'action de se relever après une chute. Il se rattache au verbe grec *anistèmi* qui signifie : faire se lever, se lever. Le verbe grec *anistèmi* traduit l'hébreu : *qum* (prononcer *quoum)* qui veut dire : se lever. *Talitha koumi* signifie : petite fille, lève-toi !

Dans le judaïsme des derniers siècles qui ont précédé le commencement de l'ère chrétienne, certains textes indiquent que dans certains courants ou groupements du judaïsme une représentation prend forme et se développe : à la fin des temps, les morts qui sont couchés dans les tombeaux se relèveront. On rattache d'habitude au courant pharisien cette représentation, et sans doute à juste titre. Les Sadducéens, qui représentaient un autre courant, un autre groupement et qui avaient des adeptes en grande partie dans les hautes castes ou classes sacerdotales, semblent avoir combattu et rejeté cette représentation de leurs frères appartenant au mouvement ou au courant pharisien. Qu'est-ce qu'ils rejetaient, qu'est-ce qu'ils critiquaient, les Sadducéens ? Est-ce l'idée que les morts vivront dans la durée à venir, *olam ha-bah* comme disaient les théologiens ? Ou bien est-ce la représentation de leurs collègues théologiens appartenant au parti pharisien ? Car cette représentation semble conduire la pensée ou du moins l'imagination à l'idée d'une résurrection physique, corporelle. Les morts sont couchés dans les tombeaux, ils vont se relever, hébreu *qum,* et donc ils seront corporels après comme ils l'étaient avant.

Quoi qu'il en soit de ce point, qui n'est pas éclairci, à ma connaissance du moins, à cette heure, à savoir : quelle était précisément la pensée des docteurs appartenant au parti sadducéen ? — il nous reste une discussion entre le rabbi galiléen Ieschoua *ha-nôzeri* (que nous nous gardons bien de traduire par : de Nazareth, car c'est un contresens de plus) et les docteurs théologiens appartenant au parti ou au groupe des Sadducéens. Cette discussion est rapportée par les Évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, mais non celui de Jean. Dans cette discussion, le rabbi galiléen fait la critique de la représentation ou de l'imagination selon laquelle, après la résurrection, il en serait comme auparavant. Il explique, il enseigne qu'après la résurrection, c'est-à-dire la relevée des morts, les hommes et les femmes ne se marieront plus comme avant. Par conséquent, nous changerons d'ordre. Nous changeons de régime. Nous passons de l'ordre biologique, que nous connaissons aujourd'hui et maintenant, à un ordre ou régime nouveau. D'autre part, le rabbi galiléen affirme fortement que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est le Dieu des vivants et non pas le Dieu des morts, ce qui signifie en clair qu'Abraham, Isaac et Jacob sont actuellement, aujourd'hui, vivants. Par conséquent la mort physique ou empirique n'est pas le terme ou la fin de l'existence. La mort physique ou empirique n'est pas identique à l'annihilation de l'être ou de la personne. Juste avant de mourir, quelques instants avant de mourir, le rabbi galiléen dit à celui qui est crucifié lui aussi à côté de lui : Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis. Ce qui signifie en clair que lui, le rabbi galiléen qui parle, sera vivant aujourd'hui même après sa mort, vivant d'une manière non empirique pour nous qui sommes sur la planète, et que son compagnon, lui aussi, sera vivant, d'une manière qui ne sera pas non plus perceptible physiquement. Il semble donc que le rabbi galiléen critique ou tout au moins qu'il modifie la représentation de la théologie du groupe des docteurs pharisiens. Ceux-ci pensaient, si nous les comprenons bien d'après les textes qui nous restent d'avant notre ère, qu'à la fin des temps les morts se relèveront. Le rabbi galiléen enseigne expressément sur la croix qu'aujourd'hui même

[76] *La Voix du Nord,* 31 mars, 1er avril et 2 avril 1983.

celui qui meurt et qui est apte à la vie éternelle entre dans le régime de la vie éternelle.

Le rabbi galiléen a été déposé le vendredi soir, le soir de la préparation de la fête du lendemain, dans un tombeau tout neuf, par Joseph d'Arimathée et par Nikodème, un docteur appartenant au groupe des théologiens pharisiens qui avait été le voir, la nuit, plusieurs années auparavant et qui avait discuté avec lui d'un problème de théologie. Le rabbi galiléen lui avait enseigné la nécessité de la nouvelle naissance pour pouvoir entrer dans l'économie de le nouvelle Création, c'est-à-dire la vie, qui est la vie même de Dieu. Joseph et Nikodème enveloppent le rabbi mort dans un *sadin,* c'est-à-dire une grande toile de lin, ou une robe de lin. Nous avons déjà dit, dans une chronique antérieure (cf. p. 323), que le mot grec *othonia* ici utilisé est l'une des traductions possibles du mot hébreu *sadin,* qui est aussi traduit, dans d'autres textes, par le mot grec *sindôn. Sindôn* et *othonia* sont donc deux traductions du même mot hébreu.

Le rabbi mort est déposé à la hâte dans ce tombeau tout neuf qui se trouvait dans un jardin, proche de l'endroit où le rabbi galiléen avait été crucifié par les soldats romains, à la hâte parce qu'il n'y avait plus le temps nécessaire pour procéder à l'ensevelissement rituel, à cause du sabbat et de la fête qui commençait.

Le jour qui suit le sabbat, au petit jour, il faisait encore nuit, des femmes viennent pour procéder à l'ensevelissement rituel. Elles constatent que la lourde pierre qui avait été roulée pour fermer l'entrée du tombeau, avait été ôtée. Elles courent avertir Simon surnommé Kêphas, c'est-à-dire le Rocher, par son rabbi, et un autre disciple, qui ne veut pas dire son nom lorsque son livre est écrit ni lorsqu'il est traduit de l'hébreu en grec. Pourquoi ne veut-il pas dire son nom ? Pour une raison très simple : c'est qu'au moment où son livre est traduit de l'hébreu en grec, il est menacé de mort, il est en danger de mort, comme beaucoup d'autres, comme par exemple Stéphanos qui va être mis à mort à coups de pierres peut-être en l'année 36, ou comme Jacques le fils de Zébédée qui est décapité par l'ordre du roi Hérode Agrippa Ier, l'héritier du royaume d'Hérode le Grand, sans doute en l'année 44, peu de temps avant sa mort, ou encore comme l'autre Jacques, celui qui est appelé le frère du Seigneur, mis à mort en 62, précipité du haut du Temple et achevé à coup de massue par un foulon.

Il n'y a en effet aucune raison valable de supposer, je veux dire aucune raison scientifique, que le Quatrième Évangile a été composé, comme le disent un grand nombre de critiques, une majorité de critiques, tout à la fin, dans les dernières années du Ier siècle ou dans les premières années du IIe siècle. Par contre il y a toutes les raisons de penser que le Quatrième Évangile a été composé en hébreu tout aussitôt après les événements de l'année 30, et traduit en grec peu de temps après, pour les frères et les sœurs des communautés judéennes du bassin de la Méditerranée qui suivaient la doctrine, l'enseignement et la personne du rabbi galiléen, et qui ne savaient pas lire la langue hébraïque. De même que dans toutes les synagogues du bassin de la Méditerranée, pour les frères et les sœurs qui ne lisaient pas l'hébreu, la traduction grecque que nous appelons celle des Septante était utilisée et donc répandue, de même il a fallu traduire très vite, aussitôt, pour les frères et les sœurs des synagogues de la Diaspora (c'est-à-dire de la Dispersion) qui suivaient maintenant la personne et l'enseignement du rabbi galiléen, il a fallu traduire le plus rapidement possible les Évangiles dont le texte original était en hébreu, ce qui peut se démontrer aisément. On peut même démontrer par des indices certains que la traduction de Évangile de Matthieu et même celle de Évangile de Luc supposent un milieu d'origine juive et non païenne.

* *

Le premier jour qui suit le jour du sabbat, donc, Simon surnommé le Rocher (en araméen *Kêphas)* par son rabbi, et l'autre disciple, qui ne veut pas dire son nom, courent ensemble vers le

tombeau. Ils couraient tous les deux ensembles. L'autre disciple, celui qui ne veut pas dire son nom dans ce livre ni dans la traduction en langue grecque de ce livre, court plus vite que Pierre et il entre le premier dans le tombeau. Il se penche, et il voit le *sadin,* la toile de lin ou la robe de lin dans laquelle le rabbi avait été enveloppé à titre provisoire par Joseph et Nikodème, il voit cette toile de lin posée là, disposée. Sur ce point, à savoir sur le mot grec que nous avons traduit par *posé là,* disposé, les traducteurs ne sont pas d'accord. Ils se disputent en ce moment même sur la question de savoir comment il faut traduire ce mot grec. Nous avons retrouvé le mot hébreu qui se trouvait sous ce mot grec.

Le disciple qui ne veut pas dire son nom regarde le *sadin* qui est là, mais cependant il n'entre pas dans le tombeau.

Voici Pierre qui arrive lui aussi. Lui, Pierre, il entre dans le tombeau. Il regarde, il examine, il contemple le *sadin* qui est posé là. Il regarde aussi, il examine, il considère le linge appelé *soudarion* en grec, c'est-à-dire un linge suffisamment grand qui servait à s'essuyer le visage s'il était en sueur (latin *sudarium),* à peu près ce que nos grands-pères et grand-mères appelaient mouchoirs. Ce linge était sur la tête du rabbi mort. Faut-il comprendre que ce linge était posé sur sa figure ? Ou bien sur son crâne ? Ou bien qu'il faisait le tour de la tête pour tenir la mâchoire du mort fermée ? Là encore les savants exégètes hésitent, car plusieurs interprétations sont possibles.

Quoi qu'il en soit de ce point, l'auteur du Quatrième Évangile nous dit que ce linge, appelé en grec *soudarion,* qui était sur la tête du rabbi mort, n'était pas posé, ou disposé avec le *sadin,* la grande toile de lin ou robe de lin, — mais enroulé à part. Faut-il traduire : il était resté enroulé, comme il l'était lorsqu'il tenait la mâchoire du mort ? C'est possible.

Le texte ajoute trois mots grecs que nous sommes bien obligés de traduire : dans un seul lieu.

Les exégètes s'arrachent les cheveux pour savoir comment traduire ces trois mots, et ce qu'ils signifient dans cette phrase.

Ces trois mots grecs, *eis hena topon,* je les ai retrouvés dans la traduction grecque du livre de l'Ecclésiaste deux fois. Et ils traduisent une expression hébraïque : *el maqôm ehad,* qui, dans ces deux textes, signifie : le tombeau.

Je me demande donc si ces trois mots grecs qui donnent du fil à retordre aux exégètes ne sont pas la traduction d'une expression hébraïque devenue classique, pour ne pas dire proverbiale, au Ier siècle, et signifiant tout simplement : le tombeau.

Alors l'autre disciple, celui qui ne veut pas dire son nom, celui qui était arrivé le premier au tombeau, entre lui aussi dans le tombeau.

Il entre, il regarde, et il a été certain que cela est vrai. Quoi ? — Que le Seigneur est relevé d'entre les morts.

Il faut en effet se garder de traduire le mot grec *episteusen* par l'expression française : il a cru que... tout simplement parce que le verbe français *croire* indique un assentiment faible, un assentiment mou. Le verbe grec ici utilisé, et souvent dans le Quatrième Évangile, traduit une racine hébraïque qui signifie, qui désigne la certitude objective de l'intelligence en face de la vérité. Il faut donc traduire, pour ne pas trahir le texte : il fut certain de la vérité de...

L'auteur du Quatrième Évangile ajoute : En effet, ils n'avaient pas connu l'écriture (Écriture sainte) qui enseignait pourtant qu'il va, lui, le roi oint par Dieu, se relever d'entre les morts.

Par conséquent l'auteur du Quatrième Évangile enseigne expressément que Pierre et lui ont été certains du fait de la Résurrection à cause de ce qu'ils ont vu à ce moment-là, et non pas à cause des textes des prophètes et des Psaumes qui enseignaient que le Saint de Dieu ne verrait pas la corruption.

La question, pour nous, en cette fin du XXe siècle, est donc de savoir : qu'est-ce qu'ils ont vu, l'un et l'autre et qui a entraîné ou causé en eux la certitude du fait de la Résurrection, avant même de voir de leurs yeux leur Seigneur ressuscité ?

Cette question est ouverte et chacun peut y réfléchir. Est-ce simplement les linges, le *sadin* et le *soudarion,* qui leur ont fourni les raisons de penser que leur Seigneur qui était mort vendredi soir, est aujourd'hui relevé d'entre les morts ? Est-ce seulement la disposition des linges qui a causé en eux cette certitude ? Quel a été leur raisonnement ? Quelle a été leur induction ? Qu'est-ce qu'ils ont vu et comment ont-ils raisonné pour parvenir à leur conclusion certaine ? Est-ce qu'ils ont vu quelque chose dont il n'est pas fait mention dans ce texte ? L'hypothèse n'est pas absolument exclue. Ce qui est sûr, c'est que le *sadin* et le *soudarion* comportaient quelque chose qui suffisait à constituer une preuve, entraînant la certitude.

Je signale à ce propos, et à l'intention de nos lecteurs qui s'intéressent au Suaire de Turin, que si l'on regarde comme je le fais, par transparence, la pellicule de la photographie du Suaire de Turin, sur l'arcade sourcilière gauche, dans l'une des deux positions possibles, on lit distinctement les lettres hébraïques, *yod, schin, aïn,* c'est-à-dire Yeschoua, le nom hébreu qui a donné en grec *lèsous,* en latin *Jésus.* Si l'on retourne la pellicule, on voit les mêmes caractères, sur l'arcade sourcilière droite et on lit donc, de droite à gauche : *aïn, schin, yod.*

A cause de la pente des lettres, la question est de savoir si ces caractères ont été écrits de droite à gauche ou de gauche à droite. Ont-ils été écrits, ces caractères, par un scribe hébreu ? ou par un païen qui avait appris à lire et à écrire les caractères hébreux et qui aurait inscrit ces caractères — sur quoi ? je ne sais pas — en écrivant de gauche à droite ?

* * *

Que signifie la Résurrection du point de vue philosophique, du point de vue de la théorie générale du Réel, du point de vue de notre vision générale du monde ?

Elle signifie, si le fait est établi, bien établi, par les manifestations personnelles du rabbi galiléen à ses disciples, dont le rabbin pharisien Schaoul, celui que nous appelons Paul — elle signifie que la Création ne se termine pas à la création de l'Univers, ni des êtres vivants, ni des êtres pensants, mais qu'il existe une perspective ultérieure, une perspective d'avenir.

Arrêtons-nous sur ce point, car il fait difficulté.

Il existe deux points qu'il convient d'examiner. Le premier point, c'est la question du fait, ou la question de l'existence : le fait de la résurrection du Christ est-il un fait établi ? Le deuxième point porte sur la signification de ce fait, sa portée pour la théorie générale du Réel.

En ce qui concerne le premier point, reportons-nous à ce qu'écrit Paul dans sa première lettre adressée à la jeune communauté de Corinthe, lettre écrite sans doute entre 54 et 57 : Il s'est manifesté à Kêphas (= Pierre), puis aux Douze. Ensuite il s'est manifesté à cinq cents frères d'un seul coup. La plus grande partie d'entre eux sont toujours vivants. Certains sont morts. Ensuite il s'est manifesté à Jacques (celui que les anciens documents appellent le frère du Seigneur, celui qui a été évêque de Jérusalem jusqu'à sa mise à mort en 62) ; ensuite à tous les apôtres. Enfin, dernier de tous, il s'est manifesté à moi aussi, écrit Paul.

Le fait est que cette première génération a été persécutée à mort, jusqu'à la mort, d'abord par leurs propres frères, puis, à partir du mois d'août 64, par les empereurs romains (incendie de Rome, juillet 64) parce que ces hommes et ces femmes de la première génération ont prétendu avoir vu leur Seigneur vivant. Stéphanos, que nous appelons Etienne, mis à mort en 36 sans doute, à coups de pierres ; Jacques fils de Zébédée, peut-être aussi son frère Jean, selon certains documents, mis à mort en 44 par Hérode Agrippa. Et ainsi de suite, jusqu'à la mise à mort, en 62, de Jacques le frère du Seigneur, précipité du haut du Temple de Jérusalem. Le livre des Actes des Apôtres, l'Apocalypse, écrite dans les années 40-60, portent les traces de ces terribles persécutions. Ils ne portent pas encore les traces des persécutions venant de la part des empereurs romains, Néron en

tête, à partir de 64 ou 65, parce qu'ils ont écrits avant. Mais ce qui est sûr et certain, c'est que l'on ne meurt pas, allumé comme une torche dans les jardins de Néron, pour attester un fait illusoire et si l'on est un imposteur. Le fait que cette première génération, qui a vu le Seigneur ressuscité, ait été persécutée jusqu'à la mort, entre dans l'analyse, pour nous qui faisons l'analyse de la question en cette fin du XXe siècle. Nous sommes sûrs d'une chose, à cause des persécutions, c'est qu'ils n'ont pas menti. Ils n'ont pas inventé. Ce ne sont pas des imposteurs.

Reste la question de la signification du fait, de sa portée pour une théorie générale du Réel. Laplace écrivait dans son *Essai philosophique sur les probabilités,* publié en 1814 : "Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux." Cette formule célèbre a fourni la base et le fondement de ce qu'on a appelé, au XIXe siècle, le déterminisme. La formule de Laplace repose sur la vue de l'Univers qui était la sienne dans ces premières années du XIXe siècle : un Univers comparé à une vaste machine. Bien évidemment, si vous connaissez le passé d'une machine, vous en connaissez l'avenir, pour une raison simple, c'est qu'une machine n'a pas d'histoire. Son avenir est identique à son passé, — sauf l'usure irrémédiable et irréversible. En 1824 précisément, un jeune théoricien, Nicolas-Léonard Sadi Carnot (1796-1832) publiait son ouvrage : *Réflexions sur la puissance motrice du feu,* dans lequel il ouvrait à la pensée scientifique des perspectives nouvelles concernant l'irréversibilité des phénomènes physiques. En 1809, Lamarck publiait sa *Philosophie zoologique.* Depuis lors — nous avons développé ce point dans des chroniques antérieures — c'est toute la réalité objective qui s'est découverte à nous comme étant en régime de genèse. Découverte de l'histoire naturelle des espèces vivantes, découverte de l'histoire de la formation de ce que les physiciens appellent matière, découverte, à partir des années 1927 et suivantes, de l'histoire de l'Univers lui-même. Le petit bonhomme imaginé par Laplace en 1814, si vous le placez à n'importe quel moment de l'histoire de l'Univers et de la nature, et si vous supposez, avec Laplace, qu'il connaît parfaitement et intégralement tout le passé de l'Univers, ce petit bonhomme ne pourra cependant pas prévoir ni prédire l'avenir de l'Univers, pour une raison simple : c'est que l'avenir de l'Univers n'est aucunement contenu dans son passé, que l'avenir de l'Univers, à chaque moment de son histoire ou de son développement, constitue une nouveauté par rapport à son passé, et qu'il n'est d'aucune manière possible de prévoir et donc de prédire l'avenir de l'Univers à partir de la connaissance de son passé. La formule de Laplace sur laquelle était bâti ce qu'on a appelé, au XIXe siècle, le déterminisme, s'effondre donc. Il n'en reste plus pierre sur pierre.

Allons plus loin et poussons l'analyse plus avant. Le petit bonhomme de Laplace, supposé être une intelligence qui connaît parfaitement et intégralement le passé de l'Univers, si vous lui aviez demandé, il y a dix-huit milliards d'années : A votre avis, à partir de cette énergie quantifiée et rayonnante qui constitue aujourd'hui le Réel physique, est-ce que vous pensez que des compositions physiques auront lieu dans l'avenir, des compositions physiques telles que des atomes ou des molécules ? Il est à craindre que le petit bonhomme imaginé par Laplace se fondant sur sa connaissance supposée exhaustive du passé de l'Univers, ne réponde : Non, c'est impossible ! Pourquoi impossible ? Au nom d'un principe secret et faux, à savoir que l'avenir doit être identique au passé. Ce principe est faux, nous le constatons aujourd'hui que nous connaissons l'histoire de l'Univers sur une durée de dix-huit ou vingt milliards d'années, puisque justement dans cette longue histoire jamais l'avenir de l'Univers n'a été identique à son passé. Toujours l'avenir de l'Univers a été plus riche que son passé. Mais c'était le présupposé secret de Laplace, l'auteur et l'inventeur du petit bonhomme : l'Univers est un système éternel et mécanique, dans lequel il n'y a aucune nouveauté,

et donc, connaissant parfaitement le passé de l'Univers, on peut déduire son avenir.

Prenons le même petit bonhomme de Laplace, et mettons-le maintenant en un point de l'histoire de l'Univers et de la nature situé il y a environ trois milliards et demi d'années, au moment où viennent d'apparaître les premiers êtres vivants, les êtres constitués d'une seule cellule. Il est bien obligé de constater le fait, qu'il n'avait pas prévu, qu'il ne pouvait pas prévoir, et dont éventuellement il avait antérieurement nié la possibilité. Demandez-lui maintenant : Pensez-vous que soit possible, dans l'avenir, un être pourvu de centaines de milliards de cellules différenciées, spécialisées, capable de penser comme vous-même, de jouer de la musique ? — S'il s'en tient à sa connaissance du passé de l'Univers, qui ne comportait rien de tel, il est à craindre que le petit bonhomme de Laplace réponde encore une fois : Non, c'est impossible ! Le passé de l'Univers ne comporte rien de tel et donc il n'y aura rien de tel dans l'avenir !

Le même présupposé est à l'œuvre, c'est celui qui prétend que l'avenir est identique au passé. Ce présupposé est faux, l'histoire de l'Univers nous l'apprend aujourd'hui.

Demandez maintenant au petit bonhomme de Laplace, c'est-à-dire à Laplace lui-même : A votre avis, la résurrection du Christ est-elle possible ? Il vous répondra, toujours au nom du même principe : Non, c'est impossible. On n'avait jamais vu rien de tel dans le passé. Par conséquent cette innovation prétendue est impossible.

Il existe un certain rationalisme, une sorte ou une espèce de rationalisme, qui raisonne d'après ce principe secret : l'avenir de l'Univers est égal ou identique au passé. Rien de nouveau ne peut apparaître dans l'Univers. — Ce rationalisme-là n'est pas fidèle à l'expérience, car l'expérience, à savoir l'histoire de l'Univers et de la nature, nous apprend au contraire que tout est toujours nouveau dans l'histoire de l'Univers, depuis ses origines jusqu'aujourd'hui. Et si donc le fait de la résurrection nous fait découvrir et connaître quelque chose qui porte sur l'avenir de la Création, nous n'avons rien à objecter contre ce fait au nom de nos connaissances portant sur le passé de l'Univers et de la nature. La résurrection du Christ est une anticipation. Nous n'avons aucun titre pour rejeter, au nom du passé de la Création, une anticipation de l'avenir.

Le 5e centenaire de Martin Luther [77]

Les églises issues de la Réforme et l'église qui a son centre d'autorégulation à Rome acceptent ensemble, en commun, la Bibliothèque des Hébreux que nous appelons la Bible, la Bibliothèque de la Nouvelle Alliance que nous appelons le Nouveau Testament, et les six premiers conciles œcuméniques.

Un observateur situé au-dehors — et un observateur objectif situé au-dedans — peuvent et doivent se dire : Ayant en commun la Bible hébraïque, le Nouveau Testament grec et les six premiers conciles œcuméniques, comment est-il possible que ces églises séparées ne parviennent pas à s'entendre, à surmonter leurs divisions et à se réunir ?

La différence fondamentale, originelle, entre la théologie luthérienne et la théologie de l'église de Rome, porte sur la théorie du péché originel. Je ne suis pas le premier à le remarquer, loin de là. Le grand théologien catholique allemand Johan Adam Môhler le soulignait déjà en 1832 dans son magistral ouvrage, *La Symbolique* : ou exposition des oppositions dogmatiques entre les catholiques et les protestants d'après leurs professions de foi officielles.

A partir de cette différence initiale, toutes les autres différences résultent comme des conséquences.

Selon la doctrine luthérienne telle qu'on en trouve l'expression dès le Commentaire de l'Épître aux Romains qui a été composé en 1515-1516, et par la suite jusqu'aux Articles de Smalkade qui datent des années 1537-1538, le péché originel est une corruption intégrale de la nature humaine. Cette corruption intégrale est transmise par génération à partir du premier homme, Adam, jusqu'à nous, et ainsi jusqu'à la fin des temps.

A partir de cette corruption intégrale de la nature humaine, il résulte que la liberté humaine est morte. C'est la doctrine de Luther à partir de 1516. Le libre arbitre est mort. Le libre arbitre n'est qu'une fiction. Dès 1518, dans sa grande *Dispute de Heidelberg,* Luther proclame qu'après la chute, le libre arbitre n'est plus qu'un vain titre.

En septembre 1524, Érasme publiait sa Diatribe sur le libre arbitre. En décembre 1525, Luther répond par son ouvrage : *Du Serf arbitre.* La nature déchue est irrémédiablement corrompue et incapable de tout bien. Le libre arbitre est un vain titre comparable à ceux dont se servent les rois déchus. La volonté de l'homme n'est pas libre, elle ne s'appartient pas, elle est l'esclave du péché et de Satan. La volonté humaine, placée entre Dieu et Satan, est semblable à une bête de somme. Quand c'est Dieu qui la monte, elle va où Dieu veut qu'elle aille. Lorsque Satan la monte, elle va où Satan veut qu'elle aille. Et elle n'est pas libre de choisir l'un ou l'autre de ces deux cavaliers. Mais ceux-ci se combattent pour s'emparer d'elle et la posséder. Il en résulte, écrit Luther, que la prescience de Dieu n'est pas contingente, mais qu'il prévoit, décide et fait tout en vertu de sa volonté immuable, éternelle et infaillible. La *Solida Declaratio* résume en ces termes la pensée de Luther en ce qui concerne la possibilité de la coopération de l'homme à l'œuvre de la sanctification : "Comme Luther le dit dans le commentaire du Psaume 90 : Dans les choses spirituelles et divines concernant le salut de l'âme, l'homme est comme une statue de sel, à l'exemple de la femme de Loth, comme un bloc de bois, comme une pierre, comme une statue sans vie, privée de l'usage des yeux, de la bouche et des autres sens, et dénuée de cœur."

Il résulte de la théorie du péché originel selon laquelle celui-ci est une corruption radicale de la nature humaine, une certaine théorie de la raison humaine. En 1525, Luther écrit que pour ce qui est des choses spirituelles et divines, la raison humaine est la prostituée du Diable ; elle ne peut que

[77] *La Voix du Nord,* 15 juin 1983

blasphémer et déshonorer toutes les paroles et les actes de Dieu. En 1535, Luther écrit que si nous n'avons sur terre qu'une foi imparfaite, c'est que pendant cette vie la raison n'est pas complètement anéantie. Plus tard il écrira : "La raison est contraire à la foi. C'est uniquement à Dieu qu'il appartient de nous donner la foi contre la nature et contre la raison." Vers 1538, Luther prêche en chaire : "Il est impossible de faire s'accorder la foi et la raison." Le 11 janvier 1539, il fait soutenir à l'Université de Wittenberg les thèses suivantes : "La vérité varie selon les sciences. En théologie, c'est une vérité que le Verbe s'est fait chair ; en philosophie, c'est une proposition simplement impossible et absurde. La Sorbonne, la mère des erreurs, a lamentablement défini qu'une vérité est vérité à la fois pour la philosophie et pour la théologie."

"La raison, écrira encore Luther, est la plus grande des prostituées du Diable, *die hôchste Hure, die der Teufel hat.* Par sa nature et ses procédés, elle est une prostituée nuisible, une prostituée mangée par la gale et la lèpre. Il faut lui jeter de l'ordure à la face afin de la rendre plus laide encore."

Il résulte aussi de la doctrine du péché originel des conséquences en ce qui concerne la théorie de la sexualité. La sexualité humaine, écrit Luther — et en cela il suit Augustin — est concupiscence coupable. Le devoir conjugal est un péché, un péché proprement furieux. Par l'ardeur et la volupté perverse qui s'y trouvent, il ne diffère en rien de l'adultère et de la fornication. Mais Dieu n'impute pas ce péché aux époux. Le devoir conjugal ne s'accomplit jamais sans péché. Mais par miséricorde, Dieu pardonne ce péché.

Selon l'église qui a son centre d'autorégulation à Rome, le péché originel n'est pas une corruption radicale de la nature humaine. Ce n'est vraiment pas le lieu ni le moment d'exposer ici ce que l'église de Rome entend par péché originel, mais ce qui est sûr et certain c'est qu'elle n'entend pas par là une corruption radicale de la nature humaine. Saint Thomas d'Aquin, qui est l'un des docteurs les plus écoutés de l'église de Rome, écrit même que ce qui est naturel à l'homme, ce qui fait partie de sa nature, n'est ni ôté ni ajouté par le péché.

Il résulte de là que, selon l'église de Rome toujours, l'homme peut et doit coopérer librement, activement, intelligemment à l'œuvre de la justification, qui est sanctification et même, pour employer un terme emprunté aux Pères de langue grecque, une authentique divinisation.

Ce point a été défini solennellement par l'église de Rome, contre Luther, au Concile de Trente, en 1547.

Puisque, toujours selon l'église de Rome, le péché originel n'est pas une corruption radicale de la nature humaine, il résulte de là que l'intelligence humaine, la raison humaine, reste puissante, malgré les crimes de l'humanité, pour connaître la Vérité. Et l'église de Rome a défini, en 1870, au premier Concile du Vatican, ce qu'elle a toujours pensé, à savoir que Dieu, qui est l'origine radicale de tous les êtres de notre expérience, et la finalité ultime de l'Univers, peut être connu, par l'analyse rationnelle, à partir de l'Univers physique, d'une manière certaine, indépendamment de la Révélation. Si l'intelligence humaine est capable de connaître avec certitude l'existence de Dieu créateur à partir de l'Univers, par l'analyse, c'est donc que l'intelligence humaine est capable d'être métaphysicienne, que la philosophie peut être une science certaine. L'église de Rome avait donc défini en 1870 exactement le contraire de ce qu'avait enseigné un philosophe prussien disciple de Luther : Immanuel Kant.

Comme on le voit, la différence, les différences entre la théologie luthérienne et la pensée de l'église de Rome, portent principalement sur la théorie de l'homme. Dans les premiers siècles de notre ère, les grandes controverses théologiques ont porté sur la théologie trinitaire, sur la christologie, sur la doctrine de la Création, sur le monothéisme même qui était remis en question par les églises gnostiques. Avec Luther et depuis Luther, la controverse porte sur l'homme, sur la nature humaine, sur la liberté humaine, sur la raison humaine.

Pour surmonter ces différences, et donc pour réaliser enfin la réunion de nos églises, la

méthode me paraît, je dois vous l'avouer, très simple. Il suffit de se mettre au travail, ensemble. Puisque nous acceptons ensemble la Bible hébraïque — et il faut rendre ici hommage aux grands savants allemands et luthériens qui ont consacré leur vie à l'étude et à la science de la Bibliothèque hébraïque, — puisque nous acceptons ensemble le Nouveau Testament grec — et il faut rendre hommage aux savants allemands et luthériens qui ont consacré leur vie à l'étude du Nouveau Testament grec, par exemple l'un des plus grands d'entre eux, Joachim Jeremias qui vient de mourir —, puisque nous acceptons ensemble déjà les six premiers conciles œcuméniques, la méthode, je dois vous l'avouer, me paraît simple. Il suffit d'étudier ensemble les textes hébreux de la Bible hébraïque et les textes grecs du Nouveau Testament pour voir ce qu'ils enseignent, en ce qui concerne le péché originel, la liberté humaine, la prédestination, la coopération de l'homme, les pouvoirs de la raison humaine. Puisque nous partons ensemble des mêmes textes qui à nos yeux font autorité, si nous utilisons la méthode scientifique, nous sommes forcés de parvenir à nous entendre. L'avenir de l'œcuménisme, c'est la méthode scientifique appliquée aux Saintes Écritures, la méthode scientifique appliquée à l'histoire de la formation des dogmes.

1984

Le christianisme et la guerre [78]

Une armée de savants depuis une cinquantaine d'années a découvert et nous a fait connaître que l'animal, tout animal appartenant à toute espèce, est programmé. Ce qui signifie que dans le message génétique qui se trouve inscrit dans la molécule géante qui est pelotonnée dans le noyau de la cellule, il y a non seulement tous les renseignements et toutes les informations qui sont requises pour constituer et construire un système biologique conforme à celui des parents, et donc de même espèce, mais que de plus le message génétique contient les renseignements ou les informations qui sont nécessaires pour que l'animal puisse vivre, dans sa communauté. Ainsi les savants appartenant à l'école de Lorenz ou non, ont découvert qu'il existe chez l'animal, chez tout animal, des programmations qui portent sur la défense du territoire, la chasse ou la cueillette, les amours, la hiérarchie sociale, etc. Ces mêmes savants, par exemple Ire-naùs Eibl-Eibesfeld, disciple de Lorenz, ont découvert aussi que le petit d'Homme naît également programmé. Le petit d'Homme naît avec en lui, dans son message génétique, des programmations qui sont inscrites dans le paléo cortex ou le vieux cerveau, qu'on appelle aussi cerveau reptilien, parce qu'il est formé depuis l'ère reptilienne, il y a quelque cinq cents ou six cents millions d'années. L'enfant d'Homme naît programmé lui aussi en ce qui concerne la défense du territoire, le sens de la propriété, la réponse à l'agression, la soumission, les hiérarchies, etc. Depuis quelques années, on étudie les bébés d'Homme, et on découvre un univers insoupçonné. Tous les bébés d'Homme de tous les continents ont des comportements qui sont identiques et qui sont donc programmés.

Ceci, c'est donc la vieille humanité, l'humanité animale.

Tous les paléontologistes qui étudient les origines humaines, tous les naturalistes qui méditent sur l'apparition de l'Homme, l'Homo sapiens sapiens, en Afrique orientale, sans doute il y a quelque cent mille ans, sont d'accord pour reconnaître que ce qui définit l'Homme moderne, c'est son énorme cerveau, avec ses cent ou deux cents milliards de cellules nerveuses. Tous sont d'accord aussi pour reconnaître que cet animal qui est l'Homme se caractérise et se distingue des autres espèces animales antérieures à lui, par le fait que, grâce à cet énorme cerveau, il a franchi un seuil, le seuil de la conscience réfléchie. Grâce à cet accès à la conscience réfléchie, il est capable de faire n'importe quoi, en ce qui concerne la défense du territoire, la nourriture, les amours, et le reste, — et il le fait. Les tigres et les lions et les loups, lorsqu'il existe un combat rituel pour une tigresse, une lionne ou une louve, ne s'entretuent pas. Le vainqueur pose ses crocs sur la nuque du vaincu, mais ne les enfonce pas. Cela aussi est programmé.

L'Homme est un animal qui, à cause de la conscience réfléchie à laquelle il a accès, est capable de massacrer l'Homme, de torturer, ce que les lions et les tigres ne font pas. Lorsque donc on compare l'humanité à la jungle, on fait gravement injure à la jungle, car les lions et les tigres ne se massacrent pas entre eux, et les lionnes et les tigresses ne tuent pas leurs propres enfants.

Un rabbi galiléen nommé en hébreu Ieschoua, avant les années trente de notre ère, a enseigné quelque chose. Lorsqu'on étudie son enseignement avec un peu d'attention, on remarque aussitôt que ce qu'il a enseigné, ce qu'il a communiqué, à ses disciples afin que ceux-ci nous le communiquent, c'est une nouvelle programmation.

Cette nouvelle programmation n'est pas communiquée par les gènes, par la voie biologique et génétique. Elle n'est pas inscrite génétiquement dans le paléo-cortex. Elle est communiquée par la parole et par la pensée, par l'intelligence et à l'intelligence. Elle s'inscrit, si elle est inscrite, dans le néocortex ou nouveau cerveau, le cerveau proprement humain, le cerveau de la conscience réfléchie

[78] *La Voix du Nord,* 7, 12 et 15 février 1984.

et de la liberté.

Quel est donc cet enseignement ? Quelle est donc cette nouvelle programmation ?

Le rabbi galiléen a dit, il a fait observer que les renards ont des tanières, que les oiseaux du ciel ont des demeures, mais que lui, le fils de l'Homme, n'a pas de lieu, n'a pas de territoire, où reposer sa tête.

Ce rabbi galiléen avait en effet pour habitude de s'appeler lui-même le fils de l'Homme.

Notons aussi en passant qu'il ne lui était pas nécessaire d'un long discours pour dire quelque chose de décisif, de foncièrement révolutionnaire. Une seule parole suffit. C'est à nous à en comprendre le contenu, à en extraire les richesses.

Cette parole a été comprise. L'Église, c'est-à-dire la nouvelle humanité qui est en genèse ou en formation sous son influence, sous l'influence et l'action de l'enseignement qu'il a communiqué, — l'Église est en effet un système qui n'appartient à aucune nation, à aucun territoire. L'Église n'est pas et ne peut pas être nationaliste. Elle intègre dans l'Organisme spirituel qu'elle est et qu'elle constitue toutes les nations qui veulent bien entrer en elle.

Le rabbi galiléen a montré par son propre exemple et il a enseigné à choisir librement la pauvreté. La pauvreté librement choisie, c'est la liberté. — Cela va à rencontre des archaïques programmations animales qui poussent à la thésaurisation, à l'accumulation des richesses. — Sur ce point, la doctrine du rabbi galiléen a été entendue et comprise. Des saints comme saint Antoine, saint François et des milliers d'autres, ont choisi librement la pauvreté, car la pauvreté librement choisie, c'est la liberté.

La liberté par rapport à quoi ? Par rapport aux antiques programmations animales.

Dans les sociétés animales, nous venons de le découvrir, il existe des hiérarchies strictes. Il existe un système de castes. Il existe des rites de soumission et de courtisanerie.

Dans les sociétés humaines archaïques il en va de même. Le système des castes est le plus ancien sans doute des systèmes politiques. On le trouve dans l'Inde ancienne. Mais on le trouve aussi dans la République de Platon.

Le rabbi galiléen en a parlé plusieurs fois, de ce système des castes, de ce système archaïque, animal, des dominants et des dominés. Et à plusieurs reprises il a dit aux hommes qu'il instruisait : Chez vous, il n'en sera pas ainsi. Vous n'adopterez pas ce système. — C'est donc de nouveau une nouvelle programmation qu'il enseigne. Et sur ce point encore il a été entendu. C'est à cause de cette nouvelle programmation que Évêque de Rome depuis des siècles s'appelle lui-même le serviteur des serviteurs de Dieu.

Un disciple du rabbi galiléen Ieschoua, disciple qui s'appelait Schaoul, et qui était un rabbin pharisien, a écrit dans plusieurs de ses lettres que maintenant il n'y a plus ni Judéen ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni homme ni femme. Il n'y a plus ni Grec ni Judéen, ni barbare, ni Scythe, ni esclave ni homme libre. Maintenant tout est nouveau, parce que la nouvelle Création est commencée, en celui et par celui qui a communiqué les normes, les programmations de la nouvelle Création, de la nouvelle humanité.

Arrêtons-nous un instant sur ces propos du rabbin pharisien Schaoul, que les chrétiens appellent saint Paul, et essayons de mesurer l'incroyable audace de ces propos, l'extraordinaire révolution qu'ils introduisaient dans l'Empire romain, au milieu du 1er siècle de notre ère. Tout l'Empire romain était construit sur un système hiérarchique de classes et de castes. L'esclave n'avait même pas la dignité, la réalité de l'être humain. La distinction des classes et des castes, la hiérarchie sociale depuis l'Empereur jusqu'à l'esclave, était la base et le fondement de la construction. Et voilà donc qu'un va-nu-pieds venant de Judée ose écrire que ce système de castes et de classes sociales est périmé !

Sur ce point encore, l'enseignement du maître et fondateur du christianisme a été entendu.

Lentement, progressivement, mais dès la première génération, on voit les esclaves accéder à la dignité d'hommes à l'intérieur des premières communautés chrétiennes ; les aristocrates partager le pain et le vin, la persécution et le martyre, avec des esclaves. Bientôt on va voir des esclaves devenir papes de Rome, par exemple Callixte ou Calliste, — il existe deux orthographes.

C'était une extraordinaire révolution dont nous avons du mal à mesurer l'amplitude.

* * *

Le rabbi galiléen Ieschoua ha-nôzeri (que nous nous gardons bien de traduire par : de Nazareth) a aussi enseigné quelque chose en ce qui concerne l'agression. Tous les animaux de toutes les espèces animales sont programmés pour répondre à l'agression par l'agression. C'est naturel. L'enfant d'Homme aussi est programmé pour répondre à l'agression par l'agression. C'est naturel encore. C'est même biologique et animal.

Le rabbi galiléen Ieschoua a enseigné sur ce point encore une nouvelle programmation. Il a enseigné à ne pas répondre à l'agression par l'agression. Les textes sont nombreux. Chacun les retrouvera, s'il le veut bien, dans les Évangiles Non seulement le fondateur du christianisme a enseigné à ne pas répondre à l'agression par l'agression, mais il a de plus expérimenté lui-même cette nouvelle programmation qu'il a enseignée. Lorsque Kêphas le Rocher a tiré son épée pour défendre son maître, lors de l'arrestation de celui-ci, le maître arrêté a dit : Celui qui prendra l'épée, périra par l'épée. — Il n'a pas répondu à l'agression par l'agression.

Les premiers chrétiens, des premières générations, des premiers siècles, ont fort bien compris cette nouvelle programmation, et l'originalité de cette nouvelle programmation. Durant tout le temps des persécutions, c'est-à-dire jusqu'à l'édit de Constantin, ils n'ont pas organisé une révolte armée contre les Empereurs romains persécuteurs et massacreurs. Ils ont prié pour leurs bourreaux. Nombre de ces bourreaux sont devenus chrétiens à leur tour. Au IVe siècle, l'empereur Constantin a demandé le baptême. Telle était la méthode proprement chrétienne.

Dans les tout premiers siècles, si un soldat passait du paganisme au christianisme, s'il se convertissait et entrait dans l'Église, alors il quittait le métier des armes. Il paraissait impossible aux premiers chrétiens d'adopter la nouvelle norme, la nouvelle programmation, l'enseignement de leur Seigneur, et de continuer à tuer. L'Église a horreur du sang. C'est un adage chez les théologiens. C'est un axiome. C'est un principe. L'Église a reçu de l'ancien monothéisme hébreu cette proposition qui se trouve dans le décalogue : tu ne tueras pas.

Ce fut la loi et la norme dans les premiers siècles de l'Église

Saint Augustin est mort en 430. Lorsqu'il est mort, les hordes venues du grand Nord, les Goths, les Vandales, déferlaient sur l'Afrique.

A partir de ce moment-là un problème nouveau s'imposait aux théologiens chrétiens. On ne peut pas dire à une population, même à une population chrétienne, de laisser massacrer les femmes et les enfants par les hordes sauvages qui venaient du Nord.

Il a donc fallu élaborer progressivement une théologie de la guerre.

Cette théologie de la guerre s'est élaborée et développée pendant des siècles. On était parvenu, à la fin du siècle dernier, au résultat suivant. Une guerre est juste et légitime si, et seulement si, elle est une guerre défensive, si elle est une guerre qui a pour raison d'être de protéger et de défendre les femmes, les enfants, les innocents, les vieillards, contre le massacre. Aucune guerre offensive, aucune guerre de conquête ne peut être théologiquement justifiable. Dans ce cadre déjà étroit de la guerre strictement défensive, les théologiens pendant des siècles ont accumulé les précisions et les limites. On ne fait pas la guerre après le coucher du soleil. On ne fait pas la guerre les jours de fêtes ni les veilles de fêtes. Seuls les hommes de guerre, les soldats, font la guerre. Les hommes, les femmes et les

enfants, qui ne font pas partie des armées, sont absolument exclus de la guerre. Il n'est pas permis de toucher à un seul de leurs cheveux. Le soldat qui est assaillant, disons l'envahisseur, s'il tombe de son cheval, s'il est blessé, est sacré à vos yeux. Vous devez désormais le soigner. Vous n'avez pas le droit d'achever les blessés ni les prisonniers. Un prisonnier est sacré. Vous en êtes responsable devant Dieu. Et ainsi de suite.

On voit par là que la notion moderne de guerre totale et absolue, qui consiste à massacrer aussi bien les populations civiles que les soldats de métier, était absolument étrangère aux vieux théologiens qui, pendant des siècles, se sont efforcés d'élaborer une théologie de la guerre. Il va sans dire, c'est évident, qu'aucune guerre ne peut être juste des deux côtés à la fois. Prenons l'exemple de la Grande Guerre de 1914-1918. Si cette guerre était juste du côté français, alors elle était injuste du côté allemand, et vice versa.

Or, — c'est encore un enseignement de la vieille théologie morale, — la conscience est souveraine. Vous n'avez pas le droit d'obéir à un ordre qui vous paraît injuste. Si une guerre vous paraît injuste et criminelle de votre côté, alors non seulement vous avez le droit de ne pas la faire, mais, bien plus, vous avez le devoir de vous refuser à la faire.

C'est la doctrine la plus classique, celle de saint Thomas d'Aquin.

Reprenons l'exemple de la guerre de 1914-1918. Cette guerre ne pouvait pas être juste à la fois et simultanément des deux côtés à la fois, du côté français et du côté allemand. Et donc normalement soit les chrétiens de France, soit les chrétiens d'Allemagne auraient dû refuser de faire cette guerre. Soit les évêques d'Allemagne, soit les évêques de France, auraient dû interdire aux hommes de leur pays de faire cette guerre, qui était forcément injuste et donc criminelle au moins d'un côté.

Or qu'est-ce qui est arrivé en réalité ? — Le 13 décembre 1914, les évêques allemands publient une Lettre pastorale collective dans laquelle ils justifient la guerre franco-allemande de leur côté. En février 1915, Mgr Chapon évêque de Nice est chargé par les évêques de France de répondre aux évêques allemands. Mgr Chapon demande au Père Laberthonnière, de l'Oratoire de France, de rédiger le texte de cette Lettre pastorale collective. C'est ce qu'a fait le Père Laberthonnière. Son texte s'appelle Pangermanisme et Christianisme. Les deux premières parties sont publiées à partir de 1915 sous la signature de Mgr Chapon. Le cardinal Amette fait insérer dans *la Semaine Religieuse de Paris* en 1915 de longs extraits. Plus de soixante évêques donnent leur adhésion.

Voilà donc le scandale pour les païens qui regardent du dehors : les chrétiens, allemands et français, se massacrent entre eux, pendant quatre ans, et des deux côtés des évêques et des théologiens poussent à la guerre ou au moins l'approuvent.

Or, encore une fois, il n'était pas possible que cette guerre fut juste à la fois du côté ou du point de vue allemand, et à la fois du côté et du point de vue français. D'un côté au moins elle était injuste et donc les théologiens et les évêques devaient interdire aux chrétiens de la faire.

Il s'est trouvé durant la Grande Guerre de 1914-1918 un pape pour s'efforcer d'arrêter le massacre, pour conjurer les chrétiens d'Allemagne et les chrétiens de France de cesser de s'éventrer à la baïonnette.

Mais il s'est aussi trouvé un père dominicain célèbre pour proclamer en Église de la Madeleine à Paris : Non, très saint Père, sur ce point nous ne pouvons pas vous suivre...

Des deux côtés, du côté français comme du côté allemand, des théologiens avaient fait passer l'antique programmation, la programmation nationaliste, avant la programmation chrétienne. On connaît le bilan. Dix millions de morts.

*
* *

Le cardinal Ottaviani est mort il y a quelques années. Il n'était certes pas un petit abbé progressiste ni moderniste. Il était, il représentait, à ce qu'on dit, la droite et même l'extrême droite de l'Église

Il a publié un ouvrage sur la guerre, sur la théologie de la guerre. Et il est parvenu aux conclusions suivantes : Selon la doctrine la plus classique de la guerre, la guerre se justifie si, et seulement si, elle permet de sauver les personnes. Par exemple, si les Goths ou les Vandales déferlent sur l'Europe ou l'Afrique, on ne peut pas demander aux populations, chrétiennes ou non, de laisser massacrer femmes et enfants. Par conséquent il existe un droit naturel qui est le droit à la légitime défense. Ce droit à la légitime défense est précisé, codifié, comme nous l'avons rappelé dans notre précédente chronique. En aucun cas vous n'avez le droit de toucher aux civils, aux femmes, aux enfants, aux vieillards, au paysan qui travaille dans son champ. La guerre est une affaire entre hommes de guerre, entre soldats de métier ou non, mais volontaires. Lorsque Napoléon Bonaparte a instauré la conscription obligatoire, le service militaire obligatoire, l'Église de Rome a considéré cette décision comme une intolérable violence. Car encore une fois, selon la doctrine la plus classique de l'Église de Rome, selon la doctrine de saint Thomas d'Aquin, docteur commun de l'Église, la conscience est souveraine. Et si un garçon estime que telle guerre est injuste et criminelle, non seulement il a en conscience le droit de refuser de la faire, mais il en a le devoir. Le saint Curé d'Ars a été déserteur des armées de Napoléon.

Le cardinal Ottaviani qui connaissait mieux que quiconque la vieille théologie de l'Église de Rome a conclu que compte tenu des armes nouvelles qui étaient en construction après la dernière guerre mondiale, aucune guerre désormais ne pouvait plus être considérée comme légitime du point de vue théologique. Pourquoi ? Tout simplement parce que la seule justification de la guerre, d'une guerre, c'est de sauver les êtres, les personnes, les femmes, les enfants, les vieillards, les innocents. Si une guerre aboutit inévitablement au massacre général, alors elle n'a plus aucune justification. Et si elle n'a plus aucune justification, alors un chrétien normal et cohérent est tenu de refuser d'y coopérer.

Encore une fois, le cardinal Ottaviani représentait l'extrême droite de l'Église enseignante. Et telles sont ses conclusions.

Elles sont en effet évidentes du point de vue théologique, et du simple point de vue rationnel.

Les conclusions du grand cardinal Ottaviani ont été reprises, ratifiées et souscrites, par les papes Pie XII, allocution du 30 septembre 1954 ; Jean XXIII, Encyclique *Pacem in Terris,* 1963 ; Paul VI, Allocution aux Nations Unies 4 octobre 1965, et surtout par le Concile œcuménique réuni dans le Saint Esprit, Vatican II, Constitution *Gaudium et Spes.* Je cite : Tout cela nous force à reconsidérer la guerre dans un esprit entièrement nouveau. — On reconnaît l'influence de la pensée et de l'œuvre du cardinal Ottaviani : Ce saint Concile ici réuni fait siennes les condamnations de la guerre totale déjà prononcées par les derniers papes Pie XII, Jean XXIII et Paul VI. Et il déclare, — n'oublions pas ici que le saint Concile œcuménique réuni dans le Saint Esprit exerce le pouvoir de l'infaillibilité et il dit donc la pensée de Dieu : Tout acte de guerre qui tend indistinctement à la destruction de villes entières ou de vastes régions avec leurs habitants, est un crime contre Dieu et contre l'homme lui-même, et il doit être condamné fermement et sans hésitation.

Telle est la doctrine de l'Église de Rome, formulée par un Concile œcuménique infaillible en matière de foi.

Un enfant de sept ans comprendra que si le massacre de populations civiles, hommes, femmes et enfants, par centaines de millions, est impensable aux yeux de l'Église de Rome, parce que c'est une abomination sans nom dans les langues humaines, alors la préparation et la construction de ces armes, qui ont pour but et pour visée de massacrer des hommes, des femmes et des enfants par centaines de millions, est exclue aussi. C'est bien pourquoi le même Concile œcuménique de

Vatican, toujours dans la Constitution *Gaudium et Spes,* parle des dépenses fabuleuses qui sont consacrées à la fabrication de ces armes abominables et infâmes, tandis qu'une grande partie de l'humanité meurt de faim.

Les papes, à la suite du Concile œcuménique de Vatican II, n'ont cessé de répéter la doctrine de l'Église sur ce point. Désormais, du point de vue de la théologie catholique la plus traditionnelle, la plus classique, à cause de ces armes abominables, aucune guerre ne peut plus être considérée comme légitime, car elle aboutira non à sauver des personnes, mais à les détruire.

Rappelons encore une fois quelques points élémentaires de la théologie catholique la plus classique. Du point de vue de Dieu créateur, un petit enfant russe a un prix infini, au même titre qu'un petit enfant de France, ou un petit enfant d'Afrique ou d'ailleurs. Par conséquent vous ne pouvez aucunement envisager de toucher à un seul cheveu d'un seul petit enfant russe. A plus forte raison ne pouvez-vous pas envisager froidement de massacrer plusieurs centaines de millions d'enfants russes, avec leurs mères et leurs pères.

Vous avez le droit de vous défendre contre l'assaillant, du point de vue théologique, mais contre lui seul. Vous n'avez aucunement le droit de toucher à un seul enfant russe, tout simplement parce que l'enfant russe n'est pas votre assaillant. A la fin de la dernière guerre mondiale on a massacré à Hambourg, à Dresde et ailleurs, des milliers d'enfants allemands. C'est, aux yeux de l'Église de Rome, un crime abominable. On dira évidemment : Mais les Allemands ont bien bombardé les villes d'Angleterre et tué des petits enfants anglais ! Pourquoi les Anglais n'auraient-ils pas le droit de bombarder les villes allemandes et de tuer les enfants allemands ? — Réponse : Parce que ce ne sont pas les mêmes. Ceux qui ont bombardé les villes d'Angleterre, ceux qui ont donné l'ordre de bombarder les villes d'Angleterre, ce ne sont pas les enfants qui ont été massacrés à la fin de la guerre à Hambourg, à Dresde ou ailleurs. Ils n'y étaient pour rien. De même, si demain le Kremlin donnait l'ordre d'annihiler les villes françaises, les petits enfants russes dans les villes de Russie n'y sont pour rien. Ce ne sont pas les mêmes.

Ceux qui ont des difficultés à sortir de la pensée magique, de la pensée archaïque, ont intérêt à lire les travaux de Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité prélogique.

Il existe aussi une proposition qui est compréhensible pour un enfant de sept ans : Pour résister aux Russes, il faut être. Le suicide collectif n'est pas le meilleur mode de résistance. L'annihilation réciproque n'est pas le fin du fin de la résistance.

Le rabbi galiléen Ieschoua a enseigné une méthode, une nouvelle programmation, qui est proprement thérapeutique. Tous ceux qui ont affaire à des grands malades, à des furieux, à des grands agressifs, à des fous, savent qu'on ne répond pas à l'agression par l'agression. Ce n'est pas une conduite thérapeutique. Ceux qui ont affaire aux animaux furieux le savent aussi. Ce n'est pas en répondant à l'agression par l'agression que l'on diminue l'agression de l'adversaire. L'humanité fait l'expérience, depuis plusieurs millénaires, de la vieille programmation, la programmation animale : répondre à l'agression par l'agression. On connaît le résultat. Dix millions de morts lors de la Première Guerre mondiale. Cinquante millions de morts lors de la Seconde Guerre mondiale.

A propos de l'école libre [79]

Je ne parlerai pas de ce que je ne connais pas. Je ne parlerai pas de l'enseignement de la littérature française dans nos écoles et dans nos lycées, ni de l'enseignement de l'histoire. Je laisse ce soin à nos collègues professeurs de lettres ou d'histoire. Je parlerai de l'enseignement de la philosophie en France. On sait peut-être que la France est l'un des rares pays du monde, peut-être le seul, dans lequel on enseigne de la philosophie au lycée. C'est tout à son honneur.

L'enseignement de la philosophie pourrait se répartir en deux grandes sections : l'enseignement de l'histoire de la pensée humaine, et puis l'analyse des problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine depuis qu'elle existe. L'aventure de la pensée humaine commence, à notre connaissance, au moins au Xe siècle avant notre ère en Inde, avec les livres du Veda (qui signifie : Connaissance) ; au XIXe siècle avant notre ère du côté des Hébreux, avec la migration d'Abraham qui quitte Ur en Sumer ; autour du Xe siècle avant notre ère en Chine, avec les plus anciens documents connus de la pensée chinoise ; autour du VIe siècle avant notre ère en Grèce, avec les premiers philosophes dont la pensée nous soit connue par quelques restes.

L'aventure de la pensée humaine est une belle et noble aventure. Elle mérite d'être étudiée avec passion. Elle n'est pas terminée. Elle commence à peine.

On pourrait s'imaginer, si l'on était très naïf, que l'enseignement de la philosophie en France, pour ce qui concerne la première section que nous avons distinguée, à savoir l'enseignement de l'histoire de la pensée humaine, consiste à initier les étudiants et étudiantes en philosophie, qui seront bientôt professeurs de philosophie dans les lycées et les collèges de France, à l'histoire de la grande et noble tradition métaphysique de l'Inde, qui remonte, nous l'avons dit, au moins au Xe siècle avant notre ère ; à la grande et noble histoire de la pensée chinoise ; à la merveilleuse histoire de la philosophie grecque, de la philosophie latine, de la philosophie européenne ; à la grande histoire de la pensée hébraïque qui remonte au moins à Abraham, XIXe siècle avant notre ère ; à l'histoire de la philosophie juive, qui la continue ; à l'histoire de la philosophie chrétienne, qui la continue aussi à sa manière ; à l'histoire de la philosophie arabe.

Vous n'y êtes pas du tout. Votre naïveté est sans mesure.

La plupart des étudiants et étudiantes en philosophie de France, qui seront bientôt professeurs, ne reçoivent aucun initiation, pas l'ombre du rudiment d'une initiation à la grande et millénaire tradition de la pensée de la Chine ; pas l'ombre d'une initiation à la millénaire tradition de la pensée métaphysique de l'Inde ; pas un mot d'initiation concernant la pensée hébraïque, qui a maintenant près de quatre mille ans d'âge ; rien sur la philosophie juive ; rien sur la philosophie chrétienne ; rien sur la philosophie arabe.

Lorsque je dis : la plupart des étudiants et étudiantes en philosophie de France, — c'est un euphémisme. Je veux dire que sauf de rares, très rares exceptions, les étudiants et étudiantes en philosophie de France ne reçoivent aucune initiation portant sur l'histoire de la pensée philosophique de la Chine, de l'Inde, de la pensée hébraïque, etc.

En ce qui concerne la pensée de l'Inde, je connais une exception. Je connais une université dans laquelle on enseigne aux étudiants et étudiantes en philosophie, s'ils le désirent, mais ce n'est pas obligatoire, des éléments d'histoire de la pensée de l'Inde.

Mais peut-être existe-t-il une seconde exception, je veux dire une deuxième université en France dans laquelle on enseignerait aussi un peu de philosophie indienne.

En ce qui concerne la pensée chinoise, je ne connais aucune exception, c'est-à-dire que je

[79] Article inédit (1984).

connais aucune université dans laquelle on enseignerait aux étudiants et aux étudiantes en philosophie des éléments d'histoire de la pensée chinoise.

Que penserions-nous, en Europe, d'un étudiant chinois consacré aux études philosophiques, destiné à devenir professeur de philosophie, et qui ignorerait tout, je dis bien tout, de l'histoire de la pensée européenne, depuis Parménide et Héraclite jusqu'à Martin Heidegger ?

Nos étudiants et étudiantes en philosophie, en France, sont précisément dans ce cas, par rapport à la pensée chinoise, trente siècles au moins de pensée chinoise.

Mais alors, me dira mon lecteur naïf, si en France dans les universités on n'enseigne pas, sauf de très rares exceptions, qui se comptent avec un doigt ou peut-être même deux doigts, l'histoire de la pensée de l'Inde, l'histoire de la pensée de la Chine, l'histoire de la pensée des Hébreux, quarante siècles, — l'histoire de la pensée des Arabes (je connais une exception, fragile et menacée, dans une université française, mais il en existe peut-être deux), — mais alors on enseigne sans doute l'histoire de la pensée européenne avec un soin, avec une précision, avec une méthode rigoureux, scientifiques, irréprochables ?

— Vous n'y êtes pas du tout. La méthode, en France, pour enseigner l'histoire de la philosophie, et cela depuis plusieurs générations, consiste à choisir à travers les siècles quelques auteurs, par exemple Platon, Des cartes, et Kant. On les met au programme soit de la Licence, soit de l'Agrégation. Une autre année, on mettra au programme Aristote, Leibniz, Hume, et Hegel. Vous avez donc des générations d'étudiants et d'étudiantes en philosophie qui ont étudié Platon, Descartes et Kant, mais qui n'ont jamais lu Aristote, Plotin, Leibniz ou Schopenhauer, parce que, lorsqu'ils ont fait leurs études de philosophie, ces auteurs n'ont pas été inscrits au programme.

Ainsi Jean-Paul Sartre se vantait de n'avoir jamais lu Aristote parce que, lorsqu'il a passé sa licence et lorsqu'il a passé son agrégation, cet auteur mal famé n'était pas inscrit au programme.

Il en est donc des étudiants et étudiantes en philosophie un peu comme des vins. Vous avez des crus, par exemple, je dis au hasard, Bordeaux 1968 : Platon, Descartes, Kant, Marx, Heidegger ; Amiens 1972 : Platon, Descartes, Marx, Nietzsche ; Toulouse 1973 : Nietzsche, Marx, Heidegger, Descartes, Kant. Et ainsi de suite.

On devrait, pensez-vous, préciser sur les diplômes de Licence de quel cru il s'agit, comme pour les vins.

Mais l'histoire de la pensée européenne, cela commence avec les plus anciens philosophes grecs connus, autour de 500 avant notre ère : Parménide, Héraclite, etc.

Si vous êtes toujours aussi naïf, vous vous imaginez peut-être que l'on commence, dans les universités françaises, par étudier les commencements de la pensée grecque, et puis que l'on continue, méthodiquement, d'une manière scientifique, pas à pas, en suivant les siècles, et ainsi jusqu'à nous, jusqu'au XXe siècle.

— Vous êtes vraiment incurable. D'abord, en France, dans les universités, et sauf une exception toujours possible ici ou là, on ne commence pas l'étude de l'histoire de la pensée européenne par le commencement. Non, on commence plus volontiers par la fin : Nietzsche ou Heidegger.

Nietzsche et Heidegger, eux, étaient nourris de ces philosophes grecs qui constituent les premiers pas de l'aventure de la pensée grecque. Mais nos étudiants et étudiantes en philosophie sont plongés dans Nietzsche et Heidegger, sans jamais avoir lu ces premiers philosophes grecs dont Nietzsche et Heidegger étaient nourris. D'ailleurs le plus souvent, disons en majorité, nos étudiants et étudiantes en philosophie ne savent plus lire la langue grecque.

On commence donc par la fin, au hasard, ou plus exactement selon les préférences des professeurs qui règnent dans telle ou telle université française.

Dans telle université, on commencera par Nietzsche, Marx, Freud, Heidegger. Dans telle autre université on commencera plutôt par Marx, Freud, Heidegger et Nietzsche. A moins que ce ne soit Heidegger, Nietzsche, Freud et Marx. Cela dépend : si l'université est politiquement plus à droite, la dose de Nietzsche et de Heidegger sera plus forte. Si l'université est dominée par les collègues marxistes, la dose de Marx sera prédominante.

Comme vous le voyez, nos étudiants jouissent donc d'un large choix.

On ne commence donc pas, généralement, par le commencement, c'est-à-dire par les premiers philosophes grecs sans lesquels on ne comprend rien à ce qui suit. On choisit une année Platon, une autre année Aristote. Même Plotin, IIIe siècle de notre ère, parvient parfois, mais rarement, à être inscrit au programme. Mais l'immense majorité de nos étudiants et étudiantes en philosophie sont des crus sans Plotin.

Au Ier siècle de notre ère, il est arrivé dans l'histoire de la pensée européenne un fait, un fait objectif, que les uns déplorent et qui réjouit les autres, mais enfin le fait est là : la pensée hébraïque a rencontré la pensée grecque. Le grand fleuve de la pensée hébraïque a rencontré le grand fleuve de la pensée grecque. Il en est résulté l'histoire de la pensée juive, depuis le Ier siècle de notre ère jusqu'à nos jours ; l'histoire de la pensée chrétienne, depuis le premier siècle de notre ère jusqu'à nos jours ; l'histoire de la pensée arabe, depuis le VIIe siècle de notre ère jusqu'à nos jours.

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire que l'histoire de la pensée hébraïque ne s'enseigne pas dans les universités françaises, en philosophie, ni ailleurs. Je ne connais qu'une seule exception à cette règle générale.

Comment cela s'explique-t-il ? — C'est très simple. Les philosophes allemands, au XIXe siècle, avaient horreur de la pensée hébraïque, horreur et mépris, horreur et dégoût. Pour Fichte comme pour Schopenhauer, la bonne pensée, c'est celle qui vient de l'Inde et de l'Iran, la pensée aryenne. La mauvaise pensée, c'est celle qui vient des Hébreux. Tout ce qui vient des Hébreux est mauvais et faux. Le philosophe allemand contemporain qui est mort il y a peu d'années, Martin Heidegger, ignore délibérément et systématiquement la pensée des Hébreux. Il n'y a de pensée véritable, à ses yeux, que la pensée grecque et la pensée allemande.

Quoi qu'il en soit des causes de ce phénomène, la chose est certaine : la pensée hébraïque n'est pas enseignée en France. Elle n'existe pas. Elle n'a pas droit de cité. Elle est interdite de séjour.

Il s'ensuit, bien évidemment, que la pensée juive qui lui fait suite, à partir du Ier siècle de notre ère, n'a pas non plus le droit d'être enseignée. Maimonide, la Kabbale, Martin Buber sont inconnus à nos étudiants en philosophie au même titre et de la même manière que les Pères du système taoïste.

La pensée chrétienne qui se développe à partir du Ier siècle de notre ère, dans cette rencontre féconde entre le courant hébreu et le courant grec, n'est pas non plus enseignée dans les universités françaises, sauf exception. Je connais une exception certaine, mais on me dit qu'il y en a une seconde.

Pendant des générations, la génération de Jean-Paul Sartre par exemple et de Simone de Beauvoir, le programme d'histoire de la philosophie était constitué par Platon, Descartes et Kant, auxquels on ajoutait, selon les années, selon les crus, tantôt Spinoza, tantôt Malebranche, tantôt Leibniz, tantôt David Hume.

Mais de toute manière on sautait à pieds joints de Platon à Descartes, ou, dans certains cas particulièrement favorables, d'Aristote à Descartes. Cela fait environ vingt siècles. Quel saut périlleux !

Entre le Ier siècle de notre ère et Descartes, il y a eu des penseurs qui s'appelaient saint Justin, saint Irénée de Lyon, Philon d'Alexandrie, saint Augustin, Ibn Sina appelé par nous Avicenne, Ibn Roschd appelé par nous Averroès, saint Bernard, avant lui saint Anselme, puis saint Bonaventure, saint Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot...

Seize siècles de pensée passés sous silence. Seize siècles de pensée intense interdits de séjour, — sauf l'exception. Dans telle université que je connais on enseigne, aux étudiants qui le désirent, des éléments de l'histoire de la philosophie arabe. Ils sont une bonne douzaine à suivre ce cours. Une douzaine d'étudiants et d'étudiantes en philosophie, qui seront demain professeurs de philosophie, ont une idée, en France, chaque année, de ce qu'a été l'histoire de la philosophie arabe. Les autres n'en auront jamais aucune idée.

Je connais dans une université française un cours qui porte sur l'histoire de la philosophie juive. Ils sont aussi une bonne douzaine chaque année à s'initier à l'histoire de la philosophie juive. Les autres n'en auront jamais aucune idée.

Quant à la pensée chrétienne, cela fait donc quinze ou seize siècles d'histoire de la pensée qui sont passés sous silence, sauf une ou deux universités en France qui font exception.

Vous me direz : — Oui, mais dans cette histoire de la pensée chrétienne depuis le Ier siècle de notre ère, il y a vraiment trop de saints. Saint Justin, saint Irénée, saint Augustin, saint Anselme, saint Bonaventure, cela fait vraiment trop de saints.

— Vous avez raison. Ces saints décidément ne sont pas assez laïcs. C'est la raison pour laquelle ils sont éliminés généralement, pour ne pas dire toujours, sauf les exceptions mentionnées, de l'enseignement de la pensée métaphysique et philosophique en France.

Mais au XXe siècle, il y a eu aussi une superbe efflorescence de la pensée chrétienne avec des métaphysiciens comme Maurice Blondel, Lucien Laberthonnière, Jacques Maritain, Etienne Gilson, et beaucoup d'autres dont plusieurs sont encore vivants.

Il existe dans les universités françaises un enseignement portant sur la philosophie contemporaine. La philosophie contemporaine, c'est la philosophie au XXe siècle. On y enseigne Nietzsche, qui est mort à la fin du XIXe siècle, et Martin Heidegger. Mais je n'ai jamais constaté que l'on mît Maurice Blondel au programme du certificat d'histoire de la philosophie contemporaine.

D'ailleurs, la pensée chrétienne n'est pas objet de discussion. Elle est objet de ricanement. Martin Heidegger a expliqué que la pensée chrétienne, c'est une contradiction dans les termes, un cercle carré. Elle ne saurait exister. Par conséquent ses disciples, nombreux et puissants en France, suppriment les métaphysiciens chrétiens des programmes d'histoire de la philosophie.

Il existe un antichristianisme de gauche : celui qui vient de Proudhon, de Marx, de Bakounine. Il existe un antichristianisme de droite, celui qui vient de Nietzsche et de Heidegger. A mon avis, l'antichristianisme de droite, celui qui vient de la droite, est plus virulent, plus implacable et plus irrémédiable que celui qui vient de la gauche.

Celui qui vient de la gauche est plus politique. Celui qui vient de la droite est plus spirituel. C'est une détestation profonde, éternelle, de l'esprit même du christianisme.

Lorsque les deux détestations, celle qui vient de la droite et celle qui vient de la gauche, se rencontrent et se réunissent, cela donne l'Université française : ni saint Bernard ni saint Bonaventure ni Maurice Blondel ni Jacques Maritain n'ont le droit d'être enseignés dans les universités État, dans les universités de la France. Un consensus discret et parfaitement efficace fait que les maîtres de la pensée chrétienne, depuis saint Justin et saint Irénée de Lyon jusqu'à Maurice Blondel et Jacques Maritain, ne sont jamais inscrits au programme.

Il existe une *Histoire de la Philosophie* en huit volumes que chacun peut consulter en librairie. Dans cette Histoire de la Philosophie en huit volumes il existe un tome consacré au XVIIe siècle.

Dans ce tome consacré au XVIIe siècle, Pascal est supprimé, rayé des cadres, éliminé. Il n'est pas cité dans l'index des noms et il n'apparaît pas dans la table des matières.

Comme on dit dans le langage populaire aujourd'hui, "il faut le faire", non ? Celui qui a dirigé la composition de cette Histoire de la Philosophie a cru bon de supprimer Pascal au XVIIe siècle.

Et si l'on feuillette le tome consacré au XXe siècle, on y trouve les amis de l'auteur et les amis des

amis. Mais Maurice Blondel n'existe pas non plus, ni Jacques Maritain, ni Etienne Gilson.

Voilà comment on enseigne l'histoire de la philosophie en France. On choisit les auteurs qui plaisent à celui ou à ceux qui règnent dans telle ou telle université. Et on élimine, on passe sous silence, les auteurs qui ne plaisent pas.

La méthode est, il faut le reconnaître, extraordinairement efficace. Les étudiants et étudiantes en philosophie de France n'ont pas lu davantage de saint Bonaventure, de Jean Duns Scot ou de Maurice Blondel que de Lao Tseu.

* *

Passons maintenant à la deuxième section, à la seconde partie que nous avons distinguée dans un enseignement possible de la philosophie : à savoir l'analyse même des problèmes philosophiques. Nous avons distingué, on s'en souvient, l'enseignement de l'histoire de la philosophie, de l'histoire de la pensée humaine, — et de l'analyse des problèmes philosophiques. Nous venons de voir comment on s'y prend pour ce qui est de l'enseignement de l'histoire de la pensée humaine. Voyons comment on fait en France pour l'analyse des problèmes.

Nous l'avons vu, pour ce qui concerne l'enseignement de l'histoire de la pensée, la méthode consiste à supprimer des pans entiers de cette histoire, à les passer purement et simplement sous silence.

En ce qui concerne l'analyse des problèmes, c'est beaucoup plus subtil.

Notre lecteur sait qu'il existe des problèmes philosophiques, des problèmes métaphysiques qui s'imposent à la pensée humaine depuis qu'elle existe sans doute. S'il est toujours aussi naïf, il va peut-être s'imaginer que dans les universités on prend ces problèmes, et on tente de les analyser, de la manière la plus raisonnable possible, en sorte que nos étudiants et étudiantes en philosophie qui vont demain devenir professeurs de philosophie dans nos lycées et collèges puissent à leur tour tenter ces analyses difficiles devant leurs jeunes élèves.

Si notre lecteur pensait cela jusqu'à la présente minute, j'ai le devoir de le détromper. Il faut que je lui explique d'abord qu'aux XIXe et XXe siècles des écoles philosophiques diverses ont conclu que l'analyse des problèmes métaphysiques est impossible et sans issue. Au XXe siècle une école prétend qu'un problème métaphysique est un problème dépourvu de signification. Comme d'autre part Marx, Nietzsche et Heidegger, chacun à leur manière, ont fait la critique de ce qu'ils entendaient, chacun à sa manière, par métaphysique, il en est résulté que la plus grande partie des professeurs de philosophie de France pensent que la métaphysique est morte.

Si elle est morte, que reste-t-il donc à enseigner ?

Il reste l'histoire de la philosophie, l'histoire de la pensée humaine.

Nous venons de voir comment on enseigne en France l'histoire de la pensée humaine depuis ses origines jusqu'à nos jours.

En ce qui concerne l'analyse proprement dite des problèmes philosophiques, des problèmes métaphysiques, puisque la majorité régnante en philosophie estime que cette analyse est impossible, sans issue, sans espoir ; le résultat c'est que les problèmes métaphysiques eux-mêmes sont éliminés de l'enseignement de la philosophie.

Dans l'enseignement de l'histoire de la philosophie, on supprime les auteurs et on supprime les siècles. Dans l'enseignement de la philosophie elle-même, on supprime les problèmes, considérés comme désuets, dépassés, éliminés pour leur âge trop ancien.

Il suffit au lecteur d'aller consulter en librairie les manuels de philosophie offerts ou proposés à nos élèves des lycées et collèges chaque année, pour constater que la métaphysique est progressivement éliminée de l'enseignement de la philosophie.

L'école philosophique dominante dans le monde aujourd'hui, ce n'est pas le marxisme, c'est le néo-positivisme, école selon laquelle les problèmes métaphysiques sont dépourvus de signification.

Avec l'aide et le renfort de Marx, de Freud, de Nietzsche et de Heidegger, la métaphysique disparaît de l'enseignement de la philosophie en France.

Si l'on enlève la métaphysique de la philosophie, que reste-t-il ?

Un mot encore pour finir. Dans chaque université allemande, et elles sont nombreuses, il existe une chaire consacrée à l'étude et à l'enseignement de l'Ancien Testament, et tenue par un savant protestant ; une chaire consacrée à l'Ancien Testament et tenue par un savant catholique ; une chaire consacrée au Nouveau Testament, et tenue par un savant protestant ; une chaire consacrée au Nouveau Testament et tenue par un savant catholique.

En France, à la Sorbonne, jusqu'en 1968, il y avait, à la Faculté des Lettres, une chaire consacrée à l'Ancien Testament. Elle était tenue par l'illustre savant que fut Édouard Dhorme, puis par Dupont-Sommer. Après mai 1968, cette chaire consacrée à la Bible hébraïque est disparue, sans laisser d'adresse.

Jusqu'en 1968, il y avait à la Sorbonne, une chaire consacrée au Nouveau Testament. Elle a été tenue, à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, par Maurice Goguel, un très grand savant protestant, puis par Oscar Cullmann, un autre très grand savant protestant. Depuis 1968 cette chaire consacrée au Nouveau Testament est disparue, sans laisser d'adresse.

Lorsque, dans une ville, les femmes disparaissent les unes après les autres, on cherche Landru ou le docteur Petiot.

Il convient de parcourir toutes les universités de État de la France pour voir si dans l'une ou l'autre d'entre elles on enseigne encore la littérature hébraïque et la littérature que constitue le Nouveau Testament. Il faut entreprendre des recherches. C'est urgent. Avec la photographie de la disparue.

On enseigne la littérature française. On enseigne encore un peu la littérature latine, la littérature grecque. On enseigne la littérature allemande, anglaise. Mais on n'enseigne pas en France la littérature hébraïque. On enseigne encore, peu, les Tragiques grecs, Euripide, Sophocle, Eschyle. Mais on n'enseigne nulle part, dans aucune université française, ni Isaïe, ni Ézéchiel, ni Jérémie. Pourquoi ?

Étrange coïncidence. Nous l'avons vu précédemment, l'histoire de la pensée hébraïque n'a pas le droit de séjour en France. Elle est éliminée, passée sous silence, on fait comme si elle n'existait pas. Et voici que les uniques et dernières chaires consacrées à l'Ancien Testament et au Nouveau Testament disparaissent de la Sorbonne, sans laisser d'adresse.

Je livre ces éléments au fin limier qui va retrouver les causes de ces phénomènes.

Le mot français *laïc* qui s'écrit aussi laïque, vient du grec *laos* qui signifie : le peuple.

Dans l'Église, autrefois, on distinguait le peuple et puis le clergé. Par suite d'aventures diverses, le mot *laïc* est venu à signifier l'opposition au clergé, puis plus généralement l'opposition à l'Église elle-même, qui comprend le peuple et ceux qui l'instruisent.

Il est évident qu'une République comme la nôtre ne peut pas avoir une religion État ni une philosophie État puisque de fait dans ce pays qui est la France il existe des hommes et des femmes qui appartiennent à des religions ou à des philosophies différentes.

Si l'école est unique pour tous les Français, il faut tenir compte de ce fait. Si l'on enseigne la philosophie et l'histoire de la philosophie, alors il faut enseigner tout ou rien. Le système actuel consiste à éliminer systématiquement la source biblique, la tradition juive et la tradition de la pensée chrétienne. C'est l'une des manières de comprendre le sens du mot *laïc* : on élimine la pensée que l'on n'aime pas. L'autre manière de comprendre aujourd'hui le mot *laïc* consisterait à en faire un synonyme d'objectif : un professeur de philosophie objectif et honnête enseignerait à ses élèves ou à

ses étudiants l'histoire de la pensée et exposerait les problèmes philosophiques tels qu'ils se sont posés de fait aussi honnêtement et objectivement que possible. Il est très difficile en ce domaine d'être parfaitement objectif. Mais nous pouvons convenir au moins qu'il existe une histoire de la pensée humaine et qu'il convient de l'enseigner objectivement et scientifiquement, comme on enseigne l'histoire politique de l'humanité, sans supprimer des siècles entiers sous le prétexte que l'on n'aime pas les auteurs qui y ont fleuri. On peut convenir qu'il existe des problèmes philosophiques qui s'imposent à l'intelligence humaine depuis qu'elle existe et qu'il faut les exposer honnêtement en indiquant objectivement les différentes solutions qu'on leur a apportées sans supprimer les problèmes eux-mêmes sous le prétexte que l'on appartient à l'école dominante qui est le néo-positivisme.

Tant que ce minimum d'objectivité et d'honnêteté n'est pas réalisé, on conçoit, on comprend que des parents se préoccupent de savoir qui va enseigner la philosophie à leurs enfants et que la question de l'école libre, sur ce point au moins, reste une question ouverte. Nous laissons à nos collègues professeurs de Lettres et d'Histoire le soin de nous dire ce qu'il en est dans leurs spécialités.

1986

La formation des Évangiles [80]

Il y a eu dans l'histoire des sciences, des révolutions que chacun connaît. Il y a eu au XVIe siècle, la révolution copernicienne. On a enseigné dans toutes les universités du monde, pendant des générations, que l'Univers se réduit à notre microscopique système solaire et que la Terre est au centre de ce système. Les savants des générations qui ont précédé et suivi, ont eu un mal fou à admettre que la Terre tourne sur elle-même, qu'elle tourne autour du Soleil, qu'il existe des antipodes, etc.

Il y a eu des révolutions en physique. Jusqu'en 1905, on enseignait, dans toutes les universités du monde, qu'il existe une substance appelée éther qui est le support physique de ces vibrations que constitue la lumière. C'est en 1905 seulement qu'un jeune homme inconnu a découvert et établi, d'une manière irréfutable, que cette substance n'existait en réalité que dans l'imagination de ceux qui l'enseignaient. Il s'appelait Albert Einstein. Il n'avait pas vingt-cinq ans.

Il y a eu des révolutions en chimie, en biologie, en médecine. Il y a eu, au XIXe siècle, la découverte de l'évolution biologique, qui a suscité des controverses violentes. Dans tous les cas, les découvertes qui bouleversent totalement notre vision du monde suscitent, de la part de ceux qui enseignent l'ancien système — en cosmologie, en physique, en biologie, et médecine — des réactions extrêmement violentes. Le moine Augustin Johann Mendel découvre, en 1865, les lois fondamentales de la génétique. Sur le moment, personne n'a tenu compte de ses travaux.

L'exégèse biblique, la critique biblique, est une discipline scientifique qui se développe à partir de Spinoza, *Tractatus theologico-politicus,* publié sans nom d'auteur, en 1670, et surtout à partir *de L'Histoire critique du Vieux Testament,* par l'oratorien Richard Simon (1678). Elle a suscité ou provoqué, depuis sa naissance, depuis ses origines, des réactions et des oppositions extrêmement violentes.

Qu'est-ce que la critique biblique ? C'est tout simplement l'étude scientifique, rationnelle, de cette bibliothèque qui est la Bibliothèque hébraïque. Il est permis, il est légitime d'étudier scientifiquement la littérature hébraïque, comme on étudie l'histoire de la littérature chinoise, ou grecque, ou autre.

La critique biblique soulève des questions historiques, des questions littéraires, etc.

Elle s'est appliquée, non seulement à l'ensemble des livres hébreux qui constituent la Bibliothèque hébraïque, mais aussi à l'ensemble des livres de la Nouvelle Alliance, en grec *kainè diathèkè,* en latin *novum testa-mentum,* décalque français : Nouveau Testament.

Spinoza était parti du présupposé philosophique ou métaphysique que l'idée de Création est absurde (Éthique I, Proposition VIII, Scholium II). La Substance est unique. On l'appelle Dieu ou la Nature. Les lois de la nature sont éternelles et constantes. La prophétie n'a jamais fait que les prophètes eussent plus de science. Les Hébreux n'ont à peu près rien su de Dieu. La notion de révélation est dépourvue de sens, tout comme la notion de Création. Pour que la notion de révélation ait un sens, encore faut-il qu'il y ait distinction objective et réelle entre Celui qui se révèle, l'Unique, et ceux à qui il se révèle, les êtres créés. Si la notion de Création n'a pas de sens, comme le pense Spinoza, alors la notion de révélation disparaît avec elle.

On aperçoit aussitôt quelles difficultés doit rencontrer le savant qui étudie la Bibliothèque hébraïque, avec de tels présupposés philosophiques ou métaphysiques. Car de fait, il étudie un objet, cette Bibliothèque, qui de part en part, est pénétrée, informée, par la doctrine de la Création, la doctrine du Créateur unique et qui se révèle librement à l'homme créé.

---

[80] *La Voix du Nord,* 15, 16, 17 et 24 juillet 1986.

La question est donc de savoir, lorsque l'on veut pratiquer cette discipline scientifique, qui est la Critique biblique, ce que l'on doit faire de ses propres présupposés philosophiques ou métaphysiques, si on en a.

La question se complique et s'aggrave encore plus lorsque l'on aborde l'étude scientifique des livres de la Nouvelle Alliance, que nous avons pour habitude d'appeler le Nouveau Testament. Car dans ces livres, par exemple les Évangiles, il est question d'un Rabbi qui guérit les malades, les aveugles-nés, etc. Si les lois de la nature sont fixes et éternelles, comme le pense Spinoza, alors la notion de miracle est aussi absurde que celle de création et de révélation et pour la même raison.

C'est exactement ce que dit Ernest Renan dans la préface à la treizième édition de La vie de Jésus, en 1864. Le miracle, cela n'existe pas. Le surnaturel, cela n'existe pas. L'inspiration des saintes Écritures, cela n'existe pas. La Révélation, cela n'a aucun sens. Pourquoi donc ? Tout simplement parce que la vérité, c'est l'athéisme. Si l'athéisme est vrai, alors...

Le savant qui étudie cette bibliothèque qui est l'ensemble des livres de la Nouvelle Alliance, que fait-il s'il est convaincu de la vérité de ces présupposés philosophiques ? Il est obligé d'en tenir compte. Ils décident. Il est obligé d'enlever des livres de la Nouvelle Alliance tout ce qui est surnaturel, tout ce qui est miraculeux. Que reste-t-il ? Et comment expliquer les récits de miracles et tout ce surnaturel ? Depuis le XVIIIe siècle au moins, certains avaient présenté une réponse : l'imposture. Ernest Renan préfère, pour sa part, une autre explication : la naïveté et puis chez certaines femmes, un grain d'hystérie.

Quoi qu'il en soit de ces tentatives d'explication, une chose est certaine : c'est qu'à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, une thèse domine largement. Les Évangiles, c'est de la mythologie. Pour que les mythes se forment, il faut du temps. Et par conséquent, on va retarder le plus possible la formation, comme on dit, des Évangiles De plus, il est bien évident que la prophétie est impossible.

Lorsqu'une prophétie est vérifiée par l'histoire, c'est qu'elle a été écrite après l'événement et non pas avant ! Ainsi, et à partir de ce critère, on va pouvoir renvoyer les Évangiles dits synoptiques après la prise de Jérusalem, puisque, selon les Évangiles dits synoptiques, le Rabbi annonçait la prise de Jérusalem et la destruction du Temple de Jérusalem. Or, la prise de Jérusalem date de l'été de l'année 70. Donc, les Évangiles sont postérieurs, puisque la prophétie est impossible, on vous le dit et on vous le répète.

Quant à Évangile dit de Jean, c'est évidemment un roman métaphysique tardif. F.C. Baur, le collègue de Hegel, le renvoyait vers 175. Renan, vers le milieu du IIe siècle. Loisy, vers 145. Il est évidemment sous l'influence de la philosophie grecque, puisqu'il y est question du logos, dès la première ligne. Les uns vont y découvrir l'influence de la Gnose du IIe siècle. D'autres, de l'Iran, etc. Ce qui est sûr et certain, c'est qu'il n'a quasi aucun contenu, aucune valeur historique. Il est au Rabbi galiléen ce que les dialogues de Platon sont à Socrate : une libre composition d'un auteur inconnu du IIe siècle — à moins que ce ne soit une compilation de plusieurs intervenants.

A ces présupposés philosophiques dominants et hors de contestation, s'ajoutaient des présupposés d'ordre historique. L'hébreu était une langue morte au temps de Jésus. La seule langue pratiquée était l'araméen. Jésus et ses disciples étaient des analphabètes.

Il fallait expliquer, en somme, la genèse de la mythologie chrétienne dans un milieu d'analphabètes. Finalement, ce sont les communautés chrétiennes — lesquelles ? — qui ont produit les Évangiles Ces productions ont été orales tout d'abord ; mises par écrit tardivement. La production de Évangile de Jean a été la plus tardive.

Madame Jacqueline Genot-Bismuth, qui est professeur à l'Université de la Sorbonne nouvelle, vient de publier un livre important sur toutes ces questions. Son titre : *Un homme nommé Salut : la genèse d'une hérésie à Jérusalem* (O.E.I.L.).

Le livre de Madame Genot utilise la méthode strictement scientifique. Elle braque sur les Évangiles et en particulier sur Évangile de Jean, la lumière de sa science de la littérature rabbinique ancienne, et aussi la lumière fournie par le désert de Juda. Elle illumine le texte, comme si avec des projecteurs, elle illuminait une ruine antique. Elle restaure le milieu ethnique, politique, historique, linguistique, etc. Elle rétablit le calendrier de Jean. Elle illumine, avec les documents qu'elle présente, nombre de faits et de détails qui étaient restés pour nous lettre morte, parce que nous ne connaissions pas suffisamment le milieu ethnique judéen des années 27-30. En somme, elle utilise la bonne méthode. Elle illumine un document à partir de son milieu, de son contexte réel et historique. Et ce contexte, ce ne sont pas les spéculations néoplatoniciennes du IIe siècle, ni les spéculations gnostiques, ni les influences iraniennes. Le contexte réel, c'est Jérusalem dans les années 27-30.

*
* *

Maintenant que le livre de Madame Genot est paru, deux siècles au moins de critique allemande s'effondrent dans un bruit sourd et mou. Il n'en reste plus rien. Max Planck écrit dans son *Autobiographie scientifique,* à propos de la crise provoquée par ses propres découvertes au début du XXe siècle : "Une vérité nouvelle en science n'arrive jamais à triompher en convainquant les adversaires et en les amenant à voir la lumière, mais plutôt parce que finalement ces adversaires meurent et qu'une nouvelle génération grandit, à qui cette vérité est familière."

Il est évident que ceux qui sont installés dans les chaires, non pas de Moïse, mais de Nouveau Testament, et qui enseignent depuis plusieurs générations l'ancien système, le système allemand, ne recevront pas cette révolution copernicienne. Mais il est bon que les étudiants en philosophie, libres de tout préjugé à cet égard, sachent qu'elle est faite. Voici déjà un an qu'est paru le livre de John A.T. Robinson, *The Priority of John.* Qui en a parlé ? Qui en a dit un mot ? Ce fut le silence de glace. Robinson et Madame Genot, indépendamment l'un de l'autre, parviennent aux mêmes conclusions. Cela est arrivé souvent dans l'histoire des sciences et c'est un signe qui ne trompe pas, un signe de vérité. En 1902, Adolf Schlatter publiait une étude dans laquelle il comparait minutieusement le texte de Jean et des textes rabbiniques anciens. Il démontrait que le texte de Jean ne s'explique que par le milieu judéen ancien.

Dans les Universités allemandes, depuis longtemps déjà, la détestation et le mépris du judaïsme a été une constante. Les textes de Kant, de Fichte, de Hegel, de Schopenhauer, avant de parvenir à ceux de Nietzsche et au mépris glacé de Heidegger pour tout ce qui est hébreu, constituent un ensemble accablant. Le national-socialisme allemand a poussé, s'est développé, plante vénéneuse, sur un sol qui depuis des générations était pénétré par cette antique détestation du judaïsme et des fils d'Israël. Fichte raconte que Évangile de Jean est le seul à communiquer l'authentique christianisme, parce qu'il est délivré du judaïsme !

Marcion du Pont, au IIe siècle de notre ère, opposait violemment le christianisme au judaïsme. Marcion comme Valentin comme Mani, professaient que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est lui le mauvais Principe, le Principe du Mal. Le Créateur de ce monde mauvais. Les cathares vont enseigner la même doctrine. La pensée allemande du XIXe et du XXe siècle est traversée par le désir de séparer le christianisme du judaïsme et d'opposer le christianisme au judaïsme. Pour Arthur Schopenhauer, la pensée hébraïque est la mauvaise pensée, comme pour Fichte. L'idéal était donc d'obtenir ou de réaliser un christianisme grec, un christianisme aryen. C'était l'idée du maître à penser de Adolf Hitler, Lanz Von Liebenfels. Un christianisme dissocié du judaïsme, un christianisme séparé de son tronc hébreu : tel était le rêve de plusieurs savants allemands au XIXe siècle et au XXe. C'est la raison pour laquelle plusieurs savants allemands, suivis par des Français,

ont défendu la thèse selon laquelle les Évangiles ont été écrits directement en langue grecque, à la fin du Ier siècle ou au second, et se sont opposés avec fureur à ceux qui découvraient, de temps en temps, depuis le début du XVIe siècle, qu'en réalité les quatre Évangiles sont des traductions de documents hébreux antérieurs.

Depuis le XVIe siècle, la bataille a été épique à ce sujet, entre les érudits qui découvraient que, bien évidemment, le grec des Évangiles n'est pas du grec, mais de l'hébreu formulé avec des mots grecs, une langue que Richard Simon appelait du grec de synagogue, et ceux du camp adverse qui soutenaient mordicus que les Évangiles ont été écrits directement en grec, et que c'est du fort bon grec !

Le fond de l'affaire, c'est le problème des rapports entre le christianisme et le judaïsme. Le livre de Madame Genot, en démontrant que Évangile de Jean est un texte judéen, un texte issu de Jérusalem et du Temple, renouvelle totalement notre intelligence des origines chrétiennes.

La Critique biblique allemande, depuis le début du XIXe siècle, depuis F.C. Baur, D. Strauss, etc., a été évidemment sous l'influence, sous la domination de la philosophie allemande, c'est-à-dire plus précisément de l'idéalisme allemand. Au XXe siècle, Rudolf Bultmann est évidemment sous l'influence, sous la domination des philosophies de Kant et de Heidegger.

Les critiques allemands ont abordé leur objet, en l'occurrence le Peuple hébreu, son histoire, et sa Bibliothèque, à travers un système optique qui est la philosophie allemande. Il en est résulté une déformation de l'objet qui rend celui-ci méconnaissable.

L'école critique française, depuis Ernest Renan et Alfred Loisy, a consisté principalement à copier, à suivre les Allemands, avec un certain retard. Aux présupposés philosophiques de l'idéalisme allemand, se sont associés ou ajoutés chez Renan les présupposés du positivisme, du scientisme du milieu du XIXe siècle. On ne garde des Évangiles que ce qui passe à travers ce filtre. Inutile de dire qu'il ne reste pas grand-chose. Lisez le *Jésus* de Bultmann et vous verrez ce qui reste : un homme qui est venu nous enseigner l'obéissance au Père, c'est-à-dire, en somme, un extrait de la Critique de la Raison pratique !

Le problème ou la difficulté, c'est d'étudier l'objet, en l'occurrence le Peuple hébreu, sa genèse, sa formation, son histoire, sa bibliothèque, sans aucun présupposé philosophique antérieur ou étranger. C'est en somme d'utiliser la méthode scientifique, qui est la méthode objective.

Il est résulté de ce conglomérat, depuis la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe, entre la Critique biblique allemande traduite en français par Renan et Loisy, et les présupposés du positivisme et du scientisme, un bloc, un système qui est maintenant pétrifié, et qui est la doctrine en exégèse, en Allemagne comme en France, comme aux États-Unis et ailleurs. C'est ce bloc qui est enseigné dans les Universités, comme on a enseigné la cosmologie pré copernicienne pendant des générations, les esprits animaux, l'éther, etc.

Le jeune étudiant en exégèse, qu'il soit pasteur, abbé ou dominicain, reçoit tout le système, tout le bloc, le conglomérat tout entier, avec ses présupposés maintenant séculaires et ses erreurs certaines. Les présupposés non critiqués sont d'ordre philosophique. Les erreurs certaines concernent les faits.

Par exemple on a enseigné que l'hébreu était une langue morte autour des années 30 de notre ère. C'est faux. Les découvertes récentes montrent que l'hébreu était une langue vivante, avec l'araméen. On parlait peut-être davantage l'araméen dans les campagnes comme le patois dans nos campagnes au temps de nos grands-pères. Mais on parlait, on lisait, on écrivait l'hébreu en ville, à Jérusalem et ailleurs.

Un autre présupposé certainement faux : on a confondu le milieu ethnique judéen avec un milieu ethnique privé d'écriture, un milieu ethnique africain par exemple, et on a inventé une théorie de la tradition orale qui ne correspond en rien à ce que nous savons de fait du milieu ethnique judéen.

Il suffit d'examiner attentivement d'authentiques traditions orales, en Afrique, dans certaines régions où elles existent encore — c'est bientôt la fin — pour voir ce qui se transmet oralement, ce qui peut se transmettre oralement, et ce qui ne peut pas se transmettre oralement, et comment s'effectue la transmission des traditions orales, et qu'est-ce que cela donne. Ce qui se transmet oralement, ce sont des légendes et des pratiques magiques ou médicales. Mais il suffit d'examiner scientifiquement les quatre Évangiles pour constater que, pour des raisons physiques, ces textes ne peuvent pas être les produits ou les résultats de traditions orales. Ce sont des textes écrits qui sont des traductions de documents écrits. Ce ne sont pas des traditions orales mises par écrit à la fin du 1er siècle ou au IIe. C'est-à-dire que, depuis le XVIIIe siècle, des savants allemands ont confondu le milieu ethnique judéen, qui était un milieu très lettré, avec un milieu ethnique africain privé d'écriture. Cela, c'est évidemment le coup du mépris.

A cette erreur initiale, d'ordre scientifique, qui relève de l'ordre des faits, on ajoute la doctrine selon laquelle le christianisme est une mythologie. On ajoute la doctrine selon laquelle les mythes sont des productions de la communauté ou des communautés. Vous ajoutez encore le présupposé que ce qui est spéculatif est tardif et que le plus simple précède le plus complexe. Et vous obtenez le système critique enseigné et dominant depuis le début du XIXe siècle, système selon lequel les quatre Évangiles sont des productions des communautés chrétiennes de la fin du 1er siècle, des productions qui se sont élaborées progressivement, à peu près comme se forment les cancers, à partir de traditions orales qui s'amplifient, se développent, s'enrichissent elles-mêmes. Et puis finalement ces traditions orales, qui sont en réalité des développements cancéreux, sont fixées par écrit ou mises par écrit. Bien entendu, dans ce système, il y a plus au terme du développement qu'au commencement, puisque ce sont les communautés chrétiennes — lesquelles ? — qui ont produit ou formé les Évangiles, à partir de quelques traditions orales antérieures.

Toute cette histoire est en contradiction flagrante avec tout ce que nous savons de plus certain du milieu ethnique judéen, comme le montre magistralement Madame Genot : dans le milieu ethnique judéen, on n'ajoute rien à ce qu'enseigne le Rabbi. On ne retranche rien. On transmet l'information avec une fidélité scrupuleuse. C'est là une norme codifiée depuis le Deutéronome et que l'on retrouve dans l'Apocalypse. Le modèle du développement de type cancéreux était donc faux. Cela ne l'empêche pas d'être enseigné par ceux qui occupent aujourd'hui les chaires de Nouveau Testament.

Faux est aussi le présupposé que le plus simple est forcément le plus ancien. C'est au nom de ce présupposé puéril que la majorité des critiques enseigne aujourd'hui que Évangile de Marc est le plus ancien, parce qu'il est le plus simple. Le cancer a continué à se développer à partir de lui, après lui. En réalité Évangile de Marc est comme les autres une traduction des documents hébreux antérieurs, mais c'est un choix de notes, un choix de documents, plus simple, plus élémentaire, puisqu'il est destiné aux nouveaux venus du paganisme. On voit très bien que celui qui a effectué ce choix dans les documents, a éliminé tout ce qui était trop difficile à comprendre pour des frères arrivant du paganisme.

Faux est le présupposé que Évangile de Jean est forcément le dernier parce qu'il est, ou qu'il serait, plus spéculatif. Comme si dans le milieu ethnique judéen, des années 27-30, il n'y avait pas eu des intellectuels, des théologiens, spéculatifs ! Encore le coup du mépris. Si Évangile de Jean est spéculatif, alors il ne peut être que grec : c'est la pensée de Fichte. Parce que les Judéens sont incapables d'être spéculatifs ?

* *

Le jeune étudiant, pasteur, révérend père ou abbé, qui a absorbé un conglomérat fait d'idées

fausses du point de vue scientifique, de présupposés philosophiques avoués ou inavoués, — et qui s'en est pénétré, — l'enseigne à son tour, exactement comme un étudiant en médecine au XVIP siècle ou au XVIIIe absorbait la doctrine des esprits animaux, du phlogistique, etc. Lorsqu'il l'a absorbé, il l'enseigne donc à son tour. Et comme chacun sait, lorsqu'un professeur a enseigné pendant toute sa vie, toute sa carrière, que la Terre est au centre de l'Univers réduit à notre système solaire, et immobile de surcroît, ou lorsqu'il a enseigné toute sa vie telle erreur monumentale en physique, en chimie, en biologie, en médecine, — malheur à celui qui vient le déranger à la fin de sa carrière !

Toute l'histoire des sciences raconte la même histoire : la fureur de ceux qui enseignent le vieux système, lorsque les découvertes révolutionnaires imposent une révision complète de notre vision du monde. L'intelligence humaine est très passive. La pensée personnelle est une chose très rare. Elle demande au fond beaucoup d'audace et finalement un certain courage, puisque pour enseigner, en médecine par exemple, ce qui n'est pas conforme à l'enseignement reçu, il faut un courage certain. Tout le monde connaît l'histoire de ce médecin du début du XIXe siècle qui avait osé affirmer qu'il fallait se laver les mains, dans les maternités, lorsqu'on passait de la salle où l'on pratiquait l'autopsie des cadavres à la salle d'accouchement. La mortalité par simple infection était effrayante. Pour avoir osé professer une telle innovation, il a été persécuté par le corps médical jusqu'à sa mort.

Pour répondre au livre de Madame Genot, pour tenter de le réfuter, il faut être compétent, il faut connaître au moins aussi bien qu'elle l'ancienne littérature rabbinique, le milieu ethnique judéen etc.

Or, nous avons beau nous tourner et nous retourner, regarder loin à l'horizon ou tout près, nous ne voyons personne qui connaisse aussi bien que Madame Genot l'antique littérature rabbinique parmi les abbés, révérends pères et pasteurs qui enseignent que les Évangiles ont été composés tardivement en langue grecque après une longue évolution, transformation et accroissement cancéreux des traditions orales. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, ayant appris de leurs maîtres que les Évangiles ont été écrits directement en grec, n'ont pas pris la peine de continuer leur étude de la langue hébraïque, en sorte qu'ils sont bien en peine de voir le problème. Ce n'est pas sans amusement que nous attendrons les réactions de ces messieurs (il y a très peu de dames). Notre pronostic : Ils vont faire avec le livre de Madame Genot ce qu'ils ont fait pour les livres de J.A.T. Robinson, *Redating the New Testament* et, plus récent, The Priority of John : pas un mot, le silence, le bloc du silence, pour protéger les catholiques contre ces idées subversives, "pernicieuses" comme dit un bon père dominicain. On appelle pernicieuse une idée qui vous obligerait à revoir le cours que vous professez depuis des années, et à le transformer de fond en comble.

Mais, me dira-t-on, comment se fait-il que les exégètes catholiques se soient mis ainsi à la traîne, à la solde de l'exégèse protestante allemande, C'est très simple. Lorsque le grand Richard Simon, au XVIP siècle, a publié son admirable livre, *L'Histoire critique,* Bossuet a trouvé bon de lui envoyer la maréchaussée. Le livre a été saisi chez l'imprimeur, puis brûlé. Heureusement que Richard Simon en a sauvé quelques exemplaires. Le résultat est que la critique biblique a été refoulée chez les catholiques. Les femmes des campagnes savent encore qu'il est très mauvais, chez les enfants, de rentrer, comme elles disent, une rougeole. Il faut au contraire la laisser s'exprimer.

Lorsque la critique biblique est réapparue, au XIXe siècle, elle est réapparue avec Ernest Renan puis avec Alfred Loisy, qui suivaient les Allemands, parce que de fait c'est en Allemagne protestante que la critique biblique a pu se développer en toute liberté, avec les présupposés philosophiques et scientifiques que nous avons indiqués. Les savants prêtres catholiques de la fin du siècle dernier et de la première moitié du XXe siècle qui ont essayé d'introduire de nouveau la critique biblique, c'est-à-dire l'étude scientifique des Saintes Écritures, ont été persécutés par ceux qui étaient hostiles à toute étude critique. C'est ainsi que le Père Lagrange, le Père Guillaume Pouget, et bien d'autres,

ont subi persécution parce qu'ils essayaient de faire avancer les problèmes et de traiter les questions qui s'imposaient. C'est ainsi que le Père Lagrange a été empêché de publier son *Commentaire de la Genèse,* imprimé aux Éditions Gabalda.

Lorsque la grande crise moderniste a été passée, les abbés et les révérends pères ont absorbé la critique allemande, comme leurs aînés Renan et Loisy, mais sans distinguer suffisamment ce qui relève de la recherche scientifique, et ce qui relève des présupposés philosophiques ou autres totalement arbitraires. La faute en somme, est d'ordre philosophique. Ce qui a manqué, ce qui manque encore, c'est une analyse philosophique du problème : A quelles conditions peut-on étudier objectivement, scientifiquement, ce peuple hébreu, et sa bibliothèque, l'ensemble des livres hébreux qui constituent la bibliothèque hébraïque, l'ensemble des livres grecs de la Nouvelle Alliance ? Quels sont les présupposés philosophiques qu'il faut laisser de côté, ou mettre entre parenthèses, si l'on veut étudier objectivement, scientifiquement, ce peuple hébreu et le développement de sa pensée ?

Il suffit de regarder le petit livret de l'Université de Paris IV pour constater qu'il existe plus d'une vingtaine de chaires consacrées à la littérature française, presque autant pour la littérature latine et la littérature grecque, mais zéro, rien, le néant, pour la littérature hébraïque. Il n'y a pas à la Sorbonne de chaire de littérature hébraïque. Il est évident que les étudiants devraient pouvoir étudier Isaïe, Amos, Jérémie, Ézéchiel, etc., comme on étudie Eschyle, Euripide, Sophocle, ni plus ni moins. Or cela ne leur est pas permis, puisqu'il n'y a pas de chaire de littérature hébraïque à la Sorbonne. Jusqu'en mai 1968, il y avait une chaire, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Elle avait été tenue par ce très grand savant que fut Édouard Dhorme, puis par Dupont-Sommer. Il y avait une chaire consacrée au Nouveau Testament, comme on dit. Maurice Goguel y a été professeur, puis le grand savant qu'est Monsieur Oscar Cullmann. Toutes les deux sont disparues sans laisser d'adresse.

Un de mes étudiants, qui a passé l'année dernière à Moscou, m'a appris qu'à l'Université de Moscou, il y avait un professeur qui enseignait, qui expliquait Évangile de Jean en grec. L'amphithéâtre est plein. Par conséquent, si vous voulez étudier Évangile de Jean, il vous faut aller à Moscou, puisqu'à la Sorbonne il n'y a plus de chaire consacrée à la Littérature hébraïque ni de chaire consacrée aux origines chrétiennes. Cela s'explique fort bien. Cette littérature n'est vraiment pas laïque !

Tous les termes fondamentaux de la théologie chrétienne sont incompréhensibles si l'on ne remonte pas à leur racine, à leur origine qui est hébraïque. Ainsi les termes de rédemption, la notion de chair qui est comprise de travers par les goïms, la notion de justification, etc. Cela s'explique aisément par le fait que le christianisme est issu du tronc hébreu. Il en est l'une des branches, l'une des pousses, l'un des rejetons, comme on voudra dire, et peu importe. Le fond de la pensée du christianisme est hébreu. Que cela plaise ou non, cela n'a aucune importance.

La méthode scientifique ne consiste pas à imposer au réel nos préférences ou nos répulsions mais à constater objectivement ce qui est. La toute première communauté judéenne dans laquelle ont été constitués ces quatre dossiers qui ont donné, en traduction grecque, nos quatre Évangiles, était hébraïque. Tout le monde pensait en hébreu, lisait en hébreu et écrivait en hébreu. Ce n'était pas un milieu ethnique d'analphabètes. C'est un milieu ethnique dans lequel on pratique l'écriture depuis des siècles, bien avant les Grecs !

Pour comprendre les quatre documents qui sont les quatre Évangiles, et les lettres de Schaoul-Paulus — *ha-qatan* — et l'Apocalypse, et les lettres de Iaaqôb, de Keipha, etc., il faut absolument pratiquer la méthode de Madame Genot, c'est-à-dire retrouver le substrat hébreu, linguistique, politique, intellectuel, économique, du temps et du lieu, Jérusalem, avant la destruction du Temple.

Les contresens majeurs en christologie, en théologie trinitaire, en théorie de la justification,

proviennent de ce que certains Pères, par exemple Apollinaire de Laodicée pour la christologie, n'ont pas compris le sens des termes, par exemple ici le sens du mot chair, basar, en hébreu. Ils ont confondu l'anthropologie hébraïque avec l'anthropologie platonicienne ou néoplatonicienne.

Le christianisme est issu du tronc hébreu, et par conséquent, pour y comprendre quelque chose, il faut commencer par se nourrir de la sainte Bibliothèque hébraïque. Il faut l'assimiler. Il faut connaître et comprendre le sens des termes, qui sont hébreux. La voie la plus courte, et la seule voie possible, pour comprendre quelque chose à la théologie chrétienne, c'est de commencer par apprendre l'hébreu.

Ensuite de quoi il faut étudier minutieusement et examiner comment les termes hébreux ont été traduits en grec. Le travail avait été fait, plusieurs siècles avant notre ère, personne ne sait où ni quand, par les inconnus qui ont traduit toute la Bibliothèque hébraïque de l'hébreu en grec. C'est la première fois à notre connaissance qu'un peuple traduit une Bibliothèque entière d'une langue appartenant à une espèce, en l'occurrence l'espèce des langues sémitiques, en une autre langue, appartenant à une autre espèce, l'indo-européenne. Cette traduction en langue grecque de la Bibliothèque hébraïque a été réalisée en respectant certains principes : traduction mot à mot, proposition par proposition, qui respecte l'ordre hébreu de la phrase, la construction hébraïque. Le système de correspondance, entre l'hébreu et le grec, est constant. Par conséquent, il a existé un lexique hébreu-grec traditionnel, ou plusieurs lexiques apparentés.

Les inconnus qui ont traduit de l'hébreu en grec les documents, les notes, qui ont donné nos quatre Évangiles, se sont servis de ce même lexique. En sorte que pour connaître, pour comprendre le sens d'un terme, dans les livres de la Nouvelle Alliance, il faut toujours chercher quel était le mot hébreu qui était dessous le mot grec. Si on ne fait pas ce travail, on obtient soit des non-sens, soit des contresens, soit des faux sens. Ce n'est pas à partir du Dictionnaire grec-français classique que l'on peut comprendre les textes des livres de la Nouvelle Alliance, mais à partir du Dictionnaire hébreu-grec reconstitué. Tant qu'on n'a pas retrouvé le mot hébreu, l'expression hébraïque, qui se trouve sous le mot grec, sous l'expression grecque, on est dans la situation du microbiologiste qui n'a pas su bien régler son microscope : l'image est floue, incertaine ; il y a des éléments perturbateurs, des interférences, des artefacts dans l'image que l'on voit. Lorsqu'on a retrouvé le mot hébreu qui était sous le mot grec, l'image est claire, nette, évidente, indubitable. Que diraient nos bons pères jésuites si pour comprendre leurs auteurs chéris, je veux dire Kant, Hegel, Nietzsche, Heidegger, on ne se reportait pas au texte allemand ? Eh bien de même. Si l'on désire comprendre quelque chose à la pensée du Rabbi judéen — car enfin il était né en Judée, et sa mère était judéenne — il faut commencer par apprendre la langue de son milieu ethnique, l'hébreu et l'araméen. C'est la moindre des politesses.

On trouverait aisément dans d'autres domaines de la recherche, par exemple en cosmologie, en physique, en biologie, le même problème des rapports, conscients ou inconscients, entre la recherche expérimentale et donc scientifique, et les présupposés philosophiques. Ainsi lorsqu'au milieu du XIXe siècle, un savant, Clausius, a commencé à entrevoir que l'Univers ou la Nature est un système qui s'use d'une manière irréversible, qui vieillit d'une manière fatale, et qui tend à sa fin, ce fut une protestation générale et furieuse.

On en trouvera l'écho dans le beau livre de Meyerson, *Identité et réalité.* Des savants nombreux, physiciens ou biologistes comme Haeckel, s'opposaient avec la dernière énergie à cette découverte, à cause de ce qu'ils appelaient le principe de Substance, c'est-à-dire que la Nature, qui est la Substance, l'unique Substance, ne peut ni commencer ni vieillir ni s'user ! Tiens ! Revoilà Spinoza ! C'est justement ce qu'il écrivait : La Nature tout entière est un seul et unique Individu, dont les parties, c'est-à-dire tous les corps, varient d'une infinité de manières, mais sans aucune mutation de l'Individu total, c'est-à-dire la Nature elle-même...

Lorsqu'au début du XXe siècle, on a commencé à découvrir que la matière s'use, qu'elle vieillit, qu'il existe une genèse, une évolution et une usure de la matière, ce fut un tollé général. Et lorsque, à partir des années 1927 et suivantes, on a commencé à découvrir que l'Univers avait commencé, qu'il était un système historique, évolutif, irréversiblement orienté, ce fut une fureur générale de la part de ceux qui tenaient absolument à maintenir l'ancienne doctrine, celle de Spinoza, celle des Grecs : l'Univers, c'est l'Être, l'Être absolu, et il n'y en a pas d'autre. Par conséquent il ne peut pas avoir commencé, il ne peut pas s'user, il ne peut pas vieillir. La bonne pensée, c'est la pensée grecque, et la pensée chinoise, nous disait A. Dauvillier, professeur d'astrophysique au Collège de France. La mauvaise pensée, de nouveau, c'était la pensée hébraïque, qui prétend le contraire.

Ainsi, au fond du fond, ce sont les mêmes problèmes que nous retrouvons, lorsque nous examinons les conflits entre sciences et métaphysique, depuis plusieurs siècles, aussi bien dans le domaine des sciences expérimentales, cosmologie, physique, biologie, que dans le domaine de cette science qui est l'étude critique du Peuple hébreu, de sa pensée, de sa Bibliothèque.

Et lorsque des biologistes, aujourd'hui même, dans le grand traité de *Biologie moléculaire de la Cellule,* qui vient de paraître, présentent les choses comme si l'apparition de la vie, l'apparition des premiers messages génétiques, puis la croissance de l'information génétique au cours du temps, était forcément et évidemment l'effet du hasard hypostasié, le résultat des mutations fortuites, ils veulent sans doute plaisanter. Ils veulent faire avaler par les étudiants américains, puis par les étudiants français, une thèse philosophique, une très vieille doctrine philosophique, celle de Démocrite, sous le couvert de la science. Ils veulent faire passer pour scientifique une thèse philosophique qui est au moins douteuse et au moins arbitraire, à supposer qu'elle ait un sens.

L'exégèse biblique n'est donc pas un cas particulier. Elle aussi est prise dans le conflit entre la science expérimentale, et les présupposés philosophiques. Il est temps que les étudiants en philosophie aillent voir ce qui s'y passe.

La pluralité des mondes habités [81]

Évry Schatzman est directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, membre de l'Académie des Sciences, l'un des maîtres de l'Astrophysique théorique contemporaine. Il est donc bien préparé pour traiter ce problème célèbre. Il vient de le faire dans un petit livre qui fait le point de la question, d'une manière scientifique : *Les Enfants d'Uranie* (éd. du Seuil). Évry Schatzman est l'un des responsables et protecteurs de la vénérable Union Rationaliste. C'est dire qu'il n'est pas de tendance mystique.

Rappelons brièvement les données du problème. Il a été envisagé et traité dans les siècles passés, mais on s'imaginait alors que l'Univers se réduit à notre seul et microscopique système solaire. Nous savons aujourd'hui, fin du XXe siècle, que l'Univers est un gaz de galaxies. Une galaxie est un ensemble d'étoiles. Notre propre Galaxie, celle à laquelle nous appartenons, compte environ cent milliards d'étoiles comme notre Soleil, plus grandes ou plus petites, plus jeunes ou plus vieilles. Notre Soleil est une étoile parmi les cent milliards de notre Galaxie. L'Univers est constitué de milliards de galaxies, plus ou moins grandes, plus ou moins âgées. Notre propre Galaxie est âgée d'environ dix milliards d'années. En ce moment, environ deux mille milliards de galaxies sont accessibles à l'observation.

Nous connaissons l'histoire de l'Univers sur une durée d'environ vingt milliards d'années. Nous connaissons maintenant l'histoire de la matière dans l'Univers et l'histoire de la composition progressive de l'Univers. L'Univers a tout d'abord été de la lumière. Ce qui est premier dans l'Univers, c'est la lumière, le rayonnement. Ce que nous appelons de la matière est fait avec de la lumière. La lumière est la matière de l'Univers. L'Univers tout entier est fait de lumière et d'information. Ce que nous appelons de la matière, à savoir des atomes, puis des molécules, ce sont des compositions qui se forment petit à petit, progressivement, en allant du simple au complexe. C'est à l'intérieur du noyau des étoiles que se forment les noyaux lourds, la matière complexe. Il existe une centaine d'espèces d'atomes.

Il y a environ quatre milliards d'années, sur notre minuscule planète Terre, dans notre microscopique système solaire, qui est âgé d'environ cinq milliards d'années, nous assistons à des compositions qui vont donner naissance aux grosses molécules. Formation, composition de molécules par arrangement d'atomes entre eux. Puis formation de grosses molécules par arrangement de molécules entre elles. Puis formation de molécules géantes, par combinaison et composition de grosses molécules entre elles. Parmi ces molécules géantes formées il y a quatre ou trois milliards d'années, certaines comportent des messages. Ce sont des molécules messagères, écrites ou composées avec quatre molécules plus simples, qui en sont les éléments, disons A, B, C, D, arrangées trois par trois. Par exemple cela donne CTA, ou GAC, ou TAC, etc. Soixante-quatre combinaisons possibles. Toute l'histoire de la vie est écrite avec ces molécules géantes qui sont écrites à leur tour avec un système linguistique constitué de quatre éléments, ou quatre bases, arrangées trois par trois. L'information génétique qui commande à la construction, à la formation, au développement, de tous les êtres vivants, depuis que la vie existe sur la planète Terre, est écrite avec un système linguistique comportant quatre éléments, arrangés trois par trois. Tous les messages génétiques de tous les êtres vivants sont écrits avec ce système. Il semble à cette heure que le système soit unique.

L'information génétique inscrite dans ces molécules géantes est pelotonnée dans le noyau de la cellule. A partir de là, à partir de cette molécule géante qui contient l'information génétique, c'est-à-dire toutes les instructions qui sont requises pour composer un être vivant, une autre molécule

[81] *La Voix du Nord,* 23, 29 août et 3 septembre 1986.

se forme, qui a reçu l'information de la première et qui la transporte, cette information, sur des appareils, que l'on appelle les ribosomes. Ces molécules messagères transportent l'information génétique contenue dans le noyau de la cellule, sur des appareils, les ribosomes, et là s'effectue la synthèse ou la formation d'un autre type de molécules géantes, les protéines. Les protéines sont des molécules géantes constituées d'autres molécules plus petites, que l'on appelle les acides aminés. Il existe une vingtaine d'acides aminés qui sont utilisés pour entrer dans la composition ou la constitution de ces molécules géantes que sont les protéines. Les vingt acides aminés sont comme les lettres de l'alphabet, avec lesquelles sont écrites les protéines. Car les protéines aussi contiennent de l'information. Leur message est écrit avec un système linguistique comportant vingt éléments, les vingt acides aminés. Avec ces vingt éléments que sont les vingt acides aminés, vous pouvez écrire des milliards et des milliards de combinaisons différentes, puisque chaque protéine utilise un grand nombre d'acides aminés appartenant à ces vingt types. La Nature, notre Mère à tous, a donc inventé, il y a environ quatre milliards d'années, au moins deux systèmes linguistiques : 1. Un système linguistique à quatre bases, ou quatre éléments, celui des molécules qui portent ou supportent l'information génétique. 2. Un système linguistique à vingt éléments, les vingt acides aminés qui entrent dans la constitution des protéines.

Or la formation de ces molécules géantes que sont les protéines, la constitution de l'arrangement des molécules plus simples que sont les acides aminés entre eux, c'est-à-dire en somme la rédaction, ou la composition, est effectuée ou réalisée sous la commande ou sous l'autorité des instructions fournies par les molécules géantes contenues dans le noyau de la cellule, celles qui contiennent l'information génétique, et des molécules messagères qui transmettent l'information.

* * *

Nous avons vu dans notre chronique précédente que des molécules géantes qui contiennent toute l'information génétique parviennent sur des appareils que l'on appelle des ribosomes, et c'est sur ces appareils que s'effectue le montage de ces molécules que l'on appelle les protéines, écrites avec des centaines d'acides aminés appartenant à vingt types différents. Les molécules messagères qui parviennent sur les ribosomes ont emprunté toute l'information génétique qu'elles contiennent à des molécules géantes pelotonnées dans le noyau de la cellule, et qui constituent la bibliothèque, le trésor de l'information de l'être vivant. Les molécules messagères sont écrites avec un système linguistique constitué de quatre éléments arrangés trois par trois. Les protéines sont écrites avec un système linguistique constitué de vingt éléments. Il faut donc traduire l'information contenue dans les molécules géantes initiales, et écrites avec un système linguistique à quatre éléments, dans une autre langue, la langue des protéines écrites avec un système linguistique constitué de vingt éléments. C'est cette traduction qui s'effectue sur ces appareils que l'on appelle les ribosomes.

Notre Mère à tous, la Nature, a inventé encore bien d'autres choses, il y a environ quatre milliards d'années, mais nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui. Notre Mère à tous, la Nature, a inventé aussi bien d'autres molécules fort utiles, par exemple les graisses, les vitamines, etc.

A partir du moment où les deux systèmes linguistiques, les deux alphabets sont inventés, avec en somme quelques molécules plus simples, les quatre bases de l'ADN d'une part, et les vingt acides aminés d'autre part, commence une autre histoire, l'histoire naturelle des espèces vivantes. En effet, nous l'avons noté déjà, tous les êtres vivants, depuis environ quatre milliards d'années, sont écrits ou composés avec ces deux alphabets, ou systèmes linguistiques. Les molécules messagères qui contiennent l'information génétique du vivant sont écrites avec le système à quatre éléments arrangés trois par trois. Toutes les protéines de tous les êtres vivants sont écrites avec le système linguistique des vingt acides aminés rangés dans des compositions diverses, commandées par les instructions qui proviennent du noyau de la cellule, là où loge l'information génétique initiale.

Au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle, au cours de ce que les biologistes appellent

l'évolution biologique, l'information génétique augmente. Elle augmente d'une manière régulière, constante, continue et accélérée. Pour commander à la construction, à la constitution de systèmes biologiques relativement simples, les premiers êtres vivants, constitués d'une seule cellule, il y a environ quatre milliards d'années, il fallait une certaine quantité d'information, inscrite sur une molécule d'une certaine taille. Pour commander à la constitution d'êtres vivants plus compliqués, constitués de milliards de cellules différenciées et spécialisées, qui travaillent en accord entre elles, il a fallu des messages génétiques plus riches en information, plus compliqués, et donc plus longs.

Au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle, au cours de l'évolution, les messages génétiques augmentent en taille, en richesse, en contenu. Le message génétique de l'homme, celui qui est pelotonné dans la tête du spermatozoïde, ou dans le noyau de l'ovule, est plus riche en information que le message génétique de l'amibe, de la bactérie, de l'éponge ou de la méduse. Plus le système biologique est complexe, et plus le message initial devait être riche en information. L'histoire naturelle des espèces vivantes, que certains appellent l'évolution, c'est tout d'abord la croissance de l'information au cours du temps.

L'Homme, celui que les paléontologistes appellent sans rire l'Homo sapiens sapiens, est apparu il y a environ 100 000 ans, au terme d'un processus que l'on appelle l'anthropogenèse, et qui se poursuit depuis plusieurs millions d'années. On voit l'Homme se former petit à petit, progressivement, à partir de formes antérieures. L'Homme moderne, l'Homme actuel, est un animal qui a dans son cerveau cent ou deux cents milliards de neurones, arrangés entre eux, reliés entre eux par des milliers d'interconnexion, échangeant des messages, des instructions, des impressions, des décisions, etc.

Le problème posé est donc simple. L'aventure de la vie que nous venons de découvrir depuis un siècle environ, cette aventure qui dure depuis environ quatre milliards d'années, et qui a conduit la vie depuis les organismes les plus simples, les systèmes biologiques élémentaires, les monocellulaires, jusqu'aux systèmes biologiques les plus compliqués, le cerveau de l'Homme — c'est ce que nous connaissons à cette heure de plus compliqué dans l'Univers et c'est donc ce que nous connaissons le moins bien, — cette aventure est-elle unique ? Cette aventure s'est-elle déployée dans notre système solaire seulement, uniquement ? Ou bien l'aventure de la vie s'est-elle déployée dans des millions de systèmes solaires, ailleurs dans notre Galaxie, et dans des milliards d'autres galaxies ?

Évry Schatzman, dans son livre, *Les Enfants d'Uranie,* analyse fort bien le problème, en l'examinant sous toutes ses faces, sous toutes ses coutures. Il fait des calculs savants. Il tient compte du fait que n'importe quel système solaire n'est pas capable de supporter cette aventure. Il faut que l'étoile supposée ne soit ni trop chaude ni trop faible. Il faut que sa durée de vie soit suffisante, pour que la vie ait le temps d'apparaître, de se développer, de se déployer, de parvenir, depuis les micro-organismes les plus simples, jusqu'à l'Homme. Évry Schatzman analyse fort bien toutes ces données physiques. On ne peut pas faire mieux en ce moment. C'est fait de main de maître.

Mais nous allons voir dans notre prochaine chronique que des problèmes philosophiques s'en mêlent, qui vont compliquer les données du problème et de l'analyse du problème.

* *

Nous avons vu dans notre chronique précédente combien l'excellent livre d'Évry Schatzman, *Les Enfants d'Uranie,* analyse bien, de main de maître, les données du problème physique, ou les données physiques du problème. Compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui de l'Univers et de son histoire, de sa constitution et de son évolution, compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui de l'histoire de la vie, quelles sont les chances, quelles sont les probabilités, pour que la vie soit apparue

ailleurs dans l'Univers, soit dans notre propre Galaxie, constituée d'environ cent milliards d'étoiles, soit dans d'autres galaxies ? Schatzman analyse fort bien les conditions physiques qui sont requises pour que la vie apparaisse dans une planète, pour qu'elle puisse s'y développer, et parvenir jusqu'aux formes pensantes.

La philosophie intervient dans cette affaire par le fait qu'il existe non pas une seule, mais au moins deux écoles matérialistes, sans compter les autres qui ne sont pas matérialistes.

Il existe une école matérialiste, qui remonte aux anciens philosophes matérialistes grecs, Démocrite, Leucippe, etc., selon laquelle la vie est l'œuvre du hasard. Le hasard est un mot qui ne veut rien dire, qui ne signifie rien, mais dont on se sert pour dire par exemple que si je rencontre mon ami Jules à Pékin alors que nous ne nous étions pas vus depuis des années et que nous ne nous étions pas donné rendez-vous, nous nous écrions en chœur : Quel hasard ! Cela signifie tout simplement : Nous ne nous étions pas donné rendez-vous. Cette rencontre n'est pas le fait d'une intention de notre part. Si mon ami Jules m'explique qu'il travaille à l'Ambassade de France à Pékin, et si moi-même je suis invité par l'Ambassade par exemple pour faire une causerie, alors le hasard s'explique, se résout, disparaît. Nous retrouvons les causalités et tout s'explique. Nous ne parlons plus de hasard. Le mot hasard signifie tout simplement que nous ne connaissons pas la causalité, la raison d'être, et que, en première approximation, il n'y a pas d'intention. Si je reçois un pot de fleurs sur la tête lancé par l'un de mes ennemis, ce n'est pas un hasard, parce que c'est intentionnel. Si c'est le vent, qui fait tomber un pot de fleurs dans la rue alors que personne n'y passe, nous ne voyons pas là de hasard. Si je passe et si je reçois le pot de fleurs sur la tête, je parle de hasard, si je peux encore parler, parce que l'événement n'a pas de causalité intentionnelle apparente.

Il existe donc des savants en très grand nombre, surtout aux États-Unis et en France, qui pensent que la vie est apparue sur la Terre par hasard. Entendez par là que les atomes se sont arrangés tout seuls et que par chance il y a eu un jour, dans une mare à canards dans laquelle il n'y avait pas encore de canard, une molécule géante qui contenait un message, un message prodigieux puisque c'était un message qui contenait toutes les instructions requises pour construire un système biologique tel qu'il n'y en avait jamais eu dans l'Univers. Un message écrit avec un système linguistique à quatre éléments, les quatre bases de l'ADN. — Dans la même mare à canards sans canard, au même moment, au même lieu, à la même seconde, dans la même goutte, ô mieux aimée, une seconde molécule géante, écrite avec un alphabet constitué de vingt acides aminés... Et puis, toujours par le plus grand des hasards, ô mieux aimée, toutes les molécules qui sont requises pour que cette petite goutte se mette à vivre... Le premier être vivant était apparu par hasard, c'est-à-dire qu'aucune intention n'a présidé à son existence.

Alors, ô mieux aimée, à partir de ce premier être vivant, par un processus de copie, les messages génétiques ont augmenté en science et en sagesse. Supposons, ô mieux aimée, que tu sois dactylo. Tu recopies à longueur de journée des lettres, des factures, des documents, etc.

Lorsque tu commets une erreur de copie, ton patron te fait corriger ou recommencer. Parce qu'il y a une erreur de copie, alors il y a contresens ou non-sens. — Les biologistes contemporains, américains, anglais, français ou autres qui professent cette intéressante théorie philosophique, estiment que la molécule qui contient l'information génétique, lorsqu'elle se recopie elle-même, commet parfois des erreurs de copie. Et ce sont ces erreurs de copie qui, au cours des millions de siècles qui nous ont précédé, ont inventé les messages génétiques requis pour la création de l'œil, ou du système nerveux, ou de tous les autres systèmes biologiques qui ont été inventés depuis quatre milliards d'années. Ainsi toi, ô mieux aimée, tu es le résultat d'une foule d'erreurs de copie.

Les savants qui professent cette théorie du hasard, cette théorie selon laquelle la vie est apparue par hasard sur la terre, et l'invention des nouveaux messages génétiques est aussi l'œuvre du hasard, — ces savants ont parfois le Prix Nobel. Ils sont donc très instruits. Ils connaissent très bien l'infinie

complexité d'un seul être vivant, le plus simple, constitué d'une seule cellule. Ils savent que la probabilité pour obtenir par hasard ces merveilleuses inventions que sont ces systèmes linguistiques, ces molécules géantes, le système d'auto duplication, le système de la transmission de l'information, le système de la traduction de l'information, — ils savent fort bien que la probabilité est infiniment petite. Les anciens philosophes grecs s'accordaient, pour leur théorie, un temps infini, un espace infini, une quantité de matière infinie. Nous, nous disposons, pour faire nos calculs des chances, d'un temps fini : le temps, l'âge de notre système solaire ; et d'un espace fini, et d'une quantité de matière finie.

Les savants qui professent que la vie est apparue par hasard sur notre planète la Terre, professent aussi, le plus souvent, que la vie n'est apparue qu'une seule fois dans l'Univers, précisément dans notre système solaire, et qu'il n'y a donc pas pluralité des mondes habités.

Les savants qui appartiennent à l'école marxiste, au contraire, professent que la vie et la pensée sont apparues dans l'Univers partout où cela est possible physiquement, parce que les savants marxistes, par exemple Oparine, n'acceptent pas du tout la théorie anglo-saxonne selon laquelle la vie serait apparue par hasard dans l'Univers physique. Le marxisme est une théorie générale du Réel, et cette théorie générale du Réel comporte une Philosophie de la Nature et une Philosophie de l'Histoire. Selon la Philosophie de la Nature de Marx et de son ami Engels, la Nature éternelle, incréée, produit seule, par ses seules ressources, tout ce qui apparaît dans l'histoire de l'Univers. La vie et la pensée ne sont donc pas des accidents dans l'histoire de l'Univers. La vie et la pensée apparaissent partout où les conditions physiques sont réalisées.

Voilà donc deux écoles matérialistes qui s'affrontent violemment, des frères ennemis.

Mais, me direz-vous, et ceux qui ne sont pas matérialistes, que pensent-ils ? Ceux qui ne sont pas matérialistes ne croient pas l'histoire de la production par hasard au même instant et au même endroit des molécules biologiques. Ils ne croient pas non plus un seul mot de l'histoire des erreurs de copie qui inventent l'Œil, le Système nerveux, etc. Ils pensent que l'histoire de l'Univers et de la Nature est une histoire qui a été pensée et qui est actuellement pensée. C'est donc justement le contraire du hasard. S'il y a pensée, alors il n'y a pas de hasard. Et si c'est par hasard, alors il n'y a pas de pensée.

Et donc il n'y a aucune raison de supposer que la vie soit apparue seulement dans notre microscopique système solaire.

Comme Évry Schatzman le souligne justement : dans l'état actuel des choses, nous ne connaissons la vie et la pensée que dans un seul système : notre minuscule système solaire. La question est donc entièrement ouverte. *A priori* la probabilité est en faveur de la pluralité des mondes habités. Mais de fait nous n'en connaissons qu'un seul.

L'Univers [82]

Monsieur Jean-Claude Pecker est professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences. Il est, au Collège de France, le patron de la chaire d'astrophysique théorique. Il a dirigé la constitution de ce monument qu'est *l'Astronomie,* publiée aux éditions Flammarion, en deux volumes. Dans cet ouvrage collectif, on trouvera ce que l'on sait aujourd'hui des moyens de l'exploration astronomique, et des techniques, des instruments ; du système solaire et du Soleil ; des étoiles et de la matière interstellaire, de notre propre Galaxie ; du monde des galaxies, c'est-à-dire de l'Univers dans son ensemble. L'ouvrage rédigé dans une langue parfaitement claire par des gens du métier, est accompagné de merveilleuses photographies, fournies par les instruments les plus modernes et les plus puissants. Pour le lecteur qui désire s'initier à ce que nous savons de l'Univers en cette fin du XXe siècle, voilà un ouvrage parfaitement adapté. Il introduit même le lecteur dans les discussions et controverses portant sur l'Univers dans son ensemble.

Les philosophes grecs des Ve et IVe siècles avant notre ère, par exemple Aristote, s'étaient imaginés que l'Univers est un système éternel, sans genèse, sans corruption. Les astres sont des substances divines qui ignorent la genèse et la corruption. L'Univers est un système cyclique. La Guerre de Troie n'a pas eu lieu seulement dans le passé. Elle aura lieu de nouveau dans l'avenir.

Les philosophes grecs de l'école matérialiste ont imaginé que les atomes sont des éléments éternels, inengendrés, sans genèse, sans évolution, sans corruption.

Jusqu'au début du XXe siècle, nous avons vécu plus ou moins sous cette représentation. Un Univers éternel et fixe. Une matière éternelle et incorruptible. C'est à partir du début du XXe siècle que nous avons commencé à découvrir que la matière qu'étudie le physicien, est, elle aussi, le résultat d'une histoire. Nous venons de découvrir l'histoire de la formation des atomes, l'histoire de leur composition. Nous venons de découvrir que l'Univers, dans ses tout premiers instants, était lumière. La matière de l'Univers, c'est la lumière. L'Univers tout entier est fait ou constitué de lumière et d'information. La matière la plus simple est aussi la plus ancienne. Au cours du temps, et en particulier au cœur des étoiles, la matière se compose en structures de plus en plus complexes. La matière la plus complexe est aussi la plus récente.

C'est à partir des années 1927 que nous avons commencé à découvrir que l'Univers lui aussi est un processus historique, c'est-à-dire que l'Univers, lui aussi, est en genèse, depuis environ vingt milliards d'années. L'Univers est un gaz de galaxies. Une galaxie est un ensemble d'étoiles. Notre propre Galaxie comporte environ cent ou deux cents milliards d'étoiles, plus ou moins grandes que notre Soleil. Les autres galaxies, qui se comptent par milliards, sont plus ou moins grosses que la nôtre. Il existe une histoire de la formation des étoiles, une histoire de la formation des galaxies, et donc une histoire de la formation ou de la genèse de l'Univers. L'Univers n'est pas aujourd'hui ce qu'il était il y a cinq, dix ou quinze milliards d'années. L'Univers est en régime de composition depuis environ vingt milliards d'années.

C'est une découverte fondamentale, c'est la découverte fondamentale des temps modernes. Toute notre vision du monde est évidemment transformée, puisque nous sommes passés de l'Univers statique ou fixe des Anciens, à un Univers évolutif et historique.

Tous les problèmes de la philosophie sont totalement renouvelés par cette découverte. Le problème de l'espace, du temps, de la causalité, de la finalité, la place de l'Homme dans l'Univers, et même le vieux problème du mal, et plus généralement tous les problèmes classiques de la métaphysique, doivent être repensés à partir de cette découverte fondamentale. Nous sommes dans

[82] *La Voix du Nord,* 8 octobre 1986.

un Univers en genèse depuis environ vingt milliards d'années, nous venons d'apparaître dans cet Univers en genèse, et les découvertes les plus récentes semblent indiquer que l'Univers, depuis ses tout premiers instants, est physiquement préadapté à l'apparition d'un être capable de le penser.

Les Anciens n'avaient pas l'idée de chercher une finalité dans l'Univers, puisqu'ils ignoraient ce fait que nous venons de découvrir, à savoir que l'Univers est une histoire, et une histoire orientée. A partir de tout ce que nous savons de la composition, de la constitution, et de l'histoire de la genèse de l'Univers, nous commençons à découvrir que l'histoire de l'Univers est orientée et même finalisée.

La cosmologie est la science qui porte sur l'Univers envisagé dans son ensemble, dans sa totalité. C'est seulement depuis ce XXe siècle que la cosmologie est devenue une science expérimentale.

Il existe en cosmologie des certitudes, et il existe des controverses. La certitude, c'est que l'Univers existe, et qu'il est un processus historique orienté. L'immense majorité des astrophysiciens admettent de plus que l'Univers est en expansion, c'est-à-dire que les galaxies se fuient les unes les autres, avec une vitesse qui est proportionnelle à leur distance mutuelle. L'immense majorité des astrophysiciens, mais non pas tous.

Jean-Claude Pecker et J.P. Vigier continuent à exercer une critique vigilante à l'égard de la vision du monde généralement admise. On trouvera l'écho de ces controverses dans les derniers chapitres du grand ouvrage que nous présentons. Le lecteur voudra bien observer que la question de l'expansion de l'Univers, et la question de l'évolution de l'Univers, sont deux questions distinctes. Si même par hypothèse l'Univers n'était pas en réalité en expansion, il resterait qu'il est en évolution depuis quelque vingt milliards d'années et que la matière, les étoiles, les galaxies, se forment, naissent et vieillissent constamment. De toute manière nous avons changé de vision du monde, si toutefois nous voulons bien prendre la peine d'étudier l'Univers dans lequel nous sommes apparus, il y a quelques instants.

Nombre de philosophes, depuis un siècle, se désintéressent totalement des grandes découvertes de la cosmologie, de l'astrophysique, de la biochimie, de la biologie fondamentale, de la neurophysiologie, — par exemple le philosophe allemand Martin Heidegger et le philosophe français Jean-Paul Sartre. Ils pensent que la philosophie peut se constituer sans tenir compte de l'apport des sciences expérimentales. Ils ignorent tout des grandes découvertes modernes. Ils pensent pouvoir traiter de l'être et du temps, de la liberté de l'homme dans le monde, sans tenir compte des grandes découvertes de l'astrophysique, de la biologie, de la neurophysiologie.

Nombre de théologiens ont été formés dans cette philosophie dissociée des sciences expérimentales. Ils pensent comme leurs maîtres en philosophie que le théologien peut se désintéresser de ces grandes découvertes de la cosmologie, de la physique et de la biologie. Nous montrerons dans une chronique prochaine qu'en réalité le théologien, comme le métaphysicien, doit s'instruire de ces découvertes fondamentales et que la théologie, sur nombre de points, s'en trouve totalement renouvelée.

Ajoutons enfin que les enfants de nos écoles, lycées et collèges, à partir de 10 ou 12 ans, devraient être initiés aux merveilleuses découvertes de la cosmologie moderne. Découvrir l'histoire de l'Univers, c'est découvrir l'ensemble dans lequel nous nous situons, dans lequel nous venons d'apparaître. Lorsque nos ministres prendront le temps de penser enfin à une réforme fondamentale de l'instruction et de l'éducation, il faudra qu'ils songent à mettre au programme des classes de 6e l'Univers et son histoire envisagée dans son ensemble. L'histoire de l'humanité se situe dans l'histoire de la nature vivante, et l'histoire de la nature se situe dans l'histoire générale de l'Univers. C'est ainsi que la physique, la chimie, la biochimie, la biologie, prennent leur sens, découvrent leur signification et leur intérêt. Dans notre prochaine chronique, nous parlerons de la Cellule, à propos d'un ouvrage

récent. En classe de 6e, avec une initiation à la cosmologie moderne, les enfants devraient, avant toute chose, être initiés à cette merveille qu'est la Cellule.

La cellule [83]

Les Américains ont publié en 1983 un ouvrage collectif et monumental intitulé *Molecular biology ofthe cell.* Les éditions Flammarion ont eu la bonne idée de faire traduire et de publier la traduction de cette somme sous le titre : *Biologie moléculaire de la Cellule.* Plus de 1150 pages... Il y a quelques années, ici même, dans une chronique publiée par *La Voix du Nord* (cf. p. 287), nous avions présenté la merveilleuse collection Méthodes publiée par Hermann, et les ouvrages de Durand et Favard, consacrés à La Cellule ; l'ouvrage de Berkaloff, Bourguet et Favard, *Biologie et physiologie cellulaires.* — Mais dans ce domaine de la biologie fondamentale, comme en astrophysique et en physique, il faut lire les traités au fur et à mesure qu'ils paraissent, afin de suivre les progrès de la recherche. Il existe trois domaines où les progrès ont été éblouissants depuis le début de ce siècle, ce sont la physique, l'astrophysique, et la biologie fondamentale, c'est-à-dire la biochimie. L'ouvrage publié en 1986 par les éditions Flammarion permet au lecteur de langue française de se tenir au courant de l'état des recherches dans ce domaine.

Dans une chronique antérieure, consacrée à l'Univers, nous avions rappelé que la grande découverte, la découverte principale, du XXe siècle, c'est le fait que nous sommes dans un Univers en régime de genèse, un Univers en évolution, un Univers historique, et orienté. Grâce à l'étude que nous pouvons maintenant effectuer de l'histoire de l'Univers et de la Nature, nous pouvons nous faire une idée de ce qu'a été l'histoire de la Création. L'histoire de l'Univers s'effectue par étapes. Nous assistons tout d'abord à la genèse ou à la formation de la matière, de ce que le physicien appelle la matière, à partir du rayonnement initial. La matière première de l'Univers, c'est la lumière. C'est à partir de la lumière que se forment ces compositions physiques que nous appelons des atomes, nom bien mal venu, puisque précisément depuis le début de ce siècle, les physiciens nous découvrent presque chaque semaine des complications nouvelles dans la constitution de cette composition complexe qui est l'atome, et le noyau de l'atome.

Au cours du temps, pendant quelques milliards d'années, nous assistons à la composition d'atomes de plus en plus complexes.

Ce qui est remarquable, c'est que cette évolution de la matière n'est pas indéfinie. Elle s'arrête ou se termine à la constitution d'une centaine d'espèces d'atomes.

Après cette évolution physique, ou constitution des atomes de plus en plus compliqués, à l'intérieur des étoiles, nous assistons à une autre aventure, à une autre histoire : l'histoire de la composition des atomes entre eux pour constituer des molécules ; et puis l'histoire de la composition des molécules entre elles, pour constituer des macromolécules, des molécules géantes, constituées de molécules plus petites.

Ce qui est remarquable, de nouveau, c'est que l'histoire de cette composition moléculaire non plus n'est pas indéfinie. Elle se termine à l'invention de quelques molécules fondamentales, avec lesquelles toutes les autres, les molécules géantes, sont composées ou constituées.

Ainsi il existe quatre molécules fondamentales qui vont servir à la composition de ces molécules géantes qui portent ou supportent l'information génétique. Les molécules géantes qui sont comme des télégrammes contenant toutes les informations requises pour constituer un être vivant, sont écrites avec quatre molécules fondamentales arrangées trois par trois.

Il existe une vingtaine de molécules fondamentales, les acides aminés, avec lesquelles sont composées ou écrites ces molécules géantes, ces chaînes d'acides aminés, que sont les diverses protéines.

---

[83] *La Voix du Nord,* 2 et 11 novembre 1986.

Et il existe un lexique, qui permet d'établir la correspondance, entre la langue ou le système linguistique à quatre éléments, qui est celui des acides nucléiques, et la langue ou le système linguistique utilisant vingt éléments, les vingt acides aminés, dans lequel sont écrites, depuis plusieurs milliards d'années, toutes les protéines de tous les êtres vivants. En effet ces protéines hautement complexes, constituées d'acides aminés arrangés dans un certain ordre, sont arrangées conformément aux ordres ou aux instructions qui leur sont transmises ou communiquées par les acides nucléiques du noyau de la cellule. Il faut donc bien qu'il y ait un système de correspondance entre les deux langues ou les deux systèmes linguistiques, celui des acides nucléiques et celui des protéines.

A partir du moment où la Nature — appelons-la ainsi provisoirement, ce sera plus laïc — a inventé ces molécules fondamentales et le système de leur arrangement en molécules géantes, les acides nucléiques et les protéines, commence une autre histoire, qui relaie les histoires précédentes : l'histoire naturelle des espèces vivantes, que l'on appelle aussi l'évolution biologique. Et les zoologistes observent que dans l'histoire naturelle des espèces vivantes, on constate le même phénomène, ou la même loi, du relais : les groupes zoologiques se relaient les uns les autres, jusqu'à l'apparition du dernier animal paru dans notre système solaire, l'Homme.

Sa Majesté la Cellule apparaît il y a trois ou quatre milliards d'années dans notre système solaire. Nous nous gardons bien de dire : dans l'Univers. Puisque nous avons vu dans une chronique antérieure que la question reste totalement ouverte de savoir si la vie est apparue seulement dans notre système solaire, ou bien si elle est apparue aussi dans d'autres systèmes solaires de notre propre Galaxie — cent ou deux cents milliards d'étoiles ; ou encore dans d'autres systèmes solaires d'autres galaxies dans l'Univers.

* * *

Sa Majesté la Cellule apparaît il y a trois ou quatre milliards d'années dans notre propre système solaire. Si un lecteur de langue française veut savoir comment est constituée la cellule, de quoi elle est faite, comment elle fonctionne, il peut avec profit lire le monumental ouvrage que nous présentons, *Biologie moléculaire de la Cellule.* Il y trouvera tout ce que l'on sait, en 1986, sur les molécules fondamentales qui constituent la Cellule, les acides nucléiques, la structure des protéines, les fonctions des protéines, le fonctionnement des cellules, etc.

La Cellule, dans l'histoire de l'Univers et de la nature, est quelque chose de nouveau, de tout nouveau. La Cellule est un être, c'est une substance, et c'est même un psychisme. Le premier psychisme est apparu, dans notre système solaire, avec la première cellule, avec le premier être monocellulaire ou unicellulaire.

Une substance, c'est-à-dire un être qui subsiste, alors qu'il renouvelle constamment la matière qu'il intègre et qu'il informe. Car la matière, les atomes, qui sont dans la cellule, ne restent pas fixes comme les pierres de nos maisons. Pas du tout. La matière entre et sort. Elle est sélectionnée par la Cellule. Elle est transformée, modifiée. Les molécules intégrées — c'est l'alimentation — sont choisies, démontées, remontées. Et ce qui ne convient pas à la Cellule, cela est rejeté, éliminé. La Cellule est une Monade, pour parler le langage de Leibniz. La première Cellule est dans l'Univers la première substance, et cette première substance est aussi le premier psychisme. Tout psychisme est une substance. Et il est permis de se demander si toute substance n'est pas un psychisme.

Vous pouvez utiliser si vous le voulez le terme de substance pour désigner telle ou telle molécule, ou tel ou tel élément, ou la baguette de pain, ou la motte de beurre. Mais vous voyez aussitôt que le mot substance n'a plus alors son sens fort. Car une baguette de pain, une motte de beurre, ou un moteur d'avion, ce sont des agrégats, ce sont des assemblages de matériaux divers. Ce ne sont pas des substances au sens propre et fort du terme. Ce ne sont pas des unités. Toute substance

est une unité qui se suffit à elle-même, quoiqu'elle ait besoin d'autre chose qu'elle pour se nourrir.

Non seulement la Cellule est une substance qui renouvelle constamment le stock de matière qu'elle incorpore, qu'elle assimile, en sorte qu'il existe une distinction évidente entre la forme de la Cellule, qui subsiste, et la matière, qui est constamment changée ou renouvelée. Mais de plus la Cellule, qui choisit intelligemment ses aliments au-dehors, dans le milieu où elle est plongée ; qui transforme ce qu'elle assimile ; qui élimine ce qui ne lui convient pas ; — la Cellule est aussi capable de se régénérer et elle est capable de se reproduire. Elle est un centre d'activité. C'est le début de la conscience dans l'Univers, bien avant l'invention du système nerveux.

Une armée de savants, et plusieurs sont pourvus du Prix Nobel, étudient en ce moment cette merveille qu'est la Cellule : un être capable d'assimiler, d'éliminer, de se transformer, de se guérir, de se reproduire ; un être qui fait constamment la synthèse de ses propres éléments, à partir des matériaux extérieurs ; un être capable d'action. Mais bien entendu nous ne sommes pas capables, en laboratoire, de fabriquer, en recopiant comme des cancres sur la Nature, une seule cellule vivante, c'est-à-dire capable d'activité. Dans une chronique antérieure consacrée au problème du Hasard, nous avons fait observer que l'analyse du problème est totalement renouvelée par les découvertes de la cosmologie, de la physique, et de la biochimie. Les anciens philosophes grecs, par exemple Démocrite, s'imaginaient qu'ils pouvaient s'accorder un temps infini, un espace infini, une quantité infinie de matière. Nous savons maintenant qu'il faut analyser le problème en tenant compte du fait que notre Soleil est âgé d'à peu près cinq milliards d'années. Nous ne disposons pas d'un temps infini, ni d'une quantité infinie de matière, pour faire nos calculs. — De plus nous venons de découvrir l'infinie complexité d'une seule cellule vivante, — complexité que les Anciens ne soupçonnaient pas, parce qu'ils n'avaient pas les moyens techniques de la découvrir.

Dans les siècles passés, lorsqu'on traitait ce célèbre problème du hasard, on avait l'habitude de prendre un exemple simple. Supposons un livre comme *l'Odyssée* ou *l'Iliade,* composé avec des caractères d'imprimerie comme on les utilisait dans les générations passées, des caractères d'imprimerie disjoints que l'on composait à la main. On posait la question suivante : Si l'on jette en l'air quelques centaines de millions de caractères d'imprimerie, combien de temps faudra-t-il pour obtenir par cette méthode, une composition telle que celle que constitue *l'Odyssée* et *l'Iliade* ? Les mathématiciens se livraient à de savants calculs. Il est évident que plus l'information est riche et complexe, et plus la probabilité d'obtenir par hasard un message quelconque est petite. — Émile Borel, dans son célèbre livre consacré au Hasard, avait pris un autre exemple. Supposons que l'on ait dressé un million de singes anthropoïdes ou singes supérieurs à frapper au hasard sur les touches d'une machine à écrire, sous la haute surveillance de contremaîtres illettrés. Au bout de quelque temps, on ramasse les papiers. Si dans le tas vous trouvez le contenu d'un livre tel que *l'Iliade* ou *l'Odyssée,* alors vous aurez réalisé le miracle des singes dactylographes.

Mais nous venons de voir qu'en réalité le problème est maintenant beaucoup plus complexe. Nos Anciens se demandaient quelle est la probabilité d'obtenir par hasard, en jetant en l'air des caractères d'imprimerie, un livre tel que *l'Odyssée* ou *l'Iliade* et ils se livraient à des calculs savants pour répondre à cette question. — Mais ils ne donnaient pour accordée l'existence de la langue grecque dans laquelle, initialement, *l'Iliade* et *l'Odyssée* ont été composées, non par hasard, mais par des poètes de génie ! Nous, lorsque nous traitons le problème de l'origine de la vie, en cette fin du XXe siècle, nous devons nous demander quelle est la probabilité d'obtenir par hasard ces molécules géantes qui entrent dans la constitution de la cellule la plus simple, au même moment, au même instant, dans le même lieu. Mais de plus nous devons nous demander quelle est la probabilité d'obtenir par hasard la langue dans laquelle sont écrits les acides nucléiques, et la langue dans laquelle sont écrites toutes les protéines de la nature, et le Lexique, c'est-à-dire la correspondance constante entre la langue des acides nucléiques, et la langue des protéines ! Tout cela par pur hasard...

Et lorsqu'on a médité et analysé ce problème, on n'a quasiment rien fait. Car le problème n'est pas de rendre compte d'une composition comme celle de *l'Odyssée* ou de *l'Iliade,* après s'être accordé l'existence de la langue grecque. Le problème est de rendre compte de l'existence d'un être, d'une substance, qui est sujet d'activité. Et cet être est un psychisme ! *L'Odyssée* et *l'Iliade* ne sont pas des êtres. Ce ne sont pas des substances. Elles n'ont pas d'activité propre. Elles ne réagissent pas lorsqu'on les pique ! Elles ne renouvellent pas la matière qu'elles intègrent. Elles ne se réparent pas. Elles ne se développent pas. Le moindre des vivants, le plus simple des monocellulaires est capable de faire tout cela. Par conséquent, lorsqu'on s'est livré à tous les calculs mathématiques portant sur les probabilités, on n'a même pas effleuré le problème réel : comment comprendre l'existence dans l'Univers d'un être capable d'assimiler, d'éliminer, de se réparer, de se développer, de se reproduire ?

Pendant un milliard d'années au moins, probablement davantage, les monocellulaires, les êtres vivants constitués d'une seule cellule, recouvrent la planète. Ce sont déjà des psychismes. Le premier psychisme apparaît avec le premier vivant.

Plus tard les cellules s'associent entre elles, pour constituer des systèmes biologiques, des êtres vivants, qui sont formés de milliards et de milliards de cellules spécialisées qui travaillent ensemble. Toutes ces cellules spécialisées et différenciées sont issues d'une seule cellule : l'œuf fécondé. Une cellule, fournie par le père et une cellule, fournie par la mère, cela donne une cellule. Et cette cellule unique devient des milliards et des milliards de cellules différenciées, spécialisées, et qui travaillent ensemble. Telle est l'arithmétique de la vie : 1 + 1 = 1 = des milliards. Ce n'est pas l'arithmétique des objets inanimés.

Il faut donc admettre qu'avec l'apparition des organismes pluricellulaires, c'est-à-dire des êtres vivants constitués de milliards de cellules différenciées et spécialisées, un nouveau problème métaphysique se présente : celui de la composition des substances entre elles. Problème qui a été vu et traité par Leibniz.

Non seulement la Cellule sait renouveler constamment la matière qu'elle intègre, qu'elle informe, tout en restant elle-même ; non seulement elle sait se transformer, se reproduire, s'adapter. Mais elle sait aussi se défendre contre les agressions extérieures. Elle sait inventer, au fur et à mesure de ses besoins, des molécules nouvelles, c'est-à-dire de l'information nouvelle, pour répondre à l'agression constituée par l'inoculation de poisons, ou l'infection par les virus ou les bactéries. La Cellule est géniale. Elle sait faire ce que nous ne sommes pas capables de reproduire, en copiant sur elle, avec tous nos laboratoires et tous nos Prix Nobel. Et elle n'a pas, dans les premiers milliards d'années, de système nerveux. Il a donc existé un psychisme sans système nerveux.

Le psychisme existait dans la Nature avant l'invention du système nerveux, qui est relativement récente.

Comme nous le disions en terminant notre précédente chronique consacrée à l'Univers, ce qu'il faut présenter aux enfants de nos lycées, dès la classe de 6e, c'est l'Univers et son histoire, et sa Majesté la Cellule. Comme le remarquent justement les auteurs du grand traité que nous avons l'honneur de présenter, toute la Biologie moderne est fondée sur la connaissance de la Cellule.

Cosmologie et théologie [84]

Dans une chronique antérieure, consacrée à l'Univers, nous avions fait observer que les grandes découvertes modernes, contemporaines, portant sur l'histoire de l'Univers et de la Nature, renouvelaient totalement la position et donc l'analyse des problèmes philosophiques et métaphysiques classiques. C'est évident pour l'espace et le temps. L'Univers grandit avec le temps, c'est-à-dire que l'espace grandit avec le temps, puisque l'espace n'est pas un être, ce n'est pas un réceptacle. Si par hypothèse on enlève l'Univers, il ne reste pas un espace vide. C'est évident pour tous les problèmes philosophiques classiques, par exemple le problème de la causalité, et celui de la finalité. Il est évident aujourd'hui que pour traiter correctement du problème de la causalité, il faut partir des données qui constituent la théorie de l'information. La causalité, c'est la communication de l'information. — C'est évident encore pour la place de l'Homme dans l'Univers. Les vieux systèmes gnostiques nous racontaient que l'Homme est tombé dans l'Univers. Le philosophe allemand Martin Heidegger a repris ce thème de la *Geworfenheit,* le fait d'être jeté dans le Monde. — Si l'on analyse d'une manière rationnelle la question posée par l'existence de l'Homme dans l'Univers, alors on découvre que l'Homme n'est pas plus tombé dans l'Univers que la pomme n'est tombée dans le pommier. L'Univers, pendant quelque vingt milliards d'années, prépare l'apparition d'un être capable de le penser. Toute l'histoire antérieure de l'Univers est nécessaire pour comprendre l'apparition de l'Homme.

Le malheur de la philosophie contemporaine, c'est que, généralement, elle ignore ou néglige les grandes découvertes de l'astrophysique, de la physique, de la biologie, de la neurophysiologie. Ainsi elle passe à côté des problèmes métaphysiques qui s'imposent avec évidence à l'intelligence humaine en cette fin du XXe siècle.

Mais le théologien lui aussi a tout intérêt à étudier ces grandes découvertes de la cosmologie, de la physique, de la biologie et de la neurophysiologie. Car elles le concernent.

Dans les siècles passés, par exemple au temps des Pères grecs et des Pères latins, ou bien encore au temps des grands scolastiques, comme Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot, et bien d'autres, — pour connaître l'histoire de la Création, on lisait le premier chapitre de la Genèse.

Maintenant nous disposons en plus du premier chapitre de la Genèse, de l'histoire de l'Univers et de la Nature que nous venons de découvrir en cette fin du XXe siècle. Nous venons de découvrir que la Création ne s'est pas faite d'un seul coup, ni en une semaine, mais qu'elle est en train de se faire, qu'elle se poursuit, depuis environ vingt milliards d'années. Et nous sommes de plus en train de découvrir qu'elle n'est pas achevée, et que l'Homme qui vient d'apparaître, n'est pas achevé lui non plus. La cosmogenèse n'est pas achevée, et l'anthropogenèse n'est pas achevée, elle non plus.

Arrêtons-nous un instant sur ce point, et voyons ce que cela donne en théologie.

Le grand Augustin, évêque d'Hippone, mort en 430, s'imaginait que l'Univers se réduit à notre microscopique système solaire. Nous savons maintenant que notre seule Galaxie compte cent ou deux cents milliards d'étoiles analogues à notre Soleil. Et nous savons de plus que l'Univers est formé ou constitué de milliards de galaxies.

Le grand Augustin s'imaginait que la Création a eu lieu il y a cinq ou six mille ans, et qu'elle a été achevée, terminée en une semaine. Nous savons aujourd'hui de science certaine que la création de l'Univers a commencé il y a quelque vingt milliards d'années, et qu'elle s'est continuée, qu'elle se continue, depuis ces vingt milliards d'années. Des êtres nouveaux apparaissent constamment, qui

[84] *La Voix du Nord,* 7 décembre 1986.

n'existaient pas auparavant. Une étoile nouvelle commence d'exister. Un élément nouveau est formé au cœur d'une étoile. Une nouvelle molécule est inventée. Le système linguistique des acides nucléiques est inventé il y a entre trois ou quatre milliards d'années. Les systèmes biologiques nouveaux sont inventés au cours de l'histoire naturelle des espèces vivantes. La Création est continuée. Et elle est inachevée. L'Homme est un être foncièrement inachevé. Il vient de naître.

Augustin supposait que la Création a été achevée, depuis le commencement, il y a quelques milliers d'années, et puis qu'elle a été abîmée, détériorée, par la chute de l'Homme. Il faut donc un Rédempteur. La raison d'être du Christ, dans le système d'Augustin, c'est principalement la rédemption, la réparation , la restauration, comme il dit, latin restauration.

Nous venons de découvrir que non seulement l'Homme est un être foncièrement inachevé. Mais en étudiant attentivement les saints Évangiles, nous découvrons qu'ils contiennent une nouvelle programmation, qui a pour raison d'être de faire, ou de former, ou de créer, une nouvelle humanité, l'Humanité véritable.

Une armée de savants, depuis plusieurs générations déjà, nous découvrent l'existence de ces antiques programmations animales qui sont transmises génétiquement et inscrites dans le paléo cortex. L'Homme est un animal préprogrammé. Le petit d'Homme, lorsqu'il naît, est un animal muni de programmations très savantes, que nous sommes en train de découvrir.

Si l'on étudie attentivement les saints Évangiles, on découvre sans peine qu'ils contiennent une nouvelle programmation qui, sur nombre de points, s'oppose à l'ancienne, à la vieille programmation animale. Il s'agit donc bien d'une étape nouvelle dans le processus de l'anthropogenèse. Et par conséquent le Christ n'est pas seulement rédempteur. Il est tout d'abord Celui par qui, avec qui, et en qui, Dieu le créateur unique et incréé communique une nouvelle programmation, qui est nécessaire pour faire passer l'Homme du stade archaïque, du stade du paléo-anthropos, au stade ultime de l'Homme véritable. Et ainsi les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la nature, illuminent notre intelligence de la Création, de l'histoire de la Création, des modalités de la Création, et de la finalité de la Création.

Au siècle dernier, lorsqu'on a commencé à découvrir quelques bribes de l'histoire naturelle des espèces vivantes, de l'histoire des fossiles, de l'histoire de la genèse de l'Homme, quelques théologiens et exégètes, catholiques et protestants, ont entrepris de comparer les résultats de ces sciences que sont la géologie, la paléontologie, avec le premier chapitre de la Genèse. Cette tentative a été appelée concordisme. C'est devenu une injure. Dès que l'on s'avise de regarder du côté de l'histoire de l'Univers et de la Nature, du côté du Réel que les sciences expérimentales nous découvrent, on est taxé de concordisme. L'injure est vague et floue, comme c'est le cas en général pour toutes les injures. Mais elle signifie qu'il ne faut pas comparer l'œuvre de la Création et l'œuvre de la Révélation, et qu'il n'y a pas de relation entre l'œuvre de la Création et l'œuvre de la Révélation. La réaction contre le concordisme a abouti au régime intellectuel présent. Les savants font de la recherche. Ils nous découvrent l'histoire et la constitution de l'Univers, l'histoire de la Nature et de tout ce qu'elle contient. Les théologiens de leur côté, dans la mesure où il en reste, poursuivent leurs travaux. Mais il n'y a plus de relations entre les recherches des savants et les spéculations des théologiens. Les ponts sont coupés. Il n'y a plus communication de l'information entre le domaine des sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la nature, et la théologie. — Ce régime intellectuel n'est pas meilleur que le précédent. Si Dieu est l'unique Créateur de l'Univers et de tout ce qu'il contient, — ce qu'il faut établir par l'analyse, et s'il est l'unique auteur de la Révélation accordée à l'humanité et à l'intérieur de son peuple chéri, le peuple hébreu, — alors il est vraisemblable qu'entre ce qu'il dit et ce qu'il fait, il doit exister certaines relations, certaines correspondances. Il ne dit pas le contraire de ce qu'il fait. Il ne fait pas le contraire de ce qu'il dit. Et par conséquent il est non seulement légitime mais absolument nécessaire d'étudier l'histoire de

l'Univers et de la Nature, telle que nous la découvrent les sciences expérimentales, pour mieux comprendre l'histoire de la Création et les méthodes qu'il a utilisées, et pour mieux comprendre aussi la Révélation, qui est la création continuée de l'Homme. Unique est l'auteur de la nature et de la grâce. Nombre de théologiens se satisfont de ce nouveau régime intellectuel, — le régime de la séparation entre les sciences expérimentales et la théologie, — parce que précisément ils ont été formés dans la philosophie universitaire française, qui est un long commentaire de la philosophie allemande du XIXe et du XXe siècle, et qui repose sur cette séparation entre les sciences expérimentales et la philosophie. Comme de plus et corrélativement, dans nombre de cas, ils n'ont reçu aucune formation scientifique, cela les arrange de professer qu'entre les sciences expérimentales et la théologie, il n'y a aucune relation, aucune communication.

Le premier chapitre de la Genèse et la cosmologie moderne [85]

Le premier chapitre de la Genèse a été composé peut-être au VIe siècle avant notre ère. Nous disons peut-être, parce que c'est l'avis des érudits en la matière, mais en ce domaine nous ne pouvons guère avoir de certitude. La plupart des érudits pensent que ce texte a été composé au VIe siècle avant notre ère, mais nous savons que l'histoire des sciences est pleine d'erreurs qui ont été enseignées pendant des générations.

Personne ne sait qui a composé cette page. Si cette page a été composée en effet au VIe siècle avant notre ère, lors de la grande déportation de l'élite du royaume de Iehoudah, que nous appelons Juda, en 597 avant notre ère, par Nabuchodonosor, puis en 587 avant notre ère, par le même, — alors nous savons qu'il y avait, parmi les déportés, deux théologiens éminents, qui étaient deux prophètes de génie et en même temps deux métaphysiciens. L'un est inconnu quant à son nom. C'est l'auteur des admirables chapitres 40 et suivants du rouleau d'Isaïe. On a l'habitude de l'appeler le Second Isaïe. Pour des raisons que nous ignorons, des scribes ont recopié ses oracles à la suite des oracles du prophète Isaïe, qui vivait au VIIIe siècle avant notre ère. — L'autre est le prophète Ézéchiel Or si l'on étudie de près ces deux prophètes hébreux, qui se sont certainement rencontrés, connus, parlés, on peut relever certains indices linguistiques et certains indices, du point de vue de la pensée, qui peuvent permettre de se demander si Ézéchiel et le génial inconnu des chapitres 40 et suivants du rouleau d'Isaïe, n'ont pas coopéré à la composition du chapitre premier de la Genèse.

Quoiqu'il en soit de ce point, qui est matière à controverse, comme à un peu près tout ce que l'on dit ou écrit, ce qui est certain, c'est que ce premier chapitre de la Genèse commence par le mot hébreu bereschit, au commencement. Tous les peuples de l'Orient ancien pensaient que l'Univers est éternel, dans le passé et dans l'avenir. Le grand Aristote, au IVe siècle avant notre ère, pensait, professait et écrivait que l'Univers est divin, éternel dans le passé, éternel dans l'avenir et que les astres sont des substances divines qui échappent à la genèse et à la corruption. Voilà donc le minuscule peuple hébreu qui ose penser et dire contre tout le monde que l'Univers a commencé. — Le deuxième mot de ce premier chapitre de la Genèse, c'est le verbe hébreu *bara,* il a créé, suivi de son sujet, *elohim,* Dieu : Au commencement, il a créé, Dieu, les cieux et la terre. — Voilà donc ce peuple minuscule qui ose penser et dire, contre tout le monde, que l'Univers n'est pas divin, qu'il est créé, et qu'il commence d'exister. — Psaume 102 : Autrefois, dans le passé, la terre, tu l'as fondée, et ils sont l'œuvre de tes mains, les cieux ! Eux ils sont en train de périr, mais toi tu tiens debout ! Et eux tous, comme un vêtement, ils s'usent ! Comme un habit tu les changes, et ils changent ! — Voilà donc ce peuple hébreu, qui ose prétendre contre tout le monde que l'Univers est en train de s'user, de vieillir, et que Dieu seul échappe à la genèse et à la corruption.

C'est au XXe siècle de notre ère que nous venons de découvrir, par les méthodes de la physique, que l'Univers a commencé. Cela a produit, en astrophysique, dans le monde des astrophysiciens, une secousse terrible, dont ils ne sont pas encore remis. Car ils étaient habitués, depuis des siècles, à supposer comme Aristote, que l'Univers est un système éternel, sans commencement et sans fin.

Au milieu du XIXe siècle, Clausius, à la suite de Sadi Carnot, a commencé à entrevoir que l'Univers tout entier est en train de s'user d'une manière irréversible. Le Soleil transforme d'une manière irréversible son hydrogène en hélium. Si le Soleil était éternel, dans le passé, alors il aurait transformé, depuis une éternité, son hydrogène en hélium, et depuis une éternité, il n'y aurait plus de Soleil. La proposition : le Soleil est éternel, a un sens pour le grammairien. Mais elle n'a pas de sens pour le physicien. Vous faites le même raisonnement pour les cent ou deux cents milliards d'étoiles

[85] *La Voix du Nord,* 14 décembre 1986.

qui constituent notre Galaxie, et qui toutes transforment d'une manière irréversible leur hydrogène en hélium. Et puis vous faites le même raisonnement pour l'Univers entier, qui est un ensemble de galaxies.

Mais alors ces Hébreux, ces métaphysiciens, ces théologiens hébreux, peut-être au VIe siècle avant notre ère, comment ont-ils fait pour formuler ce que nous venons de découvrir, par les méthodes des sciences expérimentales ?

Et il a dit, Dieu : Soit lumière ! Et elle a été, (la) lumière !

Nous venons de découvrir, il y a peu d'années, que le commencement de l'Univers, c'est la lumière. L'Univers est fait de lumière et d'information. La matière de l'Univers, c'est la lumière.

Comment ont-ils osé, ces théologiens hébreux du VIe siècle avant notre ère, dire que la lumière est créée avant le Soleil ?

Il est évident que le premier chapitre de la Genèse n'est pas une page extraite d'un livre de science expérimentale, au sens où nous l'entendons au XXe siècle. C'est une page de métaphysique et de théologie. Mais il est évident aussi que dans ce domaine, le métaphysicien et le théologien ne pouvaient pas dire n'importe quoi. Car enfin si les théologiens hébreux avaient enseigné que l'Univers est éternel dans le passé et dans l'avenir, comme Aristote, alors que nous venons de découvrir le contraire ? Ou bien alors, autre hypothèse, inverse, si l'astrophysique scientifique établissait avec certitude que l'Univers est éternel dans le passé et dans l'avenir, alors que le premier chapitre de la Genèse enseigne le contraire ? Il nous faudrait choisir, entre le vieux livre hébreu et la science moderne.

Les théologiens qui ont composé ce premier chapitre de la Genèse conçoivent la Création comme s'effectuant selon un certain ordre, un certain plan. Le règne végétal, le règne animal, le pullulement ou le foisonnement des âmes vivantes dans les mers ; la genèse de l'Oiseau ; puis les grands Reptiles, les Quadrupèdes. Finalement, il dit, Dieu : Faisons de l'homme, hébreu adam... Le plan qu'envisagent les vieux théologiens hébreux ne coïncide pas toujours avec le plan de l'histoire de la Création telle que nous la connaissons par les sciences de l'Univers et de la nature. Mais l'orientation générale est la bonne : depuis l'Univers physique jusqu'à l'Homme.

Il existe des relations entre l'ordre ou le domaine des sciences expérimentales, et l'ordre ou le domaine de l'analyse métaphysique. Et il existe des relations entre les sciences expérimentales, et la théologie. N'importe quoi en sciences n'est pas compatible avec n'importe quoi en théologie, et inversement. Si l'Univers est divin, comme le pensait Aristote, et si les astres sont des substances divines, qui échappent à la genèse et à la corruption, alors l'Univers est incréé, et il est éternel dans le passé, comme il est éternel dans l'avenir. On aperçoit la relation qui existe entre une certaine théologie, en l'occurrence l'antique religion hellénique, et une certaine théorie scientifique, cosmologique et physique. Les Hébreux n'ont pas admis le présupposé d'Aristote. Il est normal qu'en cosmologie ils aient conclu autrement que lui.

Le problème que nous avons soulevé, c'est le problème des rapports entre la Création et la Révélation. Ce problème est très mal vu aujourd'hui dans les séminaires et les scolasticats, par ceux qui ont pour charge d'enseigner la théologie. Nous avons vu qu'il est marqué, stigmatisé de la note infamante de concordisme. Qui oserait aller contre cette injure ? Mais malgré l'injure, le problème subsiste tout entier : Si Dieu est l'auteur unique de l'Univers, — ce qu'il faut établir par l'analyse, — s'il est, lui, le même, l'auteur unique de la Révélation, — ce qu'il faut aussi établir par l'analyse, — alors, entre ce qu'il dit et ce qu'il fait, il doit normalement exister des relations, des correspondances. Il ne fait pas le contraire de ce qu'il dit, et il ne dit pas le contraire de ce qu'il fait. Et si la Création est son œuvre, alors il est de notre intérêt, à nous les apprentis théologiens — dans ce domaine comme dans tous les autres domaines de la Recherche, nous resterons toujours des écoliers, — d'étudier soigneusement et attentivement comment il a réalisé son œuvre, quelles ont été ses

méthodes. Car enfin l'Univers qu'étudie l'astrophysique, et l'Univers dont nous parle le premier chapitre de la Genèse, c'est bien le même Univers.

1987

Cosmologie et philosophie [86]

Dans une chronique antérieure, consacrée à l'Univers, nous avions indiqué en passant que tous les problèmes philosophiques sont totalement renouvelés, jusqu'en leurs fondements, par les grandes découvertes de la cosmologie moderne, principalement par la découverte que nous ne sommes pas dans un cosmos achevé, fixe, terminé, statique, de toute éternité, mais bien au contraire dans un Univers qui est en réalité un processus historique, une composition en train de s'effectuer depuis quelque vingt milliards d'années et qui est inachevée. Nous, l'Homme, nous venons d'apparaître au terme d'une composition inachevée et nous ouvrons les yeux et les oreilles sur cette symphonie cosmique qui est en train de se poursuivre.

Que tous les grands problèmes philosophiques soient totalement renouvelés, c'est évident pour l'espace et le temps. On s'est parfois représenté, dans les siècles passés, l'Espace et le Temps comme deux Réceptacles dans lesquels l'Univers serait logé, de toute éternité, comme la pomme dans son panier. Comme le disait Albert Einstein lorsqu'il a débarqué à New York en quittant l'Allemagne nazie, dans le système de Newton, si l'on enlève l'Univers, il reste l'Espace et le Temps. Dans mon système, il ne reste rien. — L'Espace et le Temps ne sont pas des êtres. Ce ne sont pas des Réceptacles. L'Univers n'est pas logé dans l'Espace et le Temps. L'Espace et le Temps sont des concepts, des conceptions, qui sont dérivés de l'Univers. Si l'Univers naît et commence, il y a quelque vingt milliards d'années, alors l'Espace et le Temps commencent avec lui. Avant l'Univers, il n'y avait pas d'Espace et il n'y avait pas de Temps. Lorsque l'Univers grandit, c'est l'Espace qui grandit avec lui. L'Espace grandit avec le Temps. L'Univers a aujourd'hui la taille de son âge. Si son âge est fini, alors sa taille est elle aussi finie. Il y a cinq, dix ou quinze milliards d'années, l'Univers était plus jeune. Il était donc plus petit. Pourquoi est-ce que l'Homme ne pouvait pas apparaître dans un Univers grand comme notre minuscule système solaire ? Parce que, lorsque l'Univers était grand comme notre système solaire, il était out jeune. C'était un bébé Univers. Et lorsque l'Univers avait la taille de notre système solaire, les galaxies n'étaient pas encore formées. Les milliards d'étoiles qui constituent les galaxies n'étaient pas nées. Si les étoiles n'étaient pas nées, les atomes lourds, comme le carbone, le fer, le magnésium, etc., n'étaient pas formés eux non plus, puisque les noyaux des atomes lourds se forment dans le cœur des étoiles, depuis quelques milliards d'années. Lorsque l'Univers était grand comme notre système solaire, il n'y avait pas encore, dans l'Univers, les atomes qui sont nécessaires pour faire le premier être vivant. Par conséquent, lorsque l'Univers était grand comme notre système solaire, l'Homme ne pouvait pas apparaître. CQFD.

Le philosophe allemand Martin Heidegger raconte, *Introduction à la Métaphysique,* 1935, édition allemande p. 64 : "Il n'y a pas de Temps, lorsqu'il n'y avait pas d'Homme" ! — Il aurait fallu demander au philosophe allemand ce qu'il faisait des vingt milliards d'années qui ont précédé l'apparition de l'Homme : toute l'histoire de la Cosmogénèse, de la formation de la Matière, et de la Biogenèse, l'Histoire naturelle des espèces vivantes. Voilà un philosophe qui n'a aucune idée de ce qu'a été l'histoire naturelle de l'Univers avant l'apparition de l'Homme, qui est un événement tout à fait récent. Ses disciples de langue française sont apparemment dans le même cas.

En ce qui concerne la théorie de la causalité, il est évident aussi que les problèmes sont totalement renouvelés. Qu'est-ce que la causalité ? C'est la communication de l'information. Toute action causale, physique, biologique, intellectuelle, historique, est communication d'une information. Lorsque Karl Marx écrit le Manifeste du Parti communiste, il exerce une action causale, qui va agir pendant des années. C'est de l'information qui est communiquée. Lorsqu'une

[86] La Voix du Nord, 3 janvier 1987

galaxie lointaine nous envoie son rayonnement, elle exerce une action causale sur l'œil de l'astronome qui la regarde à travers son télescope. L'astronome reçoit une information ou plusieurs informations, concernant l'âge de la galaxie, sa distance, sa constitution, sa vitesse de fuite, etc. Or, si la galaxie en question est située à une distance de dix milliards d'années-lumière, alors que la lumière issue de cette galaxie est partie il y a dix milliards d'années. L'astronome à travers son télescope reçoit donc une information qui est partie de sa source il y a dix milliards d'années. Et l'astronome ne sait pas si la galaxie est actuellement, présentement, dans l'état où il la voit. Car il la voit, non pas telle qu'elle est aujourd'hui, mais telle qu'elle était il y a dix milliards d'années. La causalité met donc du temps à s'exercer. La cause n'est pas contemporaine de l'effet. La transmission de l'information causale n'est pas instantanée. La galaxie lointaine agit sur nous avec retard, avec un retard qui est proportionnel à sa distance par rapport à nous.

Le problème de Dieu, lui aussi, est totalement renouvelé par les grandes découvertes cosmologiques. C'est ce qu'avait très bien vu le pape Pie XII dans sa conférence du 22 novembre 1951 donnée à l'Académie Pontificale des Sciences. — Aristote, nous l'avons rappelé dans notre chronique antérieure consacrée à l'Univers, s'imaginait que l'Univers est divin, éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, et qu'il échappe à la genèse et à la corruption. Nous venons de découvrir au XXe siècle que tout cela est faux. L'Univers n'échappe pas à la genèse ni à la corruption. Il est en régime de genèse depuis environ vingt milliards d'années, et il vieillit, il s'use, il se détend comme un gaz, il se refroidit, et la matière vieillit avec lui, d'une manière irréversible. Aristote s'imaginait que les astres sont des substances divines qui échappent à la genèse et à la corruption. Nous venons de découvrir au XXe siècle que le Soleil transforme son hydrogène en hélium d'une manière irréversible. Lorsqu'il aura fini de transformer son hydrogène en hélium, alors il sera une étoile morte constituée de matière dégénérée. Il y a donc peu de chances pour qu'il soit une divinité. Même raisonnement pour toutes les étoiles de notre Galaxie, et pour toutes les étoiles de toutes les galaxies de l'Univers.

La science moderne, la science expérimentale, a donc dédivinisé ou désacralisé l'Univers. Aristote pensait que l'Univers tout entier est divin, sans naissance, sans évolution, sans vieillissement, sans risque de mort. Nous savons maintenant que l'Univers a commencé, qu'il évolue d'une manière irréversible, qu'il vieillit d'une manière irréversible aussi. Si l'Univers est divin, alors il est incréé : c'est justement ce que pensait Aristote. S'il est divin, alors il est éternel dans le passé et dans l'avenir. Nous venons de découvrir que pour des raisons physiques il ne peut pas être éternel dans le passé ni dans l'avenir et qu'il n'est pas divin. L'Univers, comme nous l'avions noté dans notre précédente chronique, c'est de la lumière et de l'information. Le problème philosophique fondamental en cette fin du XXe siècle, c'est celui de l'origine de la lumière et de l'information. Car dans l'histoire de l'Univers, l'information augmente constamment, d'une manière irréversible. L'Univers passé ne suffit pas à rendre compte tout seul de l'information nouvelle qui apparaît en lui au cours du temps. Par conséquent il est un système historique qui reçoit de l'information. C'est cela la position moderne du problème de Dieu. Elle est cosmologique.

Le problème du Mal [87]

Le problème du Mal lui aussi est totalement transformé par les grandes découvertes cosmologiques modernes. Comment cela ? Rappelons tout d'abord la position ancienne et classique du très célèbre problème du mal. Soit, — pour parler comme les professeurs de mathématiques — soit le monothéisme hébreu et chrétien. Le mal est un fait d'expérience dans le monde : les guerres, les pestes, les famines, les tremblements de terre, les scorpions, les serpents venimeux, etc. Le fait qu'il existe du mal dans le monde est incompatible avec le monothéisme hébreu et chrétien. L'un des deux termes est en trop. Les deux termes sont incompatibles l'un avec l'autre. Or le mal dans le monde est un fait. Donc il faut supprimer le monothéisme hébreu et chrétien.

C'est ainsi que raisonnaient les Anciens, dans les premiers siècles du christianisme. Et ils en concluaient qu'il existe, non pas un seul Dieu créateur et bon, comme l'enseignaient les Hébreux, les Judéens et les Chrétiens, — mais Deux Principes éternels et incréés, l'un bon et l'autre mauvais. Le Principe bon, le Dieu bon, est étranger à cet Univers physique, car ce n'est pas lui qui l'a créé. L'Univers physique, l'Univers de la matière et du mal, a été créé par l'Autre Principe, qui est le Principe mauvais, le Principe de tout mal. Et les théoriciens gnostiques — car c'est d'eux qu'il s'agit, — ajoutaient : ce Principe mauvais, qui est la source de tout mal, et qui est aussi le Créateur de cet Univers physique mauvais, c'est lui le Dieu des Hébreux ! Le Dieu créateur, c'est lui le Dieu mauvais ! La Création est intrinsèquement mauvaise.

Les Modernes, surtout depuis le XVIIIe siècle, ont repris l'antinomie apparente entre le monothéisme hébreu et chrétien, et le fait qu'il existe du mal dans le monde, et ont conclu qu'il n'existe pas du tout de Dieu créateur. L'Univers est seul. Il est le seul être. Donc il est éternel dans le passé et dans l'avenir, puisqu'il est l'être et qu'il est incréé. Le problème du mal est disparu, puisque l'autre terme, à savoir le monothéisme hébreu, est disparu lui aussi. S'il n'y a pas de monothéisme hébreu, alors il n'y a plus de problème du mal, puisque le problème du mal, sous sa forme classique du moins, n'existe que dans l'antinomie apparente ou réelle entre ce monothéisme et le fait qu'il existe du mal dans notre expérience.

Les grandes découvertes cosmologiques modernes nous ont appris tout d'abord quel est l'âge approximatif de l'Univers et quelle est sa taille, aujourd'hui, puisque sa taille augmente avec son âge. Disons pour nous fixer les idées, vingt milliards d'années. — Le mal dans le monde n'apparaît que lorsqu'apparaissent dans l'Univers des êtres capables de souffrir, c'est-à-dire des êtres pourvus d'un système nerveux suffisamment développé. Il n'y avait pas de problème du mal dans l'Univers il y a quinze, dix, ou cinq milliards d'années. Il y avait de la matière en régime de composition. Il n'y avait pas encore un seul enfant massacré, ni une seule biche mangée par le lion. Disons pour nous fixer les idées quelques dizaines de millions d'années, lorsqu'apparaissent des systèmes nerveux suffisamment développés pour que la souffrance soit possible.

Quelques dizaines de millions d'années, par rapport à vingt milliards d'années : le problème du mal est donc un problème récent, un problème qui se pose à partir du moment où un être apparaît dans l'Univers, capable de souffrir. Cela est récent. En toute hypothèse, il faut donc traiter la question de savoir comment comprendre l'existence de l'Univers et de la nature avant l'apparition de cet être quel qu'il soit capable de souffrir. On ne peut pas annuler cette analyse antérieure absolument nécessaire au nom de l'analyse ultérieure portant précisément sur notre problème du mal. Quelle que soit la solution que l'on apporte au problème du mal, on ne peut pas annihiler ni supprimer la solution qui apparaît nécessaire à l'analyse de l'histoire de l'Univers avant l'apparition d'un être capable de le

[87] *La Voix du Nord,* 9 janvier 1987.

penser et de souffrir.

Nous n'allons pas nous engager ici dans une analyse politique du problème du mal, car de fait c'est bien une analyse politique qui est ici nécessaire. Si l'humanité se prépare en ce moment même et activement à se détruire elle-même, c'est bien l'humanité qui est responsable. Ce n'est personne d'autre. Ce sont les nations païennes — toutes les nations sont païennes — qui se préparent avec un zèle extraordinaire à participer à cette destruction générale de l'humanité par elle-même. Si l'humanité dépense une très grande partie de ses revenus pour se préparer à se détruire elle-même, et si pendant ce temps une partie de l'humanité meurt de faim, c'est l'humanité qui en est pleinement responsable et personne d'autre. Personne ne l'oblige à procéder ainsi. Si, sur notre planète Terre, une partie de l'humanité meurt de maladies diverses qui proviennent en grande partie de la suralimentation, d'un excès de graisses, de sucres, d'acide urique, etc., — et si pendant le même temps une partie de l'humanité meurt de sous-alimentation, ce sont les nations païennes qui sont responsables de cet état de fait et personne d'autre. Si dans les nations dites civilisées on tue les enfants avant leur naissance, ce sont des hommes et des femmes qui en ont décidé ainsi. Ce sont eux qui font les lois. Ils sont donc pleinement responsables.

Il faut évidemment procéder à une longue et minutieuse analyse politique du très célèbre et ancien problème du mal. Mais il faut procéder aussi à une analyse philosophique. Car les Anciens et les Modernes ont posé et analysé ce très illustre problème comme si, selon le monothéisme hébreu et chrétien, le but ou la finalité de la Création, se situait à l'intérieur de cet Univers physique. Ils ont traité, depuis des siècles, le problème, comme si l'Univers était achevé et comme si le but de la Création, pour l'Homme, c'était de bien s'installer dans le monde et d'y vivre tranquille. — Dans ce cas-là, évidemment, c'est raté. Nous ne vivons pas tranquilles, c'est le moins que l'on puisse dire.

Mais le monothéisme hébreu et chrétien n'a jamais dit cela. Il n'a jamais dit que l'Univers était achevé. Il n'a jamais dit que la Création était achevée. Il n'a jamais dit que le but de la Création, pour l'Homme, c'était de s'installer dans cet Univers-ci. Il a toujours dit exactement le contraire. Il a toujours enseigné que la Création est inachevée. Que l'Homme est un être foncièrement inachevé. Et que le but ou la finalité de la Création, du point de vue du Créateur unique et incréé, c'est de parvenir, au terme de l'histoire de la Création, à susciter un être qui soit pour lui comme son vis-à-vis et qui puisse prendre part à sa propre vie personnelle et divine. C'est cela le but de la Création.

Si donc l'on veut traiter le très célèbre et ancien problème du mal, puisque le problème du mal se pose et n'existe que dans l'antinomie apparente ou réelle entre le monothéisme hébreu et chrétien, d'une part, — l'expérience du mal dans le monde, d'autre part, — il faut donc analyser non seulement ce qu'est le mal dans le monde et qui en est la cause, — analyse politique. Il faut aussi analyser quel est le contenu du monothéisme hébreu, puisque c'est lui l'autre terme de l'antinomie apparente ou réelle. Or le monothéisme hébreu et chrétien ne dit pas que le but de la Création, c'est de s'installer dans ce monde de la durée présente, olam ha-zeh comme disent les rabbins. Il dit exactement le contraire. S'installer, c'est la vraie catastrophe. Le but de la Création est en Dieu même et notre Univers physique n'est qu'une matrice pour préparer l'apparition d'un être capable de penser l'Univers, de se penser lui-même, de penser son origine et sa fin, et de réaliser en lui-même cette finalité de l'Univers : la participation d'un être créé à la vie personnelle de l'Unique incréé. Pour traiter correctement le problème du mal, il faut tenir compte des deux termes du problème : le fait qu'il y a du mal dans le monde, — qui en est responsable ? Et le monothéisme hébreu : quelle est la finalité de l'Univers ? C'est à partir de cette finalité seulement que l'on peut traiter correctement le problème.

Le hasard [88]

Dans une chronique consacrée au problème de la pluralité des mondes habités (p. 410), conjecture possible — aucune trace expérimentale à cette heure — nous avons eu l'occasion de parler du hasard. Je me promène à Pékin. Je rencontre mon ami Jules que je n'avais pas vu depuis des années. Nous ne nous étions pas donné rendez-vous. Nous nous écrions : "Quel hasard !" Le terme de *hasard* signifie simplement que notre rencontre fortuite n'est pas causée par un rendez-vous, par une intention de notre part. Si nous cherchons l'un et l'autre les causes de notre présence à Pékin, nous découvrons deux séries de causalités, qui se sont croisées. C'est le croisement qui n'est apparemment voulu par personne.

Le hasard est un terme qui est utilisé par nombre de savants à propos des origines de la vie dans notre système solaire et à propos de l'évolution biologique. Pour rendre compte de l'apparition du premier être vivant, dans notre système solaire, il y a environ quatre milliards d'années, il faut rendre compte de la composition de molécules géantes de haute complexité. Ces molécules géantes sont elles-mêmes composées avec des molécules plus simples. Par exemple les molécules qui portent ou supportent toute l'information, tous les renseignements qui sont requis, pour commander à la construction des êtres vivants les plus simples, ces molécules sont composées, écrites, avec quatre molécules déjà fort complexes, qui servent de signes, de lettres. Elles sont arrangées trois par trois. Un mot est écrit avec un arrangement de ces trois molécules que l'on appelle les bases. D'autre part toutes les protéines dans la nature, dans l'histoire naturelle des êtres vivants, sont écrites avec vingt molécules plus simples, mais déjà fort complexes, les acides aminés, qui servent aussi de lettres comme les lettres de l'alphabet pour écrire un roman ou tout autre ouvrage. Ainsi donc deux alphabets ont été inventés dans notre système solaire il y a environ quatre milliards d'années, — et un lexique, pour traduire l'information contenue dans les molécules géantes qui sont pelotonnées dans le noyau de la cellule, — dans le système linguistique des protéines. Bien d'autres molécules ont encore été inventées, pour transférer l'énergie, et puis des graisses, des vitamines, etc. En 1952, un jeune chercheur américain, S. Miller travaillait dans le laboratoire de son patron Urey. Il avait lu les ouvrages de l'illustre savant soviétique, Oparine, qui s'est efforcé d'imaginer comment se sont formés les premiers êtres vivants, il y a trois ou quatre milliards d'années. S. Miller a mis dans un récipient de l'eau, de l'ammoniac, du méthane, etc., et il a envoyé dans ce mélange des décharges électriques. Il a obtenu ainsi spontanément quelques-uns des acides aminés avec lesquels sont écrites toutes les protéines de tous les êtres vivants.

Réfléchissons bien à cette expérience célèbre. Qu'est-ce qu'elle prouve ? Elle prouve que si l'on met en présence certains corps, ils s'arrangent entre eux, ils se composent spontanément, ils forment des molécules. Ce n'est donc pas le hasard. La matière, les atomes, les molécules simples, sont ainsi faits que dans certaines circonstances, ils s'arrangent entre eux pour former des composés plus complexes.

De même, dans des expériences ultérieures et analogues on a obtenu la synthèse de l'une ou l'autre des bases, c'est-à-dire des molécules élémentaires, qui sont comme les lettres de l'alphabet, avec lesquelles sont écrites les molécules géantes qui supportent l'information génétique.

Mais l'arrangement de ces bases entre elles, en sorte qu'il en résulte un texte qui ait un sens, et quel sens : les instructions requises pour composer le premier être vivant ! Avec tous nos laboratoires, et tous nos prix Nobel, nous ne savons toujours pas, à cette heure, en recopiant la nature, comme un cancre qui copie sur le cahier de son copain à côté de lui, — nous ne savons

[88] *La Voix du Nord,* 1" février 1987

toujours pas faire la synthèse du plus simple des vivants.

Comprenons bien les données du problème. Spontanément, dans des circonstances physiques et chimiques appropriées, on obtient les éléments, les bases, les lettres de l'alphabet avec lesquelles sont écrites ces molécules géantes que sont les molécules chargées de l'information génétique, et les protéines.

Mais le message lui-même, l'information elle-même, d'où viennent-ils ? Le problème se retrouve donc en son entier. Comment comprendre, il y a quatre ou trois milliards d'années, l'apparition d'un message génétique capable de commander à la construction d'un être vivant ?

Nombre de savants répondent : c'est le hasard ! — Mais le hasard n'est pas une explication. C'est une absence d'explication. Si mon ami Jules et moi-même nous nous écrions : "Quel hasard !" — Nous ne prétendons pas pour autant avoir trouvé une explication à notre rencontre imprévue à Pékin. Au contraire, c'est parce que nous ne connaissons pas la cause de cette rencontre, que nous nous écrions : "Quel hasard !".

Nombre de savants, américains, anglais, français ou autres, assurent aussi que la croissance de l'information au cours du temps, à savoir la genèse, la formation de nouveaux messages génétiques, qui contiennent une information nouvelle, capable de commander à la construction de systèmes biologiques nouveaux, et donc d'organismes nouveaux — nombre de savants prétendent que c'est là encore un effet du hasard : le hasard des fautes de copie malheureuses parmi lesquelles il s'en trouve parfois une heureuse ! Plus les anciens manuscrits grecs sont recopiés depuis des siècles, et plus ils se chargent d'erreurs de copies, et plus leur contenu d'information diminue. Si les fautes de copie augmentent et s'accumulent, alors les non-sens et les contresens augmentent, et bientôt le manuscrit va devenir inutilisable et inintelligible.

Nombre de savants biologistes nous assurent que dans la Nature, dans l'histoire naturelle des êtres vivants, plus les erreurs de copie des messages génétiques augmentent en nombre et en qualité, et plus nous assistons à ces merveilleuses inventions que sont l'invention du système nerveux, de l'œil, de la sexualité, etc. Une divinité tutélaire féminine, qu'ils appellent depuis Darwin, la sélection naturelle, fait le choix, le tri, entre les mauvaises erreurs de copie, celles qui contiennent des inventions des systèmes biologiques nouveaux.

Un être vivant, depuis le plus simple jusqu'au plus complexe, c'est un système biologique qui subsiste, qui se développe, qui se régénère, qui se guérit, qui se reproduit, alors que toute la matière intégrée, à savoir les atomes et les molécules, sont constamment changés. Ainsi vous et moi nous n'avons plus aujourd'hui en nous aucun des atomes qui entraient dans notre constitution il y a vingt ans. De plus, un être vivant est un psychisme. Un psychisme simple, comme celui de l'amibe, un psychisme beaucoup plus évolué comme celui du lion, du chat, du cheval, du chien, du gorille.

Revenons à mon ami Jules rencontré par hasard à Pékin. Le hasard n'explique rien du tout. Le terme *hasard* signifie que nous ne connaissons pas la cause de notre rencontre, qui reste à déterminer. Le hasard explique encore moins notre existence. Pour que deux êtres se rencontrent, encore faut-il qu'ils existent. Aucun hasard ne peut expliquer la moindre existence. Le hasard ne peut pas expliquer l'existence du moindre vivant, qui est un psychisme. Le problème reste entier.

L'erreur des anciens philosophes atomistes du Ve siècle avant notre ère, c'est d'abord qu'ils s'accordaient, pour effectuer le calcul des chances, un temps infini, un espace infini, une quantité infinie de matière. Ainsi, pensaient-ils, avec le temps, les atomes se brassent, s'accrochent, et forment au hasard la libellule, la girafe, le papillon, etc. Nous savons en cette fin du XXe siècle que nous ne disposons pas d'un temps infini, d'un espace infini, d'une quantité infinie de matière, pour effectuer notre calcul des chances. Notre système solaire est âgé de cinq milliards d'années. La vie est apparue sur notre planète Terre il y a quatre milliards d'années dès que la Terre a été physiquement prête. Cela n'a pas traîné.

Mais erreur plus profonde encore, ils se sont imaginés que si vous prenez des atomes privés de vie et de pensée, des atomes de matière, et si vous les arrangez entre eux, cela peut donner un être vivant. C'est là l'erreur de fond. Si vous prenez tous les atomes qui constituent l'amibe ou la puce, et si vous les mettez en place comme il convient, vous aurez obtenu un joli cadavre frais d'amibe ou de puce, mais non pas une amibe vivante ou une puce vivante ! Rappelons : un être vivant est un être qui est capable de renouveler constamment la matière, à savoir les atomes, qu'il intègre, tout en restant lui-même. Un être vivant est un psychisme. Tout être vivant est un psychisme. Avec des atomes, en nombre aussi grand que vous voudrez, et arrangés comme vous voulez, vous n'obtiendrez pas le moindre psychisme, c'est-à-dire le moindre vivant.

Par conséquent la prétendue explication de l'apparition de la vie par le hasard est une explication pour rire. Le hasard n'explique pas une seule rencontre entre deux êtres. Il n'est pas une explication. Il est une absence d'explication. Il explique encore moins l'existence d'un être, car aucun arrangement de matière ne peut suffire à rendre compte de l'existence du moindre psychisme, donc du moindre vivant.

L'apparition de l'Homme [89]

Monsieur Jean Piveteau, de l'Académie des Sciences, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie royale de Belgique, est le patron de la Paléontologie française, l'un des patrons de la Paléontologie sur notre planète. Il est le Directeur du grand *Traité de Paléontologie* publié aux éditions Masson. Il publie aux éditions O.E.I.L. un petit livre : *L'Apparition de l'Homme, Le point de vue scientifique.* Le lecteur de langue française trouvera dans ce petit livre (170 pages) l'état actuel de la question en 1986. Chacun sait maintenant que le processus de l'hominisation s'est effectué par vagues successives. Depuis plus d'un siècle, les découvertes des fossiles pré-humains et humains ont permis de reconstituer, d'une manière au moins hypothétique, ce processus d'hominisation que l'on appelle aussi l'anthropogenèse. On voit apparaître, il y a quelques millions d'années, les premières formes qui surgissent ou émergent des formes de primates, singes anthropomorphes, et on assiste, lorsqu'on met en place, dans le temps, la série des fossiles découverts, à la transformation progressive, à la formation progressive de celui que les paléontologistes et les zoologistes vont appeler Homme, Homo sapiens.

Nous laissons notre lecteur découvrir dans le livre magistral de Monsieur Jean Piveteau cette merveilleuse histoire de la genèse ou de la formation progressive de l'Homme, par étapes successives, — et nous allons nous attacher ici, en peu de place, à écarter quelques difficultés déjà anciennes concernant ce processus de l'anthropogenèse.

Nous connaissons un certain nombre de langues, l'italien, l'espagnol, le français, etc., qui comportent des analogies évidentes, des parentés incontestables, dans le vocabulaire, la syntaxe, etc. Si même nous ne disposions d'aucun document écrit en langue latine, nous pourrions, avec certitude, à partir de ces parentés, induire l'existence d'une langue antérieure, à partir de laquelle l'italien, l'espagnol, le français, etc., se sont formés progressivement. De fait nous connaissons par des textes incontestables la langue latine, et de fait nous savons que l'italien, l'espagnol, le français, etc., se sont formés par transformations progressives, à partir de la langue latine.

Cela ne signifie pas, bien entendu, que le français actuel dérive de l'italien actuel ou de l'espagnol actuel. Non. Mais cela signifie que l'italien actuel, l'espagnol actuel, le français actuel, etc., dérivent d'une souche commune, antérieure, qui est précisément la langue latine.

On connaît un certain nombre de langues, le sanscrit, le grec, le latin, etc., qui comportent des parentés telles, du point de vue du vocabulaire et de la syntaxe, que les linguistes ont été amenés à induire l'existence d'une langue antérieure, d'une souche commune, dont le grec, le sanscrit, le latin, etc., sont issus, par évolution et transformation progressive.

De cette langue supposée, il ne nous reste de fait aucun document. Mais nous sommes cependant certains qu'elle a existé, parce qu'autrement, nous ne comprendrions pas l'existence des parentés évidentes entre le sanscrit, le grec, le latin, etc. Cette langue dont l'existence est induite, on l'appelle l'indo-européen.

Eh bien, les biologistes, les zoologistes et les paléontologistes raisonnent de la même manière en ce qui concerne les groupes zoologiques et les espèces. Les affinités, anatomiques, physiologiques, génétiques, biochimiques, etc., entre certains groupes zoologiques, certaines espèces animales, sont telles, que nous sommes obligés de supposer une souche commune, dont ils procèdent.

Cela ne signifie pas que l'Homme actuel, par exemple, dérive du Singe actuel. Mais cela signifie que l'Homme actuel, les grands Singes anthropomorphes actuels, le Gorille, l'Orang-outang, le Chimpanzé, dérivent d'une souche commune, située en arrière. Les parentés anatomiques,

[89] *La Voix du Nord,* 29 mars 1987

physiologiques, biochimiques, génétiques, sont telles, que nous sommes conduits à penser que l'Homme actuel est apparu, à la suite d'une série de transformations, à partir d'une souche commune, à partir de laquelle aussi les grands Singes anthropomorphes, ont réalisé leur propre évolution.

Ce qui a empoisonné, depuis le XIXe siècle, cette affaire, cette question scientifique, c'est un malentendu concernant la Création.

Le zoologiste et le paléontologiste qui s'efforcent de reconstituer, d'une manière d'ailleurs conjecturale, hypothétique, l'histoire de l'anthropogenèse, à partir des fossiles que l'on découvre depuis plus d'un siècle, ne prennent pas position en ce qui concerne la doctrine de la Création. Ils n'affirment pas la création particulière de l'Homme. Ils ne nient pas la création particulière de l'Homme. Ils décrivent simplement le processus de transformation qui a conduit d'un Primate situé il y a quelques dizaines de millions d'années, à l'Homme actuel.

C'est extrêmement simple, et un enfant de sept ans peut comprendre cela : dire que l'Homme se forme progressivement pendant plusieurs millions d'années ; montrer les étapes de la formation de l'Homme sur une longue durée de temps ; décrire le processus de l'anthropogenèse — ce n'est pas nier la création de l'Homme ; ce n'est pas non plus affirmer la création de l'Homme.

La question de la Création relève de la compétence et de l'analyse du philosophe qui, à partir du donné qui lui est fourni par le zoologiste et le paléontologiste, va établir, que de fait, l'histoire naturelle des espèces vivantes, c'est l'histoire de la croissance de l'information dans les messages génétiques qui commandent à la formation des êtres vivants. De fait, au cours du temps, l'information génétique augmente. Il y a plus d'information dans le message génétique de l'éponge, que dans le message génétique du protozoaire monocellulaire. Il y a plus d'information dans le message génétique du Diplodocus, que dans le message génétique de l'Éponge. Il y a plus d'information dans le message génétique de l'Australopithèque, que dans le message génétique du Diplodocus, — et ainsi de suite, jusqu'à nous. L'information génétique augmente dans le noyau de la cellule germinale, depuis les origines jusqu'à nous. Le passé ne suffit pas à rendre compte de l'avenir. Le message génétique plus pauvre du monocellulaire ne suffit pas à rendre compte du message génétique plus riche qui va apparaître après lui. Et ainsi de suite. — Et ainsi donc, l'histoire naturelle des espèces vivantes ne s'explique que par une communication d'information nouvelle, ou encore, comme l'écrivait le grand zoologiste français P.-P. Grasse, par création de gènes ! L'évolution biologique ne se comprend et ne s'explique que par la création d'information. Il n'y a donc pas lieu d'opposer, comme on le fit au siècle dernier, Création et évolution. L'évolution, c'est la Création en train de se faire.

C'est la conclusion à laquelle parvient l'illustre savant qu'est Monsieur Jean Piveteau à la fin du volume que nous avons l'honneur de présenter.

Ce volume, *l'Apparition de l'Homme,* prend place dans un Traité de Philosophie générale, dont le plan d'ensemble sera : l'Histoire de l'Univers ; l'Histoire de la Vie ; l'Histoire de l'Homme...

Reste à traiter la question de savoir si l'Homme qui vient d'apparaître est achevé, ou non. Monsieur Piveteau pense que non. Il nous reste à rechercher quelles sont les conditions qui sont requises pour que l'Homme, qui vient d'apparaître, s'achève.

C'est ce que nous examinerons dans une autre chronique.

Revenons pour finir sur la difficulté soulevée précédemment. Le paléontologiste en tant que tel décrit le processus historique par lequel on passe de formes archaïques de préhominiens, à la forme actuelle de l'Homme moderne, Homo sapiens sapiens. Le paléontologiste en tant que tel ne se prononce pas sur la question de savoir si l'Homme proprement dit est créé spécialement, s'il est l'objet d'une création immédiate et directe. Et c'est pourquoi il ne s'y oppose pas non plus. Car rien n'empêche le Créateur unique et incréé de créer directement l'Homme, à partir d'un message

génétique antérieur, dont il augmente le contenu d'information. La Création s'effectue toujours par communication d'information. Nos Anciens s'imaginaient, à propos de l'Univers, de la Nature comme de l'Homme, que cette Création était quasi instantanée. Nous venons de découvrir qu'elle s'effectue progressivement et par étapes.

C'est là la différence. Mais la création de l'Homme, dans cette perspective nouvelle qui est celle de l'évolution ou des transformations progressives, reste toujours la création immédiate, particulière et directe de Dieu. De même que chaque être vivant, chacun d'entre nous, est l'objet d'une création particulière et immédiate. Car chacun d'entre nous est absolument unique.

Les molécules de la vie [90]

Dans l'histoire de l'Univers, il y a environ quatre milliards d'années, peut-être un peu moins, apparaissent des molécules géantes qui sont constituées, évidemment comme toutes les molécules, avec des atomes. Encore fallait-il que les atomes eux-mêmes soient formés ou constitués... Nous avons vu dans des chroniques antérieures que les atomes complexes, aux noyaux lourds, se forment à l'intérieur des étoiles, qui sont ainsi des laboratoires de synthèse. — Encore fallait-il que les étoiles existent... Nous avons vu qu'elles se formaient depuis quelques milliards d'années et qu'elles constituaient, ensemble, des galaxies, par milliards. L'Univers est un gaz de galaxies, un gaz dont les galaxies sont les molécules.

Sur notre obscure planète, qui est sans doute âgée d'un peu moins de cinq milliards d'années, la composition de la matière se continue. Les atomes composent des molécules, relativement simples. Les molécules relativement simples se composent entre elles, et constituent des molécules beaucoup plus complexes. Ces molécules beaucoup plus complexes s'arrangent entre elles pour constituer des molécules véritablement géantes. Il fallait que notre planète Terre soit suffisamment refroidie pour permettre des compositions.

Ce qui est étonnant, c'est que cette composition des molécules et des macromolécules ne se poursuit pas indéfiniment. Elle se termine à quelques compositions fondamentales, qui vont servir à leur tour pour composer des messages de plus en plus riches en information.

Le lecteur de langue française peut trouver aujourd'hui des livres remarquables dans lesquels il pourra étudier, s'il le veut, ces compositions. Rappelons l'ouvrage désormais classique de James D. Watson, *Biologie moléculaire du gène* (traduction française Inter-Editions, Paris). — Nous avions présenté, ici même, il y a quelques années déjà, la merveilleuse collection Méthodes, publiée par Hermann, dans laquelle on trouvera des livres remarquables par leur clarté et leur beauté, consacrés à la Cellule, la Biologie et la physiologie cellulaire, la Biosynthèse des protéines, un Atlas de Biologie moléculaire, etc. Des chefs-d'œuvre de pédagogie savante.

La librairie Belin vient de publier en traduction française un excellent ouvrage d'ensemble intitulé : *Les Molécules de la vie.* Les schémas, les photographies, font de ce recueil un précieux instrument d'initiation.

Je voudrais prendre la liberté de dire à nos lecteurs de ne pas se laisser intimider par ces livres savants. Il n'est pas plus difficile de comprendre et d'apprendre ces langues de la nature, que la grammaire anglaise. En fait, ces langues de la nature sont beaucoup plus rationnelles que nos langues humaines modernes. Plus rationnelles et plus efficaces.

Il y a un peu moins de quatre milliards d'années, donc, apparaissent deux alphabets. Un alphabet qui s'écrit avec quatre éléments, quatre types de molécules, arrangées trois par trois. — Et un alphabet qui s'écrit avec une vingtaine de molécules, les acides aminés. — Le premier alphabet, qui s'écrit avec quatre molécules fondamentales, sert à écrire, à composer les messages génétiques de tous les êtres vivants, depuis un peu moins de quatre milliards d'années. Ces messages génétiques sont des molécules géantes, constituées de molécules plus petites. Ils contiennent toutes les informations qui sont requises pour composer un monocellulaire, un vivant constitué d'une seule cellule ; puis des organismes de plus en plus complexes, constitués de milliers, puis de millions, puis de milliards de cellules différenciées, spécialisées, et qui travaillent de concert. Lorsque le système biologique est tout petit, ce qui est le cas du monocellulaire, le message génétique chargé de le constituer est relativement petit, lui aussi. Mais avec tous nos Prix Nobel, et tous nos Laboratoires,

[90] *La Voix du Nord,* 10 mai 1987.

sur la Terre entière, nous ne sommes pas encore capables, en recopiant sur la Nature, comme un cancre copie sur le cahier de son voisin, de faire la synthèse d'un seul monocellulaire vivant. C'est donc qu'il y a une difficulté quelque part. — Au fur et à mesure que l'on avance dans l'Histoire naturelle des êtres vivants, on voit les messages génétiques s'enrichir en information. Il faut un message génétique plus long, plus riche en information pour commander à la construction du Diplodocus, que pour commander à la construction du premier monocellulaire. Lorsqu'un système biologique nouveau apparaît dans la Nature, c'est qu'un message génétique nouveau a été communiqué, qui n'existait pas auparavant. Et aujourd'hui, lorsqu'un monsieur fait la cour à une jolie dame, qu'il le sache ou non, qu'elle s'en doute ou non, ce qu'il lui propose, c'est de lui communiquer une Information génétique. Le message génétique de l'Homme, pelotonné dans chaque noyau de chaque cellule, si on le déroulait, mesurerait plusieurs mètres. Il contient toutes les informations requises pour constituer un enfant d'Homme nouveau, tel qu'il n'en a jamais existé, puisque l'homme qui communique l'Information est une singularité biologique. La femme qui reçoit l'Information ou le message communique à son tour un message, qui se trouve dans le noyau de l'ovule. Un message communiqué par l'homme, plus un message communiqué par la femme, donnent ensemble par combinaison un nouveau message, unique, inédit, qui va commander à la construction d'un enfant d'Homme unique, nouveau, tel qu'on n'en a jamais vu dans l'histoire naturelle antérieure, et tel qu'on n'en verra jamais plus dans l'avenir. Chacun d'entre nous est un Poème unique et exclusif. Et par conséquent les amants ont bien raison de dire : Tu es pour moi irremplaçable ! Ils ne savent pas à quel point ils ont raison.

Il y a un peu moins de quatre milliards d'années aussi, dans la même mare à canards — mais il n'y avait pas encore de canard, — dans la même goutte, et au même moment, à la même seconde, a été inventé un autre alphabet, celui qui est écrit avec vingt molécules, les vingt acides aminés principaux. Avec ce second alphabet constitué de vingt éléments, sont écrites, depuis un peu moins de quatre milliards d'années, toutes les protéines de tous les êtres vivants.

On trouvera la description, avec d'excellents schémas, de ces diverses molécules géantes, dans l'ouvrage que nous présentons : *Les Molécules de la Vie.* C'est fort bien expliqué et fort bien dessiné.

Mais il y a un peu moins de quatre milliards d'années, dans la même mare à canards sans canard, dans la même goutte, au même moment, a été constitué un dictionnaire, ou, si l'on préfère, un lexique. Car l'Information créatrice, que les biologistes appellent génétique, qui est inscrite dans ces molécules géantes composées avec quatre molécules plus simples, — elle est transmise sur des appareils, qui sont comparables à des chaînes de montage. Et c'est sur ces appareils que s'effectue la composition des molécules géantes, écrites avec une vingtaine d'acides aminés, que l'on appelle les protéines. Il existe une correspondance qui n'est pas quelconque, entre le message communiqué par la molécule géante qui détient l'Information, et les acides aminés qui vont être enfilés un peu comme on enfile des perles pour faire un collier.

Cette correspondance constante, entre deux systèmes linguistiques, l'un qui s'écrit avec quatre éléments, et l'autre qui s'écrit avec vingt éléments, cela s'appelle un lexique ou un dictionnaire.

La langue dans laquelle sont écrits tous les messages génétiques de tous les êtres vivants, depuis un peu moins de quatre milliards d'années, est constante. La langue dans laquelle sont écrites toutes les protéines de tous les êtres vivants est constante. Le système de correspondance entre ces deux langues, c'est-à-dire le lexique, est constant lui aussi.

Si quelqu'un vient nous dire que tout cela s'est produit par hasard dans une petite goutte au même instant, il risquera de nous faire mourir de rire.

Einstein admirait que l'Univers soit intelligible. Ce qui est éternellement incompréhensible,

écrivait-il, c'est que l'Univers soit pour nous intelligible. — Non seulement l'Univers considéré dans son ensemble est intelligible, mais les êtres vivants sont eux-mêmes des poèmes, écrits avec des molécules géantes qui appartiennent à deux systèmes linguistiques distincts et coordonnés. Chacun de ces poèmes est inédit. Chacun de ces poèmes est une substance. Chacune de ces substances est un psychisme. *C'est* Claude Bernard qui faisait observer au siècle dernier que ce qui constitue le vivant, c'est une Idée directrice. Nous savons maintenant que cette Idée directrice est inscrite physiquement dans ces molécules géantes que sont les molécules de la Vie. Il existe donc une Pensée immanente à la Nature et cette Pensée a inventé un langage, bien avant l'apparition de l'Homme. Quel est le métaphysicien qui a réfléchi sur cette Pensée immanente et opérante dans l'Univers et la Nature ? C'est Maurice Blondel, né en 1861, mort en 1949, dans son ouvrage intitulé précisément : *La Pensée* (éd. Alcan). La pensée humaine n'apparaît pas, elle ne fait pas irruption, dans l'Univers, brusquement, sans avoir été préparée. Elle est préparée par et dans toute l'histoire antérieure de l'Univers. Et nombre d'astrophysiciens se demandent, en ce moment même, si toute l'histoire de l'Univers n'est pas physiquement pré-adaptée, depuis les origines, à l'apparition d'un être capable de le penser.

Et l'âme ? demande Brigitte [91]

Un médecin parisien passe régulièrement ses vacances dans un petit village. L'instituteur du village lui demande de répondre aux questions concernant la médecine que lui poseront les enfants, par lettres. Les lettres se succèdent. Parmi ces lettres, sur l'une d'entre elles : Et l'âme ? demande Brigitte.

Ce médecin, c'est le professeur Jean Bernard, de l'Académie française.

Si Brigitte lit attentivement ce livre, elle va apprendre beaucoup de choses concernant le système nerveux, le cerveau, l'histoire du cerveau, sa constitution, les messages chimiques, les messages électriques, etc. Elle va même apprendre que les savants se disputent entre eux et qu'ils ne sont pas d'accord au sujet de l'âme. Certains, qui sont professeurs au Collège de France, prétendent même que le mot n'a aucun sens. Mais lorsqu'elle aura terminé le livre du professeur Bernard, Brigitte n'aura toujours pas la réponse à sa question : Qu'est-ce que l'âme ?

Au cas où Brigitte habiterait l'une des régions du Nord de la France, nous allons répondre à Brigitte. Nous supposons qu'elle a 10-12ans.

Si tu regardes, si tu considères un être vivant quelconque, un de ces êtres constitués d'une seule cellule, et que tu vois dans le microscope de ton école, ou bien un être vivant constitué de milliards de cellules, comme ton chat ou ton canari ou ta petite sœur ou toi-même, tu constates qu'un être vivant est composé. Il peut être constitué de milliards de cellules différentes les unes des autres et qui ont chacune une fonction qui leur est propre. Toutes ces cellules sont issues d'une seule cellule initiale : l'ovule de la maman, qui a reçu et intégré un message, contenu dans le noyau de la tête du spermatozoïde. — Chaque cellule est constituée de molécules, qui ont chacune une structure, une composition, une constitution qui leur est propre. Tu trouveras la description de ces molécules, les petites et les grandes, dans un Traité de Biochimie. Il n'est pas nécessaire de le lire. Il te suffit de regarder les dessins qui représentent ces molécules.

Les molécules sont constituées d'atomes. Il existe une centaine d'espèces d'atomes. Mais les êtres vivants utilisent de préférence certains d'entre eux. Ton instituteur ou bien ton institutrice va t'expliquer tout cela, si ce n'est déjà fait.

Et l'âme ? demande Brigitte. C'est extrêmement simple. Va faire la conversation avec un vieux monsieur, ou une vieille dame, qui ont, par exemple, quatre-vingt-dix-huit ans. Fais-les parler de leur enfance, au temps où ils jouaient à la balle, à la fin du XIXe siècle, aux billes ou à la marelle. Parle-leur longtemps. Tu verras qu'ils savent bien, ils sont certains, qu'ils sont bien le même que ce petit garçon qui jouait aux billes dans les dernières années du XIXe siècle, ou à la balle, ou à la marelle. Ce vieux monsieur est le même que celui qui jouait aux billes à la fin du siècle dernier. Cette vieille dame est la même que celle qui jouait à la marelle. Eh bien, les atomes et les molécules qui sont dans les milliards de cellules de ce vieux monsieur, de cette vieille dame, ils ont tous été changés, renouvelés. La matière de l'organisme, la matière du corps, a été complètement renouvelée, et cela constamment. Et pourtant quelque chose a subsisté. Et ce quelque chose, c'est quelqu'un. Et ce quelqu'un c'est l'âme du vieux monsieur, ou de la vieille dame. L'âme c'est ce qui subsiste alors que la matière du corps est constamment changée, renouvelée. L'âme est la forme du corps. La preuve, c'est que, lorsque l'âme s'en va, à l'instant même de la mort, il ne reste pas un corps. Il reste un cadavre, ce qui est tout différent. Et le cadavre, qui est un tas de molécules, un tas d'atomes, se décompose, parce qu'il n'a plus sa forme qui subsistait et qui, avec toute cette matière, faisait un corps vivant, ou un organisme vivant. Tout corps est vivant, tout organisme est vivant.

[91] *La Voix du Nord,* 12 juillet 1987.

Lorsque le corps n'est plus vivant, ce n'est plus du tout un corps. C'est un cadavre, c'est-à-dire un tas de molécules et d'atomes qui se décomposent. Une apparence de corps, une illusion de corps.

Il ne faut donc pas dire que l'âme se surajoute au corps. Il faut dire ce qui est : l'âme, c'est ce qui fait qu'un corps vivant est un corps vivant. Et lorsque cette forme qui subsiste, et qui est sujet, s'en va, il ne reste pas un corps, mais une apparence de corps, un cadavre, c'est-à-dire un tas.

Comme tu le vois, Brigitte, ce n'est pas sorcier. Et si tu rencontres ce professeur du Collège de France qui s'appelle Jean-Pierre Changeux, et qui prétend que l'âme est un mot dépourvu de signification et que seul le corps existe, tu peux lui dire hardiment : Mais Monsieur le Professeur du Collège de France, le corps seul existe, si vous voulez. Mais un corps est forcément un corps vivant, car sinon ce n'est plus un corps. Et pour que le corps soit un corps vivant, qui renouvelle constamment pendant des années les milliards de milliards de molécules et d'atomes qu'il intègre, et pour qu'il subsiste, il faut bien que vous admettiez l'existence de quelque chose d'autre que les milliards de milliards d'atomes et de molécules. Ce quelque chose qui subsiste pendant quatre-vingt-dix-huit ans ou plus chez l'homme et chez la femme, il se souvient que c'est lui qui jouait aux billes ou à la marelle à la fin du siècle dernier. Il aime, il déteste, il espère, il craint. C'est cela qu'on appelle l'âme. L'âme est un fait d'expérience au même titre que tout le reste. S'il n'y avait pas d'âme, il n'y aurait pas de corps, puisque c'est l'âme qui fait que le corps est un corps et non pas un tas d'atomes ou de molécules. Mais Monsieur le Professeur du Collège de France, si le mot âme vous ennuie, pour une raison ou pour une autre — et je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander pourquoi — vous pouvez choisir un autre terme. Par exemple une lettre de l'alphabet : x ou y. Il existe un x qui subsiste alors que toute la matière du corps est constamment renouvelée. Cet x est conscience, souvenir, mémoire, attente, et c'est cet x, Monsieur le Professeur du Collège de France, qui désire si ardemment recevoir un jour le Prix Nobel, de Médecine, ou de Biologie, comme vos collègues et amis Jacques Monod, François Jacob, qui pensent comme vous que l'âme, cela n'existe pas. — Mais Monsieur le Professeur du Collège de France, on n'attribue pas le Prix Nobel à un tas d'atomes et de molécules. On attribue le Prix Nobel à une personne. Ce que vous appelez une personne, ce que mon instituteur qui est laïc appelle une personne, c'est cela qu'autrefois on appelait l'âme, latin anima. Mais certains savants préfèrent parler du psychisme, grec *psuchè.* Ils trouvent que c'est plus laïc, de parler grec que latin.

Mais alors Brigitte va me demander : Et mon canari, a-t-il une âme ? Et mon petit chat, a-t-il une âme ? — Mais Brigitte, si tu as bien compris ce que je viens de t'expliquer, il ne faut pas dire que ton canari, ou ton petit chat, a une âme. Ton canari est une âme vivante. Et ton petit chat est une âme vivante. Toute âme est sujet, conscience, mémoire, attente, amour ou haine.

Et Brigitte va me demander ce qu'elle n'a pas osé demander à l'illustre professeur Bernard. Lorsque mon grand-père meurt, ou ma grand-mère, que devient l'âme de mon grand-père, de ma grand-mère ? Le corps cesse d'exister. Il reste un tas, les matériaux ou la matière du corps. Mais l'âme est partie. Elle n'est plus là. Elle n'informe plus les milliards de milliards d'atomes et de molécules avec lesquels elle constituait ce corps. L'âme est-elle annihilée ? — Si on te le dit, on te ment. Il n'y a aucune raison de penser que l'âme soit annihilée lorsqu'elle cesse d'informer une matière multiple pour constituer ce corps visible et sensible que je vois et que je touche. Ceux qui te disent que l'âme est annihilée disent n'importe quoi et tu peux toujours leur demander sur quoi ils appuient leur affirmation. Ils n'ont rien à te répondre.

— Mais toi, as-tu quelque chose à leur dire ? — Bien sûr !

Pour faire Brigitte, pour faire le cerveau vivant de Brigitte constitué de cent ou deux cents milliards de neurones avec des milliers d'interconnexions pour chaque neurone (nos chiffres ne sont pas les mêmes que ceux du Professeur Bernard), il a fallu à peu près vingt milliards d'années : toute l'histoire de l'Univers et de la nature a été nécessaire pour faire cet être unique qui est Brigitte.

Jusqu'à présent, l'histoire de l'Univers et de la nature a été fort bien dirigée, orientée, depuis le rayonnement initial, il y a environ vingt milliards d'années, jusqu'au cerveau de Brigitte qui pense et qui demande ce que c'est que l'âme. Tout ce travail a abouti à une petite fille fort intelligente qui pose une question de métaphysique, car c'est une question de métaphysique. Il n'y a aucune raison de penser que tout ce travail que constitue l'histoire de l'Univers et de la nature, pendant vingt milliards d'années, tout ce travail qui aboutit à une petite fille fort intelligente, va se terminer par le néant. Il y a toutes les raisons de penser que Brigitte a un avenir. L'âme de Brigitte, c'est Brigitte elle-même.

La question de l'Homme [92]

Nous avons, dans une chronique antérieure (cf. p. 443), présenté le beau livre de Monsieur Jean Piveteau, de l'Académie des Sciences : *L'Apparition de l'Homme* (éd. O.E.I.L.). Nous avons brièvement indiqué qu'un problème se pose aux yeux du savant qui étudie cette genèse de l'Homme. C'est la question de savoir si l'Homme, qui vient d'apparaître, est achevé. Et c'est la question de savoir ce qu'est l'Homme. Du point de vue de l'anatomie, de la physiologie, de la neurophysiologie, il ne semble pas y avoir de difficulté. Il suffit de décrire ce que nous voyons. L'Homme est un animal dont le cerveau contient peut-être cent, peut-être deux cents milliards de cellules nerveuses, que l'on appelle les neurones, avec, pour chacune, des connexions par milliers.

Mais le paléontologiste, le zoologiste, le biologiste, ne répondent pas à la question posée : Qu'est-ce que l'Homme ? Est-il achevé dans son état présent ? Ils n'y répondent pas, parce qu'en réalité, c'est une question métaphysique. Il n'y a pas que l'anatomie, la physiologie, la neurophysiologie. Il y a aussi l'âme.

Nombre de nos contemporains, depuis plusieurs générations et surtout parmi ceux qui consacrent leur vie à la recherche scientifique, estiment que ces deux termes : la métaphysique, l'âme, n'ont aucun sens. Ce sont des bruits, une apparence de parole.

Reprenons donc les choses par le début. Un système biologique, comme l'Amibe, le Diplodocus, l'Australopithèque, ou l'Homme moderne, est constitué par un ensemble de cellules, qui se comptent, pour l'Homme, par dizaines de milliers de milliards. Dans ces dizaines de milliers de milliards de cellules, la matière entre et sort. Les atomes entrent et sortent constamment. Ce n'est pas un système statique. C'est un tourbillon moléculaire. Chaque jour nous renouvelons des milliards de cellules. Et dans les cellules que nous ne renouvelons pas, les atomes et les molécules passent et repassent, entrent et sortent. Or quelque chose reste constant. Un monsieur qui fête son quatre-vingt-dix-huitième anniversaire, ou une dame, savent, d'expérience directe et irréfutable, qu'ils sont le même qui jouait aux billes ou à la marelle dans les dernières années du XIXe siècle. Il est permis d'appeler matière les atomes et les molécules qui entrent et qui sortent, qui ne font que passer. Comment allons-nous appeler cet x qui subsiste, le même ; qui se souvient ; qui attend ou qui espère ; qui parle ; qui aime ou qui déteste ? Cet x est Sujet. Il dit : Je, moi. Il est substance, puisqu'il subsiste, par exemple depuis quatre-vingt-dix-huit ans. Il est relativement distinct de la matière qui entre et qui sort. Il est relativement indépendant de la matière qui entre et qui sort, puisque lui, il a subsisté, et que la matière qu'il intégrait il y a quatre-vingt-dix ans, est partie. Sous le pont Mirabeau coule la Seine... Lorsque l'Homme meurt, il ne reste pas un corps. Il reste un cadavre, c'est-à-dire la matière qui avait été informée en dernier lieu. Si l'Homme était composé ou constitué d'une âme et d'un corps, lorsque l'âme s'en va, il devrait rester un corps. Il ne reste pas de corps. Il reste la matière qui avait été informée, organisée, animée, et qui ne l'est plus. Il ne faut donc pas dire que l'Homme est constitué d'une âme et d'un corps. Il faut dire que l'Homme est une âme vivante, et que cette âme vivante qu'il est, lorsqu'elle informe une matière multiple, constitue un corps. C'est l'âme qui fait être le corps vivant, — et tout corps est vivant. Car un corps mort n'est plus un corps. C'est un cadavre, ce qui est tout à fait différent.

Le philosophe grec Aristote avait appelé *psuchè,* traduction latine *anima,* traduction française *âme,* cet x qui est substance, qui est sujet, et qui informe une matière multiple, pour constituer un corps vivant et organisé.

Si on n'aime pas, pour des raisons personnelles, qui peuvent tenir au milieu familial, au parti

[92] *La Voix du Nord,* 15 et 24 juillet 1987.

politique, ou à toute autre cause, ce mot français *l'âme,* on peut fort bien s'en passer, ou en choisir un autre. Certains scientifiques préfèrent parler du psychisme, plutôt que de l'âme. Ainsi ils parleront volontiers du psychisme animal. En somme ils préfèrent le mot grec au mot latin.

Dans tous les cas, il reste que l'Homme est un système qui subsiste, alors que toute la matière intégrée est constamment changée, et que celui qui subsiste est une conscience. Même celui qui nie farouchement que le mot âme ait un sens, est une conscience, une pensée, un sujet, qui espère bien obtenir le Prix Nobel avec son livre consacré aux neurones.

L'Homme est un système informé. Il existe une matière multiple informée : des atomes, des molécules. Il existe un principe informant, que l'on appellera comme on voudra, et qui subsiste, et qui le sait.

L'âme ne se surajoute pas au corps vivant. Elle le constitue. Si l'âme s'en va, il ne reste pas de corps. Il reste de la matière multiple. Et personne ne peut se permettre d'affirmer que l'âme cesse d'exister, dès lors qu'elle cesse d'informer une matière multiple, pour constituer un corps vivant, ou un organisme vivant.

Une analyse métaphysique, c'est tout simplement une analyse rationnelle, une analyse logique, du donné que les sciences expérimentales explorent. Dire qu'il existe un x que l'on appellera comme on voudra et qui subsiste alors que la matière de l'organisme est constamment changée, c'est un fait d'observation. C'est un fait d'expérience. L'âme fait partie de notre expérience au même titre que les atomes ou les molécules. Celui qui prétendrait nier l'existence de l'âme, serait obligé de soutenir qu'il n'est pas un système biologique organisé, informé, mais un tas : un tas d'atomes. Jamais un tas d'atomes n'aura le Prix Nobel.

Il nous reste maintenant à aborder notre problème. Qu'est ce que l'Homme ? Quelle est la différence entre le psychisme de l'amibe, le psychisme du lézard, le psychisme de l'abeille, le psychisme du gorille, du chimpanzé, et celui de l'Homme ? Il est vraisemblable qu'il existe une corrélation entre le développement neurophysiologique, et le développement, et les capacités du psychisme. Notre cerveau compte peut-être cent ou deux cents milliards de neurones. Mais on ne peut pas soutenir que ce sont les neurones qui produisent la pensée, la conscience, la connaissance, la mémoire, l'espérance. Les neurones sont des systèmes physiques, biochimiques et biologiques informés, d'une haute complexité. Ils échangent des messages, qui sont des molécules : encore de l'information. Le cerveau vivant est un système informé, — et si le cerveau n'est plus vivant, il n'est plus cerveau du tout, comme le faisait déjà observer Aristote il y a environ vingt-quatre siècles. Le cerveau d'un mort n'est pas un cerveau : c'est la matière du cerveau, qui avait été informée, et qui ne l'est plus. S'il n'y a pas d'information, il n'y a pas de cerveau. Il y a un tas de matière. Et c'est donc l'information qui est première. Elle est première lors de la conception, lors de la fécondation de l'ovule : un message génétique est communiqué à un deuxième message génétique, et tous les deux ensemble ils constituent, par combinaison, un seul message génétique, qui contient toutes les informations requises, pour constituer, en quelques mois de travail, ce cerveau vivant, et donc informé, et donc animé. — Or l'information est de l'ordre ou du domaine de la pensée. On peut donc tout aussi bien soutenir que c'est l'information, et donc la pensée, qui fait le cerveau. Et lorsqu'elle s'en va, il ne reste pas de cerveau, mais la matière du cerveau qui avait été informée et qui ne l'est plus.

Quelle est donc la différence entre le psychisme animal et le psychisme humain ? Nous ne connaissons le psychisme animal que par des observations que nous prenons du dehors. Nous connaissons le psychisme humain d'une manière directe et immédiate, par expérience interne. Nous ne connaissons pas le psychisme humain d'une manière exhaustive, complète, — loin de là ! Le travail des milliards de cellules qui se renouvellent en ce moment même, et qui nous constituent, nous ne le connaissons que si nous étudions les traités de biologie de la cellule. C'est donc un travail dont nous

n'avions pas conscience. Il existe donc un inconscient biologique. Les antiques programmations animales qui sont transmises génétiquement, et qui sont inscrites dans notre paléo cortex, nous venons de les découvrir, grâce à une armée de chercheurs. Nous n'en avions donc pas conscience. Il existe donc un inconscient phylogénétique. Notre inconscient, c'est l'organisme vivant que nous sommes.

Si nous étudions la neurophysiologie du chimpanzé ou du gorille, nous voyons bien qu'il existe une certaine différence, lorsque nous comparons le cerveau du gorille, du chimpanzé, et le nôtre. Lorsque nous étudions le langage animal, l'intelligence animale, nous observons aussi des différences. Nous constatons que l'Homme, parce qu'il a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, est capable de faire n'importe quoi, et il le fait. Il est programmé génétiquement, comme tous les animaux, pour la nourriture, les amours, la défense du territoire, etc.

Mais, comme on dit encore dans les campagnes : il n'en fait qu'à sa tête. Si l'on compare la jungle avec l'humanité, la différence est saisissante. Dans la jungle, des espèces animales multiples, toutes programmées, vivent ensemble conformément à leurs programmations. La gazelle est programmée pour manger de l'herbe. Elle mange de l'herbe. Le lion est programmé pour manger la gazelle. Il mange la gazelle, lorsqu'il a faim. L'Homme est un animal qui, grâce à son énorme cerveau, est capable de ne plus tenir compte des programmations inscrites dans son paléo cortex, ou de les utiliser à des fins destructrices. C'est un animal qui se massacre lui-même et qui se prépare activement à se détruire lui-même en tant qu'espèce. C'est un animal qui torture et qui tue ses propres enfants, ce qui ne se fait pas dans la jungle. Comme le disait l'illustre naturaliste P.-P. Grasse à la fin de sa vie, lui qui avait étudié toute sa vie l'histoire naturelle des espèces vivantes : "L'homme, c'est vraiment la sale bête." — Mais si on pousse l'analyse de cet animal qui est l'Homme plus avant, on découvre que cet animal est appelé ou invité à une métamorphose, qu'il est en réalité programmé pour subir une métamorphose. C'est-à-dire que l'Homme qu'étudient les paléontologistes, et qu'ils ont bien voulu, sans l'ombre d'une dérision, appeler Homo sapiens sapiens, — si on pousse l'analyse plus avant, on découvre que cet Homo soi-disant sapiens, est en réalité, lui aussi, un préhominien, par rapport à un Homme nouveau qui est en formation, ou en genèse, dans une zone germinale de l'histoire humaine. Et cette zone germinale qui se développe depuis environ quarante siècles, c'est le Peuple hébreu. C'est là que se forme depuis Abraham, XXe siècle avant notre ère environ, un nouveau type d'Homme qui est en réalité l'Homme véritable. Le Peuple hébreu fait partie de notre expérience. C'est un donné de notre expérience. Pourquoi faudrait-il n'en pas tenir compte, lorsque nous examinons, lorsque nous cherchons à comprendre, quel est le sens de l'Univers et sa finalité ? Le Peuple hébreu, qui apparaît à notre connaissance autour du XXe siècle avant notre ère, se présente à nos yeux, si nous l'étudions scientifiquement, avec tous les caractères de ce que les naturalistes appellent un mutant, un nouveau groupe zoologique. Un mutant apparaît dans l'histoire naturelle des espèces, lorsqu'une nouvelle information génétique est communiquée. Ici, avec ce Peuple hébreu, l'Information créatrice n'est plus communiquée aux gènes. Elle est communiquée à l'intelligence, à la pensée, à la liberté. Et c'est pourquoi elle peut être assimilée, intégrée, ou rejetée. C'est une nouvelle phase de l'histoire de la création de l'Homme qui commence. Et elle n'est pas terminée.

Si l'on étudie d'une manière scientifique et critique ce Peuple hébreu qui se développe depuis le XXe siècle avant notre ère, on aperçoit un nouveau type d'Humanité qui est en formation, sous l'influence d'une Information, qu'en hébreu on appelle la torah, l'instruction et la norme. C'est une instruction formatrice. Lorsqu'on parvient par exemple au 1er siècle de notre ère, il suffit de comparer le genre ou le type d'humanité produit par vingt siècles de prophétisme hébreu, avec ce que les historiens romains, comme Tacite, Suétone, et d'autres, nous racontent des empereurs romains, pour mesurer la différence. Ce sont deux types d'humanité qui s'opposent. Et cela permet

de comprendre l'hostilité profonde de la vieille humanité, de l'antique humanité commandée par les antiques programmations animales, à l'encontre de l'humanité nouvelle, formée et informée par la torah et les prophètes. C'est ici que la genèse de l'Homme se continue.

1988

Heidegger et le nazisme [93]

Un livre récent, écrit par un ancien étudiant de Heidegger, vient de ranimer la discussion ou plus exactement la controverse, concernant les rapports entre Heidegger et le nazisme.

La théologie hébraïque s'est développée depuis Abraham, XIXe ou XXe siècle avant notre ère. Le petit peuple hébreu qui se développe comme un embryon qu'il est depuis le XIXe ou le XXe siècle avant notre ère, se présente à nous avec tous les caractères d'un mutant, du point de vue de la pensée, du point de vue de l'agir, du point de vue de l'être.

Du point de vue de la pensée, ce petit peuple a effectué une opération d'une extraordinaire audace. Tous les peuples de l'Orient ancien estiment et professent que l'Univers est divin : les astres sont des substances divines ; la Nature est divine ; les hommes de haut rang eux-mêmes sont divinisés, le Pharaon, le Roi de Babylone, Alexandre le Grand, plus tard les empereurs romains. C'est la doctrine d'Aristote : les astres sont des substances divines qui échappent à la genèse et à la corruption. L'Univers est éternel et cyclique. C'était la doctrine de Platon. Ce sera la doctrine des platoniciens : Plotin, Proclus, Damascius. — Le petit peuple hébreu a eu l'extraordinaire audace de rejeter toutes ces doctrines et de dédiviniser l'Univers et la Nature. Rien de ce qui est l'Univers et la Nature n'est divin. Le petit peuple hébreu a dédivinisé, désacralisé l'Univers, la Nature, les forces naturelles. Il a refusé de diviniser les Rois. Les astres ne sont que des luminaires. L'Univers n'est pas divin. Il n'est pas éternel ni cyclique.

Les plus anciennes mythologies égyptiennes, sumériennes, assyro babyloniennes, cananéennes, proposaient une histoire selon laquelle à l'origine, le Chaos est premier. C'est lui qui est en réalité l'Être absolu. Les dieux sont issus de ce Chaos originel. Ils naissent. Ils deviennent. C'est ce qu'on appelle en grec une théogonie, la genèse de la divinité, la genèse des dieux. — Les dieux qui sont issus du Chaos originel se battent entre eux. Ils se font la guerre. Ils se massacrent entre eux. C'est ce qu'on appelle, d'un autre mot grec, une théomachie. On retrouve tous ces thèmes dans l'antique Théogonie du poète grec Hésiode, qui vivait sans doute au VIIIe siècle avant notre ère.

C'était donc un contemporain du prophète hébreu Amos, et d'Isaïe.

Comparons le poète grec Hésiode et les prophètes hébreux du VIIIe siècle avant notre ère. — Les théologiens hébreux ont rejeté toute cette histoire de théogonie et de théomachie. Ils ont rejeté l'idée ou le thème du Chaos originel. Ils sont parvenus à la distinction entre l'être créé, à savoir le Monde, la Nature et tous les êtres du Monde et de la Nature, — et l'Être incréé unique, Celui qui seul peut dire de lui-même : Je Suis Celui qui Suis ! Ainsi tu parleras aux fils d'Israël : JE SUIS m'envoie vers vous !

C'était donc une découverte proprement métaphysique. L'intelligence humaine était parvenue, en ce lieu, en ce temps, dans cette zone germinale de l'histoire humaine, qui est le peuple hébreu, à découvrir que l'Univers n'est pas divin ; la Nature n'est pas divine ; rien de ce qui est l'Univers et la Nature n'est divin.

Nous parvenons au même résultat par la voie des sciences expérimentales, mais trente siècles plus tard. Le petit peuple hébreu avait au moins trente siècles d'avance sur nous.

Cette découverte proprement métaphysique n'était pas purement académique, spéculative. Dans les antiques religions sémitiques on sacrifiait les enfants premiers-nés aux divinités païennes. Il en allait de même en Grèce. Souvenez-vous de cette pauvre Iphigénie ! Les prophètes hébreux vont s'efforcer d'exterminer la pratique universelle des sacrifices humains.

Lorsque les communautés judéennes sont installées à Rome, au 1er siècle de notre ère, qu'est-ce

[93] *La Voix du Nord,* 5, 7 et 10 février 1988.

qu'on leur reproche ? Qu'est-ce que leur reprochent les grands intellectuels romains, les grands lettrés de l'époque, Sénèque, Lucain, Pétrone, Pline l'Ancien, Juvénal, Tacite, Suétone, et bien d'autres... J'allais oublier Cicéron... Le petit peuple hébreu émigré à Rome est l'objet de l'exécration universelle tout d'abord parce qu'il se refuse absolument à rendre un culte à État romain divinisé, au Caesar, à Rome divinisée. Unique est l'Absolu, et ce n'est pas la Nation divinisée.

Les philosophes grecs qui vont connaître plus ou moins le monothéisme hébreu vont le rejeter avec horreur, pour le même motif. Plotin, Porphyre, Proclus, Damascius, n'ont pas assez de mots pour exprimer leur mépris pour cette pensée, la pensée hébraïque, qui ose prétendre que l'Univers n'est pas divin, que les astres ne sont pas des substances divines, que le Soleil n'est pas divin. Ce sont des barbaroi!

Et lorsque l'empereur romain Julien, proclamé César à l'âge de vingt-quatre ans, le 6 novembre 355, restaure le paganisme antique, il rétablit le culte du Soleil ! Il a bien entendu horreur de la doctrine des Galiléens.

Toute l'histoire de la pensée européenne, à partir du 1er siècle de notre ère, va être l'histoire d'un conflit profond entre deux pensées, deux espèces de pensée : la pensée hébraïque qui professe que rien de l'Univers n'est divin, que les astres ne sont pas des substances divines, que la Nature n'est pas divine ; — et la pensée grecque qui se continue avec les grands platoniciens, Plotin, Proclus, Damascius, qui vont continuer à professer l'antique et vénérable doctrine de la plus ancienne philosophie grecque : l'Univers est divin ; tout est plein de dieux ; cet Univers-ci, il est incréé ; il est éternel dans le passé ; il est inusable ; il est éternel dans l'avenir ; il est cyclique. Il est l'Être lui-même, puisqu'il est divin et incréé ; il est l'Être absolu ; l'Être purement et simplement.

Dans notre chronique antérieure nous observions que toute la pensée européenne depuis le 1er siècle de notre ère, depuis la rencontre du rabbin Schaoul de Tarse, surnommé Paulus, le Petit, hébreu *ha-qatan,* — avec les philosophes grecs à Athènes, autour de l'année 50, — était l'histoire d'un conflit profond entre deux visions du monde : la vision hellénique du Monde : Univers divin, astres divins, Nature divine ; Univers incréé, suffisant, éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, sans genèse, sans commencement, sans usure, sans vieillissement, cyclique — et la vision hébraïque du monde : l'Univers n'est pas divin ; il n'est pas l'Être absolu ; il a commencé ; il se terminera ; il n'est pas cyclique.

On peut suivre à la trace dans l'histoire de la pensée européenne depuis bientôt vingt siècles ces deux courants de pensée, ces deux espèces de pensée, qui s'opposent et s'affrontent.

Nous avons, dans notre chronique antérieure, parlé de Plotin, de Proclus, de Damascius. Sautons quelques siècles. Il est évident que Spinoza appartient à la grande tradition néo-platonicienne, puisqu'il rejette l'idée hébraïque de création. La Substance est unique. Il ne peut pas exister une pluralité de Substances. Aucune Substance ne peut créer une autre Substance. L'idée de création est absurde. La Nature tout entière est comme un Individu unique qui ne peut pas comporter d'évolution. Elle est l'Être absolu, incréé, éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, inusable, impérissable.

Les maîtres de l'idéalisme allemand, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, vont tous rejeter avec horreur et détestation l'idée hébraïque de Création, qui exprime la distinction entre l'être créé et l'Être incréé et unique. Le poète Hôlderlin écrit sur le cahier de son ami Hegel, au séminaire de théologie protestante de Tubingen, dans les dernières années du XVIIIe siècle : l'Un et le Tout ! *tien kai pan.* — Fichte explique que l'idée hébraïque de Création est l'erreur métaphysique fondamentale, absolue, de toute fausse philosophie. Pour Schopenhauer de même, la bonne Pensée, c'est celle de l'Inde, celle de la Grèce antique. La mauvaise Pensée, c'est celle des Hébreux.

Ce sera une doctrine constante dans l'Université allemande, jusqu'à Nietzsche et le

philosophe allemand Martin Heidegger.

Si vous supprimez l'idée de Création, si vous exterminez l'idée hébraïque de Création, il vous reste sur les bras l'Univers et la Nature.

Si l'Univers n'est pas créé — c'est la pensée de Héraclite Éphèse au Ve siècle avant notre ère ; c'est la pensée des maîtres de l'idéalisme allemand ; c'est la pensée de l'un des maîtres du matérialisme allemand, Karl Marx, — si l'Univers n'est pas créé, alors, comme l'aurait justement observé notre bon Monsieur de La Palisse, il est incréé. Il est l'Être lui-même. Il est divin. Il n'a pas commencé. Il ne finira jamais, parce qu'il est l'Être Il est cyclique. Comme l'écrit Nietzsche, avec infiniment de délicatesse, il dévore ses propres excréments, *Aus dem Nachlass* (éd. Karl Schlechta, III, p. 703).

Si vous ôtez par la pensée l'idée hébraïque de Création, si vous l'exterminez, — il reste l'Univers et la Nature. Si l'Univers n'est pas créé, alors il est forcément l'Être absolu, celui qui se suffit. Il ne peut pas avoir commencé, il ne peut pas s'user ni vieillir, il ne peut pas finir. C'est la raison pour laquelle il doit absolument être cyclique.

Et c'est la raison pour laquelle les maîtres de l'idéalisme allemand, comme par exemple Schelling et Hegel ; et les maîtres du matérialisme allemand, comme par exemple Marx et son ami Engels, reviennent aux plus anciens philosophes grecs : Parménide, Héraclite. Puisque la plus ancienne philosophie grecque professe que l'Univers est divin, éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, incréé et cyclique.

Le philosophe allemand Martin Heidegger a été, nous dit-on, plusieurs années séminariste. Il rejette l'idée hébraïque de Création avec le plus souverain mépris. Il ne prend pas la peine de la critiquer, de la réfuter. Non, il se contente d'affirmer que l'idée hébraïque de Création ne concerne même pas la philosophie.

Dire que l'Univers est incréé, comme Héraclite Éphèse, c'est bien, c'est bon. Cela fait partie de la philosophie. Dire que l'Univers est créé, comme les Hébreux, cela ne fait pas partie de la philosophie. C'est étranger à la philosophie.

Et pourquoi donc ? Eh bien, parce que, selon l'illustre professeur de Freiburg in Brisgau, l'idée de Création relève de la croyance, en allemand *Glauben,* et non pas de la pensée, en allemand *Denken.*

Dire que l'Univers est divin et incréé, comme Héraclite Éphèse ; dire que la Guerre, en grec *Polemos,* est la mère (en grec : le père...) de toutes choses, cela relève de la pensée. C'est bon. C'est de la philosophie. L'éternel retour de Nietzsche, l'Univers éternel et cyclique qui dévore ses propres excréments, c'est bon, c'est de la philosophie ; c'est de la pensée.

Mais prétendre comme ces Hébreux que les Étoiles ne sont pas des substances divines ; que le Soleil n'est pas une divinité ; que l'Univers n'est pas divin ; que État n'est pas divin ; que le Caesar et le Fûhrer ne sont pas divins, — non, cela n'est pas de la philosophie, c'est de la croyance. Or ce qui est croyance n'est pas raison. Par conséquent ce qui relève de la croyance, allemand *Glauben,* ne relève pas de la pensée.

L'illustre professeur de l'Université de Freiburg im Brisgau a commis une erreur de fait. Dans toute la tradition hébraïque, l'existence de Dieu créateur n'est pas du tout une question de foi au sens allemand du terme *Glauben,* — mais une question de connaissance par l'intelligence, hébreu *iada.* De même selon les Pères grecs et les Pères latins, selon les Pères de langue syriaque, et selon les grands docteurs du Moyen Age, la question de l'existence de Dieu créateur ne relève pas de la croyance, mais de la connaissance par l'intelligence. Et par conséquent on ne peut pas envoyer promener d'un coup de pied, comme le fait le professeur Heidegger, l'idée hébraïque de la Création, comme il envoie promener un chien galeux.

Nous sommes renvoyés à l'analyse. Il faut analyser objectivement l'Univers réel, celui que nous

connaissons par les sciences de l'Univers et de la nature, pour voir si l'Univers est divin ; s'il est éternel dans le passé ; s'il est éternel dans l'avenir ; s'il est cyclique ; s'il dévore ses propres excréments comme le dit Nietzsche ; si les étoiles sont des substances divines qui échappent à la genèse et à la corruption, etc.

Seule l'analyse objective et rationnelle fondée dans l'expérience scientifiquement explorée nous permettra de répondre à la question posée.

Monsieur le professeur Heidegger n'a pas fait l'analyse. Il a rejeté du pied l'idée hébraïque de Création, et donc il lui reste l'Univers ou la Nature qui est alors forcément l'Être lui-même, puisque par hypothèse il n'y en a pas d'autre.

Cet Univers, la Nature éternelle et incréée, c'est le Sacré. Tout est sacré dans l'Univers et la Nature. L'Univers et la Nature surgissent d'un Fond originel, allemand *Grand* et *Ur-Grund.* Ce Fond originel est évidemment incréé et éternel. Il est le Chaos originel des antiques mythologies égyptiennes, sumériennes, assyro-babyloniennes, etc.

L'idée hébraïque de Création s'est constituée contre ces antiques mythologies. Si vous supprimez par la pensée, l'idée hébraïque de Création, il est bien naturel que vous retrouviez spontanément cette doctrine du Fond originel, allemand *Grund,* grec *Chaos,* qui se trouve en toutes lettres chez le célèbre théosophe Jacob Bœhme, qui a été le maître à penser des maîtres de l'idéalisme allemand, en particulier Schelling et Hegel. On retrouve les thèmes de Jacob Bœhme aussi chez Martin Heidegger. Dans le Chaos originel qui est le *Grund* et l'*Ur-Grund* de l'Être, il y a le mal, la colère, la guerre. Comme le disait Héraclite Éphèse, *Polemos,* en français la Guerre, — est le Père de toutes choses. C'est l'un des textes qui ont inspiré le plus profondément la pensée de Hegel.

Le National-socialisme allemand est une résurgence du vieux fond païen de l'Allemagne païenne. Le fond de l'Être, c'est la Guerre, la Tragédie. L'absolu, la Divinité a besoin de la Tragédie et de la Guerre pour se réaliser, pour prendre conscience de soi. L'Absolu est en devenir, en genèse et cette genèse est une genèse tragique.

Comme l'a dit un jour Goethe : L'honneur de la vieille Allemagne a toujours été de haïr le christianisme.

La haine du christianisme et la haine du judaïsme — c'est la même haine — se voient en effet dans le développement de la pensée allemande depuis Fichte jusqu'à Nietzsche et Heidegger. Ce qui est tout particulièrement objet d'exécration, c'est l'idée que le Monde n'est pas divin ; que la Nature n'est pas divine ; que État, la Nation, ne sont pas divins. C'est la distinction entre l'Absolu et le monde.

Le propre du paganisme, ce n'est pas de supprimer ou d'abolir le Sacré. Bien au contraire, le propre du paganisme c'est de mettre le Sacré partout. Le propre du monothéisme, c'est de désacraliser l'Univers, et la Nature, et la Nation, et État, et le Fùhrer.

Il est bien normal que les Césars haïssent le monothéisme hébreu. Ils l'ont montré dans les premiers siècles de notre ère, avec les empereurs romains que l'on a appelés les philosophes. Et on l'a vu avec le Maître du Troisième Reich. Ce fut une haine mortelle.

Le National-socialisme allemand, c'est-à-dire le nationalisme dit socialiste allemand, est fondé sur un *Grund,* sur un fond originel, qui est le vieux paganisme germanique : la Nature éternelle et divine ; la Guerre ; la naissance des dieux... Tout Wagner.

La philosophie de Martin Heidegger est fondée sur l'extermination de l'idée hébraïque de Création, qui est rejetée, comme un chien galeux, sans examen, sans discussion. Si vous rejetez l'idée hébraïque de Création, c'est-à-dire la distinction entre Dieu et le monde, alors forcément c'est le monde qui est divin, c'est la nature qui est divine. C'est le fond de l'Être, allemand *Grund, Ur-Grund, Un-Grund,* qui est la Divinité. Dans ce Fond de l'Être on découvre comme Jacob Boehme, la Colère, le Mal, la Guerre. Heidegger y découvre la même chose.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le régime hitlérien ait eu tant de tendresse, d'affection pour la philosophie de Martin Heidegger.

Et il n'y a pas lieu de s'étonner que le philosophe Martin Heidegger ait eu tant de sympathie pour le régime nationaliste dit socialiste. C'était le même fond, allemand *Grund* et *Ur-Grund.*

Les disciples français de Martin Heidegger sont stupéfaits de découvrir que leur Maître chéri était un partisan du régime du Troisième Reich.

Mais c'est peut-être qu'ils n'ont pas prêté attention au Fond, *Grund,* de la pensée de Heidegger, à sa théorie de l'Être

Cette théorie de l'Être les arrangeait bien puisqu'elle est foncièrement athée et païenne. Elle est forcément athée puisqu'elle rejette avec horreur l'article numéro un du monothéisme : Dieu unique et créateur. Tout ce qui est antichrétien est bon. Ainsi Marx, Nietzsche et Heidegger, c'est bon, c'est même excellent, puisque c'est antichrétien.

Mais si vous rejetez la doctrine hébraïque, juive et chrétienne de la Création, vous revenez forcément à l'antique paganisme. Il n'y a pas lieu de s'étonner que le philosophe allemand qui revient à l'antique paganisme grec et germanique, s'allie avec le parti politique qui fait de même. Celui qui pense et qui écrit que le Sacré est l'être de la Nature, — Nature éternelle et incréée, — il est bien naturel qu'il s'écrie Heil Hitler ! lorsqu'il termine ses discours aux étudiants en philosophie.

Le vieux fond du paganisme antique, du paganisme de toujours, c'est la pratique des sacrifices humains : les enfants des hommes offerts en sacrifice aux divinités sanguinaires. Il n'y a pas lieu de s'étonner que la résurgence du paganisme germanique avec l'hitlérisme ait abouti lui aussi aux sacrifices humains, — cinquante millions de morts.

Le cerveau et la pensée [94]

Dans l'histoire de l'Univers et de la nature que nous connaissons maintenant sur une durée de quelque vingt milliards d'années, le cerveau de l'Homme est le système le plus compliqué que nous connaissions. Cent ou deux cents milliards de neurones, selon les estimations, et des milliers de connexions entre chaque neurone. Le système le plus compliqué qui existe à notre connaissance dans l'Univers est apparu le dernier, ce matin à l'aube si l'on considère les durées cosmologiques connues.

Lorsque l'Homme a commencé à penser et à réfléchir à sa condition, il a commencé, semble-t-il, à regarder au-dehors, et au-dessus de lui : Lève les yeux vers les cieux et compte les étoiles si tu peux les compter... L'astronomie est l'une des sciences les plus anciennes. L'Homme a d'abord supposé que notre microscopique système solaire constituait l'Univers tout entier. Ce n'est que depuis 1924 que nous savons avec certitude que les autres galaxies sont extérieures à la nôtre et que l'Univers est un gaz de galaxies, un gaz dont les galaxies sont les molécules.

Le cerveau qui est le système le plus compliqué que nous connaissions à cette heure dans l'Univers est aussi le dernier dont nous abordions l'étude. L'étude scientifique du cerveau a commencé en somme il y a à peu près un siècle. Elle se poursuit, elle est loin d'être achevée.

La question est de savoir à quoi sert exactement le cerveau, et quelle est la relation entre le cerveau et la pensée, le cerveau et la conscience.

Nombre de livres paraissent dans le monde à ce sujet depuis plusieurs années. Nous en retiendrons aujourd'hui deux seulement. — Le remarquable ouvrage du docteur Dominique Laplane, professeur à la Faculté de Médecine : *Essai sur la Liberté de l'Homme neuronal, La Mouche dans le Bocal* (éd. Pion) et Salomon Snyder, *Les Drogues et le Cerveau* (éd. Belin).

Il est tout à fait étonnant de constater qu'aujourd'hui les plus beaux ouvrages de philosophie des sciences de la nature sont l'œuvre de chercheurs, astrophysiciens, physiciens, biologistes, neurophysiologistes, etc. Tendis que les philosophes de profession écrivent des ouvrages qui sont le plus souvent des commentaires de commentaires de textes. Évidemment, pour voir les problèmes philosophiques que posent l'Univers, la nature et l'Homme qui vient d'apparaître dans l'Univers et la nature, il faut étudier l'Univers et la nature. Il faut étudier l'astrophysique, la physique, la biochimie, la biologie, la neurophysiologie, etc. Les scientifiques qui abordent ces problèmes qu'ils aperçoivent fort bien, ne sont évidemment pas formés dans l'analyse philosophique. Ils sont compétents dans leur domaine scientifique et amateurs éclairés lorsqu'ils abordent l'analyse philosophique des problèmes. Les philosophes de profession, en France du moins, et pour la plupart, ont sans doute une longue formation philosophique dans et par les textes, mais, sauf exceptions, ils n'ont pas pris la peine d'étudier l'Univers et la nature. D'où l'extraordinaire confusion qui règne aujourd'hui dans l'analyse des problèmes philosophiques les plus difficiles et les plus importants.

Nous savons aujourd'hui en cette fin du XXe siècle que l'Univers entier dans son histoire et dans son développement est fait ou constitué de lumière et d'information. La lumière est la première réalité qui apparaisse il y a quelque vingt milliards d'années. Ce que nous appelons la matière, depuis des siècles, c'est en somme de la lumière composée, ou des compositions faites avec de la lumière. On a appelé atomes, ces compositions. Et nous savons aujourd'hui que les atomes ne sont pas des atomes, puisque le vieux mot grec *a-tomos* signifie : ce que l'on ne peut pas couper. Or un atome est une composition, et même le noyau de l'atome est une composition. Nous savons maintenant que la composition des atomes s'effectue ou se réalise progressivement dans le cœur des étoiles, qui sont en somme des laboratoires de synthèse, en allant du plus simple, l'atome d'hydrogène,

[94] *La Voix du Nord,* 10, 13 et 17 avril 1988.

au plus compliqué. La matière la plus simple est la plus ancienne. La matière la plus complexe est la plus récente.

Puisque de fait l'atome est une composition, il est d'une certaine manière et à ce titre de l'information. Tout est information dans l'Univers et dans la Nature. Nous pouvons donc préciser et dire : l'Univers en son histoire est fait de lumière, de vide et d'information. Ce que nous avons pour coutume d'appeler Matière, c'est aussi, c'est déjà de l'information. L'histoire de l'Univers est l'histoire d'une composition.

A partir du moment où notre microscopique système solaire est constitué, il y a environ cinq milliards d'années, à partir du moment où notre planète la Terre est suffisamment fraîche pour recevoir la composition des molécules complexes, la composition de la matière se continue ou se poursuit. — Invention des molécules principales avec lesquelles vont être écrits les messages génétiques de tous les êtres vivants, depuis environ quatre milliards d'années. — Invention des molécules avec lesquelles sont écrites toutes les protéines de tous les êtres vivants, depuis bientôt quatre milliards d'années. — Invention du lexique ou du système de correspondance entre la langue des messages génétiques et la langue des protéines.

Les premiers êtres vivants qui apparaissent il y a environ quatre milliards d'années sur notre planète Terre, sont de fait déjà des psychismes. Ce ne sont pas des choses. Or ils n'ont pas de cerveau, ils n'ont pas de système nerveux. C'est donc que le psychisme, un certain psychisme, est possible avant l'apparition du système nerveux et avant l'apparition du Cerveau. C'est donc que le système nerveux ne produit pas le psychisme.

L'invention du cerveau commence il y a cinq ou six cents millions d'années. Grâce aux fossiles, nous pouvons assister à cette invention progressive et par étapes du cerveau, — ce que l'on appelle la phylogenèse du cerveau. Chez les Primates, puis chez les Anthropoïdes nous voyons le cerveau se développer constamment.

Lorsque depuis le XIXe siècle principalement on a commencé à étudier sérieusement le cerveau de l'Homme, plusieurs thèses philosophiques se sont opposées, affrontées. — Les uns disaient : Le cerveau produit la pensée et la conscience à peu près comme le foie produit la bile. — D'autres proposaient un système de parallèles : le cerveau d'une part, avec ses opérations physiques, chimiques et autres, que l'on était en train de découvrir, — et la pensée ou la conscience, de l'autre, — constituent deux séries parallèles. Celui qui connaîtrait parfaitement l'état du cerveau à un moment donné, connaîtrait aussi parfaitement les phénomènes psychologiques, affectifs et autres, qui s'y déroulent. — Les uns professaient en somme que la matière, très compliquée, celle du cerveau, produit de la pensée. — D'autres préféraient un système dans lequel la matière et la pensée ont chacun leur réalité. C'était l'héritage de Descartes. — Les matérialistes adoptaient la première hypothèse ou conjecture. Les spiritualistes préféraient le système cartésien.

Ce qui est tout à fait nouveau, en cette fin du XXe siècle, c'est que nous venons de redécouvrir la notion d'information, qui avait été déjà entrevue par Aristote au IVe siècle avant notre ère. — La notion d'information peut signifier au moins deux choses : donner une forme à un matériau, à une matière, par exemple le potier, ou celui qui sculpte une pirogue, ou le sculpteur, le tailleur de marbre. — Communiquer un message, une science, une information qui est reçue par l'intelligence.

Or depuis la fin du XIXe siècle et surtout depuis le milieu du XXe, nous savons que ces deux acceptions, ces deux significations du terme *information* se sont réunies, se sont rencontrées. — Un être vivant, c'est un message génétique, écrit avec un alphabet inventé il y a environ quatre milliards d'années, et qui compose une multiplicité d'atomes et de molécules pour constituer ce système biologique, cet organisme qu'il est. C'est un message qui compose une matière multiple pour faire, pour constituer un organisme. — Claude Bernard, au siècle dernier, l'avait déjà deviné. "Ce qui est essentiellement du domaine de la vie, écrivait-il, et ce qui n'appartient ni à la chimie, ni à la

physique, ni à autre chose, c'est l'idée directrice de cette évolution. Dans tout germe vivant, il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation... Ici comme partout, tout dérive de l'idée qui elle seule crée et dirige..."

Claude Bernard avait retrouvé par la voie de la méthode expérimentale, l'idée même d'Aristote ; un être vivant, c'est une pensée qui informe une matière pour constituer un organisme.

Au milieu du XXe siècle, avec les découvertes de Watson et Crick, nous avons pu vérifier que l'idée directrice ou créatrice dont parlait Claude Bernard est écrite physiquement dans ou sur ces molécules géantes qui sont pelotonnées dans le noyau de la cellule. Tous les renseignements, toutes les instructions nécessaires pour composer un petit Lion, ou un petit Éléphant, ou un petit Homme, sont inscrits dans ou sur ces molécules géantes, dans une masse de quelques millionièmes de milligramme. De l'information quasiment sans masse. L'information est première. C'est elle qui constitue, qui compose le vivant.

Or l'information est de l'ordre de la pensée.

A partir de là la question ou le problème des rapports entre le cerveau et la pensée est totalement renouvelé.

Et tout d'abord, le cerveau, ce n'est pas de la matière seulement. Ce n'est pas de la matière brute. C'est de la matière informée. Ce qui distingue le cerveau d'un tas de briques dans la rue, ou d'un tas de charbon, c'est l'information qui constitue le cerveau. — Et ce qui distingue le cerveau véritable, qui est le cerveau vivant, le cerveau pensant et conscient, du cerveau du cadavre, c'est encore l'information. L'information est présente dans le cerveau vivant qui est le cerveau conscient et pensant. L'information est absente du cerveau du cadavre. En sorte que, pour parler le langage d'Aristote, le cerveau d'un cadavre n'est pas un cerveau du tout. C'est une apparence ou une illusion du cerveau. Très exactement : c'est la matière qui avait été informée, et qui ne l'est plus. Cette matière informée, c'était le cerveau vivant. Maintenant que l'information organisatrice est partie, il ne reste plus le cerveau, mais la matière du cerveau qui avait été informée et qui ne l'est plus. Elle se décompose.

De même, lorsque l'âme s'en va, à la mort, il ne reste pas un corps, mais un cadavre, qui est une apparence ou une illusion de corps. Le cadavre, c'est la matière du corps, qui avait été informée, et qui ne l'est plus. Elle avait été composée, comme un poème. Elle se décompose.

Il est donc inutile de parler aux cadavres dans les cimetières lors des enterrements. Il n'y a personne dans les cimetières. Laissez les morts enterrer leurs morts.

Au siècle dernier, nombre de savants et de philosophes s'imaginaient que le cerveau produit la pensée à peu près comme le foie produit la bile. C'était une imagination dépourvue de sens.

Car la première donnée, la donnée la plus certaine au départ, la donnée immédiate de la conscience, c'est notre propre pensée. Avant même que nous n'ouvrions les yeux sur le Monde, nous découvrons que nous sommes une conscience, une pensée. Nous ne savons pas exactement à quoi sert le cerveau, mais ce qui est sûr et certain, c'est qu'il n'est pas de la matière brute. Il est de la matière informée d'une manière extraordinairement complexe. Or tout ce qui est information est de l'ordre de la pensée. Aux origines de la vie, il y a environ quatre milliards d'années, il y a un message génétique, écrit avec un certain alphabet, et puis traduit dans une autre langue, celle des protéines. Ce message qui est de l'information est de l'ordre ou du domaine de la pensée. Il a été pensé, il est une pensée, ou une idée directrice pour parler comme Claude Bernard. Chaque nouveau Groupe zoologique qui apparaît dans l'Histoire naturelle des espèces, c'est un nouveau message, une nouvelle idée créatrice qui est communiquée. Chaque nouveau système biologique qui n'existait pas auparavant, c'est tout d'abord un nouveau message génétique qui est inscrit dans le rouleau de la torah qui est la molécule géante pelotonnée dans le noyau de la cellule.

Pour chacun d'entre nous, le commencement de notre être ce n'est pas la naissance, mais la

conception, c'est-à-dire la communication ou la combinaison des deux messages génétiques, celui qui vient du père, celui qui provient de la mère. Ces deux messages génétiques combinés constituent ensemble un troisième message génétique, absolument original. Et ce troisième message génétique qui résulte de la combinaison des deux précédents va commander à la construction progressive de l'organisme entier, y compris bien entendu le cerveau.

Par conséquent l'information est première, aux origines de la vie et à l'origine de notre être pour chacun d'entre nous. Tout l'organisme est matière informée, ou ce qui revient au même, information de matière. La matière informée est constamment changée, renouvelée. La seule chose qui subsiste, c'est le sujet, la substance, le psychisme, ou l'âme, celui ou celle qui dit : Je ! Le cerveau fait partie évidemment de l'organisme tout entier. Il n'y a donc pas lieu de se demander si le cerveau produit la pensée, ou la conscience. Le cerveau ne produit pas plus la pensée, la conscience, le psychisme, que le petit doigt de pied. C'est l'inverse qui est vrai. C'est la pensée, ou quelque pensée, une pensée, — c'est la conscience, ou quelque conscience, une conscience, — c'est le psychisme qui constitue le corps, l'organisme, et par conséquent le cerveau. C'est le principe informant subsistant, qui constitue l'organisme, et par conséquent le cerveau.

Le cerveau réel est un cerveau vivant, et donc conscient et pensant, même si la conscience est endormie et si l'expression de la pensée est lésée. Le cerveau réel est un cerveau informé. C'est l'information, qui est de l'ordre de la pensée, qui produit le cerveau. Il n'y a donc pas lieu de se demander si le cerveau produit la pensée et la conscience, puisque la pensée et la conscience font partie du cerveau réel, qui n'est pas un cerveau de cadavre. Il n'y a même pas à vrai dire de problème de rapports entre le cerveau et la pensée, puisque le cerveau réel est pensée, pensée informante.

Arrêtons-nous un instant sur cette illusion. Lorsqu'un gentil clochard a bu trop de vin clairet, il croit voir deux agents de police ou deux becs de gaz là où en réalité il n'y en a qu'un. S'il cherche à passer entre les deux becs de gaz ou les deux agents de police, il tente de résoudre un problème impossible. S'il se demande philosophiquement quel est le rapport, ou quelle est la relation, entre les deux agents de police qu'il croit voir, lequel commande sur l'autre, etc., — il se pose une question qui n'a pas de solution, parce qu'elle est mal posée.

Reprenons l'antique question de l'âme et du corps. Dans le système orphique, pythagoricien, platonicien, l'âme est une chose, une substance divine tombée dans le monde de la matière et du mal. Le corps en est une autre. L'âme vient dans le corps. Elle descend dans le corps. Elle est exilée ou aliénée dans le corps qui la souille.

En réalité, faites l'analyse, et vous verrez que le corps réel, c'est-à-dire cet organisme que je vois et que je touche du doigt, est constitué par un principe informant que je peux appeler l'âme si je veux, et d'une matière multiple, qui est constamment renouvelée et changée. Puisque c'est en fait le principe informant, à savoir l'âme, qui constitue cet organisme réel et concret que je vois et que je désigne du doigt, — alors il n'y a pas de problème de rapports entre l'âme et le corps, puisque le corps, le corps réel, le corps vivant, c'est l'âme qui informe une matière !

Le problème des rapports entre l'âme et le corps serait en réalité le problème des rapports entre l'âme et elle-même, pour autant qu'elle informe une matière multiple, afin de constituer cet organisme qu'elle est !

Nous sommes donc bien dans le cas du gentil clochard qui voit deux becs de gaz ou deux agents de police là où il n'y en a qu'un.

Pour le cerveau, c'est exactement le même problème. Le cerveau qui est une partie du corps, est constitué par de l'information, par un principe informant, que vous appellerez comme vous voudrez, selon l'école philosophique et politique à laquelle vous appartenez. Mais personne ne peut nier le fait, à savoir que tout l'organisme, et par conséquent le cerveau, sont constitués par de l'information. L'information est de l'ordre de la pensée. En fait c'est la pensée créatrice. Nous

retrouvons l'expression de Claude Bernard. Par conséquent il n'y a pas lieu de se demander si le cerveau produit la pensée, puisqu'en réalité c'est lui, le cerveau, qui est constitué par une pensée, la pensée qui est inscrite physiquement dans les gènes au moment de la conception, c'est-à-dire de la communication des deux messages génétiques qui vont par combinaison donner un seul message génétique.

Au siècle dernier, nombre de savants et quelques philosophes se sont imaginés que le cerveau, c'est de la matière, de la matière brute, à peu près comme celle de votre machine, de votre réveille-matin, de votre moteur. Et ils se sont demandé comment de la matière brute peut produire de la pensée.

C'est Denis Diderot qui, au siècle précédent, avait fort bien répondu à cette question. Avec de la matière brute, privée de pensée et de conscience, aussi compliquée que vous l'imaginiez, vous ne ferez jamais le moindre acte de conscience, le moindre psychisme. Tout simplement parce que la pensée, la conscience, le psychisme, sont d'un autre ordre. Avec de la matière privée de pensée on ne peut pas faire de la pensée, de même qu'avec du néant vous ne pouvez pas faire de l'être. Du néant absolu, c'est-à-dire de la négation de tout être quel qu'il soit, vous ne pouvez pas faire surgir le moindre petit pois, la moindre puce, la moindre amibe, le moindre atome. De même, si l'Univers est seul,et si à l'origine il est matière brute privée de conscience, alors il doit rester éternellement ce qu'il était : matière brute et privée de pensée. Car la pensée ne peut pas sortir de la non-pensée, de même que l'être ne peut pas sortir du néant.

C'est ce que disaient justement les maîtres de l'idéalisme français, au début de ce siècle : la pensée ne peut pas commencer à partir de l'absence de pensée. C'est-à-dire que la pensée est première.

Il fallait préciser, s'exprimer mieux, et dire : Quelque pensée est première. Il existe une Pensée au moins qui ne peut pas avoir commencé. De même il faut dire : Quelque être est premier. Il existe un Être qui est tel qu'il ne peut pas avoir commencé. Et cet Être est Pensée, parce que la pensée ne peut pas surgir ou commencer à partir de ce qui n'est pas elle.

La difficulté réelle n'est donc pas de comprendre comment de la matière privée de pensée a bien pu produire de la pensée : car cela n'a aucun sens pour personne. La matière privée de pensée ne peut pas produire seule de la pensée, de même que le néant ne peut pas produire de l'être.

La vraie question est de savoir comment la Pensée première, la Pensée créatrice, a bien pu créer de la matière, qui est autre chose que la pensée.

Cette difficulté était insoluble dans les siècles passés, à cause de l'idée que nous nous faisions de la matière : un ensemble de choses inusables, sans commencement, sans fin, sans évolution, sans usure.

Depuis le début du XXe siècle, chacun le sait, les physiciens nous découvrent que la matière, ce que nos grands-pères appelaient la matière, est beaucoup plus subtile que nous ne l'imaginions dans les siècles passés.

Nous savons maintenant que la matière est en réalité une composition faite avec de la lumière. Mais nous ne savons pas ce que c'est que la lumière. Et par conséquent nous ne savons pas ce que c'est que la matière.

Dans les siècles passés, nombre de savants et de philosophes se sont imaginés que le corps ou l'organisme est une sorte de machine : c'est le point de vue de Descartes.

A partir de là, personne ne comprenait plus l'existence de la pensée, de la conscience, ni les rapports ou les relations entre la conscience, la pensée, le psychisme, et le corps. J'injecte une molécule toxique, par exemple de l'alcool, ou de la morphine, ou de la cocaïne, dans un corps vivant. Comment se fait-il que le psychisme en soit modifié, altéré ? Dans le système cartésien, c'était incompréhensible. Le Père Malebranche de l'Oratoire avait inventé un système très compliqué

pour expliquer que, si je pique mon corps avec une aiguille, alors mon âme en est informée ! On le lui fait savoir !

En réalité, et si nous faisons l'analyse correctement, les difficultés disparaissent. Un organisme, c'est de l'information. C'est un psychisme qui informe une matière pour constituer cet organisme qu'il est, — et non pas qu'il a ! Le cerveau fait évidemment partie de l'organisme. Si vous introduisez dans l'organisme une molécule toxique quelconque, vous ne l'introduisez pas dans un corps distinct de l'âme ou du psychisme. Vous introduisez votre molécule toxique dans un système qui est un psychisme, un système informé et informant. La molécule que vous introduisez, elle a une certaine forme physique. Elle a une certaine constitution physique. Elle est, elle aussi, de l'information. Vous faites entrer de l'information dans un système, l'organisme, qui est tout entier informé, tout entier psychisme. Vous ne devez donc pas vous étonner que votre injection produise un effet psychique.

Notons en passant de nouveau que ce que vous introduisez dans l'organisme, lorsque vous introduisez de l'alcool ou de la mescaline, ce n'est pas de la matière brute. C'est de l'information. Ce n'est pas la matière brute qui a une action sur le psychisme. C'est de la matière informée. Regardez la structure, la composition, la constitution des molécules toxiques dans le beau livre que j'ai l'honneur de présenter, Les drogues et le cerveau, par Salomon Snyder. Vous verrez que c'est la forme de la molécule qui produit un effet psychique. Ce ne sont pas les atomes d'hydrogène, de carbone, d'azote, d'oxygène tout seuls, en tas, en vrac !

Tout dans l'Univers est lumière et information.

Le docteur Dominique Laplane, dans le livre que nous présentons : *Essai sur la Liberté de l'Homme neuronal,* non seulement s'efforce vaillamment de traiter les problèmes concernant les rapports entre le cerveau et la pensée, le cerveau et la conscience, — mais il aborde de plus le problème de la liberté.

Rappelons ici qu'en cette fin du XXe siècle, une armée de savants et de chercheurs a découvert que tous les êtres vivants sont programmés. Dans toutes les espèces animales on découvre des programmations qui sont inscrites dans le patrimoine génétique, transmises génétiquement, et puis inscrites dans le paléo-cortex. Ces programmations portent sur la défense du territoire, l'accumulation des richesses, les rituels de domination et de soumission, le système des castes, la réponse de l'agression à l'agression, la chasse, les amours, etc.

Plusieurs chercheurs ont établi que bien évidemment le petit homme qui vient de naître est lui aussi programmé.

Dans ces conditions, la question de la liberté se pose en ces termes : Si le petit d'Homme est programmé lui aussi, — ce qui est certain ; — s'il est programmé pour la défense du territoire, les rituels de domination et de soumission, le système des actes, etc. — alors qu'en est-il de la liberté ? Où est-elle donc ? Où pourrait-elle bien se loger et trouver une place ? Si les programmations animales sont transmises génétiquement et inscrites dans le paléo-cortex, que reste-t-il de la liberté humaine ?

C'est à ce problème que s'attaque le docteur Laplane dans son remarquable ouvrage.

Nous aborderons peut-être dans une chronique ultérieure ce problème de la liberté ainsi posé inévitablement pour nous en fin du XXe siècle, et nous verrons où se trouve la solution de la difficulté. Il est vrai que nous sommes programmés génétiquement pour répondre à l'agression par l'agression. C'est cela le déterminisme génétique. — Mais si nous sommes capables, une fois dans notre vie, de ne pas répondre à l'agression par l'agression, — alors nous aurons été libres. — Nous sommes programmés pour l'accumulation des richesses, la domination, le système des castes, les rites et les rituels de dominants et de dominés. Mais si nous sommes capables, une fois dans notre vie, de choisir par exemple la pauvreté librement, alors nous serons libres ! Si nous sommes capables de surmonter,

de dépasser, de transcender le système des castes qui de fait est programmé, et de dire, comme un certain rabbin qui s'appelait Schaoul *ha-qatan* (l'hébreu *ha-qatan* se traduit en latin : Paulus, le petit !) : La différence, la distinction des classes, des races, des nations, des castes, la différence entre le maître et l'esclave, — tout cela n'existe plus, tout cela est périmé. Tout cela appartient à la vieille humanité animale avec ses antiques programmations reptiliennes. — Si nous sommes capables de dépasser, de transcender ces antiques programmations reptiliennes, alors nous entrons dans le règne de la liberté, c'est-à-dire de l'humanité véritable, qui est l'humanité nouvelle, là où il n'y a plus de différence, plus de distinction entre le maître et l'esclave, le dominant et le dominé ; là où la différence des nations, des races, des castes, n'est plus qu'un souvenir de la vieille humanité animale d'autrefois.

Au début du XIXe siècle, Laplace avait formulé son célèbre théorème que chacun connaît par cœur : Une intelligence toute-puissante qui connaîtrait parfaitement l'état de l'Univers à un moment donné, connaîtrait aussi son avenir. Le passé et l'avenir seraient présents à ses yeux.

Eh bien, ce bon Monsieur Laplace s'était lourdement trompé. Une intelligence qui connaîtrait parfaitement le passé de l'Univers et son présent, à un moment donné quelconque de l'Univers, ne connaîtrait pas du tout l'avenir de l'Univers. Elle ne connaîtrait de l'avenir de l'Univers que les processus, les phénomènes d'usure et de vieillissement. Connaissant parfaitement notre étoile, le Soleil, qui transforme d'une manière irréversible son hydrogène en hélium depuis environ cinq milliards d'années, je peux prévoir avec certitude ce qui va arriver au Soleil : il va s'user, s'épuiser, et finira comme tant d'autres étoiles de notre Galaxie par exploser. Il restera un résidu, de la matière dégénérée. — Mais la composition continuée dans l'histoire de l'Univers, l'intelligence de Laplace ne pouvait pas la prévoir, car pour la prévoir, il fallait la créer, l'inventer ! Seul le Créateur peut prévoir l'avenir de sa création. Pour nous qui assistons à l'histoire de la Création, l'avenir est imprévisible, pour autant qu'il est une création nouvelle. Ainsi Laplace, situé ou placé dans l'Univers il y a dix milliards d'années, n'aurait pas pu prévoir l'apparition de la vie, car pour prévoir l'apparition de la vie, il fallait inventer et créer les deux systèmes linguistiques qui n'existaient pas auparavant, celui des messages génétiques, et celui des protéines, et puis le lexique, le système de correspondance entre les deux langues, et bien d'autres choses encore. Tout cela n'était pas pré-contenu dans l'Univers ancien, dans l'Univers passé. De même Laplace situé au moment où la vie apparaît sur la Terre, et connaissant parfaitement le message génétique du premier vivant, n'aurait pas pu prévoir les messages génétiques ultérieurs, parce que pour prévoir ces messages génétiques ultérieurs qui commandent à la construction de systèmes biologiques nouveaux et qui n'existaient pas auparavant, il fallait les inventer, les créer !

L'illusion de Laplace, et son erreur, c'est qu'il s'imaginait que l'Univers est une vaste machine. Évidemment, connaissant parfaitement une machine, on connaît son avenir, puisque l'avenir de la machine ne lui apporte rien de nouveau — sauf l'usure, sauf la rouille !

Mais l'Univers n'est pas du tout comparable à une machine. Et l'organisme vivant n'est pas lui non plus comparable à une machine. Car une machine ne se développe pas. Elle n'assimile pas. Elle n'élimine pas ce qui ne lui convient pas. Elle ne réagit pas aux intoxications en produisant des anticorps. Elle ne se régénère pas si elle est abîmée. Elle n'est pas un psychisme. Elle n'est pas une conscience. Elle n'est pas une pensée subsistante.

L'erreur était de comparer l'Univers à une machine. Et c'est de cette erreur que provient le dogme du déterminisme : le passé étant connu, on peut en déduire l'avenir.

On le voit, c'est toujours la fausse analogie avec la machine qui a provoqué les catastrophes, aussi bien dans l'analyse philosophique des problèmes, qu'en médecine. Car pour une grande part la médecine moderne dépend de cette fausse analogie.

Pour traiter correctement le problème de la liberté humaine, il faut tout d'abord se libérer de

cette illusion qui tient à la fausse comparaison entre l'Univers et la machine, l'organisme et la machine.

Il faut ensuite se libérer de l'illusion que l'Homme serait un être achevé. L'Homme est un animal en régime de transformation. Il est pour l'instant soumis aux antiques programmations reptiliennes, comme cela se voit si clairement et si nettement dans le domaine politique. Pour accéder à la liberté, il doit dépasser ces antiques programmations. C'est-à-dire qu'il doit devenir véritablement un Homme.

A propos de la réforme de l'enseignement [95]

Pour effectuer ou réaliser une réforme efficace de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, il faut se poser quelques questions simples.

1.Qu'est-ce qu'il importe d'apprendre? Réponse: Il faut tout d'abord apprendre à connaître l'Univers dans lequel de fait nous sommes et nous vivons pour l'instant. Il faut donc étudier la cosmologie et l'astronomie. Il faut étudier la physique, c'est-à-dire la matière dont est constitué l'Univers et dont nous sommes nous-mêmes constitués. Il faut étudier la chimie et la biochimie, c'est-à-dire l'histoire des compositions de la matière que l'on appelle les molécules. Il faut étudier la biologie
fondamentale, c'est-à-dire les êtres vivants dont nous faisons partie. Il faut étudier la neurophysiologie, c'est-à-dire le système nerveux, son histoire et son développement jusqu'à l'Homme pour essayer de comprendre ce que c'est que la pensée. Pour comprendre l'Homme tel qu'il est aujourd'hui, du point de vue anatomique, physiologique, biochimique, génétique, neurophysiologique, il faut étudier l'histoire des êtres vivants depuis environ quatre milliards d'années, c'est-à-dire la zoologie et la paléontologie. Les mathématiques doivent être étudiées tout d'abord parce qu'elles forment l'esprit et l'intelligence, si elles sont bien enseignées. Et puis parce qu'elles sont un instrument des sciences expérimentales.

Voilà ce qu'il importe d'apprendre en cette fin du XXe siècle pour tenter de comprendre quelque chose à la place de l'Homme dans l'Univers.

2. La deuxième question simple qu'il importe de se poser est celle-ci : A partir de quand, à partir de quel âge peut-on, doit-on, enseigner aux enfants la cosmologie, la physique, la chimie, la biochimie, la biologie fondamentale, etc. ? — Réponse : A partir du moment où cela les intéresse et où ils peuvent comprendre ce qu'on leur dit et dans la mesure où ils peuvent le comprendre. Ainsi la cosmologie et la théorie de l'Univers intéressent les enfants très tôt. On peut parfaitement leur donner les éléments de l'Astrologie et de la Cosmologie dès la classe de 6e. La Biologie fondamentale intéresse les enfants très tôt. On peut parfaitement étudier avec eux la cellule, cette merveille, à partir de la classe de 6e. La Physique est plus difficile pour eux parce que plus abstraite. Il faudra donc attendre un peu et leur présenter petit à petit ce qu'est la matière, ce qu'est le rayonnement, quelle est la constitution de l'atome, quelle est l'histoire de la matière, ce que sont les molécules, les macromolécules, en quoi consiste la composition de la matière. La neurophysiologie doit être étudiée un peu plus tard, c'est-à-dire à partir de la classe de seconde. Le cerveau humain est ce qui est le plus compliqué dans l'Univers entier et ce qui est le plus difficile à comprendre. Il faudra donc l'étudier en classe de première ou en terminale.

Mais, nous dira-t-on, et les langues, et les lettres, et les beaux-arts, et la musique ?

Nous y venons. Il faut se poser les mêmes questions : Qu'est-ce qu'il importe d'étudier ? Et à partir de quel moment, de quel âge, peut-on commencer à initier les enfants ? A partir de quel âge les enfants sont-ils capables de goûter Jean-Sébastien Bach, Mozart, Vivaldi ? C'est à partir de ce moment-là qu'il importe de leur faire entendre de la musique, — je dis bien de la musique et non pas du bruit.

En ce qui concerne les belles-lettres, il faut se demander : Quelles sont les œuvres merveilleuses qu'il faut faire connaître aux enfants le plus tôt possible ? Et à partir de quel moment ? Il existe dans l'Histoire de la littérature universelle des œuvres d'une beauté certaine qu'il importe de présenter

[95] *La Voix du Nord,* 31 juillet 1988.

aux enfants. *L'Odyssée* par exemple peut être présentée aux enfants très tôt. Elle était enseignée aux enfants grecs au temps de Platon.

Et en ce qui concerne les langues, il faut se demander : Lesquelles présentent le plus d'intérêt pour la formation de l'esprit et pour l'accès aux grandes œuvres de la pensée universelle ? Des ministres ont cru bon, dans les années passées, d'exterminer l'enseignement des langues classiques, le latin et le grec. Il en est résulté un irréparable désastre. Tous nos grands écrivains du passé ont été formés dans les Lettres grecques et latines. La langue de Rabelais, de Montaigne, de Jean Racine, de Bossuet, de Voltaire, de Rimbaud, de Claudel, a été formée par la pratique des lettres grecques et latines. Les enfants d'aujourd'hui ne comprennent plus la langue des classiques français, par exemple celle de Molière. C'est pour eux une langue morte, parce que quelques ministres ont cru bon d'exterminer les études classiques, la langue latine et la langue grecque.

Il reste la question de la philosophie. Faut-il enseigner la philosophie dans les lycées ? Faut-il continuer à enseigner la philosophie comme dans les générations passées ? Ou bien faut-il exterminer l'enseignement de la philosophie comme nos ministres ont exterminé les études classiques ? Cela dépend de l'idée que l'on se fait de l'Homme. Si l'on pense que l'Homme est un animal dont la seule raison d'être est de naître, s'il y parvient, ce qui est de plus en plus difficile, — de manger, de boire, de s'enrichir, de placer de l'argent dans son compte en banque en Suisse ou ailleurs, de reproduire ou de faire semblant, et puis de mourir après s'être assuré une retraite avantageuse, — alors on peut se demander à quoi sert l'enseignement de la philosophie. Car l'enseignement de la philosophie ne rapporte pas d'argent. Cela ne se vend pas comme les armes ou le pétrole. — Mais dans l'hypothèse où l'Homme serait un être pourvu de pensée et dont toute la dignité est dans la pensée, alors il convient d'enseigner la philosophie dans les lycées, et même d'améliorer cet enseignement. Car la question de savoir si l'Homme est un être pour la mort, pour le néant, comme le pense le philosophe allemand Martin Heidegger, — ou bien un être pour la vie et pour la vie de l'esprit, — c'est une question philosophique qu'il faut traiter par l'analyse à partir de l'expérience, et il ne faut pas la supposer résolue avant de l'avoir traitée. L'enseignement de la philosophie ne rapporte pas de l'argent comme la vente des armes, du pétrole ou du vin de Bordeaux. C'est une question de dignité. La question est de savoir si le pays dans lequel nous vivons tient à sa dignité. C'est une question qui se pose à propos de l'enseignement de la musique, du latin, du grec et de la philosophie.

A propos de la réforme nécessaire de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, il faut enfin se poser une question, qui est celle de la finalité de l'enseignement. — Si, comme le pensait Jean-Paul Sartre, l'Univers est en trop, si l'Homme est une passion inutile et un être pour la mort, si la mort est égale au néant, si le but de l'existence n'est que de s'enrichir le plus possible en attendant une mort certaine identique au néant, — alors le but de l'enseignement sera de fournir ou de procurer des moyens d'existence en attendant la préretraite, la retraite et la mort. Même dans cette perspective sinistre, les erreurs commises par ceux qui ont dévoyé l'enseignement depuis plusieurs années ont été fatales.

L'idée qui a présidé aux diverses réformes antérieures a été celle de l'utilité immédiate, celle du rendement ou du profit immédiats. C'est là que résidait l'erreur dans la conception. Car toute l'histoire des sciences montre ceci : une découverte est d'autant plus rentable à longue échéance, elle abonde en fruits d'autant plus nombreux, elle est d'autant plus féconde en applications pratiques, qu'à l'origine elle a été la plus désintéressée. Les découvertes de la physique qui ont bouleversé notre monde moderne et qui ont eu le plus d'applications techniques, ce sont celles qui étaient au départ les plus spéculatives, les plus désintéressées, les plus théoriques, les plus contemplatives.

Les grands savants sont des contemplatifs. Ceux qui font les grandes découvertes, en cosmologie, en physique, en biologie, sont des contemplatifs. Et en médecine, ce ne sont pas ceux qui s'appliquent au jour le jour à répondre aux besoins, à traiter les maladies, qui vont effectuer les

grandes révolutions qui permettront de comprendre et donc de traiter les maladies. Ce sont là encore les chercheurs les plus désintéressés, les plus spéculatifs, qui font de la recherche pure, ce sont ceux-là qui vont découvrir les causes des maladies et donc les moyens de répondre à ces causes.

La recherche pure, contemplative, spéculative, est toujours première, dans l'ordre de la dignité et dans l'ordre de l'utilité. Et c'est là que l'on aperçoit la courte vue de ceux qui méprisant la théorie, ont sacrifié la recherche pure, désintéressée et spéculative, au rendement immédiat. Ils ont tout perdu, tout gâché, tout compromis. Car dans ce domaine aussi, comme dans tous les autres, se vérifie dans l'expérience la vérité de la loi : Celui qui voudra sauver sa vie la perdra.

La réforme de l'enseignement pose d'abord la question de la finalité de l'enseignement. Quelle est la finalité de l'enseignement ? Ce n'est pas de gagner de l'argent. C'est de former l'Homme, de le développer le plus possible, en lui donnant accès à la connaissance de l'Univers et de lui-même, de sa place dans l'Univers. Et à cet égard les connaissances spéculatives, désintéressées, sont les plus importantes. Tout le reste viendra par surcroît. Car les grands inventeurs des siècles passés ont été de grands lettrés. Et les grands médecins humanistes des générations passées lisaient le grec et le latin. C'est là que se situe l'erreur fatale de nos ministres à courte vue qui ont sacrifié ce qui était spéculatif, désintéressé, contemplatif, en vue d'un rendement immédiat... La question de la finalité de l'enseignement ne se dissocie pas de la question de la finalité de l'Homme. Et la question de la finalité de l'Homme ne se dissocie pas de la question de la finalité de l'Univers entier.

Et les valeurs ? demande Brigitte [96]

Nos hommes politiques nous ont beaucoup parlé des valeurs ces temps derniers.

Il y a plus d'un an déjà j'avais consacré une chronique au problème de l'âme et je l'avais intitulée : Et l'âme ? demande Brigitte (cf. p. 451). J'avais choisi ce titre pour cette chronique, parce que c'était celui du beau livre du professeur Jean Bernard qui était consacré au même sujet et dont je voulais vous entretenir. Le professeur Jean Bernard avait rencontré Brigitte. C'est elle qui lui avait posé la question. Brigitte avait à l'époque 12 ou 13 ans. C'est une petite fille très intelligente.

Aujourd'hui je vais m'adresser de nouveau à Brigitte pour traiter de la question des valeurs. Ce ne sera pas amusant du tout. Je vais nr efforcer de défaire des nœuds et de résoudre des obscurités. Mais si Brigitte veut bien m'accompagner dans ce travail ingrat, cela pourra lui servir, lorsqu'elle rencontrera des hommes politiques qui vont lui parler des valeurs.

Le mot français *valeur* provient du latin *valor,* qui est formé lui-même à partir du verbe latin *valeo,* être fort, vigoureux, puissant, se bien porter, être en bonne santé. Le mot français *valeur* signifiait donc au XVIIe siècle : la force, le courage à la guerre, dans le combat. C'est en ce sens qu'il est pris dans le vers de Corneille que Brigitte connaît par cœur : Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.

Petit à petit, le sens du mot *valeur* s'est déplacé, et il en est venu à signifier ce que vaut une chose, par exemple la valeur d'un kilo de pommes de terre ou de cerises, la valeur d'une automobile, ou de tout autre objet que l'on vend. On parle même de la valeur d'une pièce de monnaie ou d'un billet de banque. En mathématiques, comme Brigitte le sait, le mot *valeur* signifie : toute quantité exprimée en chiffres ou même algébriquement, et provenant de la résolution d'une ou plusieurs équations.

Mais lorsque nos hommes politiques, de droite, de gauche ou du centre, nos parlent de valeurs, de quoi nous parlent-ils et qu'est-ce qu'ils veulent dire ?

Tout d'abord tu as déjà observé, Brigitte, que lorsqu'ils nous parlent des valeurs, ils citent à peu près toujours les mêmes : la liberté, la dignité de la personne humaine, etc. Ils ne les mettent pas forcément dans le même ordre, mais en gros ils disent la même chose.

Le mot français *valeur* est un mot abstrait, comme les mots chaleur, froideur, etc. Ce qui existe, concrètement, ce n'est pas la chaleur ni la froideur, mais des corps chauds ou froids, des êtres chauds ou froids. De même, ce qui existe, ce n'est pas la valeur, considérée abstraitement, mais des choses concrètes. Par exemple, un kilo de pommes de terre vaut plus qu'un tas de poussière, parce qu'avec un kilo de pommes de terre on peut se nourrir, tandis qu'avec un tas de poussière on ne peut rien faire. Une voiture en bon état de marche vaut plus qu'une vieille carcasse rouillée et inutilisable. Un billet de cent francs vaut plus qu'une pièce de dix centimes.

Toujours, Brigitte, lorsqu'on te parle des valeurs, tu dois te demander à quoi cela se rapporte, quelle est la chose concrète et existante qui vaut ou qui ne vaut pas, qui vaut plus ou moins qu'une autre.

Lorsque nos hommes politiques nous parlent des valeurs, évidemment ils ne nous parlent pas de la valeur des pommes de terre ou de celle des automobiles. Lorsqu'ils veulent parler, dans les marchés internationaux, du prix des pommes de terre, du prix du pétrole, ou du prix de la viande et du lait, ils se servent précisément du mot français : le prix.

Mais alors, ces fameuses valeurs, qu'est-ce que c'est ?

Je vais te le dire, Brigitte. En réalité il ne s'agit pas des pommes de terre, ni du prix du pétrole,

---

[96] *La Voix du Nord,* 28 et 31 août 1988

ni du prix du beurre, mais de l'Homme. Il s'agit de savoir si l'Homme a une valeur et quel est son prix.

Lorsque tu rencontreras, Brigitte, un homme politique, de droite, de gauche ou du centre, demande-lui : Monsieur, l'Homme a-t-il une valeur ? Et quel est son prix ?

On peut établir, on peut fixer, d'ailleurs d'une manière plus ou moins arbitraire, la valeur et le prix de la pomme de terre, du beurre, de la viande, du pétrole. Cela dépend de l'offre et de la demande. S'il y a trop de pommes de terre sur le marché, s'il y a davantage d'offres de vente que de demandes, s'il y a production abondante de pommes de terre, alors le prix de la pomme de terre s'effondre, et les paysans jettent leurs pommes de terre, ou leurs choux, ou leurs artichauts, sur les routes, parce qu'on ne leur offre pas un prix suffisant.

Mais l'Homme, a-t-il une valeur ? A-t-il un prix ? Quelle est cette valeur ? Quel est ce prix ?

L'Homme a bien une valeur. L'Homme a bien un prix. Mais cette valeur ne peut pas être évaluée, ce prix ne peut pas être fixé sur les marchés, parce que la valeur de l'Homme est infinie. Elle ne peut pas être mesurée. Nous n'avons pas d'instrument de mesure pour évaluer le prix de l'Homme vivant. Lorsqu'on vendait des hommes, des femmes et des enfants, sur les marchés d'esclaves, il n'y a pas si longtemps encore, alors on calculait le prix d'un homme, d'une femme, d'un enfant, d'après son poids, sa taille, son âge, sa vigueur, sa beauté ou sa laideur. Après des guerres, par exemple après la fin de la guerre des Romains contre les Judéens, en 70, après la prise et la destruction de Jérusalem, il y avait tellement d'esclaves sur les marchés, que le prix de l'esclave baissait. La loi de l'offre et de la demande, exactement comme pour les pommes de terre ou le pétrole.

Mais alors, si en dehors de l'esclavage, on ne peut pas évaluer le prix de l'Homme, si on ne peut pas établir ou fixer le prix de l'Homme d'après sa taille, son poids, son âge, etc., comment peut-on encore parler de la valeur de l'Homme ?

Lorsque tu interrogeras des hommes politiques, Brigitte, au sujet des valeurs tu verras que parvenus à ce point de la conversation, il va y avoir un trou, un long silence, une lacune, un désert de perplexité, de la part de l'homme politique.

Ils nous parlent constamment des valeurs, mais bien entendu ce qui existe réellement, ce n'est pas la valeur, qui est une abstraction. C'est l'Homme concret existant, qui vaut quelque chose et qui n'a pas de prix, tellement il vaut. Personne ne peut racheter un Homme avec de l'argent, parce que l'Homme vaut plus que toute somme d'argent, quelle qu'elle soit. On peut donc dire aussi bien que l'Homme a une valeur infinie, ou encore qu'il n'a pas de prix.

Mais comment cela s'explique-t-il ? Cela s'explique par le fait que l'Homme existant et vivant n'est pas notre chose, n'est pas notre objet ni notre outil, pour une raison simple, c'est que nous ne 1 avons pas créé.

Si tu te construis une maison, ou une machine quelconque, tu as parfaitement le droit de la casser si cela t'amuse. Lorsque tu faisais des châteaux de sable au bord de la mer, ou bien des bonshommes de neige, l'hiver, tu avais parfaitement le droit de les casser, parce que c'est toi qui les as faits. Et d'ailleurs, une maison, une machine, un château de sable, un bonhomme de neige, ce ne sont pas des êtres, ce ne sont pas des personnes. Ce sont des tas, tas de pierres ou tas de sable ou tas de neige.

Mais un enfant d'Homme qui pousse et se développe dans le ventre de sa maman, n'appartient pas à la maman, ni au papa, parce que la maman et le papa n'ont pas créé cet enfant qui est en train de croître et de se développer. Papa a communiqué un message génétique. Maman a communiqué un message génétique. Les deux messages génétiques combinés donnent un seul et unique message génétique totalement nouveau et original, tel qu'il n'y en a jamais eu dans le passé, et tel qu'il n'y en aura jamais plus dans l'avenir. Et à partir de ce message génétique original et nouveau, commence le développement et la formation de l'être qui dans neuf mois verra la lumière du jour, si on le lui

permet. La création de cet enfant d'Homme nouveau s'effectue ou se réalise dans le ventre de la mère. Mais la mère n'est pas créatrice de l'enfant. Par conséquent cet enfant ne lui appartient pas. Si tu te fabriques une poupée avec des chiffons, tu peux la casser et la déchirer si tu veux. Cette poupée est à toi, elle t'appartient, puisque tu l'as faite. Et d'ailleurs la poupée n'est pas un être. Ce n'est pas une personne. Mais l'enfant d'Homme qui pousse et se développe dans le ventre de la mère, n'appartient pas à la mère, parce que ce n'est pas la mère qui l'a créé. L'enfant d'Homme appartient exclusivement à son Créateur, et ce n'est pas l'Homme qui est le créateur de l'Homme.

Finalement, lorsqu'on soulève cette question des valeurs, et qu'on décortique un peu l'affaire, on s'aperçoit que ce qui vaut, c'est l'Homme vivant, l'Homme existant. Il vaut tellement qu'il n'a pas de prix, et personne n'a le droit d'y toucher, parce qu'aucun homme n'est à vrai dire créateur de l'homme. L'homme n'appartient pas à l'homme. Un homme ne peut pas être la chose de l'homme, comme ta poupée de chiffons est ta chose.

Le fondement et la justification des valeurs, c'est l'Homme vivant, depuis l'instant de la conception. Il faut donc, lorsque tu vas parler avec des hommes politiques, que tu examines très soigneusement quels sont ceux qui respectent l'Homme vivant, quel que soit son âge, quelle que soit sa taille, son état de santé, sa race, sa couleur de peau, sa classe sociale. Ceux qui ne respectent pas l'Homme vivant, par exemple lorsqu'il est tout petit, dans le ventre de sa mère, ou bien lorsqu'il est loin, et qu'il est massacré avec les armes que nous vendons pour gagner de l'argent, — celui-là, qu'il soit de droite, de gauche ou du centre, prend l'Homme pour sa chose, ce qui est faux. Il se conduit en somme comme les marchands d'esclaves de l'Antiquité ou des temps modernes.

Finalement, le problème soulevé se résout d'une manière simple. Le mot *valeur* est une abstraction. C'est un terme obscur parce qu'abstrait. Ce qui existe réellement, c'est l'Homme concret, l'Homme vivant, qui commence lors de la conception. Tout ce qui va dans le sens du développement de l'Homme est bon. Tout ce qui va dans le sens de sa destruction est mauvais. C'est simple, n'est-ce pas, Brigitte ? Quelles sont les conditions objectives du meilleur développement de l'Homme ? C'est cela que nos hommes politiques doivent étudier. Quelle idée de l'Homme se font-ils ? C'est cela la question.

Comme je l'ai raconté dans des chroniques antérieures que tu as peut-être lues, il a fallu environ vingt milliards d'années de travail, à partir du rayonnement initial, pour parvenir à réussir la création de l'Homme capable de pensée. Le premier imbécile venu peut le tuer en un instant. C'est la différence entre la Création et la destruction.

Politique et philosophie [97]

En cette période d'élections, il peut être bon de réfléchir philosophiquement à la politique. Étant donné que nous sommes pratiquement toujours en période d'élections, cela est donc toujours utile.

On peut réfléchir d'une manière philosophique à la politique, comme on peut réfléchir à toute chose d'une manière philosophique, puisque tout ce qui existe peut être l'objet d'analyse philosophique.

Réfléchir philosophiquement, cela signifie prendre quelques pas de distance, et s'efforcer de penser d'une manière rationnelle et critique l'objet en question ; cela signifie examiner critiquement ses propres options ou les présupposés auxquels on est accoutumé.

Qu'est-ce donc que la politique ? Ce n'est pas une science, mais c'est un art, une technique, qui concerne la vie en commun. Les sciences portent sur ce qui existe. La politique porte sur ce qui est à faire.

Comme nous pouvons l'observer par l'expérience, dans ce domaine comme dans tous les autres, les oppositions sont violentes, les conflits sont féroces. C'est une loi générale : en sciences, en philosophie, dans tous les domaines connus, les hommes s'affrontent violemment. En médecine aussi, les écoles s'affrontent et sont disposées à s'exterminer réciproquement.

En politique, ce qui entre en jeu tout d'abord, ce sont les intérêts : les intérêts des individus, des groupes, des corporations, des classes sociales, des nations. Et c'est à cause de ces intérêts opposés que les conflits sont si violents.

Examiner philosophiquement les questions politiques, les problèmes politiques, c'est tout d'abord faire l'effort intérieur qui consiste à se demander ce qui sera objectivement vrai, ce qui est juste, indépendamment de mes propres intérêts, ou des intérêts du groupe auquel j'appartiens, ou de la classe sociale, ou de la tribu, ou du clan, ou de la nation, ou de la race. C'est effectuer sur soi-même cet effort considérable qui consiste à regarder ou considérer objectivement les problèmes, les situations.

Peu de gens sont capables de cet effort, parce qu'il représente évidemment un arrachement. Mon pays est en guerre. Considérer philosophiquement le problème de cette guerre, c'est oser se demander intérieurement si cette guerre est juste ou injuste du point de vue de mon pays, de ma nation, de ma patrie. C'est un premier effort considérable sur soi-même. Mais si l'on communique les résultats de ses réflexions autour de soi, dans un pays en guerre, et si les résultats de ces analyses et de ces réflexions ne sont pas favorables aux thèses défendues par État auquel on appartient, alors, comme chacun le sait, c'est la persécution ; c'est éventuellement la mise à mort du gêneur, de celui qui se pose des questions, de celui qui ose poser des questions autour de soi.

Voilà, nous avons rencontré un problème typiquement conflictuel : le conflit entre la vérité, la justice, d'une part, — et l'intérêt réel ou supposé de la nation à laquelle on appartient, ou du clan, ou de la tribu, ou de la classe sociale à laquelle on appartient.

Il existe, depuis les origines connues de l'humanité, un système de solidarité tribal : ma tribu a raison. Malheur à celui qui pense à rencontre de l'intérêt supposé de la tribu !

Toute démarche philosophique implique ce risque et ce déchirement. Supposons que je sois né dans une famille bouddhiste, taoïste, animiste ou marxiste. Supposons que par suite de mes analyses critiques et rationnelles, j'en vienne à conclure que le milieu ethnique dans lequel je suis né, dans lequel j'ai été élevé, éduqué, n'a pas raison, du point de vue philosophique, c'est-à-dire du point de vue

[97] *La Voix du Nord,* 4 et 11 septembre 1988.

de la vérité. Eh bien alors, je suis un traître par rapport à ma tribu, à mon clan, à ma famille, à mon milieu ethnique.

Celui qui recherche la vérité se sépare, se déchire, par rapport à son milieu ethnique. En tout cas il court ce risque.

Or il est bien évident que nous ne pouvons pas poser en principe universel : ce que pensait madame mon arrière-grand-mère, c'est cela la vérité.

Toutes les arrière-grand-mères et toutes les grand-mères ne peuvent pas avoir raison simultanément et sur le même sujet, puisqu'elles pensent des choses différentes. Les grand-mères bouddhistes ne pensent pas comme les grand-mères marxistes. Et par conséquent si j'entreprends de rechercher la vérité sur l'Univers et sur tout ce qui existe, je risque de me trouver en désaccord avec ce que pensaient mes arrière-grand-mères et grand-mères. Et par conséquent, par rapport à mon milieu ethnique d'origine, si j'exprime ma pensée, je vais être un traître : un traître par rapport à l'opinion collective de mon clan ou de ma tribu.

Parce que la pensée philosophique est personnelle. Elle consiste à se demander un jour : mais enfin, qu'est-ce qui est vrai ?

Depuis de nombreuses années, on entend des groupes affirmer qu'ils recherchent leurs racines. Les uns recherchent leurs racines chez les Celtes, les anciens Gaulois, chez les Aryens, chez les Bretons. D'autres recherchent leurs racines corses ou judéennes. Mais du point de vue philosophique, la question n'est pas du tout de savoir ce que pensait mon arrière-grand-mère qui cueillait du gui avec mon arrière-grand-père qui était druide dans la forêt. Du point de vue philosophique, la seule question est de savoir ce qui est vrai, c'est-à-dire ce qui est. Et pour le savoir il n'existe qu'une seule méthode : l'analyse objective et rationnelle du donné, c'est-à-dire la méthode expérimentale, qui est la méthode scientifique.

* *

Les options politiques, les préférences politiques, les partis politiques, reposent sur des intérêts et sur une vision du monde. Par rapport aux intérêts du groupe auquel nous appartenons, clan, tribu, nation, classe sociale, la méthode philosophique est critique. Elle examine objectivement et critiquement la question de savoir si ces intérêts sont légitimes. Et elle examine objectivement et critiquement la question de savoir si les intérêts des autres, — des autres clans, tribus, nations, classes sociales, — ne sont pas légitimes aussi.

Celui qui se livre à cette analyse critique, en fonction de la vérité et en fonction de la justice, est sûr et certain d'avoir des ennuis avec ses compatriotes, avec les membres de son clan, de sa tribu, de sa nation ou de sa classe. Par exemple, si mon pays est en guerre contre un autre pays, et qu'après analyse je trouve que cet autre pays est au fond dans son droit ; ou que les méthodes de guerre que nous utilisons sont infâmes ; — celui qui exprime ses conclusions, celui qui commet l'imprudence d'exprimer sa pensée, a des chances de se retrouver dans un camp de concentration ou plus simplement dans le monde qui n'est pas le monde des apparences, que les anciens Grecs appelaient l'Hadès et les anciens Hébreux le Scheôl.

Il existe une solidarité du clan, de la tribu, de la nation, de la classe sociale et celui qui entreprend une analyse véritablement philosophique, c'est-à-dire objective et critique et indépendante des problèmes, a des chances de se retrouver en conflit avec son groupe, son clan, sa tribu ou sa nation. Cela est arrivé par exemple en Allemagne, lors de la montée du nazisme. Certains ont trouvé que ce qui se développait dans leur pays était infâme. Ceux qui se sont exprimés à ce sujet, ou bien ont dû s'exiler au plus vite, ou bien se sont retrouvés dans des camps de concentration, ou bien ont été plus simplement assassinés.

Il existe en ce moment plusieurs problèmes fondamentaux, en ce qui concerne l'Humanité considérée ou envisagée dans son ensemble. La première question posée est de savoir si l'Humanité va se détruire elle-même, si elle va se suicider, ou bien si elle va continuer à vivre, à être. L'Humanité a accumulé sur sa propre tête de quoi se détruire elle-même et intégralement plusieurs dizaines de fois.

C'est la première question, mais ce n'est pas l'unique. Non seulement la question est de savoir si l'Humanité va survivre malgré les armes qu'elle accumule pour se détruire elle-même ; mais la question est encore de savoir ce qu'elle va devenir, si elle survit.

Comme chacun le sait, une partie de l'Humanité meurt de faim. Une autre partie de l'Humanité souffre de maladies qui tiennent à la suralimentation. Une partie de l'Humanité n'a pas de blé pour se nourrir. Une autre partie de l'Humanité arrache le blé parce qu'il y a surproduction, excédent. Les nations les plus riches vendent des armes tout autour afin que les nations les plus pauvres puissent se massacrer plus aisément. Comme le disait une dame ministre : "Que voulez-vous, il faut bien vivre." — Elle voulait dire, bien entendu : Les Nations qui vendent des armes pour que d'autres nations s'entretuent, ont besoin de cette vente pour vivre. — Comme chacun le sait, les nations les plus riches jettent les enfants par centaines de milliers chaque année dans des poubelles en plastique, avant leur naissance, entiers ou en morceaux. Il est vrai que certains utilisent les embryons pour leur industrie.

Les problèmes politiques fondamentaux sont là. Est-ce que l'Humanité va survivre à cette entreprise de destruction d'elle-même ? Et si elle survit, qu'est-ce qu'elle va devenir ?

Lorsque donc on examine philosophiquement les problèmes politiques, on en revient à cette question fondamentale : Est-il bon pour l'Humanité de vivre ? Quelles sont les conditions qui sont requises pour qu'elle vive ? A quelles conditions peut-elle se développer normalement ? Quelles sont donc les normes de son développement ?

Car il existe une logique de l'action. N'importe quoi ne produit pas le même résultat. Si l'Humanité continue à se détruire elle-même, comme elle le fait, bientôt il n'y aura plus d'Humanité. On dira que dans notre seule Galaxie, il existe plus de cent milliards de soleils, et qu'en conséquence il y a quelque chance qu'ailleurs, dans un autre système solaire, les êtres vivants et pensants aient été plus intelligents et qu'ils ne se soient pas acharnés à se détruire eux-mêmes. C'est une conjecture possible.

En attendant et en ce qui nous concerne, sur notre minuscule planète, si nous voulons survivre, vivre et nous développer d'une manière normale, il conviendrait d'arrêter très rapidement les différentes méthodes de massacre que nous, les nations heureuses et gavées, nous mettons en œuvre, avant qu'il ne soit trop tard. Et il conviendrait de nous demander quelles sont les conditions qui sont requises pour que l'Humanité vive et se développe. Il convient même de se demander en quoi consiste le développement normal de l'Humanité, c'est-à-dire quel est le but de ce développement.

On voit que ce sont des questions éminemment philosophiques. Ce sont ces questions qu'il faut poser à nos candidats. Puisqu'ils prétendent, les uns et les autres, diriger ce pays, c'est qu'ils ont une idée sur les conditions de survie et de développement de l'Humanité. Car bien entendu, dans ce domaine comme dans les autres, le point de vue scientifique et philosophique est universel. Il faut donc nous élever au-dessus du point de vue de notre tribu, de notre clan, de notre nation, et considérer l'ensemble de l'Humanité et les conditions de son développement.

A propos de l'Apocalypse [98]

Nos amis les journalistes nous parlent souvent de l'Apocalypse, à propos des catastrophes passées, présentes ou futures. Je ne sais pas s'ils ont lu et étudié ce petit livre mais dans le doute je vais donner quelques explications concernant ce texte qui sert souvent d'épouvantail à moineaux.

L'Apocalypse est un texte qui a été composé dans les années 50 à 60 de notre ère, par un certain Iôhanan, que les Français appellent Jean. Il avait été dans l'île grecque de Patmos. La question ouverte est de savoir de quel Jean il s'agit. S'agit-il du Jean qui était *kôhen,* c'est-à-dire prêtre, dans le Temple de Jérusalem et qui a pris des notes lorsque le rabbi Ieschoua, que les Français appellent Jésus, enseignait dans la grande Cour du Temple ? Ces notes prises évidemment en hébreu puis traduites en grec ont donné ce que nous appelons le Quatrième Évangile, classement totalement arbitraire. — S'agit-il du Iôhanan surnommé Marcus, le Marteau, traduction de l'hébreu *maqqabah,* fils de Mariam, neveu de Joseph surnommé Barnaba, de la tribu de Lévi ? Est-ce que c'est ce Iôhanan surnommé *Maqqabah* qui a annoncé la parole de Dieu à l'Asie mineure ? — Ou bien s'agit-il d'un troisième Iôhanan distinct des deux premiers ? La question n'est pas résolue. Ce qui est sûr et certain, c'est que le Iôhanan qui a écrit ou composé l'Apocalypse en hébreu, connaissait parfaitement le Temple de Jérusalem, sa liturgie, son mobilier, les vêtements des prêtres, et tous les détails symboliques du culte. C'est un *kôhen.*

Quel est le thème fondamental de l'Apocalypse ? Jérusalem, la Ville sainte, la Ville de pierre, va être détruite prochainement, d'une manière imminente. Depuis des siècles avant notre ère, depuis au moins le VIIIe siècle avant notre ère, les prophètes hébreux, Isaïe, Osée, puis Jérémie et Ézéchiel, avaient comparé la relation qui existe entre Dieu l'Unique, et son Peuple chéri, le Peuple hébreu, à la relation physique qui existe entre l'Homme et la Femme. L'Alliance entre Dieu et son Peuple était comparée à un mariage. Lorsque le Peuple hébreu est infidèle aux normes constituantes de cette Alliance, cette infidélité est comparée à une prostitution, et l'Épouse de Dieu est comparée à une prostituée. Jérusalem, la Ville sainte, est appelée une prostituée par les prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiel L'idolâtrie, les cultes païens, sont une prostitution spirituelle. Par exemple si aujourd'hui, pure hypothèse, une Église, au lieu de servir son Seigneur, se prosternait devant les idoles des nations païennes et se mettait à adorer la nation divinisée ou État, — ce serait une prostitution. L'alliance du sabre et du goupillon, comme disaient nos grands-pères, est une prostitution.

Jean de l'Apocalypse connaît cette antique analogie entre Jérusalem et la Femme, épouse de Dieu ; la Femme infidèle et la prostituée. C'est cette analogie qu'il utilise constamment à la suite d'Osée, d'Isaïe, de Jérémie, Ézéchiel Nous sommes précisément dans ces années au cours desquelles certains rabbins tentent d'exclure le rouleau Ézéchiel du canon des Saintes Écritures, à cause précisément du fait qu'il a osé dire que Jérusalem est prostituée.

La Ville de Rome ne pouvait pas être appelée prostituée par Iôhanan le *kôhen,* tout simplement parce que Rome, la Ville païenne, la capitale du paganisme, n'a jamais été l'Épouse du Seigneur. Le terme de prostituée est réservé par les prophètes hébreux à Jérusalem lorsque la Ville sainte est infidèle à l'Alliance.

Jean annonce donc que la Ville sainte, Jérusalem, qu'il appelle la prostituée, va être détruite d'une manière imminente. Il n'y a plus de délai. Et Jean annonce qu'à la place de Jérusalem, la Cité de pierre qui va être détruite, la Nouvelle Jérusalem, cité construite avec des pierres vivantes qui sont des hommes et des femmes, descend d'auprès de Dieu. C'est cette nouvelle Jérusalem qui est la nouvelle Épouse du Seigneur. Elle remplace l'ancienne épouse infidèle, comme dans le rouleau

[98] *La Voix du Nord,* 2 et 12 octobre 1988.

ésotérique d'Esther, le Grand Roi, c'est-à-dire Dieu, remplace son ancienne épouse par une nouvelle épouse, Esther, la Nouvelle.

Non seulement Jean annonce que la vieille ville de Jérusalem va être détruite de fond en comble d'une manière imminente. Mais de plus il dit à la petite communauté de la Nouvelle Alliance qui se trouve à Jérusalem la grande Ville, persécutée à mort par le Haut Sacerdoce et par les Rois collaborateurs de la sinistre dynastie des Hérode, — Jean dit à la petite communauté chrétienne de se sauver au plus vite et sans attendre la catastrophe. Et nous savons en effet par des documents fort anciens que j'ai publiés dans ma traduction de l'Apocalypse (éd. O.E.I.L.), que le petite communauté chrétienne de Jérusalem a quitté la Ville sainte comme un seul homme — il faudrait dire comme une seule femme — peu de temps avant le commencement de la grande guerre des Romains contre les Judéens que Joseph surnommé Flavius nous a racontée dans le détail. Il était témoin oculaire et même acteur dans cette guerre qui a mal fini, qui a fini durant l'été de l'année 70 par la destruction de Jérusalem et du Temple.

La majorité des exégètes pense que la ville, la prostituée dont il est question dans l'Apocalypse, c'est la ville de Rome. La majorité des exégètes pense que l'Apocalypse a été écrite ou composée tout à fait à la fin du Ier siècle, par exemple vers 96 ou 97.

Raisonnons un peu. Supposons que la majorité ait raison, que l'Apocalypse ait été publiée dans les toutes dernières années du Ier siècle, et que la ville, la prostituée, qui va être détruite de fond en comble, c'est Rome. Jean dit donc à la communauté chrétienne de Rome de se sauver au plus tôt, avant le désastre.

Les frères et les sœurs des communautés chrétiennes reçoivent donc, selon l'hypothèse admise par la majorité, l'Apocalypse vers l'année 100. L'Apocalypse annonce la destruction intégrale et imminente de la ville appelée Prostituée. Vers 110, vers 120, vers 130, Rome n'est toujours pas détruite. Vers 140, 150, 160 non plus, et ainsi de suite. Au IIe siècle, Rome n'a pas été détruite de fond en comble et d'un seul coup, comme l'annonce l'Apocalypse. Au IIIe siècle non plus, au IVe siècle non plus, et ainsi de suite.

Si donc l'Apocalypse annonçait autour de l'année 100 la destruction intégrale et imminente de la ville de Rome, — alors l'Apocalypse serait une fausse prophétie, puisque de fait Rome n'a pas été détruite au IIe siècle ni au IIIe, ni plus tard.

Mais, nous dira-t-on, évidemment, l'Apocalypse est une fausse prophétie, puisque la prophétie, cela n'existe pas et cela ne peut pas exister. C'est ce bon monsieur Renan, alors professeur au Collège de France, qui l'a expliqué. Le surnaturel, cela n'existe pas, parce que personne n'en a jamais vu.

Oui, mais les frères et les sœurs des premières communautés chrétiennes des années 100 et suivantes n'étaient pas plus bêtes que nous. Si l'Apocalypse a été composée et publiée autour de l'année 100, et si la grande ville qui va être détruite de fond en comble et d'une manière imminente est Rome, — alors les frères et les sœurs des premières communautés chrétiennes attendent la destruction intégrale de Rome à partir de l'année 100, et d'une manière imminente. Or, en 110, Rome n'est toujours pas détruite de fond en comble. En 120 non plus. Et ainsi de suite. Par conséquent vers 150 les frères et les sœurs des communautés chrétiennes se disent : Ce bon Jean a reçu un coup de soleil sur la tête, dans l'île de Patmos, un peu comme Jonas. Et donc on cesse de recevoir l'Apocalypse comme livre inspiré dans les communautés chrétiennes, puisque dans cette hypothèse l'Apocalypse est évidemment une prophétie fausse, puisque Rome n'a pas été détruite. Et on cesse de recopier l'Apocalypse. Et donc, si cette hypothèse était vraie, si la ville qui va être détruite d'une manière imminente était Rome, et si l'Apocalypse avait été composée autour de l'année 100, nous n'aurions pas de manuscrit de l'Apocalypse. L'Apocalypse de Jean serait oubliée depuis longtemps. Il n'en serait plus question depuis des siècles.

L'argument se fortifie encore par le fait que l'Apocalypse a été attaquée aux IIe et IIIe siècles,

par des adversaires, pour des raisons tout à fait différentes. Mais jamais ils n'ont mis en avant cet argument décisif : l'Apocalypse ne peut pas être un livre inspiré, puisqu'il annonce la destruction intégrale et imminente de Rome, et Rome n'a pas été détruite.

Par contre, Jérusalem a été détruite par les armées de Vespasien et de Titus au cours de l'été de l'année 70. La petite communauté chrétienne de Rome n'a pas quitté la ville de Rome vers l'année 100. Mais la petite communauté chrétienne de Jérusalem a quitté la Ville sainte avant l'année 66, comme l'attestent des documents anciens que j'ai publiés. Rome ne pouvait pas être appelée la Prostituée, parce qu'elle n'a jamais été Épouse du Seigneur. Par contre, Jérusalem était appelée Prostituée, hébreu *zonah,* depuis Osée et Isaïe, VIIIe siècle avant notre ère.

Le livre de l'Apocalypse s'explique fort bien si l'on étudie le contexte historique des années 50-70, avec la sinistre dynastie des Hérode, collaborateurs et massacreurs. Hôrôdôs, en hébreu, s'écrit avec trois *wauw.* Le *wauw* hébreu vaut 6. Par conséquent, en hébreu, Hôrôdôs s'écrit H6R6D6S. C'est le nom aux trois 6.

Pour ma part, je n'ai pas trouvé dans l'Apocalypse de texte qui traite de la fin du monde ou de la fin des temps. Mais peut-être quelque texte m'a-t-il échappé. J'ai trouvé dans l'Apocalypse un enseignement théologique : la nouvelle Jérusalem, construite avec des âmes vivantes, l'épouse du Seigneur et de l'Agneau, remplace la vieille ville de pierre, qui va être détruite durant l'été de l'année 70. Et dans la nouvelle Jérusalem, il n'y aura plus de Temple de pierre, ni de sacrifices d'animaux. Jean dans l'Apocalypse dit la même chose que l'auteur inconnu de l'Épître aux Hébreux. Ils se connaissaient fort bien l'un l'autre. Ce sont deux spécialistes de l'ancien Temple de Jérusalem, connaisseurs de l'antique liturgie du Temple.

Mais pourquoi donc l'Apocalypse de Jean est-elle écrite en langage chiffré ? Pourquoi est-elle si obscure pour nous ? Tout simplement parce qu'elle a été écrite et composée à une époque où la petite communauté chrétienne était persécutée à mort par le Haut Sacerdoce de Jérusalem et par les roitelets régnants de la dynastie des Hérode, aussi bien à Jérusalem que dans les villes de province et de l'étranger. Jean écrit donc aux frères et aux sœurs des communautés chrétiennes d'Asie mineure et de Jérusalem dans une langue chiffrée qu'ils comprennent fort bien, tout comme sous l'Occupation allemande les réseaux de Résistance écrivaient eux aussi en langage chiffré.

La mort [99]

La majorité des philosophes régnants et leurs disciples estiment que la mort est égale au néant ou à l'annihilation de la personne. C'est du moins ce qu'ils enseignent, ce qu'ils proclament, ce qu'ils répètent. Cela leur paraît aller de soi. Cela leur paraît évident.

Or il est évident qu'ils n'en savent rien et qu'ils disent cela au hasard, parce que cela les arrange, parce que cela leur convient. Ils n'ont évidemment aucune raison objective à avancer pour étayer ou soutenir leur thèse.

Mais ils sont la majorité et tout le monde ou presque les écoute.

L'histoire des sciences montre que bien entendu l'argument de la majorité ne vaut rien. Dans l'histoire des sciences, lors des grandes crises, en cosmologie, physique, biologie, médecine, c'est une infime minorité plus ou moins persécutée selon les cas qui avait raison contre la majorité dominante. La majorité, c'est le grand nombre. Comme le dit la sainte Torah, Exode 23, 2 : Tu ne seras pas derrière le grand nombre, derrière la multitude, derrière la majorité, pour faire le mal. En philosophie comme en sciences, l'argument de la majorité ne vaut rien. Un seul peut avoir raison contre tous. Heureusement que la philosophie ne fonctionne pas comme la démocratie, — si toutefois la démocratie fonctionne, ce qui sera à examiner dans une chronique ultérieure.

Il n'est pas du tout évident que la mort soit égale au néant. C'est une pure supposition, un a priori, une pétition de principe, sans l'ombre d'un fondement objectif, scientifique et rationnel. Il faut reprendre la question depuis le début.

Et d'abord, qu'est-ce que la mort ? Du point de vue objectif, scientifique et expérimental où nous nous plaçons, la mort, c'est la cessation de l'information. Un organisme vivant, tout organisme vivant, est un système biologique informé. Le principe informant, que l'on appelle le psychisme, si l'on veut parler grec, ou l'âme, si l'on veut parler latin, ou comme on voudra, le principe informant subsiste pendant un certain nombre d'années, selon les espèces. La matière intégrée dans l'organisme est constamment renouvelée. A la mort, le principe informant disparaît du champ de notre expérience présente. La matière qui était informée ne l'est plus. L'organisme vivant cesse d'être informé et donc il cesse d'être un organisme. Ce qui reste, c'est la matière qui avait été informée et qui ne l'est plus. On l'appelle le cadavre. Il ne faut pas confondre le cadavre avec le corps. Le corps est un système biologique informé. Le cadavre, c'est la matière du corps. Il ne faut donc pas parler du corps du cher défunt, mais de son cadavre. Tout corps est vivant et s'il n'est plus vivant, ce n'est plus un corps.

On peut donc parfaitement soutenir qu'à la mort, c'est le corps qui cesse d'être un corps, dès lors que le principe informant, que l'on appelle l'âme, le psychisme ou autrement, disparaît du champ de notre expérience présente et actuelle. Car tout corps est un corps vivant. Tout corps vivant est un corps informé. S'il n'y a plus de principe informant, il n'y a plus de corps. Il reste le cadavre, c'est-à-dire la matière qui avait été informée et qui ne l'est plus.

On a donc le droit de poser l'équation : le corps, c'est l'âme vivante qui informe une matière multiple pour constituer cet organisme vivant, sensible, visible, tangible.

Lorsque le principe informant disparaît du champ de notre expérience présente, à l'instant de la mort, personne ne peut dire, personne n'a le droit de dire que le principe informant est annihilé. C'est une pure pétition de principe. Mis en forme, le raisonnement présente la structure suivante : Tout ce qui sort du champ de mon expérience présente, actuelle, est annihilé. Il est évident pour tous que ce raisonnement est une pure pétition de principe, totalement arbitraire. C'est le présupposé de la

[99] *La Voix du Nord,* 28, 30 octobre et 1er novembre 1988.

majorité régnante, en philosophie. Et on voit donc par là que la majorité régnante se trompe lourdement depuis le commencement de l'analyse.

Dans des chroniques antérieures nous avons maintes fois rappelé que la grande découverte du XXe siècle, c'est la découverte du fait que l'Univers est en réalité un système historique, génétique, évolutif. Nos grands-pères ne soupçonnaient pas cette merveilleuse découverte. Ils s'imaginaient, à la suite des anciens philosophes grecs, que l'Univers est un système éternel et fixe, sans commencement ni fin, sans évolution, sans devenir. Nous venons de découvrir tout le contraire. Nous allons voir dans notre prochaine chronique comment cette merveilleuse découverte permet de reprendre le problème de la mort, et de le traiter sur de nouvelles bases, comme d'ailleurs elle permet de traiter d'une manière nouvelle tous les problèmes philosophiques, y compris le problème du mal, qui se rattache au problème de la mort.

* *

Dans notre précédente chronique, nous avons annoncé que les grandes découvertes cosmologiques du XXe siècle allaient permettre de traiter d'une manière nouvelle le problème de la mort, comme d'ailleurs tous les problèmes philosophiques.

En effet ces grandes et belles découvertes cosmologiques nous enseignent que l'Univers tout entier est fait de lumière et d'information. La lumière est première dans l'histoire de l'Univers. Ce que nous appelons la matière, c'est de la lumière composée, et donc informée.

Nous avons appris au XXe siècle que toute l'histoire de l'Univers est l'histoire d'une composition progressive de ce que nous avons l'habitude d'appeler la matière, par étapes. Une première étape, c'est la composition de la matière physique, qui aboutit à une centaine d'espèces d'atomes. Une seconde étape, c'est la composition des molécules à partir des atomes puis des grosses molécules à partir des molécules plus petites, enfin des molécules géantes qui portent ou supportent les messages génétiques. Toute cette histoire de l'Univers que nous avons maintes fois racontée ici, aboutit à la formation du cerveau de l'Homme : cent milliards ou deux cents milliards de cellules nerveuses avec des milliers de connexions entre chacune d'entre elles. Le système le plus compliqué que nous connaissions à cette heure dans l'Univers. Avec le cerveau de l'Homme, apparaît dans notre système solaire, la conscience personnelle, la pensée, la réflexion, et donc la métaphysique.

Depuis les origines de l'Univers et si l'on examine la structure, la composition de l'Univers, on est frappé par le fait que tout est intelligent, tout est pensé dans cette structure, dans cette composition. Comme l'écrivait Albert Einstein au début de ce siècle : Ce qui est éternellement incompréhensible dans l'Univers, c'est que l'Univers soit intelligible.

Si l'Univers est intelligible pour notre pensée, c'est qu'il a été pensé, il est pensé, tandis qu'il est créé.

Lorsqu'on aborde le domaine de la biochimie et de la biologie fondamentale, l'évidence est encore plus éclatante. Car enfin il y a environ quatre milliards d'années, dans notre minuscule système solaire, deux alphabets, deux systèmes linguistiques ont été inventés, composés, constitués, avec leur lexique et le système de correspondance qui permet de passer de l'un à l'autre. L'un de ces systèmes linguistiques, constitué de quatre éléments, sert à écrire, depuis environ quatre milliards d'années, tous les messages génétiques de tous les êtres vivants, jusqu'à vous, jusqu'à moi, avec tous les détails. Si vous avez les yeux bleus et si vous avez des aptitudes pour la musique, cela était écrit dans votre message génétique, avec ce système linguistique constitué de quatre éléments qui fonctionnent trois par trois. — L'autre système linguistique, inventé et constitué lui aussi il y a environ quatre milliards d'années, est un système à vingt éléments : les vingt types d'acides aminés avec lesquels sont écrites toutes les protéines de tous les êtres vivants depuis bientôt quatre milliards

d'années jusqu'aujourd'hui.

Après cela, nous assistons au cours de l'histoire naturelle des espèces à l'invention, à la composition de messages génétiques de plus en plus riches en information, et qui commandent à la composition de systèmes biologiques nouveaux, de plus en plus complexes.

Au terme actuel de cette histoire, apparaît l'Homme avec son cerveau capable de pensée. Le cerveau de l'Homme lui aussi est constitué ou composé par les instructions contenues dans un message génétique, — le message génétique qui résulte de la combinaison de deux messages génétiques.

On a beau faire, on a beau tourner et retourner la question, on ne peut échapper à l'évidence éclatante et certaine : tout a été pensé dans l'Univers. L'histoire de l'Univers est comparable à une pensée qui se développe et qui tend vers un achèvement. Tout a été intelligemment conçu dans l'histoire de l'Univers et de la Nature. L'histoire de l'Univers n'est pas une histoire terminée, achevée. Il est donc très peu vraisemblable que cette histoire de l'Univers et de la Nature, qui aujourd'hui trouve son sommet actuel avec l'Homme pensant, se termine par la plongée dans le néant de cet être, l'Homme, qui vient d'apparaître dans l'histoire de l'Univers et de la Nature. Plus on étudie l'histoire de l'Univers et de la Nature, et plus l'hypothèse du néant ou de l'annihilation pour l'Homme qui vient d'apparaître, est invraisemblable. L'histoire de l'Univers et de la Nature est une histoire objectivement orientée et finalisée. Il est très peu vraisemblable que la fin, le but de tout ce travail cosmologique, physique, biologique, ce soit pour l'être pensant qui vient d'apparaître, le néant, le non-être.

Les philosophes régnants le prétendent mais ils n'en savent rien. Ils disent que l'Univers est en trop, qu'il est absurde et que l'Homme est une passion inutile. Ils font des mots, des mots d'enfant triste, mais ils n'ont jamais étudié l'histoire de l'Univers et de la Nature. Ils ont le plus grand mépris pour les sciences expérimentales de l'Univers et de la Nature. Ils n'ont aucune formation scientifique. Ils disent n'importe quoi. N'importe quoi peut se dire. Mais n'importe quoi ne peut pas se penser, si l'on tient compte du donné objectif, à savoir l'Univers et la Nature. Le malheur de la philosophie moderne, depuis plusieurs générations, c'est qu'elle a perdu le sens du Réel objectif, à savoir l'Univers et la Nature.

Dans notre prochaine chronique nous verrons que la question de la mort se complique avec le monothéisme hébreu, judéen, et chrétien, bien loin de se simplifier, comme se l'imaginent les bonnes gens.

* *

A la fin de notre dernière chronique, nous l'avons annoncé : la question de la mort se complique avec l'apparition du monothéisme hébreu, avec le judaïsme et avec le christianisme, bien loin de se simplifier comme on se l'imagine parfois.

Vers le VIIe siècle avant notre ère, un thème apparaît dans l'histoire de la pensée humaine, aussi bien en Inde qu'en Grèce et ailleurs. L'âme est d'essence divine. Elle est divine par nature. Elle préexistait. Elle est tombée dans un corps mauvais dans lequel elle est enlisée, exilée, aliénée. Le salut pour l'âme consiste à se libérer des liens de ce corps mauvais qui est pour elle comme une prison. Si l'âme parvient à se libérer des liens du corps, elle peut retourner à sa condition originelle qui est divine. Si elle ne parvient pas à se libérer des liens du corps, elle est condamnée à passer dans un autre corps, jusqu'à ce qu'elle ait terminé sa purification.

Dans ce système, que l'on retrouve dans l'Inde ancienne, chez Empédocle, chez Platon, chez les platoniciens et les néo-platoniciens, chez les gnostiques, l'âme est immortelle de plein droit, puisqu'elle est divine par essence ou par nature. Elle n'est pas créée, puisqu'elle est une partie ou une

parcelle de la Substance divine. Il suffit de libérer l'âme de son contact avec la matière mauvaise pour lui permettre de retrouver sa condition originelle qui est divine. L'existence présente est une histoire de chute. La condition humaine présente, corporelle, résulte d'une chute, d'une catastrophe. C'est ce que le philosophe allemand Martin Heidegger appelle la *Geworfenheit,* le fait d'être jeté dans le monde.

Bien entendu, l'Homme n'a pas plus été jeté dans le monde, que la pomme n'a été jetée dans le pommier. Mais nos philosophes régnants, littéraires, aiment à se nourrir de mythes archaïques.

Le monothéisme hébreu apparaît à notre connaissance autour du XXe siècle avant notre ère, avec Abram ou Abraham. La vision du monde hébraïque est foncièrement différente de la vision du monde de l'Inde ancienne ou de la Grèce. Selon la tradition hébraïque, l'âme humaine n'est pas divine par nature ou par essence puisqu'elle est créée. L'âme humaine ne préexiste pas à sa venue ou à sa descente dans le corps. Il n'y a pas, dans la pensée hébraïque biblique, de préexistence des âmes. Ce thème apparaîtra au Moyen Age dans la Kabbale, sous l'influence des systèmes néo-platoniciens et gnostiques. — Selon la pensée hébraïque biblique, l'existence corporelle n'est pas un mal mais au contraire un bien. L'Homme est créé corporel. La mort n'est pas du tout considérée comme une catastrophe par la tradition hébraïque, puisque la mort n'est pas identifiée d'une manière arbitraire au néant.

Avec le christianisme, quelque chose de nouveau apparaît. Si on lit attentivement les textes qui nous rapportent l'enseignement du rabbi judéen et galiléen Ieschoua, on découvre que cet enseignement porte essentiellement et principalement pour ne pas dire exclusivement sur les conditions ontologiques qui sont requises pour que Dieu réalise un certain dessein qui est le sien concernant l'Homme. C'est-à-dire que l'Homme est un être foncièrement inachevé, qui est tenu d'effectuer une transformation, une métamorphose, qui est appelée aussi une nouvelle naissance ou une nouvelle création. Tout l'enseignement du Rabbi galiléen et judéen se présente sous la forme : si vous ne réalisez pas telle et telle condition, par exemple la nouvelle naissance, — alors vous ne pouvez pas entrer dans le royaume ou le règne de Dieu, c'est-à-dire la vie de Dieu, qui est la vie tout court.

Il existe donc des conditions ontologiques objectives à la réalisation du dessein de Dieu sur l'Homme. L'Homme ne peut entrer dans la vie de Dieu que s'il réalise certaines conditions, à savoir la création de l'Homme nouveau en lui, création à laquelle il est tenu de coopérer activement et intelligemment.

On voit que le problème est tout différent, dans la perspective chrétienne, de ce qu'il est dans la perspective platonicienne ou néoplatonicienne. Dans la grande tradition platonicienne, il suffit à l'âme d'essence ou de nature divine de se libérer des liens de la matière et des corps pour accéder à la purification et retourner à son origine divine. L'immortalité est de droit. — Dans la perspective chrétienne l'existence corporelle ne résulte pas d'une chute. Mais l'Homme présent, l'Homme actuel est un être foncièrement inachevé, qui est appelé à une transformation, une métamorphose, qui est une nouvelle création, la création de l'Homme nouveau, qui seul peut prendre part à la vie éternelle de Dieu. Il existe des conditions ontologiques à la réalisation du dessein de Dieu. Ce sont ces conditions qui sont enseignées par les quatre Évangiles

En sorte que, dans la perspective chrétienne, la mort empirique, celle que constate le médecin légiste, n'est pas une tragédie, puisque selon le christianisme, comme selon le judaïsme, la mort empirique n'est pas égale au néant. Par contre, il existe selon le christianisme une seconde mort, une mort qui provient de ce que les conditions ontologiques de la réalisation du dessein de Dieu sur l'Homme ne sont pas effectuées. Jean dans l'Apocalypse parle de cette seconde mort, qui est la seule véritable tragédie, du point de vue chrétien. Nous avons traduit et annoté l'Apocalypse, en allant du grec à l'hébreu sous-jacent (éd. O.E.I.L.).

Comme on le voit, la question de la mort, dans la perspective chrétienne, est beaucoup plus compliquée que dans la perspective platonicienne ou spirite.

Ce qui est foncièrement nouveau, dans la perspective chrétienne, c'est l'idée de l'Homme actuel, celui que nos paléontologistes appellent Homo sapiens sapiens, est en réalité un préhominien, ou un paléo anthropien, pour parler comme saint Paul. Nous naissons dans la condition du paléo anthropien. Et nous avons à effectuer une transformation, une métamorphose, une nouvelle naissance, qui est une nouvelle création, pour devenir l'Homme véritable, conforme au dessein créateur éternel de Dieu unique. Comme on le voit, c'est beaucoup plus qu'un problème de morale. C'est un problème de Création. La création de l'Homme véritable n'est pas achevée. Elle est en cours. *Mon Père est à l'œuvre jusqu'à maintenant et moi aussi je suis à l'œuvre,* Jean 5, 17.

L'espace et le temps [100]

Nous avons souvent rappelé ici même dans ces chroniques que la grande découverte des temps modernes, c'est la découverte de l'âge de l'Univers et la découverte de sa taille.

Nos anciens, Augustin mort en 430, saint Thomas d'Aquin, les réformateurs, Bossuet au XVIIe siècle, et beaucoup d'autres à leur suite, jusqu'aujourd'hui, s'imaginaient que l'Univers se réduit à notre minuscule système solaire et qu'il est âgé de quelques milliers d'années.

C'est depuis le XXe siècle que nous savons avec certitude que l'Univers est un gaz de galaxies, un gaz dont chaque galaxie est une molécule, et notre propre Galaxie compte environ cent milliards d'étoiles analogues à notre Soleil.

C'est depuis le XXe siècle aussi que nous savons que l'âge de l'Univers est d'environ dix-huit ou vingt milliards d'années. Les chiffres varient d'un auteur à l'autre. Mais cela importe peu ici pour notre propos.

Il en résulte une vision du monde tout à fait différente de celle de nos anciens et une conception différente de la place de l'Homme dans l'Univers. Chacun se souvient du mot de Pascal qui était effrayé par ces espaces infinis.

Nous savons maintenant qu'en réalité l'espace n'est pas infini. D'ailleurs l'espace n'est pas un être. Ce n'est pas un réceptacle. L'espace n'est pas un panier dans lequel l'Univers serait logé. Lorsque Albert Einstein est arrivé en Amérique, chassé par la persécution nazie, un porteur de bagages lui a demandé : Monsieur le Professeur, en un mot, qu'est-ce que c'est, la Relativité ? Et Einstein a répondu : C'est très simple. Dans le système de Newton, si on enlève l'Univers, il reste l'Espace et le Temps. Dans mon système à moi, si on enlève l'Univers, il ne reste rien.

La découverte du temps, au XIXe et au XXe siècle, nous a permis d'apercevoir quelque chose que nos anciens n'avaient pas bien vu. La Création s'effectue par étapes, progressivement, du simple au complexe, et cette création est en cours. Elle continue. Nous n'en sommes pas encore au jour du Schabbat. La Création est en train de se faire.

Le génie qui a vu cela, c'est Henri Bergson. C'est pourquoi il est très mal vu dans les universités de France. Pensez donc : Il a retrouvé par l'analyse du Réel, le Dieu créateur ! Cela ne se pardonne pas. Il est mal vu des marxistes, des nietzschéens, des heideggériens, des kantiens et même des cartésiens. Et même des thomistes. C'est dire qu'il ne reste pas grand monde.

Si la Création est en cours, en train de se faire, cela change tout. Alors nous sommes nous aussi une étape dans l'histoire de la Création. La plénitude de la Création, la perfection, n'était pas au commencement. Elle sera à la fin, au terme de la Création.

Nos anciens, Augustin, saint Anselme, les réformateurs, Pascal, Bossuet, et jusqu'à François Mauriac et bien d'autres, s'imaginaient que la perfection, la plénitude a été donnée au début de la Création, au commencement. Et puis une catastrophe a cassé ce monde. Nous sommes dans un monde cassé. La nature humaine est radicalement corrompue. C'est, pour reprendre les termes d'Augustin, une *massa damnata.* Il faut une rédemption, un rédempteur pour restaurer — c'est encore le mot d'Augustin — la nature humaine dans son antique perfection.

En somme, dans le système d'Augustin comme dans le système d'Origène d'Alexandrie, on revient au point de départ. Le terme final est identique au commencement.

Dans la vision du monde qui s'impose désormais à nous à cause de l'expérience universelle, la perfection n'était pas au commencement et l'Homme aujourd'hui même n'est pas achevé. Le passage, la transformation de l'animal à l'homme, est en cours et elle se fait mal. Les antiques

[100] *La Voix du Nord,* 2 novembre 1988.

programmations animales dominent apparemment dans l'humanité présente.

Nos anciens s'imaginaient que la fin de notre minuscule système solaire, c'est la fin du monde, puisqu'ils supposaient que l'Univers entier se réduit à notre microscopique système solaire. Nous savons bien que si l'Humanité se détruit elle-même, ce à quoi elle se prépare activement et de diverses manières, ce ne sera pas encore la fin de l'Univers, loin de là. Ce sera un échec, un avortement, dans un système solaire. Notre Galaxie peut en comporter plusieurs milliards et l'Univers est fait de milliards de galaxies.

Une chose est sûre et certaine, c'est qu'une méditation sur l'espace et le temps, en cette fin du XXe siècle, permet de mettre à leur juste place les élections cantonales, les élections parlementaires et même les élections présidentielles.

Et lorsque vous avez des ennuis dans l'existence, ou des conflits avec votre chef de service, pensez à l'histoire de l'Univers et à l'histoire de la Création.

L'être et la norme [101]

Parmi les mensonges subtils qui ont envahi la pensée contemporaine et qui règnent sur elle, observons celui qui concerne la norme et les normes.

Tout naturaliste sait qu'un œuf fécondé qui va devenir en se divisant un embryon, est programmé, c'est-à-dire qu'un message génétique est inscrit dans le noyau de l'œuf fécondé. C'est ce message génétique qui commande au développement de l'œuf, de l'embryon, puis de tout l'organisme vivant.

Tout naturaliste sait que s'il vient à naître un mouton à six pattes ou un veau à deux têtes, c'est une anomalie. Le développement a été anormal. Cela s'explique soit parce que dès le message génétique initial il y a eu une faute dans le texte ; — soit parce qu'au cours du développement de l'œuf ou de l'embryon une intervention physique a fait dérailler le processus du développement.

Quoi qu'il en soit de ces causes physiques qui conduisent à produire des monstres, ce qui est sûr et certain c'est que le naturaliste reconnaît un développement normal et un développement anormal. Un développement anormal, c'est celui qui n'est pas conforme au type, à l'idée spécifique, au message génétique qui constitue l'espèce. Ainsi un mouton à six pattes ou un veau à deux têtes ne sont pas conformes au type, à l'idée directrice, pour parler comme Claude Bernard, du mouton ou du petit de la vache.

Les naturalistes reconnaissent la distinction objective entre le normal et l'anormal, parce qu'ils sont naturalistes, parce qu'ils sont habitués à étudier la nature, les phénomènes naturels, en particulier les faits biologiques.

Les philosophes, depuis plusieurs générations, parce qu'ils ne sont pas habitués à étudier la nature et les faits naturels, enseignent qu'il n'y a pas de réalité naturelle objective ; qu'il n'y a pas de nature humaine ; qu'il n'y a pas de normes objectives. Il n'existe pas une sexualité normale et une sexualité anormale. Tout est égal. Il n'existe pas de critère objectif du normal et de l'anormal. En réalité il n'y a pas de norme. Tout est permis. Nous sommes par-delà le bien et le mal.

Nous retrouvons le problème que nous avons abordé dans notre chronique concernant les valeurs. Ces valeurs, dans la bouche de nos hommes politiques, flottent dans l'air comme des fantômes, parce qu'elles n'ont pas de fondement objectif. Ou du moins nos hommes politiques ne semblent pas en mesure de montrer quel est le fondement objectif des valeurs.

Il en va de même pour le problème de la norme ou des normes. Si vous interrogez un adolescent et si vous lui demandez : Qu'est-ce que c'est que la morale ? Il vous répondra : C'est un système d'interdits qui viennent on ne sait d'où et qui ont pour fonction principale d'ennuyer les gens. Ne fais pas ceci ! Ne touche pas à cela !

Nos hommes politiques parlent parfois de la morale, à gauche comme à droite et au centre. Cela ne leur arrive pas trop souvent, mais cependant on les entend prononcer ce terme de morale.

La même question se pose. Qu'est-ce que c'est ? Et sur quoi est-ce que cela repose ? Quel est le fondement de la morale ?

Lorsque nos hommes politiques parlent de la morale, il s'agit d'un système qui est en l'air, exactement comme le système des valeurs, et pour les mêmes raisons.

Le mot français *morale* provient du latin *mos, moris,* l'usage, la coutume, le genre de vie, les mœurs. Le mot français *éthique* provient du grec *ethos,* la coutume, l'usage, l'habitude.

Ces deux termes, la morale et l'éthique, désignent donc quelque chose qui concerne les mœurs.

Sous l'influence de plusieurs philosophes, dont au XVIIIe siècle le philosophe prussien

[101] *La Voix du Nord,* 13 et 17 novembre 1988.

Emmanuel Kant, la morale a été considérée comme un système d'interdits et d'impératifs qui n'a pas, qui ne peut pas avoir, qui ne doit pas avoir de fondement objectif expérimental.

Comme, d'autre part, nombre de philosophes contemporains expliquent qu'il n'y a pas de nature humaine, que d'ailleurs l'Univers est en trop, que le temps n'existe pas avant l'homme, qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient par éducation et culture, que l'homme est une passion inutile, et que d'ailleurs il est mort, — vous comprenez pourquoi, lorsque vous interrogez un adolescent sur la morale, il vous répond : C'est un système d'interdits qui a pour but de nous ennuyer.

Les termes de morale et d'éthique sont mal venus, parce qu'en réalité il s'agit de bien autre chose que de mœurs et de coutumes.

Il s'agit d'un problème d'être. N'importe quelle paysanne analphabète savait que si on élève un nourrisson, n'importe quoi n'est pas égal. Il existe pour le nourrisson du bon lait et du mauvais lait ; il existe une bonne nourriture et une mauvaise nourriture ; toute paysanne au temps jadis savait qu'il faut parler avec le bébé, qu'il faut lui sourire, si on veut qu'il sourie à son tour. Les travaux en psychopathologie ont montré en effet que l'enfant à qui n'a pas souri sa mère, l'enfant à qui personne ne parle, est un enfant malade.

Cela signifie qu'il existe des normes objectives pour le développement de l'enfant, pour son développement biologique, psychologique, affectif, intellectuel, spirituel. N'importe quoi n'est pas égal et n'importe quoi ne donne pas le même résultat.

Si vous buvez un litre d'alcool par jour, — alors vous ne pouvez pas être champion du monde du 10 000 mètres aux Jeux Olympiques. — Si vous fumez trois paquets de cigarettes par jour en avalant la fumée, — alors vous ne pouvez pas être champion du monde au saut en hauteur. Si vous mangez tous les jours une douzaine de gâteaux à la crème à la pâtisserie, — ne vous étonnez pas si un jour vous avez le foie fatigué. — Et ainsi de suite. Car quoi qu'en aient dit les philosophes les plus célèbres des temps modernes, il existe une réalité objective qui a ses lois ; il existe une nature humaine, une anatomie humaine, une physiologique humaine, et n'importe quoi n'est pas égal.

Lorsqu'on a compris qu'il existe des normes objectives du développement des êtres, des normes qui ne sont pas quelconques, et qui ne dépendent pas de nous, on a compris aussi qu'il vaut mieux renoncer aux termes de morale et d'éthique, qui sont compris de travers, et adopter le terme de normative, qui est plus exact.

Vous pouvez faire tout ce que vous voulez, mais le résultat sera fonction de ce que vous aurez fait de vous-même.

Mais il faut être juste. Certains de nos hommes politiques, contraints par la vérité elle-même, comme disaient les anciens scolastiques, sont en train de redécouvrir le fondement objectif de l'éthique, qu'il vaudrait mieux appeler Normative. Ces hommes politiques qui sont en train de redécouvrir le fondement ontologique de la normative, ce sont nos ministres chargés de l'automobile, des routes, de la circulation, c'est-à-dire à peu près ce qu'il y a de plus important aux yeux des Français. Nos ministres ont découvert, que si l'on veut que chaque fin de semaine ne soit pas un massacre sur les routes, — alors il faut prendre des mesures. Par exemple, il faut interdire l'alcool.

Comme on le voit, ce n'est pas arbitraire ; — cela ne tombe pas du Mont Sinaï ni du Vatican ; — ce n'est pas un impératif catégorique, un diktat de la Raison pure, comme dit le philosophe prussien. Mais non, c'est un fait d'expérience : Si vous ne voulez pas que les gens s'entre-tuent tous les samedis et dimanches, — alors il faut interdire l'alcool. C'est un fait d'expérience. Et donc la réalité objective implique certaines normes qui ne sont pas quelconques.

Notre ministre de l'automobile et de la circulation va pouvoir expliquer cette belle découverte à son collègue ministre de la Santé, à propos de telle maladie qui se répand plus vite que la peste au

Moyen Age. Les cellules de l'anus sont ainsi faites qu'elles ne produisent pas d'anticorps pour lutter contre les infections bactériennes ou virales. C'est ce qui permet l'action du suppositoire. Il est bien connu, depuis l'apparition de l'Australopithèque, qu'il existe une certaine relation entre la cause et l'effet. Si vous ne voulez pas tel effet, — alors il faut vous en prendre à la cause. Si vous ne voulez pas que les gens s'entre-tuent toutes les fins de semaine sur les routes, — alors il faut vous en prendre à l'alcool. Si vous ne voulez pas que le SIDA se répande, il faut vous en prendre à sa cause, parce que dans l'expérience, telle cause produit tel effet.

Ce qui nous donne l'occasion d'observer une fois de plus que la célèbre formule du philosophe allemand Nietzsche : Par-delà le bien et le mal, — n'a strictement aucun sens. Surtout si on la considère du point de vue des cinquante millions de cadavres accumulés par son disciple Adolf Hitler.

Vous pouvez faire n'importe quoi. La question est de savoir si vous souhaitez que l'Humanité vive, ou bien qu'elle meure ou qu'elle disparaisse.

Le problème de la Norme est donc bien le problème de l'être et du néant, de la vie ou de la mort. Et le mensonge consiste à faire croire aux gens qu'il n'existe pas de normes objectives, inscrites dans la réalité elle-même, inscrites dans l'être, et qui ne dépendent pas de notre arbitraire, ni de nos caprices. Il ne dépend pas de nous d'annuler la relation qui existe entre la cause et l'effet, la cause et ses conséquences.

De la discussion [102]

Pour que la discussion soit possible, à deux, à trois ou davantage, plusieurs conditions sont requises.

Premièrement il faut que les participants à la discussion admettent et reçoivent la réalité des faits objectifs et certains, c'est-à-dire l'Univers, la Nature, l'histoire. Si quelqu'un met en doute la réalité de l'Univers, de la Nature, du monde de l'expérience, alors la discussion n'est plus possible. Le critère ultime de la vérité, c'est l'expérience objective. Si quelqu'un ne tient pas compte, ne veut pas tenir compte de l'expérience objective, alors la discussion n'est plus possible.

Bien entendu, on peut en sciences ou en histoire discuter de la réalité des faits. Par exemple on a longuement discuté de l'existence des atomes ; on discute de l'expansion de l'Univers ; on a discuté de l'existence des microbes, avant la découverte des microscopes suffisamment puissants. Mais lorsque le fait est établi d'une manière certaine, la discussion n'est possible que si tout le monde se soumet à la réalité objective des faits. Lorsque, en 1628, Harvey publie son ouvrage dans lequel il expose sa découverte de la circulation du sang, à partir de l'observation directe de l'animal, et non sur les livres des autres, sa découverte est accueillie par un ricanement général. Descartes écrit au Père Mersenne le 9 février 1639 : Je veux bien qu'on pense que, si ce que j'ai écrit de cela... se trouve faux, tout le reste de ma philosophie ne vaut rien. — Descartes ne pouvait pas admettre la découverte de Harvey, parce que celui-ci a établi que le cœur a une activité propre ; il se contracte et il chasse le sang dans les artères. Descartes n'admettait pas que le corps, l'organisme, ait une activité propre, puisqu'il avait supposé que le corps n'est qu'une machine. — Lorsqu'en 1865 le moine augustin Johann Mendel publie son mémoire fondamental consacré à ses découvertes concernant les lois de l'hérédité, son ouvrage passe totalement inaperçu auprès des sommités de la biologie de l'époque. Et ainsi de suite. Depuis trois ou quatre siècles, toutes les grandes découvertes qui ont révolutionné la vision du monde dominante, celle qui s'imposait à tous, celle qui était enseignée par tous, en cosmologie, astronomie, physique, biologie, médecine — chaque grande découverte a suscité une réaction violente de la part de ceux qui sont assis sur les chaires, non pas de Moïse, mais des Universités, réaction d'autant plus violente qu'elle bouleversait davantage la vision du monde dominante et donc majoritaire. L'histoire des sciences le montre : c'est un tout petit nombre qui avait raison contre la majorité dominante. Il est extrêmement difficile à un professeur qui a enseigné toute sa vie que la Terre est au centre de l'Univers, et que le Soleil tourne autour, de reconnaître à la fin de sa vie qu'il s'est trompé. Il en va de même en biologie et en médecine. Très rares dans l'histoire des sciences sont les savants qui ont reconnu à la fin de leur vie qu'ils s'étaient trompés tout au long de leur existence de professeur, ou de chercheur.

Il existe donc une difficulté à recevoir la réalité des faits, à cause de l'enseignement antérieur, à cause de la vision du monde dominante à un moment donné. Lorsqu'à partir du milieu du XIXe siècle on a commencé à découvrir que tout s'use dans la Nature d'une manière irréversible et que tout se dégrade d'une manière irréparable, cette grande découverte a suscité de la part de savants, physiciens et biologistes, qui tenaient pour la conception du monde antérieur, une résistance violente dont on trouve encore les traces aujourd'hui. La conception du monde antérieure, c'était celle des Grecs, celle d'Aristote : un Cosmos sans genèse, sans évolution et sans vieillissement. Le Second Principe de la Thermodynamique, le Principe de Carnot-Clausius mettait en cause cette antique vision du monde. Il a été sauvagement combattu, au nom d'une vision du monde antérieure. Des philosophes comme Engels, l'ami de Marx, et Nietzsche, combattent cette découverte expérimentale

[102] *La Voix du Nord,* 14, 25 et 29 décembre 1988.

au nom de leur philosophie préférée, celle des cycles cosmiques et celle de Éternel retour.

En politique, c'est encore pire. Lorsqu'un pays pratique des horreurs, des massacres, des tortures, des génocides, il est très difficile de le savoir et de le faire savoir. Le pouvoir en place a intérêt à dissimuler les faits, la réalité des faits. Celui qui parle trop, celui qui écrit, est en danger de mort. Il existe donc des intérêts, économiques, financiers, politiques, qui s'opposent à ce que la vérité soit faite sur telle ou telle réalité historique.

La première condition qui est requise, pour qu'une discussion soit possible, à deux, trois ou davantage, c'est donc que tout le monde se rende à la réalité des faits dûment attestés, soit en sciences, soit en histoire ou en politique. Et cela ne va pas sans mal. Car il existe des intérêts, soit théoriques ou spéculatifs, soit financiers et politiques, qui s'opposent à la manifestation des faits et de leur réalité.

L'autre condition qui est requise, c'est l'analyse logique. Personne ne sait à cette heure ce qu'est la raison. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas un organe comme le foie ou la rate. Mais par contre nous avons une idée de ce qu'est l'analyse logique, l'analyse rationnelle, et de ce qu'est l'irrationnel. Je ne peux pas dire simultanément une chose et son contraire. Je ne peux pas dire simultanément qu'il fait beau et qu'il pleut ; qu'il fait jour et qu'il fait nuit ; que ceci est une pomme et que ce même objet est une cerise ; et ainsi de suite. Je ne peux pas dire que je suis en train de prendre le thé à Saigon si je suis en train de boire une bière au bistro à Lille, place de Gaulle. Finalement, là encore, c'est la réalité objective qui impose ses contraintes. Je peux dire n'importe quoi, mais n'importe quoi n'est pas possible. Ce qui implique contradiction n'est pas possible, c'est la réalité objective qui nous le dit. Le fou qui se prend pour Napoléon ou pour Jeanne d'Arc a perdu le sens de la réalité objective. Il vit dans son rêve. Il ne peut plus en sortir.

Pour qu'une discussion soit possible, il faut qu'elle soit conduite selon les normes de l'analyse logique. Cela ne va pas sans mal parce qu'il existe des gens qui n'ont pas le sens de l'analyse logique et qui sont incapables de raisonner d'une manière correcte. Ils lancent en l'air des affirmations éventuellement contradictoires qui retombent par terre. Mais ils ne sont pas capables de conduire un raisonnement, de même que d'autres n'ont pas l'oreille musicale. Il y a des gens qui raisonnent faux comme d'autres chantent faux.

Les choses se compliquent par le fait qu'en réalité nous ne pouvons pas savoir à l'avance ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas. Nous nous faisons illusion à ce sujet. Pendant des siècles on a pensé que la Terre, ronde comme une boule, et les antipodes étaient une absurdité, puisque cela suppose qu'il y a des gens, de l'autre côté de la Terre, qui ont la tête en bas. L'idée que la Terre tourne sur elle-même a paru absurde pendant longtemps à de fort bons esprits qui rétorquaient : Si cela était vrai, la soupe dans nos gamelles giclerait et volerait en l'air. Lorsqu'on a découvert que la lumière est constituée de corpuscules, l'un des plus illustres physiciens du XVIIIe siècle écrivait à une Princesse : Majesté, si cette théorie absurde était vraie, nous aurions tous les yeux crevés.

Si au siècle dernier vous aviez dit : Je vois en ce moment ce qui se passait il y a un milliard, deux milliards, trois milliards d'années, et plus, — vous étiez immédiatement enfermé à l'asile des fous de votre ville. Or nous savons aujourd'hui qu'il suffit de regarder dans un grand télescope une galaxie située à une distance d'un milliard d'années de lumière, ou de deux, trois, quatre, cinq, six, milliards d'années-lumière, pour voir de nos yeux ces galaxies telles qu'elles étaient il y a un, deux, trois... milliards d'années, ou plus. Ce qui paraissait absurde ne l'était pas en réalité. Là encore c'est la réalité objective qui commande et qui nous permet de distinguer le rationnel et l'irrationnel. Nous ne savons pas a priori ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas. Nous le savons après, à partir de l'expérience. Si un membre de l'Union rationaliste avait dit, il y a quinze milliards d'années, alors que l'Univers était tout jeune, que les galaxies commençaient à peine à se former, que la matière physique n'était pas encore composée : Dans cet Univers, il y aura des systèmes solaires, et dans l'un

de ces systèmes solaires, il y aura un petit bonhomme qui va jouer de l'orgue et du clavecin, et composer des cantates, — ses camarades de l'Union rationaliste, que l'on suppose par hypothèse, lui auraient répondu : C'est impossible. Dans l'Univers il n'y a que de la matière. Il n'y a pas d'être vivant. Il n'y a pas d'être pensant. L'avenir de l'Univers est identique à son passé. Puisque dans le passé il n'y a jamais eu d'être vivant et pensant, dans l'avenir il n'y en aura pas non plus. Ce que tu racontes, c'est du spiritisme, c'est irrationnel. Tu es exclu de l'Union rationaliste.

On observe que dans ce raisonnement, l'erreur était la majeure : Dans l'Univers, le passé est identique à l'avenir. — En réalité, l'Univers est un système dans lequel l'avenir est toujours plus riche que le passé. Le passé de l'Univers et son avenir ne sont pas symétriques par rapport au présent. Il y a plus dans l'avenir que dans le passé. Par conséquent l'avenir n'est pas prévisible à partir du passé de l'Univers.

Lorsqu'à partir des années 1927 et suivantes des faits expérimentaux ont établi que l'Univers était en expansion, que les galaxies se fuient les unes les autres comme une nuée de moineaux qui viennent d'entendre un coup de feu, ou comme un essaim d'abeilles qui se disperse, cette découverte expérimentale a suscité des réactions violentes, une résistance farouche, pour la même raison : elle mettait en question, elle mettait par terre toute une conception du monde, celle des anciens Grecs : l'Univers fixe et sans histoire, sans commencement, sans genèse, sans évolution et sans usure, sans vieillissement.

Pour qu'une discussion soit possible, il faut donc que tous les participants soient prêts, quoi qu'il leur en coûte, à recevoir, à admettre, la réalité objective quelle qu'elle soit. Comme le disait souvent ce bon Monsieur Ernest Renan, alors professeur au Collège de France : Après tout, peut-être que la vérité est triste ! Il faut qu'ils soient tous respectueux des exigences de l'analyse logique. Et les exigences de l'analyse logique sont en fait les exigences du Réel lui-même. Ce qui est rationnel, finalement, c'est ce qui est. Toute l'histoire des sciences montre que nous ne pouvons pas deviner ou prévoir à l'avance ce qu'il est. L'expérience, la réalité, est toujours surprenante. Le Réel n'est pas comme nous l'aurions imaginé, comme nous l'avions prévu. Et c'est la raison pour laquelle l'expérience scientifique la plus riche, à longue échéance, c'est celle qui dérange le plus, celle qui met par terre toutes nos conceptions antérieures, toute notre vision du monde. C'est celle qui surprend le plus. C'est l'intrus.

On voit déjà qu'une discussion bien conduite, en tout domaine, scientifique, historique, politique, philosophique, implique une ascèse redoutable. Car si la discussion est bien conduite, et si tout le monde respecte le Réel, et si tout le monde sait raisonner correctement, — alors quelqu'un va changer d'avis. Quelqu'un va devoir reconnaître qu'il s'est trompé.

Nous le notions dans une chronique antérieure. Nous ne pouvons pas poser en principe que Madame notre arrière-grand-mère avait forcément raison. Et donc nous ne pouvons pas poser en principe que la vérité consiste à retrouver nos sources, notre passé ou nos racines comme on dit aujourd'hui. Si ma grand-mère était bouddhiste, marxiste ou animiste, cela ne prouve rien du point de vue philosophique, car la question n'est pas de savoir si mon aïeul était druide et cueillait du gui dans la forêt, s'il était Celte, Aryen, Germain ou autre chose. La question est de savoir ce qui est vrai, c'est-à-dire plus simplement : Ce qui est. Et ce n'est pas en recherchant quelle était la pensée de mes ancêtres bretons, celtes, corses ou autres que je vais trouver ce qui est vrai. La seule méthode est la méthode scientifique qui est la méthode expérimentale. Et ce qui est beau dans la méthode scientifique, c'est que la question de savoir si tel savant est japonais, indien, américain, soviétique, africain ou chinois, n'a aucune espèce d'importance ni d'intérêt pour personne. La seule question est de savoir s'il fait des découvertes en astrophysique, physique, chimie, biochimie ou biologie. La Cité scientifique est universelle. Elle ne connaît qu'un seul critère : la réalité objective, à savoir ce qui est.

On voit donc que pour qu'une discussion soit possible, en sciences, en philosophie, en politique, il faut savoir s'arracher à ce que pensaient nos ancêtres les Gaulois, ou les Celtes, ou les Grecs, etc. Il faut savoir s'arracher à ce que nous pensions nous-mêmes. Il faut être libre, par rapport à tout intérêt autre que celui de la vérité.

C'est la raison pour laquelle une belle discussion réussie est une chose si rare. Car rien n'est plus douloureux que de s'arracher à ce que nous tenions pour vrai. La recherche de la vérité en tout domaine est une aventure héroïque. Supposons une discussion entre un athée et un monothéiste. Une discussion honnête suppose de part et d'autre un risque. Car évidemment l'un des deux a tort. Quelqu'un se trompe. Et donc une discussion bien menée, sur une base expérimentale, et conduite selon les normes de l'analyse logique, va aboutir à reconnaître que l'un des deux se trompe. Dans ce cas, pour que la discussion soit possible, il faut et il suffit que l'un et l'autre des participants admettent la réalité de l'Univers physique, de la Nature et de son histoire, et les exigences de l'analyse logique. — Supposons une discussion entre un rabbin et un évêque. Pour que la discussion soit possible, il faut et il suffit que l'un et l'autre admettent au départ l'existence objective de l'Univers et de la Nature, comme dans la discussion précédente, et le fait de la Révélation accordée à Abraham, Isaac, Jacob, les prophètes hébreux, Moïse, etc. Avec, bien entendu, et comme toujours, les normes de l'analyse logique. — Supposons une discussion entre un curé catholique et un pasteur protestant. Dans ce cas, ce qui est commun aux deux participants, c'est l'Univers, la Nature, l'histoire humaine, la Révélation accordée depuis Abraham, les livres de la Nouvelle Alliance, et les six premiers conciles œcuméniques. On se demande dans ces conditions comment l'accord n'est pas encore fait entre les curés catholiques et les pasteurs protestants.

Nous avons relevé dans une chronique antérieure qu'en politique la discussion n'est possible que si l'on admet un système de référence commun, ce que nos hommes politiques de droite, de gauche et du centre appellent les valeurs. Nous avons vu dans cette chronique antérieure que cette question des valeurs est extrêmement floue et confuse, car nos hommes politiques n'ont pas traité la question du fondement des valeurs. En sorte que leurs valeurs qu'ils ont constamment à la bouche flottent comme des fantômes. En réalité lorsqu'on examine philosophiquement et donc critiquement l'ensemble des hommes politiques français, aujourd'hui, depuis la droite jusqu'à la gauche, on découvre, ce qui surprend, qu'en réalité la plupart d'entre eux ont le même système de référence. La Norme suprême, pour la plupart d'entre eux, c'est l'intérêt national. La nation est donc la norme suprême, la valeur principale, le critère ultime. Et il y a donc désaccord profond, abyssal, insurmontable, avec les quelques humanistes qui pensent que la nation n'est pas la norme suprême, ultime, décisive. Au-dessus de la nation érigée en absolu, il y a ceux — très rares il est vrai — qui mettent l'Homme, l'Homme vivant, et l'enfant d'Homme massacré avec les armes vendues par les pays riches.

Dans ce cas, il n'y a plus de discussion possible du tout, puisqu'au départ nous n'avons pas le même système de référence, pour parler comme les mathématiciens. Et donc, pour qu'une discussion politique soit possible, entre les différents partis, il faudrait d'abord entreprendre une discussion qui porte sur les principes, sur les systèmes de référence, sur les valeurs et leur fondement. C'est là que se situent les différences, les oppositions profondes. Autrement dit une discussion politique approfondie doit tout d'abord être une discussion philosophique, puisqu'il faut creuser jusqu'aux principes avoués ou inavoués.

Alors là, tout s'en mêle. L'héritage de la pensée, du clan, de la tribu, de la nation, de la race ; les préjugés et présupposés philosophiques ; les intérêts financiers et politiques ; les dispositions affectives ; les dispositions psychologiques conscientes ou inconscientes, etc. C'est dire que rien n'est plus difficile qu'une discussion politique. Finalement les discussions les plus aisées sont les discussions en mathématiques, puisque là les intérêts financiers et affectifs sont réduits au minimum.

Les discussions les plus difficiles sont les discussions politiques, puisque là tout s'en mêle, la famille, la patrie, l'argent, les passions, les haines héréditaires recuites, etc. Les discussions théologiques sont difficiles aussi, parce que si un évêque discute avec un rabbin, ou un évêque avec un pasteur protestant, si l'un des deux reconnaît qu'il s'est trompé jusqu'à ce jour, il perd sa situation. Et s'il est marié, que va dire sa femme ?

C'est la raison d'ailleurs pour laquelle personne ne veut discuter avec personne sur le fond des choses. Parce que cela comporte trop de risques.

1989

Le Linceul de Turin et la datation au carbone 14 [103]

Tous les lecteurs de *La Voix du Nord* ont entendu parler du Linceul de Turin que certains appellent le Suaire de Turin. Le mot *suaire* n'est certainement pas bon, puisqu'il provient du latin *sudarium,* le grand mouchoir avec lequel on éponge la sueur de son front.

Il s'agit d'une toile de lin fin, d'environ 4,36 m de long, et d'1,10 m de large. Les fils du lin ont un diamètre de 0,2 mm. Ils sont constitués de dix à quinze fibres torsadées. Le tissage en chevron représente plusieurs mois de travail sur un métier manuel ancien. On trouve des traces de coton, des fibres de coton tissées dans la pièce de lin. Cela s'explique par le fait que le métier à tisser avait servi auparavant à tisser du coton. Mais, par contre, on ne trouve pas trace de laine.

Le lin écru est brun. Il doit donc être blanchi, ce qui le rend plus fragile. Les métiers à tisser antérieurs au VIIIe siècle de notre ère ne permettaient pas de tisser du lin qui avait été déjà blanchi. Il fallait donc blanchir la pièce de tissu après que celle-ci ait été tissée, ce qui laisse évidemment une tache brune là où le fil de la trame recouvre le fil de la chaîne. La zone de contact qui a été protégée contre le blanchissage conserve la couleur du lin écru, c'est-à-dire la couleur brune. La toile de lin que l'on appelle Linceul ou Suaire de Turin est dans ce cas. C'est donc une toile antérieure au VIIIe siècle de notre ère.

En 1973, Max Frei, directeur du Laboratoire scientifique de la police de Zurich, a prélevé des pollens de plantes sur le Suaire ou Linceul de Turin. Ces grains de pollens sont visibles au microscope électronique, avec un grossissement de 8 000 à 20 000. Max Frei a identifié quarante-neuf espèces de pollens. Plusieurs plantes ne se rencontrent que sur les bords de la Mer Morte. Par ces pollens, nous avons la preuve que le Linceul est passé par la Palestine et par la Turquie orientale.

Si l'on regarde le Linceul à l'œil nu, on aperçoit, en prenant un recul d'au moins deux mètres une figure, la figure d'un homme nu vu de face et de dos. C'est-à-dire que la toile de lin a recouvert un homme.

L'homme a été couché sur cette toile de lin, et puis on a rabattu pardessus sa tête, la moitié de la toile de lin, en sorte qu'on le voit de face et de dos.

Chacun sait que la photographie a été découverte au XIXe siècle. Chacun sait depuis ce temps-là que sur la plaque photographique on obtient tout d'abord un négatif, c'est-à-dire que ce qui est bien éclairé dans l'objet photographié, se retrouve obscur sur la première plaque photographique. Ce qui est sombre dans l'objet photographié, se retrouve clair sur la plaque photographique. Il s'agit donc d'une inversion des valeurs. Pour plus de détails ou de précisions et pour obtenir des explications, demandez à votre photographe préféré.

Or, sur la toile de lin appelée Linceul ou Suaire de Turin, ce qui était foncé, sombre, dans l'homme mort enveloppé, se trouve clair, presque blanc. Ce qui était clair au contraire dans cet homme, se retrouve sombre sur la toile de lin.

C'est-à-dire que l'image que l'on aperçoit sur la toile de lin, l'image d'un homme mort, crucifié, nu, est en réalité un négatif, ce que nous appelons un négatif depuis l'invention de la photographie.

Le 28 mai 1898, un avocat de Turin qui s'appelait Segundo Pia, a reçu l'autorisation de photographier la toile de lin exposée et présentée au public ce jour-là. Avec son gros appareil, il a donc pris une photographie. La pose a duré vingt minutes. Lorsqu'il a développé, comme on dit, sa plaque photographique, il a découvert que sa plaque, qui était un négatif photographique, par

[103] *La Voix du Nord,* 3 et 4 janvier 1989.

rapport à l'objet photographié, à savoir le Linceul de Turin, lui donnait le visage d'un homme en positif, c'est-à-dire tel qu'il était dans la réalité. Le négatif d'un négatif, cela donne un positif.

Peut-être que *La Voix du Nord* voudra bien mettre côte à côte le négatif du Linceul, et le positif.

A partir de maintenant, il convient que nos lecteurs rationalistes, — et j'espère bien que tous mes lecteurs sont rationalistes — fassent un effort d'analyse logique objective. Il s'agit d'un paradoxe logique. La photographie a été inventée au XIXe siècle. Personne ne pouvait concevoir auparavant ce que signifie un négatif photographique. Or l'image de l'homme nu qui se trouve sur le Linceul de Turin est un négatif.

Cette image est causée physiquement par le fait que les minuscules fibrilles qui s'échappent de chaque fibre de lin sont roussies à leur extrémité. Les fibres des fils de lin ne sont pas elles-mêmes colorées. Ce sont les extrémités des fibrilles qui sont colorées parce qu'elles ont été roussies. La coloration est une oxydation de la cellulose, le matériau végétal qui reste de la fibre de lin après rouissage, plus exactement une oxydation acide déshydratante de la cellulose.

Le livre le plus savant que je connaisse sur tous ces problèmes physiques, chimiques et biologiques, c'est celui de John H. Heller, *Enquête sur le Suaire de Turin* (traduction française, éditions Sand).

En 1976, deux physiciens américains ont introduit le négatif du Linceul dans un analyseur d'images appelé VP 8. — Pour plus de détails, de précisions et pour avoir des explications, s'adresser à votre astrophysicien préféré. — Cet appareil a été conçu pour traiter les signaux optiques reçus par les sondes spatiales. Il permet de restituer le relief des planètes photographiées en fonction des variations de luminosité.

Les deux physiciens américains ont introduit le négatif du Linceul de Turin dans cet analyseur d'images VP 8, et sur l'écran du VP 8 ils ont vu apparaître l'image en relief d'un homme flagellé et crucifié.

Nous rappelons que cet appareil, le VP 8, est une invention récente et que personne ne pouvait, auparavant, soupçonner cette mise en relief des informations inscrites sur le Linceul de Turin.

Nous en avons dit assez pour aujourd'hui, pour que nos lecteurs rationalistes — et j'espère qu'ils le sont tous — de La Voix du Nord aient de quoi s'occuper à résoudre ce paradoxe logique que constitue le Linceul de Turin.

Le livre le plus savant que nous connaissions en ce qui concerne les données physiques, chimiques et biologiques, c'est le livre cité de Heller. — Le livre le plus savant que je connaisse en ce qui concerne l'histoire du Linceul de Turin, c'est le livre du Père A.M. Dubarle, *Histoire ancienne du Linceul de Turin* (éd. O.E.I.L.).

Vient de paraître un petit livre écrit par deux chercheurs, Clercq et Tassot, intitulé : *Le Linceul de Turin face au Carbone 14* (éd. O.E.I.L.). Ils traitent en scientifiques qu'ils sont le problème posé par les résultats communiqués par les trois laboratoires de Zurich, d'Oxford et de Tuscon en Arizona. Ils examinent tout d'abord ce que c'est que la datation par le Carbone 14. Ils examinent les hypothèses qui sont postulées par cette datation au C 14 : la constance de la production de C 14 dans l'atmosphère, la constance du rythme de désintégration du C 14, l'absence de contamination de l'échantillon, l'absence de migrations du C 14, etc.

Or le rouissage du lin a été un lavage intense. Nous ignorons si l'eau utilisée était pauvre ou riche en C 14. Heller a établi que toute la surface de la toile de lin est recouverte de calcium, de strontium et de fer. — Demandez à votre épicier s'il a du strontium...

En 1532, la toile de lin enfermée dans un coffre a subi un incendie. Le métal a été chauffé à blanc. On a éteint l'incendie en arrosant le coffre et la toile de lin. Les pauvres dames clarisses de Chambéry l'ont raccommodé en 1534. Auparavant l'empereur Baudoin II avait prélevé des bouts

d'étoffe aux extrémités du Linceul et par la suite il a fait remplacer les morceaux manquants par des bouts de tissu de son époque. L'empereur Baudoin II a donné quelques morceaux du Linceul à saint Louis en 1241.

Le microbiologiste américain John H. Heller, l'auteur du livre cité, a pu examiner au microscope électronique quelques fibres de lin prélevées sur le Linceul. Il y a trouvé des poils d'animaux, des fibres de laine, de soie, de coton, des poils d'animaux, des particules d'insectes, des pollens, des cendres de mouches mortes, du polyester vert et d'autres fibres synthétiques !

En somme, cette toile de lin qui a traîné de Jérusalem à Édesse, — depuis Édesse jusqu'à Constantinople où elle est arrivée en 944, — de Constantinople où elle est exposée jusqu'en 1204, jusqu'à Turin, — est peut-être bien la toile la plus sale du monde. Des milliers de gens ont pleuré dessus. Cela fait beaucoup de carbone frais ajouté à travers les siècles.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que les trois laboratoires n'aient pas trouvé que cette toile était du XXe siècle, puisqu'on y trouve des fils de nylon rose et élastique, Heller, *op. cit.* p. 177. C'est sans doute qu'on ne leur a pas donné les bons morceaux du Linceul, ceux où se trouvent des saletés diverses.

J'oubliais d'indiquer à nos lecteurs rationalistes — ils le sont tous — pour qu'ils puissent faire l'analyse logique correcte du donné constitué par le Linceul de Turin, que l'image produite ou causée sur la toile de lin est une projection orthogonale. Si vous posez une toile quelconque sur un mort sanglant, et si vous enlevez la toile, vous obtenez bien des taches, mais non pas une projection orthogonale. De plus, la toile était tendue, par-devant et par-derrière, lorsque l'image a été produite, car si elle n'avait pas été tendue, par-devant et par-derrière, cela se verrait sur l'image : il y aurait des déformations significatives. Or il n'y a pas de déformation.

Lorsque l'image a été produite ou causée, la toile était à une certaine distance du corps, par-devant et par-derrière. Le corps ne reposait plus sur la toile, car s'il avait reposé sur la toile, cela se verrait. Il y aurait des déformations dues au poids du corps sur la toile qui elle-même reposait sur une base.

La toile de lin n'a pas été arrachée du corps mort, car si elle avait été arrachée, cela se verrait : il resterait des traces de cet arrachement de la toile collée sur le corps sanglant.

Enfin, si l'on regarde avec un peu d'attention une pellicule de la photographie du Linceul, on voit distinctement sur l'une des arcades sourcilières, — celle de gauche ou celle de droite, cela dépend de la position de la pellicule, — les trois lettres hébraïques, iod, schin, aïn, c'est-à-dire le nom de Ieschoua en hébreu.

Le premier problème à traiter est évidemment un problème de physique théorique : comment comprendre l'existence de cette double image d'un homme nu sur cette toile ? Quelles sont les causalités physiques qui l'expliquent ?

Le Second Principe de la Thermodynamique [104]

Tout le monde ou presque connaît le Premier Principe de la Thermodynamique ou Principe de la conservation de l'énergie : Dans les phénomènes purement mécaniques, l'énergie mécanique se conserve. Dans les phénomènes d'échange de chaleur entre plusieurs corps, conduisant à l'équilibre thermique de ces corps, la quantité de chaleur se conserve. Dans les phénomènes dissipatifs qui mettent en jeu des forces de frottement entre surfaces solides ou des forces de viscosité au sein des fluides, on constate qu'il y a destruction d'énergie mécanique et création concomitante de chaleur. Dans les machines thermiques, dans la machine à vapeur notamment, il y a création continue de travail mécanique. Ces machines consomment du combustible qui fournit de la chaleur à la machine. L'étude systématique et quantitative de ces phénomènes vers le milieu du XIXe siècle a conduit à l'idée que l'énergie mécanique et la chaleur sont deux formes d'énergie liées qui peuvent se transformer l'une dans l'autre. Le Principe de conservation de l'énergie qui domine la physique moderne a donc été acquis vers le milieu du XIXe siècle.

Nicolas Léonard Sadi Carnot, né en 1796, mort en 1832, publie en 1824 ses célèbres *Réflexions* sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance. Certains physiciens, par exemple Brunold, ont écrit à propos de Sadi Carnot qu'il a été un penseur de génie et que son opuscule est l'œuvre théorique la plus belle de tous les temps, la plus originale et la plus audacieuse.

Sadi Carnot se proposait de rechercher comment on pourrait améliorer le rendement des machines à feu. Il a posé en principe qu'il est nécessaire, pour produire du travail au moyen de ces machines, de faire appel à deux sources de chaleur à des températures différentes.

Il faut distinguer dans l'Univers et dans la nature, les transformations réversibles et les transformations irréversibles. Ainsi, et par exemple, le lever du Soleil le matin, et son coucher le soir, constituent une transformation réversible. Elle est apparemment cyclique. Elle se renouvelle tous les jours, depuis quelque temps, depuis environ cinq milliards d'années. Autre exemple : on peut transformer de l'eau en vapeur, et de la vapeur en eau et en glace. Ce sont des transformations réversibles.

Mais il existe dans la nature des transformations irréversibles et qui se font toujours à sens unique. Ainsi lorsque nous mettons en présence un corps chaud et un corps froid, par exemple un litre d'eau bouillante et un litre d'eau glacée, les températures s'égalisent. On obtient un mélange d'eau tiède et on peut toujours attendre une éternité pour que spontanément on revienne à l'état initial. Dans un litre d'eau bouillante on peut faire cuire un œuf à la coque. Dans deux litres d'eau tiède, on ne le peut pas.

Si nous faisons communiquer deux ballons de verre contenant des gaz différents, au bout d'un certain temps les deux gaz se sont intimement mélangés. Nous pouvons toujours attendre une éternité pour que spontanément les deux gaz se séparent et reviennent à leur état initial. C'est donc une évolution à sens unique.

C'est à partir de là que les physiciens ont été conduits à formuler ce qu'on a appelé le Principe de Carnot-Clausius ou Deuxième Principe de la Thermodynamique.

Le concept d'entropie a été introduit par Clausius après 1850. Le terme français *d'entropie* est un simple décalque du mot grec *entropè* qui signifie : l'action de se retourner, l'inversion, l'involution. Le verbe *entrepô* signifie : retourner, changer.

Prenons quelques exemples simples. L'Uranium se fragmente en toute une série de corps dont

[104] *La Voix du Nord,* 15, 22 février et 10 mars 1989.

le plus connu est le radium et ceux-ci se fragmentent à leur tour de telle façon qu'un seul atome d'uranium a finalement donné naissance à un atome de plomb et à huit atomes d'hélium éjectés sous forme de particules au cours des transformations, sans compter maintes particules de masse moindre, électrons, photons, etc. Nous assistons donc à une pulvérisation de l'énergie concentrée initialement en un seul noyau atomique d'uranium. C'est une dissipation sans retour possible. Le processus est irréversible. On dit que l'entropie du système a augmenté.

Deuxième exemple. Le Soleil transforme d'une manière constante et irréversible quatre atomes d'hydrogène en un atome d'hélium. Il en résulte une perte de masse qui est transformée en énergie. C'est ce que le jeune Albert Einstein a appelé les Licht-quanten, les quantum de lumière, et que nous appelons aussi les photons. Le Soleil brûle en chaque seconde plusieurs centaines de millions de tonnes d'hydrogène et libère ainsi une quantité d'énergie équivalente à celle de plusieurs milliards de bombes H.

Notre Soleil a environ cinq milliards d'années. Lorsqu'il aura fini, dans quelques milliards d'années, de transformer son hydrogène en hélium, il explosera, et il restera un résidu de matière dégénérée, une naine blanche.

Le processus est irréversible, irréparable. Si notre Soleil était éternel dans le passé, comme on l'imaginait depuis les anciens philosophes grecs, — alors, depuis une éternité, il aurait transformé son hydrogène en hélium, et donc, depuis une éternité, il n'y aurait plus de Soleil.

C'est parce que notre Soleil s'use d'une manière irréversible et irréparable, c'est parce qu'il finira, que nous sommes certains qu'il a commencé.

La proposition : le Soleil est éternel, est une proposition que l'on peut énoncer ; on peut la dire ; on peut même l'écrire. Mais elle est impensable physiquement.

Il existe donc des choses que l'on peut dire et même écrire et que cependant on ne peut pas penser.

En se transformant, en s'usant, en vieillissant, le Soleil émet des pilotons, depuis quelque cinq milliards d'années, et ces photons, lorsqu'ils parviennent sur les feuilles de nos laitues, permettent à nos salades de fabriquer des molécules complexes. Les photons fournissent l'énergie qui est nécessaire à cette composition. Mais ils ne fournissent pas l'information qui est nécessaire à cette composition des molécules complexes. Le problème de l'origine de l'information reste entier.

Les petits lapins mangent les feuilles de salade, et vous, les lecteurs de La Voix du Nord, vous mangez les lapins, ce qui vous fournit des molécules très compliquées, composées par les salades et autres verdures. Grâce à l'énergie ainsi reçue, vous pouvez vous promener, chanter, crier, voter, et tout le reste. Il est évident qu'avec toute cette énergie dépensée, ou gaspillée, en tout cas dispersée, vous ne prétendez pas que l'on pourra reconstituer un Soleil de première jeunesse, car c'est lui, notre Soleil, qui a fourni l'énergie nécessaire à toutes ces activités. Le processus est irréversible, irréparable. On dit que l'entropie du système a augmenté.

* * *

On peut faire, à propos de chacune des cent milliards d'étoiles de notre propre Galaxie, le même raisonnement que nous avons fait à propos de notre Soleil, puisque notre Soleil est une étoile parmi les cent milliards de notre Galaxie. Toutes les étoiles de notre propre Galaxie transforment d'une manière irréversible leur hydrogène en hélium. Lorsqu'elles ont fini de transformer leur hydrogène en hélium, elles explosent puis retombent sur elles-mêmes. Ce sont alors des étoiles mortes, des naines blanches. Nous en connaissons plusieurs dans notre ciel étoile.

Si les étoiles de notre Galaxie étaient éternelles dans le passé, — alors elles auraient transformé, depuis une éternité, leur hydrogène en hélium, et par conséquent depuis une éternité il n'y aurait plus

d'étoiles.

La proposition : les étoiles sont éternelles, peut se dire et s'écrire, mais elle est physiquement dépourvue de sens. On peut donc dire et écrire ce que l'on ne peut pas penser.

Le même raisonnement s'applique à toutes les étoiles de toutes les galaxies de l'Univers, puisque l'Univers est constitué par des milliards de galaxies, et que les galaxies sont constituées par des milliards d'étoiles.

Si l'Univers était éternel dans le passé, comme se l'imaginaient les anciens philosophes grecs, dont le père Aristote, — alors depuis une éternité il n'y aurait plus d'Univers. Il n'y aurait plus qu'un cimetière d'étoiles mortes, à supposer que la matière dégénérée qui constitue les étoiles mortes puisse subsister éternellement, ce qui est faux.

Prenons maintenant quelques exemples plus simples et plus familiers, empruntés à notre vie quotidienne. Imaginons un pauvre écrivain qui compose à la main, à la plume trempée dans l'encrier, son roman. Il remet son manuscrit à l'imprimeur. Supposons que nous sommes au XIXe siècle. On composait alors les livres à la main. L'imprimeur composait caractère par caractère. L'ouvrier typographe a sous les yeux le manuscrit du pauvre auteur, qui est en général un génie méconnu. Il recopie le texte du manuscrit. Mais il lui arrive de se tromper en recopiant le manuscrit. Il lui arrive de sauter un mot, une ligne, ou même deux lignes, en sorte que le texte imprimé n'a plus aucun sens.

On dit que l'entropie du système a augmenté, parce que l'information a diminué. Dans le manuscrit du pauvre auteur, il y avait une certaine information. Dans le texte imprimé, par suite des erreurs de copie, l'information est perdue. On me dira qu'heureusement le pauvre auteur a le droit de corriger ses épreuves d'imprimerie, et ainsi de rétablir son texte authentique.

Supposons maintenant que la composition de l'ouvrage du pauvre auteur soit, comme on disait alors, sur le marbre, supposons encore qu'un ouvrier mécontent ou un ennemi personnel de l'auteur jette à terre toute la composition prête à l'impression. Supposons que les composteurs dans lesquels le compositeur, l'ouvrier typographe, avait assemblé les caractères d'imprimerie, les lettres, une à une, — supposons que les composteurs aient été ou bien mal vissés, mal serrés, ou bien intentionnellement dévissés. Tous les caractères d'imprimerie s'échappent des composteurs et constituent un tas, un chaos de caractères d'imprimerie, par terre. Dans le chaos il n'y a plus d'information.

Le génie méconnu qui avait composé son roman dans ses nuits d'insomnie avait consacré du temps, du travail, de l'intelligence, pour inventer et écrire son histoire. L'ouvrier typographe qui a recopié le manuscrit du pauvre auteur a consacré du temps, du travail et de l'intelligence pour composer avec des caractères d'imprimerie le texte manuscrit. Le premier imbécile venu peut, en un instant, sans travail, sans fatigue, sans aucune intelligence, jeter à terre toute cette composition et transformer l'ordre intelligible en chaos.

On dit que l'entropie du système a augmenté. L'information est totalement perdue.

Ainsi il a fallu plus de vingt milliards d'années pour former le système le plus complexe qui existe dans l'Univers, à savoir le cerveau de l'Homme, avec cent ou deux cents milliards de neurones. Le premier imbécile venu, d'un coup de massue, ou bien en appuyant sur la gâchette d'un pistolet, peut détruire cette merveille des merveilles qu'est le cerveau de l'Homme.

Le processus est irréversible.

Prenons un dernier exemple. Supposons qu'Albert Einstein, depuis Princeton aux États-Unis où il séjourne, veuille adresser à son collègue et ami le Prince Louis de Broglie, un message, plus exactement l'énoncé d'une découverte qu'il vient de faire en physique spéculative ou théorique. Supposons que pour ce faire il s'adresse à une téléphoniste américaine, ne connaissant rien à la physique, et moyennement douée. Supposons encore que cette téléphoniste américaine transmette le

message d'Einstein à une seconde téléphoniste américaine, qui le transmet à une troisième, et ainsi de suite. Supposons qu'il y ait entre la Source, à savoir Albert Einstein lui-même, et l'arrivée, à savoir le Prince Louis de Broglie, cent téléphonistes américaines, qui se transmettent de l'une à l'autre le message très complexe d'Albert Einstein.

On peut être sûr et certain qu'à l'arrivée, lorsque le petit télégraphiste va porter à Louis de Broglie le texte du message téléphoné ainsi par une centaine d'intermédiaires, — on peut être sûr et certain que le message à l'arrivée ne sera pas amélioré, par rapport à ce qu'il était à l'origine. On peut être sûr et certain qu'il se sera dégradé. L'information aura diminué, parce que de téléphoniste en téléphoniste, les erreurs de copie se seront accumulées en sorte que si, à l'arrivée, Louis de Broglie comprend quelque chose au texte qu'on lui remet, ou bien il aura de la chance ou bien, ce qui est plus probable, il lui faudra, à partir d'un texte dégradé, reconstituer par conjectures le texte originel. L'information s'est dégradée, l'entropie a augmenté. L'information et l'entropie sont deux grandeurs qui vont en sens inverse.

C'est ce qui se vérifie constamment avec les anciens manuscrits, par exemple les manuscrits grecs des auteurs grecs classiques. Plus les manuscrits sont recopiés, et plus les erreurs de copie s'accumulent, et donc l'information diminue.

Il y a quelques dizaines d'années déjà, des finauds ont imaginé que dans la nature, dans l'histoire de la nature et de la vie, c'est le contraire. Plus les erreurs de copie s'accumulent lors du processus de copie du message génétique, et plus l'information augmente. C'est ce qu'Émile Borel dans son livre célèbre consacré au Hasard a appelé le miracle des singes dactylographes. Vous prenez un million de gorilles. Vous leur apprenez à taper à la machine. Au bout d'un certain temps vous ramassez les papiers et vous trouvez l'Odyssée ou l'Iliade composées de cette manière. C'est ce que les biologistes appartenant à l'école dite néo-darwinienne veulent nous faire avaler, parce qu'ils ne veulent surtout pas reconnaître qu'il existe un compositeur qui opère dans la nature. Cela les contrarie. Demandez-leur donc pourquoi.

Le processus de la traduction est aussi un processus dans lequel ou par lequel inévitablement l'information se dégrade et donc l'entropie augmente. Ainsi, considérez la traduction de la sainte Bibliothèque hébraïque de l'hébreu en grec, à partir du Ve siècle avant notre ère. L'information a diminué, l'entropie a augmenté. Cette traduction grecque de la Bible hébraïque a été traduite en latin. Nouvelle dégradation de l'information, et donc augmentation de l'entropie. Ensuite on traduit la traduction latine de la Bible du latin en allemand, anglais, français, etc. Alors on observe des contresens, des non-sens, des faux sens, etc. L'information est de plus en plus dégradée. Je ne prendrai qu'un seul exemple sur des milliers qui sont possibles. Chez les anciens Hébreux, au temps du roi David et du roi Salomon, lorsqu'un suppliant venait pour demander une faveur au roi, il se prosternait le nez à terre devant celui à qui il adressait sa supplication. Le roi, s'il voulait lui accorder une faveur, lui relevait la face, hébreu *nasa panim.* Cette expression hébraïque claire et simple a été traduite en grec par *metalambanein to prosô-pon,* puis en latin par *accipere personam,* et enfin en français par : faire acception de personne ! L'expression hébraïque : relever la face du suppliant, donne finalement en traduction française : faire acception de personne !

Ne vous étonnez pas, après cela, si vos enfants au catéchisme ne comprennent plus rien à ce qu'on leur enseigne. Car tous les termes de la théologie chrétienne sont plus ou moins dans ce cas. Dans le passage de l'hébreu au grec, du grec au latin, et du latin aux langues des nations païennes, dont la nôtre, les termes se sont déformés, tordus. On a multiplié les contresens, les faux sens, les non-sens. L'entropie du système est sérieusement augmentée.

C'est le grand, le génial Bergson qui, dès 1907, a vu tout l'intérêt philosophique, métaphysique, du Second Principe de la Thermodynamique. L'Univers est un système historique et génétique dans lequel l'information augmente constamment puisque nous assistons au cours de son histoire à des

compositions de plus en plus complexes. Mais l'entropie du système augmente aussi d'une manière irréversible, puisque la matière composée se décompose et que le Soleil s'use à transformer constamment son hydrogène en hélium. Les deux processus, l'augmentation de l'information et l'augmentation de l'entropie sont couplés, puisque, comme nous l'avons vu, en s'épuisant d'une manière irréversible, le Soleil nous communique des grains d'énergie, les photons, qui permettent aux salades vertes de composer des molécules très savantes. Les petits lapins mangent les feuilles de salades et les lecteurs de *La Voix du Nord* mangent les petits lapins.

Lorsqu'on a découvert, au siècle dernier, le Second Principe de la Thermodynamique, cette découverte a provoqué des fureurs de la part de nombre de savants et de philosophes, tels que Nietzsche et Engels, l'ami de Marx, parce que cette découverte mettait en question leur dogme chéri, qu'ils tenaient des plus anciens philosophes grecs, à savoir que l'Univers est éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, inusable et impérissable.

Le Second Principe, sous sa forme la plus générale, signifie que toutes les compositions physiques, chimiques, biologiques, ou autres, tendent par elles-mêmes à retourner au multiple, à la poussière dont elles sont issues. C'est lui qui nous a permis de découvrir la fragilité de l'Univers, qui est en somme constitué principalement de vide, de lumière et d'information. Lorsque le Prince Louis de Broglie enseignait la physique théorique à l'Institut Henri Poincaré, s'il avait par exemple une centaine d'étudiants, l'information qui part de la source, à savoir Louis de Broglie lui-même, n'est en général pas reçue intégralement ni sans erreur. Si vous considérez donc l'ensemble constitué par Louis de Broglie et ses étudiants, vous observez que l'entropie du système augmente. Mais lorsque Louis de Broglie communique la science qu'il a acquise, il ne perd pas cette science qu'il communique. La science qu'il communique reste auprès de lui, en lui. Il en va de même dans la création de l'Univers.

Le principe anthropique [105]

Depuis plus d'une vingtaine d'années, un nombre de plus en plus grand de théoriciens soulève des questions concernant la place de l'Homme dans l'Univers, au sommet actuel de l'histoire de l'Univers, et les rapports ou les relations qui existent entre l'Univers et l'Homme.

Le grand Augustin, mort en 430, s'imaginait que l'Univers se réduit à notre minuscule, microscopique système solaire, et il s'imaginait de plus que l'Univers ainsi réduit est âgé de quelques milliers d'années. Bossuet au XVIIe siècle pense de même.

Pourquoi est-ce impossible ? C'est impossible parce que lorsque l'Univers avait la taille approximative de notre système solaire, il était tout jeune. Et lorsqu'il était tout jeune, quelques instants après l'état ponctuel initial, il était constitué de particules, de rayonnement, peut-être déjà de quelques atomes d'hydrogène, peut-être même de quelques traces d'hélium. Mais ce qui est sûr, c'est que les atomes de carbone, de fer, de magnésium, d'or, de cuivre, etc., qui constituaient le corps de saint Augustin et de Bossuet, n'existaient pas encore, tout simplement parce que les atomes complexes sont formés dans le cœur des étoiles pendant plusieurs milliards d'années. Et lorsque l'Univers avait la taille de notre système solaire actuel, il n'y avait pas encore d'étoiles. Les étoiles n'étaient pas encore formées. Les galaxies qui sont des ensembles d'étoiles, constituées par des milliards d'étoiles, n'étaient pas formées non plus. Et par conséquent la matière complexe, les atomes lourds, n'existaient pas encore.

L'Homme ne pouvait pas apparaître plus tôt dans l'histoire de l'Univers — il vient d'apparaître ce matin à l'aube — parce que l'Univers n'était pas prêt physiquement à le recevoir.

Et donc l'Homme ne pouvait pas apparaître dans un Univers plus petit, puisque, lorsque l'Univers était plus petit, il était aussi plus jeune. Il grandit avec son âge. Il ne pouvait pas recevoir l'Homme lorsqu'il était plus petit et lorsqu'il était plus jeune.

L'Homme ne pouvait pas non plus apparaître beaucoup plus tard, parce que notre Soleil s'use d'une manière irréversible en transformant son hydrogène en hélium. Lorsqu'il aura fini de transformer son hydrogène en hélium, il sera trop tard. La vie ne sera plus possible dans notre système solaire.

La vie ne peut pas apparaître dans n'importe quel système planétaire, constitué autour de n'importe quelle étoile. Parce qu'il existe des étoiles qui consomment ou consument trop rapidement leur stock d'hydrogène. L'histoire naturelle de la vie que nous connaissons dure depuis environ trois ou quatre milliards d'années. Il nous fallait donc une étoile qui consomme ou consume raisonnablement son stock d'hydrogène, ni trop vite, ni trop lentement. Pour que la vie puisse apparaître dans un système constitué autour d'une étoile, il faut que cette étoile vive une durée de temps suffisante pour que la vie ait le temps de se développer jusqu'à l'apparition de cet être que les paléontologistes appellent sans rire l'Homo sapiens sapiens ! Il faut aussi que l'étoile en question rayonne une quantité d'énergie suffisante pour que la vie puisse apparaître et se développer.

Un nombre de plus en plus grand d'astrophysiciens réfléchit en ce moment sur ces conditions physiques et cosmiques de l'apparition de la vie dans l'Univers, dans un système solaire quelconque, et donc de l'apparition d'un être capable de penser l'Univers.

Il faut du carbone pour fabriquer un physicien. Or le carbone apparaît tardivement dans l'histoire de l'Univers. Donc le physicien ne pouvait pas apparaître plus tôt.

Cette méditation sur les rapports entre l'Homme et l'Univers, ou l'Univers et l'Homme, c'est ce que ces astrophysiciens ont appelé le Principe anthropique, du grec anthrôpos, l'Homme.

---

[105] *La Voix du Nord,* 28 mars 1989.

Ne pas confondre, donc, le principe anthropique, avec la notion d'entropie, à laquelle nous avons consacré une chronique antérieure, et qui n'a aucun rapport, puisque le terme d'entropie dérive du grec entropè, l'involution.

Ce qui est merveilleux dans ces travaux des théoriciens, américains pour la plupart — pourquoi n'y a-t-il pas de Français ? — c'est qu'en somme ces théoriciens pensent d'une manière tout à fait nouvelle la place de l'Homme dans l'Univers et les relations entre l'Univers et l'Homme.

Certes l'Homme n'est pas au centre de l'Univers comme on se l'imaginait avant Copernic, tout simplement parce que la notion de centre de l'Univers n'a aucun sens. Nous sommes dans un petit coin de notre Galaxie, et des galaxies comme la nôtre, plus ou moins grandes, plus ou moins vieilles, il y en a des milliards dans l'Univers.

Mais tout se passe comme si l'Univers depuis le commencement était physiquement préadapté à l'apparition d'un être capable de le penser.

Dans la vieille cosmologie d'Aristote, qui était cyclique, il était vraiment difficile de concevoir une finalité dans l'Univers.

Maintenant que nous avons découvert l'histoire de l'Univers, au XXe siècle, nous avons découvert aussi que l'Univers est un processus objectivement orienté, depuis le rayonnement initial, avant la formation des atomes, jusqu'au cerveau de l'Homme. En découvrant que l'Univers est un processus orienté, nous commençons aussi à découvrir qu'il est un processus finalisé. Nous commençons à découvrir les rapports entre les moyens mis en œuvre et la finalité de l'Univers.

Il existe même un théoricien, John Wheeler, qui a osé poser la question première : Comment l'Univers en est-il venu à exister ? Comment comprendre l'existence de l'Univers ?

C'est la question métaphysique fondamentale. C'est merveilleux. Tandis que les philosophes de profession, en France du moins, consacrent toute leur énergie à faire des commentaires de textes qui sont eux-mêmes déjà des commentaires de textes, — voici donc des physiciens, des astrophysiciens, qui posent enfin les vraies questions, qui sont évidemment des questions métaphysiques. Comment comprendre l'existence de l'Univers ? Quelle est la finalité de l'Univers ?

Mais il faut aller encore plus loin. Car la finalité de l'Univers, sa finalité ultime, ce n'est pas celui que les paléontologistes trop bienveillants appellent l'Homo sapiens sapiens. Pour trouver, pour découvrir la finalité de l'Univers, c'est-à-dire la finalité de la Création, il faut faire appel à la théologie. Et pour expliquer à des scientifiques que la théologie est une science, elle aussi, et une science bien fondée, il faudra du temps, beaucoup de temps. Espérons que nous pourrons y parvenir avant que le Soleil ait fini de nous envoyer ses derniers photons.

Si nos lecteurs désirent en savoir plus sur cette question, ils peuvent se reporter à l'excellent ouvrage publié récemment par les éditions Belin : *L'Univers : des faits aux théories.*

La fin de l'Univers [106]

Dans une chronique récente, consacrée à l'Apocalypse (cf. p. 490), nous avons observé que, pour notre part, nous n'avons pas trouvé dans l'Apocalypse de texte qui porte sur la fin du monde. Nous avons trouvé des textes qui annoncent, quelques années à l'avance, la prise et la destruction de Jérusalem, qui a été effectuée par Titus et son armée durant l'été de l'année 70. Mais peut-être quelque texte nous a-t-il échappé.

Par contre, si vous lisez les travaux récents d'astrophysique, vous verrez que les théoriciens étudient l'avenir de l'Univers et sa fin, de même qu'ils étudient, fraction de seconde par fraction de seconde, son commencement.

Le mot *fin* en français a au moins deux sens. Il peut signifier le terme, le bout, l'achèvement : la fin du film, la fin de la vie, la fin de la guerre, etc. Ou bien il peut signifier le but, la finalité : je vais à l'épicerie afin d'acheter de la moutarde. Je vais à la campagne afin de cueillir des fleurs.

Les physiciens étudient la fin de l'Univers dans le premier sens, c'est-à-dire qu'ils prévoient ce qui va se passer dans les milliards d'années à venir.

Dans une chronique antérieure consacrée au Second Principe de la Thermodynamique, ou Principe de Carnot-Clausius (cf. p. 516), nous avons expliqué ce que signifie la notion d'entropie. Toutes les structures, toutes les compositions physiques, chimiques, moléculaires, biologiques et autres tendent dans l'Univers et dans la nature à se défaire, à se décomposer, à se désagréger, à retourner au multiple, à la poussière dont elles procèdent, si elles ne reçoivent plus d'information. C'est un principe universel de vieillissement et d'usure irréversible. L'Univers vieillit d'une manière irréversible depuis le commencement de son existence. C'est pourquoi il est certain qu'il a commencé, car s'il n'avait pas commencé, s'il était éternel dans le passé, il serait usé et épuisé depuis une éternité, ce qui n'est pas le cas.

Tout ce qui relève du Second Principe est prévisible. Ainsi le Soleil transforme constamment quatre atomes d'hydrogène en un atome d'hélium, avec une perte de masse qui est transformée en particules de lumière, les photons, qui sont dispersées dans l'espace. Lorsque le Soleil aura fini de transformer son hydrogène en hélium, il va exploser, puis s'effondrer. Ce sera une étoile morte, une naine blanche. Nous en connaissons plusieurs dans notre Galaxie. Nous pouvons donc prévoir avec certitude la fin du Soleil.

Si vous voyez une ravissante petite fille qui joue à la marelle dans la rue, vous pouvez prévoir avec certitude que, dans quatre-vingt-dix ans, si personne ne l'a tuée d'ici là, elle sera un peu fripée ; elle aura quelques rides ; elle aura perdu quelques dents ; elle aura les cheveux blancs ; elle sera un peu ratatinée. Si vous voyez sortir de l'usine une belle automobile toute neuve et rutilante au soleil, vous pouvez prévoir avec certitude que, si elle roule normalement, dans cent ans elle sera à la casse, et rouillée. Tous les phénomènes d'usure et de vieillissement sont aisément prévisibles. Tout ce qui se dégrade est prévisible. Si vous prenez un manuscrit et que vous le faites recopier mille fois, vous pouvez être sûrs que d'une copie sur l'autre, les fautes ou erreurs de copie vont s'accumuler. L'information va diminuer et l'entropie va augmenter.

Les astrophysiciens prévoient donc que dans quelques milliards d'années, les cent milliards d'étoiles de notre Galaxie, et les milliards d'étoiles des milliards de galaxies qui constituent l'Univers, auront consumé leur stock d'hydrogène. Lorsque la plus grande partie de l'hydrogène a été consommée, l'étoile grandit rapidement et elle devient une géante rouge. L'hélium est alors généralement transformé en carbone et en atomes lourds. Ces réactions thermonucléaires sont des

[106] *La Voix du Nord,* 9 et 15 mai 1989.

processus irréversibles. L'hydrogène est transformé en hélium, l'hélium en carbone, le carbone en éléments plus lourds, et la série aboutit généralement au fer.

L'âge du fer, c'est presque la fin.

Toutes les étoiles perdront leurs planètes, à peu près comme les messieurs et les dames, à partir d'un certain âge, perdent leurs cheveux. Les étoiles pourront se rencontrer. Quand deux étoiles s'approchent l'une de l'autre, elles peuvent s'échapper de la galaxie à laquelle elles appartiennent. On appelle ce phénomène évaporation galactique. Les protons se désintègrent au bout d'un temps qui est prévisible. Des particules telles que les quarks peuvent se transformer en particules telles que l'électron ou le positron. La désintégration de chaque proton donne naissance à une gerbe d'électrons, de positrons, de neutrinos et de photons. La matière se raréfie évidemment puisque l'Univers s'agrandit. Les étoiles se refroidissent jusqu'à ce que la plupart des protons se soient désintégrés. Finalement les théoriciens prévoient la désintégration des trous noirs.

Voilà donc les perspectives réjouissantes que les théoriciens décrivent aujourd'hui en toute tranquillité. On trouvera un exposé remarquable de ces données dans l'excellent recueil que nous avons déjà recommandé précédemment : *L'Univers, des faits aux théories* (éd. Belin).

Voilà donc ce qui concerne le premier sens du *mot fin* : l'achèvement, le terme, le bout.

Mais nous l'avons noté : il existe un autre sens du mot fin : le but, la finalité.

Pour découvrir quelle est la finalité de l'Univers, quel est le but de la Création, il faut considérer bien entendu la totalité de l'histoire de l'Univers et de la nature, mais aussi la totalité de l'histoire humaine, puisque l'Homme fait partie de la nature et de l'Univers.

Si on étudie attentivement l'histoire de l'Homme, on découvre qu'il existe une zone germinale singulière dans laquelle, à l'intérieur de laquelle, le Créateur unique et incréé communique des informations qui portent précisément sur l'avenir de la Création et sur sa finalité.

Cette zone, cette lignée germinale singulière, on peut et on doit l'étudier d'une manière scientifique, exactement comme on étudie d'une manière scientifique le développement de l'embryon ou tout autre processus biologique.

Il n'y a aucune raison de laisser de côté, de négliger systématiquement, ou de tenir pour négligeable, ce fait entre les faits qui est le fait hébreu. Si l'on objecte que ce fait, qui apparaît à notre connaissance environ vingt siècles avant notre ère, est vraiment trop petit pour présenter un intérêt scientifique, je réponds que lorsque la vie est apparue, il y a trois ou quatre milliards d'années, sur notre obscure planète, les premiers micro-organismes monocellulaires étaient très petits, eux aussi. Et pourtant ce sont ces minuscules, microscopiques monocellulaires qui constituaient l'avenir de la Création. C'est eux qu'il fallait étudier. C'est là que l'Information créatrice nouvelle est communiquée. Les grandes créations commencent par des petits germes. Le peuple hébreu qui commence vers le XXe siècle avant notre ère est un germe, hébreu *tzemach.*

La finalité de l'Univers et de la Création ne peut pas être connue par les sciences expérimentales, tout simplement parce que les sciences expérimentales portent sur le passé de l'Univers et de la nature, sur son présent et sur son avenir dans la mesure où cet avenir peut se déduire du présent. Les phénomènes d'usure, de vieillissement et de dégradation sont prévisibles, parce que l'on peut les déduire de l'état présent.

Mais les sciences expérimentales ne peuvent pas prévoir ce qui va être créé, la nouvelle Création. Seul le Créateur unique sait ce qu'il veut, ce qu'il va créer. Et il communique le secret de son dessein créateur à qui il veut. C'est là qu'il faut aller le chercher.

Dans l'histoire de l'Univers et de la nature, l'avenir ne peut pas être déduit du passé, dans la mesure où l'avenir est nouveau, c'est-à-dire dans la mesure où l'avenir représente et constitue une nouvelle étape de l'histoire de la Création. Si vous vous mettez à côté de Jean-Sébastien Bach tandis qu'il compose ou qu'il improvise, vous ne pouvez pas prévoir la veille ce qu'il va improviser le

lendemain.

La formation de la Bible hébraïque [107]

Le Peuple hébreu nous est connu par l'histoire et l'archéologie sur une durée d'environ quarante siècles. La migration d'Abraham se situe sans doute autour du XXe siècle avant notre ère.

Le Peuple hébreu nous a laissé une Bibliothèque, que les Français appellent généralement la Bible, et que les chrétiens appellent bizarrement l'Ancien Testament, ce qui n'est pas très courtois.

Cette Bibliothèque, la sainte Bibliothèque hébraïque, est un ensemble de livres : livres historiques, livres prophétiques, livres législatifs, psaumes, chants, proverbes, etc. Imaginons que l'on prenne toute la littérature française, et qu'on la ramasse en un seul volume...

A la Sorbonne, où je gagne modestement mon pain complet (et mes oignons), j'ai compté environ vingt-cinq chaires de littérature française ; vingt de littérature latine ; vingt de littérature grecque ; zéro pour la littérature hébraïque. La littérature hébraïque est interdite de séjour en France. Dans chaque université allemande, la plus petite, il existe plusieurs chaires pour l'Ancien Testament ; plusieurs chaires pour le Nouveau Testament. A la Sorbonne, avant mai 68, il y avait une chaire d'Ancien Testament. Elle est disparue sans laisser d'adresse. Il y avait une chaire de Nouveau Testament. Elle est disparue sans laisser d'adresse. Mais l'un de mes étudiants qui revient de Moscou m'a appris qu'à l'université de Moscou il avait vu et entendu un professeur qui expliquait Évangile de Jean, dans un amphithéâtre plein d'étudiants. Ils ont bien de la chance, à Moscou.

La sainte Bibliothèque hébraïque a été arrangée, ordonnée, peut-être autour du Ve siècle avant notre ère, dans un certain ordre, celui que nous connaissons par les éditions et traductions de cette sainte Bibliothèque.

C'est à partir du XVIIe siècle de notre ère, avec le grand Richard Simon, né à Dieppe en Normandie, en 1638, mort en 1712, et avec Baruch de Spinoza, né en 1632 à Amsterdam en Hollande, mort en 1677, que commence l'étude scientifique et critique de cette Bibliothèque hébraïque. L'ouvrage de Richard Simon, *Histoire critique du Vieux Testament,* a été imprimé une première fois en 1678. On peut le lire aujourd'hui encore avec profit, si on le trouve en bibliothèque.

Le problème posé est le suivant. Nous sommes en présence d'une Bibliothèque arrangée dans un certain ordre peut-être ou sans doute autour du Ve siècle avant notre ère. Cette Bibliothèque est composée ou constituée d'un très grand nombre de livres et de documents. Comment s'est constituée cette Bibliothèque ? Quel est l'âge des livres, des rouleaux, des documents qui ont pris place dans cette composition ? Quels sont les auteurs des livres ? En quel siècle vivaient-ils ? Quel est le milieu historique ? Quelle était leur pensée ? Quel était leur dessein ? Comment s'est effectuée la composition de tous ces documents qui ont été, semble-t-il, cousus bout à bout ? Quel dessein a présidé à cette composition finale ?

Il s'agit en somme de faire pour la littérature hébraïque ce qu'on a fait pour la littérature grecque, — une Histoire de la littérature grecque, — ou la littérature chinoise, ou la littérature latine.

Normalement, si les choses étaient normales, les étudiants français devraient pouvoir, à la Sorbonne ou ailleurs, étudier scientifiquement, critiquement, Amos, Osée, Isaïe ou Jérémie, ou Ézéchiel, comme ils ont la possibilité d'étudier Eschyle, Euripide ou Sophocle. Ni plus ni moins. Mais apparemment Amos, Osée, Isaïe, Jérémie et Ézéchiel ne sont pas assez laïcs pour avoir le droit d'être étudiés scientifiquement dans les universités État en France.

Notons et soulignons aussitôt que la question de la composition des livres hébreux qui

[107] *La Voix du Nord,* 26 novembre et 9 décembre 1989.

constituent tous ensemble la sainte Bibliothèque hébraïque, la question de leur formation, la question de leur auteur, — sont des questions distinctes de la question de l'inspiration.

Dans nombre de cas, nous ne connaissons pas l'auteur du document que nous étudions. Nous ne connaissons même pas exactement la date de composition, ni le lieu géographique de composition du document. Cela n'empêche nullement le document en question d'être inspiré. La question de l'inspiration est totalement distincte de la question de l'auteur, de la date, du lieu de composition, des circonstances historiques de composition.

Mais que signifie donc cette notion d'inspiration ? C'est ce que nous allons examiner dans notre prochaine chronique.

Observons dès maintenant que, si inspiration il y a, ce qu'il faut établir par l'analyse rationnelle du donné, c'est-à-dire en l'occurrence le Peuple hébreu et la Bibliothèque qu'il nous a laissée, cette inspiration ne se substitue pas à l'activité de l'intelligence humaine des prophètes hébreux. Au contraire l'inspiration suscite l'intelligence humaine, la libère, l'éclairé du dedans, la vivifie, la fortifie. L'historien, le philologue, en tant que tels, étudient le résultat, l'œuvre du prophète hébreu. La question de savoir si le prophète hébreu a été inspiré relève d'une analyse ultérieure, qui est proprement philosophique.

Le Peuple hébreu est un fait, un fait objectif que personne n'a jamais songé à nier. Certains ont voulu exterminer le Peuple hébreu. Mais à cette heure, à ma connaissance du moins, personne n'a encore songé à contester son existence historique, qui nous est connue depuis le XXe siècle avant notre ère environ.

Ce Peuple hébreu peut et doit être étudié comme on étudie tous les autres peuples de la terre, en utilisant les mêmes méthodes scientifiques, l'archéologie, les inscriptions, la critique des documents, etc.

Lorsqu'on étudie ce Peuple hébreu d'une manière scientifique, on constate qu'il comporte certaines particularités, du point de vue de la pensée par exemple. Ce petit peuple au milieu de tous les autres peuples de l'Orient ancien, a totalement dédivinisé, désacralisé l'Univers, la Nature, les forces naturelles, les États, les Rois. Il a démystifié l'expérience. C'est pourquoi il était objet d'exécration partout où on adorait État, l'Empereur, le César, par exemple à Rome.

Ce petit peuple a effectué une révolution qui est de l'ordre de la pensée, mais aussi une révolution qui est de l'ordre de l'éthique, de l'humanisme. Alors que Platon au Ve siècle avant notre ère, et Aristote son disciple, proposaient un système politique essentiellement fondé sur le vieux, l'ancien système des castes, — les prophètes hébreux, depuis au moins le VIIIe siècle avant notre ère, avaient proposé un humanisme, un sens de la justice, dont il nous reste encore quelques lointains souvenirs dans nos sociétés de meurtre. Ce sont les Hébreux qui les premiers, à ma connaissance du moins, ont proclamé qu'il ne faut pas assassiner l'Homme, le fils de l'Homme. Ils sont sans doute les premiers à nous avoir proposé une conception de la personne humaine.

Mais le prophétisme hébreu n'est pas seulement un humanisme révolutionnaire. Il est une connaissance par l'intelligence de la finalité de la Création.

Lorsqu'on a étudié quelques dizaines d'années ce petit peuple, et la littérature, la Bibliothèque qu'il nous a laissée, on parvient à la conclusion que l'Humanité, en ce lieu, en cette zone, n'a pas effectué seule ces conquêtes de l'intelligence. Elle a été aidée, éclairée du dedans, illuminée. C'est cette illumination de l'intelligence à l'intérieur de cette zone germinale de l'Humanité qui est le Peuple hébreu, que l'on appelle ou que l'on désigne par le terme d'inspiration.

La question de l'inspiration est totalement distincte de la question de l'auteur supposé ou réel de tel ou tel document. L'analyse historique, littéraire et critique des documents qui constituent cette Bibliothèque hébraïque, est donc distincte de la question métaphysique et théologique de l'inspiration. Quel que soit l'âge de tel document, quel que soit son auteur, connu ou inconnu, cela ne

change rien à la question de l'inspiration. Nous sommes donc parfaitement libres à cet égard dans la recherche.

Venons-en maintenant au fait, c'est-à-dire à l'ouvrage récent que nous présentons à nos lecteurs. Il s'agit d'un ouvrage collectif, de haute science, édité par Albert de Puri, professeur à l'Université de Genève, et intitulé *Le Pentateuque en question* (éd. Labor et Fides). Les collaborateurs sont suisses, allemands, italiens, belges. Mais j'ai eu beau prendre ma loupe, je n'ai pas trouvé de collaborateur français. Et parmi les travaux cités, on trouve des Allemands, des Anglais, des Américains, mais quasi aucun Français. Évidemment, puisqu'en France dans les universités État, on a exterminé la littérature hébraïque, il ne faut pas s'étonner du résultat.

Cet ouvrage récent, *Le Pentateuque en question,* est en fait la publication des actes d'un Colloque international consacré au Pentateuque.

Rappelons à ceux qui auraient oublié leurs éléments de langue grecque, que le terme de Pentateuque signifie : les Cinq rouleaux. II s'agit des livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome.

Depuis au moins trois siècles, depuis les travaux de Spinoza et de Richard Simon, la bataille a porté sur l'auteur ou les auteurs de ces livres, sur l'âge de la composition, sur le milieu historique et géographique, sur l'organisation finale de tous ces documents. Avec Julius Well-hausen, fin du XIXe siècle, un consensus s'était établi à ce propos. On enseignait généralement la théorie des documents dégagée par Wellhau-sen, puis Alt, Martin Noth" Gerhard von Rad et d'autres encore. — On observera en passant qu'il n'y a pas de Français depuis Richard Simon le Normand, dans ces grands travaux. La critique biblique est principalement une science allemande.

Le consensus qui était enseigné dans les Facultés de théologie, à peu près comme on enseigne la physique ou la chimie, est par terre. Depuis une douzaine d'années, des chercheurs allemands, anglais, suisses, etc., — aucun Français — ont remis totalement en question ce qui était enseigné depuis le début de ce siècle quasiment comme un dogme : la théorie des documents et leur âge supposé.

C'est donc un livre très important.

Dans l'histoire des sciences, — en cosmologie, physique, biologie, médecine, etc., — nous avons connu depuis plusieurs siècles quelques grandes crises. En ce moment même, en biologie, une crise secoue le dogme, à savoir la théorie darwinienne de l'évolution : Michael Denton, *L Évolution, une théorie en crise* (traduction française, éd. Londreys, 1988).

Mutâtis mutandis, ces deux ouvrages, *Le Pentateuque en question,* et l'ouvrage de Denton, directeur du Centre de recherche de génétique à Sydney, en Australie, sont comparables : c'est la mise en question radicale d'une théorie qui avait fini par se présenter comme un dogme et être enseignée comme telle.

Pour notre part, — s'il nous est permis de donner notre sentiment, ce qui est loin d'être évident, — nous ne partageons pas du tout nombre des hypothèses ou conjectures proposées par les chercheurs qui ont pris part à ce volume. Nous notons simplement que l'enseignement ancien est par terre, et qu'il faut tout recommencer.

Le Pentateuque, — les cinq premiers livres de la Bible, — s'est formé et développé un peu comme un embryon. Les embryologistes, les spécialistes de cette discipline que l'on appelait au début de ce siècle l'embryologie causale, — recherchent les étapes, les modes de formation de l'organisme à travers le processus de l'embryogenèse. Les savants spécialistes de l'Ancien Testament s'efforcent eux aussi de retracer les étapes et la mise en place des parties qui constituent cette œuvre monumentale qui ouvre la sainte Bibliothèque hébraïque dans son ordre actuel. Cette composition est-elle antérieure ou postérieure aux grands prophètes hébreux du VIIIe siècle avant notre ère ? Est-elle antérieure ou postérieure dans son achèvement final, à l'Exil à Babylone du VIe siècle avant

notre ère ? Telles sont les questions discutées et non résolues. Qui a composé les sous-ensembles ? Dans quel but ? Avec quelle intention ? Qui a rassemblé, réuni les divers documents, ou les diverses traditions ? A quelle époque ? Et pour quoi faire ? D'un savant à l'autre, les datations varient de plusieurs siècles. Pour tel Psaume, pour tel chapitre du rouleau d'Isaïe, on trouve aussi, d'un savant à l'autre, des différences de plusieurs siècles. Il n'y a donc plus aucun accord. Nous sommes dans un véritable chantier, pour ne pas dire un champ de bataille labouré par ses siècles de recherche érudite.

Nous allons même ajouter notre grain de sel et donc accroître encore la confusion générale dans le champ de bataille. La vieille traduction en langue grecque de la sainte Bibliothèque hébraïque, que l'on a pris l'habitude d'appeler la Septante ou les Septante, à cause d'un conte de nourrice appelé la Lettre d'Aristée à Philocrate, cette antique traduction en langue grecque que l'on suppose dater du IIIe siècle avant notre ère, et avoir été réalisée à Alexandrie, nous avons des raisons de penser qu'en réalité elle est beaucoup plus ancienne et qu'elle n'a pas été faite à Alexandrie. Samarie, la capitale du royaume d'Israël, a été prise en 721 avant notre ère. Jérusalem, la capitale du royaume de Juda, a été prise en 586 avant notre ère. A partir de ce moment-là des populations issues du royaume du Nord, Israël, et du royaume du Sud, Juda, ont été dispersées, disséminées aussi bien en Babylonie que sur le pourtour du Bassin de la Méditerranée.

C'est là qu'il faut chercher la raison d'être de cette merveilleuse traduction en langue grecque de la totalité de la sainte Bibliothèque hébraïque. Les frères et les sœurs des communautés hébraïques dispersées sur tout le Bassin de la Méditerranée ont eu besoin d'une traduction littérale, mot à mot, du texte hébreu sacré. C'est cette traduction littérale du texte hébreu que nous avons pris l'habitude d'appeler les LXX. Mais elle est beaucoup plus ancienne qu'on ne le raconte, et elle a été entreprise ailleurs qu'à Alexandrie. Ajoutons ici que les mots grecs de cette merveilleuse traduction de la sainte Bibliothèque hébraïque, sont les mots grecs de Platon, de Sophocle, d'Euripide, d'Eschyle, — le beau grec du Ve siècle avant notre ère. — Tandis que la forme de la phrase grecque de cette traduction, c'est la forme de la phrase hébraïque, évidemment, puisque le grec suit l'hébreu mot à mot. En français on dit : Le chat mange la souris. — En hébreu on dit : Il mange, — le chat, — la souris. La traduction grecque de la Bible hébraïque suit constamment l'hébreu pas à pas.

Cette traduction s'est effectuée de la manière suivante. Un compagnon lisait le texte hébreu sacré, proposition par proposition. Lorsqu'il rencontrait le saint tétragramme, le nom propre de Dieu, YHWH, il lisait tout haut : *Adonaï.* Un second compagnon bilingue traduisait mot à mot le texte hébreu en grec. Lorsqu'il entendait prononcer *Adonaï,* qui signifie Seigneur en hébreu, il traduisait en grec *kurios,* sans l'article. — Un troisième compagnon qui savait écrire la langue grecque notait la traduction qui lui était dictée mot à mot.

En comparant le texte grec de la traduction, et l'original hébreu, nous avons pu reconstituer le lexique hébreu-grec dont se sont servis les inconnus qui, depuis le Ve siècle avant notre ère sans doute, ont traduit de l'hébreu en grec la sainte Bibliothèque des Hébreux.

Ce lexique hébreu-grec traditionnel est celui qui a servi à traduire de l'hébreu en grec les documents qui ont donné nos quatre Évangiles C'est le même lexique et le même système de traduction.

L'Église au milieu des nations [108]

L'Église, latin *ecclesia,* grec *ekklèsia,* hébreu *qahal,* c'est l'ensemble des hommes, des femmes et des petits enfants, qui sont en régime de transformation depuis bientôt vingt siècles, sous l'influence ou sous l'action d'un enseignement, c'est-à-dire d'une information, communiquée par un prophète judéen qui de son nom hébreu s'appelait Ieschoua, Salut, du verbe *iascha,* sauver.

Il s'agit d'un processus de métamorphose, comme le dit l'un des disciples de Ieschoua, qui, lui, s'appelait Schaoul, et qui était surnommé Paulus, c'est-à-dire le petit, hébreu : Schaoul *ha-qatan.*

Il s'agit, comme le dit le rabbi judéen lui-même à l'un de ses collègues théologiens, qui de son nom hébreu s'appelait Naqdimon, et que les Français appellent Nicodème, d'une nouvelle naissance, ou encore, comme Schaoul-Paul va l'expliquer, d'une nouvelle création. Il s'agit du passage de l'Homme ancien à l'Homme nouveau, de la transformation de l'Homme ancien en Homme nouveau, de la transformation de l'Homme animal en Homme véritable.

Si l'on examine scientifiquement et philosophiquement ce qui se passe depuis bientôt vingt siècles, on voit en effet que la vieille humanité se transforme sous l'influence, sous l'action de l'Information créatrice nouvelle qui est contenue dans quatre documents que l'on appelle les quatre Évangiles Cette transformation est lente, pénible, douloureuse. La vieille humanité résiste violemment à sa propre transformation, à sa propre métamorphose. Dans cet ensemble d'hommes et de femmes que l'on appelle l'Église, on discerne aisément des crimes, des impostures. C'est dire que la transformation ou la métamorphose n'est pas achevée. Elle est en cours. L'Information créatrice nouvelle est dans la vieille humanité animale comme le levain dans la pâte, ou encore comme une semence dans la terre. Une semence, c'est de l'information.

Nous connaissons depuis une cinquantaine d'années grâce aux travaux de l'école de Konrad Lorenz et de ses disciples l'existence des programmations animales. Toutes les espèces animales sont programmées, génétiquement, et ces programmations sont inscrites dans le vieux cerveau, le paléo-cortex. Ces programmations portent sur la défense du territoire, la chasse, les amours, la hiérarchie sociale, les rituels de domination et de soumission, etc. Ce que nous appelons la jungle est en réalité un univers dans lequel chaque espèce animale est programmée. Les animaux obéissent à leurs programmations.

Lorsque l'Homme est apparu, il y a quelques centaines de milliers d'années, si l'on appelle Homme cet animal pourvu d'un très gros cerveau, constitué de cent milliards ou deux cents milliards de cellules nerveuses, associées entre elles, — cet être, grâce à son cerveau, a franchi, comme le disent les spécialistes des origines humaines, le seuil de la connaissance réfléchie. Il a accédé à la conscience de soi. Il a été capable de ne plus tenir compte des antiques programmations animales que l'on appelle reptiliennes, parce qu'elles sont inscrites dans le cerveau que l'on appelle reptilien, le vieux cerveau, le paléo-cortex. Si l'on étudie, si l'on observe les espèces animales, le Lion, le Tigre, l'Éléphant, la Girafe, etc., on découvre que chaque espèce est programmée d'une manière précise et déterminée pour la défense du territoire, la chasse, les amours, la nourriture, la hiérarchie sociale, etc. Chaque espèce obéit naturellement aux programmations qui sont transmises génétiquement et inscrites dans le paléo-cortex.

L'Homme est un animal qui, parce qu'il a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, à cause de son gros cerveau, est capable de faire n'importe quoi, dans tous les domaines, la nourriture, les amours, la guerre, etc., et il le fait. Sa conscience réfléchie lui a permis de prendre ses distances à l'égard des antiques programmations animales que les chercheurs découvrent aussi chez l'enfant

[108] *La Voix du Nord,* 17, 22 et 24 décembre 1989.

d'Homme.

L'Homme, par le fait qu'il est capable de prendre ses distances, ses aises, par rapport aux antiques programmations animales portant sur l'alimentation, les amours, etc., est aussi capable de crime. Il pratique ce que ne pratique aucune espèce animale antérieure : l'autodestruction de l'espèce, la guerre de l'espèce humaine contre elle-même. L'Homme est donc un animal qui est entré dans une zone de haut risque, par le fait qu'il a franchi le seuil de la conscience réfléchie.

C'est ce que disaient dans leur langage et avec les moyens d'expression qui étaient les leurs les théologiens inconnus qui ont composé les chapitres I, II et III du livre hébreu de la Genèse.

* *

Si l'on étudie objectivement et scientifiquement, comme il convient, ces quatre documents que l'on appelle les Évangiles, on voit aussitôt qu'ils contiennent une programmation qui s'oppose point par point aux antiques programmations animales que l'école de Konrad Lorenz nous a découvertes depuis plus de cinquante ans.

C'est bien ce que disait Schaoul, surnommé Paulus, dans son langage de rabbin du Ier siècle de notre ère. L'Homme animal est programmé. Cet animal programmé, Paul l'appelait en hébreu *basar we-dam,* chair et sang, ou encore le paléo-anthrôpos. Il est évident qu'il existe un conflit entre les anciennes programmations animales et les nouvelles programmations contenues dans ces quatre documents que l'on appelle les Évangiles

Comment comprendre cette opposition, ce conflit ? C'est tout simplement que la Création s'effectue par étapes, d'une manière progressive, et que la création de l'Homme aussi s'effectue par étapes. C'est ce que dit Paul. Lorsque l'Homme a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, lorsqu'il a eu accès à la connaissance réfléchie, il doit effectuer une transformation, une métamorphose, une nouvelle naissance, une nouvelle Création, sous l'action de l'Information créatrice nouvelle contenue dans les quatre Évangiles

Nous connaissons nombre de cas de métamorphose dans la nature. Par exemple les papillons sont chenilles avant d'être papillons. Mais les chenilles sont programmées pour devenir papillons, pour subir une métamorphose. De même l'Homme est un animal qui est programmé pour subir une métamorphose, non pas anatomique ou physiologique, mais spirituelle.

C'est ce que Paul explique dans toutes ses lettres.

A partir de là nous pouvons comprendre le problème politique posé. Dans la Rome païenne du Ier siècle de notre ère, dans l'Antioche païenne du IVe siècle, dans les capitales païennes comme Paris, Berlin, ou Londres, au XXe siècle, il existe des communautés chrétiennes, toutes petites, qui se développent comme des germes qu'elles sont. Un germe est un système biologique commandé par une information génétique inscrite dans le message génétique initial.

Il est évident qu'entre les communautés chrétiennes de Rome, Antioche, Paris, Berlin, Londres, etc., et les populations païennes, il existe des conflits inévitables, puisque les visions du monde ne sont pas les mêmes, les normes ne sont pas les mêmes.

Car le monothéisme est une vision du monde, qui se distingue de toutes les autres. Le monothéisme hébreu prétend qu'à l'origine de l'Univers physique il existe un Être intelligent, et que l'Univers ne résulte pas du Chaos originel, ni d'une Matière incréée et éternelle, ni du Hasard ni de la Nécessité. Le monothéisme implique de plus une certaine normative. La découverte de la Création en train de se faire, de la création de l'Homme inachevée, implique des normes qui ne sont pas quelconques. La première de ces normes, c'est de ne pas détruire la Création en train de se faire, de ne pas l'arrêter, de ne pas l'interrompre, de ne pas assassiner l'Homme qui est un être en genèse et inachevé.

Nous observons aussitôt que les exigences politiques du monothéisme sont strictement les mêmes pour les trois branches issues du même tronc commun, celui du monothéisme hébreu. Les normes sont les mêmes.

Les communautés judéennes qui se trouvaient à Rome au Ier siècle de notre ère, au temps des empereurs, Caligula, Néron et d'autres, ont rencontré des difficultés, c'est le moins qu'on puisse dire, parce que leur vision du monde, leur normative, leur conception de l'Homme et de la Création, n'était pas la vision du monde des Romains. Par exemple, les frères des communautés judéennes qui se trouvaient à Rome aux temps des empereurs romains, se refusaient absolument à rendre un culte à la ville de Rome divinisée, à État, à l'empereur divinisé. Pour les frères des communautés judéennes qui se trouvaient à Rome au Ier siècle de notre ère, Unique est l'Absolu, et ce n'est pas État ni l'empereur.

Les frères et les sœurs des communautés judéennes et des communautés chrétiennes, en cette fin du XXe siècle, à Berlin, Paris ou Londres, sont exactement dans la même situation. Ils ont une certaine vision du monde qui n'est pas du tout partagée par les païens de Berlin, de Paris ou de Londres. Ils ont une certaine conception de l'Homme, qui n'est pas du tout celle des membres du Nationalisme socialiste allemand ou français ou autre.

* *

Mais, dira-t-on, est-ce que les monothéistes, judéens, chrétiens ou autres ne peuvent pas trouver un modus vivendi, un arrangement avec les païens, sur la base de ce que les mathématiciens appelaient le plus petit commun dénominateur ?

En principe, oui, ce serait possible ; cela devrait être possible, en se fondant ou en s'appuyant sur ce que les anciens moralistes et juristes appelaient le droit naturel.

Un païen intelligent et honnête, comme par exemple Aristote le philosophe, peut très bien se mettre d'accord, en théorie, avec un monothéiste sur certaines normes élémentaires, fondamentales, sans recevoir, sans connaître la théorie monothéiste selon laquelle l'Homme est appelé, invité, à une destinée proprement surnaturelle, qui est la participation de l'Homme créé, après une transformation, à la vie personnelle de l'Unique incréé.

Ainsi un païen et un monothéiste peuvent ensemble planter du blé, cultiver du blé ou du riz ; construire des maisons, des machines, des moteurs d'avions, et même faire de l'économie politique, en s'appuyant simplement sur le principe du bien commun. Qu'est-ce qui est bon pour l'Homme ? Qu'est-ce qui est mauvais pour l'Homme ? Un médecin athée et un médecin monothéiste peuvent fort bien se mettre d'accord sur ce point, qui résulte de l'analyse de l'expérience. En théorie cela est possible et cela devrait être possible.

Mais en fait nous constatons que cela n'est pas réalisé. Un monothéiste ne peut pas faire la guerre comme un païen. Pour un Romain païen du Ier siècle de notre ère, État, Rome, César, sont divins. Pour un monothéiste, État n'est pas divin. La nation ne peut pas être divinisée. La nation divinisée n'est pas la norme suprême. N'importe quoi n'est pas légitime en cas de guerre. N'importe quelle guerre n'est pas légitime. N'importe quelle méthode n'est pas légitime. Sur ce point le dernier Concile œcuménique de Vatican II s'est prononcé d'une manière parfaitement ferme et claire.

Pour un monothéiste conséquent et cohérent, le meurtre des enfants, après la naissance ou avant la naissance, est une chose impossible, intolérable. On sait que la majorité des païens de France, d'Allemagne, etc., est d'un autre avis.

Le plus petit commun dénominateur, qui devrait être fondé sur le droit naturel, n'est donc pas admis de part et d'autre.

Il en va de même pour l'enseignement. En principe et en théorie, un professeur de

mathématiques, de physique, de chimie, devrait enseigner les mathématiques, la physique et la chimie, tout comme son collègue monothéiste. En général cela se passe à peu près bien dans ces disciplines. Mais dès qu'on atteint des disciplines comme l'histoire ou la philosophie, on voit que le désaccord est si profond qu'une école commune destinée à tous les enfants soulève des difficultés non résolues.

Parmi les monothéistes, il existe un certain nombre de professeurs de philosophie qui estiment que la question de Dieu, le problème de l'existence de Dieu, peut être traité par l'analyse rationnelle, sur une base expérimentale. Mais la majorité des professeurs de philosophie pense le contraire. Et donc où sera la neutralité dans l'enseignement de la philosophie, où sera la laïcité ?

On voit que pour les problèmes d'éthique, comme pour les problèmes de philosophie, nous ne sommes pas d'accord entre nous en ce qui concerne le fondement, à savoir l'expérience, et l'analyse rationnelle de ce fondement expérimental. Nous ne sommes même plus d'accord en ce qui concerne le droit naturel, par exemple le droit naturel à l'existence, à la naissance, — ni en ce qui concerne la connaissance naturelle de Dieu par l'analyse rationnelle à partir du monde.

En France, aujourd'hui, nous sommes plus de cinquante millions. La France est un ensemble qui comprend ou comporte des sous-ensembles, c'est-à-dire des communautés : la communauté juive, la communauté musulmane, etc. Il n'existe pas d'accord, entre les multiples communautés qui constituent cet ensemble qu'est la France, concernant des problèmes fondamentaux, ceux qui touchent à la vie et à la mort.

Nous ne sommes même plus d'accord sur la méthode qui nous permettrait en théorie de trouver un minimum commun à tous : à savoir le droit naturel, c'est-à-dire la réalité humaine expérimentale analysée d'une manière rationnelle. Il est donc inévitable que certaines communautés souffrent violence, selon la majorité qui domine et qui fait les lois. Car la question est de savoir comment on fait les lois, sur quel fondement. Est-ce sur le fondement objectif de la vérité, de la justice, de l'être ? Ou bien est-ce sur le fondement des sondages d'opinion ? Est-ce la majorité qui fait la loi, ou bien la vérité ?

C'est toujours le même désaccord qui porte sur le fondement des valeurs. Car la plupart de nos contemporains estiment que les valeurs n'ont pas de fondement objectif réel. Si les valeurs n'ont pas de fondement objectif réel, alors aucun accord n'est plus possible entre nous. Les lois seront forcément arbitraires, puisqu'elles dépendront de l'opinion du grand nombre. Et la vie en commun sera impossible.

Le problème des rapports entre le monothéisme et la politique est un problème simple. Le monothéisme implique et comporte des exigences dans l'ordre politique. N'importe quoi en politique n'est pas compatible avec le monothéisme. Nous comprenons bien que nos compatriotes qui ne sont pas monothéistes ne s'intéressent pas à ces exigences. Mais le monothéisme prétend depuis les origines qu'en réalité ces exigences normatives sont fondées dans la réalité objective elle-même, et que donc un païen peut parfaitement les découvrir et les recevoir, sans recevoir tout le monothéisme. C'est sur ce point que porte le désaccord qui rend toute vie en commun impossible. Pour pouvoir vivre en commun, malgré nos divergences philosophiques, il faudrait au moins se mettre d'accord sur ce minimum qui est le droit naturel à l'existence.

Puisque les païens par définition n'acceptent pas la Révélation, peut-être pourraient-ils accepter la réalité objective, en particulier la réalité humaine, et son analyse rationnelle ?

1990

Certitude, tolérance et intégrisme [109]

Nos hommes politiques nous font très peur. Figurez-vous qu'un monstre nouveau est sorti de l'abîme. Ce qui menace l'humanité, ce n'est pas qu'une partie meure de faim ; qu'une autre partie meure de maladies diverses qui tiennent à la suralimentation ; que les nations les plus riches dépensent des fortunes fabuleuses pour se préparer à se détruire mutuellement ; qu'une maladie terrible se répand, qui atteint les systèmes biologiques de défense.

Non, le danger nouveau qui nous menace, le plus redoutable de tous, c'est l'intégrisme.

Et les journalistes qui pensent pour nous, nous l'expliquent. Ce qui est affreux, ce qui est coupable et honteux, c'est d'avoir des certitudes. Car ceux qui ont des certitudes ne pratiquent plus la vertu la plus élevée qui s'appelle la tolérance. Seul le doute est vertueux. Seul le doute est vraiment démocratique.

Nos hommes politiques qui nous terrorisent avec l'intégrisme, ont sans doute lu, ou parcouru, dans leur jeunesse au moins, quelques traités de mathématiques, supérieures ou élémentaires. Ils ont peut-être aperçu que dans ces traités, les mathématiciens exposent et même démontrent des certitudes, et non pas des doutes. Si nos hommes politiques, et nos journalistes qui pensent pour nous, se souviennent des traités de physique générale, ils remarqueront que les physiciens y exposent des lois physiques et en somme assez peu d'états d'âme, de doutes ou d'hésitations. Même observation pour les traités de chimie, de biochimie, de zoologie, de paléontologie. En somme, dans tous les ouvrages de sciences, ce que les chercheurs, les savants recherchent, ce ne sont pas les doutes, mais des certitudes objectives. Ce sont tous des intégristes.

Nos hommes politiques et nos journalistes qui pensent pour nous, lorsqu'ils prennent l'avion, ils aiment bien être certains du fait que les ingénieurs qui ont construit cet avion étaient eux-mêmes certains de leur fait, c'est-à-dire des lois de la mécanique, de la résistance des métaux, etc. Leur automobile chérie, nos hommes politiques et nos journalistes aiment bien être certains que le constructeur était certain de la vérité de ce qu'il faisait, de la solidité des matériaux, de la rationalité du moteur, etc. Lorsqu'ils prennent le train, nos hommes politiques et nos journalistes, ils aiment bien être certains de la certitude des constructeurs des locomotives, des voies ferrées, etc. Bien plus, ils aiment être certains des horaires des avions et des trains. Que diraient-ils si les Compagnies d'aviation et les chemins de fer français ou étrangers leur déclaraient, comme nos plus éminents journalistes nous le répètent en ce moment tous les jours : Nous avons horreur des certitudes. Tous ceux qui ont des certitudes sont des gens dangereux. Et donc, par esprit de tolérance, nous introduisons un flou artistique dans nos horaires.

Ce que nos hommes politiques et nos journalistes reprochent à la Météorologie nationale, c'est de ne pas être assez certaine d'elle-même et de l'avenir ; d'être en somme beaucoup trop tolérante en ce qui concerne les erreurs de prévision ; de ne pas être suffisamment intégriste.

Il en va de même en somme pour toutes les machines. Nos hommes politiques et nos journalistes aiment être certains de toutes leurs machines, les machines à laver, les aspirateurs, etc. Cela implique un certain dogmatisme et une certaine intolérance de la part des constructeurs : intolérance à l'égard des erreurs de construction, et donc un certain intégrisme. Nos hommes politiques et nos journalistes aiment à être certains de leurs banques, en France, en Suisse ou ailleurs, et de la précision de leurs comptes en banque. Ils aiment à être certains de leurs sociétés d'assurances, et de leurs caisses de retraite. S'ils sont malades, ils désirent être certains de la compétence de leur médecin, de la vérité certaine du diagnostic et de l'exactitude du traitement,

[109] La Voix du Nord, janvier 1990.

c'est-à-dire de la vérité du rapport ou de la relation qui existe entre la maladie et le traitement.

Mais alors, me direz-vous, si nos hommes politiques et nos journalistes qui pensent pour nous veulent être certains de la vérité dans tous les domaines pratiques, techniques, l'avion, l'auto, le train, les moteurs, les machines, les comptes en banque, etc., sur quoi va donc porter leur horreur de la certitude, leur phobie de la certitude, leur détestation des certitudes et des hommes — ou des petites filles — qui ont des certitudes ?

Eh bien, je vais vous le dire. Tout doit être certain dans le monde de la pratique, des sciences et des techniques, et des comptes en banque. Mais il existe un domaine qui doit rester flou, incertain, douteux, matière à option subjective, faute de quoi vous serez un intégriste, ce qu'il y a de plus dangereux au monde. Et ce domaine, c'est celui de la philosophie, c'est-à-dire des questions premières, des questions ultimes, des questions principales, des questions capitales, celles qui portent sur l'origine radicale de l'Univers ou sur sa finalité ultime, sur la raison d'être de l'existence, sur la vie et sur la mort.

Là, dans ce domaine, vous avez le devoir de douter, et de ne pas avoir de certitude, car si vous avez des certitudes rationnelles et objectives en ce qui concerne le principal, vous êtes un homme dangereux, un homme à abattre. Si vous avez l'audace de prétendre que ce qui est, est ; que les choses ne peuvent pas être elles-mêmes et le contraire d'elles-mêmes ; que si vous prenez le train à Lille pour aller à Toulouse, vous ne prenez pas le train qui va à Bruxelles ; que si vous êtes à Lille en train de boire une bonne bière, vous n'êtes pas en même temps à Saigon en train de boire une tasse de thé ; qu'il faut choisir entre être et ne pas être ; entre tuer et ne pas tuer ; — alors vous êtes un dangereux intégriste, je dirais plus, et pire : un fondamentaliste.

Parménide d'Élée qui vivait autour de 500 avant notre ère est évidemment le père de tous les intégristes et de tous les fondamentalistes, puisqu'il prétendait que ce qui est, est ; et que ce qui n'est pas, n'est pas.

La question de la vérité [110]

Dans la chronique précédente nous avons touché d'un doigt léger à la question de l'intégrisme.

On ne peut plus ouvrir une radio, en ce moment, sans entendre l'un de ceux qui sont nos maîtres à penser, nos directeurs de conscience, je veux dire des acteurs de théâtre ou de cinéma, des chanteurs ou des danseurs, nous dire qu'en réalité il n'y a pas de vérité, ou du moins qu'il n'y a pas de vérité unique. La vérité est multiple comme les individus, comme les peuples qui constituent l'humanité. A chacun sa vérité. J'ai même entendu l'autre jour dans une radio un chanteur-acteur nous expliquer savamment que la vérité a des couleurs multiples, comme les couleurs multiples de la peau des diverses races humaines. La vérité est polychrome : c'est charmant. L'intégrisme, nous explique-t-on, consiste à prétendre que la vérité est unique. C'est le monothéisme.

Ce qui est amusant en cette occurrence, c'est que nous voilà ramenés vingt-cinq siècles en arrière, dans l'Athènes du temps des sophistes, de Socrate, de Platon et bientôt d'Aristote, le disciple de Platon.

On pouvait entendre, dans l'Athènes du Ve siècle avant notre ère, des dialogues comme celui-ci :

— Alors mon brave, quel temps fait-il aujourd'hui ?

— Mais, Socrate, tu vois bien qu'il fait un temps de cochon, un froid de canard. Il a neigé cette nuit et nous pataugeons dans une boue glaciale.

— Comment cela, mon cher Protagoras ? Que me dis-tu là ? Je trouve au contraire qu'il fait une chaleur accablante. Le soleil me darde sur la tête et je vais au plus vite me mettre à l'ombre pour éviter d'attraper quelque mal de tête !

— Voyons, Socrate, je suppose que tu veux plaisanter. Ou plutôt provoquer ma fureur, comme tu sais si bien le faire. Comment peux-tu dire qu'il fait beau et chaud, alors que nous n'avons pas vu le soleil depuis plusieurs jours, que le ciel est couvert et gris, et qu'il pleut de l'eau glacée ?

— Mais mon cher Protagoras, tu nous racontes depuis des années, tu racontes au petit peuple innocent, qu'il n'y a pas de vérité ; que chacun à sa vérité ; que l'homme est la mesure de toute chose ; qu'il n'y a pas une vérité unique pour tous. Et même tu te fais payer fort cher pour débiter ce genre de sornettes. J'ai donc bien le droit en suivant tes propres principes, de soutenir qu'il fait aujourd'hui une chaleur accablante et un soleil de plomb.

— Mais Socrate, tu ne peux pas soutenir une thèse pareille, puisqu'en réalité...

— Comment Protagoras ? Quel mot est sorti de ta bouche ? En réalité ? Tu tiens donc compte de la réalité, qui est la même pour toi et pour moi, et pour nous tous ? Par conséquent tu réfutes ta propre philosophie et tous les discours que tu débites n'ont pas d'autre intérêt que de te rapporter de la monnaie...

Socrate a tout à fait raison. La question de la vérité et la question de la réalité objective qui ne dépend pas de nous, ces deux questions sont liées. Dire la vérité, c'est dire ce qui est. Si je dis qu'aujourd'hui à Lille il fait une chaleur tropicale, ou bien je me trompe, ou bien je veux tromper les autres. La vérité se définit par rapport à ce qui est ; et ce qui est, dans l'univers, dans la nature, dans l'histoire humaine passée, ne dépend pas de nous, ne dépend pas de notre caprice. A la rigueur, ce qui sera dans l'histoire humaine dépend de nous pour une part. Mais lorsque l'histoire est accomplie, lorsqu'un événement est achevé, il ne dépend plus de nous, et la vérité le concernant ne dépend pas non plus de notre caprice.

Supposons par exemple que l'Univers physique soit seul, éternellement seul, dans le passé, le

110

présent et l'avenir. Supposons que l'Univers physique soit à lui tout seul la totalité de l'être, la totalité de ce qui existe. Eh bien, dans ce cas, l'athéisme est vrai, et il ne dépend d'aucun d'entre nous de changer ce fait. Si l'Univers physique est seul, de toute éternité et pour toute l'éternité, alors l'athéisme est vrai. L'athéisme est la vérité, pour nous tous, quelles que soient nos préférences ou nos répugnances, qui n'ont rien à voir en cette affaire. L'Univers physique est bien de quelque manière. Ou bien il est seul, ou bien il n'est pas seul. C'est une question de fait qui ne dépend pas de nos caprices ni de nos préférences. Et donc il existe bien, en ce qui concerne l'Univers physique, une vérité qui est unique et la même pour tous.

Ernest Renan aimait à répéter : Après tout, peut-être que la vérité est triste.

Ce qui est héroïque en philosophie, c'est que nous ne nous demandons pas : Qu'est-ce que je préfère ? Qu'est-ce qui m'arrange le mieux en ce moment ? Mais : Qu'est-ce qui est vrai, indépendamment de mes préférences ou de mes répugnances ? C'est-à-dire : Qu'est-ce qui est ?

Nous avons donc l'obligation de décevoir nos nouveaux maîtres à penser, nos nouveaux directeurs de conscience, acteurs, chanteurs, danseurs. Non, malheureusement pour eux, la vérité ne peut pas être multiplie ni polychrome. Elle est ce qu'elle est. Elle est peut-être triste, comme le supposait Renan. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle ne dépend pas de nos humeurs, ni de nos préférences, ni de nos caprices du moment.

Mais alors, me direz-vous, pourquoi donc répètent-ils cela, nos maîtres à penser du jour, à savoir que la vérité est multiple et non pas unique, que chacun a sa vérité, etc. ?

— Ils répètent cela, tout simplement parce que cela les arrange.

— Ah oui ? Cela les arrange ? Mais pourquoi donc cela les arrange-t-il ?

— Cela les arrange, parce qu'ils se disent qu'en secouant comme un prunier l'arbre de la vérité, en s'efforçant de l'arracher, de le déraciner, ils parviendront par la même occasion à déraciner et à extirper quelque chose qui les ennuie profondément.

— Qu'est-ce qui les ennuie si profondément ?

— Eh bien, c'est l'idée, ou plutôt le fait, que la réalité étant ce qu'elle est, elle implique, elle comporte, elle contient en elle-même des normes.

— Comment cela ?

— N'importe quoi n'est pas égal pour l'Homme, pour l'enfant d'Homme, pour l'Homme adulte, pour l'humanité tout entière. Il existe des normes objectives de développement qui ne sont pas quelconques. Nos maîtres à penser ont horreur de cette idée, ou notion, de normes objectives. Et c'est pourquoi ils répètent dans les radios les plus intellectuelles qu'en réalité il n'y a pas de nature humaine. C'est la thèse de Sartre, de Madame de Beauvoir, et de tant d'autres...

— Mais pourquoi donc cela les arrange-t-il ?

— Cherchez, et vous trouverez. Ils appellent aujourd'hui intégrisme, l'objectivité du vrai, c'est-à-dire le fait que la réalité objective est indépendante de nos caprices ou de nos préférences ou de nos répulsions. En réalité, l'intégrisme, ce n'est pas l'objectivité du vrai. C'est la prétention absurde d'imposer la vérité par la force des armes, par la terreur, par la contrainte. Or la vérité, à savoir ce qui est, c'est ce qui s'adresse à l'intelligence, et l'intelligence reste toujours libre dans son assentiment à la vérité. L'intelligence est toujours libre de chercher ou de ne pas chercher, de se tourner vers l'étude des galaxies, ou de s'en détourner. L'assentiment de l'intelligence à la vérité est libre. Ce n'est évidemment pas la liberté humaine qui crée l'existence des galaxies proches ou lointaines. Mais l'intelligence humaine reste toujours libre d'étudier, de considérer, de regarder, ou de ne pas regarder les galaxies. Cela est vrai dans tous les domaines de la réalité. L'intelligence humaine ne peut pas être contrainte.

Intégrisme, progressisme, modernisme [111]

Décidément, me direz-vous, vous nous faites manger de l'intégrisme et votre doigt léger devient pesant !

Puisque tout le monde nous en parle depuis quelques mois, nous avons pensé que c'était une occasion pour expliquer à ceux du dehors ce que c'est que l'intégrisme catholique, et son opposé, le progressisme, et son ennemi, le modernisme.

Il va sans dire que nous ne dirons pas un mot en ce qui concerne l'intégrisme dans les deux autres branches issues du tronc commun, le monothéisme hébreu, je veux dire le judaïsme et l'islam.

Nous ne parlerons pas non plus du fondamentalisme dans les milieux protestants.

Nous allons simplement essayer d'éclairer ces notions à l'intérieur du monde catholique.

Je ne sais pas quand apparaît le terme d'intégrisme dans les milieux catholiques. Je suppose que c'est à la fin du siècle dernier ou au début de notre siècle. Un de nos maîtres en métaphysique, Maurice Blondel, le connaissait fort bien et pour se démarquer des tendances politiques de l'intégrisme, il disait de lui-même : Je suis intégraliste.

Le terme *intégrisme* se rattache évidemment à la racine latine *integer, integritas,* l'état d'être intact, totalité, intégrité. A ma connaissance, ceux qui sont appelés, qui ont été appelés intégristes par leurs adversaires, ne se sont pas appelés eux-mêmes ainsi. C'est un sobriquet, un peu comme le terme de *perouschim* avant la destruction du Temple de Jérusalem : ce sont leurs adversaires qui appelaient ainsi la confrérie de ceux que, nous les Français, nous appelons les pharisiens. Les intégristes s'appellent plus volontiers eux-mêmes traditionalistes.

Ce sont des hommes et des femmes qui veulent garder, conserver, sauver l'intégralité du dogme, c'est-à-dire la plénitude, la totalité du contenu de la doctrine de l'Église, de la pensée de l'Église

Jusque-là il n'y a donc rien à leur reprocher. Ils ne veulent pas perdre une miette de la pensée de l'Église

Peut-être pourrait-on, avec un respect infini pour leur personne et leur attitude, leur demander de bien vouloir réfléchir ou porter leur attention sur un fait, à savoir que la pensée de l'Église se développe, depuis bientôt vingt siècles, comme un grand arbre, et que dans ce développement, il y a des richesses qui étaient contenues dans le trésor depuis les origines, et qui apparaissent, qui sont mises en relief, qui sont explicitées. — Et puis il y a des représentations qui disparaissent. Par exemple, Augustin mort en 430 s'imaginait que l'Univers physique se réduit à notre minuscule système solaire et qu'il a été créé il y a quelques milliers d'années. Sa représentation du christianisme dépend pour une part de cette représentation cosmologique. Cette représentation est évidemment caduque. Il faut donc s'en débarrasser afin de permettre au grand arbre de la pensée chrétienne de se développer. De même, Augustin avait adopté une représentation en ce qui concerne ce qu'il a appelé le péché originel, et cette représentation ne coïncide pas tout entière avec la pensée de l'Église Il faut donc se départir de cette représentation afin d'être intégralement catholique.

On a appelé *progressisme,* après la dernière guerre mondiale, un mouvement comprenant à la fois des catholiques et des protestants, et qui se caractérisait par une proximité très grande des chrétiens et des communistes.

Le marxisme est une doctrine dont on trouve l'expression dans les œuvres complètes de Marx, Engels, Lénine et quelques autres. Cette doctrine comporte ou comprend une théorie de l'être, une théorie de l'univers, une théorie de l'homme, et une théorie de l'histoire.

---

[111] *La Voix du Nord,* 18 et 19 février 1990.

Le christianisme est une doctrine, dont on trouve l'expression dans les livres de la Nouvelle Alliance, en français : Nouveau Testament, et qui se définit par une certaine théorie de l'être, de l'univers, de l'homme, de l'histoire, de la finalité de la Création.

Ces deux doctrines ne sont pas pareilles. Elles ne sont pas identiques. Elles sont même incompatibles point par point.

Nos camarades qui ont fait partie de ce mouvement qu'on a appelé le progressisme, n'ont pas attaché une grande importance à ces questions de doctrine. Ils s'intéressaient à la pratique ou, comme on disait alors, en grec, la praxis. C'était là l'erreur. On ne peut pas dissocier l'action de la pensée et il ne faut pas mépriser la pensée, la théorie, comme beaucoup l'ont fait lors de cette période de l'après-guerre.

Le mépris de la pensée, le mépris de la métaphysique, le mépris de la théologie, cela nous conduit à la troisième tendance envisagée.

On a appelé *Crise moderniste,* au début ce siècle, une crise superbe de la pensée chrétienne, dans laquelle on peut distinguer plusieurs champs de batailles. Un premier terrain fut celui où se sont rencontrées la théologie et les sciences expérimentales. Un deuxième champ de bataille fut celui où se sont affrontées les nouvelles méthodes de l'exégèse critique, et de la théologie. Un troisième champ de bataille a été causé par la rencontre entre la philosophie allemande et la théologie.

De toutes ces batailles, nous ne retiendrons ici qu'un seul point : le problème de la connaissance, la valeur de l'intelligence, la question de la certitude.

Le rédacteur de l'Encyclique *Pascendi,* signée par le pape Pie X le 8 septembre 1907, avait centré tout son exposé sur ce point. Ce qui était commun à tous les mouvements de pensée qu'on a appelés modernistes, c'est la conviction que l'intelligence humaine ne peut pas parvenir à la certitude, qu'il n'existe pas de démonstration certaine de l'existence de Dieu, que le fait de la Révélation ne peut pas être établi avec certitude. Autrement dit, derrière la crise moderniste, on retrouve constamment le professeur de philosophie de Kônigsberg, Emmanuel Kant.

Ce qui reste aujourd'hui de plus virulent de cette grande crise moderniste du début de ce siècle, c'est bien cette incertitude de l'intelligence chez nombre de chrétiens, catholiques et protestants enfin réunis et réconciliés dans le flou, dans l'hésitation, et souvent dans la confusion.

On voit comment le mépris de la métaphysique et le mépris de la théologie savante, contemplative et spéculative, que nous avons relevée chez nos camarades progressistes, se rattache à une tendance qui a été dominante lors de la grande crise moderniste du début de ce siècle.

Une souche est issue de ce qu'on a appelé le progressisme : c'est la théologie de la libération qui s'est développée en Amérique du Sud.

La théologie de la libération, quelle que soient les bonnes intentions des hommes qui ont pris part à ce mouvement, repose évidemment sur une erreur concernant la nature ou l'essence du christianisme. La raison d'être et la finalité du christianisme, dans l'histoire de l'Univers, ce n'est pas premièrement ni exclusivement de libérer le prolétariat opprimé et exploité. La raison d'être et la finalité du christianisme, c'est d'achever la Création et de parvenir à la création de l'Homme véritable que Dieu envisage depuis l'aujourd'hui de son éternité. La théologie de la libération, comme le progressisme qui le précède, méconnaît évidemment la dimension principale du christianisme, la dimension surnaturelle, la dimension mystique, et ramène ou rabat le christianisme sur le terrain de la politique.

La finalité de l'Homme est-elle surnaturelle ou naturelle ? Telle est la question. Si l'on est marxiste, la question ne se pose pas. La finalité de l'homme est évidemment naturelle, puisque seule la Nature existe. L'Univers physique est la totalité de l'être, la totalité de ce qui existe.

C'est la raison première pour laquelle le christianisme et le marxisme ne sont pas compatibles, parce que sur ce point ils ne sont pas d'accord. Et donc on ne peut pas plus faire un marxisme

chrétien ou un christianisme marxiste, qu'un cercle carré.

Les trois tendances que nous avons sommairement esquissées se fortifient de leur opposition mutuelle. Ceux que l'on appelle les intégristes trouvent leur raison d'être et leur justification dans la faiblesse de la pensée théologique de la gauche chrétienne. La gauche chrétienne a parfois trouvé, depuis un siècle au moins, sa force et sa justification dans une certaine confusion, chez les catholiques de droite, entre une théologie, la théologie catholique, et une politique qui, paradoxalement, était parfois foncièrement athée, une théorie politique élaborée par des hommes qui non seulement étaient athées, mais bien plus spirituellement hostiles au christianisme des Évangiles

C'est ainsi que le christianisme contemporain est éclaté. Le problème posé est toujours celui des rapports entre christianisme et politique.

Dans une chronique antérieure récente, nous avons rappelé une évidence, dès lors que l'on applique l'analyse logique la plus élémentaire au donné : c'est que le christianisme n'est pas compatible avec n'importe quoi en politique ; que n'importe quelle politique n'est pas compatible avec le christianisme ; que le christianisme implique et comporte des exigences dans l'ordre politique.

Certains chrétiens font de la politique comme si les deux ordres étaient séparés. — Non, ils ne sont pas séparés, ils sont distincts, ce qui est tout à fait différent. On ne peut pas concilier le christianisme et une politique foncièrement païenne, sur les points que nous avons indiqués, et qui portent sur la mort des hommes, des enfants des hommes, sur les armes de mort.

Au début de ce siècle, il y a eu une controverse superbe à ce sujet, entre le Père Laberthonnière, de l'Oratoire de France, Maurice Blondel, notre métaphysicien, et des théologiens qui estimaient qu'à la rigueur les chrétiens pouvaient s'entendre en politique avec des théoriciens d'une politique foncièrement païenne. Comme on le voit, et pour le fond, le problème est le même, qu'il s'agisse, comme c'était le cas au début de ce siècle, de l'alliance des chrétiens avec des hommes politiques d'extrême droite ; — ou qu'il s'agisse, comme le cas s'est présenté après la Seconde Guerre mondiale, de l'alliance des chrétiens avec des hommes politiques d'extrême gauche. Si quelque lecteur a envie de connaître cette superbe controverse du début de ce siècle, il trouvera les articles de Maurice Blondel et du Père Laberthonnière dans une revue qui est un trésor, les *Annales de philosophie chrétienne,* entre 1905 et 1913.

Le système nerveux de l'Homme [112]

Monsieur le professeur Raymond Houdart, neurochirurgien, membre de l'Académie Nationale de Médecine, vient de publier un ouvrage intitulé *Le Système nerveux de l'Homme* (Mercure de France). Aristote observait déjà il y a longtemps — il y a vingt-quatre siècles — dans son *traité de la Politique,* que si quelqu'un observe les réalités en commençant par le commencement, et dans leur genèse, ou leur devenir, leur développement, — c'est alors, dans les sciences naturelles comme en politique, qu'il les voit de la manière la meilleure. C'est la méthode qu'utilise Raymond Houdart dans son ouvrage où il rassemble les fruits d'une vie de recherche et d'observation. Il aborde l'étude du système nerveux de l'Homme dans une perspective évolutive, en partant de la fonction nerveuse élémentaire, telle qu'on la trouve dans les organismes les plus primitifs et telle surtout qu'elle existait, à son début, il y a plusieurs milliards d'années, simple circuit neuronal reliant un récepteur à un muscle et assurant la transmission de l'information perçue par ce récepteur et sa transformation en mouvement. L'évolution, au cours de millions d'années, avec l'apparition successive de nouvelles formations, de complexité croissante, dans lesquelles le circuit nerveux élémentaire s'intrique à d'autres circuits, la complexification du réseau dans lequel s'entrecroisent tous ces circuits, permettent de comprendre l'édification du système nerveux de l'Homme, et en même temps de percevoir son organisation.

On ne comprend bien, on ne comprend réellement l'organisation du système nerveux de l'Homme que si on en a étudié la genèse historique, depuis les origines, ce qu'on appelle aussi la phylogenèse. Les structures actuelles du système nerveux de l'Homme ne se comprennent qu'en retraçant l'histoire de leur formation progressive et par étapes. Il faut donc partir de la fonction nerveuse élémentaire et du réseau très simple dans lequel elle s'exerce chez les organismes les plus primitifs, pour s'élever jusqu'à l'extrême complexité du réseau cortical tel qu'il existe chez l'Homme. Il faut aussi considérer que cette évolution s'est faite au cours de centaines de millions d'années, non pas par l'amélioration progressive d'un système, mais bien plutôt par l'apparition successive, par étapes, d'étages superposés, de plus en plus évolués.

Tout se passe comme si chaque étage nouveau correspondait à un degré de complexité de plus et comme si, cette édification par étages étant la règle générale, la plus ou moins grande évolution de chaque espèce animale dépendait du nombre des étages et de son système nerveux.

Raymond Houdart décrit le système nerveux de l'Homme comme un édifice fait de cinq étages superposés, dont le dernier, qui lui est propre, est celui du langage, de la pensée et de la vie mentale.

La fonction nerveuse primitive a pour caractéristique, pour spécificité, pour originalité, de percevoir une information comme un signal, de convertir ce signal en influx, de transporter cet influx, à travers un circuit, depuis le récepteur de perception jusqu'à un muscle, et là, de la convertir en mouvement.

Tout l'ouvrage de Raymond Houdart est écrit dans le langage de la théorie de l'information, la plus moderne des théories scientifiques, qui était au fond la théorie du philosophe naturaliste Aristote, il y a vingt-quatre siècles. Rappelons que le mot *information* a au moins deux sens :

1. C'est ce qui donne une forme, une structure. Ainsi un organisme vivant, tout organisme vivant, est une forme ou une structure qui subsiste et se développe en renouvelant constamment la matière qu'elle intègre. Ce qui constitue l'organisme — tout organisme est vivant — c'est une forme subsistante qui intègre une matière multiple, qui la transforme, qui choisit, qui élimine, et qui par là la renouvelle d'une manière incessante. L'essence de l'organisme, c'est donc la forme.

---

[112] *La Voix du Nord,* 25 mai 1990.

2. Deuxième sens du mot *information :* communiquer ou recevoir une science, une connaissance, un message. — Depuis 1953, depuis les grandes découvertes de Watson et Crick, les deux sens du mot *information* se sont rejoints, réunis, comme ils l'étaient d'ailleurs déjà chez Aristote. Nous savons maintenant que les molécules géantes qui contiennent les informations, les instructions qui sont nécessaires pour construire un organisme quelconque, commandent à la formation de cet organisme, et donc à la forme au premier sens du terme. C'est-à-dire que dans l'Univers et dans la nature, tout est information, et personne ne sait plus ce que c'est que la matière, telle que se l'imaginaient les Anciens, les contemporains d'Aristote. Certains physiciens se demandent même si elle existe.

Non seulement tout organisme, c'est-à-dire tout vivant, est un système informé, mais de plus tout organisme, tout vivant, communique de l'information et reçoit de l'information, il communique et reçoit des messages. C'est le propre du système nerveux que de recevoir et de communiquer des messages.

Tout le système nerveux de l'Homme, toutes ses futures activités sont, nous dit R. Houdart, en puissance dans cette simple fonction dont la propriété est la transmission d'un message, et la fonction, la transformation d'une perception en mouvement.

La complexification de la fonction nerveuse s'est réalisée au cours d'une évolution qui se mesure en centaines de millions d'années, en fait en quelques milliards d'années — depuis les origines de la vie. Raymond Houdart distingue cinq stades. Le premier stade est celui d'une fonction nerveuse élémentaire et, sinon unique, du moins faite d'un nombre restreint de circuits déclenchant, l'un un mouvement de fuite lors de la perception d'un obstacle ou d'un danger, — l'autre un mouvement d'approche à la perception d'une nourriture. — Le stade suivant est marqué par la création et la coexistence, dans un même organisme, d'un nombre de plus en plus important de fonctions nerveuses, correspondant toutes à des perceptions d'origines différentes, dont les unes proviennent du monde environnant, les autres du corps et des organes qui le constituent. Le fait remarquable c'est que ces différents circuits s'entrecroisent, tous, dans un même centre qui mérite maintenant le nom de système nerveux central. — Au stade suivant, l'enrichissement en circuits de ce centre où se croisent toutes ces fonctions est à l'origine d'un événement nouveau : la possibilité, dans des circuits vierges, dans des circuits non encore utilisés, de retenir une information, de la stocker, de la mettre en mémoire, pour l'utiliser dans une activité ultérieure. Au quatrième stade, le message perçu peut, en fonction de ce qui existe en mémoire, être comparé, analysé, interprété. C'est le début de ce qui sera, chez l'Homme, la pensée.

Toute cette complexification se réalise par étages successifs, en sorte que seuls les derniers étages sont dotés de mémoire et d'activité mentale.

Parmi les informations que perçoit le système nerveux, les unes proviennent du monde environnant, et les autres de l'organisme lui-même. Les informations qui proviennent du monde environnant montent jusqu'au cortex cérébral, le dernier étage de l'édifice, qui est le lieu de la mémoire et de l'analyse. Et ainsi l'information reçue devient connaissance, et le mouvement commandé devient un acte de la volonté. — Les informations qui proviennent de l'organisme lui-même, de ce que l'on appelle les fonctions végétatives, ne montent pas jusqu'au cortex. Elles sont régulées à un niveau sous-jacent. Nous n'avons pas conscience normalement des battements de notre cœur ou des contractions de notre intestin, ni des millions d'opérations biochimiques savantes que nous réalisons dans les milliers de milliards de cellules qui nous constituent et que nous renouvelons constamment.

Heureusement d'ailleurs, car si notre conscience réfléchie se mêlait d'intervenir dans nos fonctions biologiques élémentaires, on imagine aisément quels désastres nous provoquerions. Il suffit d'observer ce que nous avons fait de notre planète en cette fin du XXe siècle pour entrevoir ce que nous ferions de notre organisme si par notre conscience réfléchie nous avions accès à ses savantes

opérations vitales qui échappent heureusement à notre connaissance réfléchie.

Le premier inconscient, c'est l'inconscient biologique. Et ce n'est pas du refoulé. C'est ce qui nous permet d'exister, provisoirement tout au moins.

Le système nerveux de l'Homme est le résultat d'une évolution qui compte plus de trois milliards d'années si l'on remonte comme il convient aux premiers êtres vivants, les monocellulaires, chez qui est apparue, en même temps que la vie, l'ébauche d'une fonction nerveuse. Si l'on part seulement des Vertébrés, cette évolution dure depuis environ six cents millions d'années.

En tout cas, notre bon Monsieur Descartes, notre philosophe national, s'est trompé lorsqu'il s'est imaginé que le premier psychisme et la première conscience, c'est l'Homme. — Non, la pensée de l'Homme actuel, que nos amis paléontologistes appellent avec trop de bienveillance mais sans rire Homo sapiens sapiens, a été longuement préparée depuis un peu plus de trois milliards d'années, puisque le système nerveux de l'Homme s'est fait ou constitué par étapes sur cette longue durée de temps.

La pensée de l'Homme n'est pas un enfant trouvé dans l'Univers, et l'Homme n'est pas plus tombé dans le monde, contrairement à ce qu'écrivait le philosophe allemand Martin Heidegger, que la pomme n'est tombée dans le pommier.

L'Américain Mac Lean, il y a quelques dizaines d'années déjà, décrivait pour sa part trois étages, caractérisés chacun par un niveau de développement correspondant à celui des cerveaux d'espèces animales antérieures : 1. L'étage inférieur, qu'il appelait le cerveau reptilien. 2. L'étage moyen, le cerveau des mammifères inférieurs. 3. L'étage supérieur, le cerveau des mammifères supérieurs et de l'Homme. Raymond Houdart fait observer que ce schéma dû à Mac Lean résume, non pas les trois étapes de l'évolution du système nerveux, mais bien plutôt les trois étapes de son encéphalisation, c'est-à-dire du développement du cerveau. Il ne tient compte ni du stade initial dans lequel le système nerveux est réduit à la moelle, ni surtout du développement chez l'Homme des lobes frontaux et de la vie mentale, ainsi que de l'apparition du langage.

Et c'est pourquoi R. Houdart décrit pour sa part cinq étages d'édification du système nerveux de l'Homme. De bas en haut, c'est-à-dire du plus archaïque au plus récent, ces cinq étages sont : 1. L'étage médullaire du comportement automatique. — 2. L'étage hypothalamique, celui du comportement que nos grand-mères appelaient les instincts. — 3. L'étage limbique, celui du comportement motivé. — 4. L'étage cortical inférieur. — 5. L'étage cortical supérieur, qui est celui de la liberté.

L'existence, dans le système nerveux de l'Homme, d'étages supérieurs à l'étage limbique, se superposant à lui et prenant la prévalence sur lui, bien que ne le remplaçant pas et n'effaçant pas son rôle, rend compte de l'apparition de ce qu'on a appelé depuis longtemps la liberté. Le cortex, avec la vie mentale qui intègre la totalité des activités du système nerveux, recevant les décisions, ou plutôt les suggestions limbiques, a la possibilité, soit de les suivre, soit de les moduler, soit de les refuser.

Raymond Houdart ne parle pas, sauf erreur de ma part, des travaux qui ont établi depuis plus d'un demi-siècle que toutes les espèces animales sont programmées génétiquement pour la vie collective, la défense du territoire, la chasse, les amours, les hiérarchies sociales, les rites de domination ou de soumission, le système des castes, etc. Je ne sais donc pas ce qu'il en pense. Comme le petit d'Homme est lui aussi programmé à sa naissance ; la liberté consiste par exemple à ne pas répondre à l'agression par l'agression, alors que la vieille programmation animale, reptilienne, commande de répondre à l'agression par l'agression.

La conception de l'édification du système nerveux, de ce système nerveux de l'Homme par étapes, et par étages, avec la prévalence de chaque étage nouveau sur les étages sous-jacents, ne remplaçant pas ceux-ci, mais les intégrant et les contrôlant, permet de comprendre comment la

pensée et la vie mentale interfèrent dans toutes les activités du système nerveux, les intègre, les assimile, les module.

Une activité sous-cortical est soumise à l'activité mentale corticale, qui peut l'accepter, la modifier, ou la rejeter.

A la naissance, le cerveau du petit d'Homme n'a qu'une fonction essentielle : celle d'apprendre. Durant le stade embryonnaire qui dure environ huit semaines, à la fin desquelles l'embryon ne mesure que trente millimètres environ, le système nerveux est déjà reconnaissable. La moelle, le tronc cérébral, et différentes structures de la base du cerveau sont en place. Les hémisphères cérébraux ne sont qu'ébauchés. A partir du troisième mois (toujours dans le ventre de sa mère) plusieurs dizaines de milliards de neurones sont formés : plusieurs centaines de millions par jour, plus de dix millions par heure, plus de cent cinquante mille par minute, plus de deux mille cinq cents par seconde.

A la fin du cinquième mois, l'embryon possède, semble-t-il, à peu près tout son capital de neurones.

Nous avons appris au cours de ce XXe siècle que la Création s'effectue par étapes au cours de l'histoire de l'Univers et de la nature. Le savant ouvrage du professeur Raymond Houdart nous montre que le système nerveux de l'Homme, lui aussi, se forme et se construit par étapes.

Racisme, antisémitisme et antijudaïsme [113]

Le racisme est une théorie ou une doctrine selon laquelle les races humaines sont foncièrement inégales en dignité, et donc en droits. Il existerait une différence de nature entre les différentes races humaines. La forme extrême du racisme consiste à prétendre que telle et telle race ne font pas partie de l'espèce humaine. Les races seraient donc en réalité des espèces différentes. Nous avons il y a quelques années consacré une chronique, ici même, à l'un des maîtres à penser d'Adolf Hitler, qui s'appelait lui-même Adolf Lanz, à partir de l'ouvrage de Wilfried Daim, *L'Homme qui a donné ses idées à Hitler* (Isar Verlag, Munich, 1958).

Quelques biologistes se demandent si la notion de race a un sens scientifique. Les spécialistes des origines humaines pensent généralement que les diverses races qui constituent l'espèce humaine sont des variations génétiques à l'intérieur de l'espèce humaine. La question est de savoir si l'espèce humaine telle que nous la connaissons aujourd'hui est issue d'une seule souche ou de plusieurs souches distinctes.

Les travaux de l'école de Konrad Lorenz ont établi que dans toutes les espèces animales il existe des programmations qui sont transmises génétiquement et inscrites dans le paléo-cortex, le vieux cerveau, que l'on appelle aussi le cerveau reptilien, parce qu'il a commencé à se former à l'époque où sont apparus les grands Reptiles, il y a quelque deux cents millions d'années. Ces antiques programmations animales portent sur la défense du territoire, la chasse, les amours, la hiérarchie sociale, les rites de domination et de soumission, etc. Répondre à l'agression par l'agression est une programmation animale.

L'hostilité que l'on observe dans la plupart des populations humaines à l'égard des populations voisines qui appartiennent à un autre groupe ethnique ou à une autre race, est quasi universelle. Le racisme est donc la chose du monde la mieux partagée.

Pour surmonter le racisme il suffit, mais il faut, procéder à une analyse scientifique, philosophique et même métaphysique. On a surmonté le racisme lorsqu'on a compris que l'humanité tout entière, dans la multiplicité et la diversité de ses races, a une origine unique, et qu'elle a aussi une unique finalité, qui est proprement surnaturelle : la participation de tout homme créé, quelle que soit sa couleur de peau, à la vie personnelle de l'Unique incréé. C'est-à-dire qu'en réalité seul le monothéisme a réellement surmonté le racisme, parce que seul il reconnaît que l'humanité a une origine radicale unique et une finalité ou destination unique. Un certain Schaoul de Tarse, surnommé Paulus, le Petit, traduction de l'hébreu *ha-qatan,* et ancien étudiant du grand rabbin Gamaliel, écrivait dans ses lettres autour de l'année 50 de notre ère : Il n'y a plus maintenant ni Judéen, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe, ni maître, ni esclave, ni homme, ni femme. La Création est devenue nouvelle. Et de fait dans le système biologique qui se développe à partir de ce moment-là, et que l'on appelle l'Église, la question du racisme n'existe pas. La distinction entre races, nations, langues, classes sociales, et castes, est abolie, dans ce nouveau système biologique qui est la nouvelle Création en train de se faire.

Évidemment, ce ne sont pas des sermons laïques dans les écoles qui vont permettre aux enfants de surmonter et de dépasser ces antiques programmations animales qui suscitent ou provoquent l'hostilité instinctive entre races, classes sociales, castes, ethnies, nations. Il y faut une formation de l'intelligence qui est une véritable transformation. Il faut découvrir quelle est l'origine de l'espèce humaine et quelle est sa finalité, son but, sa destination. Seule cette découverte métaphysique permet de surmonter le racisme instinctif, c'est-à-dire que seule elle nous permet de passer de la vieille

[113] *La Voix du Nord,* 4 et 12 août 1990.

humanité animale, avec ses antiques programmations animales, à l'humanité nouvelle dans laquelle n'existe plus la distinction des races, des nations, des castes et des classes.

Observons en passant qu'Aristote qui vivait au IVe siècle avant notre ère était resté dans le système des antiques programmations, puisqu'il pense et écrit dans sa Politique, livre I, que l'esclave est esclave par nature, en sorte que les Barbares sont esclaves par nature eux aussi !

* *

L'antisémitisme est une sorte de racisme ou une espèce de racisme. C'est une exécration des Sémites en général, ou une hostilité à l'encontre des Sémites en général. On la trouve par exemple chez certains Indoeuropéens.

Il ne faut pas confondre antisémitisme et antijudaïsme. L'antisémitisme est l'exécration de tous les Sémites. Or les Arabes, les Syriens, etc., sont eux aussi des Sémites. L'antijudaïsme est l'exécration du Peuple hébreu en particulier. On peut imaginer que des Arabes ou des Syriens exècrent le Peuple hébreu et ne rêvent que de l'exterminer. On ne peut pas les appeler des antisémites, puisqu'ils sont eux-mêmes des Sémites.

Pour ma part, je ne connais à cette heure qu'un seul antisémite véritable. Mais je ne dis pas qu'il n'y en a pas d'autres. Il s'appelle Ernest Renan. Il était breton. Il écrivait par exemple dans son discours d'ouverture du Cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, le 21 février 1862 : "Le musulman (l'esprit sémitique est surtout représenté de nos jours par l'islam) et l'Européen sont en présence l'un de l'autre comme deux êtres d'une espèce différente, n'ayant rien en commun dans la manière de penser et de sentir.", Œuvres Complètes, tome II, p. 323 (éd. Calmann-Lévy). "Quant au vieil esprit sémitique, il est de sa nature antiphilosophique et antiscientifique." *(ibid.,* p. 326). "Le caractère sémitique est en général dur, étroit, égoïste" *(ibid.,* p. 327). "Il y a rarement cette finesse de sentiment moral qui semble être surtout l'apanage des races germaniques et celtiques" *(ibid.,* p. 327). "Quant à l'avenir, Messieurs, j'y vois de plus en plus le triomphe du génie indo-européen" *(ibid.,* p. 332). "L'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain..." *(ibid.,* p. 333). "Dans tous les ordres, le progrès pour les peuples indo-européens consistera à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique" *(ibid.,* p. 333).

Dans un autre tome des Œuvres Complètes d'Ernest Renan, professeur au Collège de France, Membre de l'Académie Française, le tome VIII, *Histoire des Langues sémitiques,* p. 145, on peut lire par exemple : "Je suis donc le premier à reconnaître que la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine. Elle n'a ni cette hauteur de spiritualisme que l'Inde et la Germanie seules ont connue...".

L'antijudaïsme est autre chose que l'antisémitisme. On peut haïr le Peuple hébreu en même temps que tous les Sémites. C'était le cas de Renan. Mais on peut aussi être Sémite et haïr le peuple hébreu.

Pour comprendre la haine que le Peuple hébreu a suscité, il faut tout d'abord étudier le Peuple hébreu, son histoire, sa pensée, sa langue.

Là encore des sermons laïques donnés dans les écoles ne suffiront pas. Pour comprendre la haine que le Peuple hébreu a suscitée bien avant le commencement de notre ère, il faut avoir vu et compris ce que c'est que le Peuple hébreu.

Le Peuple hébreu n'est pas du tout un peuple préexistant, choisi arbitrairement par Dieu au milieu d'un ensemble de peuples préexistants.

Le Peuple hébreu est une nouvelle étape dans l'histoire de la Création, une nouvelle étape dans l'histoire de la création de l'Homme. Dans cette zone germinale qui commence avec Abraham, peut-être XXe siècle avant notre ère, Dieu l'unique créateur communique des messages, des informations, qui ont pour but, pour raison d'être, de créer l'Humanité nouvelle et sainte telle qu'il l'envisage. La Torah, c'est l'ensemble des normes qui sont nécessaires pour que l'humanité passe

des antiques programmations animales découvertes par l'école de Konrad Lorenz, aux nouvelles programmations communiquées à la pensée, à l'intelligence, à la liberté.

Théodore Reinach a publié en 1895 un recueil des Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme. On peut y lire ce que les grands intellectuels de l'époque par exemple Cicéron, Tacite, Suétone et bien d'autres pensaient des Judéens. — Les Judéens sont les habitants de la Judée, tout comme les Arméniens sont les habitants de l'Arménie, etc.

La haine et le mépris que les Judéens inspirent aux grands intellectuels grecs ou latins avant le commencement de notre ère ou après, s'explique fort bien par le fait que les Judéens refusaient de rendre un culte à César, à Rome divinisée, à la Nation divinisée, à État En plus, les Judéens ne tuaient pas leurs propres enfants. Les Judéens ne faisaient rien comme les autres. Ils ne considéraient pas l'Univers comme une divinité et ils n'adoraient pas le Soleil ni la Lune ni les Étoiles

La philosophie grecque païenne va s'opposer violemment aux Judéens et aux chrétiens à cause de cela même : ils n'adorent pas l'Univers, la Nature divinisée.

Autrement dit, le fond de l'exécration que le Peuple hébreu suscite de la part du paganisme, ancien ou contemporain, tient précisément à l'originalité du Peuple hébreu, et au fait qu'il contient, qu'il porte, une Information créatrice nouvelle, qui suscite une réaction d'horreur de la part du vieux paganisme, que l'on retrouve tout entier chez Ernest Renan, chez Nietzsche et bien d'autres.

Pour dépasser l'antijudaïsme, il faut étudier le Peuple hébreu, il faut le connaître. Il faut comprendre ce qu'il est en réalité.

Nous observions dans une chronique antérieure (cf. p. 529) qu'à la Sorbonne par exemple, il existe une multitude de chaires de littérature française, de littérature latine, de littérature grecque, etc. Mais aucune de littérature hébraïque.

L'Université de Lille heureusement a sauvé l'honneur, puisqu'elle enseigne la littérature, la langue et la pensée du Peuple hébreu.

Dans d'autres pays civilisés qui nous entourent, on enseigne aux enfants des écoles l'histoire du peuple hébreu. Il est vrai qu'on l'appelle l'Histoire sainte, ce qui n'est pas laïque. Peut-être que nos hommes politiques, qui ont le souci de combattre le racisme et l'antisémitisme en France, pourraient songer à rétablir dans les écoles l'enseignement portant sur l'histoire du Peuple hébreu, sans l'appeler Histoire sainte, puisque ce ne serait pas laïque. Leur demander d'instaurer des chaires de littérature hébraïque dans les Universités de France, serait évidemment outrecuidant. Il ne faut pas demander la lune.

Observons pour finir que dans les temps modernes ce sont évidemment les restaurateurs du système des castes et du culte de l'État ou de la Nation divinisée, qui ont persécuté à mort le Peuple hébreu parce que celui-ci porte en lui-même une nouvelle normative et que la vieille humanité païenne avec ses antiques programmations animales exècre cette nouvelle normative.

Il faut donc expliquer aux enfants de nos écoles ce que sont les antiques programmations animales, transmises génétiquement et inscrites dans le paléo-cortex, et ce qu'est la nouvelle programmation portée, transmise et communiquée par le Peuple hébreu, par le prophétisme hébreu. Comme le disait un rabbi judéen, autour de l'année 29 de notre ère, à une femme de la Samarie : Le salut vient des Judéens. Hébreu : *Ha-ieschoua min ha-iehoudim.*

L'inconvénient d'un tel enseignement, nécessaire pour que les enfants comprennent le fond des choses, c'est qu'il ne serait pas tout à fait laïc.

Christianisme et politique [114]

Nous revenons une fois de plus sur ce sujet que nous avons abordé plusieurs fois déjà dans des chroniques antérieures, afin d'essayer de faire quelques pas en avant. C'est un sujet qui intéresse assez peu de gens, la minorité chrétienne en France, mais qui peut aussi intéresser quelques personnes au-dehors.

Le christianisme est une doctrine, qui a un contenu intelligible et communicable de la pensée à la pensée, de l'intelligence à l'intelligence.

Il n'est pas question ici d'entreprendre un exposé systématique de cette doctrine, qui est fort mal connue. Il y faudrait au moins un volume. Rappelons cependant pour que l'on comprenne la nature du problème posé, que le christianisme, c'est-à-dire le monothéisme hébreu sous sa forme chrétienne, prétend que l'Univers physique est une création, que cette création est continuée, qu'elle est inachevée, et qu'elle est orientée vers une fin, vers un terme qui est aussi un but, une finalité. Cette finalité c'est la création de l'Homme véritable uni à Dieu unique et incréé, sans confusion, sans mélange, sans séparation, comme le disait le Concile tenu à Chalcédoine le 22 octobre 451.

A partir de là, les relations entre le christianisme et la politique se dessinent nettement et clairement. La finalité ultime de la Création est proprement surnaturelle, puisque cette finalité, c'est la participation de l'Homme nouveau et véritable créé, à la vie personnelle de l'Unique incréé, après une transformation, une naissance nouvelle, qui rende le vieil homme, l'homme animal, capable de cette destination, en latin *capax Dei* comme disaient les vieux théologiens du passé.

La politique porte sur la vie sociale, la vie économique des peuples, des nations. Elle porte donc sur quelque chose qui est essentiellement provisoire, provisoire comme l'Univers physique lui-même et comme notre minuscule système solaire, qui s'use et vieillit d'une manière irréversible.

Toute politique qui prétend ou qui s'imagine qu'elle constitue le terme ultime de la destinée humaine, sa finalité ultime, son horizon indépassable, est donc foncièrement antichrétienne. Toute théorie politique qui borne l'horizon de la pensée et de l'action humaines à ce monde de la durée présente, *ôlam ha-zeh* comme disaient les rabbins, est foncièrement opposée au monothéisme hébreu et chrétien. Toute politique qui s'imagine ou laisse croire aux populations de la planète Terre que le but ultime de l'humanité c'est la société sans classe, ou le confort, ou la richesse, ou la domination d'un État, d'un Empire, d'une Nation, — toutes ces politiques sont foncièrement antichrétiennes, puisqu'elles excluent, elles éliminent, elles ignorent la finalité réelle de la Création. Elles la bornent au monde de la durée présente. Elles occultent la finalité véritable et la dissimulent aux yeux des peuples de la Terre.

Deuxième proposition connexe : Toute politique, toute théorie ou pratique politique qui empêche, inhibe, retarde la réalisation de l'unique finalité véritable de la Création, est foncièrement mauvaise. Le mal, c'est l'inverse de la Création. C'est la destruction de la Création. Toute politique qui détruit la Création est mauvaise.

Troisième proposition : Pour que l'humanité parvienne à sa finalité ultime qui est surnaturelle, encore faut-il qu'elle existe, qu'elle subsiste, qu'elle survive. Toute politique qui conduit d'une manière ou d'une autre à détruire l'humanité, soit dans sa totalité soit dans les personnes, est foncièrement mauvaise. Elle va à l'envers du sens de la Création.

C'est la raison pour laquelle l'Église ne cesse d'adjurer les nations païennes d'arrêter s'il en est encore temps la préparation de la destruction de l'humanité par elle-même.

La survie de l'humanité n'est pas une condition suffisante, mais c'est une condition nécessaire

[114] *La Voix du Nord,* 19 octobre 1990.

à la réalisation du dessein créateur. Si l'humanité se détruit elle-même, si elle avorte, alors elle ne réalisera pas sa destinée unique qui est surnaturelle : la participation à la vie personnelle de l'Unique incréé.

Si l'humanité ne se détruit pas elle-même, mais si délibérément elle ignore, si elle veut ignorer la fin surnaturelle qui lui est assignée, cette fin ne sera pas atteinte. Et l'humanité mourra de chagrin et d'ennui. Elle se suicidera par dégoût de l'être. C'est ce qui se passe déjà dans certaines nations où les problèmes économiques sont largement résolus, où il n'y a plus de pauvreté, où tout le monde jouit du confort, de la sécurité sociale, des allocations de toutes sortes. On y meurt d'ennui.

C'est dire, comme nous le notions déjà dans des chroniques antérieures, qu'il existe des relations précises entre le christianisme, la doctrine chrétienne, et la politique. N'importe quoi en politique n'est pas compatible avec le monothéisme chrétien. Il existe des exigences politiques du christianisme, comme il existe des exigences philosophiques du christianisme. N'importe quoi en philosophie n'est pas compatible avec la théologie chrétienne. Le problème de la politique chrétienne, du point de vue formel, du point de vue logique, se présente de la même manière que le problème de la philosophie chrétienne.

Il existe nombre d'hommes politiques qui sont par ailleurs chrétiens, et qui semblent ignorer ces connexions logiques, ces relations logiques, entre christianisme et politique. Ils font comme si ces ordres étaient séparés, disjoints. En réalité ces deux ordres, celui de la politique et celui du christianisme, sont distincts, mais ils ne sont pas séparés. De même que l'ordre philosophique est distinct de l'ordre théologique, mais il n'en est pas séparé. De même que dans l'Homme véritable uni à Dieu en qui se réalise l'union sans confusion du créé et de l'unique incréé, il n'y a pas mélange, il y a distinction, mais il n'y a pas séparation, comme le disait le Concile de Chalcédoine.

La théologie et la théorie de l'information [115]

La théorie de l'information a été dégagée il y a vingt-quatre siècles par le philosophe grec Aristote. C'est peut-être la partie la plus géniale de son œuvre. C'est en tout cas la plus actuelle, la plus moderne. Aristote a observé en naturaliste qu'il était que tous les êtres de la nature sont composés et que dans cette composition il convient de distinguer ce qui est composé, ce qui entre dans une composition, la part passive, — et ce qui compose, ce qui fait l'unité de l'être vivant, la part active. Cette part active de l'être vivant, Aristote l'a appelée âme, en grec *psuchè.* Aristote a vu qu'au fond tout être vivant est constitué par une pensée, qui est une forme, qui est une idée. C'est l'intuition que Claude Bernard allait retrouver en plein XIXe siècle : un être vivant, c'est tout d'abord une idée directrice. Cette idée directrice qui est une forme subsiste alors que la matière de l'individu vivant est constamment renouvelée.

Au XXe siècle les merveilleux progrès de la biologie fondamentale ont confirmé et éclairé encore davantage les intuitions d'Aristote et de Claude Bernard. C'est en 1953 que l'on découvre ces messages génétiques qui commandent à la formation de l'être vivant. Ce qui est premier dans un être vivant, lors de la conception, qui est la fécondation, c'est un message, c'est un texte qui contient toutes les instructions nécessaires pour faire un être vivant unique, original, tel qu'il n'y en a jamais eu dans le passé, tel qu'il n'y en aura jamais plus dans l'avenir. Chaque message génétique est original. Chaque individu vivant est original et unique.

Les progrès de la biologie ont aussi établi depuis un siècle que dans chaque être vivant, ce qui subsiste pendant un certain nombre d'années, c'est la forme, qu'Aristote appelait l'âme. Ce qui est constamment renouvelé et changé, ce sont les atomes et les molécules qui entrent dans cette composition qui est l'être vivant.

Les progrès de la physique nous ont découvert que nous ne savons plus très bien ce que nous entendons par matière. Une molécule, c'est de l'information. Un atome, c'est une composition, et c'est donc aussi de l'information. En sorte que tout dans l'Univers est fait de lumière et d'information. La lumière est la matière première de toutes les compositions physiques, chimiques et biologique dans l'Univers.

Nous avons souvent dans les années passées attiré l'attention de nos bienveillants lecteurs de *La Voix du Nord* sur ces merveilleuses découvertes qui modifient sérieusement les données de nombres de problèmes philosophiques, par exemple le problème de l'âme et le problème de la mort. La mort est tout simplement la cessation de l'information, mais personne ne peut dire que le principe informant soit annihilé. Ce serait une pure pétition de principe.

La théologie se pense et s'exprime spontanément et tout naturellement dans le langage moderne de la théorie de l'information.

La Création se fait ou s'effectue évidemment par communication d'information. Comme l'écrivait le grand P.-P. Grasse, l'illustre naturaliste, l'évolution biologique ne se comprend et ne s'explique au fond que par la création de nouveaux gènes, de nouveaux messages génétiques, au cours de l'histoire naturelle, c'est-à-dire par la communication d'information nouvelle. Au commencement de tout l'Univers, était l'Information créatrice, et l'Information créatrice était à Dieu, et tout a été créé par elle, et rien n'a été créé sans elle. Tout est langage et tout est message dans l'Univers et dans la nature. Et si tout est intelligible dans l'Univers et dans la nature, c'est parce que tout est créé par une Pensée. Aristote ne connaissait pas la théorie hébraïque de la Création mais il a vu que tout est Pensée dans l'Univers et dans la nature.

---

[115] *La Voix du Nord,* 31 octobre 1990.

La théorie de la Révélation s'exprime elle aussi tout naturellement et spontanément dans le langage de la théorie moderne de l'information. La Révélation, c'est la communication à l'Homme créé et inachevé des informations qui lui sont nécessaires pour que l'anthropogenèse se continue. Car elle n'était pas achevée aux origines. Jusqu'à l'apparition de l'Homme inclusivement, l'Information créatrice nouvelle est communiquée aux gènes sans que l'être vivant qui reçoit cette information nouvelle soit consulté. Lorsque apparaît dans l'Univers et la Nature un être qui a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, — c'est ce que raconte le vieux théologien du Xe siècle avant notre ère peut-être, qui a composé Genèse 3, — lorsqu'un être apparaît dans l'Univers et dans la nature qui a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, à cause de son gros cerveau, ou grâce à son gros cerveau, l'économie de la Création change de régime. Désormais l'Information créatrice nouvelle n'est plus communiquée aux gènes, indépendamment de la volonté de l'être vivant qui la reçoit. Désormais l'Information créatrice nouvelle est communiquée à la pensée, à l'intelligence, à la liberté de l'être créé capable de conscience. C'est ce que disait au VIIIe siècle avant notre ère un prophète hébreu qui s'appelait Amos (3,7) : Car il ne fait pas le seigneur YHWH une parole, s'il n'a pas révélé son secret dessein à ses serviteurs les prophètes... Les prophètes hébreux sont ceux qui reçoivent le Message créateur nouveau pour le communiquer à leur peuple, le Peuple hébreu, qui communiquera à son tour l'Information créatrice nouvelle à l'ensemble des nations païennes, à l'humanité entière. C'est le signe de Jonas.

A partir de là, bien évidemment, un risque apparaît. Puisqu'un être est né dans l'Univers qui peut recevoir ou ne pas recevoir, à son gré, l'Information créatrice nouvelle, le risque d'échec se présente. L'humanité peut se développer, conformément au dessein créateur, conformément à l'Information créatrice nouvelle qui lui est communiquée, ou bien se détruire elle-même.

A partir de ce moment-là apparaît aussi un phénomène nouveau qui n'existait pas dans l'Univers et dans la Nature avant l'apparition de l'Homme : la résistance à l'Information créatrice nouvelle. Celui qui transmet et communique l'Information créatrice nouvelle est mis à mort. C'est toute l'histoire du prophétisme hébreu.

Il faudra un jour que nous revenions sur cette difficile question : la résistance à l'Information créatrice nouvelle et les raisons de cette résistance.

La théorie des sacrements s'exprime elle aussi tout naturellement et spontanément dans le langage moderne de la théorie de l'information. Le mot hébreu *sôd,* qui signifie le secret intelligible, a été traduit en grec par *mustèrion* et en latin par *sacramentum.* Un sacrement est un secret intelligible communiqué à la pensée, à l'intelligence, à la liberté. C'est de l'information et cette information est la nourriture de l'esprit. C'est le pain véritable communiqué par l'unique Créateur pour nourrir et transformer l'homme. C'est l'Information créatrice nouvelle pour que le vieil homme, l'homme animal, se transforme et devienne l'Homme nouveau, c'est-à-dire l'Homme véritable.

Le yiddish [116]

Jean Baumgarten vient de publier dans la célèbre collection Que sais-je ? aux Presses Universitaires de France un petit livre consacré au yiddish. Baumgarten fait bien de nous indiquer les diverses hypothèses qui sont proposées pour tenter de nous expliquer la genèse de cette langue.

Selon certains chercheurs, l'origine du yiddish remonte au IXe-Xe siècle dans la région rhénane de la Lotharingie. Durant l'été de l'année 70 de notre ère, l'empereur Titus a pris, détruit et ravagé Jérusalem. En 135, l'empereur Hadrien achève la destruction et l'extermination. Les habitants de la Judée sont des Judéens, tout comme les habitants de l'Arménie sont des Arméniens, etc. Les Judéens sont dispersés de nouveau sur tout le bassin de la Méditerranée. Aux IXe et Xe siècles de notre ère, les Judéens vont s'installer dans des villes comme Metz, Cologne, Mayence, Worms, Spire, Trêves, Ratisbonne. Selon certains chercheurs, c'est dans ces villes que va commencer la formation de cette langue qu'on a appelée plus tard le yiddish.

C'est une langue formée à partir de l'allemand de l'époque, avec mélange de termes hébreux, araméens, et même de termes empruntés aux langues romanes que les communautés judéennes ont pratiquées dans les siècles antérieurs.

Certains chercheurs pensent que la formation de cette langue, le yiddish, s'explique par la volonté pour la communauté judéenne de s'isoler, de garder son identité comme on dit aujourd'hui, au milieu des nations païennes. — D'autres chercheurs estiment au contraire que la langue yiddish provient des dialectes allemands des provinces orientales de l'Allemagne, la Thuringe, la Silésie, la Saxonie, — et puis du dialecte de la Bavière, région colonisée par les Judéens au Moyen Age. Le yiddish, selon ces chercheurs, aurait plus de parenté avec ces dialectiques germaniques qu'avec ceux du bassin de la Rhénanie. — D'autres linguistes enfin ont comparé le moyen haut allemand et la langue yiddish et tenté de reconstituer les filiations entre les dialectes germaniques et le yiddish.

Le yiddish était écrit en caractères hébreux. Plus tard des éléments empruntés aux langues slaves vont entrer dans la constitution du yiddish. L'influence du moyen haut allemand sur la langue yiddish, à son origine, semble évidente aux yeux de nombre de linguistes. Le moyen haut allemand est la langue qui était parlée entre 1100 et 1500.

L'hébreu et l'araméen étaient évidemment utilisés comme langue écrite et langue de prière dans les communautés judéennes d'Allemagne. Et par conséquent les frères et les sœurs de ces communautés pratiquent plus ou moins deux langues : la langue populaire qui est le yiddish et les langues sacrées, l'hébreu et l'araméen, réservées à la Sainte Écriture, aux commentaires des rabbins et à la liturgie. Les éléments araméens pénètrent dans le yiddish par la Michna, les textes talmudiques et la Kabbale. Les mots issus des langues romanes attestent que les Judéens installés en Rhénanie venaient de France. Dans leur migration ils ont emporté avec eux des expressions qu'ils utilisaient en Tsar fat, — la France. Ce sont des mots de l'ancien français qui ont subsisté dans la langue des communautés émigrées en Allemagne. A partir du XIIIe siècle, les Judéens installés en Allemagne vont émigrer vers l'est et absorber des éléments des langues environnantes. Les Judéens venus d'Allemagne ont émigré vers l'Est en passant par la Bohème et la Moravie. D'où de nombreux emprunts au tchèque. L'influence la plus importante sera, aux XVIe et XVIIe siècles, le biélorusse et l'ukrainien, puis, aux XVIIIe et XIXe siècles, le polonais.

La littérature en yiddish ancien reste mal connue. Nous relèverons simplement ici les traductions de Écriture sainte en yiddish. Ce sont des traductions littérales, mot à mot, qui suivent pas à pas le texte hébreu, en respectant l'ordre de l'hébreu, qui n'est évidemment pas l'ordre de la langue

[116] *La Voix du Nord,* novembre 1990.

allemande. Parmi ces traductions intégrales, signalons celles d'Augsbourg en 1544, de Constance en 1544 aussi, de Crémone en 1560, de Bâle en 1583.

Nous avons signalé, dans des chroniques antérieures, que la traduction en langue grecque de la Bible hébraïque, qui a été commencée, à notre avis, au Ve siècle avant notre ère, procédait selon la même méthode, les mêmes principes. Les mots grecs sont les mots de Platon, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Mais la forme de la phrase, c'est la forme de la phrase hébraïque, parce que les inconnus qui ont réalisé cette traduction, suivaient mot à mot, pas à pas, le texte hébreu, et l'ordre de l'hébreu : le verbe en tête le plus souvent. Et les inconnus qui ont traduit de l'hébreu en grec, avec le même lexique traditionnel hébreu-grec, les documents qui ont donné les quatre Évangiles, ont observé les mêmes règles, les mêmes principes, en sorte qu'en suivant le grec, mot à mot, on reconstitue aisément le texte hébreu original. Dans la traduction grecque de la Bible hébraïque, comme dans la traduction grecque des quatre Évangiles, on trouve fréquemment des mots hébreux qui n'ont pas été traduits en grec, parce qu'ils ne pouvaient pas l'être, parce qu'il n'y avait pas de mot grec correspondant, et même des expressions hébraïques transcrites en caractères grecs.

Noël [117]

Nous laisserons bien entendu de côté ici chocolats, victuailles, beuveries, attendrissements, larmoiements sur les petits enfants que l'on tue par ailleurs, etc. Nous irons directement au fait. La Création se termine, trouve son but, sa fin, sa raison d'être, dans celui qui est, selon l'expression du pape Léon dans sa lettre du 13 juin 449 : l'homme véritable uni à Dieu véritable. Nous connaissons maintenant l'histoire de la Création sur une durée d'environ vingt milliards d'années. Nous connaissons cette histoire par l'histoire de l'Univers, l'histoire de la matière, l'histoire de la vie, et même l'histoire de la genèse ou de la formation de l'Homme. Nous savons désormais que la création de l'Univers n'est pas achevée et que la création de l'Homme est en cours. A partir du moment où apparaît dans l'Univers et dans la nature un être qui a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, la Création change de régime. Jusqu'à l'apparition de l'Homme inclusivement, la Création dans l'histoire de l'Univers et de la nature s'effectuait ou se réalisait par communication d'information. Un nouveau groupe zoologique qui apparaît dans l'histoire naturelle, c'est tout d'abord un nouveau message génétique qui est communiqué. — A partir du moment où apparaît dans l'Univers un être qui a franchi le seuil de la connaissance réfléchie, la Création change de régime. L'Information créatrice nouvelle qui est nécessaire pour que cet être foncièrement inachevé, l'Homme, puisse se réaliser et devenir vraiment Homme, — cette Information créatrice est désormais communiquée à sa pensée, à son intelligence, à sa liberté, et non plus à ses gènes. Nous entrons donc dans une nouvelle phase, une nouvelle étape de l'histoire de la création de l'Homme. Nous entrons dans une zone de haut risque, puisque cet être qui vient de franchir le seuil de la connaissance réfléchie à cause de son gros cerveau, que l'on appelle aussi son néocortex, — cet être peut recevoir, assimiler, intégrer l'Information créatrice nouvelle qui lui est communiquée. Il peut aussi la rejeter.

Comme le disait un prophète hébreu du VIIIe siècle avant notre ère, Amos : Car il ne fait pas Adônaï une parole, s'il n'a pas révélé le secret de son dessein à ses serviteurs les prophètes.

Les prophètes hébreux sont les hommes qui reçoivent la communication du secret du dessein créateur, c'est-à-dire la connaissance de la finalité de la Création.

La finalité de la Création, c'est l'union de l'Homme créé à l'Unique incréé, union sans mélange, sans confusion, sans séparation non plus, comme le formule le Concile de Chalcédoine le 22 octobre 451. Si vous considérez avec les yeux de votre intelligence cet être singulier concret, en qui se réalise cette union sans confusion et sans mélange de l'Homme nouveau créé à Dieu incréé, vous discernez, vous distinguez, comme le formule le VIe Concile œcuménique en 681, deux opérations, l'opération de Dieu incréé, et l'opération de l'Homme nouveau créé ; — deux volontés, la volonté de Dieu, et la volonté de l'Homme ; — deux libertés, la liberté de l'Unique incréé, et la liberté de l'Homme créé.

Le but de la Création se réalise dans cette union sans mélange et sans confusion de l'Homme nouveau créé à Dieu unique et incréé. La fête de Noël est la fête de la naissance de celui en qui se réalise pour la première fois cette union de l'Homme nouveau créé à Dieu unique et incréé. C'est donc une fête métaphysique puisqu'elle oriente notre regard vers la finalité ultime de la Création, qui nous donne le sens et la raison d'être de toute la Création.

Par rapport à cet être en qui se réalise cette union sans confusion de l'Homme nouveau créé à Dieu unique et incréé, nous naissons dans un état, dans une situation qui est celle du vieil homme, ou de la vieille humanité.

Celui que nos gentils amis paléontologistes appellent Homo sapiens sapiens, Schaoul

[117] *La Voix du Nord,* 22 décembre 1990.

surnommé Paulus, que les chrétiens appellent généralement saint Paul, l'appelle paléo-anthropien.

Pour devenir un Homme véritable, conforme au dessein créateur de Dieu, l'homme ancien ou animal, doit subir une transformation, une métamorphose, une nouvelle naissance. Cette nouvelle naissance, cette transformation, cette métamorphose est possible par celui qui communique l'Information créatrice nouvelle, qui est nécessaire pour créer l'Homme nouveau et véritable.

La fête de Noël est la fête de la naissance de celui qui est le premier-né de la nouvelle Création ; le germe ou la cellule germinale de la nouvelle humanité, qui est l'humanité véritable, voulue et visée par Dieu unique depuis l'aujourd'hui de son éternité.

L'essence du paganisme [118]

Au cours des années passées, dans nos chroniques antérieures, nous avons souvent — certains nous diront : beaucoup trop souvent — traité du monothéisme hébreu. Il peut être amusant d'examiner l'autre face de la médaille, c'est-à-dire le paganisme, qui est le contraire du monothéisme.

Que nos lecteurs se rassurent. Nous n'allons pas leur infliger une série de chroniques consacrées au paganisme dans Égypte ancienne, à Sumer, à Babylone, au pays de Canaan, dans la Grèce antique, ou en Gaule et en Germanie. Si quelques-uns de nos lecteurs désirent s'instruire sur le paganisme antique, il leur suffit de choisir des ouvrages consacrés aux antiques religions de Égypte, de Sumer, de Babylone, de Canaan, de la Grèce antique, etc. Car le paganisme antique, ce sont les anciennes religions qui ont précédé le monothéisme hébreu.

Nous allons beaucoup plus simplement considérer le paganisme contemporain, qui n'est pas religieux, mais qui se veut irréligieux et athée. Pour bien apercevoir les caractères, les traits distinctifs du paganisme contemporain, il suffit de le comparer avec le monothéisme hébreu.

Le monothéisme hébreu prétend qu'à l'origine de l'Univers, il existe quelqu'un, une cause intelligente. Le paganisme contemporain assure qu'il n'y a personne à l'origine de l'Univers. L'Univers surgit donc tout seul, comme un grand, du néant absolu, ou négation de tout être quel qu'il soit. L'Univers surgit tout seul du néant il y a environ vingt milliards d'années, un peu plus ou un peu moins. Mais lorsqu'il a surgi, tout seul, puisque par hypothèse il est seul, du néant absolu, il n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Il y a vingt milliards d'années, il était rayonnement, lumière. Il n'y avait pas encore ce que nous avons pour habitude d'appeler de la matière, c'est-à-dire les atomes et les molécules. A partir de la lumière originelle, surgie toute seule du néant, l'Univers s'est formé tout seul, il s'est composé tout seul, comme une symphonie qui se composerait elle-même. Il a d'abord inventé, pendant quelques milliards d'années, une centaine d'espèces d'atomes, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes. Il s'est fait lui-même et tout seul des étoiles, c'est-à-dire de l'hydrogène qui se transforme d'une manière irréversible en hélium, et des galaxies. Les galaxies sont des ensembles d'étoiles. L'Univers qui était né tout seul du néant absolu s'est composé des galaxies par milliards, et à l'intérieur des étoiles qui constituent ces milliards de galaxies, au cœur des étoiles, il a poursuivi la composition de la matière de plus en plus compliquée.

L'Univers a inventé, façonné ou fabriqué notre système solaire il y a environ cinq milliards d'années. Mais c'est là que le génie de l'Univers éclate. Il y a environ trois ou quatre milliards d'années, l'Univers a inventé, tout seul puisqu'il est seul, deux alphabets, deux systèmes linguistiques. Un système linguistique constitué de vingt éléments, les vingt acides aminés qu'il avait composés tout seul auparavant, et avec lesquels sont écrites toutes les protéines de tous les êtres vivants depuis près de quatre milliards d'années. Génial. — Un deuxième alphabet, un deuxième système linguistique, constitué de quatre éléments qui se lisent trois par trois, et avec lequel sont écrits tous les messages génétiques de tous les êtres vivants depuis bientôt quatre milliards d'années. Encore plus génial. Non seulement l'Univers physique a inventé tout seul deux systèmes linguistiques, mais il a inventé aussi un dictionnaire, ou un lexique, en sorte que, lorsque le message génétique écrit avec un système linguistique constitué de quatre éléments qui se lisent trois par trois, — lorsque le message génétique parvient sur un petit appareil que l'Univers a inventé aussi tout seul, et que l'on appelle le ribosome, il communique des informations, ses instructions, pour mettre en place des centaines d'acides aminés appartenant à vingt types environ, en sorte qu'à trois éléments du

[118] *La Voix du Nord,* 26 et 27 décembre 1990.

message génétique correspond un acide aminé. Et donc on assiste à un véritable processus de traduction, de l'information contenue dans les messages génétiques, qui est traduite dans la langue des protéines. Décidément notre Univers est génial. Non seulement il surgit tout seul du néant absolu, — ce qui n'est déjà pas mal, essayez d'en faire autant. Mais de plus il invente tout seul deux systèmes linguistiques et un dictionnaire pour que l'on puisse passer d'une langue à l'autre.

Mais tout cela n'est rien. Depuis trois ou quatre milliards d'années, l'Univers qui est toujours seul, s'occupe ou s'amuse à fabriquer, à composer des messages génétiques, des sortes de télégrammes, qui commandent eux-mêmes à la formation de systèmes biologiques de plus en plus compliqués, depuis les micro-organismes monocellulaires, jusqu'à Mozart. Cette histoire d'une composition des messages génétiques dure depuis bientôt quatre milliards d'années. Et il n'y a pas de panne, pas de retard. Au contraire l'invention ou la composition des messages génétiques va s'accélérant au cours du temps, toujours dans la même direction, dans le même sens : vers la composition de systèmes biologiques de plus en plus complexes, différenciés, mobiles, autonomes et pourvus de conscience.

L'Univers va vers la conscience, tout seul. Il y a vingt milliards d'années environ, il était rayonnement, lumière. Il s'est fait des atomes, des molécules, des molécules géantes. Il a inventé tout seul deux systèmes linguistiques avec un excellent lexique. Il a inventé tout seul le système nerveux, et tous les autres systèmes biologiques, par exemple le système hormonal, le système sanguin, la défense de l'organisme contre les bactéries et les virus, etc. Et depuis environ six cents millions d'années, l'Univers physique qui est tout seul au monde, invente des cerveaux de plus en plus complexes, de plus en plus efficaces, jusqu'au cerveau de celui que nos amis paléontologistes appellent si gentiment Homo sapiens sapiens.

Il y a vingt milliards d'années, l'Univers physique n'avait pas de cerveau, à notre connaissance du moins. Eh bien, il a su inventer et composer, tout seul, le cerveau de millions d'espèces vivantes et finalement le cerveau de Jean-Paul Sartre. Quel génie. Inventer le cerveau humain sans avoir de cerveau soi-même.

L'Univers qui n'était pas vivant il y a vingt milliards d'années, a su inventer tout seul les êtres vivants. Lui qui n'était pas pensant a su inventer des êtres capables de pensée.

Nous sommes donc parvenus, avec Jean-Paul Sartre, à la fin des temps. Nous regardons cette histoire qui dure depuis environ vingt milliards d'années, et qui conduit du rayonnement originel à l'auteur de l'Être et le Néant.

Mais ici nos maîtres à penser, je veux dire Karl Marx, Friedrich Nietzsche, le docteur Sigmund Freud, de Vienne, — vous avez entendu parler ? — Martin Heidegger qui avait tant de sympathie pour le nationalisme socialiste allemand, qui le lui rendait bien, — et notre Jean-Paul Sartre national, ont, semble-t-il, une défaillance. Ils ne veulent pas que l'on dise que l'Univers physique était génial, lui qui a inventé tout seul tout ce que nous voyons dans l'histoire de l'Univers et de la nature. Au contraire ils prétendent que l'Univers physique est purement matériel, et sans aucune intelligence. Ce qui était brut et privé de pensée, a donc inventé tout seul la pensée. Sartre nous dit même que l'Univers est en trop, absurde, visqueux, obscène, etc.

Est-ce que nos maîtres à penser ont bien regardé l'Univers et son histoire ? — Non. — Et pourquoi donc ? — Parce qu'ils ont fait leurs études à la Faculté des Lettres, et qu'à la Faculté des Lettres on n'enseignait pas les sciences. D'ailleurs nos maîtres à penser ont horreur des sciences de l'Univers et de la nature. Ils ont horreur de l'Univers et de la Nature. Ils disent à l'Univers et à la Nature : Éloigne-toi de nous ! Pourquoi es-tu venu nous tourmenter avant l'heure ?

Nos maîtres à penser n'admettent pas que l'on reconnaisse le génie créateur de l'Univers. Et parvenus au bout de notre histoire, ils prétendent que la matière aveugle, sourde et muette a produit seule des êtres pensants, conscients et libres, afin de les précipiter dans le néant, dans le non-être, au

bout de quelques années.

Car nos maîtres à penser, qui ont formé le paganisme contemporain, qui ont instruit le paganisme contemporain, enseignent sans hésiter que la mort, c'est le néant. Je ne sais pas où ils ont trouvé ce renseignement. Il faudra le leur demander si vous les rencontrez. Donc, selon les maîtres de l'athéisme contemporain, c'est-à-dire du paganisme contemporain, qui est généralement athée, la mort est égale au néant. Et donc les vingt milliards d'années que dure l'histoire de l'Univers, tout ce travail cosmique, physique et biologique, qui a abouti à faire naître un vivant capable de pensée, avec un cerveau pourvu de cent ou deux cents milliards de neurones, tout ce travail qui dure depuis au moins vingt milliards d'années, c'était pour nous replonger dans le néant. Telle est la vision du monde de nos maîtres.

Étant donné que la mort c'est le néant, ils en ont évidemment très peur. Ils en parlent constamment. Ils sont terrifiés. Cela ne les empêche pas de donner la mort, lestement, tout autour d'eux. Il y a ceux qui vendent des armes pour que les peuples puissent s'entre-tuer plus aisément. Il y a ceux qui tuent les enfants avant leur naissance.

Le paganisme contemporain n'est pas drôle. Il n'est pas gai, comme pouvait l'être, parfois, le paganisme antique. Le paganisme ancien pratiquait les sacrifices humains. Nos ancêtres les Gaulois le pratiquaient aussi. Le paganisme contemporain aussi. Dans les religions sémitiques anciennes, on sacrifiait les enfants nouveau-nés âgés de quelques jours. Dans le paganisme contemporain, on les sacrifie avant leur naissance. Le paganisme ancien aimait la nature, il divinisait la nature. Le paganisme contemporain n'aime pas la nature, il la méprise. Le paganisme ancien rendait un culte aux forces naturelles. Le paganisme contemporain rend un culte à État, divinisé ; à la Nation, divinisée. Il rend un culte à ses morts. Il aime les liturgies funèbres. Il compte ses cadavres. Première Guerre Mondiale : dix millions de cadavres. Deuxième Guerre mondiale : cinquante millions de cadavres. Le philosophe allemand Martin Heidegger l'a bien dit : *Sein zum Tode,* être pour la mort. Et la mort c'est le néant. L'Univers physique est donc issu du néant, tout seul. Il a produit, tout seul, des êtres capables de pensée, qui retournent au néant. L'Univers n'a pas de sens. Il n'a pas de raison d'être. Il n'a pas de cause première intelligente. Il n'a pas de but, pas de finalité. Il est en trop, comme disait Sartre, pour l'éternité. Et nous aussi nous sommes en trop. D'ailleurs nous faisons tout ce qu'il faut pour nous détruire. Et nous y parviendrons bientôt.

Ernest Renan, au siècle dernier, s'imaginait que le paganisme antique, ce sont des faunes et des satyres qui poursuivent des nymphes dans des bosquets. Il ne connaissait pas ce que nous avons vu, nous, au XXe siècle : les camps de la mort, les charniers, les chambres à gaz, les enfants jetés par centaines de milliers dans des poubelles en plastique. Le paganisme contemporain ne sent pas la rose. Il sent le cadavre.

Heidegger et le nazisme [119]

Nous avons déjà touché à cette question il y a quelques années, ici même, dans nos chroniques (p. 460). Nous y revenons à propos d'un livre récent qui vient d'être traduit en français, Hugo Ott, *Martin Heidegger, Éléments pour une biographie* (éd. Payot). Hugo Ott est professeur d'histoire sociale et économique à l'Université de Freiburg-im-Brisgau.

Martin Heidegger est né en 1889 à Messkirch, au pays de Bade. Le père de Heidegger était sacristain dans l'église catholique de Messkirch. Il était tout d'abord tonnelier. Son grand-père était cordonnier. C'était une famille catholique romaine. En 1903, Martin Heidegger, âgé de 14 ans, entre au lycée classique de Constance et il est pensionnaire au séminaire de l'archevêché. Il est soutenu par le curé de Messkirch, qui avait découvert l'intelligence du garçon. Il lui a donné les premiers éléments de latin. Martin Heidegger se destine à être prêtre. Heidegger quitte Constance pour Freiburg en 1906. En 1907, le recteur du séminaire de Constance, qui sera curé à Constance puis archevêque de Freiburg-im-Brisgau, fait lire au jeune Martin Heidegger, alors âgé de 18 ans, la thèse de philosophie de Franz Brentano : La signification multiple de l'être selon Aristote. C'est dans cette thèse que Martin Heidegger découvre pour la première fois des textes grecs d'Aristote. A partir de 1906, Heidegger est pensionnaire du petit séminaire de Freiburg. Il est boursier. Au petit séminaire, il étudie Aristote. En 1909 il est bachelier. Il est toujours résolu dans le choix de la carrière ecclésiastique et il est porté à entrer dans un ordre. Il pense entrer dans la Compagnie de Jésus. En effet, en septembre de l'année 1909, Heidegger entre dans un noviciat de la Compagnie. Quinze jours plus tard, le jeune novice est renvoyé sans indication de motifs. On est donc réduit aux conjectures. Le noviciat proprement dit est en effet précédé d'une candidature de quinze jours. Heidegger a quitté le noviciat exactement à l'issue de cette candidature de deux semaines.

Heidegger sollicite alors son admission comme candidat au séminaire de théologie de Freiburg-im-Brisgau. Sa demande a été acceptée et durant l'hiver de l'année 1909 Heidegger commence l'étude de la théologie catholique. Il découvre les Recherches logiques de Husserl. Il découvre aussi Schelling et Hegel. Il étudie saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

Les premiers textes de Heidegger sont publiés dans la revue de l'Union des Étudiants catholiques allemands. Heidegger, âgé de 21 ans, écrit en mai 1910, contre le modernisme qui pénètre l'Église d'Allemagne : Et l'Église, si elle veut rester fidèle à son éternel trésor de vérité, s'opposera à juste titre aux influences dissidentes du modernisme, qui n'a pas conscience de la profonde contradiction existant entre sa conception moderne de la vie et l'antique sagesse de la tradition chrétienne.

D'autres articles de la même période attestent que Heidegger est un catholique traditionnel ou traditionaliste. En 1911, Heidegger fait l'éloge de la philosophia perennis, c'est-à-dire de la scolastique, et s'oppose aux philosophies modernes subjectives. Il défend ce qu'il appelle les bornes éternelles et intangibles des principes logiques.

Durant l'hiver de l'année 1911, Heidegger doit interrompre ses études de théologie et de philosophie pour raisons de santé : troubles cardiaques d'origine nerveuse... Heidegger retourne dans son village natal de Mess-kirch et sur les conseils de ses supérieurs, il renonce aux études de théologie. Il songe à entreprendre des études de mathématiques. Il pense aussi à une carrière philosophique. Il est aussi question de poursuivre des études de théologie. En 1911-1912 Heidegger se décide pour les études de mathématiques à Freiburg. Il s'intéresse à la logique mathématique. En 1911-1912, il étudie aussi les sciences physiques et naturelles. Il suit des cours de philosophie chrétienne.

---

[119] *La Voix du Nord,* 28 décembre 1990.

En 1913, Heidegger passe les épreuves de ce qu'on appelait le doctorat dans l'Allemagne du début de ce siècle, à la Faculté de Philosophie. Heidegger désire obtenir la chaire de philosophie chrétienne de l'Université de Freiburg. Il tente d'obtenir une bourse du chapitre de Freiburg. Pour obtenir cette bourse, il fallait s'engager à suivre la pensée de saint Thomas d'Aquin en philosophie et en théologie. C'est ce que fait Heidegger. Il écrit dans sa demande de bourse qu'il envisage de se consacrer à l'étude de la philosophie chrétienne. L'évêque chargé de cette question de bourse lui écrit : Convaincus que vous demeurerez fidèle à l'esprit de la philosophie thomiste, nous vous accordons pour l'année 1913-1914 une bourse de 1 000 marks.

Heidegger a bénéficié de cette bourse pendant trois ans et a toujours déclaré qu'il voulait justifier la confiance placée en lui au service de la philosophie chrétienne scolastique et de la vision du monde catholique.

A partir de 1914, on découvre sous la plume de Martin Heidegger des signes d'une évolution antiromaine ou antipapale, en particulier à propos du thomisme. Selon Heidegger, l'empire ecclésiastique est le successeur de l'empire romain.

Mobilisé en 1914, Heidegger est renvoyé quelques jours plus tard à cause de ses troubles cardiaques. En 1915, il passe quelques semaines dans un hôpital militaire pour neurasthénie et maladie cardiaque. Il est affecté au service de la censure postale de Freiburg.

Heidegger attend toujours qu'on lui attribue la chaire de philosophie chrétienne de l'Université de Freiburg-im-Brisgau. En 1917, Heidegger se marie avec une étudiante en économie politique de l'Université de Freiburg. Sa jeune femme était d'une famille d'officiers prussiens et elle était luthérienne. C'est en 1917 aussi que le jeune Heidegger entre en relation avec Husserl. Dès 1916, Heidegger avait tenté d'entrer en relation avec le maître. En 1916 l'assistante privée de Husserl s'appelait Edith Stein. Née en 1891, elle est morte dans la chambre à gaz d'Auschwitz le 9 août 1942.

Dans une lettre datée du 9 janvier 1919, Heidegger déclare à l'un de ses amis, ecclésiastique, sa rupture avec ce qu'il appelle le système catholique. Une approche, écrit-il, de la théorie de la connaissance, s'étendant à la théorie de la connaissance historique, m'a rendu le système du catholicisme inacceptable. — La femme de Heidegger disait pour sa part : Mon mari n'a plus la foi en l'Église, et moi je ne l'ai pas trouvée. A notre mariage déjà sa foi était sapée par des doutes.

Heidegger se rapproche de Martin Luther. Aux yeux de Heidegger, l'idée d'une science catholique est désormais une absurdité.

En 1923, Martin Heidegger est enfin nommé chargé de cours à la Faculté de Philosophie de l'Université de Marburg. C'est à Marburg que Heidegger fait la connaissance de Rudolf Bultmann qui va dominer l'exégèse allemande et française dans la suite du siècle. Bultmann estimait que Heidegger était le meilleur connaisseur de Luther.

En 1927, Heidegger publie *Sein und Zeit,* l'Être et Temps, dédié à Edmund Husserl.

Le 1er mai 1933, Heidegger adhère d'une manière spectaculaire au *Nationalsozialistiche Deutsche Arbeiter Partei,* le Parti ouvrier national-socialiste allemand. Madame Heidegger est elle aussi activement engagée dans le mouvement national-socialiste allemand. En avril 1933 Heidegger est nommé Recteur de l'Université de Freiburg-im-Brisgau. Il démissionnera en 1934. Durant l'hiver 1933-1934, le Recteur-Führer Martin Heidegger explique aux étudiants de l'Université de Freiburg-im-Brisgau que le Fûhrer, Adolf Hitler, le Fùhrer lui-même et à lui seul EST la réalité allemande présente et future, et sa loi.

En somme, selon Martin Heidegger, Adolf Hitler est pour l'Allemagne ce que le Maschiah est dans le monothéisme hébreu.

Heidegger termine évidemment son discours par la proclamation : Heil Hitler.

L'opposition absolue au christianisme, ou par rapport à tout christianisme, ainsi que l'écrit Heidegger dès 1928, est de plus en plus fermement affirmée.

En 1935, Heidegger donne un cours intitulé *Introduction à la Métaphysique,* édition allemande 1953, *Einfùhrung in die Metaphysik.*

Dans ce cours, Heidegger rejette la distinction hébraïque, juive et chrétienne entre l'être créé et l'être incréé. Heidegger ne connaît plus qu'une seule sorte d'être, qui est forcément incréé. C'est le monde. C'est la définition même de l'athéisme. L'idée de Création est hors de la philosophie. C'est une question de *glauben,* de croyance, et non de pensée. L'idée de philosophie chrétienne est une absurdité, un non-sens, une contradiction dans les termes. Le peuple allemand est le peuple métaphysique (p. 29 : *das métaphysische Volk).* — Le Führer (p. 27) est le guide de ce Peuple. Heidegger en est le métaphysicien, le guide spirituel. En 1933, Heidegger donne une conférence à des étudiants des Universités de Heidelberg, Freiburg-im-Brisgau et Tùbingen. Heidegger exprime son horreur de l'idée selon laquelle l'être du monde serait créé. Il faut donc, dit-il, attaquer le premier article du Credo de Nicée-Constantinople.

En cela le professeur Martin Heidegger reprenait et continuait une longue tradition constante dans l'Université allemande. En 1806 déjà, à Berlin, Johan Gottlieb Fichte, dans la sixième de ses conférences d'Initiation à la Vie bienheureuse, expliquait que l'idée hébraïque de Création est l'erreur fondamentale absolue de toute fausse métaphysique, *der abso-lute Grund-irrtum aller falschen Metaphysik.* Le maître de l'idéalisme allemand pensait sur ce point comme l'un des maîtres du matérialisme allemand, qui écrivait en 1844 que la notion de Création était très difficile à extirper de la conscience populaire. Contre cette notion de Création, le jeune Karl Marx professe l'existence par soi de la Nature et de l'Homme, allemand *das Durchsichselbstsein der Natur und des Mens-chen.* Voilà donc un point sur lequel l'idéalisme allemand et le matérialisme allemand sont d'accord.

Le philosophe Martin Heidegger est donc passé de la philosophie chrétienne qu'il avait tant désiré pouvoir enseigner, au vieux fond du paganisme germanique. En allemand le fond se dit *der Grund,* ou encore *der Urgrund.* Ce sont les termes qu'emploient les maîtres de la théosophie germanique.

Il n'est donc pas étonnant que Martin Heidegger ait eu autant de sympathie pour la résurgence du vieux paganisme germanique en la personne du Führer Adolf Hitler. L'Absolu désormais, c'est la Nature, la Terre, le Peuple allemand et son Guide inspiré.

Il n'est pas étonnant non plus que par la suite tant de philosophes français aient adoré — c'est le cas de le dire — la pensée de Martin Heidegger et sa personne : il était le représentant inspiré de la vieille philosophie antichrétienne, du vieux fond païen de la pensée germanique, et plus anciennement encore, du vieux fond païen de la plus ancienne pensée grecque. Pour Heidegger, la pensée des Hébreux n'existait pas. Il n'y a pas de pensée hébraïque. C'est bien ce que pensent aujourd'hui ses disciples français. Il n'y a de pensée que la pensée grecque et la pensée allemande. Les philosophes français ont été ravis et enchantés de trouver enfin une théorie de l'être qui ne soit pas celle du monothéisme hébreu et chrétien.

On a beaucoup discuté de la question de savoir si Martin Heidegger était antisémite ou non. Nous avons observé dans une chronique antérieure qu'en toute hypothèse l'expression antisémitisme est mal venue, tout simplement parce que les Arabes, les Syriens, etc., sont eux aussi des Sémites. Il faut appeler un chat un chat. Et donc si l'on veut parler de l'exécration du peuple hébreu, il faut trouver un terme précis. Pour Martin Heidegger, la bonne pensée, c'est la pensée qui provient des plus anciens métaphysiciens grecs, Parménide et Héraclite La mauvaise pensée, c'est la pensée qui provient des Hébreux, des Judéens et des chrétiens. Heidegger pense sur ce point exactement comme Fichte ou Schopenhauer ou Nietzsche. Il s'agit donc d'un antijudaïsme métaphysique.